

Histoire de la guerre du
Péloponnèse. I. Livres I-IV /
Thucydide ; traduction
nouvelle par Ch. Zévort,...

Thucydide (0460?-0395? av. J.-C.). Auteur du texte. Histoire de la guerre du Péloponnèse. I. Livres I-IV / Thucydide ; traduction nouvelle par Ch. Zévort,... 1883.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

THUCYDIDE

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

CH. ZEVORT

Recteur de l'Académie de Bordeaux

QUATRIÈME ÉDITION

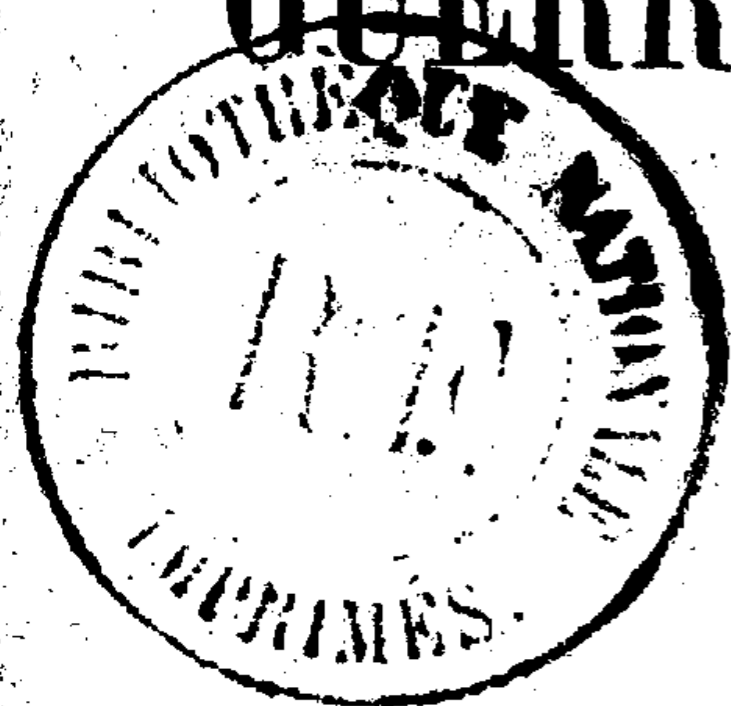
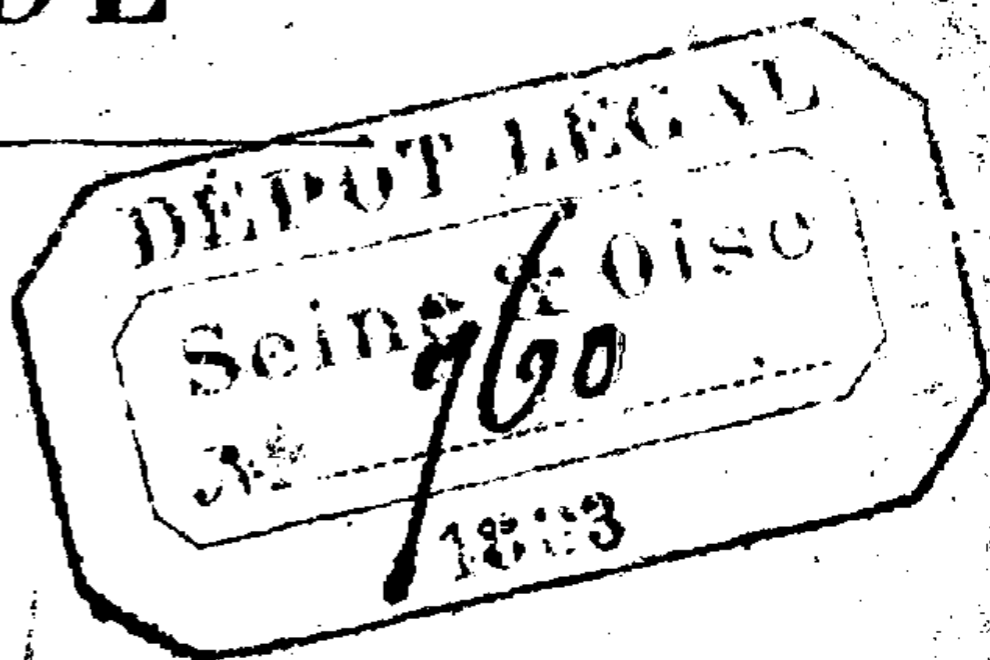
TOME PREMIER

PARIS

G. CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN,

1883



INTRODUCTION

I

Nous ne savons presque rien de la vie de Thucydide. Éloigné de sa patrie par un exil de vingt ans, au moment où l'attention publique est absorbée tout entière par les plus graves événements dont jamais la Grèce ait été le théâtre, il ne rentre à Athènes que pour tomber sous les coups d'un assassin, avant même d'avoir achevé l'ouvrage auquel il a consacré ses veilles, son immense fortune et son génie. Moins heureux qu'Hérodote, dont on a supposé que les succès lui faisaient verser des larmes dès l'âge de treize ans, il ne recueille de son vivant aucun de ces applaudissements qui soutiennent l'écrivain, aucune parcelle de cette gloire que, par une sorte de pressentiment, il revendique, au début de son histoire, de la justice tardive de la postérité.

Lorsque, plus tard, historiens et orateurs se disputent à l'envi ses dépouilles, lorsque chacun s'empresse à mettre en œuvre sous toutes les formes les immenses matériaux qu'il a accumulés, déjà la tradition est effacée, l'admiration pour le monument empêche de songer à l'architecte : Thucydide, c'est l'histoire de la guerre du Péloponnèse, c'est ce prodigieux assemblage d'éloquence et de simplicité, de grandeur et de bon sens pratique, de poésie et de profondeur, qui forme un si étrange contraste avec l'imagination brillante, superficielle et fautive de ses contemporains ; l'homme a disparu ; on ne sait déjà plus ni l'époque de sa naissance, ni la date de sa mort, ni même le lieu de son exil.

Le peu de renseignements certains que nous possédons sur Thucydide est tiré de son histoire : il était Athénien et fils d'Oloros ¹,

¹ Livre I, chap. 51.

qu'on a plus tard prétendu issu des rois de Thrace, sur ce seul fondement peut-être que Thucydide possédait de riches mines d'or dans cette contrée ¹. Il devait être dans toute la force de l'âge lorsque éclata la guerre du Péloponnèse, puisque dès cette époque il formait le dessein d'en écrire l'histoire, et recueillait les éléments de ce travail ². Il était à Athènes lorsque la peste y éclata, la seconde année de la guerre ; atteint lui-même par le fléau, il a pu observer personnellement les symptômes et la marche de la maladie ³, l'abattement du peuple, le relâchement des liens religieux et sociaux, et toute cette anarchie morale dont il a tracé une si triste et si saisissante peinture.

Nous le retrouvons, six ans plus tard ⁴, chargé d'un commandement militaire en Thrace. Il se trouvait à Thasos, à la tête d'une flotte athénienne, lorsque les habitants d'Amphipolis, attaqués par Brasidas, l'appelèrent en toute hâte ; mais, quelque diligence qu'il fit, la place se rendit sans l'attendre, et, quoiqu'il eût sauvé l'important comptoir maritime d'Eion, où il ne devança Brasidas que de quelques heures, il ne put échapper à la colère de ce peuple « qui prétendait que rien ne lui résistât, et que dans toutes les « entreprises, praticables ou non, avec de grandes ressources ou « avec des moyens insuffisants, on réussit également. » Thucydide subit la loi commune : il fut banni et vit son exil se prolonger vingt ans durant, jusqu'à la fin de la guerre ⁵. Enfin il nous apprend lui même que la guerre a duré vingt-sept ans, et qu'il l'a racontée jusqu'à la prise d'Athènes et à l'occupation des longs murs : d'où il suit qu'il dut rentrer dans sa patrie vers l'an 403, lors du rappel des exilés, que sa vie s'est prolongée quelque temps au delà, et qu'enfin la rédaction de son ouvrage était alors assez avancée pour qu'il ait pu dire, dans le cours du cinquième livre, qu'il a écrit l'histoire de la guerre jusqu'à la fin, quoique son récit s'arrête à la vingt et unième année.

A part ces quelques détails empruntés à Thucydide lui-même, tous les témoignages externes sont plus ou moins contradictoires :

¹ Livre IV, chap. 105.

² Livre I, chap. 1.

³ Livre II, chap. 48.

⁴ Livre IV, chap. 104, 105, 107. — 424 ans avant notre ère.

⁵ Livre V, chap. 26.

et les efforts de la critique moderne ¹ n'ont pu mettre hors de doute, même les points les plus essentiels de sa biographie, l'époque de la publication de son ouvrage et celle de sa mort. Il nous suffira d'indiquer les assertions les moins invraisemblables des historiens et des commentateurs anciens, sans entrer dans la discussion de questions qui ne paraissent pas susceptibles d'une solution définitive.

L'inscription de son tombeau, citée par Marcellinus ², d'après Didymus et Antyllus, portait qu'il était du dème d'Halimuse. Il avait quarante ans ³ à l'époque où commença la guerre du Péloponnèse, ce qui reporte sa naissance à l'année 471 avant notre ère, deux ans avant la naissance de Socrate. On le faisait descendre, par son père, de Cimon, fils de Miltiade, marié à Hégésipyle, fille du roi de Thrace Oloros ⁴. Sa jeunesse est complètement inconnue : le seul trait qui se rapporte à cette époque de sa vie, à savoir, les larmes qu'il aurait versées en entendant, aux jeux Olympiques, la lecture d'Hérodote, est démenti par la chronologie et peut être rangé au nombre de ces mille puérilités inventées après coup par l'imagination des Grecs.

On s'accorde généralement à lui donner pour maître le rhéteur Antiphon, dont il fait un magnifique éloge au huitième livre de son histoire ⁵. On pourrait, au besoin, trouver dans le caractère un peu épigrammatique de son style, et dans l'abus qu'il fait de l'antithèse, quelques traces des leçons du rhéteur, si l'on ne savait que les habitudes sophistiques avaient universellement prévalu en Grèce à cette époque, et que les plus grands génies, Euripide et Platon, n'ont pas toujours su s'en préserver. Ses relations avec Anaxagore et Périclès, attestées par Marcellinus, n'ont également rien que de très-vraisemblable : Thucydide appartenait, sans nul

¹ Voir en particulier DODWELL et M. LETRONNE, art. XÉNOPHON, dans la *Biographie universelle* de MICHAUD.

² On ne sait à quelle époque vivait Marcellinus; la biographie plus que médiocre qui porte son nom paraît être une compilation formée des fragments de plusieurs autres biographies; dans tous les cas, elle est évidemment l'œuvre d'un rhéteur de la décadence et mérite peu de confiance.

³ Aulu-Gelle (*Nuits att.*, xv, 23), d'après Pamphila, dame grecque qui vivait en Égypte du temps de Néron. — Suidas dit qu'il florissait vers la quatre-vingt-septième olympiade.

⁴ Marcellinus, § 52, édition Poppo.

⁵ Plutarque (Antiphon) dit au contraire qu'Antiphon fut son disciple.

doute, à cette forte génération des Anaxagore, des Socrate, des Euripide, des Périclès, dont la vie tout entière fut une protestation contre la légèreté du peuple athénien, une lutte courageuse contre la superstition et les entraînements de la démocratie. Par son caractère grave, par la tendance aristocratique de ses convictions politiques, par ses prédilections et ses répugnances, Thucydide dut être en communauté d'idées avec ces grands génies : il est impossible, en particulier, qu'il n'ait pas connu de près le fils de Xanthippe, le citoyen roi, pour lequel il professe une si vive et si sympathique admiration ¹.

Marié à une femme thrace, de la ville de Scapté-Hylé, il jouissait d'une grande considération dans le pays lorsque le décret d'exil vint l'atteindre. Il est probable qu'il s'y établit ² et y travailla, comme l'attestent Cicéron ³ et Plutarque ⁴, à réunir les éléments de son histoire ⁵. Il paraît également constant qu'il revint à Athènes, après vingt ans d'absence, puisque dans le cinquième livre il parle au passé de cet exil de vingt ans. Pausanias dit expressément qu'il fut rappelé par un décret d'Œnobios ⁶. Il devait d'ailleurs être compris, soit dans le décret de Lysandre qui rappelait les exilés en 404, soit dans celui d'Euclide, qui proclamait l'oubli de toutes les fautes commises pendant la guerre. Mais, à partir de ce moment, on ne peut plus former que de vagues conjectures. Suivant Plutarque ⁷, il aurait été tué en Thrace ; suivant Pausanias, en revenant de son exil ; Marcellinus dit au contraire qu'il mourut après

¹ Livre II, 66.

² Marcellinus, § 19.

³ *De Orat.*, II, 3.

⁴ *De exilio*.

⁵ Un scoliaste inconnu dit qu'il passa le temps de son exil dans le Péloponnèse ; une phrase du cinquième livre, ch. 26, paraît justifier cette assertion.

⁶ Livre I, chap. 23, § 2, CIMON, 84.

⁷ Pour expliquer le passage où Thucydide dit qu'il avait écrit l'histoire de la guerre du Péloponnèse jusqu'à la vingt-septième année, on a supposé gratuitement que le travail avait été terminé, et qu'une partie du manuscrit a été perdue avant sa publication. M. Letronne, dans son excellente dissertation, fait remarquer avec raison que les mots : « J'ai écrit », n'ont rien que de très-naturel chez un auteur qui, ayant réuni tous les matériaux de son travail, annonce plutôt l'espérance d'arriver au but qu'un fait accompli. Xénophon, qu'on a regardé, à tort ou à raison, comme l'éditeur de Thucydide, n'en a connu que les huit livres que nous possédons ; car il commence ses Hélieniques précisément au point où s'arrête Thucydide.

son retour. Cette dernière opinion, généralement adoptée dans l'antiquité, est en effet la plus vraisemblable : elle s'accorde d'ailleurs avec le témoignage de Cratippos et de Zopyre, contemporains de Thucydide, d'après lesquels il serait mort à Athènes. L'imperfection évidente du huitième livre, l'interruption brusque du récit à la vingt et unième année de la guerre, alors que Thucydide avait annoncé précédemment l'intention de pousser son travail jusqu'à la fin des hostilités ¹ : tout prouve que la mort vint le surprendre peu de temps après son retour ; mais, même après les travaux remarquables de Dodwell et de M. Letronne, il est impossible de fixer avec précision la date de cet événement ². L'époque de la publication de son histoire n'est pas moins incertaine : Diogène de Laërte ³ dit bien que Xénophon *mit au jour l'ouvrage encore inconnu de Thucydide, lorsqu'il ne tenait qu'à lui de le supprimer ou de se l'attribuer*. Mais, quoiqu'il n'y ait rien là que de très-plausible, quelle valeur peut avoir, après un intervalle de six cents ans, le témoignage unique d'un rhéteur sans critique du temps de Marc-Aurèle ?

Ce qui est pour nous d'un intérêt beaucoup plus sérieux que quelques détails biographiques d'une authenticité douteuse, c'est le côté moral de l'homme, le grand caractère du citoyen, l'inflexible bonne foi de l'historien, que ni les passions, ni les injustices ne détournent un instant de la recherche du vrai ; c'est en un mot cette imagination tout à la fois grave, douce et bienveillante, qui se reflète à chaque page de ses écrits. Quand bien même nous ne saurions pas par son biographe Marcellinus, qu'il avait été disciple d'Anaxagore et accusé d'athéisme comme son maître ⁴, la lecture de ses ouvrages suffirait pour nous convaincre qu'il était initié à ces hautes vérités religieuses et morales qui étaient alors le partage de quelques esprits d'élite, et qui devaient bientôt, grâce à leur génie, conquérir le monde. Sans doute on ne trouve nulle part,

¹ Livre V, 26,

² Dodwell cherche à établir que Thucydide a vécu jusqu'en 391. M. Letronne adopte au contraire la date de 402. Mais tout en réfutant très-judicieusement Dodwell, il est loin de donner en faveur de son opinion une démonstration sans réplique.

³ II, 57.

⁴ Cet athéisme d'Anaxagore n'était autre chose que la croyance à un Dieu unique, gouverneur et modérateur du monde.

chez Thucydide, rien qui ressemble à une théorie dogmatique : son esprit pratique, absorbé dans l'étude et l'interprétation des événements réels, répugne à ces digressions ; mais partout on retrouve chez lui ce qu'Anaxagore appelait la contemplation des choses célestes, c'est-à-dire la pensée d'une justice et d'une vérité supérieures aux accidents humains : même dans ses plus tristes peintures, lorsqu'il semble s'identifier, historien fidèle, aux misères qu'il raconte et à l'aveugle égoïsme de ses contemporains, on reconnaît encore en lui l'homme supérieur aux mesquines passions du moment, sans faiblesse pour le crime, mais aussi sans illusions, animé en un mot de cette bienveillance triste et presque mélancolique, fruit des révolutions, qui est une des vertus des esprits vigoureux, au milieu des grandes perturbations sociales. L'impression générale qui ressort de la lecture de son ouvrage, malgré la rigueur stoïque du récit, est cette sorte de tristesse grave, cette sympathie douloureuse qu'inspirent aux âmes vraiment honnêtes la pratique des hommes et le maniement des affaires. Il suffit de lire, au troisième livre, le tableau de la Grèce au milieu des séditions, pour comprendre que Thucydide dut appartenir à ces esprits modérés, à ces vrais sages, qu'il nous montre en butte aux haines des factions contraires, victimes de tous les partis, parce qu'ils ne savent ni ne veulent condescendre aux pratiques honteuses qui assurent le succès aux intelligences vulgaires.

L'égalité d'âme et la résignation qui se reflétaient sur son visage grave et pensif ¹, ont donné à sa vie cette empreinte de sévère simplicité qui est aussi le caractère distinctif de son génie : exilé de sa patrie, il ne trouve pas une parole d'amertume contre l'injustice des Athéniens ; méconnu de ses contemporains, il se réfugie en quelque sorte dans l'avenir, sans se plaindre, sans s'étonner de ce qu'il regarde comme une nécessité des temps. Respectueux même pour les croyances qu'il ne partage pas, pour les superstitions populaires de son siècle, il les raconte quand l'occasion s'en présente, mais sans un mot de dédain ni de blâme, avec les égards qu'on doit aux sentiments religieux des peuples, même lorsqu'ils s'égarent. Plein de convenance et de réserve lorsqu'il parle de lui-même, il semble qu'il ne veuille livrer à la postérité, de laquelle cependant il attend tout, que son nom et

¹ MARCELLINUS, § 31.

l'ouvrage dans lequel sa vie se résume tout entière. Rappelons enfin son admiration désintéressée pour les grands hommes ses contemporains ; le sentiment du juste et de l'honnête qui partout chez lui se joint à un sentiment non moins vrai des réalités pratiques ; ses protestations contre les sévérités de la peine de mort appliquée aux crimes politiques ; sa profonde connaissance du cœur humain ; et nous n'hésiterons point à le placer à côté de ces grandes figures des penseurs antiques, qu'on se représente ouvrant la voie à la civilisation, et élaborant les idées fécondes qui doivent être l'héritage des siècles.

L'impartialité et la véracité de Thucydide, tant vantées par les anciens, ne peuvent être appréciées à leur juste valeur que dans les temps de crise et de perturbation profonde, comme ceux qu'a traversés notre génération : quand on a vu à l'œuvre les passions égoïstes qu'engendrent les révolutions, quand on est obligé de faire un perpétuel effort sur soi-même, pour n'être ni injuste envers ses adversaires, ni partial pour ses amis, on comprend mieux tout ce qu'il a fallu à Thucydide de force morale et de sérénité de caractère pour rester impassible, comme la vérité, au milieu des violences sans nom qui bouleversaient alors toutes les existences honnêtes.

Son impartialité n'est point indifférence : s'il juge les événements, il en ressent aussi le contre-coup au sein de son exil ; il les peint avec les vives couleurs d'un spectateur passionné ; il reste Athénien, quoi qu'on en ait dit, malgré la justice qu'il rend aux Lacédémoniens ; car le reproche qu'on lui a adressé d'être favorable à Sparte n'est qu'une calomnie, fondée sur un examen superficiel, et répétée de siècle en siècle ; sans doute la nature de son esprit et les excès de la démocratie athénienne devaient le faire incliner vers les institutions de Lacédémone, qui faisaient une plus large part aux grandes qualités individuelles ; mais ses sympathies avouées sont pour les Athéniens, dont il retrace avec une prédilection évidente et communicative la spontanéité, la bouillante initiative, l'esprit vif, ingénieux, honnête même au milieu de ses entraînements les plus aveugles.

Dans une seule circonstance, Thucydide paraît sortir de ses habitudes de rigoureuse impartialité ; c'est lorsqu'il parle du démocrate Cléon, qu'on a représenté comme l'auteur de son exil ¹.

¹ MARCELLINUS, § 46.

Quelque jugement qu'on porte sur Cléon, ce qu'en dit Thucydide est empreint d'une sorte d'aigreur qui contraste avec la modération ordinaire de ses appréciations. Soit haine personnelle, soit simple antipathie politique, l'homme reparait ici, à côté de l'historien. Si l'on ajoute quelques phrases un peu vives, évidemment à l'adresse d'Hérodote¹, on aura signalé les seules défaillances que la critique la plus sévère ait pu surprendre dans le caractère de notre historien : l'autorité générale de son récit n'en saurait être affaiblie².

II

L'histoire, telle que nous la concevons aujourd'hui, est née avec Thucydide : avant lui les logographes, continuateurs des poètes mythologiques, s'étaient bornés à élaguer quelques-unes des fables qui couvrent les origines de tous les peuples. Hérodote, poète encore autant qu'historien, avait vu et peint les événements, comme les voient et les sentent les peuples jeunes, par leurs côtés extérieurs et brillants ; chez lui la critique est déjà sûre d'elle-même, le sentiment et l'amour de la vérité guident l'écrivain ; mais il nous laisse étrangers au spectacle si émouvant et si instructif de la vie intime des peuples, à ce grand drame des passions humaines qui s'est développé en Grèce sur un si vaste théâtre, et qui devait, quelques années plus tard, être l'objet exclusif des méditations du poète, de l'historien et de l'orateur. Après Homère, une large place était restée aux grands tragiques d'Athènes ; après l'odyssée historique d'Hérodote, l'histoire dramatique de la Grèce était à faire : ce fut l'œuvre de Thucydide, œuvre poétique aussi, mais d'une poésie plus sombre, plus profonde, souvent terrible, comme les passions qu'elle met en scène.

Ce parallélisme entre la poésie et l'histoire n'a rien qui doive surprendre chez un peuple aussi profondément artiste que les Grecs. L'analogie est partout frappante, dans l'ensemble comme

¹ Livre I, chap. 20, 21.

² Josèphe (*Contre Appion*) est le seul auteur qui accuse la véracité de Thucydide ; mais cela tient évidemment au système général de dénigrement adopté par Josèphe contre tous les auteurs de l'antiquité païenne.

dans les détails : l'étude de l'homme et la peinture des sentiments tragiques amènent peu à peu chez les poètes des considérations d'un ordre plus élevé sur le gouvernement du monde et l'action providentielle ; à Eschyle et à Sophocle succède Euripide. De même l'histoire grandit au spectacle des révolutions ; en même temps qu'elle se rapproche, pour la forme et l'ordonnance, des conceptions tragiques, elle étend son horizon, pour arriver à peindre l'homme dans l'individu, la marche de l'humanité dans le développement de chaque nation, les lois générales au milieu de la variété des événements : à ce point de vue encore, Thucydide a au moins indiqué la voie. Sans doute, nous sommes loin des hautes conceptions de Bossuet, de Vico et de Herder ; mais déjà le but et la portée de l'histoire sont nettement déterminés : s'il raisonne peu sur les événements, il les fait parler assez haut pour qu'ils portent avec eux leur enseignement ; s'il ne fait pas ce qu'on a appelé de nos jours de la philosophie de l'histoire, il fournit à cette encyclopédie de l'humanité une de ses plus belles pages. Aujourd'hui encore, à côté des grands écrivains chrétiens qui nous montrent l'homme toujours sous la main de Dieu, conduit fatalement à ses destinées providentielles, on lit avec un profond intérêt l'historien philosophe qui, sans remonter aux causes premières, livre en quelque sorte l'humanité à elle-même, et fait jaillir du développement régulier de la liberté, du déchaînement des passions, l'ordre ou le désordre, la puissance ou la ruine des peuples. Ce point de vue, pour être moins sublime, a bien aussi sa vérité et sa grandeur.

Cette manière d'envisager les événements n'est, au reste, chez Thucydide, que de la fidélité historique : à une époque et dans une contrée où l'homme, naïvement pénétré de son importance personnelle, avait tout réduit à sa propre mesure, arts, religion, poésie, il était impossible que l'histoire fût autre chose que le tableau de l'activité humaine, avec ses écarts, ses défaillances, ses vertus et ses crimes. Le sujet choisi par Thucydide se prêtait d'ailleurs admirablement à cette mise en scène pour cadre la Grèce entière, embrassant et attirant dans son centre d'action presque tout le bassin de la Méditerranée, l'Égypte, l'Asie Mineure, la Thrace, la Macédoine, les côtes d'Italie et la Sicile ; pour acteurs ces milliers de petits États, monarchiques ou républicains, qui se partageaient la Grèce, et dans lesquels la guerre Médique,

les divisions intestines, le commerce maritime, avaient développé une ardeur fébrile qui débordait de toutes parts ; la mer sillonnée en tous sens par des flottes qui portaient au loin les passions et les intérêts dont le foyer était dans l'Attique et dans le Péloponnèse ; et, pour dominer tout le tableau, pour introduire l'unité au milieu de cette profusion d'événements, la lutte de deux grands peuples, opposés de mœurs, de civilisation, pleins d'avenir, puissants l'un et l'autre, celui-ci par la stabilité de ses institutions et sa constitution aristocratique, celui-là par la mobilité même de sa démocratie, sa prodigieuse activité et sa turbulence. Un peuple continental aux prises avec une puissance maritime, des épisodes sanglants, des vengeances atroces ; une guerre sans fin semant la confusion dans la Grèce entière ; les mœurs profondément altérées ; des fléaux inouïs ; et, comme pour reposer l'esprit de ce triste spectacle, de grands caractères surgissant çà et là, et maîtrisant un instant par leurs vertus et leur génie la marche inévitable des événements ! Peut-on imaginer un drame plus saisissant, d'une unité plus variée, plus rempli de sérieux enseignements, que cette grande lutte de vingt-sept ans, au-dessus de laquelle semble planer toujours, dans la pensée de l'historien, l'image d'Athènes, si brillante et si jeune au début, frappée de mille coups, succombant pour se relever encore, et enfin disparaissant au milieu des ruines accumulées par ses fautes.

Thucydide n'est que vrai lorsqu'il dit qu'aucune époque ne fut plus féconde en événements, plus propre à mettre en relief les qualités et les vices de la nature humaine. Nous pouvons ajouter que jamais sujet historique ne fut plus capable de tenter par ses difficultés mêmes l'ambition d'un grand génie. Là, en effet, tout devenait obstacle et écueil pour l'écrivain : la partialité des contemporains, la multiplicité des faits, la monotonie des récits de combats, et même cette teinte générale de tristesse qu'avait répandue dans tous les esprits une guerre atroce, tristesse qui devait se refléter dans l'histoire et ne pouvait être rachetée que par la vigueur du coloris et la sublimité des conceptions. L'ordonnance seule du sujet révèle une puissante originalité : Denys d'Halicarnasse, au milieu des mille sottises qu'il débite, signale avec raison la haute et terrible poésie qui fait de l'histoire de Thucydide une véritable composition épique. Il eût pu aller plus loin et y découvrir l'ordonnance du drame antique reproduite avec une fidélité que

ne paraissait pas comporter la différence des genres. Si quelque chose, en effet, peut donner une idée de la manière de Thucydide, et pour l'ensemble et pour les détails, c'est assurément le drame tragique. Pour lui l'histoire de la guerre du Péloponnèse ne se compose pas d'une série d'événements plus ou moins liés entre eux ; c'est une action unique, avec ses débuts, son progrès, ses péripéties et son dénouement : c'est la lutte éternelle de l'aristocratie et de la démocratie, se poursuivant au milieu des accidents les plus divers, marquant à son cachet les événements, les mœurs, les caractères, et marchant, comme la fatalité des poètes, vers son but inévitable, la ruine de la démocratie. Tout se rattache à cette pensée fondamentale, partout présente jusque dans les moindres détails. Dans ce cadre si simple de la lutte des deux principes contraires, les événements viennent se disposer comme d'eux-mêmes pour concourir au résultat entrevu dès le début de l'ouvrage ; les caractères se façonnent sous l'influence de cette double tendance ; les mœurs, les institutions, les combats, n'en sont que le développement. On peut ouvrir au hasard l'histoire de Thucydide, on ne trouvera pas un discours, pas une sentence morale, pas un portrait qui n'ait pour but de mettre en présence les qualités et les vices de l'aristocratie et de la démocratie. Là est la grande unité de cette merveilleuse composition historique et le secret de l'intérêt toujours croissant qui s'y attache.

Dans l'ordonnance des parties, l'intention dramatique n'est pas moins évidente : les événements se groupent autour de certains centres qui rappellent les péripéties du drame ; le tableau se diversifie incessamment, sans que jamais l'attention s'égaré ou se fatigue. Les discours, destinés à mettre en relief les jugements de l'auteur et les leçons de l'histoire, rappellent par la sublimité du style et des conceptions, les hardiesses lyriques des chœurs de la tragédie. Ce sont de véritables chœurs historiques et comme un résumé, une manifestation plus vive de la pensée publique. Mêlés à l'action, comme dans le drame, ils la continuent et la développent ; mais ils ont aussi leur caractère propre, une sorte d'existence à part dans l'ordonnance générale, comme ces vieillards des chœurs tragiques se distinguaient des autres personnages par la gravité de leur langage inspiré, la sublimité de leurs plaintes et la haute portée de leur sagesse. Grâce à ce plan si simple, l'histoire n'est plus un récit, elle est une peinture dans toute

l'acception du mot ; elle fait vivre les peuples sous nos yeux ; elle nous introduit successivement sur la place publique, dans les conseils du gouvernement, dans les détails de la vie intime ; elle instruit, elle conseille, mais par les faits, par l'exemple, par une sorte d'expérience personnelle qui vaut mieux que tous les raisonnements. Chez Thucydide on trouve peu de ces considérations générales qui refroidissent l'action, et mettent l'auteur en scène au détriment de l'intérêt général ; c'est à peine si trois ou quatre fois il intervient directement pour tracer les portraits de quelques grands hommes, Thémistocle, Périclès et Alcibiade, ou pour épancher douloureusement sa tristesse à propos des crimes qui ensanglantèrent Corcyre. Tout ce qui est maxime, pensée philosophique, déduction historique entre dans le tableau par le discours : l'auteur ne raisonne point ; il sollicite le lecteur à penser, l'introduit au milieu des faits et lui laisse le soin de les juger : mais, comme il distribue à son gré la lumière et les ombres, son action n'en est que plus efficace, parce qu'elle n'est point sentie et n'inspire aucune défiance. Aucun historien n'est plus sobre en apparence de réflexions personnelles que Thucydide ; aucun cependant n'impose plus tyranniquement ses jugements, et jusqu'à la forme de sa pensée.

Cette association du drame et de l'histoire fut sans doute l'œuvre de Thucydide, mais elle fut aussi l'œuvre de son temps ; elle ne saurait nous surprendre dans ce grand siècle de Périclès, qui savait si bien marier les plus sublimes conceptions à un sentiment exquis de la mesure dans les arts, et où toutes les œuvres de l'intelligence se produisaient sous la forme d'un monument tout à la fois simple, grand et harmonique.

Si nous voulions descendre aux détails du récit, nous trouverions partout le même sens droit et exact de la vérité ; partout unité de vues, harmonie entre les parties : chaque fait concourt au but général, c'est-à-dire à ce grand enseignement qui doit sortir de la lutte de la démocratie et de l'aristocratie ; c'est là ce qui mesure l'importance des événements et des hommes, et leur assigne leur place. Si la peste d'Athènes est longuement décrite, c'est qu'elle contribua puissamment à l'affaiblissement de la puissance athénienne, et mit pour la première fois en lumière les passions effrénées, l'incrédulité et l'égoïsme dont la Grèce offrit, pendant vingt-sept ans, le désolant tableau. Si Cléon et Alcibiade

occupent une large place dans le récit, c'est que l'un et l'autre personnifient les deux vices opposés de la démocratie antique : la force ignorante et brutale du peuple, la légèreté présomptueuse des grands. Si le siège de Sphactérie, événement de peu d'importance par lui-même, est minutieusement raconté, c'est qu'il eut en définitive une haute portée par la défiance qu'il inspira aux Lacédémoniens. Tous les reproches qu'on a légèrement adressés à Thucydide, sur la prédominance de certains récits et le défaut de proportion, tombent de même du moment où l'on apprécie les événements, non pas isolément, mais en les subordonnant au plan général.

Ce n'est pas à dire pourtant qu'une critique sévère ne puisse rien trouver à reprendre dans cette composition si savante et si vigoureuse : elle a les qualités des œuvres d'art, l'unité, l'agencement rigoureux des parties, la poésie unie à la profondeur ; mais, de même que dans le drame le spectateur doit se prêter à certaines situations de convention, et accepter sans y regarder de trop près ce qu'on est convenu d'appeler la vraisemblance, de même aussi dans l'histoire telle que l'a conçue Thucydide, c'est-à-dire dans la mise en scène des événements substituée au récit, il y a quelque chose de factice, une sorte de donnée théâtrale qu'il faut tout d'abord accepter. Les discours, par exemple, qui jouent un si grand rôle dans cette histoire, n'ont pas été prononcés, pour la plupart du moins, tels que les donne Thucydide, et rentrent dans ces artifices de composition sur lesquels personne ne se méprend. Sans doute la donnée est acceptable chez un peuple où toutes les passions, tous les intérêts venaient aboutir aux luttes oratoires de l'Agora. Mais en réalité aucun de ces discours n'avait été recueilli ; il est évident d'ailleurs que le style en est partout le même, que dans tous se rencontrent des considérations de même ordre, et pour ainsi dire le développement méthodique d'un système préconçu, que c'est Thucydide enfin qui parle par la bouche des orateurs qu'il fait comparaître tour à tour. Au point de vue de la vérité absolue, il est facile d'attaquer, comme l'a fait Denys d'Halicarnasse, la vraisemblance de ces discours : la foule à laquelle ils s'adressent ne les eût point compris ; souvent même les considérations qu'ils renferment ne sont pas de nature à être exposées en public ; ils sont trop précis, trop serrés, pour ne point fatiguer l'attention d'auditeurs distraits ; mais, comme discours

historiques, destinés à nous initier au mécanisme des gouvernements, aux luttes ardentes des partis, à ces mille nuances qui composent en réalité la vie, l'individualité et le génie d'un peuple, ils sont restés inimitables : peu nous importe, après tout, que Périclès ait prononcé l'oraison funèbre qui a fait l'admiration des siècles, que les Mytiléniens aient été accusés par Cléon et défendus dans les termes que nous a conservés Thucydide, que l'assemblée de Sparte ait entendu, ou non, les ambassadeurs de Corinthe et d'Athènes plaider la paix et la guerre, si nous trouvons dans ces discours de convention la seule chose que nous puissions y chercher, un reflet fidèle de la vérité historique et comme une résurrection des mœurs, des caractères, de ses imperceptibles détails qui n'apparaissent pas à la surface des faits, et qui cependant les produisent et les expliquent.

C'est là qu'il faut chercher le sens caché et la cause des événements, l'influence des grands hommes, la transformation graduelle des mœurs, la moralité de l'histoire et cette éducation politique de l'avenir, que Thucydide a le premier entrevue dans l'étude du passé. Dans ces résumés nerveux et colorés de chacun des grands faits qui dominant toute la situation, le politique trouvera répandues avec profusion les maximes les plus profondes et les plus pratiques sur le gouvernement des hommes ; l'historien puisera dans la variété des aspects et des nuances une connaissance vraie de cette civilisation mobile de la Grèce, composée d'éléments si divers et si fugitifs ; le moraliste y découvrira avec une sorte d'effroi toutes les misères de l'esprit humain, sondées et analysées avec une étonnante pénétration et impitoyablement mis à nu. Les historiens auxquels Thucydide a servi de guide ont bien pu lui emprunter son exactitude presque minutieuse, et cette curieuse étude des détails qu'il sait si heureusement concilier avec les vues d'ensemble ; quelques-uns même ont rencontré des peintures plus brillantes, de plus riantes couleurs ; mais pour la profondeur des pensées, pour la sombre énergie des tableaux, la science stratégique, l'entente des institutions et la connaissance des hommes, aucun ne l'a surpassé, ni même égalé. On peut dire, en résumé, que Thucydide a créé l'histoire politique : avec lui on sort des mythes, des récits héroïques, pour entrer en pleine humanité. La critique historique est fondée ; la philosophie a pris la place qui appartient dans l'étude des institutions humaines, et elle ne la

quittera plus. Il est vrai que ce tableau de l'homme, livré à lui-même, presque sans principes et sans Dieu, au sein d'une liberté effrénée, est triste et navrant : mais en est-il pour cela moins vrai, moins applicable à tous les temps, moins utile à présenter aux méditations de l'avenir ? La nature humaine, envisagée de près, peut avoir été fort séduisante à certaines époques privilégiées ; mais, en général, elle semble prendre à tâche de donner raison à Thucydide : nous n'aurions pas besoin de remonter bien haut pour découvrir, au sein des délicatesses de notre civilisation moderne, les égorgeurs de Corcyre, et chacun trouverait aisément dans ses souvenirs, à côté d'un Périclès, dix Cléons vulgaires, et autant de ces raffinés, amoureux d'eux-mêmes, dont le brillant et présomptueux Alcibiade restera à jamais le type achevé.

Après avoir rapidement esquissé le plan de Thucydide, et indiqué les principales acquisitions que lui doit la science historique, il nous reste à donner une idée de sa manière comme écrivain, de son style mâle et sévère, « si bien approprié aux choses, comme « dit Cicéron, qu'on ne sait si c'est le langage qui éclaire les faits « ou la pensée qui communique sa lumière au langage. » Ce jugement de l'orateur romain, qui avait fait de Thucydide une étude approfondie, rend parfaitement l'espèce d'étonnement qu'on éprouve en le lisant : chez lui, en effet, la pensée est tellement pressée, et elle se soumet si impérieusement le langage, que, pour la suivre, il faut s'attacher en quelque sorte à elle seule, tout en se laissant guider par l'expression, qui la note et la signale bien plus qu'elle ne la développe ; d'un autre côté, la condensation des mots est telle, la logique qui préside à leur enchaînement et à leur composition est si rigoureuse et si serrée, qu'il faut les suivre pas à pas, les analyser, les décomposer sans cesse pour ne laisser échapper aucune nuance. Dans nos langues modernes, régulières jusqu'à l'excès, et où tout est exactement défini à l'avance, l'expression exerce toujours une influence presque décisive sur la pensée ; elle offre un moule qu'on adopte involontairement : l'originalité disparaît ; mais le lecteur avance à coup sûr. Chez Thucydide, au contraire, c'est la pensée qui fait la langue, suivant ses besoins, qui la compose et la façonne à son gré, de manière à s'y emprendre tout entière ; elle n'a d'autre logique, dans l'arrangement du discours, que son propre mouvement, et soumet même la grammaire à ses exigences.

Au premier abord les mots semblent se heurter, sans lien, sans dépendance réciproque; ce sont comme des traits brillants, dont on ne saisit pas bien, à première vue, le rapport et l'unité. Pour se reconnaître et avancer sûrement, il faut remonter par la réflexion jusqu'à la pensée dont on n'a sous les yeux que les jalons et les saillies, la saisir au passage, combler les lacunes, méditer, approfondir, composer à la suite de l'historien. On ne lit pas, à proprement parler, l'histoire de Thucydide, on l'étudie, comme il l'a composée lui-même, dans le silence et la solitude; car il n'écrit point pour ceux qui ont besoin qu'on pense pour eux; il sollicite, il force à penser, il tient l'esprit toujours en haleine, et ne permet pas un instant de repos. Sans être rude et rebutant, comme l'a prétendu Schlegel, il fatigue à la longue, comme la vue d'un tableau où tout serait saillant, sans transitions et sans ombres.

En lisant Xénophon ou Platon, l'esprit est guidé par l'arrangement grammatical; les mots ont d'ailleurs un sens assez large pour que, sans approfondir et en se contentant d'une sorte d'à peu près, on suive assez bien, comme par intuition, la pensée de l'auteur. Rien de pareil avec Thucydide: il met dans chaque mot tout ce qu'il peut contenir, et serre l'expression comme la pensée: dès lors rien d'inutile; aucun de ces mots vagues, dont le sens peut s'étendre ou se resserrer à volonté; on risque toujours de dire trop peu en le traduisant. Chaque mot est une sentence, chaque phrase une démonstration. Simple, précis et suffisamment clair dans le récit ordinaire, il se résume, se condense encore, quand le sujet s'élève, dans les discours, les portraits ou les considérations générales; alors les pensées, les images se pressent et s'accablent à tel point, qu'il semble n'avoir que le temps de les noter en passant.

L'absence complète de tout développement périodique, l'usage fréquent de l'ellipse, les associations insolites de mots, donnent au style une apparence lyrique qui rappelle la manière de Pindare et des tragiques. On ne peut pas dire que la lumière manque, elle jaillit, au contraire, de tant de points à la fois, qu'on est quelque temps à se reconnaître. La concision, poussée jusqu'à l'excès, imprime à la forme un caractère de sécheresse qui n'est pas dans le fonds: en un mot, Thucydide ne se livre qu'à moitié; il ne fait usage du langage qu'autant qu'il le faut pour se communiquer,

sans rien accorder jamais au plaisir du lecteur : toujours maître de lui-même, il semble comprimer et refouler sa pensée jusqu'à ce qu'elle déborde, d'autant plus impétueuse et irrésistible. Il ne procède que par bonds, par traits et par éclairs ; mais chacun de ces traits ouvre un horizon nouveau, illumine la question et révèle une grande vérité morale ou politique. On comprend, en le lisant, qu'il ait passé, comme l'affirme son détracteur systématique, Denys d'Halicarnasse, vingt-sept ans à polir son ouvrage ; cette concision nerveuse et pleine de choses ne s'improvise pas. Mais nous ne saurions admettre, comme on l'a trop répété, que l'obscurité soit chez lui calculée, et qu'il n'ait voulu se révéler qu'aux laborieux efforts des savants et des commentateurs. Il est dans la nature des penseurs vigoureux et originaux de chercher, ou de rencontrer spontanément, pour des conceptions nouvelles, une forme neuve, étrange, saisissante, qui s'impose à jamais ; tel a été Thucydide, tels sont chez nous les grands prosateurs marqués au coin d'une puissante originalité, Pascal et Bossuet, par exemple : leur esprit se refuse aux données du langage vulgaire ils pensent et parlent tout d'une pièce, se mettent tout entiers dans chaque mot, et s'inquiètent peu d'aider le lecteur, qu'ils sauront bien forcer à les suivre, même au prix du travail et de la méditation.

Quand on est assez familiarisé avec la pensée et la langue de Thucydide pour le suivre sur les escarpements où il aime à se tenir, on éprouve un plaisir analogue à celui du savant qui, maître enfin de la clef d'une science, avance désormais avec assurance et voit se découvrir devant lui des horizons infinis. Chaque pas est pénible encore ; mais la fatigue est largement payée : ce qui était obscurité au début devient énergique précision ; la composition des mots, si embarrassante dans toutes les langues, par la vague qu'elle introduit dans le discours en groupant des idées en les présentant synthétiquement et par masses, ne nuit en rien chez Thucydide à la netteté et à l'exacte détermination des contours ; elle ajoute même à la vigueur de la pensée et à l'effet général, comme ces instruments qui semblent multiplier la lumière en concentrant tous ses rayons sur un seul point. L'antithèse, dont il fait un usage trop fréquent, peut-être, suivant les habitudes du temps, ne forme pas, du moins, disparate avec sa manière habituelle : car, saisissant les objets par leurs points culminants, les opposant pour les éclai-

rer mutuellement, elle s'harmonise sans peine avec un style dont le procédé général est la mise en relief et comme la notation accentuée des choses. Ces oppositions, d'ailleurs, sont toujours simples, naturelles ; elles naissent du sujet sans affectation et sans recherche. Thucydide prodigue les inversions, au mépris de la logique ordinaire, souvent même de l'harmonie ; il groupé les mots plutôt qu'il ne les arrange ; il les jette par grandes masses, et semble les violenter pour les faire entrer dans l'exécution de son plan ; comme on voit, dans une nature bouleversée, les éléments les plus divers, les rochers les plus abrupts, concourir à d'admirables effets d'ensemble. L'aspect général est heurté, sauvage, sans aucune trace d'arrangement artificiel : il n'y a rien à faire, avec un pareil guide, pour le lecteur qui ne cherche que le plaisir. Mais l'effet est saisissant, l'impression durable, pour qui ne se laisse point décourager : du choc des mots et de leur désordre apparent la pensée jaillit pressée, grave, imposante, terrible.

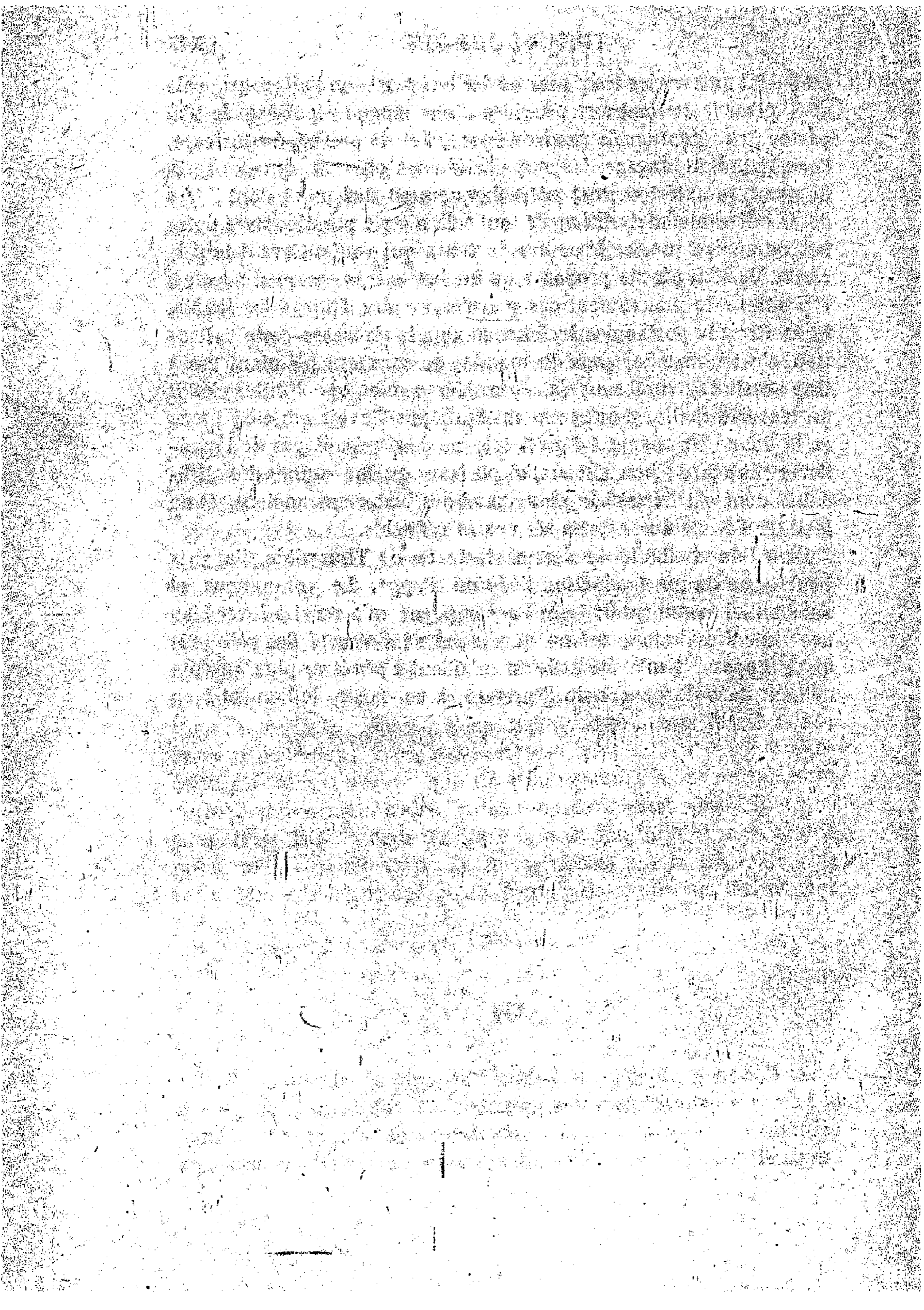
Thucydide sait au besoin trouver des tons plus doux, des accents moins sévères ; il a, dans la narration, une élégance pure, simple et sans apprêt, qui repose l'imagination fatiguée de tant de tristes images ; mais c'est là l'exception, et une exception assez rare : il ne sourit guère, et ne rit jamais ; son langage réfléchit presque partout une émotion contenue ; il est empreint de cette majesté uniforme et un peu triste qui est le caractère des hautes méditations ; la variété manque, l'expression ne se colore que de l'éclat orageux du fonds ; la richesse est bien plus dans l'idée que dans cette parure extérieure que l'écrivain semble lui avoir à dessein départie d'une main avare, aussi étroite et aussi sévère que possible. C'est Tacite, mais Tacite à la plus haute puissance, moins orné, moins soucieux de la forme, moins passionné, mais plus serré, plus étincelant encore de haute poésie, plus naturel et plus vrai.

III

Parler d'une traduction de Thucydide, quelque consciencieuse qu'elle soit, c'est dire ses défauts, son impuissance à rendre le modèle. Thucydide ne saurait être traduit à proprement parler : à part même les difficultés du texte, on éprouve avec lui le même

embarras qu'avec les tragiques ou les lyriques : on l'altère par cela seul qu'on le soumet aux procédés d'une langue régulière. Je n'ai pas eu la prétention de rendre l'énergie et la précision du texte, l'originalité du langage, la coupe brisée des phrases, et cette sorte de désordre extérieur, cet entrechoquement des mots, dont il tire de si puissants effets. Rien de tout cela n'était possible avec notre langue analytique, et pour des lecteurs qui veulent avant tout la clarté. Je n'ai pu me proposer qu'un but extrêmement modeste : reproduire le mouvement des pensées, rendre Thucydide lisible, le mettre à la portée des lecteurs auxquels s'adresse cette collection, c'est-à-dire des gens du monde, de ceux qui n'aiment pas à trop sentir l'original sous la copie. Même dans ces limites c'était un travail difficile, et que je ne me flatte pas d'avoir amené à bien. Je le donne cependant tel qu'il est, ne désespérant pas de l'améliorer plus tard ; heureux si j'ai pu lever quelques-unes des difficultés dont est hérissé le plus grand des historiens anciens, et en faciliter l'étude aux esprits sérieux et réfléchis.

Dans l'impossibilité de donner le texte de Thucydide, j'ai pris pour base de ma traduction l'édition Poppo. Le volumineux et substantiel commentaire qui l'accompagne m'a servi à lever bien des difficultés ; alors même que je me suis écarté des solutions qu'il propose, il m'a été utile en m'aidant à pénétrer plus profondément dans la pensée de l'écrivain, à en saisir le lien et à en réunir les éléments épars.



HISTOIRE

DE LA

GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

LIVRE PREMIER

I. L'Athénien Thucydide a écrit l'histoire de la guerre entre les Péloponnésiens et les Athéniens et raconté les divers incidents de cette lutte. Il a commencé son œuvre au début même des hostilités, prévoyant combien cette guerre serait importante, combien plus mémorable que celles qui avaient précédé : il en avait pour preuve les immenses ressources de tout genre avec lesquelles les deux peuples allaient s'entre-choquer, et les dispositions des autres États de la Grèce qu'il voyait ou prendre parti immédiatement, ou méditer dès lors de le faire. C'est là, en effet, le plus vaste mouvement qui jamais se soit produit chez les Grecs; il embrassa une partie des barbares ¹, et ébranla pour ainsi dire au loin l'univers. Les événements qui ont immédiatement précédé ² et ceux qui appartiennent à une époque plus reculée ³ ne pou-

¹ Perses, Thraces, etc. Les Perses s'allièrent plus tard aux Lacédémoniens; les Thraces, sous la conduite de Sitalcès, s'unirent aux Athéniens.

² Les guerres médiques.

³ La guerre de Troie.

vaiant, dans l'éloignement, être exactement connus; toutefois, après avoir poussé mes investigations le plus loin possible dans le passé, et à en croire les indices qui m'ont paru certains, je ne pense pas que ces événements aient offert rien de bien remarquable, ni sous le rapport militaire ni sous aucun autre.

II. La contrée connue aujourd'hui sous le nom d'Helade ne paraît pas avoir eu jadis d'habitants fixes et attachés au sol; à l'origine les migrations y étaient fréquentes, et chaque peuplade abandonnait facilement son pays, sous la pression de nouveaux occupants toujours de plus en plus nombreux. En effet, il n'y avait pas de commerce; les relations réciproques n'offraient de sécurité ni par terre ni par mer; chacun ne produisait que ce qui lui était indispensable pour vivre; on n'avait ni provisions ni superflu; on ne faisait point de plantations, parce que, faute de murailles pour abriter les récoltes, on ne savait pas si d'autres ne viendraient point les enlever¹. En un mot, chacun croyant trouver aisément partout la subsistance de chaque jour, on se décidait sans peine à émigrer, et dès lors il n'y avait nulle part ni cités puissantes, ni grandes ressources d'aucun genre. Les contrées les plus fertiles surtout changeaient fréquemment d'habitants, celles entre autres appelées aujourd'hui Thessalie² et Béotie, la

¹ Strabon explique de même les habitudes nomades des Germains : « Chez tous ces peuples les migrations sont fréquentes : « cela tient à la simplicité de leur vie ; il n'y a chez eux ni agriculture ni richesses ; vivant au jour le jour, des cabanes leur suffisent. » (STRABON, liv. VII.)

² La Thessalie était précédemment appelée Pyrrhée et Hémone; elle est souvent désignée sous ce dernier nom dans les poètes.

plus grande partie du Péloponnèse (l'Arcadie exceptée ¹), et les autres pays les plus favorisés. Quelques fortunes s'élevaient, grâce à la fécondité de la terre : de là des séditions dans lesquelles s'épuisait le pays ; de là aussi un appât plus vif pour la convoitise des étrangers. Aussi l'Attique, garantie dès longtemps des séditions par la stérilité de son territoire, conservait-elle toujours les mêmes habitants. Ce qui le prouve surtout, c'est qu'aucun autre État ne s'accrut au même point par l'accession des étrangers. De tout le reste de la Grèce, accouraient à Athènes, comme dans un asile sûr, les plus puissants de ceux que la guerre ou les séditions forçaient à l'exil ; ils y acquéraient le droit de cité, et contribuèrent ainsi, dès la plus haute antiquité, à accroître encore la population de la ville ; si bien que, l'Attique ne suffisant plus, on envoya plus tard des colonies jusqu'en Ionie.

III. Une preuve non moins convaincante pour moi de la faiblesse des anciens, c'est qu'avant la guerre de Troie on ne voit pas que les Grecs aient jamais rien entrepris en commun. Je crois même que le pays n'était pas alors, comme aujourd'hui, compris tout entier sous le nom commun d'He'llade, ou plutôt qu'avant Hellen, fils de Deucalion, cette dénomination était tout à fait inconnue. Jusque-là chaque peuplade, et tout particulièrement la race pélasgique, avait son nom propre. Lorsque Hellen et ses fils eurent assis leur puissance

¹ Les Arcadiens habitaient un pays de montagnes ; ce sont les seuls des anciens habitants du Péloponnèse qui n'aient pas été refoulés par les invasions achéenne et ionienne.

dans la Phthiotide ¹ et obtenu accès dans les autres villes, à titre d'auxiliaires, les relations habituelles firent prévaloir peu à peu le nom d'Hellènes. Cependant il se passa longtemps encore avant qu'il fût universellement adopté. On en trouve surtout la preuve dans Homère : quoique postérieur de beaucoup à la guerre de Troie ², il ne désigne pas l'ensemble des peuples grecs sous le nom commun d'Hellènes, et réserve exclusivement cette appellation aux peuples de la Phthiotide, compagnons d'Achille, qui étaient en effet les véritables Hellènes ; il nomme et distingue, dans ses poèmes, les Danaëns, les Argiens, les Achéens, et n'emploie pas non plus l'expression de *barbares* ; par la raison, ce me semble, que les Grecs, de leur côté, n'étaient pas désignés sous un nom unique qu'on pût opposer à celui de barbares. Ainsi le nom d'Hellènes fut d'abord particulier à une peuplade ; il s'étendit à plusieurs cités par suite des relations réciproques ; plus tard il devint commun à tous les Grecs ; mais, avant la guerre de Troie, ces peuples, faibles et isolés, n'entreprirent rien d'un commun accord ; et même, s'ils purent se réunir pour cette expédition, c'est que déjà ils avaient acquis une plus grande habitude de la mer.

IV. Minos est le premier, d'après la tradition, qui

¹ La Phthiotide formait, à l'époque de la guerre de Troie, un petit État indépendant, au sud de la Thessalie. Les habitants de Pharsale montraient, à peu de distance de leurs murs, les ruines d'une ville qu'ils prétendaient être l'antique Hellen, berceau de la puissance hellénique. (V. STRAB., liv. IV.)

² Les critiques s'accordent assez généralement à mettre un intervalle de deux siècles entre la prise de Troie et l'époque où florissait Homère, (907 av. notre ère, d'après les marbres de Paros, ou suivant l'opinion la plus accréditée, environ 1000 av. J.-C.).

ait possédé une marine ¹. Sa domination s'étendit sur presque toute la mer appelée maintenant hellénique : maître des Cyclades, il peupla la plupart d'entre elles, après en avoir chassé les Cariens ², et les plaça sous le commandement de ses fils. Il est vraisemblable aussi qu'il purgea, autant qu'il le put, la mer des pirates, afin de mieux assurer la rentrée des tributs.

V. Dès longtemps les Grecs et ceux des barbares qui habitaient les côtes ou les îles s'abandonnèrent à la piraterie ³, lorsque les relations par mer commencèrent à devenir plus fréquentes. Des hommes puissants commandaient ces entreprises soit en vue d'un profit personnel, soit afin de pourvoir à la subsistance des faibles. Tombant à l'improviste sur des villes sans murailles et formées d'habitations éparses, ils les pillaient et vivaient en grande partie du produit de ces rapines. Ce métier, d'ailleurs, n'emportait aucune honte, ou plutôt il n'était pas sans quelque gloire ⁴. On en trouve la preuve

¹ Hérodote, liv. III, émet la même opinion, presque dans les mêmes termes. Du reste, nous ne savons rien de précis sur l'époque où vivait Minos. On place ordinairement son règne entre le quinzième siècle et le dix-septième.

² Hérodote dit seulement (liv. I) que les Cariens, soumis par Minos, servirent sur ses vaisseaux, et que ce n'est qu'à une époque beaucoup plus récente qu'ils furent chassés par les Doriens et les Ioniens.

³ Tous les historiens anciens s'accordent à représenter les peuples maritimes comme livrés à la piraterie. La Grèce surtout, par la configuration de ses côtes profondément découpées, devait singulièrement favoriser ce brigandage réputé honnête, puisqu'aujourd'hui même c'est le seul point de la Méditerranée où l'on voit de temps en temps reparaître les pirates.

⁴ César, dans la *Guerre des Gaules*, vi, 23, et Tacite, dans les *Mœurs des Germains*, signalent chez les Germains les mêmes habitudes de brigandage, le même mépris de l'agriculture. Les anciens

dans les mœurs actuelles de certains peuples du continent, chez lesquels aujourd'hui encore on honore les pirates habiles. C'est ce que témoignent aussi les anciens poètes ¹ : partout chez eux les navigateurs, en se rencontrant, se font cette même question : Êtes-vous pirate ? Preuve que ceux à qui elle s'adresse ne désavouent pas cette profession, et que, dans la bouche de ceux qui ont intérêt à s'éclairer sur ce point, elle n'emporte aucune idée de blâme. Même sur terre, on se pillait réciproquement, et ces mœurs d'autrefois se sont conservées jusqu'à nos jours sur plusieurs points de la Grèce, chez les Locriens Ozoles, les Étoliens ², les Acarnanes et dans toute cette partie du continent. L'habitude de vivre armés, commune à tous ces peuples, est un reste de cette antique piraterie.

VI. Tous les Grecs autrefois vivaient armés. Habitant des maisons ouvertes, sans aucune sécurité dans leurs voyages, ils vauquaient en armes, comme les barbares ³, à toutes les fonctions de la vie ordinaire. La persistance de cet usage dans certaines parties de la Grèce montre assez que jadis il dut être universel. Les Athéniens, les premiers, déposèrent le fer pour

Thraces regardaient comme une honte de labourer la terre. Les razzias exécutées par les Arabes, en Afrique, rappellent ces mœurs primitives.

¹ Voyez en particulier HOMÈRE, *Odyssée*, III, 71, IX, 252, et l'Hymne à Apollon.

² Les Acarnanes et les Étoliens, entre l'Épire, la Thessalie et le golfe de Corinthe, ont été de tout temps et sont restés de nos jours les peuples les plus grossiers de la Grèce. Polybe parle fréquemment du caractère indomptable et des mœurs sauvages des Étoliens.

³ Par exemple, les Gaulois (TITE-LIVE, XXI, 20) et les Germains (TACITE, *Mœurs des Germains*, 13).

adopter des mœurs plus douces et un genre de vie moins sévère. On trouve la trace de ce relâchement dans l'usage qui s'est conservé, presque jusqu'à ces derniers temps, chez les vieillards athéniens de la classe aisée, de porter des tuniques de lin ¹, et de relever sur la tête avec des cigales d'or les nœuds de leur chevelure ².

La même mode s'est perpétuée longtemps aussi chez les vieillards ioniens, ce qui s'explique par la communauté d'origine. Les Lacédémoniens adoptèrent les premiers les vêtements simples dont l'usage a prévalu aujourd'hui ³; et, non moins modestes dans toutes

¹ Hérodote dit, liv. V, que les Athéniens avaient emprunté aux Cariens l'usage des vêtements de lin.

² Les commentateurs sont loin d'être d'accord sur la disposition de la chevelure appelée *crobyle*, dont il est ici question. On y a vu soit une tresse partant des tempes et s'enroulant sur le front en guise de couronne, soit une touffe ou grappe encadrant le visage de part et d'autre, soit enfin une espèce de corne formée par la réunion de tous les cheveux relevés au-dessus de la tête. Suidas dit formellement que les Athéniens relevaient avec des cigales leurs cheveux disposés en forme de corne. Cette dernière opinion, confirmée par de nombreux passages des auteurs anciens, a cependant été généralement rejetée, parce qu'elle avait l'inconvénient de présenter une image peu gracieuse, et de rappeler la coiffure des anciens Suèves et d'autres peuples barbares. Winckelmann admet, d'après l'étude des monuments de la statuaire grecque, que le *crobyle* était une touffe de cheveux tressés sur les tempes, assez semblable à une grappe de baies de lierre.

³ Od. Muller réfute d'une manière assez plausible l'opinion de Thucydide : « Thucydide prétend que les Doriens ont les premiers
« adopté des vêtements plus simples; mais ce système ne repose
« que sur une opinion propre à cet écrivain, à savoir, que les
« vêtements les plus anciens des Grecs étaient de lin, amples et
« artistement drapés, tels que les portaient encore au temps d'Aris-
« tophane les hommes fidèles aux anciens usages. Nous savons, au
« contraire, avec assez de certitude, que cette mode avait été em-
« pruntée par les Athéniens aux Ioniens asiatiques, et qu'on l'a-

les autres habitudes de la vie, les plus riches d'entre eux n'eurent rien qui les distinguât de la multitude ; ils furent aussi les premiers à se montrer nus en public et à dépouiller leurs vêtements pour se frotter de graisse dans les exercices ¹. Anciennement les lutteurs dans les jeux, même à Olympie, se couvraient d'une ceinture les parties honteuses, et il n'y a pas un grand nombre d'années que cet usage a cessé. Aujourd'hui encore, chez quelques peuples barbares, et en particulier chez les Asiatiques, on dispute des prix à la lutte et au pugilat, et les combattants y paraissent couverts d'une ceinture. On pourrait montrer par beaucoup d'autres exemples que les anciennes mœurs de la Grèce avaient une grande analogie avec les mœurs actuelles des barbares.

VII. Les villes fondées le plus récemment, à une époque où la marine avait déjà pris de l'extension et où les richesses étaient plus considérables, furent bâties sur le bord de la mer et entourées de murailles ;

« bandonna à l'époque de la guerre du Péloponnèse pour revenir aux vêtements légers et étroits, etc. Cependant Thucydide est dans le vrai lorsqu'il affirme que les Lacédémoniens se distinguèrent entre tous les Grecs par la simplicité et le peu d'ampleur de leurs vêtements. » Il est peu probable, en effet, qu'à une époque où les Athéniens vivaient dispersés dans des bourgades isolées, et livrés aux travaux des champs, ils eussent déjà adopté un costume qui suppose tout à la fois beaucoup de loisir et des richesses que le commerce seul pouvait procurer.

¹ Denys d'Hal. rapporte, au liv. VII, que le premier qui ait disputé nu le prix de la course est le Lacédémonien Acanthus (quinzième olympiade). Cet usage se généralisa rapidement. Du temps de Platon, il était universellement adopté et ne choquait plus personne ; car Platon dit (*Républ.*, v) : « Il n'y a pas longtemps encore que la vue d'un homme nu en public eût paru aux Grecs chose honteuse et ridicule. »

elles occupèrent les isthmes, position plus favorable au commerce et plus facile à défendre contre les étrangers. Mais les villes anciennes, soit des îles, soit du continent, ayant à redouter la piraterie fort répandue alors, s'établirent loin de la mer ; car on se pillait mutuellement, et tous les habitants des côtes, même sans être marins, se livraient au brigandage. Aujourd'hui encore on trouve ces villes habitées dans l'intérieur des terres.

VIII. La piraterie n'était pas moins répandue chez les insulaires, la plupart Cariens et Phéniciens ; car ces peuples avaient occupé la plus grande partie des îles. Ce qui le prouve, c'est qu'à l'époque où les Athéniens purifièrent Délos ¹, dans le cours de la guerre actuelle, et enlevèrent tous les tombeaux de ceux qui étaient morts dans l'île, on reconnut que plus de la moitié étaient Cariens ; on les distinguait aisément à la forme de leurs armes ² ensevelies avec eux et au mode de sépulture ³ usité encore chez eux aujourd'hui.

Quand Minos eut fondé une marine, les communications par mer devinrent plus faciles ; car, à l'époque où il peupla la plupart des îles, il en avait

¹ Thucydide donne les détails de cette purification, liv. III, chapitre CIV.

² Hérodote (liv. I) attribue aux Cariens l'invention des aigrettes sur les casques, des peintures sur les boucliers et des anses qui servaient à les tenir dans le combat. Le scoliaste de Thucydide rapporte qu'on déposait dans chaque tombeau un petit bouclier et une aigrette, en mémoire de cette invention.

³ « Les Phéniciens ensevelissaient leurs morts la tête tournée « vers l'occident, tandis que les autres peuples les tournaient vers « l'orient. » (Scol. de Thuc.) Les Athéniens étaient aussi dans l'usage d'ensevelir leurs morts la tête du côté du couchant. (ÉLIEN, *Hist. div.*, V.)

expulsé les pirates. Les habitants des côtes, plus riches et plus puissants, eurent des établissements moins précaires ; quelques-uns même, ayant vu leur opulence s'accroître, s'entourèrent de murailles. Les faibles, occupés à s'enrichir, acceptèrent la domination des forts, et les plus puissants profitèrent de leurs richesses pour soumettre les villes inférieures. Cet état de choses avait été se développant lorsque plus tard eut lieu l'expédition contre Troie.

IX. Agamemnon était, je crois, le plus puissant des Grecs de son temps ; et c'est là ce qui lui permit, bien plus que le consentement des amants d'Hélène, liés par le serment fait à Tyndare ¹, de réunir et de commander l'expédition. Ceux qui ont recueilli les traditions les plus exactes sur l'histoire du Péloponnèse rapportent que Pélops, parti d'Asie avec d'immenses richesses, s'établit au milieu d'hommes pauvres, exerça autour de lui un grand ascendant, et donna, quoique étranger, son nom au pays ². La puissance de ses descendants ne fit que s'accroître : Eurysthée, neveu d'Atrée par sa mère, fut tué en Attique par les Héraclides. En partant pour cette expédition, il avait confié le commandement de Mycènes et toute son autorité à Atrée, son parent, réfugié auprès de lui pour échapper aux violences de son propre père qui avait déjà tué Chrysippe. Eurysthée n'étant pas revenu, Atrée, dont la puissance paraissait une garantie aux Mycéniens contre les tenta-

¹ La beauté d'Hélène avait attiré de nombreux prétendants. Son père Tyndare, craignant les attaques de ceux à qui il la refusait, les fit tous engager par serment à défendre contre toute violence celui qu'il aurait choisi pour gendre.

² Il s'appelait précédemment Apia.

tives des Héraclides, obtint les suffrages du peuple qu'il avait flatté, et se fit conférer la royauté de Mycènes et de toutes les contrées auparavant soumises à Eurysthée. La puissance des Pélopidés se trouva ainsi supérieure à celle des descendants de Persée. Agamemnon, héritier de cette puissance, et fort en même temps, je crois, de la supériorité de sa marine, parvint, moins par affection que par crainte, à rassembler l'expédition qu'il commanda. On sait d'ailleurs que c'est lui qui amena le plus grand nombre de vaisseaux, puisqu'il en fournit même aux Arcadiens ; c'est du moins ce que rapporte Homère, si toutefois son témoignage est valable. Homère dit aussi, à propos de la transmission du sceptre¹, qu'il régnait sur un grand nombre d'îles et sur tout le pays d'Argos. Habitant le continent, il n'aurait pu, sans une marine, régner sur un grand nombre d'îles, à moins qu'on n'entende par là les îles voisines de la terre ferme, et elles n'étaient pas en grand nombre. C'est d'après cette expédition que nous devons juger celles qui ont précédé.

X. Si Mycènes était peu étendue, si telle ville d'alors paraît peu considérable aujourd'hui, on ne saurait cependant trouver là un indice sûr pour révoquer en doute l'importance que la tradition, d'accord avec les récits des poètes, attribue à cette expédition. Car si Lacédémone était détruite et qu'il ne restât de visibles que les temples et l'emplacement des monuments publics², la postérité, dans un avenir éloigné, aurait

¹ *Iliade*, v. 108.

² Il ne peut être question ici des maisons particulières ; car Lacédémone, étant formée d'une agglomération de bourgades, occupait une assez grande étendue, et eût paru très-considérable, à en juger par la surface habitée.

bien de la peine à croire, je suppose, que sa puissance ait répondu à sa renommée; et cependant elle possède deux des cinq parties du Péloponnèse¹, elle commande aux trois autres et à un grand nombre d'alliés du dehors. Mais, ne formant pas un ensemble continu, n'ayant ni temples ni monuments somptueux, composée d'une agglomération de bourgades éparses, suivant l'antique usage de la Grèce, elle paraîtrait inférieure de beaucoup à ce qu'elle est. Athènes détruite, au contraire, on supposerait au simple aspect de la ville que la puissance athénienne était double de ce qu'elle est en effet. Le doute ici ne serait donc pas fondé, et c'est moins l'apparence des villes qu'il faut considérer que leur puissance réelle.

On doit admettre que cette expédition, plus considérable de beaucoup que celles qui ont précédé, le cédait à celles d'aujourd'hui. Même en ajoutant foi aux récits d'Homère, qui, en sa qualité de poète, a dû orner et amplifier, cette infériorité sera encore évidente. Il compte, en tout, douze cents vaisseaux, montés, ceux des Béotiens, par cent vingt hommes, et ceux de Philoctète par cinquante, indiquant par là, ce me semble, les plus grands et les plus petits; car il n'a pas parlé de la dimension des autres dans l'énumération. D'un autre côté il indique clairement, à propos des vaisseaux de Philoctète, que ceux qui les montaient étaient tout à la fois rameurs et combattants, puisqu'il fait des archers de tous ceux qui manient la

¹ Ces cinq parties étaient la Laconie, l'Arcadie, l'Argolide, la Messénie, l'Élide. Les Lacédémoniens possédaient en propre la Laconie et la Messénie.

rame. Il n'est pas probable d'ailleurs qu'il y eût sur les vaisseaux beaucoup d'hommes étrangers à la manœuvre, si l'on excepte les rois et les hauts dignitaires, surtout lorsque la traversée devait se faire avec tous les équipages de guerre, sur des vaisseaux non pontés, construits suivant l'ancien usage et peu différents de ceux des pirates. Si donc on prend une moyenne entre les plus grands bâtiments et les plus petits, on reconnaîtra aisément que l'armée expéditionnaire était peu nombreuse pour une entreprise à laquelle avait concouru la Grèce entière.

XI. La cause en était moins dans le manque d'hommes que dans le défaut de ressources. Faute de subsistances, on ne leva qu'une armée peu considérable, et telle qu'on pût espérer la faire vivre chez l'ennemi en combattant. En arrivant, les Grecs gagnèrent une bataille : cela est évident, car autrement leur armée n'aurait pu se retrancher dans un camp fortifié ; mais, à partir de ce moment, il ne paraît pas qu'ils aient fait usage de toutes leurs forces réunies. Faute de vivres, ils se mirent à cultiver la Chersonèse et à faire le brigandage ; et cette dispersion facilita aux Troyens, toujours égaux en forces à ceux qui restaient sous les armes, cette résistance de dix années. Si, au contraire, les Grecs étaient venus avec d'abondantes provisions ; si, au lieu de se livrer à la piraterie et à l'agriculture, ils étaient restés constamment réunis et en armes, après leur première victoire ils auraient facilement emporté la ville, puisque, dispersés, ils purent cependant soutenir la lutte avec la seule fraction de leurs forces qui restait en face de l'ennemi. Tout entiers au siège de Troie, ils s'en seraient emparés en moins

de temps et avec moins de peine. Ainsi, faute de ressources, les entreprises qui ont précédé n'ont eu qu'une médiocre importance, et celle-ci même, — les faits le prouvent, — a été de beaucoup au-dessous de sa renommée et des récits aujourd'hui accrédités par les chants des poètes.

XII. Même après la guerre de Troie, la Grèce, au milieu des bouleversements et des migrations qui se continuèrent, ne put prendre les accroissements que procure le repos. Le retour tardif des Grecs avait causé bien des agitations. De nombreuses séditions eurent lieu dans les villes, à la suite desquelles les vaincus allèrent fonder d'autres cités : les Béotiens d'aujourd'hui, chassés d'Arné par les Thessaliens, la soixantième année après la prise de Troie, s'établirent dans la contrée appelée maintenant Béotie, et autrefois Cadméide. (Antérieurement déjà une fraction de ce peuple était établie dans le pays et avait envoyé des troupes devant Ilion ¹.) Les Doriens, de leur côté, occupèrent le Péloponnèse avec les Héraclides, quatre-vingts ans après la prise de Troie ². Lorsque après une longue période de troubles la Grèce fut péniblement arrivée au repos et à la stabilité, lorsque les séditions eurent cessé, elle envoya des colonies au dehors : les Athéniens en fondèrent dans l'Ionie et la plupart des îles ³; les Péloponnésiens s'établirent dans une grande partie de l'Italie et de la Sicile et sur

Strabon, livre IX, et Diodore, livre XIX, rapportent également que les Béotiens, après avoir occupé le pays auquel ils ont donné leur nom, en furent chassés par les Thraces et les Pélasges, et se retirèrent à Arné, en Thessalie, d'où ils revinrent plus tard en Béotie.

² L'an 328 avant la première olympiade, suivant les calculs d'Od. Muller.

³ En particulier les Cyclades.

quelques points du reste de la Grèce ¹. Toutes ces colonies furent fondées après la guerre de Troie.

XIII. Quand la Grèce devint plus puissante, et qu'on y fut plus occupé encore à s'enrichir, des tyrannies s'établirent dans la plupart des villes, à mesure que les revenus s'accroissaient. (Il y avait bien eu auparavant des royautés héréditaires, mais avec des prérogatives déterminées ².) On équipa des flottes et on s'adonna davantage à la navigation. On dit que les Corinthiens ont, les premiers, fait usage de bâtiments très-peu différents de ceux d'aujourd'hui, et que les premières trirèmes grecques ont été construites à Corinthe. On sait que le constructeur corinthien Aminoclès fit aussi quatre vaisseaux pour les Samiens. De l'arrivée d'Aminoclès à Samos à la fin de la guerre du Péloponnèse il y a juste trois cents ans ³. Le plus ancien combat naval connu eut lieu entre les Corinthiens et les Corcyréens, deux cent soixante ans avant la fin de la guerre actuelle ⁴.

Corinthe, grâce à sa situation sur l'isthme, fut de tout temps une place de commerce : car autrefois les Grecs de l'intérieur du Péloponnèse et ceux du de-

¹ Ambracie, Anactorium, Corcyre, Leucade, Corinthe, étaient des colonies lacédémoniennes.

² Denys d'Halicarnasse admet (*Antiq. R.*) la même succession dans les gouvernements de la Grèce : d'abord la royauté avec prérogatives déterminées dans toutes les villes ; ensuite, la démocratie, et enfin le gouvernement despotique ou tyrannique. Aristote (*Polit.*, iv, 17, et v, 4) exprime avec plus de précision et de détails une opinion analogue. Il place avec raison entre la démocratie et la tyrannie le gouvernement aristocratique dont les excès portent souvent le peuple à se jeter entre les mains d'un maître.

³ 704 av. J.-C.

⁴ 661 av. J.-C.

hors, communiquant entre eux beaucoup plus par terre que par mer, devaient traverser le territoire des Corinthiens ; aussi Corinthe était-elle puissante et riche, comme on le voit par les récits des anciens poètes qui lui donnent le surnom d'Opulente. Lorsque les Grecs s'adonnèrent davantage à la navigation, les Corinthiens eurent une flotte et détruisirent les pirates. En possession d'un double marché ¹, ils virent leur puissance s'accroître rapidement par l'affluence des richesses. Plus tard les Ioniens aussi eurent une flotte nombreuse, au temps de Cyrus, premier roi des Perses, et de Cambyse, son fils. En guerre avec Cyrus, ils dominèrent quelque temps sur la mer d'Ionie. Sous le règne de Cambyse, Polycrate, tyran de Samos, eut une marine puissante ; il soumit plusieurs îles, entre autres Rhénie, qu'il consacra à Apollon de Délos. Les Phocéens, fondateurs de Marseille, vainquirent sur mer les Carthaginois.

XIV. Telles étaient les marines les plus puissantes : on voit assez qu'elles ne se formèrent que plusieurs générations après la guerre de Troie ; les trirèmes y étaient peu en usage. Alors encore, comme au siège de Troie, les flottes ne se composaient que de pentécontores ² et de vaisseaux longs. Peu de temps avant la guerre médique et la mort du roi des Perses Darius, successeur de Cambyse, les tyrans de Sicile ³ et

¹ Par terre et par mer.

² Vaisseaux de cinquante rameurs, disposés sur un seul rang, vingt-cinq de chaque côté.

³ Gélon offrit aux Grecs deux cents trirèmes contre Xerxès, s'ils voulaient lui donner le commandement en chef de l'expédition.

les Corcyréens eurent de nombreuses trirèmes. Ces flottes sont les dernières qui méritent d'être citées en Grèce, avant l'expédition de Xerxès. Car, jusque-là, les Éginètes, les Athéniens et quelques autres peuples, n'avaient qu'une marine sans importance, composée surtout de pentécontores ¹. Ce fut même assez tard que, sur les conseils de Thémistocle, les Athéniens, en guerre avec les Éginètes, et dans l'attente de l'invasion barbare, construisirent des vaisseaux sur lesquels ils combattirent; et encore ces bâtiments n'étaient-ils pas complètement pontés.

XV. Telles étaient les forces maritimes des Grecs dans les temps anciens et à une époque plus rapprochée. Elles suffirent du reste pour procurer une notable prépondérance à ceux qui les possédaient en augmentant leurs revenus et en assurant leur domination sur les autres peuples; car à l'aide de leurs vaisseaux ils allaient soumettre les îles, surtout lorsque leur propre territoire était insuffisant.

Sur terre, il n'y eut aucune expédition d'où pût résulter un grand accroissement de puissance: toutes les guerres qui eurent lieu n'étaient que de voisins à voisins; les Grecs n'envoyaient pas au dehors d'expéditions lointaines dans un but de conquête; on ne voyait point alors les villes d'un rang inférieur s'allier aux plus puissantes et accepter leur commandement; il n'y avait pas davantage d'alliance sur le pied de l'égalité

¹ Od. Muller oppose avec raison à cette assertion de nombreux passages des historiens anciens qui prouvent qu'antérieurement déjà la Grèce avait équipé de nombreuses galères. Égine, surtout, paraît avoir eu une grande puissance; car les historiens lui donnent le titre de reine des mers.

pour des entreprises en commun; chacun restait isolé et ne faisait la guerre qu'à ses voisins. Dans une seule guerre, celle qui eut lieu autrefois entre les Chalcidiens et les Érétriens ¹, le reste de la Grèce se divisa et prit parti pour l'un ou l'autre des deux peuples.

XVI. Plusieurs États rencontrèrent des obstacles au développement de leur puissance : les Ioniens, en particulier, étaient arrivés à un haut point de prospérité, lorsque Cyrus, avec les forces du royaume de Perse, renversa Crésus, soumit toute la contrée en deçà du fleuve Halys ², jusqu'à la mer, et réduisit en esclavage toutes les villes du continent. Darius, maître de la marine des Phéniciens ³, subjuga plus tard les îles ⁴.

XVII. Tous les tyrans établis dans les villes de la Grèce, préoccupés uniquement de leurs intérêts, de la défense de leur personne et de l'accroissement de leur maison, se tenaient surtout dans les villes et s'y entouraient de tous les moyens de défense en leur pouvoir; aussi, à part quelques entreprises contre leurs voisins, aucun d'eux ne fit-il rien de mémorable. Il n'y eut que ceux de Sicile qui parvinrent à une haute puissance. Ainsi mille obstacles de tout genre s'opposèrent longtemps à ce que les Grecs fissent rien de remarquable

¹ Chalcis et Érétrie, en Eubée, se firent la guerre à propos du territoire de Lelantium, renommé pour sa fertilité et ses eaux thermales. Les Milésiens soutinrent Érétrie, et les Samiens Chalcis. (HÉRODOTE, VII, 99; STRABON, X.)

² Les anciens désignent ordinairement par ces mots l'Asie Mineure, qu'ils appellent aussi Asie maritime, Asie en deçà du Taurus.

³ Soumis à la Perse par Cambyse.

⁴ Hérodote dit (liv. I) que les îles Ioniennes s'étaient volontairement soumises à la domination de Cyrus.

en commun ; l'isolement paralysa tout espoir d'entreprise.

XVIII. Plus tard les tyrans d'Athènes et les derniers des nombreux tyrans qui longtemps avaient opprimé le reste de la Grèce furent chassés par les Lacédémoniens¹, à l'exception de ceux de Sicile². Quant à Lacédémone, des séditions presque continuelles l'agitèrent, aussi loin que nous puissions remonter après son occupation³ par les Doriens, ses habitants actuels ; mais néanmoins elle eut très-anciennement de bonnes lois⁴ et se préserva toujours de la tyrannie. En effet, quatre cents ans et plus se sont écoulés de l'établissement de la législation qui régit encore aujourd'hui les Lacédémoniens à la fin de la guerre actuelle⁵. C'est à cette stabilité qu'ils durent la puissance qui leur permit d'intervenir pour régler les intérêts des autres villes. Peu d'années après l'expulsion des tyrans de la Grèce se livra la bataille de Marathon, entre les Mèdes et les Athéniens⁶. Ce fut dix ans plus tard que le Barbare revint à la tête de la grande expédition pour asservir la Grèce⁷. Devant

¹ Hippias, tyran d'Athènes, fut chassé par Cléomène, roi de Sparte (an 510). Aristote rapporte également (*Polit.*, v, 8) que la plupart des tyrans furent chassés par les Lacédémoniens.

² En Sicile, la tyrannie finit à Agrigente, vers 472 av. J.-C., par l'expulsion de Thrasydée. Thrasybule, dernier tyran de Syracuse, fut chassé en 465.

³ Les Doriens ne fondèrent pas Sparte ; ils s'en emparèrent sur les Achéens.

⁴ Hérodote dit (i, 65) qu'aucun peuple de la Grèce n'eut d'aussi mauvaises lois que les Lacédémoniens jusqu'à Lycurgue.

⁵ La guerre du Péloponnèse se termine en 404 av. J.-C., époque de la prise d'Athènes par Lysandre. On place ordinairement la réforme de Lycurgue 884 avant J.-C. Il y aurait donc un intervalle de 480 ans.

⁶ 490 av. J.-C.

⁷ 480 av. J.-C.

l'imminence et la grandeur du danger les Lacédémoniens, supérieurs en puissance, prirent le commandement des Grecs alliés pour la résistance; les Athéniens, à l'approche des Mèdes, eurent la pensée d'abandonner leur ville; ils transportèrent tout ce qu'ils purent à bord de leurs vaisseaux et prirent la mer pour demeure; puis, lorsque les barbares eurent été repoussés d'un commun effort, ceux des Grecs qui secouèrent le joug du roi, tout aussi bien que ceux qui l'avaient combattu d'abord, ne tardèrent pas à se partager entre les Athéniens et les Lacédémoniens : c'étaient là évidemment les deux puissances prépondérantes, l'une sur terre, l'autre sur mer. Leur union fut de courte durée : bientôt après, les Lacédémoniens et les Athéniens en vinrent à une rupture et se firent la guerre avec l'assistance de leurs alliés. Dès lors ceux des autres Grecs entre lesquels s'élevait quelque différend eurent recours à l'une des deux nations rivales; et de cette sorte tout le temps qui sépare la guerre médique de la guerre actuelle se passa pour les Athéniens et les Lacédémoniens en alternatives continuelles de traités et de combats, soit entre eux, soit avec leurs alliés révoltés; ils arrivèrent donc à la lutte parfaitement préparés, et avec toute l'expérience que donne l'habitude d'agir au milieu des dangers.

XIX. Les Lacédémoniens n'exigeaient aucun tribut des alliés soumis à leur autorité¹; ils s'attachaient seu-

¹ Les conditions imposées par les Lacédémoniens aux peuples alliés étaient assez douces; toutes les villes alliées restaient libres et autonomes; elles ne payaient aucun tribut; seulement dans les circonstances graves, et pour la défense des intérêts communs, elles fournissaient une contribution déterminée. Tous les alliés avaient égale-

lement à leur faire adopter, dans l'intérêt de leur politique personnelle, le gouvernement oligarchique. Les Athéniens, au contraire, s'étaient emparés successivement des vaisseaux de tous les autres États, excepté Chio et Lesbos, et avaient imposé partout un tribut en argent. Aussi, dans la guerre actuelle, purent-ils faire, réduits à leurs seules ressources, des armements plus considérables qu'à l'époque où, entourés de leurs alliés, ils étaient dans tout l'éclat de leur puissance ¹.

XX. Telle m'est apparue l'antiquité. Il est difficile, du reste, d'admettre tous les témoignages qui se transmettent d'âge en âge ; car, en général, les hommes se

ment droit de suffrage ; les questions étaient décidées à la majorité. C'est ainsi que la guerre du Péloponnèse fut résolue, à Sparte, dans une assemblée de tous les confédérés. Les procès entre particuliers étaient réglés suivant les lois du lieu où ils avaient pris naissance ; entre États différents, par des arbitres. Les Lacédémoniens s'étaient réservé la convocation et la présidence des assemblées ; ils faisaient exécuter les résolutions prises en commun, réglaient les contingents des autres villes en hommes, vivres, munitions, fixaient les contributions en argent, etc. — Thucydide a signalé (liv. I, 141) les vices de cette organisation.

¹ Thucydide fait ici allusion à l'époque où les Athéniens furent investis du commandement contre les Perses, après la retraite des Lacédémoniens. L'autorité d'Athènes sur ses alliés avait d'abord été renfermée dans les mêmes limites que celle des Lacédémoniens : assemblées générales des alliés à Délos ; délibération en commun ; contribution de guerre, consacrée exclusivement à la défense commune ; mais bientôt les Athéniens, en divisant les alliés, en attaquant d'abord les plus faibles, les soumirent successivement, imposèrent partout leurs propres lois, excitèrent la jalousie du peuple contre les grands, implantèrent la démocratie de vive force, et, à la faveur des troubles qu'ils excitaient, imposèrent partout de lourds tributs. Au commencement de la guerre du Péloponnèse, les seuls de leurs alliés qui eussent conservé leur indépendance étaient les Platéens, les Messéniens de Naupacte, les habitants de Chio et de Lesbos.

communiquent sans aucun contrôle le récit des faits passés, même de ceux qui intéressent leur propre pays. C'est ainsi que la plupart des Athéniens croient qu'Hipparque exerçait la tyrannie quand il fut tué par Harmodius et Aristogiton. Ils ne savent pas qu'Hippias commandait alors, comme aîné des fils de Pisistrate, et qu'Hipparque et Thessalus étaient ses frères. Au jour fixé, et au moment même de l'exécution, Harmodius et Aristogiton soupçonnèrent que quelques-uns de leurs complices avaient fait des révélations à Hippias ; le croyant instruit, ils s'abstinrent à son égard ; mais ils voulurent du moins, avant d'être arrêtés, faire quelque action d'éclat et ne pas s'être exposés pour rien ; ayant rencontré près du temple nommé Léocorion ¹ Hipparque occupé à faire les préparatifs de la fête des Panathénées ², ils le tuèrent. Il y a beaucoup d'autres faits, même contemporains et que le temps n'a pas effacés de la mémoire, dont on n'a cependant que de fausses idées dans le reste de la Grèce : ainsi on croit que les rois de Lacédémone donnent chacun deux suffrages au lieu d'un, et qu'ils ont une cohorte appelée Pitamate, ce qui n'a jamais existé. Tant la plupart des hommes ont peu de souci de la recherche du vrai et s'attachent de préférence à ce qui est sous leur main !

XXI. Néanmoins on ne se trompera guère, en admettant sur les preuves que j'ai alléguées, que les événe-

¹ Le Léocorion était un temple d'Athènes consacré aux filles de Léos, fils d'Orphée. L'oracle de Delphes avait déclaré que le seul moyen de sauver la ville était de les sacrifier, et leur père les avait livrées lui-même. (ÉLIEN, *Hist. div.*, XII, 28.)

² Fête en l'honneur de Minerve. Les grandes Panathénées se célébraient tous les quatre ans.

ments dont j'ai présenté l'esquisse sont tels que je l'ai dit; à moins qu'on n'aime mieux accepter les récits pompeux des poètes qui ont exagéré et embelli les faits, ou les discours arrangés des historiens, plus préoccupés de flatter l'oreille que de suivre la vérité ¹ en racontant des événements pour lesquels les preuves manquent, et qui, pour la plupart, effacés par le temps, sans valeur historique, ont pris rang parmi les faits mythologiques. On peut donc croire que les résultats de mes investigations, appuyés sur des témoignages aussi incontestables que possible lorsqu'il s'agit de faits anciens, ont une suffisante autorité.

Que l'on juge par les faits la guerre actuelle, et, malgré la tendance qu'ont les hommes à croire toujours que la guerre dans laquelle ils sont engagés est la plus importante de toutes, puis, quand elle est finie, à admirer davantage les exploits antérieurs, on verra clairement que celle-ci l'emporte sur celles qui ont précédé.

XXII. Quant aux discours prononcés aux approches de la guerre, ou pendant sa durée, il était difficile d'en conserver exactement les termes précis, soit que je les eusse personnellement entendus, soit qu'ils m'eussent été rapportés d'ailleurs. Aussi ai-je prêté à chacun le langage qu'il me paraissait avoir dû nécessairement tenir dans la circonstance, me tenant, du reste, pour

¹ Thucydide fait ici allusion à Hérodote, sans le nommer. Il laisse rarement échapper l'occasion d'attaquer ce grand historien, dont le génie poétique et brillant contrastait avec l'esprit rigoureux et positif de Thucydide. C'est à Hérodote (vi, 57) qu'est empruntée la tradition sur le double suffrage des rois de Lacédémone et celle relative à la cohorte Pitane (xi, 53).

l'ensemble de la pensée, le plus près possible de ce qui avait été dit réellement ¹. Pour ce qui est des événements de la guerre, je ne m'en suis rapporté ni aux informations du premier venu, ni même à mon opinion personnelle; j'ai cru ne devoir rien écrire sans avoir soumis à l'investigation la plus exacte chacun des faits, tout aussi bien ce que j'avais vu moi-même que ce que je connaissais par ouï-dire. Il était difficile, d'ailleurs, de découvrir la vérité; car ceux qui avaient assisté aux événements ne s'accordaient pas dans leurs rapports, et les dires des deux partis variaient suivant les inclinations personnelles et la mémoire de chacun. Peut-être aussi ces récits, dépouillés de tout merveilleux, paraîtront-ils moins agréables à la lecture; mais il me suffira qu'ils soient jugés utiles par ceux qui voudront connaître la vérité sur le passé et préjuger les événements ou identiques, ou analogues, qui naîtront dans l'avenir du fonds commun de la nature humaine. Cet ouvrage est plutôt un bien légué à tous les siècles à venir qu'un jeu d'esprit destiné à charmer un instant l'oreille.

XXIII. De tous les faits antérieurs, le plus considérable fut la guerre médique, et cependant deux batailles navales ² et deux combats sur terre ³ eurent bientôt

¹ Il est facile de voir que ces discours sont, au moins pour le style, entièrement de Thucydide. On y reconnaît partout sa manière d'écrire; la plupart même eussent été déplacés dans les circonstances où l'historien suppose qu'ils ont été prononcés; ils ne sont qu'un cadre adopté pour détacher du corps de l'ouvrage des événements, des détails de mœurs que Thucydide a voulu mettre dans un plus grand jour. (V. la *Préface*.)

² Batailles d'Artemisium et de Salamine.

³ Combats des Thermopyles et de Platée.

décidé la querelle. La guerre actuelle, au contraire, s'est longtemps prolongée ; et, pendant sa durée, la Grèce éprouva des désastres tels qu'elle n'en vit jamais de pareils dans une même période de temps. Jamais, en effet, il n'y eut autant de villes prises et dévastées, soit par les barbares, soit par les Grecs eux-mêmes dans leurs luttes réciproques (on en vit même qui, une fois prises, changèrent complètement d'habitants). Jamais il n'y eut autant d'exils ; jamais les combats et les séditions n'amènèrent autant de massacres. Des événements qui n'étaient précédemment connus que par la tradition, et que les faits venaient bien rarement confirmer, trouvèrent alors créance : ce furent, par exemple, de violents tremblements qui s'étendirent à la plus grande partie de la terre ; des éclipses de soleil plus fréquentes qu'en aucun temps dont on ait gardé le souvenir ; dans quelques contrées de grandes sécheresses et par suite la disette ; enfin un mal redoutable entre tous et qui dépeupla une partie de la Grèce, la peste ; car les Grecs virent dans le cours de cette guerre tous ces fléaux réunis fondre sur eux.

La guerre commença entre les Athéniens et les Péloponnésiens par la rupture de la trêve de trente ans qu'ils avaient conclue après la prise de l'Eubée ¹. J'ai exposé d'abord les motifs de cette rupture et l'origine du différend, afin qu'on ne se demande pas un jour quelle cause suscita entre les Grecs une guerre de cette importance. Le véritable motif, suivant moi, celui sur lequel cependant on gardait le plus profond silence, fut le développement de la puissance athénienne. C'est là ce qui, en inspirant des craintes aux Lacédémoniens,

¹ 445 avant notre ère. La trêve fut observée quatorze ans.

rendit la guerre inévitable. Voici d'ailleurs les raisons publiquement invoquées de part et d'autre pour rompre le traité et recourir aux armes.

XXIV. Épidamne ¹ est une ville qu'on trouve à droite en entrant dans le golfe d'Ionie. Dans le voisinage habitent les Taulantiens, barbares de race illyrique. C'est une colonie de Corcyre, fondée sous les auspices du Corinthien Phalius, fils d'Ératoclide et descendant d'Hercule : Phalius avait été appelé dans ce but de la métropole suivant l'antique usage ², et quelques Corinthiens, ainsi que d'autres Grecs de race dorique, avaient concouru à la colonisation. Avec le temps, Épidamne devint une cité vaste et populeuse. Mais après des dissensions intestines prolongées, dit-on, pendant nombre d'années, elle fut écrasée dans une grande guerre contre les barbares ses voisins, et vit sa puissance presque anéantie. En dernier lieu les riches, chassés par le peuple peu de temps avant la guerre actuelle, se retirèrent chez les barbares et s'unirent à eux pour piller ceux de la ville par terre et par mer. Les Épidamniens restés dans la ville, ainsi harcelés, envoyèrent une députation à Corcyre, comme à leur métropole : ils demandaient qu'on ne les abandonnât pas dans leur détresse ;

¹ Plus tard Dyrrachium, et aujourd'hui Durazzo, sur l'Adriatique.

² Quand une colonie voulait faire elle-même un nouvel établissement, elle devait demander un chef à sa métropole. Corcyre, colonie de Corinthe, s'était conformée à cet usage lorsqu'elle fonda Épidamne. Voici du reste les usages suivis dans la fondation d'une colonie : les colons recevaient de leurs concitoyens des armes et des vivres ; on leur remettait une charte nommée ἀποικία, destinée à assurer leurs droits et leurs rapports avec les alliés de la métropole ; ils emportaient, en partant, le feu sacré, pris au temple de la mère patrie, et c'était là qu'on devait le rallumer s'il venait à s'éteindre.

qu'on réconciliât avec eux les exilés et qu'on mît fin à la guerre avec les barbares. Les ambassadeurs présentèrent ces demandes, assis en suppliants dans le temple de Junon ; mais leur prière fut repoussée, et les Corcyréens les renvoyèrent sans leur rien accorder.

XXV. Les Épidamniens, voyant qu'ils n'avaient aucun secours à attendre de Corcyre, et ne sachant comment sortir d'embarras, envoyèrent à Delphes demander à l'oracle s'ils ne devaient pas remettre le protectorat de la ville aux Corinthiens, comme à leurs fondateurs, et essayer d'en obtenir quelques secours. Le dieu leur ordonna de se donner aux Corinthiens et de les prendre pour chefs. Les ambassadeurs d'Épidamne se rendirent à Corinthe et, conformément aux ordres de l'oracle, offrirent la remise de la colonie¹ ; ils représentaient que leur fondateur était Corinthien, et invoquaient la réponse du dieu, priant instamment qu'on ne les abandonnât pas dans leur détresse et qu'on leur prêtât assistance. Les Corinthiens firent droit à cette juste demande et les prirent sous leur protection ; car ils étaient persuadés qu'Épidamne relevait d'eux, comme colonie, tout autant que de Corcyre. Ils avaient un autre motif, leur haine contre les Corcyréens qui les négligeaient, quoique sortis de leur sein. Ceux-ci, au lieu de leur rendre les honneurs d'usage dans les solennités de la Grèce et de choisir, comme les autres colonies, un Corinthien pour présider à leurs sacrifices, dédaignaient la métropole. Ils étaient à cette époque riches et puissants à l'égal des États les plus opulents de la Grèce ; ils l'emportaient même par leurs arme-

¹ 436 av. J.-C.

ments, et ne manquaient pas, dans l'occasion, de vanter la grande supériorité de leur marine; enfin ils avaient hérité, pour les constructions navales, de la réputation d'habileté des Phéaciens, anciens habitants de Corcyre. Aussi s'adonnaient-ils avec d'autant plus d'ardeur à la navigation; leur puissance était considérable, puisqu'ils possédaient cent vingt trirèmes quand ils commencèrent la guerre.

XXVI. Tous ces griefs firent que les Corinthiens envoyèrent avec joie à Épidamne le secours réclamé; ils donnèrent à qui voulut l'autorisation de s'y établir, et y firent passer une garnison composée d'Ambra-ciotes, de Leucadiens et de Corinthiens. On se rendit par terre à Apollonie, colonie de Corinthe¹, de peur que la traversée par mer ne fût inquiétée par les Corcyréens. Ceux-ci, en apprenant que de nouveaux habitants et une garnison se rendaient à Épidamne, et que la colonie s'était livrée aux Corinthiens, éprouvèrent un vif ressentiment : mettant aussitôt en mer vingt-cinq vaisseaux, suivis plus tard d'une autre flotte, ils allèrent sommer avec hauteur les Épidamniens de recevoir les exilés. (Ceux-ci étaient venus à Corcyre et, montrant les tombeaux de leurs ancêtres, invoquant la communauté d'origine, ils avaient demandé avec instance à être rétablis dans leur patrie.) Les Corcyréens exigeaient aussi qu'on renvoyât la garnison venue de Corinthe et les nouveaux colons. Les Épidamniens ne voulurent rien entendre; ceux de Corcyre allèrent alors les attaquer avec quarante vaisseaux : ils menaient

¹ En Illyrie, à peu de distance d'Épidamne, et séparée de cette ville par les Barbares Taulantiens.

avec eux les exilés, pour les rétablir, et un renfort d'Illyriens. En mettant le siège devant la ville, ils commencèrent par déclarer qu'il ne serait fait aucun mal à ceux des Épidamniens et des étrangers qui voudraient se retirer, mais qu'autrement ils seraient traités en ennemis. N'ayant rien obtenu, ils assiégèrent la place qui était située sur un isthme ¹.

XXVII. Les Corinthiens, informés du siège par des messagers venus d'Épidamne, préparèrent aussitôt une expédition. Ils publièrent l'envoi d'une nouvelle colonie à Épidamne avec jouissance entière de tous les privilèges des citoyens pour ceux qui voudraient s'y rendre; si même quelqu'un voulait, sans partir immédiatement, partager ces avantages avec les autres colons, il était autorisé à rester, en déposant cinquante drachmes de Corinthe ². Beaucoup partirent, beaucoup aussi déposèrent l'argent. Les Mégariens, priés de fournir une escorte de vaisseaux, pour le cas où les Corcyréens voudraient mettre obstacle à la traversée ³, se disposèrent à accompagner l'expédition avec huit navires; les Paliens de Céphallénie, avec quatre ⁴. On

¹ Cette position sur un isthme était très-recherchée par les peuples navigateurs, surtout lorsqu'ils s'établissaient au milieu des barbares. Il était facile d'isoler la ville du continent, de la défendre et de la ravitailler par mer. Mais, d'un autre côté, l'investissement était plus facile pour une puissance maritime.

² Il y avait plusieurs espèces de drachme, celle d'Athènes qui valait six oboles (environ 90 centimes), celle d'Égine, de la valeur de dix oboles attiques, et celle de Corinthe, qui paraît avoir eu la même valeur. Cinquante drachmes de Corinthe répondent donc à environ 75 fr. de notre monnaie.

³ Les Mégariens étaient étroitement liés avec les Corinthiens depuis qu'ils avaient, avec leur secours, secoué le joug d'Athènes.

⁴ L'île de Céphallénie, d'abord alliée des Lacédémoniens, fut forcée dès la première année de la guerre de subir l'alliance athénienne.

demanda aussi des vaisseaux aux Épidauriens ; ils en fournirent cinq ; les Hermioniens, un ; ceux de Trézène, deux ; les Leucadiens, dix, et les Ambraciotes huit ¹. Aux Thébains on demanda de l'argent, ainsi qu'aux Phliasiens ; aux Éléens ² des vaisseaux vides, et de l'argent. Les Corinthiens, de leur côté, armèrent trente vaisseaux et trois mille hoplites.

XXVIII. A la nouvelle de ces préparatifs, les Corcyréens envoyèrent à Corinthe une ambassade qui s'adjoignit les députés de Lacédémone et de Sicyone. Ils exigeaient que les Corinthiens rappelassent la garnison et les colons d'Épidamne, comme n'ayant aucun droit sur cette ville. Que si cependant les Corinthiens élevaient quelque prétention, ils s'en remettaient, pour leur part, disaient-ils, à l'arbitrage des villes du Péloponnèse désignées d'un commun accord ; consentant à ce que celui des deux peuples dont les droits sur la colonie seraient reconnus l'eût sous sa dépendance. Ils offraient aussi de s'en rapporter à l'oracle de Delphes. Ils ne voulaient pas la guerre ; mais, s'ils étaient forcés à la faire, ils se verraient dans la nécessité de chercher du secours là où ils n'auraient pas voulu en demander ³, et de se procurer des alliés autres que leurs amis actuels qu'ils auraient préféré conserver. Les Corinthiens leur répondirent : « Éloignez d'Épidamne vos vaisseaux et les barbares ; on pourra alors délibérer sur vos propositions ; mais jusque-là il n'est pas convenable que les Épidamniens soient assiégés et nous mis en cause. »

¹ Leucade et Ambracie étaient des colonies de Corinthe.

² Pour le transport des troupes.

³ Après des Athéniens.

Les Corcyréens répliquèrent qu'ils feraient droit à cette demande si les Corinthiens rappelaient ceux qu'ils avaient envoyés à Épidamne. Ils consentaient même à ce que les deux armées restassent dans leurs positions et proposaient une trêve jusqu'à la solution du différend.

XXIX. Les Corinthiens repoussèrent toutes ces offres : leur flotte ayant complété ses équipages et les alliés étant réunis, ils envoyèrent un héraut déclarer la guerre à Corcyre ; puis ils cinglèrent vers Épidamne, avec soixante-quinze navires et deux mille hoplites, pour y combattre les Corcyréens. Les vaisseaux étaient commandés par Aristée, fils de Pellicos, Callicrate, fils de Callias, et Timanor, fils de Timanthe. L'armée de terre était sous les ordres d'Archetimos, fils d'Eurytimos, et d'Isarchidas, fils d'Isarchos. Lorsqu'ils furent devant Actium¹, sur le territoire d'Anactorie, là où est le temple d'Apollon, à l'entrée du golfe d'Ambracie, les Corcyréens envoyèrent, sur une barque, un héraut leur défendre d'avancer contre eux. En même temps, ils équipèrent leurs vaisseaux, radoubèrent ceux qui étaient vieux, afin de les mettre en état de tenir la mer, et garnirent les autres de leurs agrès. Le héraut ne leur ayant rapporté de la part des Corinthiens aucune parole de paix et leurs vaisseaux étant équipés au nombre de quatre-vingts (ils en avaient quarante au siège d'Épidamne), ils allèrent à la rencontre de l'ennemi, mirent leur flotte en ligne et engagèrent le combat. La victoire fut complète de leur côté, et ils détruisirent quinze des vaisseaux corinthiens. Le même

¹ Actium (aujourd'hui *Azio*) est située en face de Nicopolis (*Prevesa Vecchia*).

jour ils remportèrent un autre avantage ; ceux des leurs qui assiégeaient Épidamne la réduisirent par une capitulation, aux termes de laquelle les étrangers devaient être vendus et les Corinthiens mis dans les fers jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné.

XXX. Après le combat naval, les Corcyréens élevèrent un trophée à Leucimne, promontoire de Corcyre ; puis ils tuèrent tous les prisonniers, à l'exception des Corinthiens, qu'ils retinrent dans les fers. Les Corinthiens et leurs alliés, après cette défaite, firent voile vers leur patrie, et les Corcyréens restèrent maîtres de la mer dans tous ces parages. Ils cinglèrent vers Leucade, colonie de Corinthe, ravagèrent le pays et allèrent ensuite brûler Cyllène, chantier maritime des Éléens, en représailles de ce qu'ils avaient fourni aux Corinthiens des vaisseaux et de l'argent. A la suite de cette victoire navale, ils tinrent la mer sans que l'empire leur en fût disputé pendant la plus grande partie de l'année ; leur flotte ne cessa de porter le ravage chez les alliés des Corinthiens.

Enfin ceux-ci, émus des souffrances de leurs alliés, expédièrent, à l'approche de l'été, une flotte et une armée ; ils campèrent à Actium et à Chimérium, dans la Thesprotide¹, afin de garantir Leucade et les autres villes qui leur étaient dévouées. Les Corcyréens, de leur côté, leur opposèrent une flotte et une armée qui s'établirent à Leucimne. Mais de part et d'autre on évita de s'attaquer, et, après être restés en présence tout l'été, ils retournèrent chez eux, chacun de son côté, à l'entrée de l'hiver.

¹ Sur la côté d'Épire, en face de Corcyre.

XXXI. Pendant toute l'année après le combat naval et pendant la suivante, les Corinthiens, sous le coup de la colère que leur causait leur guerre avec Corcyre, construisirent des vaisseaux, mirent tout en œuvre pour l'armement de leur flotte et firent venir soit du Péloponnèse, soit du reste de la Grèce, des rameurs engagés à prix d'argent. Les Corcyréens, informés de ces préparatifs, conçurent des craintes : ils n'avaient d'alliance avec aucun État de la Grèce et ne s'étaient fait comprendre ni dans les traités des Athéniens ni dans ceux des Lacédémoniens. Ils crurent donc devoir se rendre auprès des Athéniens afin d'entrer dans leur alliance et d'en obtenir quelque secours. Les Corinthiens, instruits de ce dessein, envoyèrent, de leur côté, une ambassade à Athènes, dans la crainte que la marine des Athéniens, jointe à celle de Corcyre, ne les empêchât de mener la guerre comme ils l'entendraient. L'assemblée formée, un débat contradictoire s'engagea et les Corcyréens s'exprimèrent à peu près en ces termes :

XXXII. « Il est juste, Athéniens, que ceux qui viennent, comme nous aujourd'hui, implorer le secours d'autrui, sans pouvoir invoquer ni aucun service rendu, ni les droits d'une alliance antérieure, démontrent avant tout que ce qu'ils demandent est avantageux, ou tout au moins ne présente aucun danger, et ensuite qu'on peut compter sûrement sur leur reconnaissance. Que s'ils ne peuvent rien établir de positif à cet égard, ils ne doivent pas s'irriter d'un refus. Les Corcyréens, en nous députant vers vous pour réclamer votre alliance, ont la conviction qu'ils peuvent vous donner pleine satisfaction sur tous ces points.

« Toutefois notre embarras est grand ; car notre attitude jusqu'à ce jour doit, au milieu de notre détresse actuelle, vous paraître déraisonnable, et compromet aujourd'hui nos intérêts. Nous qui, jusqu'ici, n'avons jamais voulu accorder notre alliance à personne, nous venons maintenant réclamer celle des autres, et cela au moment où, par suite de cette même politique, nous nous trouvons isolés dans notre lutte contre les Corinthiens. Ainsi, ce qui autrefois semblait chez nous sagesse, cette répugnance à contracter aucune alliance et à partager au gré d'autrui les dangers de la guerre, se trouve n'être plus aujourd'hui qu'imprévoyance manifeste et faiblesse.

« Dans le combat naval qui a eu lieu, nous avons, à nous seuls, repoussé les Corinthiens ; mais aujourd'hui qu'ils s'avancent contre nous avec des forces supérieures, tirées du Péloponnèse et du reste de la Grèce, l'impossibilité où nous nous voyons de vaincre avec nos seules ressources, et la grandeur du danger, si nous sommes vaincus, nous mettent dans la nécessité de solliciter des secours et auprès de vous et partout ailleurs. Nous avons donc droit à quelque indulgence, lorsque, après avoir failli plutôt par erreur que par mauvaise intention, nous osons adresser une demande qui contraste avec nos précédentes habitudes d'isolement.

XXXIII. « Si vous cédez à nos prières, ce sera pour vous chose heureuse, à bien des égards, que nous ayons eu besoin de votre appui : d'abord vous viendrez en aide à un peuple victime d'une injustice et qui ne porte aucun préjudice aux autres ; ensuite, en nous accueillant au moment des plus grands périls, vous nous

rendrez un service signalé et à jamais mémorable ; enfin notre flotte est, après la vôtre, la plus nombreuse de la Grèce. Songez combien est rare et heureux pour vous, combien affligeant pour vos ennemis un pareil concours de circonstances : une puissance dont l'alliance ne vous eût point paru achetée trop cher au prix de riches trésors et d'une vive reconnaissance est là, qui s'offre d'elle-même, qui se livre, sans danger ni dépense pour vous ! Vous obtenez du même coup réputation de justice, reconnaissance de ceux que vous secourez, et accroissement de puissance pour vous-mêmes ! avantages qui, dans la suite des siècles, ne se sont offerts que bien rarement réunis ; car il est bien rare qu'un peuple, sollicitant une alliance, apporte à ceux qu'il implore autant de sécurité et d'éclat qu'il doit en recevoir lui-même.

« Que si quelqu'un de vous ne croit pas à l'éventualité d'une guerre dans laquelle nous puissions vous être utiles, il se trompe ; il ne voit pas que les Lacédémoniens désirent la guerre parce qu'ils vous redoutent ; que les Corinthiens, puissants par eux-mêmes et animés de sentiments hostiles à votre égard, commencent par nous attaquer aujourd'hui pour en venir ensuite à vous, de crainte que notre union contre eux, cimentée par une haine commune, ne leur fasse manquer le double but qu'ils se proposent : nous nuire, et affermir leur propre puissance. Notre intérêt réciproque est de prendre les devants, nous en vous offrant, vous en acceptant notre alliance ; mieux vaut prévenir leurs desseins que d'avoir à les déjouer.

XXXIV. « S'ils prétendent qu'il y a injustice de votre part à accueillir leurs colons, qu'ils sachent que toute

colonie honore sa métropole quand elle en est bien traitée ; mais qu'autrement elle s'en détache. Car les colons, en quittant la mère patrie, restent les égaux et non les esclaves de ceux qui demeurent. Leur injustice à notre égard est évidente : invités à mettre en arbitrage nos différends au sujet d'Épidamne, ils ont, pour soutenir leurs prétentions, préféré les armes à l'arbitrage légal. Apprenez de leur conduite envers nous, qui leur sommes unis par la communauté d'origine, à ne point vous laisser aller à leurs séductions, à ne pas céder trop précipitamment à leurs prières ; car c'est en se préservant par-dessus tout du regret d'avoir servi ses adversaires qu'on assure d'une manière durable sa propre tranquillité.

XXXV. « Du reste, en nous accueillant, vous ne rompez même pas votre trêve avec les Lacédémoniens, puisque nous n'avons d'alliance avec aucun des deux partis. La trêve¹ porte que celles des cités grecques qui n'ont d'alliance avec personne sont libres d'en contracter avec qui bon leur semble. Il serait vraiment étrange que les Corinthiens pussent faire appel, pour l'équipement de leurs vaisseaux, à toutes les villes de même alliance², mieux encore, à tout le reste de la Grèce, même aux États qui vous sont soumis, et qu'en même temps ils prétendissent nous interdire à nous et l'alliance dont il s'agit, et tout autre secours, de quelque côté qu'il vienne, afin de vous faire ensuite un crime d'avoir accédé à nos prières. Nous aurions bien plus justement à nous plaindre de vous, si nous ne

¹ La trêve de trente ans.

² C'est à-dire à tous les États compris dans l'alliance des Lacédémoniens.

pouvions vous convaincre : nous sommes en danger ; nous ne sommes point vos ennemis ; et vous nous repousseriez ! Eux, au contraire, sont vos ennemis ; ils sont les agresseurs ; et, loin de leur opposer aucun obstacle, vous souffririez, contre toute justice, qu'ils augmentent leurs forces en venant recruter jusque chez vous ! Ou bien empêchez les levées de mercenaires qu'ils font sur votre territoire, ou bien envoyez-nous aussi tel secours que vous jugerez convenable : mais le mieux de beaucoup serait de nous admettre ouvertement dans votre alliance et de nous venir en aide.

« Cette alliance vous offre de grands avantages ; nous l'avons dit en commençant, et nous l'avons prouvé. Le point capital, c'est que nos ennemis sont les mêmes (il n'y a pas de plus sûre garantie que celle-là), et que, loin d'être faibles, ils sont en état de faire beaucoup de mal à ceux qui se sont séparés d'eux. D'ailleurs, il s'agit d'une alliance maritime : repousser les avances d'une puissance continentale n'aurait pas pour vous la même portée ; car votre intérêt est, avant tout, d'empêcher qu'aucun autre peuple n'ait une marine ; ou, si vous ne le pouvez pas, d'avoir pour ami celui qui possède la puissance maritime la plus redoutable.

XXXVI. « Si quelqu'un, sans méconnaître ce que nos offres ont d'avantageux, craint, en les acceptant, de rompre le traité, qu'il sache que ce qui cause sa crainte ¹ augmentera vos forces et inspirera plus de terreur à vos ennemis ; tandis que la confiance qu'il puiserait dans un refus de concours, vous laissant faibles contre des adversaires puissants, ne ferait qu'accroître

¹ L'alliance avec les Corcyréens.

leur audace. Qu'il songe en outre que c'est sur Athènes non moins que sur Corcyre qu'il délibère en ce moment; celui-là entend mal les intérêts de sa patrie et manque de prévoyance qui, lorsqu'il s'agit d'une guerre prochaine, imminente, n'envisage que le présent et hésite à se fortifier par l'adjonction d'une ville dont l'alliance ou l'hostilité a une haute importance. En effet, elle est heureusement située, sur la route de l'Italie et de la Sicile, pour empêcher qu'une flotte ne se rende de là dans le Péloponnèse, ou de la Grèce dans ces contrées; sans compter d'autres avantages considérables.

« Je résumerai en quelques mots, pour vous tous, pour chacun en particulier, les motifs qui doivent vous déterminer à ne pas nous abandonner : il y a dans la Grèce trois marines dignes d'être comptées : la vôtre, la nôtre et celle des Corinthiens; si vous souffrez que deux d'entre elles se fondent ensemble, quand les Corinthiens nous auront accablés, vous aurez à combattre en même temps Corcyréens et Péloponnésiens; si, au contraire, vous nous accueillez, l'adjonction de nos vaisseaux vous permettra de lutter contre eux avec des forces maritimes supérieures. »

Ainsi parlèrent les Corcyréens. Après eux les Corinthiens s'exprimèrent en ces termes :

XXXVII. « Puisque les Corcyréens, au lieu de se borner à solliciter votre alliance, ont accusé l'injustice de notre conduite et prétendu que nous leur faisons une guerre inique, nous sommes dans la nécessité de revenir d'abord sur ce double grief avant d'arriver au reste de la discussion : par là vous serez en état d'apprécier plus sûrement notre demande, et, si vous les repoussez dans leur détresse, ce ne sera pas sans réflexion.

« Ils prétendent que c'est par prudence qu'ils n'ont jamais contracté alliance avec personne : mais non ! c'est par scélératesse, et non par vertu, qu'ils ont tenu cette conduite : ils n'ont jamais voulu d'alliés, afin de n'avoir pas de témoins de leurs iniquités et de ne point appeler à eux des hommes devant lesquels il leur eût fallu rougir. D'un autre côté, la position avantageuse de leur ville leur assure à eux-mêmes l'arbitrage des injustices qu'ils commettent, bien mieux que ne le feraient les traités ; car il est fort rare qu'ils naviguent chez les autres, et les autres sont souvent forcés d'aborder chez eux. Voilà donc à quoi se réduisent ces beaux prétextes pour ne pas contracter d'alliance : ce n'est pas qu'ils craignent de s'associer aux injustices des autres ; ils veulent commettre seuls l'injustice, employer la violence quand ils sont les plus forts, profiter du secret pour s'enrichir encore, et, au milieu de tous leurs brigandages, n'avoir pas à rougir devant des témoins. S'ils avaient cette honnêteté dont ils se targuent, plus ils sont indépendants de leurs voisins, plus il leur était facile de faire éclater leur vertu en pratiquant la justice envers les autres et en s'y soumettant eux-mêmes.

XXXVIII. « Mais telle n'a été leur conduite ni envers les autres ni à notre égard : colonie de Corinthe, ils se sont de tout temps montrés rebelles ; et maintenant ils nous font la guerre, sous prétexte qu'ils n'ont pas été envoyés pour être maltraités. Et nous aussi nous prétendons n'avoir pas fondé une colonie pour en recevoir des offenses, mais pour lui commander et obtenir d'elle les égards qui nous sont dus. Les autres colonies nous honorent ; les colons nous chérissent ; entourés de l'af-

fection du plus grand nombre, nous déplaisons à eux seuls; d'où il suit évidemment qu'il doit y avoir de leur faute, et que ce n'est pas sans raison, sans avoir à venger de graves outrages, que nous leur faisons la guerre. Eussions-nous tort, il eût été beau pour eux de céder à notre colère; la honte serait à nous si, malgré leur modération, nous nous fussions abandonnés à la violence. Loin de là, insolents eux-mêmes et gonflés de leurs richesses, ils se sont portés envers nous à de nombreux outrages, particulièrement à propos d'Épidamne : lorsque cette ville, qui nous appartient, était en proie aux horreurs de la guerre, ils n'intervinrent pas; puis, quand nous sommes venus la secourir, ils s'en sont emparés et la retiennent de vive force.

XXXIX. « Ils prétendent qu'ils ont offert d'abord de s'en rapporter à des arbitres; oui, sans doute, s'il n'y a pas d'irisation à provoquer l'arbitrage quand on a commencé par prendre les gages et assurer sa position, au lieu de se mettre sur le pied de l'égalité avec son adversaire aussi bien en actions qu'en paroles, et avant tout débat. Ce n'est pas avant d'assiéger la place, mais seulement lorsqu'ils ont compris que nous ne resterions pas indifférents, qu'ils ont invoqué le nom spécieux de la justice. Coupables seuls du mal qu'ils ont fait à Épidamne, ils viennent ici aujourd'hui vous demander non une alliance, mais une criminelle complicité; ils vous prient de les accueillir quand ils sont nos ennemis. Il leur fallait venir à vous quand ils n'avaient rien à craindre, et non au moment où il y a pour eux danger présent, pour nous offense à venger; au moment où vous-mêmes, placés jusqu'à ce jour en dehors des avantages de leur puissance, vous partageriez à nos

yeux, si vous leur veniez maintenant en aide, la responsabilité d'injustices auxquelles vous êtes étrangers. Associés dès longtemps à leur puissance, vous eussiez pu courir en commun les hasards des événements ! Mais, étrangers à leurs crimes, vous ne devez pas en subir les conséquences.

XL. « Ainsi nous venons à vous avec de légitimes griefs, eux, au contraire, sont convaincus de violence et d'iniquité ; nous l'avons démontré. Nous allons établir que, de votre côté, vous ne sauriez les accueillir sans injustice. Le traité porte, il est vrai, que les villes qui n'y sont pas inscrites pourront, à leur gré, se rallier à l'une ou à l'autre des parties contractantes ; mais il ne peut être question là des États qui n'entreraient dans une alliance que pour nuire aux autres. Cette clause concerne ceux qui, sans se soustraire à d'autres liens, ont besoin de pourvoir à leur sûreté, mais non ceux qui apportent avec eux, si l'on n'a la prudence de les repousser, la guerre au lieu de la paix. C'est là le danger que vous encourez, si nous ne pouvons vous convaincre : il ne s'agit pas seulement pour vous de devenir leurs auxiliaires, mais d'être nos ennemis et de rompre le traité qui nous lie ; car, du moment où vous marcherez avec eux, il vous faudra nécessairement concourir à leur défense. Ce qu'exige la justice, le voici : avant tout restez neutres entre les deux parties ; ou, si vous ne le pouvez pas, marchez contre eux avec nous : car un traité vous lie aux Corinthiens, tandis que vous n'avez jamais passé même la moindre convention avec ceux de Corcyre. N'établissez pas ce précédent, qu'on peut accueillir des rebelles. Car, lorsque les Samiens

se révoltèrent contre vous, notre suffrage ne s'est pas ajouté à ceux qui vous étaient contraires ¹. Alors que les autres Péloponnésiens étaient partagés sur la question de savoir si on devait les secourir, nous avons soutenu ouvertement que chacun a le droit de châtier ses propres alliés. Si vous accueillez, si vous défendez des coupables, on verra vos alliés, et en tout aussi grand nombre, s'adjoindre à nous; vous aurez à subir, bien plus que nous encore, la règle que vous aurez établie.

XLI. « Tels sont les motifs légitimes que nous pouvons invoquer auprès de vous, d'après le droit public de la Grèce. Voici maintenant la grâce que nous vous demandons avec instance : nous ne sommes ni vos ennemis, au point de vouloir vous nuire, ni assez vos amis pour exiger un service gratuit; nous ne prétendons qu'à une seule chose, être aujourd'hui payés par vous de retour; lorsque autrefois vous avez manqué de vaisseaux longs dans votre lutte contre les Éginètes, antérieurement à la guerre médique, vous en avez obtenu vingt des Corinthiens. Ce bon office et celui que nous vous avons rendu en empêchant les Péloponnésiens de secourir les Samiens, vous ont assuré la victoire sur Égine et la réduction de Samos. Nous vous avons rendu ces services dans un moment où les hommes, tout entiers à la poursuite de leurs ennemis, n'ont qu'une préoccupation, une seule pensée, celle de vaincre; alors ils regardent comme ami quiconque les sert, fût-il auparavant leur ennemi; comme ennemi quiconque les

¹ Il n'est pas question ailleurs de cette délibération des États du Péloponnèse sur la demande des Samiens.

entrave, fût-ce même leur ami ; car ils vont jusqu'à sacrifier leurs propres intérêts à la passion du moment.

XLII. « Réfléchissez donc à ce que nous avons fait ; vous qui êtes jeunes, apprenez-le des anciens, et songez à nous payer de retour. Surtout n'allez pas, tout en reconnaissant la justesse de nos observations, vous imaginer que vos intérêts sont tout autres, en cas de guerre ; celui-là assure le mieux ses intérêts qui commet le moins de fautes. Cette guerre à venir, dont les Corcyréens exploitent la crainte pour vous pousser à l'injustice, est encore chose obscure, incertaine ; et il ne convient pas que cette pensée vous trouble au point de vous faire encourir, de la part des Corinthiens, une haine non plus à venir, mais actuelle et inévitable.

« Il est plus sage de mettre de côté les défiances qui se sont précédemment élevées entre nous au sujet des Mégariens ¹. Car un dernier service, rendu à propos ², fût-il même léger, peut effacer une offense beaucoup plus grave. Ne vous laissez pas non plus séduire par la puissance maritime que vous apporterait leur alliance ; car on assure mieux sa puissance en évitant toute injustice envers ses égaux, qu'en se laissant entraîner par l'apparence d'avantages actuels à poursuivre, au milieu des dangers, un accroissement de pouvoir.

XLIII. « Puisque nous avons rappelé par hasard ce que nous avons dit autrefois nous-mêmes, à Lacédémone, à

¹ Les Mégariens, en guerre avec Corinthe pour une question de territoire, avaient abandonné l'alliance de Lacédémone pour s'unir aux Athéniens. (V. liv. I, ch. ciii.)

² Il s'agit évidemment du service que les Corinthiens sollicitent actuellement et qui effacerait le souvenir de l'offense faite à propos de Mégare.

savoir, que chaque État a droit de répression à l'égard de ses propres alliés, nous vous demandons aujourd'hui la même chose : notre suffrage vous a été favorable ; que le vôtre ne nous soit pas contraire. Payez-nous de retour et songez que nous sommes dans cette situation où l'homme n'a pas de meilleur ami que celui qui l'aide, de plus grand ennemi que celui qui lui fait obstacle. Gardez-vous donc d'admettre, à notre détriment, ces Corcyréens dans votre alliance, et de les aider dans leurs injustices : en agissant ainsi, vous ferez ce qui est juste et en même temps ce qui est le plus conforme à vos intérêts. » Ainsi parlèrent les Corinthiens.

XLIV. Les deux parties entendues, les Athéniens se réunirent deux fois en assemblée. Ils penchèrent d'abord en faveur des Corinthiens ; mais, changeant d'avis la seconde fois, ils résolurent de faire avec les Corcyréens non pas un traité d'alliance tel qu'ils eussent mêmes amis et mêmes ennemis (car dans ce cas, si les Corcyréens leur eussent demandé de faire voile avec eux contre Corinthe, leur traité avec les Péloponnésiens se serait trouvé rompu), mais bien une ligue défensive pour le cas où quelqu'un attaquerait soit Corcyre, soit Athènes, soit leurs alliés. Ils sentaient bien qu'en tout état de cause ils auraient la guerre avec les Péloponnésiens, et ils ne voulaient pas abandonner aux Corinthiens Corcyre pourvue d'une marine si florissante ; ils aimèrent mieux mettre aux prises les deux peuples autant qu'ils le pourraient, afin que, le cas échéant et la guerre venant à s'engager, ils trouvassent Corinthe et les autres puissances maritimes déjà affaiblies. D'ailleurs, Corcyre leur paraissait avantageusement située sur la route de l'Italie et de la Sicile.

XLV. Tels furent les motifs qui déterminèrent les Athéniens à accueillir les Corcyréens : peu après le départ des Corinthiens, ils envoyèrent à Corcyre un secours de dix vaisseaux, commandés par Lacédémonios, fils de Cimon, par Diotimo, fils de Strombichos, et par Protéas, fils d'Épiclès. Ils leur donnèrent pour instructions de ne pas combattre les Corinthiens, à moins que ceux-ci ne fissent voile contre Corcyre, ou contre quelque place de son territoire, et n'y tentassent une descente : dans ce cas la flotte athénienne devait s'opposer de tout son pouvoir à leurs entreprises. En donnant ces ordres, ils avaient en vue d'éviter la rupture du traité. Les vaisseaux abordèrent à Corcyre.

XLVI. Les Corinthiens, de leur côté, après avoir terminé leurs préparatifs, firent voile vers Corcyre avec cent cinquante vaisseaux : il y en avait dix d'Élée, douze de Mégare, dix de Leucade, vingt-sept d'Ambracie, un d'Anactorium, et quatre-vingt-dix de Corinthe. Le contingent de chaque ville avait son commandant particulier ; celui des Corinthiens était Xénoclidès, fils d'Euthyclès, avec quatre collègues. La flotte, après avoir touché la côte qui regarde Corcyre, fit voile de Leucade¹ et aborda à Chimérium² dans la Thesprotide. C'est un port au-dessus duquel se trouve, à quelque distance de la mer, la ville d'Éphyre³, dans la partie de la Thesprotide appelée Éléatide. Le lac Achérusien se jette dans la mer près de cette ville ; le fleuve Achéron⁴, après avoir

¹ Aujourd'hui Sainte-Maure.

² Aujourd'hui promontoire Chelandi, au sud de l'Albanie.

³ Au sud de Chimérium, à peu de distance de l'emplacement où est aujourd'hui Parga.

⁴ Il a sa source au-dessus de Souli, et se jette dans la Méditerranée au sud de Parga ; c'est le *Sulorum fluvius*.

arrosé la Thesprotide, coule dans ce lac et lui a donné son nom. Près de là coule aussi le fleuve Thyamis ¹, qui sépare la Thesprotide de la Cestrine, et c'est entre ces deux fleuves que s'élève le promontoire Chimérium. Les Corinthiens prirent terre en cet endroit et y établirent leur camp.

XLVII. Les Corcyréens, à la nouvelle que cette flotte approchait, équipèrent cent dix navires, commandés par Miciadès, Æsimidès et Eurybatos, et campèrent dans une des îles nommées Sybota ². Les dix vaisseaux athéniens s'y trouvaient avec eux : sur le promontoire de Leucimne ³ campait leur infanterie avec mille hoplites auxiliaires de Zacynthe. Les Corinthiens avaient aussi sur le continent un grand nombre de barbares auxiliaires ; car les habitants de cette partie de la terre ferme ont de tout temps été leurs amis.

XLVIII. Les préparatifs terminés, les Corinthiens firent voile de nuit, de Chimérium, avec trois jours de vivres, pour aller offrir le combat. Ils naviguaient, au point du jour, lorsqu'ils distinguèrent en pleine mer la flotte corcyréenne qui venait à leur rencontre. Dès qu'on se fut aperçus de part et d'autre, on se mit en ordre de bataille. A l'aile droite des Corcyréens étaient les vaisseaux d'Athènes ; le reste de la ligne était occupé par les Corcyréens formés en trois divisions, chacune sous le commandement d'un des généraux. Telles étaient les dispositions des Corcyréens : les Corin-

¹ Aujourd'hui Calamas, prend sa source à une quinzaine de lieues au nord de Janina.

² En face de la pointe sud de Corcyre et du promontoire de Leucimne. Aujourd'hui Santo Nicolo di Siveta.

³ Aujourd'hui Capo Bianco.

thiens placèrent à leur aile droite les vaisseaux de Mégare et d'Ambracie, au milieu les autres alliés, chacun à part ; eux-mêmes formaient, avec les navires d'une marche supérieure, l'aile gauche, opposée aux Athéniens, et à la droite des Corcyréens.

XLIX. Les signaux levés ¹ de part et d'autre, on s'aborda et l'action commença. Des deux côtés les ponts des navires étaient couverts d'une foule d'hoplites, d'archers et de gens de trait : les dispositions, conformes à l'ancien usage, étaient d'ailleurs fort imparfaites ; la lutte était vive, mais l'art y faisait défaut ; c'était plutôt un combat de terre qu'une bataille navale : car, une fois qu'on s'était abordés, il était difficile de se séparer, à cause du nombre et de la confusion des vaisseaux. On comptait surtout, pour la victoire, sur les hoplites qui couvraient les ponts et combattaient de pied ferme, pendant que les bâtiments étaient au repos. Il n'y avait pas d'évolutions ² : on se battait avec plus de force et de courage que de science ; aussi ce n'était partout que trouble et confusion. Au milieu de ce désordre les Athéniens se portaient au secours des Corcyréens là où ils fléchissaient, et contenaient leurs adversaires par la crainte ; mais les généraux n'osaient pas attaquer, retenus par les instructions des Athéniens. L'aile droite des Corinthiens

¹ Afin de faire connaître les ordres des chefs au milieu de la mêlée, on arborait un signal, comme on arbore aujourd'hui le pavillon, et on l'abaissait pour faire cesser le combat. On verra plus loin, par quelques passages de Thucydide, que les anciens savaient aussi, au moyen de feux élevés ou abaissés, signaler l'arrivée, le départ de l'ennemi, et même le nombre des vaisseaux.

² Διέκπλοι, évolution qui consistait, suivant le scoliaste, à fondre sur l'ennemi, puis à revenir en arrière pour attaquer encore.

souffrit extrêmement : les Corcyréens, avec vingt bâtiments, les mirent en fuite, les dispersèrent, les poussèrent à la côte, et, les poursuivant jusqu'à leur camp, firent une descente, incendièrent les tentes abandonnées et pillèrent le trésor. Sur ce point les Corinthiens et leurs alliés eurent le dessous, et l'avantage resta aux Corcyréens. Mais à l'aile gauche, où se trouvaient les Corinthiens en personne, ils remportèrent une victoire complète sur les Corcyréens inférieurs en nombre, et affaiblis encore par l'absence des vingt vaisseaux occupés à la poursuite. Les Athéniens, voyant les Corcyréens accablés, commencèrent à les seconder avec moins de réserve. Ils s'étaient jusque-là abstenus de toute attaque ; mais lorsqu'ils virent les Corcyréens ouvertement en déroute et les Corinthiens acharnés à la poursuite, chacun prit part à l'action, et, au milieu de la confusion générale, Corinthiens et Athéniens en furent réduits à la nécessité de se combattre.

L. Lorsque la déroute fut complète, les Corinthiens ne s'arrêtèrent pas à remorquer les coques des bâtiments¹ qu'ils avaient submergés ; ils s'attachèrent aux hommes et manœuvrèrent en tous sens pour les massacrer, bien plus que pour faire des prisonniers. Ignorant la défaite de l'aile droite, ils tuaient, sans le savoir, leurs propres amis ; car les deux flottes étaient si nombreuses et occupaient une telle étendue sur la mer que, du moment où elles se furent mêlées, il devint difficile

¹ L'usage était de remorquer les coques des bâtiments submergés, qui devenaient des trophées de victoire. Les vainqueurs recueillaient également tous les débris flottants sur la mer ; c'était même par là que l'on constatait la victoire ; car, pour recueillir ces débris, il fallait être demeuré maître du champ de bataille.

de distinguer les vainqueurs des vaincus; c'était, pour le nombre des vaisseaux, le combat naval le plus important qui eût été livré jusque-là entre Grecs.

Après avoir poursuivi les Corcyréens jusqu'à terre, les Corinthiens se mirent à recueillir les débris des navires et leurs morts. Ils en recouvrèrent la plus grande partie et les transportèrent à Sybota¹, port désert de la Thesprotide, où campait le corps des barbares auxiliaires. Ce soin rempli, ils se rallièrent et firent voile de nouveau contre les Corcyréens. Ceux-ci, de leur côté, craignant une descente sur leurs côtes, rallièrent les navires en état de tenir la mer, y joignirent tout ce qui leur restait, et, secondés par les vaisseaux athéniens, allèrent à la rencontre des Corinthiens. Il était déjà tard et l'on avait chanté le péan signal de l'attaque, lorsque les Corinthiens reculèrent soudain en ramant sur la poupe² : ils venaient de découvrir vingt vaisseaux athéniens qui cinglaient vers eux. C'était un secours que les Athéniens avaient envoyé après le départ des dix premiers bâtiments, dans la crainte que les Corcyréens ne fussent vaincus (ce qui arriva) et que ces dix vaisseaux ne fussent insuffisants à les défendre.

LI. Les Corinthiens les aperçurent les premiers et soupçonnèrent que c'étaient des vaisseaux athéniens, en plus grand nombre même qu'il ne paraissait; c'est ce qui les fit reculer. Les Corcyréens, moins bien placés pour les découvrir, ne les virent pas tout d'abord et s'étonnèrent du mouvement rétrograde des Corinthiens;

¹ Au nord-ouest de Parga et en face des îles Sybota.

² De manière à reculer, sans cesser de faire face à l'ennemi.

mais ensuite quelques-uns des leurs les aperçurent et signalèrent l'approche d'une flotte ; alors ils reculèrent de leur côté ; car il était déjà tard, et les Corinthiens avaient viré de bord et s'éloignaient. Les deux partis se séparèrent ainsi et le combat finit à la nuit.

Les Corcyréens avaient leur camp à Leucimne : les vingt vaisseaux athéniens, commandés par Glaucon, fils de Leagros, Andocide¹, fils de Leogoras, passant à travers les morts et les débris, y arrivèrent peu de temps après qu'on les eut aperçus. Comme il faisait nuit, les Corcyréens craignirent d'abord que ce ne fussent des ennemis ; mais ils furent ensuite reconnus et abordèrent.

LII. Le lendemain les trente vaisseaux athéniens et ceux de Corcyre qui pouvaient tenir la mer firent voile vers le port de Sybota, ancrage des Corinthiens, pour leur offrir le combat. Les Corinthiens prirent la mer et rangèrent leur flotte au large ; mais ils restèrent immobiles, décidés à ne pas engager l'action s'ils n'y étaient forcés. Outre les craintes que leur inspirait l'arrivée de la division athénienne qui n'avait pas encore donné, ils avaient par devers eux de nombreux embarras : la garde des prisonniers à bord, et l'absence de toute ressource pour réparer leurs vaisseaux sur une plage déserte. Aussi se préoccupaient-ils surtout des moyens de retourner chez eux ; car ils craignaient que les Athéniens, regardant le traité comme rompu à la suite de l'engagement précédent, ne leur fermassent la retraite.

LIII. Ils prirent le parti de faire monter quelques

¹ L'un des dix orateurs athéniens ; il fut plus tard exilé par les Trente.

hommes sur une barque, et de les envoyer, sans caducée¹, sonder les dispositions des Athéniens. Voici le discours que tinrent en leur nom ces envoyés : « Il y a injustice de votre part, Athéniens, à commencer la guerre et à rompre le traité; nous voulons tirer vengeance de nos ennemis, et vous y mettez obstacle en prenant les armes contre nous. Si votre intention est de nous empêcher de faire voile vers Corinthe, ou vers tout autre point qui nous conviendra, si vous rompez le traité, prenez-nous d'abord et traitez-nous en ennemis. » Ainsi parlèrent les envoyés.

Tous ceux des Corcyréens qui les entendirent s'écrièrent qu'il fallait sur-le-champ les arrêter et les mettre à mort; mais les Athéniens leur firent cette réponse : « Péloponnésiens, nous n'avons ni commencé la guerre, ni rompu le traité : nous sommes seulement venus au secours des Corcyréens, nos alliés. Si donc vous voulez aller partout ailleurs, nous n'y mettons pas obstacle; mais si vous faites voile vers Corcyre ou quelque place de sa dépendance, nous ne le souffrirons pas, autant qu'il dépendra de nous. »

LIV. Sur cette réponse des Athéniens, les Corinthiens se disposèrent à faire voile pour leur pays et élevèrent un trophée à Sybota du continent. Les Corcyréens, de leur côté, recueillirent les débris des vaisseaux et leurs morts; car le courant et le vent qui s'était élevé

¹ Envoyer un héraut avec le caducée, c'eût été reconnaître qu'ils étaient en guerre avec les Athéniens. Le caducée consistait en un bâton droit, avec deux serpents enlacés, à partir des extrémités et en regard l'un de l'autre. Le bâton représentait, suivant le scoliaste de Thucydide, la droiture du discours, et les serpents, les deux armées en présence.

la nuit les avaient poussés vers eux et dispersés de toutes parts ; ils élevèrent aussi, en signe de victoire, un trophée dans l'île de Sybota. Voici, du reste, sur quels fondements les deux partis s'attribuaient la victoire : les Corinthiens, supérieurs dans le combat naval jusqu'à la nuit, avaient pu recueillir la plus grande partie des débris et enlever leurs morts ; ils avaient fait au moins mille prisonniers et coulé environ soixante-dix navires ; ils élevèrent donc un trophée. Les Corcyréens avaient détruit trente vaisseaux ; après l'arrivée des Athéniens ils avaient recueilli les débris des navires et les morts qui étaient de leur côté ; la veille, les Corinthiens avaient rétrogradé devant eux, à la vue des vaisseaux d'Athènes, et, après l'arrivée des Athéniens, ils n'avaient point osé quitter Sybota pour venir à leur rencontre : c'est pourquoi ils élevèrent aussi un trophée. Ainsi les deux partis s'attribuaient la victoire.

LV. Les Corinthiens, en retournant chez eux, s'emparèrent par surprise d'Anactorium, ville située à l'entrée du golfe d'Ambracie, et qui leur appartenait en commun avec les Corcyréens ; ils y établirent une colonie corinthienne et rentrèrent chez eux. Parmi les captifs corcyréens il se trouvait huit cents esclaves qu'ils vendirent. Il y avait aussi deux cent cinquante Corcyréens, appartenant pour la plupart aux plus riches familles. Ils les retinrent prisonniers et les traitèrent avec beaucoup d'égards, espérant que, rentrés dans leur patrie, ils la rallieraient à la métropole. Corcyre ayant ainsi échappé aux attaques des Corinthiens, les vaisseaux athéniens se retirèrent. Mais ce fut là pour les Corinthiens le premier motif de guerre contre

Athènes ; ils ne lui pardonnèrent pas de s'être alliée à Corcyre pour les combattre, malgré la foi des traités.

LVI. Bientôt après survinrent entre les Athéniens et les Péloponnésiens les sujets de guerre suivants : les Corinthiens travaillaient à se venger ; les Athéniens, bien convaincus de leur ressentiment, ordonnèrent aux Potidéates, qui habitent l'isthme de Pallène ¹ et qui sont leurs alliés tributaires, quoique colons des Corinthiens, de démolir la muraille qui regarde Pallène ², de donner des otages, enfin de chasser les épidémiurges ³ que leur envoyaient chaque année les Corinthiens et de n'en plus recevoir désormais. Ils craignaient que les Potidéates ne fissent défection, à l'instigation de Perdiccas et des Corinthiens, et que leur exemple n'entraînât les alliés de l'Épithrace ⁴.

LVII. Ce fut immédiatement après le combat naval de Corcyre que les Athéniens prirent à l'égard des Potidéates ces mesures de précaution ; car l'hostilité des Corinthiens était dès lors évidente ; et, d'un autre côté, Perdiccas, fils d'Alexandre, roi de Macédoine, auparavant allié et ami des Athéniens, s'était déclaré leur

¹ Dans la Chalcidique. L'isthme de Pallène était compris entre le golfe Thermæus (golfe de Salonique) et le golfe Canastræus (golfe de Cassandria). Potidée, située sur l'isthme même, pouvait être isolée du continent et de la presqu'île de Pallène par une double muraille. Pallène était située au sud de Potidée, sur le golfe Thermæus.

² Afin de mettre la ville hors d'état de résister aux flottes athéniennes.

³ Magistrats envoyés par la métropole pour l'administration de la colonie, analogues aux démarques athéniens.

⁴ Thucydide emploie souvent les expressions *οἱ ἐπὶ Θράκης*, *τὰ ἐπὶ Θ...* pour désigner les peuples et les villes de la Chalcidique. J'ai eu recours au mot Épithrace, pour éviter une périphrase.

ennemi. Il y avait été déterminé par l'alliance que les Athéniens avaient contractée avec Philippe, son frère, et avec Derdas, qui lui faisaient la guerre de concert. Inquiet, il envoya des députés à Lacédémone pour déterminer un conflit entre les Athéniens et les Péloponnésiens; il se concilia les Corinthiens, en vue de la défection de Potidée; en même temps il fit des propositions aux Chalcidéens et aux Bottiéens, qui habitent les confins de la Thrace, pour les entraîner dans le soulèvement; car il espérait avec l'alliance de ces peuples, qui confinaient à son royaume, lutter avec plus d'avantage contre les Athéniens. Ceux-ci, informés de ces démarches, résolurent de prévenir la défection des villes; comme ils se trouvaient alors envoyer contre Perdiccas trente vaisseaux et mille hoplites, sous les ordres d'Archestrate, fils de Lycomède, et de dix autres généraux, ils prescrivirent aux commandants des vaisseaux de prendre des otages à Potidée, de raser la muraille et de surveiller les villes voisines, pour empêcher leur défection.

LVIII. Les Potidéates envoyèrent une députation à Athènes pour obtenir qu'il ne fût rien innové à leur égard. Mais en même temps ils se rendirent à Lacédémone, assistés des Corinthiens, pour s'y ménager des secours en cas de besoin. Voyant qu'après de longues démarches ils n'avaient rencontré à Athènes aucune disposition favorable, et que la flotte dirigée contre les Macédoniens devait aussi agir contre eux, forts d'ailleurs des promesses que leur avaient faites les magistrats lacédémoniens d'envahir l'Attique, si les Athéniens attaquaient Potidée, ils profitèrent de l'occasion et rompirent avec Athènes, de concert avec les Chalci-

céens et les Bottiéens auxquels ils s'unirent par un traité. Perdiccas persuada aux Chalcidéens d'abandonner les places maritimes et de les détruire; puis de s'établir à Olynthe ¹, et de se borner à cette seule ville en la fortifiant. A ceux qui quittaient ainsi leurs foyers il abandonna, pour tout le temps de la guerre contre les Athéniens, une partie de ses domaines en Mygdonie, aux environs du lac Bolbé. Ils rasèrent leurs villes, émigrèrent vers l'intérieur, et se préparèrent à la lutte.

LIX. Cependant les trente vaisseaux athéniens, en arrivant sur les côtes de l'Épithrace, trouvent Potidée et les autres villes en pleine révolte. Les généraux, ne se croyant pas en mesure, avec les forces dont ils disposaient, de combattre à la fois Perdiccas et les villes rebelles, se tournent vers la Macédoine, leur première destination, et là ils s'unissent, pour faire la guerre, à Philippe et aux frères de Derdas, qui de l'intérieur y avaient pénétré à la tête d'une armée.

LX. Sur ces entrefaites, les Corinthiens, instruits de la défection de Potidée et de la présence des vaisseaux athéniens sur les côtes de la Macédoine, conçurent des craintes pour cette ville. Se croyant personnellement intéressés au péril qu'elle courait, ils y envoyèrent seize cents hoplites et quatre cents hommes de troupes légères, soit volontaires de Corinthe, soit mercenaires

¹ Olynthe, située au-dessus de l'isthme de Pallène et au nord de Potidée, prit dès lors une grande importance; elle maintint, pendant toute la guerre du Péloponnèse, son indépendance contre les Athéniens et les Lacédémoniens, étendit sa domination sur la plus grande partie de la Chalcidique, et ne fut soumise que par Philippe (348).

levés dans le reste du Péloponnèse. A leur tête était Aristée, fils d'Adimantos, qui avait toujours eu pour les Potidéates une amitié toute particulière ; la plupart des volontaires corinthiens l'avaient eux-mêmes suivi par affection surtout pour sa personne. Ils arrivèrent dans le pays quarante jours après la défection de Potidée.

LXI. Les Athéniens ne tardèrent pas, de leur côté, à apprendre le soulèvement des villes. A la première nouvelle, et sur l'avis que les troupes commandées par Aristée étaient dans ces parages, ils envoyèrent contre les révoltés deux mille hoplites d'Athènes et quarante vaisseaux sous les ordres de Callias, fils de Calliadès, avec quatre collègues. Arrivés en Macédoine, ils trouvent le premier corps de mille hommes déjà maître de Thermé et assiégeant Pydna. Ils placent eux-mêmes leur camp devant Pydna et continuent le siège. Mais ensuite, préoccupés de Potidée et de la présence d'Aristée, ils se voient forcés de conclure un accord avec Perdiccas et évacuent la Macédoine. Ils se dirigent alors vers Béroé¹ ; mais, après avoir tenté inutilement une surprise contre cette ville, ils reviennent sur leurs pas et se rendent par terre à Potidée. Ils comptaient trois mille hoplites athéniens, sans compter un grand nombre d'al-

¹ En quittant Pydna, ils devaient, pour se rendre par terre à Potidée, faire le tour du golfe Thermaïque en longeant la côte et laisser Béroé sur la gauche. C'est pour cela que Thucydide dit ensuite *καὶ κεῖθεν ἐπιστρέψαντες* ; après avoir trop incliné à l'ouest, ils reprennent leur route à l'est. La construction de cette phrase a fort embarrassé les traducteurs. Il suffit, pour lever toutes les difficultés, de remarquer que les mots *πειράσαντες πρῶτον τοῦ Χ....* doivent logiquement précéder *καὶ κεῖθεν ἐπιστρέψαντες* ; le mot *πρῶτον* l'indique assez.

liés et six cents cavaliers macédoniens sous la conduite de Philippe et de Pausanias. Soixante-dix vaisseaux longeaient la côte de conserve. Marchant à petites journées, ils arrivèrent le troisième jour à Gigonos et y campèrent.

LXII. Les Potidéates et les Péloponnésiens d'Aristée campaient, en attendant les Athéniens, sur l'isthme, en face d'Olynthe; ils tinrent hors de la ville une assemblée où les alliés choisirent Aristée pour commander l'infanterie, et Perdicas la cavalerie; ce prince, détaché encore une fois des Athéniens, avait confié le gouvernement de son royaume à Iolaüs et marchait avec les Potidéates. Le dessein d'Aristée était de rester campé sur l'isthme, afin d'observer les Athéniens, s'ils avançaient, tandis que les Chalcidéens avec les alliés du continent et les deux cents chevaux de Perdicas resteraient à Olynthe ¹. Ces derniers devaient, au moment où les Athéniens attaqueraient Aristée, fondre sur eux par derrière et les prendre entre les deux armées. Le général athénien Callias et ses collègues envoyèrent, de leur côté, devant Olynthe les cavaliers macédoniens ² et quelques-uns des alliés, pour empêcher qu'aucun secours ne pût venir de là à l'autre corps. Puis ils levèrent le camp et s'avancèrent vers Potidée. Arrivés à l'isthme et voyant les ennemis se préparer au combat, ils se mirent aussi en bataille; peu après l'engagement commença. L'aile que commandait Aristée, composée de troupes d'élite, corin-

¹ Les Athéniens, suivant la côte, devaient laisser Olynthe un peu sur la gauche, au moment où ils s'engageraient dans la partie étroite de l'isthme.

² Ceux de Philippe et de Pausanias.

thiennes et autres, mit en déroute ce qui se trouvait devant elle et poussa fort loin la poursuite. Mais le reste de l'armée des Potidéates et des Péloponnésiens fut vaincu par les Athéniens et se réfugia dans la place.

LXIII. Aristée, à son retour de la poursuite, voyant le reste de l'armée en déroute, hésita d'abord s'il tenterait une retraite sur Olynthe ou sur Potidée; il se décida cependant à masser autant que possible ses soldats, pour pénétrer de force et à la course dans Potidée; il y entra avec peine et sous une grêle de traits en suivant le bord de la mer le long des jetées; cependant il ne perdit que quelques hommes, et sauva le plus grand nombre.

Les auxiliaires que les Potidéates attendaient d'Olynthe (place éloignée seulement de soixante stades ¹ et parfaitement en vue) firent au commencement du combat, lors de la levée des signaux, un léger mouvement en avant pour leur prêter secours. Mais les cavaliers macédoniens rangés en bataille leur avaient barré le passage; comme d'ailleurs la victoire s'était promptement décidée pour les Athéniens, et que les signaux avaient été baissés, ils rentrèrent dans la place. Les Macédoniens rejoignirent également les Athéniens et la cavalerie ne donna ni d'un côté ni de l'autre ².

Après le combat les Athéniens élevèrent un trophée et par convention rendirent aux Potidéates leurs morts. Les Potidéates et leurs alliés avaient perdu un

¹ Environ onze kilomètres.

² C'est à ce combat que Socrate remporta le prix de la valeur pour avoir sauvé Alcibiade.

peu moins de trois cents hommes, les Athéniens cent cinquante, et Callias leur général.

LXIV. Aussitôt les Athéniens élevèrent une contre-enceinte fortifiée et gardée, en face de la muraille qui regarde l'isthme ¹; celle du côté de Pallène resta libre; car, gardant l'isthme, ils ne se croyaient pas en mesure de passer en même temps du côté de Pallène pour y établir leurs lignes; ils craignaient, une fois partagés, d'être attaqués par les Potidéates et leurs alliés. Lorsqu'on apprit à Athènes que du côté de Pallène il n'y avait pas de circonvallation, on y envoya plus tard seize cents hoplites sous les ordres de Phormion, fils d'Asopios. Phormion arriva à Pallène, et, partant d'Aphytis ², il s'avança lentement vers Potidée tout en ravageant le pays. Personne n'étant sorti pour le combattre, il éleva la contre-enceinte du côté de Pallène, et, de cette façon, Potidée se trouva investie et serrée des deux côtés, en même temps que les vaisseaux la bloquaient par mer.

LXV. La place complètement investie, Aristée, ne conservant plus aucun espoir, à moins de secours de la part du Péloponnèse ou de quelque autre événement inattendu, ouvrit l'avis qu'à l'exception de cinq cents hommes, tous les habitants quittassent la ville par le premier vent favorable, afin de ménager les vivres. Quant à lui, il demandait à être de ceux qui resteraient. N'ayant pu faire prévaloir son avis et voulant

¹ En assiégeant cette muraille, les Athéniens isolaient les Potidéates de tous leurs alliés du continent et en particulier d'Olynthe; la circonvallation du côté de la presqu'île avait moins d'importance.

² Petite ville à l'est de Pallène.

prendre d'ailleurs toutes les dispositions nécessaires afin de mettre les affaires du dehors dans le meilleur état possible, il trompa la surveillance des Athéniens et mit à la voile. Il s'arrêta chez les Chalcidiens, avec lesquels il fit diverses expéditions ; entre autres il dressa une embuscade près de la ville des Sermyliens, et tua un grand nombre des habitants. Il agissait en même temps auprès des Péloponnésiens pour en obtenir des secours. Phormion, de son côté, après l'investissement de Potidée, prit avec lui les seize cents hoplites, ravagea la Chalcidique et la Bottique ¹, et prit quelques petites places ².

LXVI. Tels étaient les griefs réciproques des Athéniens et des Péloponnésiens : les Corinthiens reprochaient aux Athéniens de tenir assiégée Potidée, leur colonie, avec les Corinthiens et les Péloponnésiens qui y étaient enfermés. Les Athéniens accusaient les Péloponnésiens d'avoir fait révolter une ville leur alliée et leur tributaire, et d'être venus ouvertement se joindre aux Potidéates pour les combattre. Cependant la guerre n'était pas encore déclarée et le traité subsis-

¹ La Bottique, dont il est ici question, ne doit pas être confondue avec la Bottiée, qui occupait le nord-ouest du golfe Thermaïque, et avait pour capitale Pella. Les Bottiéens, chassés par les Macédoniens, s'étaient établis à l'ouest du même golfe, sur les confins de la Chalcidique, au nord, et s'étaient répandus de là jusqu'à la Thrace ; c'est cette contrée que Thucydide désigne sous le nom de Bottique.

² Ce soin paraissait plutôt revenir aux troupes qui assiégeaient Potidée du côté du continent ; mais le scoliaste de Thucydide fait remarquer avec raison que de ce côté les Athéniens étaient entourés de populations hostiles, tandis que la presqu'île était sous leur dépendance, ce qui leur permettait de laisser peu de troupes à la garde de la muraille.

tait toujours ; car en tout cela les Corinthiens avaient agi seuls.

LXVII. « Mais quand les Corinthiens virent Potidée assiégée, ils ne se donnèrent aucun repos ; car ils avaient des leurs dans la ville, et ils craignaient qu'elle ne succombât. Ils mandèrent à Lacédémone leurs alliés, s'y rendirent de leur côté, et là se plaignirent hautement de la rupture du traité et de l'injure faite au Péloponnèse par les Athéniens. Les Éginètes n'envoyèrent pas ostensiblement d'ambassade, par crainte des Athéniens ; mais secrètement ils n'en poussaient pas moins à la guerre, sous prétexte qu'ils ne jouissaient pas de l'indépendance que leur avaient garantie les traités ¹.

Les Lacédémoniens convoquèrent, avec leurs alliés, tous ceux qui se prétendaient lésés par les Athéniens ; et, réunis dans leur assemblée ordinaire ², ils les engagèrent à s'expliquer. Chacun vint tour à tour énoncer ses griefs ; les Mégariens en particulier, parmi beaucoup d'autres chefs d'accusation, exposèrent qu'ils étaient exclus, contrairement au traité, des ports de domination athénienne et du marché de l'Attique ³.

¹ Il est difficile de déterminer de quels traités il est ici question ; ce ne peut être la trêve de trente ans, puisque la soumission des Éginètes était antérieure. Le scoliaste de Thucydide assigne à ces réclamations un motif assez plausible : « Les traités proclamaient l'indépendance des villes qui n'y étaient pas inscrites, et les Éginètes, quoique se trouvant dans ce cas, étaient cependant sujets des Athéniens. »

² « Il l'appelle l'assemblée ordinaire, parce qu'elle avait toujours lieu à la pleine lune. » (Scol.)

³ Le décret qui interdisait le marché de l'Attique aux Mégariens avait été rendu sur la proposition de Périclès. Le scoliaste de Thucydide et Aristophane (*Acharniens*) rapportent que Périclès était irrité personnellement contre les Mégariens, parce qu'ils avaient appelé Aspasia une prostituée.

Les Corinthiens s'avancèrent les derniers, et, après avoir laissé les autres aigrir d'abord les Lacédémoniens, ils parlèrent ainsi :

LXVIII. « La bonne foi qui règne chez vous, Lacédémoniens, dans les affaires publiques et les relations privées, vous fait accueillir nos plaintes avec trop de défiance, lorsque nous mettons les autres en cause. Cette disposition vous rend prudents, il est vrai; mais il en résulte aussi que vous êtes par trop mal informés de ce qui se passe au dehors. Souvent nous vous avons prédit le mal qu'allaient nous faire les Athéniens, et, chaque fois, vous n'avez rien vu, malgré nos avis; vous aimiez mieux supposer nos plaintes dictées par un intérêt personnel. Aussi, loin de prévenir nos désastres, avez-vous attendu l'événement pour convoquer les alliés ici présents. C'est à nous surtout qu'il appartient d'élever la voix au milieu d'eux; outragés par les Athéniens, négligés par vous, personne n'a de plus légitimes motifs de plainte.

« Si les violences des Athéniens contre la Grèce avaient été accomplies dans l'ombre, si vous les ignoriez, une démonstration serait nécessaire. Mais, maintenant, qu'est-il besoin de longs discours? Déjà les uns sont asservis, vous le voyez; ils menacent les autres, nos alliés en particulier; et, de longue main, ils font leurs préparatifs en vue de la guerre qu'ils auront à soutenir: sans cela ils n'auraient pas mis la main sur Corcyre, qu'ils retiennent à notre détriment; ils n'assiégeraient pas Potidée, deux places importantes, l'une par sa position qui assure le concours de l'Épithrace, l'autre par la puissance marine qu'elle eût fournie aux Péloponnésiens.

LXIX. « Et tout cela est votre ouvrage : c'est vous qui leur avez permis et de fortifier leur ville après la guerre médique et ensuite de construire les longs murs. C'est vous qui êtes responsables de la liberté perdue, envers tous ceux qui jusqu'à ce jour ont été asservis par eux ; envers vos propres alliés qui ont maintenant leur tour : car l'auteur de l'esclavage, ce n'est pas celui qui l'impose, mais bien plutôt celui qui, pouvant l'empêcher, ne le fait pas, surtout lorsqu'il porte le glorieux renom de libérateur de la Grèce. A grand'peine nous voici enfin rassemblés. Mais dans quel but ? cela n'est même pas évident encore ! Ce qu'il faudrait pourtant, ce n'est pas examiner si nous sommes offensés, mais comment nous nous vengerons. Car eux, ils agissent, ils n'en sont plus à délibérer ; ils ne doivent pas marcher plus tard, ils marchent réellement contre vous, et vous n'avez rien résolu ! Nous connaissons leur marche habituelle, et comment, à pas lents, ils empiètent sur leurs voisins. Tant qu'ils ne se croient pas découverts, grâce à votre peu de perspicacité, ils ont moins d'audace ; mais, une fois persuadés que vous voyez et laissez faire, ils garderont moins de ménagements. Seuls des Grecs, en effet, vous vous plaisez dans l'inaction, opposant aux attaques moins la force que la temporisation ; seuls vous attendez que la puissance de vos ennemis soit doublée pour la briser, au lieu d'arrêter au début ses développements. Et pourtant on vante, mais bien à tort, votre esprit de conduite ! car cette réputation est démentie par les faits. Ne savons-nous pas que, des extrémités de la terre, le Mède a pu s'avancer jusqu'au Péloponnèse sans que vous l'ayez prévenu par une résistance digne de vous. Aujourd'hui

même les Athéniens ne sont pas loin, comme les Mèdes ; ils sont à vos portes, et vous n'en avez nul souci ! Au lieu de marcher contre eux, vous aimez mieux attendre, pour les repousser, qu'ils vous attaquent, et courir les hasards de la lutte contre un ennemi devenu beaucoup plus redoutable. Vous savez cependant que le Barbare n'a dû qu'à lui-même la plupart de ses revers, et que d'ordinaire, dans nos démêlés avec les Athéniens, leurs propres fautes, bien plus que vos secours, ont assuré nos succès. Car bien des fois déjà les espérances que l'on fonde sur vous ont causé la perte de ceux qui, trop confiants, se sont laissé prendre au dépourvu.

« Que personne de vous ne se trompe sur nos paroles et n'attribue à un sentiment hostile ce qui n'est qu'un simple blâme. On blâme un ami égaré ; on accuse un injuste agresseur.

LXX. « D'ailleurs, nous croyons avoir, autant que personne, le droit d'adresser des reproches à nos voisins, surtout lorsqu'il s'agit de puissants intérêts dont vous ne nous paraissez pas sentir l'importance ; cela tient à ce que vous n'avez jamais réfléchi à ce que sont les Athéniens, à la différence, en quelque sorte absolue, qui vous sépare des ennemis que vous aurez à combattre.

« Les Athéniens sont novateurs, prompts à concevoir, prompts à exécuter ce qu'ils ont conçu. Vous, au contraire, vous aimez à conserver ce qui est, sans rien imaginer au delà, sans agir, même dans les limites du nécessaire. Ils sont entreprenants au delà de leurs forces, audacieux jusqu'à l'irréflexion, pleins de confiance dans les périls ; chez vous, l'action reste toujours en

deçà de la puissance ; ce que la réflexion confirme le mieux vous laisse sans confiance ; toute difficulté vous semble insurmontable. Ils sont remuants, vous êtes temporisateurs ; leur amour des pérégrinations égale votre attachement au foyer. A leurs yeux les voyages sont un moyen de s'enrichir ; vous craignez par une absence de compromettre même ce que vous possédez. Vainqueurs de leurs ennemis, ils poussent aussi loin que possible leurs avantages ; dans la défaite personne ne se laisse moins abattre. Ils dévouent leur corps à la patrie comme s'il leur était étranger ; leurs pensées ne leur appartiennent en propre que pour les consacrer à son service. Ne pas atteindre l'objet de leur poursuite, c'est, pour eux, être dépouillés d'un bien qui leur appartenait ; l'obtenir, c'est n'avoir rien fait, en comparaison de ce qui reste à faire. Une de leurs espérances a-t-elle été déçue, une autre la remplace, et la mesure n'en est pas moins comblée. Pour eux seuls il n'y a point de différence entre espérer et obtenir ce qu'ils ont conçu, tant est rapide l'exécution de leurs desseins. Et c'est à cela qu'ils consacrent leur vie entière, au milieu des labeurs, des fatigues et des dangers. A peine jouissent-ils de ce qu'ils possèdent, occupés sans cesse d'acquérir. Ils ne connaissent d'autre fête que l'accomplissement du devoir, et font consister le malheur bien plutôt dans une molle oisiveté que dans l'activité laborieuse. On les peindrait bien d'un seul trait en disant qu'ils sont nés pour ne connaître aucun repos et n'en point laisser aux autres.

LXXI. « Et c'est quand vous avez en face de vous un tel peuple, ô Lacédémoniens, que vous temporisez ! Vous ne songez pas que le meilleur moyen d'assurer la paix,

c'est d'être toujours prêt à agir ; de s'interdire l'injustice, sans doute, mais aussi de se proclamer hautement résolu à ne la point souffrir. Pour vous, tout se ramène à ne point nuire aux autres et à vous préserver personnellement de tout ce qui pourrait vous nuire, en un mot, à vivre avec vos voisins sur le pied d'une juste égalité. C'est à grand'peine si vous pourriez atteindre ce but avec des voisins semblables à vous. Loin de là, vos mœurs, comparées aux leurs, sont surannées, nous venons de le démontrer ; et, en politique comme dans les arts, l'avantage est toujours à ce qui est nouveau¹. Dans un État paisible, des institutions immuables sont ce qu'il y a de mieux ; mais lorsqu'on doit faire face à de nombreuses difficultés, il faut aussi s'ingénier sans cesse à trouver de nouvelles ressources. C'est pour cela que les Athéniens, avec leur esprit d'entreprise, ont innové beaucoup plus que vous.

« C'est assez temporiser ; que votre apathie ait un terme. Venez en aide aujourd'hui, conformément à vos promesses, à vos autres alliés et aux Potidéates, en faisant une prompte invasion dans l'Attique. Autrement vous abandonnez à des ennemis implacables vos propres amis, des hommes qu'unit à vous une même origine² ; et nous, vous nous réduisez par le découragement à nous tourner vers quelque autre alliance. En cela nous ne fe-

¹ Aristote a évidemment en vue ce passage lorsqu'il dit (*Polit.*, II, 5) : « On se demande s'il est utile ou nuisible aux États de changer leurs anciennes lois. — Sans doute il est absurde de rester toujours dans les mêmes errements., mais il faut apporter une grande prudence..... *Du reste la comparaison avec les arts n'est pas juste ; faire progresser les arts, et changer les lois, sont choses toutes différentes.* »

² Les Potidéates étaient Doriens d'origine.

rions rien que de juste et envers les dieux garants des serments et aux yeux des hommes sensés. Car les violeurs des traités ne sont pas ceux qui, dans la détresse, vont ailleurs demander appui, mais ceux qui, oubliant leurs serments, laissent leurs amis sans défense. Si vous êtes résolus à une attitude ferme et énergique, nous resterons avec vous ; car il y aurait alors impiété à changer, et nous ne trouverions pas d'alliés mieux selon nos désirs.

« Que la sagesse préside donc à vos délibérations, et tâchez que, entre vos mains, le Péloponnèse n'ait pas à déchoir de la puissance que vous ont laissée vos ancêtres. »

LXXII. Ainsi parlèrent les Corinthiens. Il se trouvait alors à Lacédémone des ambassadeurs athéniens, venus précédemment pour d'autres objets. Instruits de ce qui se passait dans l'assemblée, ils crurent devoir s'y présenter, non point pour réfuter les accusations des villes alliées, mais pour démontrer, d'une manière générale, qu'au lieu de rien décider à la hâte, on devait examiner plus mûrement. Ils voulaient aussi faire connaître la puissance de leur patrie, rappeler aux vieillards ce qu'ils en savaient, instruire les jeunes gens de ce que leur inexpérience leur laissait ignorer. En un mot, ils espéraient, par leurs discours, faire incliner les Lacédémoniens vers la paix. Ils se présentèrent donc et dirent qu'ils désiraient, eux aussi, se faire entendre dans l'assemblée, si l'on n'y voyait aucun obstacle. Invités à s'y rendre, ils s'avancèrent et parlèrent ainsi :

LXXIII. « Il n'entre pas dans notre mission de répondre aux attaques de vos alliés ; nos concitoyens nous ont députés pour un tout autre objet. Cependant, in-

formés que de nombreuses clameurs s'élèvent contre nous, nous venons ici, non pour repousser les accusations des villes (car nous ne pouvons vous considérer comme juges entre eux et nous), mais pour empêcher que, dans une affaire importante, vous ne vous laissiez trop facilement entraîner par vos alliés à une résolution regrettable. Nous voulons aussi montrer, en réponse à tous ces discours tenus sur notre compte, que nous avons des droits légitimes sur ce dont nous sommes détenteurs, et que notre ville mérite quelque respect.

« A quoi bon rappeler des faits trop anciens et admis sur ouï-dire, lorsqu'on peut invoquer le témoignage de ceux-là mêmes qui vous écoutent ? Quant à la guerre médique et aux autres événements que vous connaissez comme nous, il nous est indispensable d'en parler, quoique nous courions risque de fatiguer en les rappelant sans cesse. En nous exposant alors, nous agissions dans l'intérêt commun ; vous avez eu votre part des avantages ; qu'il ne nous soit donc pas interdit absolument de rappeler ce que nous avons fait, si nous y trouvons quelque utilité. Ce que nous en dirons d'ailleurs est bien moins pour nous justifier que pour vous prouver, par cet exemple, quel est le peuple que vous aurez à combattre, si vous prenez d'imprudentes résolutions. Oui, nous le déclarons, à Marathon nous nous sommes les premiers, et seuls, hasardés contre le Barbare ; lorsqu'il revint ensuite, trop faibles pour le combattre sur terre, nous sommes montés sur nos vaisseaux, et, lui opposant un peuple tout entier, nous l'avons attaqué sur mer à Salamine. C'est grâce à notre victoire qu'il n'a pas pu faire voile vers le Péloponnèse et ravager, une à une, des villes incapables de se défendre mutuellement

contre une flotte nombreuse. Le Barbare lui-même nous rendit le plus éclatant témoignage : car, après sa défaite sur mer, il montra qu'il ne se sentait plus la même puissance en faisant une prompte retraite avec la plus grande partie de son armée.

LXXIV. « Dans ce grand événement, qui montra clairement que le salut des Grecs reposait sur leurs vaisseaux, nous avons mis au service de la Grèce les trois principaux éléments du succès, la flotte la plus nombreuse, un général d'une rare habileté, un zèle infatigable. Sur les trois cents vaisseaux¹ nous en avons fourni presque les deux tiers; le commandant était Thémistocle, à qui l'on doit surtout d'avoir combattu dans un détroit, circonstance qui évidemment sauva la Grèce : aussi lui avez-vous fait l'accueil le plus magnifique que jamais ait reçu étranger venu parmi vous². Quant au zèle et à l'audace, nous en avons donné la preuve la plus éclatante : nous ne recevions aucun secours par terre ; nous voyions les autres peuples déjà asservis jusqu'à nos frontières ; et c'est alors que, fidèles jusqu'au bout aux intérêts des alliés qui restaient, nous nous sommes décidés à laisser notre ville et à sacrifier tout ce qui nous appartenait ! Au lieu de nous disperser, ce qui nous eût rendus inutiles aux autres, nous sommes montés sur nos vaisseaux pour aller au-devant du péril, sans nous irriter de ce que vos secours nous avaient précédemment fait défaut. Aussi pouvons-

¹ Hérodote dit (VIII, 44) deux cent soixante vaisseaux, sur lesquels les Athéniens en avaient fourni cent quatre-vingts.

² Les Lacédémoniens lui décernèrent une couronne d'olivier et le plus beau char qui fût dans la ville. Des jeunes gens l'accompagnaient jusqu'aux frontières.

nous dire qu'en fait de services nous ne vous avons pas donné moins que nous n'avons reçu : vous, en effet, vous ne laissiez point vos villes désertes ; quand vous avez envoyé des secours, c'était dans le but de garantir vos foyers pour l'avenir, alors que vous craigniez tout autant pour vous-mêmes que pour nous ; car, quand notre ville était encore debout, vous n'êtes pas accourus. Nous, au contraire, nous laissions derrière nous une patrie qui déjà n'était plus ; l'espoir de la patrie à venir était peu de chose alors ; et cependant, affrontant le danger, nous avons contribué à vous sauver en nous sauvant nous-mêmes. Si, au contraire, craignant comme tant d'autres pour notre pays, nous avions commencé par nous soumettre au Mède ; si, plus tard, nous croyant perdus, nous n'avions eu l'audace de monter sur nos vaisseaux, vous n'auriez pu utilement combattre sur mer, faute d'une flotte suffisante, et l'ennemi eût paisiblement atteint le but qu'il se proposait.

LXXV. « Nous avons mérité, ô Lacédémoniens, par notre dévouement à cette époque, par la sagesse de nos vues, de ne pas rencontrer chez les Grecs cette violente jalousie contre notre domination actuelle. Car ce n'est point la violence qui nous l'a donnée : quand vous avez refusé de demeurer avec les alliés pour combattre les restes de l'armée barbare, eux-mêmes sont venus à nous, en nous priant de nous mettre à leur tête. La nature même des choses nous a forcés à porter notre domination au point où elle est parvenue ; nous y étions engagés d'abord par la crainte, ensuite par l'honneur, enfin par l'intérêt. Nous ne voyions plus de sécurité, nous voyions un danger réel à nous en départir, alors que la plupart des alliés nous haïssaient, quand plu-

sieurs déjà s'étaient soulevés et avaient dû être réduits, quand chez vous-mêmes l'amitié avait fait place au soupçon et à l'hostilité. Car c'est dans vos bras que se seraient jetés les rebelles; et on ne peut blâmer personne de bien assurer ses intérêts en prévision des plus graves périls.

LXXVI. « Vous-mêmes, ô Lacédémoniens, vous commandez aux villes du Péloponnèse, et vous y avez établi l'ordre qui convient à vos intérêts ¹. Et si, lors de la guerre, vous aviez persisté jusqu'au bout; si vous aviez, comme nous, encouru les haines qui s'attachent au commandement, nous sommes bien sûrs que vous ne seriez pas devenus moins odieux que nous aux alliés, et que force vous eût été ou de maintenir énergiquement votre domination ou de compromettre votre sécurité. Nous n'avons donc rien fait dont on doive s'étonner, rien qui ne soit dans l'ordre des choses humaines, en acceptant l'empire qu'on nous offrait, et en ne le laissant point échapper ensuite, dominés que nous étions par les mobiles les plus puissants, la crainte, l'honneur, l'intérêt. C'est une loi que nous n'avons pas établie les premiers, car elle est de tous les temps, que le plus faible soit soumis au plus fort. Nous nous croyons d'ailleurs dignes de l'empire, et telle était aussi votre opinion jusqu'à ce jour; mais maintenant, obéissant à un calcul d'intérêt, vous mettez en avant des principes de justice qui jamais n'ont détourné personne de s'agrandir par la force, quand l'occasion s'en est présentée. On doit même des éloges à ceux qui, tout en cédant au penchant de domination naturel à l'homme, ont montré

¹ C'est-à-dire des gouvernements aristocratiques.

en respect de la justice dont les dispensait leur puissance. Aussi sommes-nous persuadés que, si d'autres prenaient notre place, leur conduite prouverait combien nous sommes modérés. Et pourtant, par une étrange injustice, cette modération nous a plutôt valu le dénigrement que l'éloge ¹.

LXXVII. « En effet, quoique, même chez nous, nos contestations judiciaires avec nos alliés soient souvent jugées contre nous ²; quoique nous nous soumettions aux mêmes lois qui les régissent, on nous accuse d'aimer les procès ³ : personne ne se demande pourquoi ceux qui ont ailleurs l'empire, tout en se montrant moins modérés que nous envers les peuples soumis, n'encourent pas le même reproche : la raison en est que, quand on a la force à son service, on n'a pas besoin de recourir à la justice. Nos alliés, au contraire, sont habitués à vivre avec nous dans des rapports d'égalité; dès lors, s'ils échouent en quelque façon dans leurs prétentions, s'il leur faut se soumettre soit à nos décisions,

¹ Nous avons déjà, dans la préface, examiné la fidélité historique de ces discours : ce sont autant de tableaux destinés à résumer, sous un cadre poétique, les événements, les mœurs, les opinions du moment; mais il est par trop évident qu'ils n'ont pu être prononcés sous cette forme. Il est peu probable d'ailleurs qu'un orateur athénien eût exposé avec une telle crudité la doctrine du droit relevant de la force; mais, comme peinture de mœurs, l'historien est parfaitement dans le vrai. Ces doctrines, professées par les sophistes, avaient généralement prévalu à Athènes. Socrate consacra sa vie à les combattre. Platon les a éloquemment réfutées dans le *Gorgias*.

² Toutes les contestations d'intérêt public entre les Athéniens et leurs alliés étaient jugées à Athènes, et ces jugements provoquaient de nombreuses récriminations, comme ne présentant pas des garanties d'impartialité suffisantes.

³ Aristophane se moque fréquemment de cette manie des procès, dans les *Guêpes*, les *Chevaliers*, les *Acharniens*.

soit à l'autorité que nous donne le commandement, ils ne savent aucun gré de ce qu'on ne leur ôte rien de plus ; loin de là, aigris par la déception qu'ils éprouvent, ils s'irritent bien plus que si, mettant toute loi de côté dès le principe, nous eussions ouvertement abusé du pouvoir : car alors eux-mêmes n'eussent point osé prétendre qu'il ne faut pas que le plus faible cède au plus fort. Mais il paraît que les hommes supportent plus impatiemment l'injustice que la violence ; l'une paraît un attentat à nos droits de la part d'un égal, l'autre une nécessité qu'il faut subir avec la loi du plus fort. Ainsi ils ont souffert de la part du Mède des maux bien autres, et ils se résignaient ; tandis que notre domination leur semble dure : cela doit être ; le présent pèse toujours à qui subit l'autorité d'un autre.

« Quant à vous, si vous arriviez à l'empire, après nous en avoir précipités, vous ne tarderiez pas à perdre la faveur que vous a value la crainte que nous inspirons ; vos principes maintenant seraient encore ceux qui ont dirigé votre conduite pendant la courte durée de votre commandement contre les Mèdes ¹ ; car vos institutions sont incompatibles avec celles des autres peuples ², sans compter qu'une fois hors de chez vous ³ aucun de vous ne se conforme ni aux lois de sa patrie ni à celles du reste de la Grèce.

LXXVIII. « Consultez-vous donc avec lenteur dans

¹ La dureté de Pausanias avait alors indisposé tous les alliés, et fait déférer le commandement aux Athéniens.

² Il faut ajouter, pour compléter le raisonnement : Vous ne pourriez donc vivre avec eux sur le pied de l'égalité ; il vous faudrait imposer votre domination et agir en maîtres.

³ C'est-à-dire en guerre. La licence des Lacédémoniens en temps de guerre était proverbiale.

une affaire qui doit avoir de longues suites ; prenez garde que votre adhésion à une pensée, à des récriminations qui vous sont étrangères, n'entraîne pour vous des maux tout personnels. Songez aussi, avant de vous engager dans la guerre, à tout ce qu'elle a d'imprévu ; combien, en se prolongeant, elle a coutume d'amener de vicissitudes. Placés de part et d'autre à égale distance des événements, nous courons la chance en aveugles et sans savoir de quel côté elle penchera. En général, quand on entreprend une guerre, on commence par où il faudrait finir ; on agit d'abord ; puis, les maux venus, on se met à réfléchir. Nous ne sommes jamais tombés dans une pareille faute, et nous savons que vous vous en êtes également préservés ; nous vous exhortons donc, tandis que de part et d'autre nous sommes encore à temps pour prendre une sage détermination, à ne pas rompre le traité, à ne point violer vos serments, et à remettre à la justice la solution de notre différend, conformément aux conventions. Sinon, prenant à témoin les dieux vengeurs du parjure, nous tâcherons de punir les agresseurs en suivant la voie que vous nous aurez montrée. »

LXXIX. Ainsi parlèrent les Athéniens. Les Lacédémoniens, après avoir entendu les accusations des alliés et la réponse, les firent tous retirer et mirent l'affaire en délibération. La plupart étaient d'avis qu'il y avait agression, injustice consommée de la part des Athéniens, et qu'il fallait, en toute hâte, leur déclarer la guerre. Alors, leur roi Archidamos ¹, homme renommé pour son

¹ Archidamos II, fils de Zeuxidamos, succéda à Léotychidas, son aïeul. Il a donné son nom à la guerre du Péloponnèse, dont les dix premières années étaient autrefois appelées : Guerre d'Archidamos.

habileté et sa prudence, prit la parole en ces termes :

LXXX. « J'ai moi-même l'expérience de bien des guerres, ô Lacédémoniens, et je vois parmi vous des hommes de mon âge qui l'ont également. Aussi ne vous laisserez-vous point entraîner aveuglément, comme tant d'autres, à désirer la guerre, ni à la croire utile et sans danger. Celle sur laquelle vous délibérez en ce moment ne paraîtra pas, tant s'en faut, de médiocre importance, si l'on y réfléchit mûrement. Contre les Péloponnésiens et les peuples limitrophes nous combattons dans les mêmes conditions, et nous pouvons nous porter rapidement sur chaque point. Mais quand il s'agit d'hommes qui habitent une contrée éloignée, qui ont, de plus, une grande expérience de la mer, qui sont abondamment pourvus de tout, richesses particulières et publiques, flotte, chevaux, armes, population plus nombreuse qu'aucun autre État de la Grèce, nombreux alliés tributaires, peut-on s'engager légèrement dans une guerre contre eux? Sur quoi donc comptons-nous pour nous précipiter ainsi en avant sans préparatifs? Sur nos vaisseaux? Mais à cet égard nous leur sommes inférieurs; et, pour nous exercer, pour leur opposer une flotte, il faudra du temps. Sur nos finances? Sous ce rapport, notre infériorité est bien plus grande encore; nous n'avons ni trésor public ni ressources disponibles dans les fortunes privées.

LXXXI. « Peut-être a-t-on un autre motif de confiance: supérieurs par les armes et le nombre, nous pourrions faire des incursions sur leur territoire et le

Pausanias, dans le *Voyage hist.* III, a donné un abrégé de son règne.

ravager? Mais ils ont bien d'autres contrées soumises à leur domination et se procureront par mer tout ce dont ils ont besoin. Essayerons-nous de soulever leurs alliés? mais alors il nous faut une flotte pour les soutenir, puisque la plupart sont insulaires. Quelle espèce de guerre allons-nous donc faire? Si nous n'avons pas une marine supérieure, si nous ne tarissons la source des revenus qui entretiennent leurs flottes, c'est nous qui aurons le plus à souffrir; et avec cela nous ne pourrions plus honorablement proposer la paix, surtout si les premières hostilités paraissent de notre fait. Il ne faut donc pas nous laisser aller à l'espoir qu'il suffira de ravager leur pays pour en avoir bientôt fini avec cette guerre: je crains bien plutôt que nous ne la laissions à nos enfants; car il est vraisemblable que les Athéniens auront trop d'orgueil pour se rendre esclaves de leur sol et pour s'effrayer de la guerre, comme s'ils n'en avaient pas l'expérience.

LXXXII. « Je ne prétends pas cependant que nous laissions, sans nous émouvoir, les Athéniens maltraiter nos alliés, et que nous fermions les yeux sur leurs manœuvres. Mais j'entends qu'avant de prendre les armes, nous leur envoyions porter nos griefs, sans manifester ni impatience de la lutte ni faiblesse. Pendant ce temps nous ferons nos dispositions; nous engagerons dans notre cause des alliés, grecs ou barbares; nous verrons à nous procurer, n'importe de quel côté, un renfort de vaisseaux et d'argent; car, en butte comme nous le sommes aux machinations des Athéniens, on ne saurait nous blâmer de recourir, pour notre salut, non-seulement aux Grecs, mais encore aux barbares. En même temps déployons nous-mêmes toutes nos ressources. Si

les Athéniens écoutent nos réclamations, ce sera pour le mieux; sinon, laissons écouler deux ou trois ans, et alors, parfaitement préparés, marchons contre eux s'il nous convient. Peut-être, lorsqu'ils verront nos préparatifs répondre à nos discours, céderont-ils plus facilement; d'autant mieux que leur territoire ne sera pas entamé et qu'ils auront à délibérer non sur des ruines, mais sur des biens présents et encore intacts. Vous devez, en effet, regarder leur territoire uniquement comme un gage pour vous, gage d'autant plus sûr que le pays est mieux cultivé. Il vous faut donc épargner leurs campagnes le plus longtemps possible, au lieu de les réduire au désespoir et d'avoir par cela même moins de prise sur eux. Mais si, avant même d'avoir fait aucun préparatif, nous nous laissons entraîner par les plaintes de nos alliés à ravager l'Attique, prenez garde qu'il n'en résulte tout au contraire honte et embarras pour le Péloponnèse. On peut arranger les différends soit des villes entre elles, soit des particuliers; mais quand, pour une querelle particulière ¹, nous nous serons engagés tous ensemble dans une guerre dont on ne saurait prévoir l'issue, il ne sera pas facile d'en sortir avec honneur.

LXXXIII. « Et qu'on ne croie pas qu'étant si nombreux contre un seul peuple, il y a lâcheté à ne pas l'attaquer sur-le-champ : les Athéniens n'ont pas moins d'alliés que nous; ils en tirent des tributs; et la guerre dépend moins encore des armes que de l'argent qui les utilise, surtout quand c'est un État continental qui lutte contre une nation maritime. Procurons-nous donc d'abord de l'argent; mais, jusque-là, ne nous lais-

¹ Le différend des Corinthiens avec les Athéniens.

sons pas entraîner par les discours de nos alliés : c'est nous qui aurons la plus grande part dans la responsabilité, quelle que soit l'issue des événements ; c'est à nous aussi d'y réfléchir à loisir.

LXXXIV. « Cette lenteur et cette temporisation qu'on nous reproche tant, n'en rougissez pas : car la précipitation ne ferait que retarder le moment du repos, si vous commenciez la guerre sans y être préparés. Après tout, nous habitons une ville qui n'a jamais cessé d'être libre et heureuse entre toutes ; et ce qu'on blâme en nous n'est peut-être que prudence et sagesse. C'est grâce à cette disposition que seuls nous ne sommes ni insolents dans la prospérité, ni abattus comme d'autres par le malheur. Quand, par la louange, on veut nous précipiter dans des périls que nous ne croyons pas devoir affronter, nous ne nous laissons point exalter par la flatterie ; veut-on nous piquer par des reproches, ils ne nous touchent pas davantage, et nous savons résister sans colère. Cette sage modération fait notre force à la guerre et dans les conseils : à la guerre, parce que le sentiment de l'honneur tient beaucoup de la sagesse, et que le courage doit beaucoup aussi à la crainte du déshonneur ; dans les conseils, parce que, élevés dans une profonde ignorance du mépris des lois, nous sommes formés à une mâle et austère discipline qui ne nous permet pas de les violer. Assez peu versés, d'ailleurs, dans les vaines subtilités ¹, nous ne savons pas critiquer dans de beaux discours les préparatifs de nos ennemis pour démentir ensuite nos paroles par les faits ; nous croyons que l'intelligence de nos voi-

¹ Allusion perpétuelle aux habitudes des Athéniens.

sius ressemble à la nôtre, et que les hasards de l'avēnir échappent au raisonnement ¹. Nous supposons toujours que nos ennemis prendront de sages mesures, et nous faisons nos préparatifs en conséquence. Ce n'est point sur les fautes qu'ils pourront commettre que nous devons fonder nos espérances, mais bien sur les garanties que nous donnent nos propres mesures : car, en réalité, il n'y a pas, qu'on se garde de le croire, une grande différence d'un homme à un autre ; celui-là vaut le mieux qui a reçu l'éducation la plus forte et la plus austère.

LXXXV. « Ces principes nous ont été légués par nos pères, et nous les avons constamment suivis nous-mêmes, à notre grand avantage ; ne les abandonnons pas ; ne nous hâtons pas follement de prononcer en un jour, en un instant, sur tant d'hommes, de richesses et de villes, même sur notre propre gloire. Réfléchissons à loisir ; nous le pouvons mieux que personne, grâce à notre puissance. Envoyez à Athènes au sujet de Potidée ; envoyez-y également au sujet des injustices dont les alliés prétendent avoir à se plaindre. Les Athéniens eux-mêmes offrent l'arbitrage ; et on ne peut légitimement poursuivre tout d'abord comme agresseurs ceux qui se soumettent à la justice. En même temps préparez-vous à la guerre : vous ne pouvez prendre une détermination meilleure pour vous, plus redoutable à vos adversaires. »

Ainsi parla Archidamos. Sthénélaïdas, l'un des éphores en exercice, s'avança le dernier et s'exprima ainsi :

¹ Tout ceci est dirigé contre les Corinthiens. C'est-à-dire : les Corinthiens ne sont pas plus habiles que nous à prévoir l'avenir, et tout ce qu'ils ont dit des dangers futurs est imaginaire.

LXXXVI. « Je n'entends rien aux longs discours des Athéniens ; ils se sont beaucoup loués eux-mêmes, sans répondre aucunement à l'accusation d'injustes attaques contre nos alliés et le Péloponnèse. Au reste, si, après s'être bien conduits autrefois contre les Mèdes, ils agissent mal envers nous aujourd'hui, ils sont doublement punissables, puisqu'ils sont devenus pervers, de bons qu'ils étaient. Pour nous, ce que nous étions alors, nous le sommes encore ; et, si nous sommes sages, nous ne tolérerons point l'offense faite à nos alliés ; nous ne remettrons pas à l'avenir pour les venger, puisque leurs souffrances ne sont pas à venir. D'autres ont des richesses en abondance, des vaisseaux, des chevaux ; nous avons, nous, de bons alliés, qu'il ne faut pas livrer aux Athéniens. Ce n'est point en justice et par des paroles que doit être vidée la querelle ; car ce n'est point en paroles qu'ils ont souffert ; il faut les venger au plus vite et de toutes nos forces. Et qu'on ne vienne pas nous dire que nous devons délibérer quand on nous fait injure ; c'est bien plutôt à ceux qui méditent l'injustice qu'il appartient de délibérer longtemps. Décrétons donc la guerre, ô Lacédémoniens, comme il convient à Sparte ; ne laissons pas les Athéniens s'agrandir encore ; ne trahissons pas nos alliés ; mais, avec l'aide des dieux, marchons contre les agresseurs. »

LXXXVII. Après ces paroles, il mit lui-même la question aux voix en sa qualité d'éphore ; mais, comme à Lacédémone on vote par acclamation au lieu de déposer un suffrage, il déclara ne pas reconnaître dans quel sens était l'acclamation la plus forte ; il voulait que l'assemblée, en manifestant explicitement

son opinion pour la guerre, fût par cela même plus irrévocablement engagée. « Que ceux d'entre vous, dit-il, qui pensent que le traité est rompu et que les Athéniens nous ont fait injure, passent de ce côté (et il indiquait la place); que ceux qui sont d'une opinion contraire passent du côté opposé. » On se leva, et, après partage, ceux qui jugeaient le traité rompu furent, de beaucoup, les plus nombreux. Les Lacédémoniens rappelèrent alors les alliés¹ et leur dirent qu'ils jugeaient les Athéniens coupables; mais qu'ils voulaient convoquer tous les alliés à donner leur suffrage, afin de n'entreprendre la guerre que si elle était décidée dans une délibération générale. Cette affaire réglée, les alliés se retirèrent: les députés d'Athènes partirent après eux, lorsqu'ils eurent terminé l'affaire pour laquelle ils étaient venus. Ce vote, par lequel l'assemblée déclarait le traité rompu, eut lieu la quatorzième année de la trêve de trente ans² conclue après les affaires d'Eubée.

LXXXVIII. En déclarant le traité rompu et en votant pour la guerre, les Lacédémoniens cédèrent bien moins aux suggestions des alliés qu'à la crainte que leur inspiraient les Athéniens; car ils les voyaient en possession déjà de la plus grande partie de la Grèce, et craignaient qu'ils ne s'agrandissent encore.

LXXXIX. Voici, du reste, comment les Athéniens

¹ Ceux-ci se retiraient au moment de la délibération, lorsqu'il s'agissait de questions soumises à la décision des Lacédémoniens seuls. — Il résulte de l'ensemble de ce passage que le gouvernement aristocratique de Lacédémone avait gardé quelques-unes des formes démocratiques, en particulier la décision par le peuple des questions de paix et de guerre.

² 432 av. J.-C.

parvinrent à la direction des affaires, source première de leur puissance. Lorsque les Mèdes, vaincus sur terre et sur mer par les Grecs, eurent quitté l'Europe, et que ceux d'entre eux qui s'étaient enfuis sur leurs vaisseaux à Mycale eurent été anéantis ¹, Léotychidas, roi des Lacédémoniens, qui commandait les Grecs à Mycale, retourna dans sa patrie avec les alliés du Péloponnèse. Les Athéniens, au contraire, avec les alliés de l'Ionie et de l'Hellespont qui déjà s'étaient détachés du roi, continuèrent la guerre et assiégèrent Sestos ², occupée par les Mèdes. Ils passèrent l'hiver devant cette place, dont les rendit maîtres le départ des barbares ; ensuite ils quittèrent l'Hellespont pour rentrer chacun dans leur pays.

Dès que les barbares eurent évacué l'Attique, les Athéniens ramenèrent leurs enfants, leurs femmes et leurs effets des lieux où ils les avaient mis en sûreté ³, et se disposèrent à relever leur ville et leurs murailles. L'enceinte était détruite à peu de chose près ; la plupart des maisons étaient renversées ⁴ ; il ne restait debout que le petit nombre de celles qu'avaient occupées les plus considérables Perses.

XC. Les Lacédémoniens, informés de ce qui se préparait, envoyèrent une députation à Athènes. Personnellement ils auraient mieux aimé que ni Athènes ni

¹ Léotychidas et Xantippe vainquirent les Perses à Mycale, l'an 479 av. J.-C.

² Cette ville avait une assez grande importance, parce qu'elle assurait aux Perses le passage d'Asie en Thrace, et de là dans la Macédoine et le reste de la Grèce.

³ Trézène et Salamine.

⁴ Suivant Hérodote, Mardonius, en quittant la ville, brûla tout ce qui restait debout des temples et des maisons.

aucune autre ville ne fût fortifiée; mais ils étaient surtout poussés par leurs alliés qu'inquiétaient et la marine des Athéniens, bien plus nombreuse qu'autrefois, et l'audace dont ils avaient fait preuve dans la guerre médique. Ils les invitaient donc à ne pas se fortifier, et même à détruire, de concert avec eux, toutes les fortifications en dehors du Péloponnèse. Toutefois ils ne laissaient percer ni leur but ni leurs sentiments de défiance; ils donnaient pour prétexte qu'il ne fallait pas que les barbares, s'ils revenaient, trouvasent, comme dernièrement à Thèbes, un point fortifié qui servît de base à leurs attaques. Le Péloponnèse, disaient-ils, offrirait à tous les Grecs une retraite et un point d'appui suffisants.

Les Athéniens, sur l'avis de Thémistocle, répondirent à cette ouverture qu'ils allaient de leur côté envoyer aux Lacédémoniens des députés pour en conférer, et ils congédièrent sur-le-champ les ambassadeurs. Thémistocle demanda à être envoyé immédiatement à Lacédémone; on devait ensuite lui choisir des collègues; mais, au lieu de les faire partir sur-le-champ, on les retiendrait jusqu'à ce que la muraille eût atteint la hauteur strictement nécessaire pour la défense. Tout ce qu'il y avait d'habitants dans la ville, hommes, femmes, enfants, devait se mettre au travail, sans épargner ni édifices publics ni maisons particulières; tout ce qui pouvait offrir quelque utilité pour la construction du mur devait être démoli. Ces instructions données, il laissa entendre qu'il ferait le reste à Lacédémone, et partit. Une fois arrivé au lieu de se présenter devant les magistrats, il temporisa sous divers prétextes; quand quelqu'un des magistrats lui

demandait pourquoi il ne se rendait pas à l'assemblée, il répondait qu'il attendait ses collègues, restés en arrière pour quelque affaire ; qu'il comptait sur leur prompt arrivée et s'étonnait même de ne pas les voir paraître.

XCI. Quand on entendait Thémistocle, l'affection qu'on avait pour lui faisait accepter ses raisons. Mais, d'un autre côté, des personnes arrivant d'Athènes dénonçaient hautement que les fortifications se poursuivaient et que déjà la muraille gagnait en hauteur ; on n'avait aucun motif pour se refuser à les croire. Thémistocle, instruit de ces rapports, invita les Lacédémoniens à ne pas se laisser abuser par de vaines paroles, mais à députer plutôt quelques-uns des leurs, des hommes probes et véridiques, qui rapporteraient fidèlement ce qu'ils auraient vu. On les expédia. De son côté, il informa les Athéniens de cette députation par un avis secret, et leur recommanda de retenir les envoyés le moins ostensiblement possible, mais de ne pas les laisser aller avant qu'ils fussent eux-mêmes de retour ; car ses collègues, Abronichos, fils de Lysiclès, et Aristide, fils de Lysimaque, étaient enfin arrivés, lui annonçant que la muraille avait une hauteur suffisante. Il craignait que les Lacédémoniens, une fois instruits de la vérité, ne voulussent plus les laisser partir. Les Athéniens retinrent les envoyés, conformément à ses prescriptions. Alors Thémistocle se présenta devant les Lacédémoniens ; il déclara qu'Athènes était entourée de murs et pouvait désormais pourvoir à la sûreté de ses habitants ; que si les Lacédémoniens ou leurs alliés voulaient y envoyer quelque ambassade, ils auraient à traiter maintenant avec des hommes

connaissant et leurs propres intérêts et ceux de la Grèce ; que, quand ils avaient cru nécessaire d'abandonner leur ville et de monter sur leurs vaisseaux, ils avaient su prendre, sans les Lacédémoniens, cette audacieuse résolution ; qu'enfin, dans toutes les affaires où ils s'étaient consultés avec les Lacédémoniens, ils ne s'étaient montrés inférieurs à personne pour la sagesse des résolutions ; qu'il leur semblait utile actuellement de fortifier leur ville, et que l'intérêt des habitants était, en cela, d'accord avec celui de tous les alliés ; qu'en effet il était impossible, s'il n'y avait parité de situation et de forces, qu'on prît de concert et sur le pied de l'égalité des mesures analogues dans l'intérêt commun. Il fallait donc, disait-il, ou qu'aucun des confédérés n'eût de fortifications, ou qu'on approuvât ce qu'avaient fait les Athéniens.

XCII. Les Lacédémoniens, à ce discours, ne témoignèrent ouvertement aucun ressentiment contre les Athéniens, car ils n'avaient pas prétendu intimer une défense ; c'était seulement pour donner un conseil, dans l'intérêt commun, qu'ils avaient envoyé une députation ; d'ailleurs, ils témoignaient alors beaucoup de bienveillance aux Athéniens, surtout en raison de leur dévouement contre les Mèdes. Ils n'en éprouvèrent pas moins un secret dépit d'avoir manqué leur but. Quant aux députés, ils se retirèrent de part et d'autre sans récriminer.

XCIII. C'est ainsi que les Athéniens fortifièrent leur ville en peu de temps ; aussi reconnaît-on, aujourd'hui encore, que les constructions furent élevées à la hâte : les fondements sont formés de pierres non appareillées, souvent tout à fait brutes, et jetées là au hasard, comme

on les apportait ; on trouve même des cippes funéraires et des sculptures mêlés à la maçonnerie. Cela tient à ce que l'enceinte de la ville fut agrandie dans tous les sens et que, dans la précipitation du moment, on mettait tout en œuvre indistinctement.

Thémistocle persuada aussi de compléter les constructions du Pirée, commencées précédemment, l'année de son archontat ¹. Le Pirée, avec ses trois ports naturels, lui paraissait d'une haute importance ; car il pensait que les Athéniens trouveraient dans la marine, s'ils s'y adonnaient, de grandes ressources pour l'accroissement de leur puissance. Il osa le premier dire qu'ils devaient s'adonner à la mer, et tout d'abord il leur en prépara l'empire. C'est d'après ses conseils qu'on donna aux murs qui entourent le Pirée la largeur qu'on leur voit encore aujourd'hui. Deux chariots de pierres y passaient aisément en se croisant. A l'intérieur, il n'y avait ni moellon ni mortier ; il n'entrait dans les constructions que d'énormes blocs de pierre, taillés à angles droits et reliés entre eux extérieurement avec du fer et du plomb. Ils ne furent élevés qu'à la moitié de la hauteur qu'il avait projetée ; car il voulait que leur élévation et leur épaisseur pussent décourager toutes les tentatives des ennemis, et, dans sa pensée, un petit nombre d'hommes, même des moins valides, devaient suffire à les garder, pendant que les autres monteraient sur les vaisseaux. S'il se préoccupait surtout de la marine, c'était dans cette pensée, ce me semble, qu'il serait plus facile à l'armée du roi de pénétrer par mer que par terre.

¹ 493 av. J.-C. ; 4^e année de la LXXI^e olympiade.

Le Pirée lui semblait d'ailleurs plus important que la ville haute ; et, bien des fois, il conseilla aux Athéniens, si jamais ils étaient forcés par terre, de descendre au Pirée et d'y lutter sur leurs vaisseaux contre tous leurs ennemis.

C'est ainsi que les Athéniens fortifièrent leur ville et firent toutes leurs dispositions, immédiatement après la retraite des Mèdes.

XCIV. Cependant Pausanias, fils de Cléombrote, avait été envoyé de Lacédémone, pour commander les Grecs, à la tête de vingt vaisseaux du Péloponnèse. Les Athéniens naviguèrent de conserve avec trente vaisseaux ; un grand nombre d'alliés prirent part à l'expédition. Ils se portèrent contre Cypre, qu'ils soumirent en grande partie ; puis ils allèrent, toujours sous le même commandement, assiéger Byzance occupée par les Mèdes, et s'en emparèrent ¹.

XCV. Mais déjà la dureté de Pausanias commençait à peser aux Grecs ², particulièrement aux Ioniens et à tous ceux qui s'étaient récemment soustraits à la domination du roi ³. Ils allèrent trouver les Athéniens, et les prièrent, au nom de leur commune origine ⁴, de se mettre à leur tête, et de les protéger au besoin contre les violences de Pausanias. Les Athéniens accueillirent cette demande et leur témoignèrent les meilleures dis-

¹ Cette expédition eut lieu de 476 à 474 av. J.-C.

² Plutarque parle à plusieurs reprises (*Vies de Cicéron et d'Aristide*) des violences de Pausanias. Il allait jusqu'à frapper les chefs des nations alliées et à leur infliger des punitions dérisoires.

³ Cette défection avait eu lieu l'année des combats de Mycale et de Platée (479 av. J.-C.).

⁴ Parmi ces nouveaux alliés, Plutarque cite en première ligne les habitants de Chio, Samos et Lesbos.

positions, s'engageant à leur donner l'appui qu'ils réclamaient, et à prendre sur tout le reste les mesures qu'ils jugeraient les meilleures. Sur ces entrefaites les Lacédémoniens rappelèrent Pausanias pour le juger sur les faits venus à leur connaissance¹. Les Grecs qui venaient à Lacédémone se plaignaient vivement de ses injustices : dans son commandement il agissait plutôt en tyran qu'en général. Il fut donc rappelé au moment même où, en haine de lui, tous les alliés, à l'exception des soldats du Péloponnèse, se rangeaient sous les ordres des Athéniens². Arrivé à Lacédémone, il fut condamné pour violences envers des particuliers, mais absous sur les faits capitaux. Et pourtant on l'accusait surtout de médisme³, et le reproche paraissait fondé. Le commandement ne lui fut pas rendu ; on envoya à sa place Dorcis et quelques collègues, à la tête d'une armée peu nombreuse. Mais les alliés refusèrent de se placer sous leurs ordres ; ils se retirèrent alors et ne furent pas remplacés. Les Lacédémoniens craignaient qu'au dehors leurs généraux ne se corrompissent, comme il était arrivé pour Pausanias⁴. D'ailleurs, ils voulaient se débarrasser de la guerre médique ; ils croyaient les

¹ Suivant Diodore de Sicile (xi, 44) ce furent les Péloponnésiens placés sous les ordres de Pausanias qui l'envoyèrent accuser à Sparte.

² 470 ou 471 av. J.-C.

³ Trahison, intelligence avec les Mèdes. Cette accusation fut plus tard renouvelée, et Pausanias périt misérablement (V. plus bas I, 128).

⁴ « La détermination de Sparte parut étrange. Voyant que leurs généraux se laissaient corrompre par ce pouvoir si considérable, ils cessèrent d'envoyer des généraux, préférant au commandement de toute la Grèce des citoyens vertueux et le maintien des anciennes mœurs » (PLUT., *Arist.*, 23).

Athéniens en état de la conduire et bien disposés pour eux à cette époque.

XCVI. Les Athéniens, investis ainsi du commandement que les alliés leur avaient déferé en haine de Pausanias, fixèrent l'apport de chaque ville ¹ dans la lutte contre le Barbare; aux uns ils demandèrent de l'argent, aux autres des vaisseaux. Le prétexte était de ravager les terres du Roi, en représailles de ce qu'on avait souffert. C'est alors que fut instituée chez les Athéniens la magistrature des Hellénotames, chargés de percevoir le *Phoros* ². On désignait sous ce nom la contribution en argent. Le premier Phoros fut fixé à quatre cent soixante talents. Le trésor était déposé à Délos, et les assemblées se tenaient dans le temple.

XCVII. Commandant à des alliés d'abord indépendants et admis à délibérer dans les assemblées communes, les Athéniens accrurent successivement leur puissance et par les armes et par le maniement des affaires, dans l'intervalle qui sépare la guerre médique de celle-ci, au milieu de leurs démêlés soit avec les barbares et avec leurs alliés révoltés, soit avec les peuples du Péloponnèse, toujours mêlés, l'un ou l'autre, à ces querelles. Je me suis permis une digression ³ à ce sujet, parce que tous ceux qui m'ont précédé ont négligé cette partie, pour se borner à l'histoire de la Grèce avant la guerre médique, ou à la guerre médique elle-même. Le seul qui ait touché ce

¹ La répartition fut faite par Aristide.

² C'est-à-dire *apport*, la contribution pour la guerre médique.

³ Cette digression, destinée à combler une importante lacune historique, comprend un espace de 47 ans (478-432).

point, Hellanicos¹, dans son Histoire de l'Attique, l'a traité brièvement et laisse à désirer pour l'exactitude chronologique. C'est d'ailleurs par ces faits qu'on peut voir comment s'est établie la domination athénienne.

XCVIII. D'abord, sous le commandement de Cimon, fils de Miltiade, ils assiégèrent Eion, place occupée par les Mèdes, sur le Strymon², la prirent et réduisirent les habitants en esclavage. Scyros, île de la mer Égée, habitée par les Dolopes³, éprouva ensuite le même sort et reçut une colonie athénienne. Ils firent aussi la guerre aux Carystiens⁴; le reste de l'Eubée n'y prit aucune part, et, au bout de quelque temps, les hostilités finirent par une convention. Vint ensuite la défection des Naxiens, qu'ils attaquèrent et réduisirent à la suite d'un siège. Ce fut le premier peuple qui, contrairement au droit commun, passa de la condition d'allié à celle de sujet. Plus tard beaucoup d'autres eurent successivement le même sort.

XCIX. Les motifs de défection ne manquaient pas : au premier rang étaient le défaut de paiement des redevances en argent et en vaisseaux et le refus de service ; car les Athéniens agissaient avec rigueur et excitaient des mécontentements par l'imposition forcée de charges qu'on n'avait ni l'habitude ni la volonté de supporter. Sous bien d'autres rapports

¹ Hellanicos était né quelques années avant Hérodote ; ses écrits ont péri ; il n'en reste que des fragments insignifiants.

² En Thrace, à l'embouchure du Strymon ; c'était le port d'Amphipolis.

³ Les Dolopes étaient adonnés à la piraterie ; ils pillaient et massacraient tous les étrangers qui abordaient sur leurs côtes.

⁴ C'était le seul peuple de l'Eubée qui ne fût pas soumis aux Athéniens.

leur domination s'était appesantie¹ : dans les expéditions communes, ils ne traitaient plus les alliés sur le pied de l'égalité ; et, d'ailleurs, il leur était devenu facile de réduire ceux qui les abandonnaient. La faute en était aux alliés eux-mêmes ; car, par suite de leur répugnance pour le service militaire, la plupart d'entre eux, afin de ne pas quitter leurs foyers, stipulaient une redevance en argent, équivalente au contingent de vaisseaux auquel ils étaient tenus. La marine athénienne s'accroissait de leur contribution, et ensuite, lorsqu'eux-mêmes tentaient quelque défection, ils s'engageaient dans la guerre sans préparatifs et sans expérience.

C. Les Athéniens, assistés de leurs alliés, combattirent ensuite les Mèdes sur terre et sur mer, près du fleuve Eurymédon², en Pamphylie. Vainqueurs le même jour dans les deux affaires, sous le commandement de Cimon, fils de Miltiade, ils prirent aux Phéniciens ou détruisirent leurs deux cents galères.

Quelque temps³ après, les Thasiens se détachèrent de leur alliance, à propos de démêlés relatifs aux comptoirs et aux mines qu'ils exploitaient sur la côte de Thrace, en face de Thasos. Les Athéniens envoyèrent une flotte contre Thasos, remportèrent une victoire navale et firent une descente dans l'île. Vers le même temps ils envoyèrent dix mille colons, tant des leurs que des alliés, occuper, sur les bords du Strymon, le lieu appelé alors les Neuf-Voies, et maintenant Amphipolis. Après s'être emparés des Neuf-Voies sur les Édoniens,

¹ La suite du récit offrira de nombreux exemples de cette dureté attestée par tous les historiens. Les Athéniens, avec leurs mœurs élégantes et légères, étaient pour leurs alliés des tyrans sans pitié.

² Vers 466 av. J.-C.

³ On s'accorde à rapporter cette défection à l'an 465 av. J.-C.

ils s'avançaient vers l'intérieur¹, lorsque tous les Thraces², — également inquiets de la fortification des Neuf-Voies, se réunirent et les anéantirent à Drabisque, en Édonie³.

CI. Les Thasiens, vaincus et assiégés, se tournèrent vers les Lacédémoniens et les prièrent de leur venir en aide par une diversion sur l'Attique. Les Lacédémoniens s'y engagèrent, à l'insu des Athéniens; ils allaient agir, lorsqu'ils en furent détournés par le tremblement de terre⁴ qui eut lieu à cette époque. Les Hilotes⁵ profitèrent de cette occasion, ainsi que les Thuriates⁶ et les Éthéens, voisins des Lacédémoniens, pour se soulever et s'enfermer à Ithome. La plupart des Hilotes descendaient des anciens Messéniens réduits jadis en servitude, ce qui leur faisait donner à tous le nom de Messéniens⁷. Les Lacédémoniens eurent donc une guerre à soutenir contre les révoltés d'Ithome.

¹ Sous la conduite de Léagros et de Sophanès (Hérod., ix, 75). — On comprend difficilement que les Athéniens se soient ainsi avancés dans l'intérieur jusqu'à Drabisque, à moins que ce ne fût pour prévenir les attaques des Édoniens, ou pour soumettre toute la région des mines.

² Diodore (xii, 68) et Pausanias disent, au contraire, qu'ils furent anéantis par les Édoniens seuls.

³ 463 av. J.-C. L'Édonie confinait à la Thrace et était comprise entre le Strymon et le Nestos.

⁴ Ce tremblement de terre eut lieu 445 ans av. J.-C. Il fit périr vingt mille Lacédémoniens (Diodore, xii, 63) et renversa toute la ville, à l'exception de cinq maisons (Plut., *Cim.*).

⁵ Les Hilotes étaient les habitants d'Hélos, réduits à l'esclavage le plus abject après la prise de leur ville par les Lacédémoniens, en 1059. On désignait également sous ce nom les Messéniens réduits aussi en servitude.

⁶ Thuria était située près de l'embouchure du Pamisos, et Ithome à peu de distance à l'est de Messène.

⁷ Cette guerre fut même nommée, pour ce motif, troisième guerre de Messénie.

Quant aux Thasiens, ils capitulèrent, la troisième année du siège, rasèrent leurs fortifications, livrèrent aux Athéniens leurs vaisseaux, se soumirent à payer la somme à laquelle ils furent taxés et pour le présent et pour l'avenir, et enfin renoncèrent à toute prétention sur le continent et les mines.

CII. Les Lacédémoniens, voyant se prolonger la guerre contre les révoltés d'Ithome, eurent recours à leurs alliés et aux Athéniens. Ces derniers vinrent en grand nombre, sous les ordres de Cimon. On les avait appelés surtout à cause de leur réputation d'habileté dans l'art des sièges ; mais, les opérations ayant continué à traîner en longueur, cette habileté parut en défaut ; car ils auraient dû emporter la place. C'est à propos de cette expédition que se manifesta pour la première fois la mésintelligence entre les Lacédémoniens et les Athéniens. Les Lacédémoniens, voyant que la ville n'était pas enlevée de vive force, s'inquiétèrent de l'audace et de l'esprit remuant des Athéniens¹ ; ils les regardaient comme d'une autre race qu'eux et craignaient, si leur séjour devant Ithome se prolongeait, que leur fidélité ne fût pas à l'abri des suggestions des assiégés. Aussi, de tous leurs alliés, congédièrent-ils les Athéniens seuls, sous prétexte qu'ils n'avaient plus besoin d'eux ; mais sans leur témoigner aucun soupçon. Néanmoins, les Athéniens comprirent que le prétexte assigné à leur renvoi n'était pas sérieux et qu'il était survenu quelque défiance. Ils s'indignèrent et résolurent de ne point tolérer une pareille offense de la part des Lacédémoniens. Dès qu'ils se furent retirés, ils renoncèrent

¹ Diodore (xi, 64) dit aussi que les Lacédémoniens craignaient de les voir passer du côté des Messéniens.

à l'alliance contractée avec eux contre les Mèdes, et en formèrent une nouvelle avec les Argiens, ennemis de Lacédémone¹. Les Thessaliens entrèrent aussi dans la même ligue et se lièrent à chacun des deux peuples par les mêmes serments.

CIII. Après dix ans de siège, ceux d'Ithome, à bout de ressources, capitulèrent avec les Lacédémoniens², à la condition de sortir du Péloponnèse sous la foi des traités et de n'y rentrer jamais; que si quelqu'un d'eux y était surpris, il devenait esclave de celui qui l'aurait arrêté. Un oracle de la pythie avait précédemment ordonné aux Lacédémoniens de laisser aller le suppliant de Jupiter Ithoméen. Ils sortirent donc avec leurs enfants et leurs femmes; les Athéniens, en haine des Lacédémoniens, les accueillirent et les établirent à Naupacte³ qu'ils venaient de prendre récemment sur les Locriens Ozoles.

Les Mégariens vinrent aussi se joindre aux Athéniens; ils s'étaient séparés des Lacédémoniens, parce que les Corinthiens leur faisaient la guerre pour une question de limites. Les Athéniens occupèrent Mégare et Pèges; ils construisirent chez les Mégariens les longs murs, qui s'étendent de la ville à Nisée⁴, et en prirent eux-mêmes la garde. C'est surtout de là que date la haine violente des Corinthiens contre les Athéniens.

CIV. Cependant, Inaros de Libye, fils de Psammé-

¹ Cimon, qui avait conseillé cette expédition en faveur des Lacédémoniens, fut banni par l'ostracisme.

² 455 av. J.-C.

³ Aujourd'hui Lépante. La ville fut reprise à la fin de la guerre par les Lacédémoniens qui en chassèrent les Messéniens.

⁴ Nisée, à huit stades de Mégare, sur le golfe Saronique, était le port de cette ville.

tics, roi des Libyens qui confinent à l'Égypte, partit de Marée ¹, ville au-dessus de Pharos, et fit soulever la plus grande partie de l'Égypte contre le roi Artaxerxès ². Investi lui-même du commandement, il appela les Athéniens. Ceux-ci faisaient alors une expédition contre Cypre, avec deux cents vaisseaux tant d'Athènes que des alliés. Ils quittèrent Cypre à cet appel, remontèrent le Nil, et, maîtres du cours du fleuve, ainsi que des deux tiers de Memphis, ils assiégèrent la partie restée libre et qu'on appelait le Mur-Blanc. Là s'étaient réfugiés des Perses, des Mèdes et ceux des Égyptiens qui n'avaient pas pris part à la révolte.

CV. Les Athéniens, ayant fait une descente à Halies ³, attaquèrent les Corinthiens et les Épidauriens. Les Corinthiens furent vainqueurs. Plus tard les Athéniens livrèrent un combat naval aux Péloponnésiens, à la hauteur de Cécryphalie ⁴ et vainquirent à leur tour. Survint ensuite une guerre entre les Éginètes et les Athéniens. Une grande bataille navale se livra près d'Égine, entre les deux peuples, assistés l'un et l'autre de leurs alliés. Les Athéniens, commandés par Léocrate, fils de Strœbos, furent vainqueurs ; ils prirent soixante-dix vaisseaux, descendirent à terre et assiégèrent la ville. Les Lacédémoniens, voulant secourir les Éginètes, leur firent passer trois cents hoplites qui avaient précédemment servi comme auxiliaires avec les Corinthiens et les

¹ Marée, bourg à peu de distance d'Alexandrie, sur le bras Canopique, a donné son nom au lac Maréotis. Pharos, petite île, à l'embouchure du bras Canopique, fut plus tard jointe au continent.

² Artaxerxès-Longuemain qui régna de 467 à 425. L'expédition athénienne eut lieu vers 460.

³ Petite ville de l'Argolide, non loin de Trézène.

⁴ L. au N.-O. d'Égine, dans le golfe Saronique.

Épidauriens. En même temps ils occupèrent les hauteurs de Géranie¹, pendant que les Corinthiens et les alliés descendaient dans la Mégaride ; ils espéraient que les Athéniens, ayant une grande partie de leur armée occupée ailleurs, à Égine et en Égypte, seraient dans l'impossibilité de secourir les Mégariens, ou que, s'ils le faisaient, il leur faudrait abandonner Égine. Mais le corps expéditionnaire d'Égine ne fit aucun mouvement ; les Athéniens envoyèrent à Mégare, sous la conduite de Myronidès, les jeunes gens et les vieillards restés à Athènes ; une bataille qu'ils livrèrent aux Corinthiens resta indécise, et les deux partis se séparèrent, prétendant, chacun de son côté, n'avoir pas eu le dessous. Cependant les Corinthiens se retirèrent, et les Athéniens, qui avaient plutôt eu l'avantage, élevèrent un trophée. Mais les Corinthiens, traités de lâches à leur retour par les vieillards qui étaient restés à la ville, se préparèrent pendant douze jours entiers et revinrent élever un trophée de victoire en face de celui des Athéniens. Les Athéniens accoururent alors de Mégare, tuèrent ceux qui érigeaient le trophée, attaquèrent ensuite les autres et les mirent en déroute.

CVI. Les Corinthiens vaincus battirent en retraite. Un corps assez considérable d'entre eux, vivement poussé, se trompa de route et tomba dans une propriété particulière, entourée d'un large fossé et sans issue. Les Athéniens s'en aperçurent, firent face à l'entrée avec des hoplites, entourèrent l'enceinte de troupes légères et lapidèrent tous ceux qui s'y étaient engagés. Ce fut un grand désastre pour les Corinthiens. Le gros de leur armée regagna le pays.

¹ Promontoire de la Mégaride.

CVII. Vers cette époque ¹ les Athéniens commencèrent la construction des longs murs, qui s'étendent jusqu'à la mer, dans la direction de Phalère et du Pirée.

Les Phocéens firent une expédition contre les Doriens ², dont descendent les Lacédémoniens ; ils attaquèrent Bœos, Cytinion, Érinéos, et prirent une de ces petites places. Les Lacédémoniens, sous la conduite de Nicomède, fils de Cléombrote, qui commandait à la place du roi Plistoanax, fils de Pausanias, trop jeune encore, se portèrent au secours des Doriens, avec quinze cents de leurs hoplites et dix mille des alliés. Ils forcèrent les Phocéens à rendre la ville par capitulation, et se retirèrent. Mais la difficulté était de rentrer chez eux ; s'ils voulaient prendre la mer et traverser le golfe de Crissa, ils devaient trouver en croisière la flotte athénienne qui leur barrait le passage. Par la Géranie, la route ne leur paraissait pas sûre, les Athéniens étant maîtres de Mégare et de Pèges. D'ailleurs, indépendamment des difficultés de la route, les issues étant constamment gardées par les Athéniens, les Lacédémoniens sentaient bien que le passage de ce côté leur serait aussi disputé. Ils crurent donc devoir s'arrêter en Béotie, pour considérer à loisir quel serait le moyen le plus sûr d'opérer leur retraite. En prenant ce parti, ils avaient aussi cédé un peu aux instigations secrètes de quelques Athéniens qui espéraient détruire la démocratie et empêcher la construction des longs murs ³. Les Athéniens en masse se portèrent contre eux, assistés de mille Argiens et des divers contingents

¹ 457 av. notre ère.

² Au nord-ouest de la Phocide, près du mont OËta.

³ L'aristocratie voyait avec inquiétude l'accroissement de la ma-



des alliés, en tout quatorze mille hommes : ce qui les détermina à cette expédition fut l'embarras dans lequel ils supposaient les Lacédémoniens pour opérer leur retraite, et aussi quelque soupçon de ce qui se tramait contre la démocratie. Un corps de cavalerie thessalienne marchait avec eux, conformément au traité ¹; mais, pendant l'action, il passa aux Lacédémoniens.

CVIII. Le combat se livra à Tanagre ², en Béotie. La victoire resta aux Lacédémoniens et à leurs alliés ; mais il y eut de part et d'autre un grand carnage. Les Lacédémoniens pénétrèrent dans la Mégaride, coupèrent les arbres, et rentrèrent chez eux par la Géranie et l'isthme. Soixante-deux jours après ce combat, les Athéniens, sous la conduite de Myronidès, allèrent attaquer les Béotiens, les battirent à OEnophytes ³, et soumirent la Béotie, ainsi que la Phocide. Ils rasèrent les fortifications de Tanagre, et prirent chez les Locriens d'Oponte cent otages choisis parmi les plus riches citoyens. Enfin ils terminèrent chez eux la construction des longs murs.

Vint ensuite la capitulation des Éginètes. Ils se rendirent aux Athéniens ⁴, rasèrent leurs murailles, livrèrent leurs vaisseaux, et se soumirent pour l'avenir à un tribut déterminé.

Les Athéniens firent avec leur flotte le tour du Péloponnèse, sous le commandement de Tolmidès, fils de

rine, qui déplaçait sans cesse les fortunes et favorisait par là les développements de la démocratie. C'était elle qui appelait les Lacédémoniens.

¹ Le traité dont il a été question au chap. cii.

² 457 av. J.-C.

³ A peu de distance de Tanagre, sur l'Asopus.

⁴ La 4^e année de la LXXX^e olympiade. 456 av. J.-C.

Tolmæos; ils brûlèrent le chantier maritime des Lacédémoniens ¹, prirent Chalcis, ville dépendante de Corinthe, descendirent à terre et battirent les Sicyoniens.

CIX. Les Athéniens et les alliés qui se trouvaient en Égypte s'y étaient maintenus; mais la guerre avait eu pour eux bien des alternatives : d'abord ils s'étaient emparés de l'Égypte. Le roi ² avait envoyé alors à Lacédémone le Perse Mégabaze, avec de l'argent, pour déterminer les Péloponnésiens à envahir l'Attique, et forcer ainsi les Athéniens à évacuer l'Égypte; mais l'affaire échoua : Mégabaze, voyant que l'argent était dépensé en pure perte, retourna en Asie avec le reste de ses trésors. Le Perse Mégabyze, fils de Zopyre ³, fut alors envoyé en Égypte à la tête d'une nombreuse armée; il arriva par terre, vainquit dans un combat les Égyptiens et leurs alliés, chassa les Grecs de Memphis et finit par les enfermer dans l'île de Prosopitis ⁴. Après les avoir assiégés dix-huit mois, il dessécha le lit du fleuve en détournant les eaux, mit les vaisseaux à sec et joignit la plus grande partie de l'île au continent; il y passa alors à pied et s'en empara.

CX. Ainsi furent ruinées les affaires des Grecs, après six ans de guerre. De cette nombreuse armée, bien peu d'hommes purent se sauver à Cyrène, en traversant la Libye. La plupart avaient péri. L'Égypte rentra sous la domination du roi, à l'exception du Marais ⁵, où régnait

¹ Gythium, au nord du Péloponnèse, sur le golfe de Laconie.

² Ces mots désignent toujours le Grand Roi, le roi de Perse.

³ Celui dont Hérodote raconte la mutilation volontaire (III, 160).

⁴ Dans le Delta.

⁵ Partie du Delta, comprise entre les bouches Bolbitique et Sébenitique.

Amyrtée. Il échnappa à toutes les poursuites, grâce à l'étendue du Marais et au courage des habitants, les plus belliqueux des Égyptiens. Quant à Inaros, roi des Libyens, cause de tout ce trouble en Égypte, il fut pris par trahison et mis en croix. Cinquante trirèmes d'Athènes et des alliés, envoyées en Égypte pour relever les premières, abordèrent à l'embouchure du Nil nommée Mendésienne, sans rien savoir de ce qui s'était passé. Un corps d'infanterie les attaqua par terre, et la flotte phénicienne par mer; la plupart des vaisseaux furent détruits; très-peu parvinrent à s'échapper. Ainsi se termina cette grande expédition des Athéniens et de leurs alliés en Égypte ¹.

CXI. Oreste, fils d'Échécratidès, roi des Thessaliens, chassé du trône, persuada aux Athéniens de l'y rétablir. Ils prirent avec eux les Béotiens et les Phocéens, leurs alliés, et marchèrent contre Pharsale en Thessalie; mais, contenus par cavalerie thessalienne, ils ne furent jamais maîtres que du terrain qu'ils occupaient, sans pouvoir s'éloigner de leur camp. N'ayant pu ni prendre la ville ni réaliser en rien l'objet de leur expédition, ils s'en retournèrent sans avoir rien fait et ramenèrent Oreste avec eux ².

¹ 457 av. J.-C. — Le récit de Diodore (xi, 77) est tout différent. Les Athéniens, abandonnés par les Égyptiens leurs alliés, ne perdirent cependant pas courage; ils brûlèrent leurs vaisseaux, et s'engagèrent mutuellement à se défendre jusqu'à la dernière extrémité; aussi les Perses, voyant qu'ils ne pourraient les vaincre sans une perte considérable, leur accordèrent une capitulation, aux termes de laquelle ils quittèrent l'Égypte et se rendirent à Cyrène, où ils s'embarquèrent pour Athènes.

² Diodore (xi, 83) raconte les mêmes événements, et ajoute que le principal motif des Athéniens était de se venger de la trahison des Thessaliens à Tanagre.

Peu de temps après, mille Athéniens s'embarquèrent à Pèges, place en leur pouvoir, et longèrent la côte jusqu'à Sicyone, sous le commandement de Périclès, fils de Xanthippe. Ils firent une descente et battirent ceux des Sicyoniens qui en vinrent aux mains avec eux ¹; aussitôt après ils s'adjoignirent les Achéens et traversèrent le golfe pour aller, sur la côte opposée, attaquer OEniades ², en Acarnanie. Mais, après un siège inutile, ils renoncèrent à cette entreprise et retournèrent chez eux.

CXII. Trois ans après ces événements ³, une trêve de cinq ans fut conclue entre les Péloponnésiens et les Athéniens. Ceux-ci, en paix dès lors avec la Grèce, envoyèrent contre Cypre deux cents vaisseaux, tant d'Athènes que des alliés, sous le commandement de Cimon. Soixante vaisseaux furent détachés de cette flotte vers l'Égypte, à la demande d'Amyrtée, ce roi du Marais. Les autres assiégèrent Citium. Mais Cimon mourut; la famine survint; ils levèrent le siège de Citium et repartirent ⁴. En passant au-dessus de Salamine, en Cypre, ils rencontrèrent les Phéniciens et les Ciliciens, les combattirent en même temps sur terre et sur mer et remportèrent une double victoire. Après ce succès, ils rentrèrent au port. Les autres vaisseaux partis en même temps et détachés vers l'Égypte rentrèrent également.

¹ Plutarque (*Péricl.*) raconte ces faits avec beaucoup plus de détails. C'est à Némée, assez avant dans les terres, que Périclès alla attaquer les Sicyoniens; il les battit et éleva un trophée.

² Sur le fleuve Achéloüs.

³ 450 av. J.-C.

⁴ Le récit de Diodore est tout à fait différent (voy. XII, 4). Les Athéniens se seraient emparés de Cypre et seraient revenus vainqueurs après la mort de Cimon.

Les Lacédémoniens firent ensuite ¹ l'expédition qui a reçu le nom de Guerre sacrée ; ils s'emparèrent du temple de Delphes et le remirent aux Delphiens ; mais, après leur départ, les Athéniens l'attaquèrent à leur tour, s'en rendirent maîtres, et le confièrent aux Phocéens.

CXIII. Quelque temps après eut lieu l'expédition des Athéniens en Béotie. Les exilés béotiens occupaient Orchomène, Chéronée et quelques autres places de la Béotie. Les Athéniens, fatigués de l'hostilité de ces villes, envoyèrent contre elles mille de leurs hoplites et les contingents de chacun des alliés, sous le commandement de Tolmidès, fils de Tolmæos. Ils prirent Chéronée, réduisirent les habitants en servitude, et se retirèrent après y avoir mis garnison. Mais, en traversant le territoire de Coronée, ils furent assaillis par les exilés béotiens d'Orchomène ², assistés des Locriens, des fugitifs de l'Eubée et de tous ceux qui avaient contre eux les mêmes griefs. Ceux-ci furent vainqueurs, tuèrent une partie des Athéniens et firent les autres prisonniers. Les Athéniens durent abandonner par un traité la Béotie tout entière, à la condition qu'on leur rendrait leurs prisonniers. Les exilés béotiens et tous les autres rentrèrent et recouvrèrent leur indépendance.

CXIV. Peu après, l'Eubée se détacha des Athéniens ³. Déjà Périclès y était passé avec une armée athénienne, lorsqu'on lui annonça que Mégare venait de faire défec-

¹ 448 av. J.-C.

² Sous la conduite de Sparton (Plut., *Agésil.*). Ce combat fut livré 447 av. J.-C.

³ L'an 446 (3^e année de la LXXXIII^e olymp., suivant Diodore).

tion, que les Péloponnésiens allaient envahir l'Attique, et que les Mégariens avaient massacré la garnison athénienne, à part ce qui avait pu se réfugier à Nisée. En même temps les Mégariens avaient appelé à leur secours les Corinthiens, les Sicyoniens et les Épidauriens. Périclès ramena en toute hâte son armée de l'Eubée.

Les Péloponnésiens envahirent l'Attique, sous le commandement de Plistoanax, fils de Pausanias, roi des Lacédémoniens, et s'avancèrent jusqu'à Éleusis et à la plaine de Thria ¹, qu'ils ravagèrent. Ils n'allèrent pas plus loin et rentrèrent chez eux ². Les Athéniens alors repassèrent en Eubée, sous la conduite de Périclès, et soumirent l'île entière. Ils admirèrent tous les habitants à composition, excepté ceux d'Hestiée, qu'ils chassèrent, et dont ils occupèrent eux-mêmes le pays.

CXV. Peu après leur retour d'Eubée, ils firent avec les Lacédémoniens et leurs alliés une trêve de trente ans ³ et rendirent Nisée, Pèges, Trézène et l'Achaïe; c'était tout ce qu'ils avaient conquis sur les Péloponnésiens.

Six ans plus tard, la guerre éclata entre les Samiens et les Milésiens, au sujet de Priène ⁴. Les Milésiens,

¹ On suppose que cette plaine était située entre Éleusis, Éleuthère et Acharné.

² Plutarque (*Péricl.*) dit que Périclès corrompit Plistoanax et Cléandridas, son conseiller, et acheta la retraite des Péloponnésiens.

³ 445 av. J.-C. Une colonne avait été élevée à Olympie, devant la statue de Jupiter, et on y avait inscrit les conditions de la trêve.

⁴ A propos de la délimitation des frontières, sur les rives du Méandre. Les Athéniens commencèrent par se poser en arbitres du

ayant eu le dessous, vinrent à Athènes récriminer contre les Samiens. Ils avaient pris avec eux quelques particuliers de Samos qui aspiraient à changer la forme du gouvernement. Les Athéniens mirent à la voile pour Samos, avec quarante vaisseaux, et y établirent la démocratie; ils prirent comme otages cinquante enfants samiens et autant d'hommes faits, qu'ils déposèrent à Lemnos; puis ils mirent garnison dans l'île et se retirèrent.

Cependant quelques-uns des Samiens qui avaient quitté l'île pour se réfugier sur le continent se liguèrent avec les plus puissants de ceux qui étaient restés dans la ville, et avec Pissythnès, fils d'Hystaspe, alors gouverneur de Sardes. Ils réunirent sept cents hommes de troupes auxiliaires et passèrent de nuit à Samos. D'abord ils se portèrent contre les chefs du parti populaire, qu'ils saisirent pour la plupart. Ils allèrent ensuite enlever furtivement leurs otages de Lemnos, rompirent avec Athènes, livrèrent à Pissythnès la garnison athénienne, ainsi que les chefs qui étaient entre leurs mains, et se disposèrent aussitôt à attaquer Milet. Les Byzantins entrèrent aussi dans leur défection.

CXVI. A cette nouvelle, les Athéniens firent voile pour Samos avec soixante vaisseaux. Seize de ces bâtiments ne prirent point part aux opérations, ayant été détachés les uns sur les côtes de Carie pour observer la flotte phénicienne, les autres à Chio et à Lesbos pour demander des secours. Ce fut donc avec quarante-quatre vaisseaux que les Athéniens, commandés par

différend, et, sur le refus des Samiens d'accepter l'arbitrage, ils marchèrent contre eux (Plut., *Périd.*).

Périclès et neuf autres généraux ¹, attaquèrent, près de l'île de Tragie ², soixante-dix vaisseaux samiens, dont vingt portaient des soldats. Cette flotte revenait alors de Milet. Les Athéniens furent victorieux ; plus tard, renforcés par quarante vaisseaux d'Athènes et par vingt-cinq de Chio et de Lesbos, ils descendirent à terre, furent encore vainqueurs et investirent la ville sur trois côtés au moyen d'une contre-enceinte ; en même temps qu'ils la bloquaient par mer. Périclès prit alors soixante des vaisseaux qui faisaient le siège, et, sur l'avis que la flotte phénicienne s'avançait, il se porta rapidement vers Caunes ³ et la Carie. Car déjà Stésagoras et d'autres Samiens étaient parvenus à sortir, avec cinq vaisseaux, pour aller à la rencontre des Phéniciens ⁴.

CXVII. Pendant ce temps les Samiens, étant sortis du port à l'improviste, tombèrent sur le mouillage ennemi, que rien ne protégeait, détruisirent les bâtiments d'avant-garde, battirent les vaisseaux qui vinrent à leur rencontre et restèrent, quatorze jours durant, maîtres de la mer qui baigne Samos ⁵. Ils en profitèrent pour faire entrer et sortir tout ce qu'ils voulurent. Mais, au retour de Périclès, ils se virent de nouveau bloqués par la flotte. Il arriva ensuite d'Athènes quarante vaisseaux de renfort sous le commandement

¹ Un grand nombre d'auteurs anciens mettent Sophocle, le poète tragique, au nombre de ces neuf généraux.

² Petite île, près de Samos.

³ Caunes était au sud de la Carie, en face de Rhodes.

⁴ Les Phéniciens, sujets du roi de Perse, combattent ici pour son compte.

⁵ Les Samiens étaient commandés, dans cette action, par le philosophe Mélissus (Plut., *Péricl.*).

de Thucydid¹, d'Agnon et de Phormion ; vingt aux ordres de Tleptolème et d'Anticlès ; enfin trente de Chio et de Lesbos. Les Samiens tentèrent un combat de mer, mais ils ne tinrent pas longtemps ; réduits bientôt à l'impossibilité de résister, ils capitulèrent² après neuf mois de siège aux conditions suivantes : ils rasèrent leurs murailles, livrèrent des otages et leurs vaisseaux, et s'engagèrent à payer, à des échéances déterminées, les frais de la guerre³. Les Byzantins se soumirent également et redevinrent, comme auparavant, sujets d'Athènes.

CXVIII. Après ces événements³, et à quelques années d'intervalle, se placent les faits rapportés plus haut, l'affaire de Corcyre, celle de Potidée, et tout ce qui servit de prétexte à la guerre actuelle. Toutes ces entreprises des Grecs contre les Grecs ou contre les barbares remplissent un intervalle de cinquante ans, de la retraite de Xerxès à la guerre du Péloponnèse. Pendant cette période, les Athéniens affermirent leur domination et parvinrent à un haut degré de puissance. Les Lacédémoniens le sentaient, mais n'y apportaient aucune entrave ; à part quelques courts intervalles de résistance, ils restèrent généralement inactifs. Même avant cette époque ils répugnaient à faire la guerre, à moins de nécessité absolue, et ils en avaient d'ailleurs été empêchés par des luttes intestines. Mais, lorsque la puissance athénienne eut

¹ Thucydide, fils de Mélésias d'Alopèce, n'est pas le même que notre historien ; c'est l'adversaire de Périclès, cité par Plutarque, le chef de l'aristocratie.

² Deux cents talents, suivant Diodore (xii, 28).

³ 436 av. J.-C., neuf ans après la conclusion de la trêve de trente ans.

grandi visiblement, lorsque déjà elle en vint à entamer leurs alliés, perdant alors patience, ils crurent nécessaire d'attaquer avec la plus grande vigueur et de briser, s'ils le pouvaient, cette domination : tel fut le but de la guerre actuelle.

Les Lacédémoniens décidèrent donc que la trêve était rompue et qu'il y avait eu agression injuste de la part des Athéniens. Ils envoyèrent à Delphes demander au dieu s'il leur serait avantageux de faire la guerre : le dieu, dit-on, répondit qu'en combattant avec énergie, *on*¹ aurait la victoire, et que, invoqué ou non, il prêterait lui-même son appui².

CXIX. Ils convoquèrent de nouveau les alliés pour mettre aux voix la question de guerre. Les députés des villes alliées arrivèrent, et, l'assemblée s'étant formée, chacun émit son opinion. La plupart accusèrent les Athéniens et se déclarèrent pour la guerre. Les Corinthiens, inquiets pour Potidée, avaient agi à l'avance auprès de chaque État isolément, pour faire décréter la guerre; ils étaient présents, s'avancèrent les derniers, et parlèrent en ces termes :

CXX. « Généreux alliés, nous ne pouvons plus adresser de reproches aux Lacédémoniens; car ce n'est qu'après avoir eux-mêmes décrété la guerre, qu'ils nous appellent aujourd'hui à nous prononcer. C'est ainsi que doivent agir ceux à qui est dévolu le commande-

¹ Κατὰ κράτος πολεμοῦσι νίκην ἔσσεσθαι. L'oracle est amphibologique, comme de coutume, et peut être interprété en faveur des deux peuples.

² Il y a évidemment là, comme le remarque le scoliaste, une allusion à la peste d'Athènes, Apollon étant le dieu qui envoie la peste et les fléaux.

ment : partisans de l'égalité chez eux ; mais, dès qu'il s'agit des intérêts communs, jaloux d'y pourvoir les premiers, comme ils sont aussi, en toute occasion, l'objet des premiers honneurs.

« Ceux d'entre nous qui ont eu des rapports avec les Athéniens n'ont pas besoin d'apprendre à se tenir en garde contre eux ; mais ceux qui habitent l'intérieur, loin des places de commerce, doivent songer que, s'ils ne viennent au secours des habitants de la côte, ils auront eux-mêmes plus de difficulté à exporter leurs denrées et à recevoir en échange ce que la mer apporte au continent. Ils jugeraient mal les intérêts actuels s'ils croyaient y être étrangers ; ils doivent songer au contraire qu'en délaissant les villes maritimes, le danger viendra jusqu'à eux, et que c'est sur eux-mêmes, non moins que sur nous, qu'ils délibèrent en ce moment. Qu'ils ne craignent donc pas d'échanger la paix pour la guerre : sans doute il est de la prudence de rester en repos quand on n'a pas été lésé ; mais aussi, en présence d'une injustice, l'homme de cœur n'hésite pas à renoncer à la paix pour courir aux armes, sauf à traiter ensuite, une fois le succès obtenu. S'il n'est pas enivré par la victoire, il n'est point non plus énervé par le repos et la paix, au point de se résigner à l'injustice ; car celui que les jouissances rendent timide sera bientôt, s'il reste oisif, dépouillé de ce placide bien-être pour lequel il craint tant ; et celui qui, à la guerre, se laisse enfler par le succès, ne songe pas qu'il cède aux entraînements d'une perfide audace. Bien des entreprises mal conçues ont réussi contre des adversaires plus inconsidérés encore ; mais un plus grand nombre encore, parfaitement conçues en appa-

rence, n'ont cependant abouti qu'à la honte. C'est que personne n'apporte dans l'exécution la même décision que dans la conception d'un projet : on délibère en toute sécurité, et on faiblit, par crainte, quand il faut agir.

CXXI. « Quant à nous, c'est pour repousser une injustice et venger de justes griefs que nous réveillons aujourd'hui la guerre. Les Athéniens châtiés, nous déposerons à temps les armes.

« Nous avons bien des chances de vaincre : d'abord nous avons pour nous le nombre et l'expérience des combats ; ensuite nous avons tous également l'habitude de l'obéissance. Quant à la marine, qui fait leur force, nous en formerons une avec les ressources particulières de chaque ville et les trésors déposés à Delphes et à Olympie¹. Au moyen d'un emprunt nous serons en mesure de débaucher, par une solde plus élevée, leurs matelots étrangers² ; car la puissance athénienne est plutôt mercenaire que nationale ; la nôtre, fondée sur nos personnes bien plus que sur nos richesses, a moins à craindre à cet égard. Une seule victoire navale nous les livre vraisemblablement. S'ils résistent, nous aurons plus de temps pour nous exercer à la marine, et, une fois égaux par la science, nous l'emporterons certainement par le courage : car les avantages que nous tenons de la nature, ils ne sauraient les acquérir par l'étude ; et la supériorité que leur donne

¹ Il ne peut être question ici de piller les temples ; les Corinthiens proposaient d'emprunter, comme cela se pratiquait dans les nécessités pressantes, les trésors de Delphes et d'Olympie.

² Ces matelots étaient levés dans toutes les parties de la Grèce, même dans le Péloponnèse.

la science, nous la leur enlèverons par le travail. Il nous faut de l'argent pour ces dépenses ; eh bien ! nous le fournirons : il serait vraiment étrange, quand leurs alliés ne se lassent pas de payer leur asservissement, que nous ne voulussions pas, nous, faire la moindre dépense pour nous venger de nos ennemis, pour assurer en même temps notre propre salut, et empêcher que ces mêmes richesses ne deviennent entre les mains des ravisseurs l'instrument de notre ruine.

CXXII. « Nous avons encore d'autres moyens à leur opposer dans cette guerre : la défection de leurs alliés, dont la première conséquence est de tarir les revenus, source de leur puissance ; la construction de forteresses sur leur territoire¹, et tant d'autres ressources qu'on ne saurait prévoir actuellement. Car la guerre ne suit pas, tant s'en faut, une marche réglée à l'avance ; c'est elle-même qui, le plus souvent, combine ses moyens au gré des circonstances. Y rester maître de soi est le gage le plus sûr du succès ; s'y laisser emporter, c'est s'exposer à plus de revers.

« Songeons, en outre, que, si chacun de nous n'avait à contester que sur des limites et contre des ennemis égaux en forces, on pourrait se résigner ; mais aujourd'hui les Athéniens, en état de lutter contre nous tous réunis, sont bien plus forts encore contre chaque ville isolément. Si donc nous ne nous réunissons tous ensemble, si peuples et villes ne se confédèrent dans une même pensée pour la défense commune, isolés, ils nous subjuguèrent sans peine ; et sachez que la défaite

¹ Les Lacédémoniens fortifièrent, en effet, Décélie, pour en faire la base de leurs opérations contre l'Attique (Thucyd., I, 142).

(quelque cruel que ce mot soit à entendre) n'apporterait avec elle rien moins que la servitude. Une pareille supposition, la seule pensée que tant de villes puissent être maltraitées par une seule, est déjà une honte pour le Péloponnèse. Éprouver un pareil sort ne paraîtrait alors que justice; s'y résigner serait lâcheté. Nous montrerons-nous donc indignes de nos ancêtres? Ils ont affranchi la Grèce entière; et nous ne saurions affermir la liberté, même chez nous! Nous laisserions une ville s'ériger en tyran, nous qui, lorsqu'un seul homme affecte la tyrannie dans un État, nous faisons gloire de le renverser! Quant à nous, nous ne savons pas comment cette conduite échapperait au triple reproche d'imprévoyance, d'apathie ou d'incurie, trois vices funestes entre tous; puisque c'est pour ne les avoir pas évités que vous en êtes venus à cette dédaigneuse indifférence qui a déjà causé bien des catastrophes, et qui, pour avoir conduit tant d'hommes à leur perte, a reçu le nom d'aveuglement.

CXXIII. « Mais à quoi bon critiquer longuement le passé, si ce n'est en vue des intérêts actuels! C'est en faveur de l'avenir qu'il faut venir en aide au présent, sans épargner la peine; car s'élever à la vertu par le travail est un exemple que nous ont légué nos pères. Si maintenant vous l'emportez un peu sur eux par la richesse et la puissance, ne renoncez point, pour cela, à ces mœurs héréditaires; car il n'est pas juste que ce qui a été acquis par la pauvreté soit perdu par l'opulence. Marchez donc, pleins d'une confiance que bien des motifs autorisent: l'oracle s'est prononcé et le dieu lui-même a promis de vous venir en aide; tout le reste de la Grèce combattra avec vous, soit par crainte, soit par

intérêt. D'ailleurs, vous ne serez pas les premiers à enfreindre la trêve, puisque le dieu, en vous ordonnant de combattre, la déclare rompue ; loin de là, vous prendrez en main la défense des traités indignement foulés aux pieds ; car c'est l'agresseur qui les viole, et non celui qui se défend.

CXXIV. « Ainsi tout vous convie à faire la guerre : nous vous y exhortons en commun ; et il est certain qu'elle entre dans les intérêts des villes et des particuliers. Ne tardez donc pas à secourir les Potidéates, c'est-à-dire des Doriens assiégés par des Ioniens (c'était le contraire autrefois), et sauvez en même temps la liberté de tous les autres Grecs ; car si nous abandonnons ceux qui sont aujourd'hui attaqués, si l'on sait, de plus, que nous nous sommes réunis sans oser les secourir, il n'est pas possible que les autres n'éprouvent point bientôt le même sort. Considérez, généreux alliés, que nous en sommes venus à la dernière extrémité, et que le meilleur parti est celui que nous conseillons. Décrétez donc la guerre, sans vous inquiéter de ce qu'elle peut avoir de terrible pour le moment, sans songer à autre chose qu'aux longs jours de paix qui en résulteront ; car c'est par la guerre surtout qu'on affermit la paix ; et il n'y a pas la même sécurité à fuir la guerre par amour du repos.

« Voyez cette ville qui, au milieu de la Grèce, s'est érigée en tyran : elle nous menace tous également ; déjà elle commande aux uns, elle médite l'assujettissement des autres ; marchons donc pour la réduire, et, par là, assurons et notre propre sécurité dans l'avenir, et l'affranchissement des Grecs aujourd'hui asservis. »

Ainsi parlèrent les Corinthiens.

CXXV. Lorsque tous eurent donné leur avis, les Lacédémoniens firent voter successivement tous les alliés présents, les délégués des petits États comme ceux des grands. La majorité se prononça pour la guerre. Cette décision prise, il n'y avait pas moyen d'agir sur-le-champ, aucune disposition n'étant faite : on arrêta donc que chacun ferait ses préparatifs en toute hâte ; moins d'une année fut employée à prendre les mesures nécessaires, jusqu'au jour où l'Attique fut envahie et la guerre ouvertement déclarée.

CXXVI. Pendant ce temps ils envoyèrent des députés porter leurs griefs aux Athéniens, afin d'avoir, autant que possible, un prétexte spécieux de faire la guerre, si leurs plaintes n'étaient pas écoutées. Dans une première ambassade, les Lacédémoniens ordonnèrent aux Athéniens d'expié le sacrilège commis contre la déesse ¹ ; voici quel était ce sacrilège :

Un Athénien, nommé Cylon, vainqueur aux jeux Olympiques, riche et d'une famille ancienne, avait épousé la fille de Théagène de Mégare, alors tyran de cette ville. Cylon ayant consulté l'oracle de Delphes, le dieu lui répondit d'occuper l'acropole d'Athènes, le jour de la plus grande fête de Jupiter. Il prit avec lui des forces que lui fournit Théagène ainsi que ses amis gagnés au complot ; et, quand vinrent les fêtes olympiques du Péloponnèse ², il s'empara de l'acropole, en vue de la tyrannie, pensant que c'était là la plus grande fête de Jupiter et qu'elle avait, en quelque sorte, une signification pour lui-même, en sa qualité de vain-

¹ Minerve.

² D'après le scoliaste de Thucydide, on célébrait aussi des fêtes olympiques en Macédoine et à Athènes.

queur olympien. Avait-il été question de la plus grande fête de Jupiter dans l'Attique, ou en quelque autre lieu ? C'est ce à quoi il ne songea même pas, et ce que l'oracle n'avait pas indiqué. Car il y a aussi chez les Athéniens une grande fête de Jupiter Milichios, appelée *Diosia*, et qui se célèbre hors de la ville ; le peuple tout entier y fait des sacrifices, et beaucoup offrent, au lieu de victimes, des symboles en usage dans le pays ¹. Cylon, croyant bien comprendre l'oracle, exécuta son entreprise. Mais, dès que les Athéniens en furent informés, ils accoururent en masse de la campagne, environnèrent l'acropole et en firent le siège. Comme il traînait en longueur, las de rester campés devant la place, ils se retirèrent pour la plupart et remirent aux neuf archontes la garde de la citadelle, avec plein pouvoir de tout régler comme ils l'entendraient ; car, à cette époque, l'administration des affaires publiques était en grande partie confiée aux archontes. Ceux qui étaient assiégés avec Cylon eurent beaucoup à souffrir du manque de vivres et d'eau ; quant à lui, il parvint à s'échapper avec son frère ; les autres, se voyant serrés de près, — car quelques-uns mouraient de faim, — s'assirent en suppliants auprès de l'autel qui est dans l'acropole. Les Athéniens commis à la garde, les voyant mourir dans le temple, les en firent sortir ², avec promesse de ne leur faire aucun mal ; mais, après les avoir emmenés, ils les égorgèrent. Quelques-uns s'étaient

¹ Ceux qui ne pouvaient pas sacrifier un bœuf ou un mouton offraient des gâteaux de farine et de miel, ou des parfums représentant les animaux qu'on avait coutume d'immoler.

² Afin qu'ils ne mourussent pas dans le temple, ce qui l'eût souillé.

réfugiés auprès des effigies des déesses vénérables¹; ils les tuèrent aussi, en passant, jusque sur les autels. Pour ce fait, ils furent déclarés souillés et sacrilèges envers la déesse, eux et leur race. Les Athéniens les expulsèrent; le Lacédémonien Cléomène les fit aussi chasser plus tard par une des factions qui se partageaient Athènes²: non-seulement on exila les vivants, mais on enleva les ossements des morts, pour les jeter hors du territoire. Cependant ils rentrèrent par la suite, et leurs descendants sont encore à Athènes.

CXXVII. Les Lacédémoniens invitèrent donc les Athéniens à rejeter loin d'eux cette souillure; leur but, sans doute, était d'abord de venger la majesté des dieux; mais ils savaient aussi que Périclès, fils de Xanthippe, tenait par sa mère à cette race sacrilège, et ils espéraient, Périclès tombé, mener plus facilement à bien leurs affaires avec les Athéniens. Cependant ils comptaient moins encore le faire chasser que soulever contre lui l'opinion publique, en laissant croire que par cette souillure il était en partie cause de la guerre. Car Périclès, l'homme le plus puissant de son temps, placé alors à la tête des affaires, était en toutes choses opposé aux Lacédémoniens, combattait leurs prétentions et excitait les Athéniens à la guerre³.

¹ Les Euménides.

² La faction d'Isagoras, lors de l'expulsion de Clisthène, 509 av. J.-C.

³ Les comiques athéniens ont attribué cette hostilité de Périclès contre les Lacédémoniens à mille motifs ridicules: tantôt c'est le désir de venger Aspasia, à qui les Mégariens ont volé deux servantes, tantôt le parti de tout brouiller pour ne pas rendre ses comptes. Il n'est pas difficile de trouver des raisons plus sérieuses. Périclès, en politique habile, avait compris qu'Athènes et Lacédémone en

CXXVIII. Les Athéniens, à leur tour, invitèrent les Lacédémoniens à expier le sacrilège de Ténare. Les Lacédémoniens avaient jadis arraché du temple de Neptune, à Ténare, les Hilotes suppliants, et les avaient massacrés. C'est même à cette cause qu'ils attribuèrent eux-mêmes le grand tremblement de terre de Sparte.

Ils les invitèrent aussi à expier leur sacrilège contre Pallas Chalciœque ¹. Voici les faits : lorsque le Lacédémonien Pausanias, rappelé de son commandement dans l'Hellespont et mis en jugement, eut été absous, les Spartiates ne lui confièrent plus aucune mission au dehors ; mais lui-même prit, de son chef et sans l'aveu des Lacédémoniens, une trirème d'Hermione et retourna dans l'Hellespont. Le prétexte était la guerre que les Grecs faisaient sur ce point ; mais son véritable but était de reprendre les intrigues qu'il avait nouées avec le roi, dans le dessein de mettre la Grèce sous sa propre domination. Déjà il avait rendu au roi un premier service qui est comme le début de toute cette affaire : lorsqu'il prit Byzance ², à sa première expédition après son retour de Cypre, il avait fait prisonniers dans cette place, occupée par les Mèdes, plusieurs parents et alliés du roi. Il les renvoya à ce prince, à l'insu des autres

pouvaient longtemps vivre en paix, et qu'il n'y aurait aucune sécurité pour Athènes tant que Sparte serait debout. Il a engagé la lutte au moment où Athènes était toute-puissante ; et il eût vraisemblablement réussi, si sa mort, arrivée au début des hostilités, n'eût privé les Athéniens du seul homme qui sût dominer les ordes populaires et allier à la science de la guerre et à une rare sagacité politique une fermeté inébranlable.

¹ Pallas au temple d'airain.

² Voy. Thucyd., I, 94.

alliés, et publia qu'ils s'étaient échappés de ses mains. Il avait conduit cette intrigue de concert avec Gorgylos d'Érétrie, à qui il avait confié le commandement de Byzance et la garde des prisonniers. Il avait même envoyé à Xerxès, par ce Gorgylos, une lettre dont voici le contenu, divulgué plus tard : « Pausanias, général de Sparte, voulant t'être agréable, te renvoie ces prisonniers de guerre. J'ai l'intention, si tu y consens, d'épouser ta fille ¹ et de te soumettre Sparte et le reste de la Grèce. Je crois être en mesure d'exécuter ce dessein, en me concertant avec toi ; si donc quelque'une de ces propositions t'agrée, envoie-moi vers la mer un homme sûr, par l'intermédiaire duquel nous nous entendrons à l'avenir. »

CXXIX. Tel était le contenu de la lettre. Xerxès en fut charmé et députa vers la mer Artabaze, fils de Pharnace. Il lui ordonna de prendre le commandement de la satrapie de Dascylion, en remplacement de Mégabatès qui en était alors investi. En même temps il lui remit une réponse, écrite pour Pausanias, avec mission de l'expédier à Byzance au plus vite, de montrer à Pausanias le sceau royal, et, dans le cas où il ferait quelques ouvertures sur ses propres affaires, d'agir pour le mieux et en sujet dévoué. A son arrivée, Artabaze exécuta les ordres qu'il avait reçus, et envoya la lettre. Cette réponse était ainsi conçue :

« Le roi Xerxès à Pausanias : pour ce qui est des hommes que tu as sauvés à Byzance, et que tu m'as renvoyés à la côte opposée, ma reconnaissance en-

¹ Hérodote (v, 32) dit qu'il épousa la fille de Mégabatès, cousin de Darius, fils d'Hystaspe.

vers toi reste gravée dans ma maison ¹ et à jamais ineffaçable. Quant à tes propositions, je les agrée. Que ni le jour ni la nuit ne t'arrêtent et n'interrompent un instant l'exécution de tes promesses; que la dépense en or et en argent n'y soit pas un obstacle, ni le nombre des troupes, partout où leur appui te serait nécessaire. Je t'envoie Artabaze, homme sûr et fidèle; traite en toute sécurité avec lui mes affaires et les tiennes, et fais ce qu'il y aura de mieux pour tous deux. »

CXXX. Après la réception de cette lettre, Pausanias, qui déjà jouissait d'une grande considération chez les Grecs pour avoir commandé à Platée, conçut encore plus d'orgueil : déjà il ne voulait plus s'en tenir aux mœurs de son pays; il sortait de Byzance en costume médique; lorsqu'il traversait la Thrace, des Mèdes et des Égyptiens l'escortaient, armés de lances; sa table était servie à la manière persique; il ne pouvait plus contenir sa pensée, et, dans de petites choses, il trahissait les grands desseins dont il méditait l'accomplissement. Il ne se laissait aborder que difficilement, et se montrait, avec tout le monde sans exception, d'une humeur si intraitable, que personne ne pouvait plus paraître devant lui. Ce ne fut pas là un des moindres motifs qui déterminèrent les alliés à passer aux Athéniens.

CXXXI. Ces procédés motivèrent son rappel, quand on les connut à Lacédémone. Lorsque les Lacédémoniens le virent ensuite reprendre la mer sans leur aveu, sur un vaisseau d'Hermione, et continuer les

¹ Les rois de Perse faisaient inscrire dans les fastes de leur règne les noms de ceux qui leur avaient rendu quelque service.

mêmes intrigues; lorsqu'on sut qu'après avoir été expulsé de Byzance par les Athéniens, il ne revenait pas à Sparte, mais s'était établi à Colone en Troade, d'où il traitait, disait-on, avec les barbares, on comprit que ce n'était pas à bonne intention qu'il prolongeait là son séjour, et on perdit patience. Les éphores lui envoyèrent un héraut, porteur d'une scytale ¹, avec ordre de ne pas quitter le héraut; sinon, Sparte lui déclarerait la guerre. Pausanias, voulant écarter tout soupçon, et comptant d'ailleurs sur l'argent pour échapper à l'accusation, revint une seconde fois à Sparte. Les éphores le firent d'abord jeter en prison; car ils ont ce droit, même avec un roi; mais Pausanias en sortit, grâce à ses intrigues, et s'offrit à rendre compte de sa conduite si quelqu'un voulait l'accuser.

CXXXII. Personne à Sparte, ni parmi ses ennemis ni dans le reste des citoyens, n'avait aucun indice certain qui pût autoriser à frapper un homme du sang royal et, de plus, revêtu alors de la plus haute dignité : car Plistarque, fils de Léonidas, roi de Sparte, trop jeune encore, était sous la tutelle de Pausanias, son cousin. Cependant son éloignement pour les mœurs nationales et son affectation à imiter celles des barbares faisaient gravement soupçonner qu'il ne voulait

¹ Voici, d'après le scoliaste de Thucydide et Suidas, quelques détails sur la scytale : c'était un bâton rond, allongé; il y avait deux scytales absolument semblables : l'une d'elles était confiée au général en mission, l'autre restait entre les mains des éphores. Quand ils voulaient envoyer une dépêche secrète, ils roulaient une lanière blanche sur la scytale et écrivaient dans le sens de la longueur; la lanière une fois déroulée, tous les caractères se trouvaient confondus, et le général seul, au moyen de la scytale semblable, pouvait rétablir la lettre.

pas s'en tenir à sa fortune présente. On passait en revue sa conduite antérieure, pour voir s'il ne s'était écarté en rien des lois établies; on se rappelait qu'à l'époque où les Grecs avaient consacré à Delphes un trépied, sur les prémices du butin enlevé aux Mèdes, il avait osé, de son autorité privée, y faire graver ce distique :

Le général des Grecs, après avoir détruit l'armée des Mèdes,
Pausanias, a consacré ce monument à Apollon.

Les Lacédémoniens avaient sur-le-champ effacé l'inscription, pour faire graver sur le trépied le nom des villes qui avaient consacré ce monument de leur commune victoire sur les barbares ¹. Néanmoins on faisait de cela un crime à Pausanias, et, dans la situation où il se trouvait, on y trouvait bien plus d'analogie encore avec ses desseins du moment. Le bruit courait aussi qu'il avait des intelligences avec les Hilotes; et cela était vrai: il leur avait promis la liberté et le rang de citoyens s'ils voulaient se soulever avec lui et seconder en tout ses desseins. Cependant ni ces griefs ni les déclarations de quelques Hilotes n'avaient paru aux Lacédémoniens mériter assez de créance pour qu'on innovât rien à son égard, et qu'on se départît de l'usage établi chez eux de ne jamais se hâter de prononcer, sans preuves incontestables, une peine capitale contre un Spartiate. Enfin, dit-on, un homme d'Argila ², autrefois mignon de Pausanias, et investi de toute sa con-

¹ Suivant le scoliaste de Thucydide, ce trépied fut plus tard placé par les Romains sur l'hippodrome de Byzance.

² Dans la Chalcidique.

fiance, ayant été chargé par lui de porter à Artabaze ses dernières lettres pour le roi, devint son dénonciateur. La pensée qu'aucun des messagers envoyés avant lui n'était revenu lui avait inspiré quelques craintes : il contrefit le cachet, afin de n'être pas découvert s'il s'était trompé dans ses conjectures, ou si Pausanias réclamait les lettres pour y faire quelque changement. Cela fait, il ouvrit les lettres et y trouva la confirmation de ses soupçons ; car elles contenaient l'ordre de lui donner la mort.

CXXXIII. Ces lettres, communiquées par lui aux éphores, fortifièrent leur conviction. Toutefois ils voulurent entendre personnellement quelque aveu de la bouche de Pausanias : d'après leurs instructions, cet homme se rendit en suppliant à Ténare¹, s'y construisit une cabane séparée en deux par une cloison, et fit cacher dans l'intérieur quelques-uns des éphores. Pausanias vint à lui et lui demanda ses motifs pour se constituer suppliant : alors les éphores entendirent distinctement et les reproches de cet homme à Pausanias sur ce qu'il avait écrit à son sujet, et les détails circonstanciés qu'il lui donnait sur tout le reste ; comment il ne l'avait jamais compromis dans ses messages auprès du roi ; comment Pausanias l'avait cependant choisi pour le dévouer à la mort, à l'égal du commun de ses serviteurs. Ils entendirent également Pausanias convenir de tout, l'engager à ne pas s'irriter de ce qui venait de se passer, l'assurer qu'il pouvait sans crainte sortir du temple sur sa parole, le presser

¹ Dans le temple de Neptune, regardé comme un asile inviolable.

enfin de partir sans délai et de ne pas entraver ses négociations.

CXXXIV. Après avoir tout entendu par eux-mêmes, les éphores se retirèrent, et, désormais bien convaincus du crime, ils résolurent d'arrêter Pausanias dans la ville. On raconte qu'il allait être pris sur le chemin, mais que, voyant un des éphores s'avancer, il comprit à son visage dans quel but il venait à lui; sur un signe secret d'un autre éphore, qui l'avertit par bienveillance, il les prévint et courut se réfugier dans le temple de Pallas Chalciœque, situé tout près de là. Il entra dans un petit réduit qui en dépendait, afin de ne point souffrir des intempéries de l'air, et s'y tint en repos. Les éphores, auxquels il avait d'abord échappé par la fuite, l'ayant ensuite découvert dans ce réduit, enlevèrent le toit et les portes, l'y renfermèrent en murant les issues, et restèrent à l'assiéger par la faim. Lorsqu'ils s'aperçurent, à sa position dans le réduit, qu'il allait rendre le dernier soupir, ils le tirèrent du temple, respirant encore; et il mourut aussitôt après. On allait le jeter dans le Céada, où l'on précipite les criminels; mais on se décida ensuite à l'ensevelir dans le voisinage. Plus tard, l'oracle de Delphes ordonna aux Lacédémoniens de transporter son tombeau au lieu où il était mort. (On le voit encore aujourd'hui sous les portiques en avant du temple, ainsi que l'indique une inscription gravée sur des colonnes.) L'oracle déclara aussi qu'il y avait sacrilège, et qu'ils eussent à donner à Pallas Chalciœque deux corps au lieu d'un : les Lacédémoniens firent faire deux statues d'airain et les consacrèrent, comme expiation de la mort de Pausanias.

CXXXV. Les Athéniens, se fondant sur la déclaration de sacrilège faite par le dieu lui-même, insistèrent de leur côté pour une expiation. Les Lacédémoniens envoyèrent des députés à Athènes accuser Thémistocle comme coupable de médisme ¹ à l'égal de Pausanias. Ils avaient trouvé, disaient-ils, dans les faits révélés par le procès de Pausanias, la preuve de sa culpabilité, et demandaient qu'il subît la même peine. Thémistocle, alors frappé d'ostracisme, vivait à Argos et faisait des excursions dans le reste du Péloponnèse. Les Athéniens, cédant à ces réclamations, acceptèrent l'offre des Lacédémoniens de poursuivre Thémistocle de concert avec eux, et leur adjoignirent des commissaires, avec ordre de l'amener, quelque part qu'ils le trouvassent.

CXXXVI. Thémistocle, prévenu à temps, s'enfuit du Péloponnèse et se retira chez les Corcyréens qu'il avait obligés ². Mais ceux-ci lui ayant observé qu'ils craignaient, en le gardant, de s'attirer l'inimitié des Péloponnésiens et des Athéniens, il se fit transporter par eux sur le continent en face de Corcyre. Toujours poursuivi par les commissaires envoyés sur ses traces, traqué par eux partout où il cherchait asile, il fut contraint, dans un moment de détresse, de se retirer chez Admète ³, roi des Molosses, qui ne l'aimait pas. Admète

¹ Plutarque et Diodore admettent que Thémistocle connaissait en effet la trahison de Pausanias, mais avait refusé de s'y associer. Diodore ajoute que le but des Lacédémoniens, en accusant Thémistocle, était d'associer les Athéniens à la honte de cette trahison.

² Suivant le scoliaste, Thémistocle s'était opposé à ce qu'on châtiât les cités qui n'avaient point pris part à la lutte contre les Perses ; de ce nombre étaient les Corcyréens.

³ Suivant Diodore, il aurait passé directement d'Argos chez Admète, et de là en Asie.

se trouvait alors absent. Il s'établit en suppliant auprès de sa femme, et, sur ses conseils, il s'assit au foyer, tenant leur enfant dans ses bras. Ce roi étant rentré peu après, il se fit connaître et lui représenta que, bien que lui-même eût été contraire à ses sollicitations auprès des Athéniens, il serait indigne d'Admète de se venger sur un exilé; que celui dont il avait eu à se plaindre était maintenant beaucoup plus faible que lui, et qu'il était généreux de ne se venger que de son égal; que d'ailleurs, s'il s'était montré opposé au roi, c'était dans une circonstance où il ne s'agissait que d'intérêts et non de la vie; tandis qu'Admète, en le livrant (il lui fit connaître alors par qui il était poursuivi et pour quel motif), lui arrachait l'existence.

CXXXVII. Admète, à ces mots, fit relever Thémistocle qui était resté assis, tenant le fils du roi dans ses bras : c'était la forme de supplication la plus solennelle. Lorsque les Lacédémoniens et les Athéniens arrivèrent, peu de temps après, il refusa de le livrer, malgré leurs pressantes sollicitations ¹; et, sur le désir qu'exprima Thémistocle de se rendre auprès du roi de Perse, il le fit conduire par terre jusqu'à Pydna, ville d'Alexandre ², sur l'autre mer ³. Il y trouva un bâtiment qui faisait voile pour l'Ionie, s'y embarqua et fut poussé par la tempête devant le camp des Athéniens qui assiégeaient Naxos. L'équipage ne le connaissait pas; mais, forcé par la crainte à déclarer au commandant qui il est et les motifs de sa fuite, il lui déclare

¹ Et même malgré leurs menaces (voy. Diodore, xii, 56).

² Alexandre Philellène.

³ Sur le golfe Thermaïque, tandis que les États d'Admète étaient situés sur le golfe Pagasétique.

que, s'il ne le sauve pas, il le considérera comme un traître gagné à prix d'argent pour le livrer ; que le plus sûr est de ne laisser personne sortir du vaisseau, jusqu'à ce qu'on puisse reprendre la mer ; qu'enfin, s'il consent à lui rendre ce service, il n'oubliera pas de le reconnaître dignement. Le commandant accéda à sa demande ; il mouilla à distance, pendant un jour et une nuit, au-dessus du camp des Athéniens, et alla ensuite aborder à Éphèse. Thémistocle reconnut ce service par un présent en argent ; car ses amis lui envoyèrent par la suite, d'Athènes et d'Argos, les richesses qu'il y avait secrètement déposées. De là il s'avança vers l'intérieur, guidé par un Perse de la côte, et envoya une lettre à Artaxerxès, fils de Xerxès, qui venait de monter sur le trône ¹. En voici le contenu : « Moi Thémistocle, je me rends près de toi ; j'ai fait à votre maison plus de mal qu'aucun des Grecs, tout le temps que j'ai été dans la nécessité de me défendre contre les attaques de ton père ; mais je lui ai fait beaucoup plus de bien encore dans sa retraite, lorsqu'il y avait sécurité pour moi et danger pour lui. J'ai donc droit à quelque reconnaissance. (Il rappelait ici qu'il avait prévenu Xerxès que les Grecs se préparaient à quitter Salamine ² ; et que c'était lui qui, en faisant répandre faussement la nouvelle de la rupture des ponts, l'avait alors empêchée.) Maintenant encore je puis, en venant à toi, te rendre de grands services, moi qui suis pour-

¹ 471 av. J.-C.

² Thémistocle avait fait prévenir Xerxès par un esclave que les Grecs se préparaient à fuir et qu'il eût à les attaquer sur-le-champ dans des conditions où la victoire serait facile pour lui. C'était un stratagème.

suivi par les Grecs pour l'amitié que je te porte. Je veux, dans un an, t'expliquer moi-même pourquoi je me rends auprès de toi. »

CXXXVIII. Le roi admira, dit-on, sa résolution, et l'engagea à y donner suite. Thémistocle, dans l'intervalle, apprit tout ce qu'il put de la langue des Perses et des usages du pays. Au bout d'un an, il se présenta devant le roi et reçut de lui plus d'honneurs et de puissance que n'en avait jamais obtenu aucun des Grecs¹. Il dut cette distinction à son illustration antérieure, à l'espérance qu'il faisait concevoir au roi de lui soumettre la Grèce, et surtout à la perspicacité dont il donna des preuves.

En effet, on remarquait chez Thémistocle une intelligence naturelle aussi sûre que puissante ; et, à cet égard, il méritait tout particulièrement l'admiration qu'inspire un homme supérieur. Une pénétration innée, que l'étude n'avait pas eu besoin de former, à laquelle l'étude n'avait rien ajouté, lui permettait de juger sainement, presque sans réflexion, les faits les plus imprévus, au moment même où ils se présentaient ; quant à l'avenir, il était rare que ses conjectures fussent démenties. Il avait une égale sûreté de coup d'œil et pour traiter les questions dont il avait l'habitude, et pour saisir celles dont il n'avait point l'expérience. Par-dessus tout il savait démêler à l'avance, au milieu des événements, ce qui était avantageux ou nuisible. En un mot, il excellait, grâce à la vigueur de son intelligence, à improviser presque sans travail tout ce qu'exigeaient les besoins du moment. Une maladie

¹ Plutarque et Diodore s'étendent longuement sur les honneurs qui lui furent accordés à la cour de Perse.

termina sa vie. On a aussi prétendu qu'il s'empoisonna lui-même, ne croyant pas pouvoir tenir les promesses qu'il avait faites au roi.

Son tombeau est à Magnésie-d'Asie, sur la place publique ; car il était gouverneur de cette contrée, le roi lui ayant donné ¹, pour le pain, Magnésie, qui rapportait annuellement cinquante talents ; pour le vin, Lampsaque, qu'on réputait le vignoble le plus fertile d'alors ; et Myonte ² pour la table. Ses parents assurent avoir rapporté, d'après ses ordres, ses restes dans l'Attique, sa patrie, et les y avoir ensevelis à l'insu des Athéniens ; car, ayant été banni pour trahison, il ne pouvait y avoir son tombeau ³.

Ainsi finirent Pausanias de Lacédémone et Thémistocle d'Athènes, les deux hommes les plus illustres de la Grèce à cette époque.

CXXXIX. Telles furent, lors de la première ambassade, les injonctions que firent et reçurent les Lacédémoniens pour l'expulsion des sacrilèges. Plus tard une nouvelle députation enjoignit aux Athéniens de lever le siège de Potidée et de rendre à Égine son indépendance ; ils insistaient surtout, et de la manière la plus formelle, sur le retrait du décret qui interdisait aux Mégariens les ports de domination athénienne et le marché de l'Attique ⁴ ; à cette condition, disaient-ils, on

¹ Les historiens font constamment allusion à cet usage des Perses. Hérodote dit (I, 192) que quatre bourgs étaient attribués à l'entretien des chiens du roi.

² Ville de Carie.

³ Voici la loi : « Si quelqu'un est convaincu d'avoir trahi l'État, ou dérobé les choses sacrées, qu'il ne soit point enseveli dans l'Attique, et que ses biens soient confisqués. »

⁴ Voy. chap. LXVII, et Aristoph. dans *la Paix*, v. 598.

n'aurait pas la guerre. Mais les Athéniens ne voulurent écouter ni les réclamations relatives au rapport du décret, ni aucune autre : ils accusaient les Mégariens de cultiver un terrain sacré, resté en litige entre eux ¹, et de donner asile à leurs esclaves fugitifs². Enfin les derniers députés de Lacédémone, Ramphias, Méléssippos et Agésandros, sans revenir en rien sur les réclamations antérieures, firent cette simple déclaration : « Les Lacédémoniens veulent la paix ; elle subsisterait si vous laissiez aux Grecs leur indépendance. » Les Athéniens se formèrent en assemblée et invitèrent chacun à donner son avis. Il fut résolu qu'après délibération on répondrait simultanément sur tous les griefs à la fois. Bien des paroles furent échangées, et les deux opinions opposées trouvèrent des partisans, les uns soutenant qu'il fallait faire la guerre, les autres que le décret ne devait pas être un obstacle à la paix, et qu'il fallait le rapporter. Périclès, fils de Xanthippe, s'avança alors ; c'était, à cette époque, l'homme le plus éminent d'Athènes, le premier en tout, et pour la parole et pour l'action. Il les exhorta en ces termes :

CXL. « Athéniens, mon opinion n'a pas changé : nous ne devons pas céder aux Péloponnésiens. L'ardeur avec laquelle on se détermine à la guerre ne persiste pas, je le sais, quand il faut agir ; et les pensées des hommes tournent au gré des événements. Néanmoins je sens qu'aujourd'hui encore il me faut persévérer à vous donner les mêmes conseils ; je crois juste

¹ Ce territoire, situé sur les frontières de l'Attique et de la Mégare, était appelé *Orgas*, et consacré à Cérès et à Proserpine.

² Allusion aux servantes d'Aspasie, dont parle Aristophane dans les *Archarn.*, v. 525.

que ceux d'entre vous qui les auront adoptés soutiennent les résolutions prises en commun, même si tout ne réussit pas à notre gré ; sinon, qu'ils ne viennent point, en cas de succès, l'attribuer après coup à leur propre sagesse ; car il peut se faire qu'il y ait inconséquence dans la marche des événements, tout aussi bien que dans les pensées des hommes ; et c'est pour cela que nous avons coutume d'accuser la fortune toutes les fois qu'un événement imprévu vient tromper notre attente.

« Les dispositions hostiles des Lacédémoniens contre nous étaient évidentes auparavant : elles le sont encore plus aujourd'hui. Car, bien que les traités portent que les différends réciproques seront réglés à l'amiable, chacun de nous restant provisoirement nanti de ce qu'il a entre les mains, ils n'ont jamais voulu ni réclamer l'arbitrage, ni l'accepter lorsque nous l'avons offert ; ils aiment mieux, pour leurs griefs, en appeler aux armes qu'à la justice ; et déjà ce sont des ordres, ce ne sont plus des réclamations qu'ils vous apportent. Ils nous ordonnent de lever le siège de Potidée, de rendre l'indépendance à Égine, et de rapporter le décret contre les Mégariens. Enfin voilà leurs derniers députés qui viennent nous enjoindre de laisser la liberté à tous les Grecs. Ils proclament bien haut que, le décret¹ rapporté, il n'y aura pas de guerre ; mais n'allez pas, pour cela, vous imaginer qu'en refusant de le rapporter nous ferions la guerre pour bien peu de chose. Il ne faut pas qu'un jour, regardant en arrière, vous trouviez en vous le regret

¹ Contre les Mégariens.

d'avoir fait la guerre pour un motif futile : dans ce peu de chose, il y a l'affermissement de votre puissance, et l'épreuve de votre fermeté. Si vous leur cédez, bientôt ils vous feront des injonctions plus rigoureuses, dans l'espoir que, par crainte, vous obéirez encore. En tenant ferme, au contraire, vous leur montrerez clairement que le mieux est d'agir avec vous sur le pied de l'égalité.

CXLI. « Avisez donc, d'après cela : ou bien obéissez avant d'avoir éprouvé aucun dommage, ou bien, si nous faisons la guerre, ce qui me paraît le meilleur parti, ne cédez pour aucun motif, grave ou léger, afin de n'être pas réduits à craindre sans cesse pour ce que vous possédez, car il y a toujours esclavage dans l'obéissance à un ordre, que l'objet en soit important ou non, lorsqu'il vient d'un égal et précède tout jugement.

« Quant à la guerre et aux ressources des deux partis, vous vous convaincrez par les détails suivants que nous ne le céderons en rien : les Péloponnésiens vivent de leur travail ; ils n'ont ni richesses privées ni fortune publique. Ils n'ont pas davantage l'expérience des longues guerres, de celles qu'on fait au delà des mers ; parce que, grâce à leur pauvreté, leurs luttes entre eux sont de courte durée. Dans cette situation, ils ne peuvent ni équiper des vaisseaux, ni même faire sur terre de fréquentes expéditions au dehors ; car il leur faudrait tout à la fois abandonner leurs propriétés et prendre sur eux-mêmes les frais de la guerre ; d'ailleurs la mer leur est interdite. C'est avec des trésors en réserve, bien plus que par des contributions forcées, qu'on soutient la guerre ; et des hom-

mes qui vivent de leur travail sont bien plus disposés à sacrifier dans les combats leurs corps que leur pécule; car ils ont l'espérance d'échapper au danger, tandis qu'ils ne sont point sûrs de n'avoir pas épuisé prématurément leurs ressources; surtout si, contre leur attente, la guerre traîne en longueur, comme cela est ici vraisemblable.

« Les Péloponnésiens et leurs alliés sont en état de tenir tête à tous les Grecs réunis, dans une affaire unique; mais ils ne peuvent faire une guerre soutenue, contre un ennemi qui a des ressources toutes différentes; car, n'ayant pas un conseil unique, ils ne peuvent exécuter sur l'heure une résolution soudaine. En regard de l'égalité du suffrage, il y a chez eux différence de race, opposition d'intérêts; et, par suite, rien n'arrive à bonne fin. Les uns sont surtout préoccupés de telle vengeance qu'ils en ont vue, les autres craignent par-dessus tout de compromettre leurs intérêts privés; on se rassemble lentement; on n'accorde que peu d'attention aux affaires publiques; on s'occupe le plus souvent des siennes propres. Chacun pense ne pas nuire, par sa négligence, à l'intérêt général, persuadé qu'un autre y pourvoira pour lui; si bien que, tous faisant en particulier le même raisonnement, le bien public se trouve, en somme, avoir été sacrifié sans qu'on s'en doutât.

CXLII. « La plus grande difficulté pour eux sera le manque d'argent : ils ne s'en procureront que lentement, perdront du temps; et, à la guerre, les occasions n'attendent pas.

« Ni les forts qu'ils pourraient élever chez nous, ni leur marine, ne peuvent non plus nous inquiéter sé-

rieusement : ils n'élèveront pas sans doute une ville comme la nôtre, chose difficile en rémps de paix, à plus forte raison en pays ennemi, en face d'une ville comme Athènes, fortifiée aussi, et de longue main. S'il ne s'agit que d'une forteresse, ils pourront nous inquiéter par des incursions sur quelques parties de notre territoire, et en donnant asile à nos transfuges ; mais ils ne nous empêcheront certes pas d'aller chez eux par mer assiéger leurs places et de les harceler à notre tour avec la flotte qui fait notre force. Nous trouverons dans notre expérience de la mer plus de ressources pour la guerre continentale qu'ils n'en trouveront dans leur armée de terre pour une lutte maritime. Devenir marins habiles ne sera pas chose facile pour eux ; puisque vous-mêmes, adonnés à la pratique de cet art depuis la guerre médique, vous ne l'avez pas encore porté à la perfection ; comment donc des laboureurs, des hommes étrangers à la mer, arriveraient-ils à quelque résultat, surtout lorsque vos nombreux vaisseaux, sans cesse à leur poursuite, ne leur permettront pas même de s'exercer ? Ils pourraient peut-être se risquer contre quelque faible division, leur nombre les rassurant sur leur ignorance ; mais, contenus par des flottes considérables, ils seront condamnés à l'inaction ; le défaut d'exercice les rendra plus ignorants, et l'ignorance plus timides. La marine est un art aussi difficile que tout autre ; on ne peut pas s'y appliquer au hasard et accessoirement ; loin de là, elle n'admet pas qu'on fasse, même accessoirement, rien autre chose.

CXLIII. « Supposons même qu'ils mettent la main sur les trésors d'Olympie et de Delphes, et qu'ils ten-

tent de nous débaucher, par une solde plus élevée, nos matelots étrangers : ce serait là un danger, si nous n'étions en état de leur tenir tête à nous seuls, en nous embarquant avec les métœques¹ ; mais nous avons cette ressource ; et, ce qui est surtout décisif, nous trouvons parmi nos nationaux des pilotes et des équipages meilleurs et plus nombreux que dans tout le reste de la Grèce. D'ailleurs, aucun étranger ne voudrait, pour quelques jours de haute paye, aller au danger et s'exposer à être exilé de sa patrie, dans le seul but de combattre à leurs côtés, avec moins d'espérance de vaincre.

« Telle est, ou à peu près, ce me semble, la situation des Péloponnésiens. La nôtre est toute différente : à l'abri des critiques que je viens de leur adresser, nous avons encore sur eux d'autres avantages considérables. S'ils envahissent notre pays par terre, nous attaquerons le leur par mer, et alors la dévastation d'une partie seulement du Péloponnèse ne peut plus se comparer à celle de l'Attique, même toutentière : ils n'auront pas une autre contrée à occuper sans combat ; nous, au contraire, la terre ne nous manquera pas, et dans les îles et sur le continent ; car c'est une grande chose que l'empire de la mer. Examinez plutôt : si nous étions insulaires, quelle puissance serait plus inexpugnable ? Aussi devons-nous songer à nous rapprocher le plus possible de cet état, en abandonnant nos champs, nos habitations du dehors, et en nous bornant à garder la mer et notre ville. Ne nous laissons point emporter par l'indignation à combattre les Péloponnésiens, bien plus nombreux que nous : vainqueurs, nous aurions bientôt

¹ Étrangers naturalisés.

à faire face à des armées tout aussi nombreuses; vaincus, nous perdrons ce qui fait notre force, l'assistance de nos alliés; car ils ne se tiendront pas en repos du moment où nous ne serons plus en état de marcher contre eux.

« Ne gémissons pas sur nos maisons et nos terres; ne songeons qu'aux hommes; car ce ne sont pas ces choses qui nous possèdent, mais nous qui les possédons. Si même j'espérais vous persuader, je vous engagerais à aller de vos propres mains ravager vos champs, afin de montrer par là aux Péloponnésiens qu'ils ne seront pas pour vous un motif de soumission à leurs ordres.

CXLIV. « Bien d'autres motifs encore me font espérer la victoire; pourvu cependant que vous ne prétendiez pas, tout en faisant la guerre, accroître votre domination et ajouter volontairement aux périls de l'entreprise. Car je crains plus nos propres fautes que les desseins de nos adversaires. Mais je reviendrai à ce sujet, pour le traiter plus tard, dans le cours des événements. Maintenant, renvoyons les députés avec cette réponse: Nous ouvrirons aux Mégariens notre marché et nos ports, si les Lacédémoniens, de leur côté, consentent à ne pas éloigner de chez eux, comme étrangers, nous et nos alliés. Car, de part et d'autre, nous conservons sur ce point toute liberté, les traités ne renfermant aucune prescription contraire: nous rendrons aux villes leur indépendance, si elles en jouissaient lors de la conclusion du traité, et si les Lacédémoniens permettent aux villes de leur domination d'adopter, non pas un gouvernement approprié aux intérêts de Lacédémone, mais celui qu'elles choisiront

librement; nous nous soumettons à un arbitrage, conformément au traité; enfin nous ne commencerons pas la guerre, mais nous nous défendrons contre les agresseurs.

« Voilà ce qu'il est juste de répondre, ce qui en même temps convient à la dignité de cette ville. Sachons, d'ailleurs, que la guerre est inévitable; que si nous l'entreprenons volontairement, nos adversaires pèseront sur nous avec moins de force; enfin que des plus grands dangers naissent, pour les États et les particuliers, les plus grands honneurs. Ainsi nos pères se sont levés contre les Mèdes; ils n'avaient point, en marchant à l'ennemi, nos immenses ressources; ils abandonnaient tout ce qu'ils possédaient; et pourtant, par la sagesse de leurs desseins bien plus que par les faveurs de la fortune, avec une ardeur supérieure à leurs forces, ils ont repoussé les barbares et sont parvenus à ce haut degré de puissance. Ne restons pas au-dessous d'eux; mais luttons de toutes nos forces contre l'ennemi, et efforçons-nous de transmettre intacte cette puissance à nos descendants. »

CXLV. Ainsi parla Périclès. Les Athéniens, persuadés qu'il leur conseillait ce qu'il y avait de mieux, rendirent un décret conforme à son avis; et, dans leur réponse aux Lacédémoniens, ils se réglèrent pour chaque point sur son opinion. Ils disaient, en somme, que jamais ils ne concéderaient rien à aucune injonction, mais qu'ils étaient prêts à traiter sur le pied de l'égalité et à faire juger leurs contestations conformément au traité. Les députés se retirèrent, et il n'y eut plus dès lors d'ambassade.

CXLVI. Tels furent, de part et d'autre, les griefs et

les motifs de rupture avant la guerre; ils dataient des affaires d'Épidamne et de Corcyre. Cependant le commerce réciproque subsistait encore, les relations internationales continuaient sans héraut, mais non pas sans défiance; car il y avait atteinte profonde aux garanties des traités, et prétexte de guerre

LIVRE DEUXIÈME

I. Ici commence la guerre entre les Athéniens et les Péloponnésiens, assistés de leurs alliés respectifs ¹. Pendant sa durée, les communications n'eurent plus lieu sans l'intermédiaire d'un héraut; et les hostilités une fois commencées se poursuivirent sans interruption. J'ai suivi pas à pas, dans ce récit, l'ordre des événements, par été et par hiver.

II. La trêve de trente ans, conclue après la prise de l'Eubée², subsista quatorze ans. La quinzième année, — Chrysis exerçant le sacerdoce à Argos depuis quarante-huit ans ³, Énésius étant éphore à Sparte, et Pythodore ayant encore l'archontat pour deux mois ⁴ à Athènes, — le sixième mois après la bataille de Potidée, au com-

¹ Il les énumère au chap. ix. — L'an 432 av. notre ère, 1^{re} année de la 87^e olympiade.

² Elle fut conquise par Périclès; voir liv. I, chap. 114.

³ Le temple de Junon, dont Chrysis était prêtresse, n'était pas à Argos, mais sur la route d'Argos à Corinthe, à quarante stades de la première ville. Neuf ans plus tard, Chrysis s'endormit dans le temple, en laissant sa lampe auprès de bandelettes qui prirent feu; le temple fut entièrement consumé, et Chrysis s'enfuit à Tégée.

⁴ Les archontes entraient en charge au mois hécatombéon. La tentative sur Platée tombe donc la 1^{re} année de la 87^e olympiade, à la fin du dixième mois, nommé munychion.

mencement du printemps, des Thébains, au nombre d'un peu plus de trois cents, sous les ordres des béotarques ¹ Pythangelos, fils de Philidès, et Diemporos, fils d'Onétoridès, entrèrent en armes à Platée ², ville de Béotie, alliée des Athéniens. C'était au moment du premier sommeil. Ce furent des habitants de Platée, Naclide et ses complices, qui les appelèrent et leur ouvrirent les portes. Ils voulaient, dans des vues d'ambition personnelle, tuer ceux des citoyens qui leur étaient opposés, et soumettre la ville aux Thébains. Cette intrigue avait été concertée avec Eurymachos, fils de Léontiadès, homme très-puissant à Thèbes. Les Thébains, en effet, avaient toujours été en différend avec Platée, et, prévoyant la guerre, ils voulaient l'occuper d'avance, pendant que les hostilités n'étaient pas ouvertement déclarées. Aussi leur fut-il d'autant plus facile d'y pénétrer à l'improviste, aucune garde n'étant encore établie. Ils rangèrent leurs armes sur la place, et là, au lieu de suivre le conseil que leur donnaient ceux qui les avaient appelés, de se mettre à l'œuvre sur-le-champ et d'envahir les maisons du parti ennemi, ils eurent la pensée de recourir à des proclamations conciliantes, afin d'amener la ville à un accord amiable. Ils firent donc publier par le héraut que ceux qui voudraient entrer dans leur ligue, sur le pied des conventions anciennement faites entre tous les Béotiens, eussent à venir en armes se joindre à eux. Ils pen-

¹ Les béotarques ou chefs de la confédération béotienne, étaient au nombre de onze ; ils formaient ce qu'on appellerait aujourd'hui le pouvoir exécutif, sous le contrôle d'un sénat.

² Sur l'Asopus, à l'ouest de Thèbes, dont elle était distante de soixante-dix stades (environ treize mille mètres).

saient que par ce moyen la ville se soumettrait sans difficulté.

III. Quand les Platéens s'aperçurent que les Thébains étaient dans leurs murs, et que la ville avait été surprise, ils furent d'abord saisis de terreur ; car ils croyaient les ennemis beaucoup plus nombreux, la nuit empêchant de distinguer. Ils consentirent donc à traiter, reçurent les propositions et restèrent en repos, d'autant mieux que les Thébains ne faisaient contre personne aucune entreprise hostile. Mais, au milieu de ces pourparlers, ils s'aperçurent que les Thébains étaient en petit nombre et qu'en les attaquant ils pourraient en venir à bout aisément ; car la grande majorité du peuple platéen ne voulait pas se détacher des Athéniens. L'attaque fut donc résolue : ils se réunirent en perçant les murs mitoyens, afin de n'être pas découverts dans le parcours des rues, mirent en travers des rues des chars dételés, en guise de murailles, et firent, autant que possible, toutes les dispositions qui leur parurent appropriées à la circonstance. Les préparatifs terminés, ils profitèrent du reste de la nuit, et, à l'approche de l'aurore, sortirent de leurs maisons pour l'attaque ; ils avaient calculé qu'au lieu d'avoir à combattre un ennemi enhardi par la clarté du jour et placé dans des conditions égales, ils auraient affaire à une troupe effrayée par l'obscurité, inférieure à eux-mêmes pour la connaissance des lieux. Ils s'élançèrent donc et en vinrent aux mains sans délai.

IV. Les Thébains, dès qu'ils se virent trompés, se concentrèrent, firent face de tous côtés aux attaques, et les repoussèrent deux ou trois fois ; mais quand ensuite les Platéens se précipitèrent sur eux à grand

bruit; quand femmes et serviteurs, avec des cris et des hurlements, lancèrent du haut des maisons des tuiles et des pierres; quand survint en même temps, au milieu des ténèbres, une pluie abondante, la terreur les saisit et ils se mirent à fuir par la ville. Mais, ignorant pour la plupart les passages par où ils pouvaient s'échapper, fuyant dans la boue et dans l'obscurité (on était alors à la fin de la lune), poursuivis d'ailleurs par un ennemi qui leur coupait la retraite grâce à sa connaissance des lieux, beaucoup d'entre eux périrent. Un Platéen ferma la porte par laquelle ils étaient entrés, la seule qui fût ouverte; il se servit, au lieu de verrou, d'un fer de lance au milieu duquel il fixa la barre¹, de sorte que, même de ce côté, il n'y avait plus d'issue. Poursuivis par la ville, quelques-uns gravirent le mur et se précipitèrent en dehors; presque tous périrent. Quelques-uns arrivèrent, sans être aperçus, à une porte non gardée, en brisèrent la serrure avec une hache qu'une femme leur donna, et s'échappèrent; mais ce fut le petit nombre; car on ne tarda pas à s'en apercevoir. D'autres périrent dispersés çà et là dans la ville. Le gros des fugitifs, tout ce qui était resté en corps, donna dans un grand bâtiment dépendant de la muraille, et dont l'entrée, placée à leur portée, se trouvait ouverte. Ils prirent cette entrée pour une des portes de la ville et crurent avoir devant eux une issue vers le dehors. Les Platéens, les voyant enfermés, délibérèrent s'ils ne les brûleraient pas sur place en met-

¹ Les portes se fermaient au moyen d'une barre transversale, qui tournait sur un axe et venait s'emboîter dans les deux montants de la porte. Cette barre était arrêtée par un verrou, un cleu ou un crochet, qui la fixait à l'un des battants.

tant le feu au bâtiment, ou s'ils prendraient à leur égard quelque autre parti. Enfin ces malheureux capitulèrent et se rendirent à discrétion, eux et leurs armes. Tous ceux qui restaient errants dans la ville en firent autant. Tel fut le sort de ceux qui étaient entrés à Platée.

V. D'autres Thébains étaient en marche, et tout un corps d'armée devait arriver avant la fin de la nuit, pour appuyer ceux qui étaient entrés, s'ils rencontraient quelque difficulté. Ils reçurent en chemin la nouvelle de ce qui s'était passé, et continuèrent à avancer au secours des leurs. Platée est à quatre-vingt-dix stades de Thèbes; la pluie qui survint la nuit retarda leur marche; le fleuve Asopus se gonfla et devint difficile à traverser. Ils cheminèrent sous la pluie, ne passèrent le fleuve qu'avec peine, et arrivèrent trop tard; déjà les leurs étaient ou tués ou prisonniers. A cette nouvelle, les Thébains songèrent à un coup de main contre ceux des Platéens qui étaient hors de la ville; car naturellement beaucoup d'habitants, ne pouvant prévoir cette surprise en pleine paix, étaient à la campagne avec leurs effets. Les Thébains voulaient faire quelque prise qui leur répondît de leurs compatriotes enfermés dans la ville, s'il y en avait à qui on eût laissé la vie. Tel était leur dessein: ils délibéraient encore quand les Platéens, soupçonnant leurs projets et inquiets pour ceux qui étaient au dehors, envoyèrent un héraut leur déclarer que leur tentative sur Platée, en pleine paix, était une violation des lois les plus sacrées; qu'ils eussent à ne faire aucun mal à ceux du dehors, s'ils ne voulaient que les Platéens missent à mort les prisonniers qu'ils avaient entre les mains; que si, au

contraire, ils sortaient du territoire, on s'engageait à les leur rendre. Tel est du moins le récit des Thébains, et ils ajoutent que cette convention fut jurée. Les Platéens prétendent, au contraire, qu'ils ne s'étaient pas engagés tout d'abord à rendre les prisonniers, mais seulement après pourparlers et en cas d'accommodement; ils nient s'être liés par serment. Les Thébains sortirent donc du pays sans faire aucun mal. Les Platéens, après avoir rentré en toute hâte ce qui était au dehors, massacrèrent aussitôt leurs prisonniers, au nombre de cent quatre-vingts. Parmi eux se trouvait Eurymaque, avec qui les traîtres s'étaient concertés.

VI. Cela fait, ils envoyèrent un messenger à Athènes, rendirent aux Thébains leurs morts par convention, et firent dans la ville toutes les dispositions que parurent exiger les circonstances. Les Athéniens apprirent bientôt ce qui avait eu lieu à Platée, et sur-le-champ ils arrêtaient tous les Béotiens qui étaient dans l'Attique. En même temps ils envoyèrent un héraut ordonner aux Platéens de ne prendre aucune décision à l'égard des Thébains prisonniers, avant que les Athéniens eussent aussi délibéré sur leur sort; car leur mort n'avait pas encore été annoncée à Athènes. Le premier courrier étant parti au moment même de l'entrée des Thébains, et le second peu de temps après qu'ils avaient été vaincus et arrêtés, on n'y connaissait rien de ce qui s'était passé ensuite, et c'était dans cette ignorance qu'on avait expédié le message. Quand le héraut arriva, il trouva les Thébains égorgés. Les Athéniens envoyèrent ensuite des troupes à Platée; ils y portèrent des vivres, y mirent garnison et emmenèrent

les hommes inutiles à la défense, ainsi que les femmes et les enfants.

VII. Après le coup de main sur Platée, la trêve étant ouvertement rompue, les Athéniens se préparèrent à la guerre; les Lacédémoniens et leurs alliés en firent autant de leur côté. De part et d'autre on se disposa à envoyer des ambassades au roi et chez les autres barbares, partout enfin où chacun espérait obtenir des secours. En même temps ils agissaient auprès des villes en dehors de leur domination pour les rattacher à leur alliance. Les Lacédémoniens, indépendamment des vaisseaux que leur fournissaient l'Italie et la Sicile, ordonnèrent aux villes qui avaient embrassé leur parti d'en construire d'autres, en proportion de leur importance, de manière à ce que la flotte comptât en tout cinq cents vaisseaux¹. Ils avertirent leurs alliés de préparer une somme déterminée, de se tenir d'ailleurs en repos, et de n'admettre qu'un vaisseau athénien à la fois jusqu'à ce que tous les préparatifs fussent terminés. Les Athéniens, de leur côté, firent le recensement de leurs alliés et envoyèrent de toutes parts des députés, particulièrement dans les pays qui entourent le Péloponnèse, à Corcyre, à Céphallénie, chez les Acarnanes, à Zacynthe; car ils sentaient qu'avec l'amitié de ces peuples ils pourraient, en toute confiance, porter le ravage autour du Péloponnèse².

VIII. De part et d'autre on ne formait que de vastes desseins, et on se préparait à la guerre de toutes ses

¹ La flotte des alliés fut loin d'atteindre jamais ce chiffre.

² Zacynthe, Céphallénie et Corcyre, situées à l'ouest de la Grèce, offraient aux Athéniens des lieux de refuge et de ravitaillement, lorsque leurs flottes faisaient le tour du Péloponnèse.

forces. Cela se conçoit : au début, on embrasse toujours avec plus d'ardeur ; et d'ailleurs, il y avait alors, dans le Péloponnèse et à Athènes, une nombreuse jeunesse qui n'était pas fâchée, grâce à son inexpérience, d'essayer de la guerre. Tout le reste de la Grèce contemplait, dans une attente inquiète, la lutte engagée entre les États souverains. De nombreuses prédictions circulaient ; partout les devins chantaient des oracles, soit dans les villes qui allaient en venir aux mains, soit dans le reste de la Grèce¹. Délos avait éprouvé peu auparavant un tremblement de terre, ce qui n'était pas arrivé encore², aussi haut que remontassent les souvenirs des Grecs. On disait et on croyait que c'était là un présage des événements qui se préparaient, et on recherchait curieusement dans le passé tous les indices du même genre. On était, en général, beaucoup plus porté pour les Lacédémoniens, surtout parce qu'ils avaient déclaré qu'ils voulaient affranchir la Grèce. De toutes parts, villes et particuliers rivalisaient d'ardeur et s'empressaient à embrasser leur cause, soit en paroles, soit en action ; chacun croyait que les choses iraient mal là où il ne serait pas de sa personne ; conséquence naturelle de l'exaspération générale contre les Athéniens ! les uns voulant s'affranchir de leur domination, les autres craignant d'y être soumis. Tels étaient les préparatifs et les dispositions réciproques quand on se jeta dans la lutte.

¹ Aristophane se moque à chaque instant de ces oracles qui se publiaient à Athènes : « Cléon chante des oracles et le vieillard (le peuple) sifle. » *Chev.*, 61.

² Hérodote parle cependant, mais par oui-dire, d'un tremblement de terre qui aurait eu lieu environ soixante ans plus tôt. *VI*, 98.

IX. Voici les alliés qu'avait chacun des deux partis au début des hostilités : du côté des Lacédémoniens étaient tous les peuples du Péloponnèse en deçà de l'isthme, excepté les Argiens et les Achéens, qui avaient des relations d'amitié avec les deux nations rivales. Seuls parmi les Achéens, les habitants de Pellène¹ prirent tout d'abord parti pour les Lacédémoniens ; tous les autres les imitèrent ensuite ; en dehors du Péloponnèse, les Mégariens, les Phocéens, les Locriens, les Béotiens, les Ambraciotes, les Leucadiens, les Anactoriens. Ceux qui fournirent des vaisseaux furent les Corinthiens, les Mégariens, les Sicyoniens, les habitants de Pellène, d'Élée, d'Ambracie et de Leucade. Les Béotiens, les Phocéens, les Locriens² envoyèrent de la cavalerie, les autres villes de l'infanterie. Tels étaient les alliés des Lacédémoniens.

Ceux d'Athènes étaient Chio, Lesbos, Platée, les Messéniens de Naupacte, la plus grande partie des Acarnanes, les Corcyréens, les Zacynthiens, et un grand nombre d'autres villes qui leur payaient tribut dans une foule de contrées : ainsi la Carie maritime, les Doriens limitrophes de la Carie, l'Ionie, l'Hellespont, la presqu'île de Thrace, toutes les îles situées à l'orient entre le Péloponnèse et la Crète, toutes les autres Cyclades, à l'exception seulement de Mélos et de Théra. Chio, Lesbos et Corcyre fournissaient des navires, les autres de l'infanterie et de l'argent. Tels étaient les alliés des deux partis et les ressources dont ils disposaient pour la guerre.

¹ Sur le golfe de Corinthe, à l'ouest de Sicyone.

² Les Locriens Opuntes.

X. Les Lacédémoniens, après l'affaire de Platée, envoyèrent aussitôt dans toutes les directions prévenir leurs alliés, soit du Péloponnèse, soit du dehors, de préparer leurs forces et de faire toutes les dispositions nécessaires pour une expédition hors du pays, annonçant qu'on allait envahir l'Attique. Lorsque tout fut prêt, au temps marqué, les confédérés se rendirent à l'isthme, et chaque ville y envoya les deux tiers de son contingent. Dès que toutes les forces furent réunies, Archidamos, roi des Lacédémoniens, qui commandait l'armée d'invasion, ayant convoqué les généraux de toutes les villes, ainsi que les hommes du plus haut rang et les plus considérables, leur parla ainsi :

XI. « Lacédémoniens et alliés, nos pères aussi ont fait de nombreuses expéditions, soit dans le Péloponnèse, soit au dehors, et les plus âgés d'entre nous ne sont pas sans expérience de la guerre : jamais cependant nous ne sommes entrés en campagne avec un plus formidable appareil ; mais, si nous sommes nombreux et pleins de bravoure, la ville contre laquelle nous marchons a aussi une très-grande puissance. Il est donc juste que nous ne nous montrions ni inférieurs à nos ancêtres, ni au-dessous de notre propre gloire. Cette entreprise tient en suspens toute la Grèce attentive ; toutes les pensées sont fixées sur nous, et chacun, en haine des Athéniens, fait des vœux ardents pour nos succès. Il ne faut pas, toutefois, dans la pensée que nous marchons en nombre et qu'il est peu à craindre que l'ennemi ose se mesurer avec nous, avancer, pour cela, avec moins de prudence et de précaution : généraux et soldats de chaque ville, chacun de son côté doit, au contraire, s'attendre toujours à tomber en

quelque péril ; car l'imprévu règne à la guerre, et le plus souvent un fait sans importance, un entraînement irréfléchi amène une action. Bien des fois une armée plus faible, grâce à une prudente défiance, a lutté avec avantage contre des troupes plus nombreuses, mais trop confiantes, et dès lors mal préparées. Il faut, en pays ennemi, marcher avec la confiance au fond du cœur, mais n'agir qu'avec défiance, et être toujours prêt. Alors on n'a pas moins d'intrépidité pour l'attaque que de sécurité contre les entreprises de l'ennemi. Quant à nous, nous marchons contre une ville qui, bien loin d'être incapable de se défendre, a d'abondantes ressources de tout genre. Les Athéniens n'ont fait, jusqu'à présent, aucun mouvement, parce que nous ne sommes pas encore sur leur territoire ; mais nous devons tenir pour certain qu'ils viendront nous combattre dès qu'ils nous verront porter sur leurs biens le ravage et la dévastation ; car il n'est personne qui ne se sente transporté de colère en présence de désastres actuels, inaccoutumés, accomplis sous ses yeux : moins on réfléchit alors, et plus on montre d'emportement dans l'action. C'est ce qui vraisemblablement arrivera aux Athéniens, plus encore qu'à personne, eux qui prétendent commander aux autres, et qui sont plus accoutumés à porter le ravage chez leurs voisins qu'à voir ravager leur pays.

« Puisque nous allons combattre un aussi puissant État, dans une entreprise qui doit couvrir de gloire et nos ancêtres et nous-mêmes, marchez où l'on vous conduira, dans la bonne et la mauvaise fortune, suivant les événements ; mettez au-dessus de tout la discipline et la vigilance, et obéissez vivement au commande-

ment ; car rien n'est plus beau, rien n'offre plus de garanties de sécurité que des masses disciplinées et agissant come un seul homme. »

XII. Après ces paroles, Archidamos congédia l'assemblée. Il envoya d'abord à Athènes le Spartiate Méléssippos, fils de Diacritos, afin de voir si les Athéniens, sachant l'armée déjà en marche, seraient plus traitables. Mais ils ne l'admirent ni à l'assemblée ni même dans la ville. Conformément à l'avis de Périclès, ils avaient précédemment décidé de ne recevoir ni héraut ni députés, du moment où les Lacédémoniens seraient en campagne. Ils le renvoyèrent donc sans l'entendre, et lui signifièrent d'être hors des frontières le jour même, ajoutant que les Lacédémoniens eussent à rentrer d'abord chez eux, et à envoyer alors des ambassadeurs, s'ils voulaient présenter quelque réclamation. On fit accompagner Méléssippos, pour qu'il ne communiquât avec personne : arrivé à la frontière et sur le point de quitter ses conducteurs, il ne prononça que ces paroles : « Ce jour sera pour les Grecs le commencement de grands malheurs ; » puis il continua sa route.

Lorsqu'il fut de retour, Archidamos, voyant que les Athéniens ne feraient aucune concession, se décida à lever le camp et à marcher vers l'Attique. Les Béotiens, qui avaient fourni aux Lacédémoniens, pour l'expédition commune, leur contingent en cavalerie, entrèrent avec le reste de leurs forces sûr le territoire de Platée et le ravagèrent.

XIII. Au moment où les Péloponnésiens, rassemblés sur l'isthme, venaient de se mettre en marche et n'avaient pas encore pénétré dans l'Attique, Périclès, qui commandait les Athéniens avec neuf autres généraux,

soupçonna, lorsqu'il vit l'invasion imminente, qu'Archidamos, auquel l'unissaient les liens de l'hospitalité, pourrait plus d'une fois épargner et préserver du ravage ses propres terres, soit par un sentiment personnel de bienveillance, soit que les Lacédémoniens lui en eussent donné l'ordre afin de le rendre lui-même suspect, comme ils avaient déjà cherché à le compromettre en demandant l'expulsion des sacrilèges. Il déclara d'avance aux Athéniens, dans l'assemblée, qu'Archidamos était son hôte, mais qu'il ne pouvait en résulter aucun préjudice pour la république ; que si les ennemis ne ravageaient pas ses terres et ses maisons de campagne, comme celles des autres, il en faisait l'abandon à l'État ; qu'il ne devait par conséquent y avoir là aucun motif de soupçon contre lui. En même temps il insista, en vue des circonstances présentes, sur les conseils qu'il leur avait donnés précédemment : se préparer à la guerre ; transporter à Athènes ce qui était à la campagne ; ne pas sortir pour combattre ; s'enfermer, au contraire, dans la ville et la garder ; mettre en état la flotte qui faisait leur force ; enfin, avoir toujours les alliés sous leur main ; car, disait-il, c'est d'eux que dépend la puissance de la république, grâce au tribut qu'ils payent ; et à la guerre, c'est la prudence et l'abondance d'argent qui, en général, assurent l'avantage. Comme motif de confiance, il leur dit que le tribut ¹ payé à la république par les alliés s'élevait en moyenne à six cents talents ², sans compter les autres

¹ Voir sur les tributs le *Voyage d'Anacharsis*, chap. x et lvi.

² Plus de 3 millions. — Le talent attique équivalait à 5,560 fr. de notre monnaie. Le tribut payé par les alliés fut porté plus tard à 1,200 talents.

revenus ¹, et qu'il restait encore actuellement à l'acropole six mille talents d'argent monnayé. (Le maximum avait été de neuf mille sept cents talents, dont une partie avait été employée aux propylées de l'acropole ², à d'autres constructions et au siège de Potidée.) Il ne comprenait pas dans cette somme l'or et l'argent non monnayés, résultant des offrandes privées et publiques, les vases sacrés affectés aux cérémonies et aux jeux, les dépouilles des Mèdes ³, et d'autres richesses du même genre qui n'allaient pas à moins de cinq cents talents. Il énuméra aussi les richesses des autres temples, qui étaient assez considérables, et dont ils pourraient se servir, y compris même les ornements d'or qui couvraient la statue de la déesse, si toutes les autres ressources faisaient défaut. Il établit qu'il y avait là quarante talents pesant d'or pur, et que la totalité pouvait se détacher. Il ajoutait que, si l'on en faisait usage pour le salut public, il faudrait plus tard le remplacer par un poids égal.

Après les motifs de confiance tirés de leurs richesses, il ajouta qu'ils avaient treize mille hoplites, non compris seize mille hommes dans les forts ou à la garde des murs. Car tel était à l'origine, au moment de l'invasion, le nombre des hoplites préposés à la garde; c'étaient des vieillards, des jeunes gens, ou des métèques. L'étendue du mur de Phalère jusqu'à l'enceinte

¹ Les principales sources de revenu étaient la location des terres publiques, les mines d'or et d'argent, l'impôt sur les étrangers établis à Athènes, etc.

² Les propylées avaient été construits par l'architecte Mnésiclès (434 av. J.-C.). On y avait consacré deux mille douze talents.

³ Entre autres le trône sur lequel Xerxès contempla la bataille de Salamine, et le cimetière de Mardonius.

de la ville était de trente cinq-stades ¹, et la partie gardée de cette dernière enceinte, de quarante-trois; une portion n'était pas gardée, celle qui s'étend entre le long mur et la muraille de Phalère ². Les longs murs, jusqu'au Pirée, avaient quarante stades; on ne gardait que le mur extérieur ³. Enfin, l'enceinte du Pirée, y compris Munychie, avait en tout soixante stades; la moitié seulement était gardée. Périclès établit aussi qu'il y avait douze cents cavaliers, en comptant les archers à cheval, seize cents archers à pied, et trois cents trirèmes en état de tenir la mer.

Telles étaient les ressources des Athéniens, — et le reste en proportion, — à l'époque où les Péloponnésiens se disposèrent à envahir l'Attique et où la guerre fut déclarée. Périclès ajouta encore d'autres réflexions, suivant sa coutume, pour leur prouver qu'ils auraient l'avantage dans la guerre.

XIV. Les Athéniens, persuadés par ses discours, transportèrent à la ville leurs enfants, leurs femmes, et tous les objets à leur usage qui garnissaient les habitations. Ils enlevèrent jusqu'à la charpente des maisons. Les troupeaux et les bêtes de somme furent envoyés en Eubée ⁴ et dans les îles adjacentes. C'était pour eux une dure nécessité que ce déplacement, la

¹ Le stade grec était d'un peu moins de cent quatre-vingt-cinq mètres.

² Cette partie était protégée d'une part par la muraille de Phalère, de l'autre par le long mur.

³ L'une des deux murailles appelées *longs murs* était comprise entre l'autre mur et celui de Phalère; elle était par conséquent intérieure et n'avait pas besoin d'être gardée.

⁴ Il y avait en Eubée de vastes pâturages.

plupart ayant toujours été habitués à vivre à la campagne.

XV. Depuis les temps les plus reculés, cet usage avait prévalu surtout chez les Athéniens. Sous Cécrops et les premiers rois, jusqu'à Thésée, les habitants de l'Attique étaient disséminés dans des bourgades, qui avaient chacune leurs prytanées ¹ et leurs archontes. Lorsqu'il n'y avait aucun danger à redouter, on ne se réunissait pas auprès du roi pour délibérer en commun : chaque bourgade se gouvernait et délibérait à part. On allait même quelquefois jusqu'à faire la guerre au roi ; par exemple, les Éleusiniens, qui s'unirent avec Eumolpos, pour combattre Érechtée. Tout changea sous le règne de Thésée : ce prince, qui joignit la puissance à la sagesse, donna au pays une plus forte organisation, et, en particulier, abolit les conseils et les magistratures des bourgades ; il établit un seul conseil, un seul prytanée, dans la ville actuelle, y rassembla tous les citoyens et les contraignit à habiter exclusivement cette ville, tout en laissant chacun administrer ses biens comme auparavant. Tout venant dès lors aboutir à Athènes, elle avait déjà pris un rapide accroissement lorsque Thésée la transmit à ses successeurs. C'est à cette époque que fut établie à Athènes, en l'honneur de la Déesse ², la fête publique appelée Xynœcia ³ qui se célèbre encore aujourd'hui. Jusque-là, la ville ne consistait que dans l'acropole ac-

¹ Le prytanée était originairement la maison commune, le siège de l'administration locale. C'était là, suivant le scoliaste de Thucydide, que se conservait le feu sacré.

² Minerve.

³ Fête de l'habitation en commun.

tuelle, et dans la partie située au-dessous, tout à fait au midi. Ce qui le prouve, c'est que les temples de plusieurs autres ¹ divinités sont dans l'enceinte de l'acropole et que ceux mêmes placés en dehors sont bâtis dans la partie sud de la ville : ainsi les temples de Jupiter Olympien, d'Apollon Pythien, de la Terre et de Bacchus Limnéen ², en l'honneur duquel on célèbre les antiques Bacchanales le douze du mois Anthesté- rion, fête encore en usage aujourd'hui chez les Ioniens, descendants des Athéniens. D'autres temples anciens sont également bâtis dans ce quartier. La fontaine appelée aujourd'hui les Neuf Canaux, par suite de la disposition que lui donnèrent les tyrans ³, et jadis Cal- lirhoé, lorsqu'elle coulait à découvert, est à peu de distance ; on se servait de ses eaux pour les usages les plus solennels ; et c'est de l'antiquité que vient la cou- tume, encore en vigueur maintenant, d'y puiser pour les cérémonies qui précèdent le mariage ⁴ et d'autres usages religieux. Enfin, c'est parce que l'acropole fut très-anciennement habitée qu'aujourd'hui encore les Athéniens l'appellent *la ville*.

XVI. Ainsi les Athéniens vécurent longtemps à la campagne, disséminés et indépendants. Lors même qu'ils eurent été réunis, la plupart d'entre eux, par habitude, continuèrent à rester aux champs ; leurs successeurs y demeurèrent, à leur exemple, et y vécu- rent en famille ; et cela jusqu'à la guerre actuelle. Aussi n'était-ce pas sans peine qu'ils abandonnaient

¹ Plusieurs divinités autres que Minerve.

² Bacchus aux étangs.

³ Les pisistratides.

⁴ On puisait à cette fontaine l'eau destinée au bain nuptial.

leurs demeures ; il y avait si peu de temps d'ailleurs qu'ils s'y étaient réinstallés après la guerre médique ! Il leur était douloureux et cruel de quitter des lieux sacrés, des habitations où ils avaient conservé les mœurs antiques, et que l'habitude leur avait fait de tout temps considérer comme une patrie. Il leur fallait changer de genre de vie, et ce n'était rien moins pour chacun d'eux qu'un exil loin de la ville natale.

XVII. Arrivés dans Athènes, peu d'entre eux y avaient des habitations : quelques-uns trouvèrent un refuge chez des amis ou des parents ; la plupart s'établirent dans les lieux inhabités, dans les temples, les chapelles des héros, partout enfin, excepté à l'acropole, à l'Éleusinium ¹ et dans quelques autres édifices solidement fermés. Il n'y eut pas jusqu'au lieu appelé Pélasgicon, au-dessous de l'acropole, qui ne fût occupé, vu l'urgence du moment ; et cependant ce lieu était maudit ² ; il était défendu de l'habiter, et la fin d'un vers de la pythie l'interdisait en ces termes : « Il vaut mieux que le Pélasgicon soit désert. » Du reste, l'oracle me paraît s'être accompli en sens inverse de ce qu'on attendait : car ce n'est pas parce qu'on profana ce lieu en l'habitant que tant de maux fondirent sur la ville ; mais ce fut la guerre qui contraignit à l'habiter, et c'était la guerre que l'oracle avait eu en vue, sans la nommer, lorsqu'il prévoyait qu'il ne serait pas bon que ce lieu fût occupé. Beaucoup s'installèrent aussi dans les tours des murailles ; chacun enfin comme il put ; car la ville ne pouvait contenir tous ceux qui y

¹ Temple de Cérès, où se tenaient les assemblées du peuple.

² C'était de ce lieu que les Pélasges avaient attaqué Athènes ; après leur expulsion, il avait été défendu de l'habiter.

accouraient. On se partagea aussi, mais plus tard, les longs murs et on s'y établit, ainsi que dans la plus grande partie du Pirée.

En même temps les Athéniens préparaient leurs armements ; ils rassemblaient leurs alliés et équipaient une flotte de cent vaisseaux destinée à agir contre le Péloponnèse. Ils en étaient là de leurs préparatifs.

XVIII. L'armée des Péloponnésiens s'avancait ; la première ville de l'Attique qu'ils rencontrèrent fut OËnoé ¹, qui devait servir de base à l'armée d'invasion. Après avoir assis leur camp, ils se disposèrent à battre les remparts avec des machines et à faire un siège en règle. Car OËnoé, située sur les confins de l'Attique et de la Béotie, était fortifiée et servait de place forte aux Athéniens en temps de guerre. Les Lacédémoniens préparèrent donc leurs moyens d'attaque et perdirent ainsi un temps précieux autour de cette place. Ce ne fut pas là un des moindres griefs contre Archidamos ; on trouvait qu'il avait montré de la mollesse à réunir les alliés, lorsqu'il s'agissait de décider la guerre et qu'il s'était montré favorable aux Athéniens en ne conseillant pas de la commencer incontinent. Depuis le rassemblement des troupes, son séjour prolongé sur l'isthme, la lenteur de la marche, et surtout le temps perdu devant OËnoé, excitaient les murmures : car les Athéniens avaient profité de ce délai pour tout rentrer dans la ville ; tandis qu'il était présumable que, sans ces temporisations, les Lacédé-

¹ Petite place forte, sur la route d'Éleusis à Thèbes ; aujourd'hui Gisto Castro, suivant Stanhope et Bloomfield.

moniens, en s'avancant vivement, auraient trouvé tout dehors. L'armée s'irritait donc de ce séjour d'Archidamos devant OËnoé; quant à lui, il temporisait dans l'espoir, dit-on, que les Athéniens pourraient faire quelques concessions tant que leur territoire ne serait pas entamé et qu'ils redouteraient d'y voir porter le ravage.

XIX. Cependant, après avoir inutilement attaqué OËnoé et tout mis en œuvre sans pouvoir s'en rendre maîtres, sans même que les Athéniens fissent faire de propositions, les Lacédémoniens levèrent le siège et envahirent l'Attique, quatre-vingts jours après la tentative des Thébains sur Platée. On était alors au fort de l'été et au moment de la moisson¹. Archidamos, fils de Zeuxidamos, roi des Lacédémoniens, commandait. Ils campèrent d'abord à Éleusis et dans la plaine de Thria², ravagèrent cette plaine, et remportèrent une sorte d'avantage sur la cavalerie athénienne, vers le lieu nommé les Ruisseaux³. Ensuite ils s'avancèrent à travers la Cropie, ayant à droite le mont Égaléon⁴, et arrivèrent à Acharné,⁵ le plus considérable des dèmes de l'Attique. Ils s'y arrêtrèrent, y assirent leur camp et restèrent longtemps à le dévaster.

¹ Vers le milieu de juin. L'éclipse de soleil dont il est question plus loin eut lieu le 3 août, après le départ des Lacédémoniens, qui ne peuvent guère être restés moins d'un mois.

² Probablement la plage qui s'étend le long de la mer, à l'ouest d'Éleusis.

³ Les Ruisseaux. Ce sont deux petits cours d'eau dans la plaine de Thria.

⁴ C'est de ce mont, suivant Hérodote, que Xerxès contempla la bataille de Salamine; mais cette version est peu probable, l'Égaléon étant à sept milles du rivage.

⁵ Sur le Céphise, à soixante stades d'Athènes.

XX. Voici, dit-on, dans quel but Archidamos resta, pendant cette invasion, en ordre de bataille aux environs d'Acharné, sans descendre dans la plaine. Il espérait que les Athéniens, avec leur nombreuse et florissante jeunesse, leur appareil militaire plus imposant que jamais, viendraient à sa rencontre, et ne se contiendraient pas à la vue de leur territoire ravagé. Comme ils ne s'étaient présentés pour combattre ni à Éleusis ni à la plaine de Thria, il faisait une nouvelle tentative et campait à Acharné dans le dessein de les y attirer. L'endroit lui semblait favorable pour asseoir son camp ; d'ailleurs il était probable que les Acharnéens, formant une partie considérable de la population (puisqu'ils fournissaient trois mille hoplites), ne laisseraient pas ravager leurs terres, et qu'avec eux toute l'armée sortirait pour combattre. Que si les Athéniens laissaient cette invasion s'accomplir sans sortir de la ville, on pourrait par la suite ravager la plaine avec beaucoup plus de sécurité, et s'avancer jusque sous les murs d'Athènes : car les Acharnéens, une fois dépouillés de leurs biens, ne devaient plus s'exposer avec la même ardeur pour défendre ceux des autres, et la discorde pénétrerait dans les esprits. Telles furent les considérations qui déterminèrent Archidamos à demeurer autour d'Acharné.

XXI. Tant que l'armée était restée aux environs d'Éleusis et de Thria, les Athéniens avaient pu garder quelque espoir qu'elle ne s'avancerait pas plus près d'eux. Ils se rappelaient que Plistoanax, fils de Pausanias, roi des Lacédémoniens, lorsqu'il avait envahi l'Attique, quatorze ans avant cette guerre, s'était avancé avec les troupes péloponnésiennes jusqu'à Éleu-

sis et à Thria, et de là était retourné en arrière, sans pousser plus loin. (Il avait même été exilé de Sparte, sous prétexte qu'il s'était fait acheter cette retraite à prix d'argent.) Mais lorsqu'ils virent l'armée à Acharné, à soixante stades de la ville, leur irritation ne connut plus de bornes. Le spectacle de leurs campagnes ravagées sous leurs yeux, chose que les jeunes gens n'avaient jamais vue, dont les vieillards mêmes n'avaient pas été témoins depuis la guerre médique, leur parut intolérable, et cela se conçoit : la plupart, les jeunes gens surtout, voulaient sortir de la ville, et ne pas laisser cet outrage impuni. On se formait en groupes, on disputait vivement; les uns voulaient aller à l'ennemi; d'autres, mais en petit nombre, s'y opposaient. Les devins chantaient des oracles de tout genre que chacun écoutait suivant les passions qui l'agitaient. Les Acharnéens qui se croyaient une portion notable du peuple athénien, voyant leur territoire ravagé, insistaient surtout pour une sortie. La ville était profondément agitée en tout sens : on s'indignait contre Périclès¹; on avait oublié tous ses conseils précédents; on lui faisait un crime de ne pas vouloir, lui général, mener les troupes à l'ennemi; enfin on le regardait comme l'auteur de tous les maux qu'on souffrait.

XXII. Périclès, voyant les Athéniens aigris par leur situation, et dans une disposition d'esprit qui ne leur permettait pas de juger sainement, persuadé d'ailleurs qu'il avait raison de s'opposer à la sortie, ne convoqua ni assemblée ni réunion d'aucun genre. Il craignait

¹ Parmi les détracteurs de Périclès, Plutarque cite Cléon, le fameux démagogue, si souvent bafoué par Aristophane.

qu'une fois réunis ils ne cédassent à la colère plus qu'à la prudence et ne commissent quelque faute. Il se contentait donc de garder la ville et d'y maintenir autant que possible la tranquillité. Cependant il faisait sortir constamment de la cavalerie, afin d'empêcher les coureurs ennemis de s'écarter de l'armée pour tomber sur les champs voisins de la ville et les dévaster. Il y eut à Phrygia un léger engagement entre des cavaliers athéniens soutenus par les Thessaliens, et un parti de cavalerie béotienne. Les Athéniens et les Thessaliens se soutinrent sans désavantage jusqu'au moment où des hoplites venus au secours des Béotiens les mirent en déroute. Ils perdirent un petit nombre d'hommes et purent, malgré cet échec, enlever leurs morts le jour même, sans convention. Les Péloponnésiens élevèrent un trophée le lendemain.

Les Thessaliens avaient secouru les Athéniens en vertu d'une ancienne alliance. Ils venaient de Larisse, de Pharsale, de Parasos, de Cranon, de Pirasos, de Gyrtone et de Phères. Ceux de Larisse étaient commandés par Polymède et Aristonoüs, tous deux de factions différentes¹; ceux de Pharsale par Ménon; ceux des autres villes avaient aussi leurs chefs particuliers.

XXIII. Les Lacédémoniens, voyant que les Athéniens ne sortaient pas pour les combattre, levèrent le camp d'Acharné et ravagèrent quelques autres demeures entre les monts Parnès² et Brilessos³. Pendant qu'ils

¹ L'un, chef de la faction oligarchique, l'autre de la faction populaire.

² C'était la montagne la plus élevée de l'Attique; elle s'étendait du pied du Pentélique à la plaine de Thria. Pausanias dit (I, 32) qu'on y chassait le sanglier et l'ours. — Aujourd'hui Nozia.

³ Aujourd'hui Tourko Bonni.

étaient ainsi sur le territoire de l'Attique, les Athéniens envoyèrent autour du Péloponnèse les cent vaisseaux qu'ils avaient équipés. Mille hoplites et trois cents archers les montaient, sous le commandement de Carcinos fils de Xénotimos, de Protéas fils d'Épiclès, et de Socrate fils d'Antigène. Ils mirent à la voile, et allèrent avec ces forces croiser autour du Péloponnèse.

Les Péloponnésiens, après être restés en Attique aussi longtemps qu'ils eurent des vivres, opérèrent leur retraite par la Béotie, en suivant une autre route que celle par laquelle ils étaient venus. En passant par Oropos¹, ils ravagèrent la plaine appelée Pyraïque, habitée par les Oropiens, sujets des Athéniens. De retour dans le Péloponnèse, ils se séparèrent et chacun rentra dans son pays.

XXIV. Après leur départ, les Athéniens établirent des gardes sur terre et sur mer; ce service des gardes devait durer tout le temps de la guerre. Ils décrétèrent que, sur les sommes déposées à l'acropole, mille talents seraient prélevés pour être mis à part, sans qu'on pût les dépenser, et que le reste serait consacré aux frais de la guerre. La peine de mort fut prononcée contre quiconque parlerait de toucher à ces mille talents, ou proposerait un décret dans ce sens, à moins que ce ne fût pour repousser une armée d'invasion venant par mer attaquer la ville. On décida également que chaque année les cent meilleures trirèmes seraient tenues en réserve, avec leurs commandants nommés d'avance, et qu'on ne disposerait d'aucune d'elles si ce n'est pour

¹ Sur les confins de la Béotie, à peu de distance de la mer; aujourd'hui Oropo. La plaine appelée Pyraïque était située entre Oropos et Tanagre.

parer, le cas échéant, au danger en vue duquel l'argent avait été mis en réserve.

XXV. Les Athéniens qui montaient les cent vaisseaux envoyés autour du Péloponnèse avaient été rejoints par les Corcyréens, avec un contingent de cinquante navires, et par quelques autres alliés de ces contrées ¹ : leur croisière porta le ravage sur plusieurs points et en particulier à Méthone de Laconie ², où ils firent une descente. Déjà ils attaquaient la muraille, qui était faible et dépourvue de défenseurs ; mais dans le voisinage se trouvait le Spartiate Brasidas, fils de Tellis, à la tête d'un poste de surveillance : à cette nouvelle, il se porta avec cent hoplites au secours de la place, traversa à la course le camp des Athéniens dispersés dans la campagne et occupés au siège, et se jeta dans Méthone, sans autre perte que celle de quelques hommes tués dans la traversée du camp. Il sauva ainsi la ville et pour cet acte d'audace il obtint le premier, dans cette guerre, les honneurs de l'éloge public à Sparte.

Les Athéniens, ayant levé l'ancre, côtoyèrent le rivage et descendirent sur le territoire de Phia, en Élide, qu'ils ravagèrent pendant deux jours. Trois cents hommes d'élite envoyés à leur rencontre par les Éléens de la basse Élide et des environs furent vaincus par eux ; mais un vent impétueux s'éleva ; la plupart des bâtiments, battus par la tempête sur une plage sans abri, reprirent la mer et se dirigèrent en doublant le cap Ichthys vers le port de Phia. Pendant ce temps les Messéniens et quelques autres qui n'avaient pu

¹ Corcyre, Zacynthe, Céphallénie.

² Aujourd'hui Modon, un peu au sud de Navarin.

monter sur les vaisseaux s'avancèrent par terre jusqu'à Phia et s'en emparèrent. La flotte, après avoir doublé le cap, vint ensuite les recueillir et l'on regagna le large, abandonnant Phia, au secours de laquelle venait d'arriver un corps nombreux d'Éléens. Les Athéniens continuèrent à suivre les côtes et dévastèrent plusieurs autres points.

XXVI. Vers le même temps les Athéniens envoyèrent contre la Locride trente vaisseaux, chargés en même temps de garder l'Eubée. Cléopompos, fils de Clinias, qui les commandait, fit plusieurs descentes, ravagea quelques points du littoral et s'empara de Thronion, où il prit des otages. Il attaqua et battit à Alopé les Locriens venus au secours de cette place.

XXVII. Dans ce même été les Athéniens expulsèrent d'Égine tous les habitants, y compris les femmes et les enfants, sous prétexte qu'ils étaient les principaux auteurs de la guerre. Ils sentaient que la possession d'Égine, qui touche au Péloponnèse, serait bien mieux assurée dans leurs mains en y établissant des colons athéniens; et, en effet, ils y envoyèrent, peu de temps après, une colonie. Les Lacédémoniens, en haine des Athéniens, et aussi en reconnaissance des services que les Éginètes leur avaient rendus lors du tremblement de terre et du soulèvement des Hilotes, assignèrent pour habitation aux exilés la ville de Thyréa, avec la jouissance de son territoire, qui confine à l'Argie et à la Laconie, et s'étend jusqu'à la mer. Une partie des Éginètes s'y établit; les autres se dispersèrent dans le reste de la Grèce.

XXVIII. Dans le cours du même été, le soleil s'éclipsa après midi, à la nouvelle lune, la seule époque

où il semble que ce phénomène puisse avoir lieu ; on vit ensuite le soleil affecter la forme d'un croissant ; quelques étoiles brillèrent, et le disque reparut tout entier.

XXIX. Dans le même été, l'Abdéritain Nymphodoros, fils de Pythès, dont la sœur avait épousé Sitalcès et qui jouissait d'un grand crédit auprès de ce prince, reçut des Athéniens le titre de proxène ¹ et fut mandé à Athènes. Les Athéniens qui, jusque-là, avaient vu en lui un ennemi, cédèrent au désir de se faire un allié de Sitalcès, fils de Térès, roi des Thraces. Ce Térès, père de Sitalcès, est le premier fondateur de la puissance des Odryses² ; c'est lui qui a enveloppé dans leur vaste royaume la portion la plus considérable de la Thrace (car il y a aussi une grande partie des Thraces qui sont restés autonomes ³). Ce Térès n'a rien de commun avec Térée qui avait épousé Procné, fille de Pandion d'Athènes ; et même le nom de Thrace s'applique dans les deux cas à des contrées différentes ; car Térée habitait Daulie, ville de la Phocide actuelle, occupée alors par les Thraces. C'est là que les femmes commirent l'attentat sur Itys ⁴ ; et c'est pourquoi beaucoup de poètes, en parlant du rossignol, le nomment l'oiseau de Daulie. Il est vraisemblable, d'ailleurs, que Pandion dut plutôt établir sa fille dans un pays voisin, en vue d'avantages réciproques, que chez les Odryses, à plusieurs jours de marche.

¹ Hôte public.

² Thucydide dit plus loin (II, 97) que cet empire des Odryses était le plus puissant qui fût en Europe, du Pont-Euxin à la mer Ionienne.

³ Indépendants, se gouvernant par leurs propres lois.

⁴ Itys, fils de Térée et de Procné, fut tué par sa mère qui le fit cuire et servir à Térée pour se venger de ses infidélités.

Térès, qui n'a pas même avec Térée la conformité du nom, fut le premier roi puissant des Odryses. C'est avec son fils Sitalcès que les Athéniens contractèrent alliance, dans le but de soumettre la presqu'île de Thrace et même Perdiccas. Nymphodore vint à Athènes, cimentea l'alliance avec Sitalcès, et obtint pour Sados, fils du roi, le droit de cité. En même temps il promit de mettre fin à la guerre de Thrace en décidant Sitalcès à envoyer aux Athéniens un corps de cavalerie thrace et des peltastes. Il réconcilia aussi Perdiccas avec les Athéniens en les engageant à lui rendre Thermé; et aussitôt Perdiccas marcha contre les Chalcidiens, de concert avec les Athéniens et Phormion. C'est ainsi que Sitalcès, fils de Térès, roi des Thraces, et Perdiccas, fils d'Alexandre, roi des Macédoniens, entrèrent dans l'alliance des Athéniens.

XXX. Les Athéniens qui montaient les cent vaisseaux croisaient encore autour du Péloponnèse; ils prirent Solium¹, ville des Corinthiens, et l'abandonnèrent, avec son territoire, aux habitans de Paléros pour en jouir à l'exclusion de tous les autres Acarnanes. Ils prirent également de vive force Astacos², en chassèrent le tyran Évarque, et firent entrer le pays dans leur alliance. Faisant ensuite voile vers Céphallénie, ils la soumirent sans combat. Céphallénie, située en face de l'Acarnanie et de Leucade, renferme quatre villes: celles des Paléens, des Craniens, des Saméens et des Pronéens. Peu de temps après la flotte rentra à Athènes.

¹ Pouqueville croit avoir découvert les ruines de Solium, à peu de distance de Slavena.

² Près de l'embouchure de l'Achéloüs. — Aujourd'hui Dragomestri.

XXXI. Ce même été, vers l'automne, les Athéniens en masse, citoyens et métèques, envahirent la Mégaride, sous le commandement de Périclès, fils de Xanthippe. La flotte de cent vaisseaux qui avait croisé autour du Péloponnèse se trouvait alors à Égine, effectuant son retour à Athènes. Ceux qui la montaient, à la première nouvelle que la population de la ville s'était portée en masse contre Mégare, firent voile aussitôt de ce côté et allèrent se réunir à l'expédition ; jamais armée athénienne aussi nombreuse ne s'était trouvée rassemblée dans un même camp : la république était alors dans toute sa puissance et la maladie¹ n'avait pas encore sévi. Les Athéniens seuls ne fournissaient pas moins de dix mille hoplites, non compris trois mille qui étaient à Potidée. Trois mille hoplites métèques au moins prirent part à cette expédition ; et il y avait , de plus, un corps nombreux de troupes légères. Après avoir ravagé la plus grande partie du pays, ils s'en retournèrent.

Les Athéniens firent encore dans le cours de cette guerre d'autres excursions en Mégaride : chaque année² le pays était envahi soit par la cavalerie, soit par l'armée entière, jusqu'au moment où ils s'emparèrent de Nisée.

XXXII. Les Athéniens fortifièrent, à la fin du même été, Athalante³, île voisine des Locriens d'Oponthe et auparavant déserte ; ils y mirent garnison, afin d'empêcher que les pirates d'Oponthe et du reste de la Locride ne vinssent infester l'Eubée.

¹ La peste, décrite plus loin.

² Un décret de Charinus obligeait les généraux athéniens à jurer d'envahir, deux fois l'an, la Mégaride.

³ Aujourd'hui Talantonisi, en face de la ville de Talanti.

Tels sont les événements accomplis dans le cours de cet été après que les Péloponnésiens eurent évacué l'Attique.

XXXIII. L'hiver suivant, l'Acarnane Évarque, voulant rentrer à Astacos, décida les Corinthiens à l'y reconduire avec une flotte de quarante vaisseaux et quinze cents hoplites. Lui-même soudoya quelques troupes auxiliaires. A la tête de l'expédition étaient Euphamidas, fils d'Aristonymos, Timoxénos, fils de Timocratès, et Eumachos, fils de Chrysès. Ils firent voile vers Astacos et rétablirent le tyran. Ils voulurent aussi soumettre quelques autres places du littoral de l'Acarnanie ; mais leur entreprise échoua et ils reprirent la route de Corinthe. En côtoyant Céphallénie, ils s'arrêtèrent et firent une descente sur le territoire des Craniens ; mais, trompés par ceux-ci à la suite d'une convention et attaqués à l'improviste, ils perdirent une partie de leur monde, furent vivement ramenés et reprirent la mer pour rentrer chez eux.

XXXIV. Le même hiver, les Athéniens firent, suivant l'usage du pays, de solennelles funérailles à ceux qui les premiers périrent dans cette guerre¹. Voici l'ordre établi : trois jours avant les obsèques² on expose les ossements des morts sous une tente dressée à cet effet, et chacun apporte ce qu'il veut en offrande à celui qu'il a perdu. Quand arrive le moment de la cérémonie funèbre, des chars s'avancent chargés de cercueils de cyprès, un pour chaque tribu ; les osse-

¹ Au combat des Ruisseaux.

² C'était l'usage à Athènes d'exposer les corps pendant trois jours avant les obsèques. V. ARISTOPHANE, *Lysistr.*, 611 et suiv.

ments¹ y sont déposés suivant la tribu à laquelle chacun appartenait. On porte aussi un lit funéraire tout dressé, mais vide, pour les absents, ceux dont on n'a pu retrouver les corps. Chacun peut, à volonté, se joindre au cortège, citoyens et étrangers. Les parentes sont auprès du tombeau, poussant des gémissements. On dépose les ossements dans le monument funèbre de la république, au plus beau faubourg de la ville² ; c'est là que sont ensevelis tous les guerriers morts dans les combats. Il n'y eut qu'une exception, pour ceux de Marathon³, que leur incomparable bravoure fit juger dignes d'être inhumés sur le champ de bataille. Lorsque la terre a recouvert les morts, un orateur officiellement désigné et choisi parmi les hommes les plus éminents par le talent, les plus élevés en dignité, prononce sur eux un éloge approprié à la circonstance ; après quoi chacun se retire.

Ainsi se font les funérailles⁴ ; et cet usage fut invariablement suivi, toutes les fois qu'il y eut lieu, dans le cours de cette guerre. Périclès, fils de Xanthippe, fut choisi pour prononcer l'éloge des premiers guerriers morts. Le moment venu, il s'avança du tombeau sur un tertre élevé, afin d'être entendu le plus loin possible par la foule, et parla ainsi :

¹ Les ossements sont pris ici pour les cendres ; car l'usage était à Athènes de brûler les morts.

² Le Céramique.

³ Pausanias dit également : « Dans la plaine (de Marathon) est le tombeau des Athéniens ; sur des colonnes sont inscrits les noms des morts, par tribu. »

⁴ L'usage des funérailles publiques paraît fort ancien chez les Grecs ; mais, avant Périclès, nous ne trouvons aucune trace de ces éloges prononcés sur le tombeau.

XXXV. « La plupart de ceux qui ont parlé ici avant moi ont célébré le législateur qui, aux cérémonies établies par la loi, a ajouté ce discours ¹ : Il est beau, disaient-ils, que les guerriers morts en combattant reçoivent, sur leur tombe, ce tribut d'éloges. Pour moi, je croyais qu'à des hommes dont la bravoure s'est signalée par des faits il suffirait de rendre des honneurs de fait, comme ceux que vous voyez ici solennellement préparés autour de ce tombeau, au lieu de faire dépendre la croyance aux vertus de tant de braves d'un seul orateur plus ou moins habile à les faire valoir. Car il est difficile de garder une juste mesure ; et cela même suffit à peine pour que les paroles de l'orateur obtiennent une entière confiance. L'auditeur bienveillant et qui connaît les faits s'imagine aisément qu'on est resté dans l'exposition au-dessous de ce qu'il veut et de ce qu'il sait ; celui qui ne sait pas est porté, par envie, à trouver exagéré ce qui dépasse sa portée ; car on ne supporte guère l'éloge donné à autrui qu'autant qu'on se croit capable de faire personnellement quelque chose de semblable ; ce qui s'élève plus haut rencontre aussitôt envie et défiance. Mais, puisque ainsi l'ont établi nos ancêtres, je dois me conformer à la loi et m'efforcer de répondre, autant que possible, au désir et à l'attente de chacun de vous.

XXXVI. « Et d'abord, je commencerai par nos aïeux. Car il est juste, il est convenable, en cette circonstance, de payer à leur mémoire ce tribut d'honneur. La même

¹ Ce n'est que fort tard, suivant Denys d'Halicarnasse, que l'éloge des guerriers fut ajouté à la cérémonie funèbre ; d'après Diodore de Sicile (livre xi), on accorda pour la première fois cet honneur aux guerriers morts en combattant les Perses.

race d'hommes a toujours habité ce pays; et, par une succession non interrompue, ils nous l'ont transmis libre jusqu'à ce jour, grâce à leurs vertus. Tous ont droit à nos éloges, mais surtout nos pères; car ce sont eux qui, à l'héritage qu'ils avaient reçu ont ajouté, non sans labeur, tout l'empire que nous possédons, et l'ont légué à la génération actuelle. Et nous aussi, nous qui sommes ici, encore dans la maturité de l'âge, nous avons contribué, plus que personne, à l'accroissement de cette puissance. La république nous doit de pouvoir, en toutes choses, se suffire largement à elle-même, et dans la guerre et dans la paix. Quant aux exploits par lesquels s'est graduellement accrue notre puissance, à la lutte courageuse soutenue par nos pères et par nous-mêmes contre les attaques des barbares et des Grecs, je ne vous apprendrais rien en m'appesantissant sur ces faits. Je les passerai donc sous silence. Mais, avant d'arriver à l'éloge de ces guerriers, je montrerai d'abord dans l'ensemble de notre conduite la raison de ces accroissements. Je dirai les institutions politiques, les mœurs, bases de notre grandeur, persuadé que ces détails ne seront point déplacés en ce moment, et que pour tous ceux qui sont ici réunis, citoyens et étrangers, il y a utilité à les entendre.

XXXVII. « Dans nos institutions politiques, nous ne cherchons pas à copier les lois des autres peuples; nous servons de modèle, au lieu d'imiter autrui. Le nom de notre gouvernement est démocratie, parce que le pouvoir relève, non du petit nombre, mais de la multitude. Dans les différends entre particuliers, il y a pour tous égalité devant la loi: quant à la considération, elle s'attache au talent dans chaque genre, et

c'est bien moins le rang qui décide de l'élection aux emplois publics que les mérites personnels; la pauvreté, une condition obscure, ne sont pas un empêchement, du moment où l'on peut rendre quelque service à l'État ¹.

« Pleins de franchise et de droiture dans l'administration des affaires publiques, nous ne portons pas, dans le commerce journalier de la vie, un œil soupçonneux sur les affaires d'autrui; nous ne nous irritons point contre notre semblable, s'il accorde quelque chose à son plaisir; nous savons lui épargner cet aspect dur et sévère qui, sans être une peine, n'en est pas moins blessant ². Sans rudesse dans nos relations privées, nous nous conformons aux lois dans nos actes publics, surtout par respect pour elles; nous obéissons aux magistrats, quels qu'ils soient, aux lois en vigueur, surtout à celles établies dans l'intérêt des opprimés, et à celles qui ne sont pas écrites, il est vrai, mais à la violation desquelles la honte a été attachée d'un commun accord.

XXXVIII. « D'un autre côté, nous nous sommes sagement ménagé de nombreux délassements à nos travaux, par l'institution de jeux et de sacrifices annuels,

¹ Sous Solon, les pauvres et les citoyens des dernières classes étaient exclus des charges; mais du temps de Périclès toutes les fonctions étaient accessibles à tous; malheureusement elles étaient accordées le plus souvent, non au mérite, comme le dit Périclès, mais à l'intrigue. Aristophane se moque souvent des généraux qui doivent à l'élection tous leurs talents; Socrate, dans Platon, ne manque guère non plus l'occasion de tourner en ridicule le système électif.

² Tous ces éloges adressés aux Athéniens cachent une critique des Lacédémoniens, dont les mœurs étaient au contraire dures et sévères, les habitudes soupçonneuses, etc.

et par la beauté des établissements particuliers dont le charme journalier bannit la tristesse ¹.

« L'importance de notre ville y fait affluer les denrées de toute la terre, de telle sorte que même les produits de l'étranger sont pour nous d'un usage tout aussi facile et habituel que ceux de notre propre territoire.

XXXIX. « Quant à l'organisation militaire, voici ce qui nous distingue de nos adversaires ; notre ville est ouverte à tous ; aucune loi n'en écarte les étrangers et ne leur interdit soit l'étude, soit les spectacles. Nous ne craignons pas que, rien n'étant caché, l'ennemi ne profite de ce qu'il pourra avoir vu ; car nous comptons bien moins sur les préparatifs, sur les ruses longuement concertées, que sur notre propre courage dans l'action. Quant à l'éducation, d'autres, par une pénible pratique, se font dès l'enfance un métier du courage ; nous, au contraire, avec des habitudes de vie moins austères, nous n'en savons pas moins affronter les mêmes dangers. Ce qui le prouve, c'est que les Lacédémoniens ne font jamais seuls une expédition sur notre territoire ; ils marchent avec tous leurs alliés ; tandis que nous, dans nos incursions en pays ennemi, nous combattons, à nous seuls, des hommes qui défendent leurs propres foyers, et le plus souvent nous avons l'avantage. Jamais ennemi ne s'est rencontré avec toutes nos forces réunies, obligés que nous sommes de porter nos soins sur la marine, en même temps que nous faisons occuper par nos soldats indigènes une

¹ Sparte, au contraire, n'avait point de monuments ; les maisons y étaient plus que modestes.

foule de points du continent. Et cependant, si nos adversaires ont quelque engagement avec une partie de nos troupes, vainqueurs d'un faible corps il se vantent de nous avoir tous battus ; vaincus, ils l'ont été par toutes nos forces. Sans doute il est dans notre nature de nous préparer aux dangers plutôt à l'aise qu'au milieu de pénibles exercices, et le courage qui nous les fait braver est moins l'effet de la loi qu'un résultat de nos mœurs ; mais à cela nous trouvons le double avantage de ne pas nous tourmenter à l'avance des maux à venir, et de ne pas montrer, le moment venu, moins d'audace que ceux qui s'imposent de continuelles fatigues.

XL. « Sous tous ces rapports et sous bien d'autres notre ville est digne d'admiration. Nous avons le goût du beau, mais avec mesure ; l'amour de la philosophie, mais sans mollesse. Pour nous, les richesses sont moins une vaine parade qu'un auxiliaire de l'action. Il n'y a de honte pour personne à avouer sa pauvreté ; ce qui est honteux, c'est bien plutôt de ne pas travailler à s'y soustraire. Les mêmes hommes peuvent, chez nous, vaquer en même temps aux soins de leurs intérêts privés et aux affaires publiques ; d'autres, livrés aux travaux manuels, n'en sont pas moins aptes à connaître des intérêts généraux. Car nous sommes les seuls qui considérons le citoyen entièrement étranger aux affaires, non comme un homme de loisir, mais comme un être inutile. La rectitude de nos jugements et de nos conceptions dans la pratique des affaires n'est pas moins remarquable ; mais aussi nous ne croyons pas que les discours nuisent à l'action ¹ ; le danger, à nos

¹ Critique indirecte des Lacédémoniens qui proscrivaient les discours, les arts, la philosophie, etc.

yeux, est bien plutôt de ne pas être éclairé par la parole avant de passer aux actes. Ce qui nous distingue encore, c'est qu'une audace incomparable s'allie chez nous au calme de la réflexion. Chez les autres, au contraire, c'est l'ignorance qui produit l'audace; la réflexion engendre la crainte. Et il est juste de regarder comme les esprits les plus fortement trempés ceux qui, sachant clairement reconnaître les biens et les maux, ne se laissent pas pour cela détourner du péril. Nous entendons tout autrement que le commun des hommes même les vertus privées. Ce n'est pas en étant obligés, mais en obligeant, que nous nous faisons des amis; et, chez l'auteur du bienfait, l'affection est bien plus sûre et plus durable! il la garde à son obligé comme une dette de bienveillance; chez celui, au contraire, qui ne fait que payer de retour, le sentiment est moins vif; il sait que sa reconnaissance est moins un témoignage d'affection que l'acquittement d'une dette.

« Seuls aussi nous obligeons sans arrière-pensée, sans calcul d'intérêt, sous la seule impulsion d'une générosité confiante.

XLI. Pour tout dire en un mot, notre ville, si on la considère dans son ensemble, est l'école de la Grèce, et chacun de ses citoyens, pris individuellement, sait se plier aux diverses situations, suffire à toutes choses, avec une grâce et une flexibilité merveilleuses. Ce qui prouve que ce ne sont point là de vaines et pompeuses paroles, pour le besoin du moment, mais l'expression vraie de la réalité, c'est la puissance même de cette ville, conséquence de nos mœurs. Seule de toutes les cités d'aujourd'hui, elle se montre, à l'examen, supérieure à sa renommée. Seule elle peut vaincre sans que

ses ennemis s'indignent d'avoir à s'incliner devant un tel adversaire, et commander sans que ses sujets se plaignent d'obéir à des chefs indignes. Nous avons donné de notre puissance les plus éclatants témoignages, les plus irréfragables preuves, et nous serons un objet d'admiration et pour le temps présent et pour les âges futurs. Nous n'avons pas besoin pour cela d'être chantés par un Homère, par un poète dont les vers pourraient charmer quelques instants, mais dont les fictions tomberaient devant la vérité des faits, nous qui avons forcé toute mer et toute terre à devenir accessibles à notre audace, et qui partout avons laissé d'éternels monuments du bien et du mal que nous avons fait. Telle est la patrie pour laquelle ces guerriers sont morts généreusement, les armes à la main, indignés qu'on voulût la leur ravir; pour elle aussi, chacun de ceux qui survivent doit se dévouer volontairement aux fatigues.

XLII. « En m'étendant ainsi sur ce tableau de notre ville, j'ai voulu tout à la fois montrer qu'entre nous et ceux qui ne jouissent pas des mêmes avantages, le prix de la lutte n'est pas égal, et appuyer de preuves évidentes l'éloge des guerriers que je célèbre en ce moment. J'ai dès à présent presque rempli ma tâche; car c'est aux vertus de ces guerriers et de leurs pareils que notre ville a dû la grandeur que j'ai célébrée. Il en est peu, parmi les Grecs, dont les actions puissent paraître, comme les leurs, au niveau de la renommée; et rien n'est plus propre, ce semble, à faire éclater la vertu de l'homme que cette fin glorieuse qui, chez eux, en fut le premier indice et la sanction dernière. Il est juste, sans doute, quand on n'est pas irré-

prochable d'ailleurs, qu'on cherche la gloire militaire, en combattant pour sa patrie : on efface ainsi le mal par le bien ; on rachète, et au delà, les fautes privées par des services publics. Mais tel n'a point été le mobile de ces guerres ; nul d'entre eux n'a faibli, sacrifiant le devoir au désir de continuer à jouir de ses richesses ; nul n'a reculé devant le péril, séduit par l'espoir que conserve le pauvre d'échapper un jour à sa misère et de s'enrichir. Se venger de l'ennemi leur a semblé préférable à tous ces avantages, et, persuadés que c'était là le plus glorieux de tous les périls, ils l'ont volontairement affronté, ne pensant qu'à la vengeance et oublieux d'eux-mêmes. Sur l'incertitude du succès, ils s'en sont remis à l'espérance ; la confiance en eux-mêmes les a soutenus dans le combat. Ils ont mieux aimé résister et périr que céder et sauver leur vie. Ils ont échappé au blâme de l'avenir en dévouant leur corps aux périls du moment ; un instant a suffi, et, dans tout l'éclat de leur fortune, plus préoccupés de gloire que de craintes, ils ont quitté la vie.

XLIII. « Tels furent ces guerriers, dignes de notre ville. Que ceux qui restent, tout en faisant des vœux pour que leur valeur soit moins exposée, aient à cœur de ne pas montrer moins d'audace contre l'ennemi. Il ne suffit point d'envisager l'utilité des vertus guerrières (on ne vous apprendrait rien de nouveau en s'étendant sur ce sujet, et en énumérant tous les avantages de la résistance à l'ennemi) ; ce qu'il faut surtout, c'est contempler chaque jour et en réalité la puissance de cette ville, s'enflammer d'amour pour elle, et, au spectacle de sa grandeur, songer qu'elle fut l'œuvre d'hommes audacieux, connaissant le devoir et portant

dans tous leurs actes le sentiment de l'honneur. Malheureux dans quelque entreprise, ils ne croyaient pas devoir pour cela priver la patrie de leur vertu, et ils lui consacraient leur plus belle offrande. Au prix de leur vie sacrifiée en commun, ils ont mérité, chacun en particulier, d'immortelles louanges et la plus glorieuse des sépultures, non pas seulement cette tombe où ils reposent, mais un monument dans lequel leur gloire restera toujours vivante¹, toutes les fois qu'il s'agira de parler ou d'agir. Car l'homme illustre a pour tombeau la terre entière; ce ne sont pas seulement les inscriptions des colonnes élevées dans sa patrie qui transmettent sa mémoire : même au dehors, elle vit sans inscriptions, dans la pensée des hommes bien mieux que sur les monuments.

« Et vous aussi, marchez aujourd'hui sur leurs traces; persuadés que le bonheur est dans la liberté, la liberté dans le courage; ne craignez pas d'affronter les périls de la guerre. Ce n'est pas seulement aux malheureux, à ceux qui ne peuvent espérer un meilleur sort, qu'il appartient de prodiguer leur vie; c'est bien plutôt à ceux qui, vivants, peuvent redouter dans l'avenir un changement de fortune, à ceux qui ont le plus à perdre en cas de revers. Car, pour l'homme de cœur, la misère, fruit d'un lâche avilissement, est bien plus douloureuse qu'une mort qui vous surprend sans être sentie, au milieu même de votre force et de communes espérances.

XLIV. « Aussi m'attacherai-je moins à vous plaindre qu'à vous consoler, vous tous ici présents, pères de ces guerriers. Élevés dans les vicissitudes de la vie, vous

¹ L'admiration des siècles à venir.

les connaissez : ceux-là sont vraiment heureux auxquels le sort a départi, comme à vos fils, la fin la plus glorieuse, ou, comme à vous, la plus noble douleur, ceux pour lesquels le terme de la vie est aussi la mesure de la plus haute félicité. Je sais qu'il est difficile de vous persuader ; car bien souvent vous retrouverez leur souvenir dans le bonheur d'autrui, bonheur dont, vous aussi, vous jouissiez autrefois avec orgueil. Je sais que la douleur n'est point dans l'absence des biens dont on n'a pas joui, mais dans la privation de ceux auxquels on était accoutumé. Cependant ceux qui sont encore en âge d'avoir des enfants doivent prendre courage, dans l'espoir d'une nouvelle famille. Pour eux, les enfants qui naîtront seront une source de consolation et d'oubli ; la république y trouvera un double avantage, elle verra se remplir le vide de sa population et sa sécurité s'accroître : car on ne peut être dans les mêmes conditions d'égalité et de justice pour délibérer ¹, quand on n'a pas, comme les autres, des enfants à exposer au péril et des chances égales à courir.

« Quant à vous qui avez passé l'âge, regardez comme un avantage d'avoir traversé dans la joie la plus grande partie de votre vie ; songez que le reste sera court ; et que la gloire de vos fils soit un allègement à vos douleurs. L'amour de la gloire seul ne vieillit pas, et, au déclin de l'âge, la plus grande des jouissances n'est pas, comme on le dit, d'amasser des richesses, mais d'obtenir des respects.

XLV. « Quant à vous, ici présents, fils et frères de ceux qui ne sont plus, j'entrevois pour vous une lutte

¹ Sur les intérêts de l'État.

difficile : car chacun est naturellement porté à louer celui qui n'est plus; en vain atteindriez-vous aux plus sublimes vertus, on ne vous comparera point à eux; à grand'peine trouvera-t-on que vous en approchez. Car on jalouse les vivants comme des rivaux, et le mérite qui a cessé de faire ombrage obtient, sans contestation, honneurs et bienveillante estime.

« S'il me faut aussi parler des femmes, qui vont maintenant vivre dans le veuvage, quelques mots résumeront toutes les vertus qui conviennent à leur position : ce sera pour vous une grande gloire si vous ne vous montrez en rien au-dessous des qualités de votre sexe; le mieux est de n'obtenir, ni en bien ni en mal, aucune célébrité parmi les hommes.

XLVI. « J'ai satisfait à la loi et dit tout ce que je croyais utile; déjà ceux dont nous célébrons les funérailles ont reçu les honneurs d'usage; leurs enfants seront dès ce jour élevés aux frais de la république jusqu'à l'âge de puberté¹; c'est là une noble couronne proposée par la patrie pour de tels combats, utile à la fois à ces guerriers et à ceux qui survivent. Car là où les plus belles récompenses sont offertes à la vertu, là aussi se trouvent les meilleurs citoyens.

« Maintenant que chacun a payé son tribut de larmes à ceux qu'il a perdus, retirez-vous. »

XLVII. Telles furent les funérailles célébrées cet hiver. Avec lui finit la première année de cette guerre. Dès le commencement de l'été, les Péloponnésiens et leurs alliés vinrent avec les deux tiers de leurs contingents, comme la première fois, envahir l'Attique, sous le com-

¹ Jusqu'à dix-huit ans.

mandement d'Archidamos, fils de Zeuxidamos, roi des Lacédémoniens. Ils y campèrent et ravagèrent le pays ¹.

Ils n'y étaient encore que depuis peu de jours, quand la contagion se déclara parmi les Athéniens ². On disait que précédemment, ce mal avait déjà éclaté en plusieurs endroits, à Lemnos et ailleurs; jamais, cependant, on n'avait vu, en aucun lieu, peste aussi terrible et pareille mortalité parmi les hommes ³. Les

¹ Comp. Diodore, XII, 45.

² Cette même peste a été décrite par Lucrèce, qui ne fait, le plus souvent, que traduire Thucydide; liv. VI, v. 1136 et suiv.

³ Cette peste d'Athènes a donné lieu à de nombreuses controverses : Doit-elle être assimilée à la peste d'Orient? — Était-elle contagieuse, ou simplement épidémique? — Ne serait-ce pas le typhus, la fièvre des camps, etc.? Chacune de ces opinions a trouvé des défenseurs. Tout à fait incompetent dans une question de ce genre, je me contenterai d'indiquer le remarquable travail (*Schauergemælde der Kriegspest in Attika*) dans lequel Meister établit que la peste d'Athènes ne présente aucun des caractères distinctifs de la peste d'Orient.

M. le docteur Perron, qui, pendant quatorze ans qu'il a dirigé l'école de médecine du Caire, a vécu au milieu des pestiférés, n'a pas non plus reconnu, dans la description de Thucydide, la peste actuelle d'Égypte. Voici la note qu'il a bien voulu me communiquer :

« La peste d'Athènes, à en juger par la description de Thucydide, « diffère essentiellement de la peste actuelle ou peste d'Orient. Il « n'y a de rapports analogiques entre les deux maladies que quel- « ques symptômes. D'ailleurs, toutes les épidémies ont quelques « points de ressemblance symptomatologiques.

« Ce qui fait, à priori et sans examen ou à peu près, admettre « l'identité ou la presque identité des grands fléaux dont parle l'his- « toire, c'est le caractère épidémique, c'est le caractère contagieux, « et c'est surtout encore le nom de peste qu'on a donné à ces fléaux. « Mais il ne faut pas oublier que ce mot de peste n'avait point au- « trefois la signification délimitée qu'on lui a assignée aujourd'hui. « Anciennement, peste, contagion, épidémie, étaient synonymes. De « nos jours chacun de ces mots s'est isolé dans une signification « spéciale; le langage s'est précisé à mesure que la science médi-

médecins étaient impuissants contre la maladie : d'abord ils avaient voulu la traiter, faute de la connaître ; mais, en contact plus fréquent avec les malades, ils furent d'autant plus maltraités. Tous les autres moyens humains furent également impuissants : prières dans les temples, recours aux oracles et autres pratiques du même genre ¹, tout resta sans effet ; on finit par y renoncer, au milieu de l'abattement général.

XLVIII. La maladie commença, dit-on, par l'Éthiopie, au-dessus de l'Égypte ; elle descendit de là en Égypte et en Libye, et s'étendit à une grande partie des possessions du Roi. A Athènes, elle fondit tellement à l'improviste, que les habitants du Pirée, les premiers atteints, prétendirent que les Péloponnésiens avaient empoisonné les puits (car il n'y avait pas encore de fontaines en cet endroit). Du Pirée elle gagna la ville haute, et c'est alors surtout que la mortalité devint considérable.

Je laisse à chacun, médecin ou autre, le soin d'exposer ce qu'il sait de ce mal, son origine probable, et les moyens qu'il croit propres à faire cesser une perturbation aussi profonde : pour moi, je dirai quelle fut la maladie, quels en sont les symptômes, afin que, si jamais elle survenait de nouveau, on ait quelques indices pour la reconnaître. J'ai par-devers moi l'expérience, pour avoir vu les autres atteints et pour avoir été frappé moi-même par le même fléau.

XLIX. On s'accordait à reconnaître que les autres

« Gale a précisé aussi ses observations, discerné et individualisé les faits. »

¹ Par exemple les expiations, les purifications auxquelles on avait ordinairement recours pour conjurer la colère des dieux.

maladies n'avaient jamais moins sévi que cette année ¹ : toute indisposition était assimilée par la maladie régnante. Mais, en général, on était frappé subitement, en pleine santé, et sans cause apparente ². Au début, on éprouvait de violentes chaleurs de tête ³ ; les yeux étaient rouges et enflammés. A l'intérieur, le gosier et la langue ne tardaient pas à s'injecter de sang ; la respiration était irrégulière, l'haleine fétide. Survenaient ensuite l'éternument et l'enrouement ; en peu de temps le mal gagnait la poitrine, avec de violents accès de toux. Lorsqu'il se fixait à l'estomac, il le soulevait et amenait, au milieu de douloureux efforts, toutes les évacuations de bile auxquelles les médecins ont donné des noms. La plupart des malades étaient pris de hoquets sans vomissements, accompagnés de spasmes violents, qui tantôt cessaient avec le hoquet, tantôt se prolongeaient beaucoup au delà.

A l'extérieur, le corps ne paraissait ni très-chaud au toucher, ni livide ; il était rougeâtre, parsemé de taches, couvert de petites pustules et d'ulcères. L'intérieur était si brûlant, que les malades ne pouvaient endurer ni les vêtements les plus légers, ni les couvertures

¹ Toutes les grandes épidémies ont présenté le même caractère. Dans les deux invasions du choléra en France, mais surtout dans la première, toute indisposition aboutissait rapidement à la maladie régnante. On peut remarquer aussi que l'effet moral sur la multitude est le même à toutes les époques de l'histoire ; en 1832, le peuple de Paris croyait à l'empoisonnement des puits, comme le peuple d'Athènes.

² On a cité ce caractère comme un des symptômes distinctifs de la peste ; mais il est commun à toutes les grandes épidémies.

³ Larrey, dans la description de la peste d'Orient, signale aussi les douleurs de tête, les vertiges, la tuméfaction de la langue, les spasmes, etc.

de toile les plus fines; ils ne voulaient être que nus, et désiraient par-dessus tout se jeter dans l'eau froide. On en vit beaucoup, de ceux qui étaient abandonnés à eux-mêmes, se précipiter dans les puits, tourmentés qu'ils étaient d'une soif inextinguible. Du reste, qu'on bût peu ou beaucoup, le résultat était le même. Le malade était en proie à une agitation ¹, à une insomnie continuelles.

Tant que durait la force de la maladie, le corps ne maigrissait pas, et c'était chose étonnante qu'il pût à ce point résister à la souffrance; aussi la plupart des malades, conservant encore quelque vigueur, ne succombaient que le septième ou le neuvième jour, dévorés par le feu intérieur. S'ils échappaient à ce terme, le mal descendait dans le ventre, et y produisait une violente ulcération, accompagnée d'une diarrhée continue ², à la suite de laquelle beaucoup périssaient plus tard d'épuisement. Car la maladie, après avoir débuté à la partie supérieure et établi son siège dans la tête, se répandait de là dans tout le corps. Si quelqu'un devait échapper aux accidents les plus graves, on en avait l'indice par ce fait, que le mal s'attaquait aux extrémités. Il faisait alors irruption sur les parties naturelles ³, sur les extrémités des mains et des pieds, et plusieurs n'échappèrent que par la perte de ces membres. Quelques-uns aussi perdirent la vue. D'autres, dans les

¹ Larrey : « On languit quelque temps dans un état d'inquiétude, de malaise général, qui empêche de rester un seul instant dans la même position. »

² Mêmes caractères signalés par Larrey pour la peste d'Égypte.

³ La peste de Venise, en 1576, présenta quelques accidents du même genre.

premiers temps de leur convalescence, se trouvaient avoir tout oublié et ne reconnaissaient plus ni eux-mêmes, ni leurs amis.

L. Aucune expression ne saurait donner une idée de ce mal; sa violence, dans chacun des cas, était au-dessus de tout ce que comporte la nature humaine; mais ce qui le distingue surtout des autres maladies propres à notre espèce, c'est que les oiseaux et les quadrupèdes qui se nourrissent de cadavres n'en approchaient pas alors, quoiqu'il y en eût un grand nombre sans sépulture, ou périssaient s'ils y avaient touché. Ce qui le prouve, c'est que les oiseaux de cette espèce disparurent complètement, et qu'on n'en voyait aucun ni autour des cadavres, ni ailleurs. Les chiens, par suite de leur familiarité avec l'homme, rendaient ce phénomène encore plus sensible.

LI. Tel était, en général, et sans m'arrêter à un grand nombre d'accidents et de symptômes particuliers aux différents sujets, le caractère de la maladie. Aucune des affections habituelles ne sévissait à cette époque; s'il en survenait quelque'une, elle aboutissait à la maladie régnante. Les uns mouraient négligés, les autres en dépit de tous les soins. Il ne se trouva, pour ainsi dire, aucun remède d'une efficacité incontestable; car ce qui convenait à l'un nuisait à l'autre. Il n'y eut aucun corps que sa vigueur ou sa faiblesse¹ missent à l'abri du fléau; il emportait tout, quels que fussent les soins et le régime. Le plus affreux était le

¹ La plupart des auteurs qui ont traité de la peste ont remarqué qu'elle s'attaque de préférence aux hommes les plus vigoureux; la tristesse, un caractère sombre et taciturne paraissent aussi y prédisposer.

découragement de ceux qui se sentaient attaqués : songeant tout d'abord qu'il n'y avait aucune espérance, ils s'abandonnaient eux-mêmes et ne cherchaient pas à lutter contre le mal ; ce qui n'était pas moins triste, c'était de voir, comme dans les troupeaux, la contagion et la mort se répandre par les soins mêmes qu'on se donnait mutuellement ; car ce fut là ce qui causa la plus grande mortalité. Si, par crainte, on ne voulait pas communiquer avec les autres, on mourait délaissé ; bien des familles s'éteignirent ainsi, sans recevoir aucun soin de personne. Approchait-on, au contraire, des malades, on périssait également ; tel fut surtout le sort de ceux qui, se piquant de quelque vertu, ne s'épargnaient pas eux-mêmes, par un sentiment de pudeur, et allaient assister leurs amis ; car les parents eux-mêmes, vaincus par l'excès du mal, se lassèrent à la fin de rendre aux morts les derniers devoirs. Au reste, personne n'éprouvait pour les mourants et les malades une compassion plus vive que ceux qui avaient échappé au fléau ; car ils avaient connu les mêmes souffrances, et personnellement ils étaient désormais sans crainte, la maladie n'attaquant pas une seconde fois mortellement la même personne. Ils recevaient les félicitations des autres, et, dans l'enivrement de la joie présente, ils allaient jusqu'à se bercer de la vaine espérance qu'aucune autre maladie ne pourrait à l'avenir triompher de leur constitution ¹.

LII. Ce qui contribua surtout à aggraver les maux du moment fut l'affluence de ceux qui vinrent de la

¹ C'est-à-dire qu'ils espéraient non pas être immortels, mais arriver à la vieillesse sans ressentir les atteintes d'aucune maladie.

campagne à la ville. Ces derniers eurent particulièrement à souffrir : sans maisons, sans autre abri, au plus fort de la chaleur, que des cabanes privées d'air, ils périssait en foule ; en l'absence de tout ordre, les morts restaient entassés les uns sur les autres. On voyait des malheureux se rouler dans les rues, autour de toutes les fontaines, à demi morts et dévorés par la soif. Les temples mêmes étaient remplis des cadavres de ceux qui étaient venus s'y abriter et mourir. Car tel fut l'excès du mal et de l'abattement, que, ne sachant plus que devenir, on perdit tout respect pour les choses divines et humaines. Les lois suivies jusque-là pour les funérailles furent mises en oubli ; chacun ensevelissait ses morts comme il pouvait. Beaucoup même, manquant du nécessaire pour les sépultures, parce qu'ils avaient déjà perdu un grand nombre des leurs, eurent recours sans pudeur à d'indignes moyens : les uns allaient déposer leurs morts sur un bûcher étranger, et, devançant ceux qui l'avaient élevé, y mettaient le feu ; d'autres, pendant qu'on brûlait un cadavre, jetaient par-dessus le corps qu'ils portaient et s'en allaient.

LIII. Sous d'autres rapports encore cette maladie inaugura à Athènes un redoublement d'iniquités : les voluptés qu'on ne recherchait autrefois qu'en secret, on s'y abandonnait maintenant sans honte, au spectacle de tant de vicissitudes subites, à la vue des riches enlevés en un moment, et des pauvres de la veille succédant tout à coup à leur fortune. On voulait jouir sans retard ¹ et on ne visait qu'au plaisir du moment, en

¹ Il en fut de même dans la peste de Gènes, citée plus haut, Boccace nous apprend que, lors de la peste de Florence, religion, piété,

songeant que les biens et la vie étaient également éphémères. Nul ne daignait se fatiguer à poursuivre un but honnête, dans la pensée qu'on n'était pas assuré de ne point mourir avant d'y atteindre. La volupté du moment et tout ce qui pouvait y conduire, à quelque titre que ce fût, voilà ce qui était devenu beau et utile. Ni la crainte des dieux, ni aucune loi humaine ne retenait personne ; car, en voyant mourir indistinctement tout le monde, on jugeait la piété et l'impiété également indifférentes ; d'ailleurs, on ne comptait pas vivre assez pour atteindre le jour du jugement et de la punition ; on regardait comme beaucoup plus terrible l'arrêt déjà prononcé et suspendu sur sa tête ; et, avant d'en être frappé, on trouvait naturel de jouir un peu de la vie.

LIV. Tels étaient les maux qui accablaient les Athéniens ; au dedans la dépopulation, au dehors la dévastation des campagnes. Au milieu de ce désastre, on se rappela naturellement ce vers que les vieillards disaient avoir entendu chanter autrefois :

Viendra guerre Dorique, et *Loimos* avec elle.

Un débat s'était élevé sur ce vers, et l'on avait prétendu que les anciens n'avaient pas dit *loimos* (la peste), mais *limos* (la disette)¹. Dans les conjonctures présentes, l'opinion qui prévalut naturellement fut qu'il était question de la peste ; car ils mettaient leurs souvenirs en harmonie avec leurs souffrances. Je ne doute pas, si les sentiments généreux, tout s'était émoussé au milieu de l'abattement général.

¹ La diphthongue *oi* et la voyelle *i* se prononçaient de la même manière, au moins dans certains cas.

du reste, que s'il survient jamais une autre guerre avec les Doriens, accompagnée de disette, on ne donne au vers ce dernier sens. On se rappelait aussi l'oracle rendu aux Lacédémoniens, ceux du moins qui le connaissaient, lorsque le dieu, interrogé par eux s'ils devaient faire la guerre, avait répondu qu'en « combattant énergiquement, on aurait la victoire et que lui-même viendrait en aide. » On trouvait les événements en rapport avec l'oracle, la peste ayant commencé aussitôt après l'invasion des Péloponnésiens¹. Elle ne pénétra pas dans le Péloponnèse², ou du moins n'y fit aucun ravage notable ; mais elle dévasta surtout Athènes et ensuite les autres villes les plus peuplées³. Voilà pour ce qui concerne la peste.

LV. Les Péloponnésiens, après avoir ravagé la plaine, s'avancèrent dans la région de l'Attique appelée Paralos⁴, jusqu'au mont Laurium, où se trouvent les mines d'argent des Athéniens. Ils dévastèrent d'abord la partie qui regarde le Péloponnèse, et ensuite celle qui fait face à l'Eubée et à Andros. Périclès, qui commandait encore à cette époque, persistait dans l'avis qu'il avait donné aux Athéniens, lors de la première invasion, de ne faire aucune sortie.

LVI. Tandis que les Lacédémoniens étaient encore dans la plaine, et avant qu'ils eussent pénétré dans la région maritime, Périclès équipa cent vaisseaux. des-

¹ C'était Apollon qui envoyait les maladies pestilentiennes.

² La peste pénétra dans le Péloponnèse ; car nous savons par un passage de Pausanias (VIII, 41) qu'un temple fut bâti à Apollon, dans la ville de Phygalee, pour conjurer la colère du dieu.

³ Il s'agit évidemment ici des villes de la domination athénienne.

⁴ Maritime. Extrémité sud de l'Attique, se terminant au cap Sunium.

tinés à agir contre le Péloponnèse, et prit la mer dès qu'ils furent prêts. Quatre mille hoplites athéniens montaient ces navires ; trois cents cavaliers furent embarqués en même temps sur des transports construits dans ce but avec de vieux navires ; c'étaient les premiers qu'on eût vus¹. Ceux de Chio et de Lesbos se joignirent à l'expédition avec cinquante voiles. Cette expédition, à son départ, laissa les Péloponnésiens dans la région maritime de l'Attique. Arrivés à Épidaure, dans le Péloponnèse, les Athéniens ravagèrent la plus grande partie du pays et attaquèrent la ville. Un moment ils comptèrent s'en emparer ; mais la tentative échoua. Ils firent voile alors d'Épidaure et allèrent dévaster le territoire de Trézène, d'Halia et d'Hermione, places maritimes du Péloponnèse². Reprenant ensuite la mer, ils allèrent de là à Prasiés³, ville maritime de la Laconie, ravagèrent le pays, prirent la place et la saccagèrent. Après cette expédition, ils revinrent chez eux et trouvèrent l'Attique évacuée par les Péloponnésiens.

LVII. Tout le temps que dura l'invasion des Péloponnésiens dans l'Attique et l'expédition des Athéniens sur leurs vaisseaux, la peste ne cessa de sévir sur les Athéniens, dans la ville et à bord de la flotte. Aussi a-t-on prétendu que les Péloponnésiens, informés par des déserteurs de la maladie qui régnait dans la ville, et voyant de leurs yeux les funérailles, avaient, par crainte de la contagion⁴, devancé l'époque de la retraite. Mais la vérité est que, dans cette invasion, ils firent un

¹ Il ne s'agit ici que de la Grèce ; car Datis et Artapherne avaient transporté de la cavalerie sur leurs navires (HÉROD., VI, 48).

² Toutes ces places appartiennent à l'Argolide.

³ Sur la côte Est du Péloponnèse. — Aujourd'hui Prasto.

⁴ Diodore (XII, 45) dit avec assez de vraisemblance que l'expédition

très-long séjour, et ravagèrent tout le pays ; car ils ne restèrent pas moins de quarante jours dans l'Attique.

LVIII. Le même été¹, Agnon, fils de Nicias, et Cléopompos, fils de Clinias, collègues de Périclès, prirent l'armée qu'il avait commandée et se portèrent aussitôt contre les Chalcidiens de Thrace et contre Potidée, dont le siège continuait. A leur arrivée, ils dirigèrent contre la place des machines de guerre et mirent tout en œuvre pour s'en emparer ; mais ils ne purent ni prendre la ville, ni rien faire qui répondit à leurs préparatifs. Car la peste s'étant déclarée fit sur ce point de terribles ravages parmi les Athéniens, et ruina leur armée ; même les troupes arrivées précédemment, et qui jusque-là n'avaient ressenti aucune atteinte, gagnèrent la contagion par leur contact avec les soldats d'Agnon. Phormion avec ses seize cents hoplites n'était plus alors dans la Chalcidique. Agnon se rembarqua et ramena son armée à Athènes ; sur quatre mille hoplites, il en avait perdu par la peste mille cinquante en quarante jours. L'ancienne armée resta dans le pays et continua le siège de Potidée.

LIX. Après la deuxième invasion des Péloponnésiens, les Athéniens, dont le territoire venait d'être ravagé une seconde fois, et que désolaient en même temps la peste et la guerre, commencèrent à être ébranlés. Ils accusaient Périclès de leur avoir conseillé la guerre, et d'avoir ainsi causé tous leurs maux. Disposés à un accord avec les Lacédémoniens, ils leur avaient envoyé, mais sans succès, des ambassadeurs. Ne voyant

de Périclès, autour du Péloponnèse, amena la retraite des Lacédémoniens.

¹ 430 av. notre ère.

d'issue d'aucun côté, ils s'en prenaient à Périclès. Quand il vit qu'aigris par les maux du moment ils faisaient tout ce qu'il avait prévu, il convoqua l'assemblée ; car il avait encore le commandement. Son but était de les encourager, de calmer leur irritation, et de les ramener à plus de modération et de confiance. Il s'avança et leur parla ainsi :

LX. « Votre colère contre moi ne me surprend pas ; je m'y attendais, car j'en connais les motifs. Aussi vous ai-je convoqués pour vous rappeler à la réflexion, pour me plaindre de ce que, sans raison, vous vous irritez contre moi et cédez à vos malheurs.

« Je pense, moi, que dans l'intérêt même des particuliers, mieux vaut la puissance et la force dans l'ensemble de l'État, que la prospérité individuelle de chacun, avec l'impuissance au sommet ; car l'individu favorisé par la fortune n'en est pas moins enveloppé dans la ruine de sa patrie, tandis que, malheureux dans une patrie prospère, il a plus de chances de salut. Dès lors, l'État résistant aux infortunes privées de ses membres, tandis que ceux-ci ne peuvent supporter les désastres de l'État, comment tous ne se réuniraient-ils pas pour le défendre, au lieu d'agir comme vous le faites en ce moment ? Abattus par vos malheurs domestiques, vous négligez le salut commun ; vous accusez tout à la fois et moi qui vous ai conseillé la guerre, et vous-mêmes qui l'avez approuvée. Et cependant, cet homme contre lequel vous vous irritez n'est inférieur à personne, je crois, pour la connaissance des grands intérêts de l'État, et pour le talent de les expliquer ; il aime son pays et est supérieur à l'appât des richesses. Celui qui, avec des idées saines, ne peut expliquer nette-

ment sa pensée, est comme s'il ne pensait pas; celui qui, tout en possédant ce double avantage, n'est pas dévoué à la patrie, ne peut, lui non plus, donner un conseil utile à son pays; même avec cette dernière qualité, l'homme vénal fait trafic de tout le reste au profit de cette seule passion. Si, persuadés que, mieux qu'un autre, je possédais, au moins à un degré suffisant, toutes ces qualités réunies, vous m'avez cru quand je conseillais de faire la guerre, il ne serait pas juste aujourd'hui de m'en imputer le tort.

LXI. « Quand on a le choix, et qu'on est heureux d'ailleurs, c'est une grande folie d'opter pour la guerre; mais, quand on est dans la nécessité ou de subir sur-le-champ le joug étranger, si l'on cède, ou d'affronter le péril pour son salut, le blâme alors est pour celui qui fuit le péril, non pour celui qui le brave. Pour moi, je suis resté le même; je ne change pas. Vous, au contraire, vous avez changé. Après avoir suivi mes avis dans la prospérité, vous vous repentez dans la souffrance; parce que chacun de vous a le sentiment de ce qu'il souffre actuellement, et que l'utilité de mes avis ne se montre pas encore évidemment à tous, vous vous abandonnez au découragement et vous croyez que je vous ai mal conseillés. Un grand changement est survenu, il nous a accablés inopinément, et votre âme abattue ne sait plus persister dans ses résolutions. En effet, un mal soudain, inattendu, que rien ne faisait prévoir, enchaîne toutes les forces de l'intelligence. Tel a été précisément pour vous l'effet de vos malheurs, de la peste en particulier. Cependant, citoyens d'une patrie grande et illustre, élevés dans des sentiments dignes d'elle, vous devez savoir supporter avec courage les calamités

les plus terribles, et ne pas manquer à votre propre dignité; car on ne croit pas avoir moins raison d'accuser celui qui, par lâcheté, manque à sa propre gloire, que de haïr celui qui aspire impudemment à se parer de la gloire d'autrui. Bannissez donc le sentiment de vos douleurs privées, pour prendre en main le salut public.

LXII. « Vous craignez peut-être d'avoir beaucoup à souffrir de la guerre, sans être plus avancés pour cela: qu'il vous suffise, à cet égard, de vous rappeler ce que j'ai dit bien des fois en d'autres circonstances, pour prouver que vos craintes ne sont pas fondées. Je vous signalerai un autre point auquel vous ne me paraissez pas avoir jamais songé, et que j'ai moi-même négligé dans mes précédents discours, c'est la grandeur de votre domination. Aujourd'hui même, j'aurais laissé de côté ces considérations qui peuvent paraître ambitieuses, si je ne vous voyais abattus outre mesure. Vous croyez ne commander qu'à vos alliés, et moi je déclare que des deux éléments départis à l'homme, la terre et la mer, aussi loin qu'elles s'étendent, il en est un soumis entièrement à votre domination absolue, tant aux lieux où s'exerce actuellement votre puissance, qu'à ceux où vous voudriez la porter encore. Avec les ressources de votre marine actuelle, il n'est personne, ni roi, ni peuple, qui puisse arrêter l'essor de vos flottes. Voilà ce qui fait votre véritable puissance, et non la jouissance de ces maisons et de ces terres dont la perte vous paraît si regrettable. Au lieu de vous affliger outre mesure à ce sujet, songez plutôt qu'en regard de votre puissance, ce n'est là que la parure de la richesse; ne vous en préoccupez point; pensez que la

liberté, si nous la sauvons par nos efforts, ressaisira aisément ces biens, tandis qu'en se soumettant à un joug étranger, on compromet d'ordinaire même ce qu'on possède. Nos pères n'avaient pas reçu de leurs ancêtres, ils avaient péniblement acquis leur puissance, ils ont su la garder et nous la transmettre. Sous ce double rapport, ne nous montrons pas inférieurs à eux ; car il est plus honteux encore de se laisser arracher des biens qu'on possède, que d'échouer en cherchant à les acquérir. Marchons donc contre nos ennemis, non-seulement avec confiance, mais avec dédain ; l'ignorance heureuse peut produire la confiance, même chez le lâche ; le dédain est le propre de celui qui a l'intime conviction de sa supériorité sur l'ennemi, et c'est là ce qui nous distingue. A fortune égale, l'habileté sûre d'elle-même puise dans ce mépris de l'ennemi une audace plus confiante ; elle s'en remet bien moins à l'espérance, ressource extrême dans les situations critiques, qu'à la conscience de ses propres forces, qui est la base la plus sûre d'une saine prévision.

LXIII. « Ce respect qu'inspire notre ville, grâce à l'empire qu'elle exerce, et dont vous êtes tous si fiers, vous devez le lui garantir par vos efforts ; ou soumettez-vous aux fatigues, ou renoncez aux honneurs. Ne croyez pas d'ailleurs qu'une seule chose soit en cause, l'esclavage au lieu de la liberté. Il s'agit de la perte de l'empire et de tous les dangers qu'entraînent les haines contractées dans l'exercice du commandement. Vous en dessaisir n'est même plus désormais en votre pouvoir : à supposer que quelqu'un, préoccupé pour le moment de ces haines, veuille se faire un mérite de ce renoncement aux affaires ; car il en est aujourd'hui de votre domi-

nation comme de la tyrannie; s'en emparer semble injuste; mais s'en dessaisir est périlleux. Ceux qui donnent de semblables conseils auraient bientôt perdu et l'État qui consentirait à les écouter, et eux-mêmes, à supposer qu'ils vécussent quelque part libres et indépendants. Car, pour conserver le repos, il faut y associer l'énergie. L'inaction ne convient point à une ville qui commande; un État soumis à des maîtres trouve seul dans cette inaction la garantie d'un paisible esclavage.

LXIV. « Ne vous laissez donc pas séduire par de tels conseillers; ne vous irritez pas contre moi, après vous être déclarés avec moi pour la guerre : nos ennemis, dans leur invasion, n'ont fait que ce à quoi on devait naturellement s'attendre, puisqu'on refusait d'obéir à leurs injonctions; le seul mal qui ait dépassé notre attente, c'est le fléau qui est survenu, et qui a laissé bien loin en arrière toutes les prévisions humaines. Je sais qu'il est en grande partie la cause de ce redoublement de haine contre moi; et cela n'est pas juste, à moins que vous ne vouliez aussi m'attribuer le bien qui dépasse vos prévisions. Il faut supporter avec résignation les maux que les dieux nous envoient, avec courage ceux que nous font les ennemis. Ces vertus étaient autrefois familières à votre ville; elle ne doit point dégénérer en vous. Songez que, si elle a obtenu partout la plus haute renommée parmi les hommes, c'est en ne se laissant point abattre par le malheur, en prodiguant à la guerre et les soldats et les fatigues. C'est par là que, jusqu'à ce jour, elle a conquis cette immense puissance, dont le souvenir vivra à jamais dans la postérité, même s'il nous arrive jamais de dé-

choir (car il est dans la nature de toutes choses de décroître). On saura que nous avons possédé la plus vaste domination que jamais peuple grec ait fondée parmi les Grecs ; que nous avons soutenu contre eux, isolés ou réunis, des guerres formidables, et qu'aucune ville n'a égalé en opulence et en grandeur celle où nous avons vécu.

« L'homme indolent pourra critiquer ces avantages ; mais ils exciteront l'émulation de l'homme actif ; et quiconque ne les possède pas en sera jaloux. Quant à être haïs et impatiemment supportés dans le présent, c'est le partage de quiconque a voulu commander aux autres. Encourir la haine en vue des plus glorieux résultats, est d'un esprit sage et judicieux ; car la haine dure peu ; on répand dans le présent un vif éclat, et on lègue à l'avenir une gloire immortelle. Assurez donc tout à la fois, par l'ardeur et la fermeté que vous montrerez maintenant et votre gloire dans l'avenir, et votre honneur dans le présent. N'envoyez pas de héraut aux Lacédémoniens ; ne vous montrez point accablés par vos maux actuels ; car, pour les villes comme pour les particuliers, le sublime de la vertu est d'opposer à l'abatement du malheur la pensée la plus ferme et la résistance la plus énergique. »

LXV. Tels étaient les discours par lesquels Périclès s'efforçait de calmer l'irritation des Athéniens contre lui et de donner un autre cours à leurs pensées, tout entières aux douleurs du moment : dans les rapports publics, ils se laissaient ramener par ses paroles, n'envoyaient plus d'ambassades aux Lacédémoniens et montraient plus d'ardeur pour la guerre. Mais, en particulier, ils s'affligeaient de leurs maux : le peuple, parce

qu'il se voyait privé même du peu qu'il possédait; les riches, parce qu'ils avaient perdu leurs magnifiques propriétés de campagne, leurs coûteuses constructions et leurs somptueux ameublements; tous enfin parce qu'ils avaient la guerre au lieu de la paix. L'irritation générale contre Périclès ne céda que lorsqu'on l'eut condamné à l'amende ¹. Mais, bientôt après, par un caprice familier à la multitude, on le réélut général ², et on remit entre ses mains tous les intérêts de l'État; car déjà les douleurs privées de chacun étaient émoussées, et personne ne paraissait autant que lui à la hauteur des besoins de la république. Tout le temps, en effet, qu'il avait été à la tête des affaires pendant la paix, il avait gouverné avec modération et assuré la sécurité générale. La république était parvenue sous son administration à un haut degré de puissance; une fois la guerre engagée, on vit qu'il avait prévu tout ce qui pouvait en assurer le succès. Il ne survécut que deux ans et six mois ³ au commencement des hostilités; et, lorsqu'il fut mort, on reconnut mieux encore la justesse de ses prévisions au sujet de la guerre: il avait dit aux Athéniens que, s'ils restaient en repos et se contentaient de soigner leur marine, sans chercher dans la guerre un moyen d'étendre leur domination, sans exposer la république à aucun péril, ils auraient le dessus; sur tous ces points ils firent pré-

¹ Cette amende fut de quatre-vingts talents, suivant Diodore, XII, 45. — C'était Cléon qui l'avait accusé.

² Il résulte du récit de Diodore (XII, 45) et de Plutarque (*Périclès*) que c'était un commandement extraordinaire, une sorte de dictature.

³ Il mourut de la peste; mais, suivant Plutarque, le mal prit chez lui un caractère particulier; il languit longtemps et succomba à une sorte d'épuisement général.

cisément le contraire ; ils poursuivirent, à leur propre détriment et à celui des alliés, d'autres entreprises ¹ qui paraissaient étrangères à la guerre, et où ils n'eurent d'autre règle que l'ambition de quelques individus et des intérêts privés. La réussite ne procurait guère honneur et profit qu'à des particuliers, tandis que les revers affaiblissaient les ressources de l'État pour la guerre.

Cela tient à ce que, Périclès, aussi éminent par son intelligence que par la considération dont il était entouré, supérieur évidemment aux séductions de la vénalité, contenait le peuple par son noble ascendant et se laissait bien moins conduire par lui qu'il ne dirigeait lui-même ; n'ayant pas acquis sa puissance par des moyens illicites, il ne flattait pas le peuple dans ses discours et savait au besoin lui résister avec autorité et colère. Quand il voyait les Athéniens s'abandonner hors de propos à une insolente confiance, il les ébranlait, les modérait par sa parole ; s'il s'apercevait qu'ils fussent abattus sans raison, il relevait leur courage. Le gouvernement était démocratique de nom ; en réalité le pouvoir était aux mains du premier citoyen ².

Mais ceux qui lui succédèrent, n'ayant entre eux aucune supériorité bien marquée, et aspirant chacun de leur côté au premier rang, se mirent à flatter le peuple et soumirent l'administration à ses caprices. Il en résulta, comme cela est inévitable dans un grand État, placé à la tête d'une vaste domination, des fautes nombreuses, entre autres l'expédition de Sicile. Leur plus grand tort,

¹ L'expédition de Crète, celle de Sicile, etc.

² Plutarque a relevé ce jugement de Thucydide, dans la vie de Périclès, chap. ix.

toutefois, n'était pas de s'être engagés dans cette guerre; mais bien de ne plus s'inquiéter, une fois les troupes expédiées, de ce qui leur était nécessaire; tout entiers à leurs intrigues privées, aspirant à l'envi à gouverner le peuple, ils laissèrent, faute de secours, les opérations languir, et excitèrent les premières dissensions intestines à Athènes. Cependant, même après le désastre de l'expédition de Sicile et la perte de la plus grande partie de la flotte, alors que déjà la sédition était dans la ville, les Athéniens résistèrent trois ans ¹ à leurs anciens ennemis, auxquels s'étaient joints les Siciliens et les alliés révoltés, et plus tard Cyrus lui-même, fils du roi, qui fournissait de l'argent aux Lacédémoniens pour leur flotte. S'ils finirent par succomber, ce ne fut que sous leurs propres coups, au milieu des ruines amoncelées par leurs dissensions intestines : tant était supérieure la sagacité de Périclès, qui avait prévu dès lors par quels moyens Athènes pourrait, dans cette guerre, s'assurer une victoire aisée sur les Péloponnésiens.

LXVI. Le même été, les Lacédémoniens et leurs alliés se portèrent, avec cent vaisseaux, contre l'île de Zacynthe, située en face de l'Élide. Les habitants sont une colonie achéenne sortie du Péloponnèse, et étaient alors alliés des Athéniens. Mille hoplites lacédémoniens montaient la flotte, commandée par le Spartiate Cnémos. Ils firent une descente et ravagèrent une grande partie de l'île; mais ils ne purent l'amener à soumission et se retirèrent.

¹ Le texte τρία ἔτη doit être fautif; car le désastre de Sicile eut lieu au mois de septembre 413; et Athènes se soumit à Lysandre au mois d'avril 404, ce qui forme presque un intervalle de dix ans.

LXVII. Vers la fin du même été ¹, Aristée de Corinthe, Anéristos, Nicolaos et Stradotémos, ambassadeurs de Lacédémone, et Timagoras de Tégée, partirent pour l'Asie. L'Argien Pollis les accompagnait pour son propre compte ². Ils se rendaient auprès du roi pour solliciter des secours en argent et son alliance. D'abord ils allèrent en Thrace, chez Sitalcès, fils de Terès, afin de le décider, s'il était possible, à abandonner l'alliance des Athéniens et à secourir Potidée, assiégée par l'armée athénienne. Ils réclamaient aussi son assistance pour continuer leur voyage et traverser l'Hellespont, afin de se rendre auprès de Pharnace, fils de Pharnabaze, qui devait les faire arriver jusqu'au roi. Des députés athéniens, qui se trouvaient alors auprès de Sitalcès, Léarchos fils de Callimachos, et Aminiadès, fils de Philémon, engagèrent le fils de Sitalcès, Sadocos, Athénien d'adoption, à leur livrer ces ambassadeurs, sous prétexte que s'ils arrivaient jusqu'au roi, ils nuiraient, autant qu'il serait en eux, à sa patrie adoptive. Sadocos se laissa persuader, et, tandis que les ambassadeurs traversaient la Thrace pour gagner l'embarcation sur laquelle ils devaient passer l'Hellespont, il envoya avec Léarchos et Aminiadès des soldats chargés de les arrêter et de les leur livrer. Saisis avant d'avoir pu s'embarquer ³, ils furent remis aux députés athéniens et conduits à Athènes. Les Athéniens craignant qu'Aristée, s'il venait à s'échapper, ne

¹ Le même récit se trouve dans Hérodote, VII, 137.

² Les Argiens étaient alliés des Athéniens et ne pouvaient par conséquent envoyer ostensiblement une mission en Perse.

³ Hérodote dit aussi qu'ils furent arrêtés au moment de s'embarquer, sur les bords du Pont-Euxin.

leur fit encore plus de mal qu'auparavant (car il passait pour l'auteur du soulèvement de Potidée et de l'Épithrace), les mirent tous à mort le jour même de leur arrivée, et les précipitèrent dans des fondrières, sans les juger, sans même vouloir les entendre. C'était, à leurs yeux, une représaille des procédés dont les Lacédémoniens avaient pris l'initiative, en tuant et en jetant dans des précipices ceux des Athéniens ou de leurs alliés qu'ils trouvaient naviguant pour leur commerce autour du Péloponnèse ; car au commencement de la guerre les Lacédémoniens traitaient en ennemis et massacraient tous ceux qu'ils arrêtaient sur mer, soit alliés des Athéniens, soit neutres.

LXVIII. Vers la même époque, à la fin de l'été, les Ambraciotes, unis à un grand nombre de barbares soulevés par eux, attaquèrent Argos Amphiloche¹ et le reste de l'Amphilochie. Voici quelle avait été l'origine première de leur haine contre les Argiens : Amphilochos, fils d'Amphiaraos, avait fondé Argos Amphiloche et colonisé le reste du pays appelé Amphilochie ; ce fut à son retour de Troie que, mécontent de ce qui s'était passé à Argos, il alla s'établir sur le golfe d'Ambracie et donna à la colonie nouvelle le nom de sa patrie. Argos était la ville la plus grande et la plus riche de l'Amphilochie. Mais, plus tard, après nombre de générations, de grands désastres accablèrent les Argiens et les forcèrent à appeler dans leur ville une colonie d'Ambraciotes, voisins de l'Amphilo-

¹ Ambracie et Argos Amphiloche étaient situées à cent quatre-vingts stades l'une de l'autre, la première au nord, la seconde à l'est du golfe d'Ambracie, toutes deux à quelque distance dans les terres. On n'est pas d'accord sur leur position exacte.

chie. C'est à cette époque qu'ils commencèrent à apprendre des Ambraciotes, admis à partager leur ville, la langue grecque qu'ils parlent aujourd'hui : le reste de l'Amphilochie est barbare. Avec le temps, les Ambraciotes chassèrent les Argiens et restèrent en possession de la ville. Après cet événement, les Amphilochiens se donnèrent aux Acarnanes, et les deux peuples réunis invoquèrent l'appui d'Athènes, qui leur envoya trente vaisseaux, sous le commandement de Phormion. A l'arrivée de Phormion, Argos fut emportée de vive force, et les Ambraciotes réduits en esclavage ; Amphilochiens et Acarnanes habitèrent la ville en commun, et de cette époque date l'alliance entre les Athéniens et les Acarnanes. Les Ambraciotes, réduits en servitude, conçurent tout d'abord une violente haine contre les Argiens, et plus tard ils firent, avec les Chaoniens ¹ et d'autres barbares du voisinage l'expédition dont j'ai parlé. Arrivés près d'Argos, ils se rendirent maîtres du pays et attaquèrent la ville ; mais ils ne purent la prendre et se séparèrent pour rentrer chacun dans leur pays. Tels sont les événements de cet été.

LXIX. L'hiver suivant, les Athéniens envoyèrent autour du Péloponnèse vingt vaisseaux, sous la conduite de Phormion. De Naupacte, où il stationnait, il croisait devant Corinthe et le golfe de Crisa, afin d'empêcher que personne ne pût y entrer, ni en sortir. Six autres vaisseaux furent expédiés vers les côtes de Carie et de Lycie, sous le commandement de Méléсандros. Ils

¹ Les Chaoniens occupaient le nord-ouest de l'Épire et passaient pour les plus belliqueux des barbares de ces contrées, réputation qu'ils justifiaient assez mal dans leurs rapports avec les Grecs.

devaient lever les contributions et empêcher les pirates péloponnésiens de s'abriter dans ces parages et d'inquiéter la navigation des vaisseaux marchands venant de Phasélis ¹, de la Phénicie, et de toute cette partie du continent. Mélésandros fit une descente en Lycie avec les troupes athéniennes et les alliés qu'il avait embarqués ; mais il fut vaincu, perdit une partie de son armée et périt lui-même dans le combat.

LXX. Le même hiver, les Potidéates assiégés se trouvèrent hors d'état de tenir plus longtemps. Les incursions des Péloponnésiens dans l'Attique n'avaient pu éloigner les Athéniens de leur ville ; déjà ils manquaient de vivres ; la faim et la disette les avaient poussés aux plus tristes extrémités, et quelques-uns même s'étaient jetés sur les cadavres. Ils résolurent donc de se rendre et firent proposer une capitulation aux généraux athéniens qui dirigeaient le siège, Xénophon, fils d'Euripide, Hestiodoros, fils d'Aristoclidès et Phanomachos, fils de Callimachos. Ceux-ci acceptèrent, déterminés par les souffrances de leur armée sur une plage glacée, et par cette considération qu'Athènes avait déjà dépensé au siège deux mille talents². La capitulation portait que les Potidéates, leurs enfants, leurs femmes et leurs alliés sortiraient de la ville, les hommes avec un seul vêtement³, les femmes avec deux, et qu'ils n'emporteraient pour le voyage qu'une somme déterminée. Ils quittèrent la ville sous la garan-

¹ En Lycie.

² Thucydide fait connaître (III, 17) l'emploi de ces deux mille talents.

³ Cette clause se retrouve dans presque toutes les capitulations ; mais il était très-rare qu'on laissât, comme ici, de l'argent pour le voyage.

tie de ce traité, et se réfugièrent dans la Chalcidique et partout où ils purent s'établir. Les Athéniens firent un crime à leurs généraux d'avoir traité sans leur aveu; car ils avaient espéré prendre la ville à discrétion. Plus tard ils envoyèrent à Potidée une colonie athénienne qui s'y établit¹.

Tels sont les événements accomplis cet hiver. Ici finit la seconde année de cette guerre dont Thucydide a écrit l'histoire.

LXXI. L'été suivant², les Péloponnésiens et leurs alliés, au lieu d'envahir l'Attique, firent une expédition contre Platée. Archidamos, fils de Zeuxidamos, roi des Lacédémoniens, les commandait. Après avoir assis son camp, il se disposait à ravager le pays, quand les Platéens lui envoyèrent en toute hâte des députés qui lui parlèrent ainsi :

« Archidamos, et vous, Lacédémoniens, l'attaque que vous dirigez contre les Platéens n'est ni juste, ni digne de vous et de vos ancêtres. Car lorsque Pausanias le Lacédémonien, fils de Cléombrotès, eut délivré la Grèce de l'invasion des Mèdes, avec le secours des Grecs qui voulurent partager les périls du combat livré près de notre ville, il offrit sur la place publique de Platée un sacrifice à Jupiter libérateur; là, en présence de tous les alliés réunis, il donna aux Platéens la libre jouissance de leur ville et de leur territoire; il déclara en même temps que, si jamais personne dirigeait contre eux une agression injuste et tentait de les

¹ Suivant Diodore, ils y envoyèrent mille colons, qui se partagèrent au sort la ville et son territoire.

² Troisième année de la 87^e olympiade (429 ans avant Jésus-Christ).

asservir, tous les alliés présents devraient prendre leur défense, chacun suivant ses forces. Voilà ce que nous ont accordé vos pères, en récompense de notre courage et de notre dévouement au milieu de ces dangers. Et vous, vous faites le contraire : vous venez avec les Thébains, nos ennemis mortels, pour nous asservir. Pour nous, prenant à témoin les dieux qui présidèrent alors à nos serments, les dieux de vos pères et ceux de notre pays, nous vous enjoignons de respecter le territoire de Platée, de ne pas violer la foi jurée, et de nous laisser jouir chez nous de l'indépendance que nous a justement octroyée Pausanias. »

LXXII. Ainsi parlèrent les Platéens; Archidamos leur répondit : « Ce que vous dites est juste, ô Platéens; mais que vos actions répondent à vos discours. Puisque Pausanias a proclamé votre indépendance, soyez libres et indépendants; mais aussi contribuez à l'affranchissement des autres, de ceux qui ont alors partagé avec vous les dangers, qui se sont engagés par les mêmes serments, et qui sont aujourd'hui sous le joug des Athéniens. Ces immenses préparatifs et la guerre actuelle n'ont pour objet que leur délivrance et celle des autres Grecs. Le mieux serait de contribuer vous-mêmes à cet affranchissement général, conformément à vos serments; sinon, demeurez du moins en repos, comme nous vous y avons invités déjà; occupez-vous de vos propres affaires, et restez neutres; admettez les deux partis sur le pied de l'amitié, et ne prêtez ni à l'un ni à l'autre aucun appui dans la guerre. Nous n'en demandons pas davantage. »

Telle fut la réponse d'Archidamos. Les députés, après l'avoir reçue, rentrèrent dans la ville et la communi-

quèrent au peuple. Les Platéens répondirent à leur tour, qu'il leur était impossible de faire, sans l'aveu des Athéniens, ce que demandait Archidamos ; que leurs enfants et leurs femmes étaient à Athènes ; que d'ailleurs ils n'étaient pas sans crainte pour leur ville ; car les Athéniens pourraient venir, après le départ des Lacédémoniens, et s'opposer à l'exécution de la convention ; les Thébains, d'un autre côté, se trouvant compris dans le traité qui obligeait Platée à recevoir les deux partis, tenteraient peut-être une seconde fois de s'emparer de la ville.

Archidamos s'efforça de les rassurer et ajouta : « Confiez aux Lacédémoniens votre ville et vos maisons, montrez-nous les bornes de votre territoire, faites le compte de vos arbres et de tout ce qui est susceptible de dénombrement, et retirez-vous où vous voudrez tant que durera la guerre. Quand elle sera terminée, nous vous rendrons tout ce que vous nous aurez confié ; jusque-là nous le garderons en dépôt, nous cultiverons vos terres et vous payerons un subside proportionné à vos besoins. »

LXXIII. Les députés rentrèrent en ville avec ces propositions, et, après avoir pris l'avis du peuple, ils revinrent déclarer que les Platéens voulaient en conférer avec les Athéniens ; que, s'ils pouvaient leur faire agréer cet arrangement, ils y adhéraient pour leur compte. En attendant, ils demandaient une trêve et la promesse de ne pas dévaster leur territoire. Archidamos accorda un armistice pour le temps présumé de la négociation, et n'exerça aucun ravage dans le pays. Les députés se rendirent auprès des Athéniens, confèrent avec eux, et rapportèrent à leurs concitoyens la

réponse suivante : « Platéens, les Athéniens disent que jamais, jusqu'à présent, depuis que nous sommes leurs alliés, ils ne nous ont abandonnés quand on nous a attaqués ; ils ne nous abandonneront pas davantage aujourd'hui, et nous secourront au contraire de tout leur pouvoir. Ils vous demandent, au nom de la foi jurée par vos pères, de ne rien faire qui soit contraire aux traités qui nous unissent. »

LXXIV. Sur ce rapport des députés, les Platéens décidèrent qu'ils resteraient fidèles aux Athéniens et souffriraient, s'il le fallait, que leur territoire fût ravagé sous leurs yeux. Résignés à tout événement, ils résolurent de ne plus laisser personne sortir de la ville, et répondirent, du haut des murs, qu'il leur était impossible de faire ce que demandaient les Lacédémoniens. Sur cette réponse, le roi Archidamos commença par prendre à témoin les dieux et les héros indigènes, et prononça l'invocation suivante : « Dieux protecteurs de cette contrée, et vous, héros, soyez témoins que nous n'avons pas pris l'initiative d'une injuste agression ; c'est parce que les Platéens ont les premiers renoncé à l'alliance jurée en commun, que nous envahissons cette terre où nos pères ont, avec votre appui, triomphé des Mèdes, et que vous avez rendue propice aux combats des Grecs. Et maintenant, quoi qu'il arrive, la justice est avec nous ; car nous avons fait à plusieurs reprises des propositions convenables, et elles ont été repoussées. Permettez que les premiers auteurs de l'injustice soient punis, et que ceux qui exercent de légitimes représailles obtiennent satisfaction. »

LXXV. Après cette solennelle invocation, il disposa

son armée pour l'attaque : d'abord il fit couper les arbres et entourer la place de palissades, afin que personne n'en sortît ¹. On éleva ensuite contre la ville une plate-forme, dans l'espoir qu'avec une armée aussi nombreuse occupée à ce travail la place serait bientôt emportée. Avec des bois coupés sur le Cithéron et entrelacés, ils disposèrent sur les deux côtés de la plate-forme une sorte d'écharpe, en guise de murs ², afin d'empêcher l'éboulement des matériaux accumulés. Dans leur empressement à terminer ce travail, ils entassèrent du bois, des pierres, de la terre et tout ce qui se trouva sous leur main. Soixante-dix jours et autant de nuits y furent consacrés sans interruption. On se relayait pour prendre du repos ; les uns dormaient ou prenaient leurs repas, tandis que les autres apportaient les matériaux. Les Lacédémoniens placés à la tête du contingent de chaque ville partageaient la surveillance avec les chefs alliés et pressaient le travail.

Les Platéens, de leur côté, voyant la plate-forme s'élever, construisirent une muraille de bois, la dressèrent sur la partie de l'enceinte qui correspondait aux travaux de l'ennemi, et maçonnèrent l'intérieur avec des briques tirées de maisons voisines. Les pièces

¹ Cette circonvallation ne pouvait être que provisoire, et n'eût pas offert un obstacle sérieux aux assiégés, s'ils avaient été en nombre suffisant. Ordinairement la circonvallation était une véritable enceinte fortifiée, avec tours, fossés, chemin couvert, etc. ; mais nous avons déjà vu que les Lacédémoniens étaient peu versés dans l'art des sièges ; l'attaque de Platée en est une nouvelle preuve.

² Il est facile de se faire une idée de ce travail : c'était une sorte de muraille perpendiculaire au mur de la ville et dont les côtés étaient formés de palissades reliées entre elles pour soutenir les terres. Cette plate-forme s'élevait en pente douce jusqu'à la hauteur du mur, dont elle se rapprochait chaque jour.

de bois leur servaient à relier la maçonnerie, afin que la hauteur de cet ouvrage ne nuisît pas à sa force. L'extérieur était recouvert de cuirs et de peaux brutes, pour protéger les travailleurs et la charpente contre les traits enflammés, et les garantir de toute atteinte. Cette muraille s'élevait à une grande hauteur; mais comme la plate-forme avançait aussi et non moins vite, voici ce dont s'avisèrent les Platéens : ils percèrent leur muraille au point où aboutissait la plate-forme, et se mirent à tirer la terre à l'intérieur ¹.

LXXVI. Les Lacédémoniens, s'en étant aperçus, remplirent de terre humide des fascines de roseaux et les jetèrent dans la brèche ², afin qu'on ne pût les enlever comme la terre friable. Les Platéens, arrêtés de ce côté, suspendirent ce travail; mais ils creusèrent une galerie souterraine qu'ils dirigèrent par conjecture jusque sous la plate-forme, et ils recommencèrent à tirer à eux les matériaux entassés. Les assiégeants furent longtemps à s'en apercevoir. Ils avaient beau ajouter sans cesse à la partie supérieure, le travail n'avancait plus que lentement; car la plate-forme, minée en dessous, s'affaissait constamment dans le vide. Cependant les Platéens, craignant de ne pouvoir, vu leur petit nombre, arrêter les progrès d'ennemis beaucoup plus nombreux, imaginèrent un nouvel expédient. Ils cessèrent de travailler à la grande construction en face de la plate-forme et élevèrent un nouveau mur en forme de croissant, la partie convexe tournée vers la ville, de manière à relier les deux extrémités du grand ouvrage

¹ Cette brèche devait être pratiquée à la partie inférieure du mur, afin d'être masquée par les terres qui déjà venaient s'y appuyer.

² Dans la brèche du mur.

aux points où la muraille d'enceinte cessait d'être exhaussée. Ils pensaient que, si le grand mur venait à être emporté, celui-ci offrirait une nouvelle barrière; que les ennemis seraient obligés de construire une autre plate-forme; qu'ils auraient alors double travail et bien moins de chances de succès.

Cependant les Péloponnésiens, tout en travaillant à la plate-forme, dirigèrent contre la ville des machines de guerre: l'une d'elles, dressée sur la plate-forme même et dirigée contre le grand ouvrage, en ébranla une portion considérable et inquiéta vivement les assiégés. D'autres machines battaient d'autres points de la muraille. Mais les Platéens, au moyen de câbles armés de lacets ¹, engageaient la tête des machines et les brisaient en attirant à eux; ou bien ils attachaient par les deux extrémités d'énormes madriers à de longues chaînes de fer, suspendues elles-mêmes à deux antennes inclinées et s'élevant au-dessus de la muraille; la poutre étant ainsi placée transversalement, lorsqu'une machine était dirigée contre quelque point, ils la lâchaient en laissant les chaînes libres; ainsi abandonnée à elle-même, elle tombait de tout son poids et brisait la tête de la machine.

LXXVII. Après cet essai, les Péloponnésiens, voyant que les machines ne leur étaient d'aucune utilité et qu'en face de leur plate-forme s'élevait le mur de ren-

¹ L'art des sièges paraît avoir avancé bien lentement chez les anciens; car on trouve dans César (*Guerre des Gaules*, VII, 22) une description presque identique des procédés d'attaque et de défense: au siège d'Avaricum, les Romains construisent également une plate-forme, battent les murs avec des béliers, etc; les assiégés, au moyen de souterrains, attirent à eux la terre de la plate-forme; ils détournent les béliers et les faux avec des lacets.

fort, jugèrent, par leur insuccès jusque-là, qu'ils ne pourraient prendre la place de vive force ; ils se disposèrent donc à l'investir d'une enceinte fortifiée. Mais, comme la ville était petite, ils voulurent tenter auparavant si, par un vent favorable, il ne leur serait pas possible de l'incendier ; car ils imaginaient toute sorte d'expédients pour s'en emparer à peu de frais et sans un siège régulier. Ils apportèrent des fascines, les jetèrent du haut de la plate-forme, et comblèrent d'abord l'intervalle qui séparait celle-ci de l'enceinte. Cet espace s'étant bientôt trouvé rempli, grâce au grand nombre des travailleurs, ils en lancèrent jusque dans la ville, aussi loin qu'ils purent atteindre de la hauteur où ils se trouvaient. Puis ils y jetèrent du soufre et de la poix, et y mirent le feu. Il s'éleva alors un incendie tel qu'on n'en avait jamais vu, du moins allumé par la main des hommes (car on a vu quelquefois, sur les montagnes, des forêts battues par les vents s'enflammer spontanément par le frottement, et brûler tout entières). L'embrasement était immense, et peu s'en fallut que les Platéens, après avoir échappé aux autres périls, ne périssent dans les flammes. Jusqu'à une grande distance dans l'intérieur de la ville, il était impossible d'approcher. Si le vent se fût élevé et eût soufflé de ce côté, comme l'avaient espéré les ennemis, c'en était fait des Platéens. On prétend aussi qu'un orage étant survenu à ce moment, une pluie abondante éteignit l'incendie et mit fin au danger.

LXXVIII. Les Péloponnésiens, après l'insuccès de cette nouvelle tentative, congédièrent une partie de leur armée. Ce qui restait fut employé à la construction du mur de siège, une étendue déterminée étant

assignée au contingent de chaque ville. En dedans et en dehors du mur on creusa un fossé, et la terre qu'on en tirait servit à faire des briques. Lorsque le tout fut terminé, vers le lever d'Arcturus¹, des soldats furent laissés à la garde de la moitié du mur — l'autre moitié étant gardée par les Béotiens — ; l'armée se retira, et chacun rentra dans son pays.

Les Platéens avaient, tout d'abord, fait passer à Athènes les femmes, les enfants, les vieillards et tous les hommes inutiles ; il ne restait en tout, pour soutenir le siège, que quatre cents soldats, avec quatre-vingt-dix Athéniens, et cent dix femmes pour faire le pain². Tel était exactement le nombre des défenseurs de Platée lorsque commença le siège ; il n'y avait personne de plus dans l'intérieur, ni hommes libres, ni esclaves.

Telles furent les dispositions prises pour le siège de Platée.

LXXIX. Le même été, pendant l'expédition contre Platée, les Athéniens, avec deux mille hoplites indigènes et deux cents cavaliers, portèrent la guerre chez les Chalcidiens de l'Épithrace et les Bottiéens ; c'était au

¹ Étoile de la constellation du bouvier. Les anciens avaient coutume de désigner les diverses époques de l'année par le lever ou le coucher de certaines étoiles remarquables, c'est-à-dire par l'époque où elles apparaissent sur notre horizon et par celle où elles cessent d'être visibles. Ils citent fréquemment le lever et le coucher des Pléiades, d'Orion, d'Arcturus. Le lever d'Arcturus correspond à peu près à l'équinoxe d'automne, vers le 20 septembre.

² Chez les Romains les femmes étaient aussi chargées de ce soin. Nous savons par Pline que, jusqu'à l'an 630 de la fondation de Rome, il n'y eut pas de boulangers à Rome, que les habitants faisaient eux-mêmes leur pain, et que c'était une des occupations des femmes. Cet usage s'est perpétué chez nous dans les campagnes.

moment de la maturité des blés ; Xénophon, fils d'Euripide, commandait avec deux autres généraux. Arrivés sous Spartolos¹, dans la Bottique, ils ravagèrent les blés. La ville même semblait devoir se soumettre, grâce à quelques partisans qu'ils avaient dans l'intérieur ; mais ceux qui étaient opposés à la reddition, ayant envoyé à l'avance demander des secours à Olynthe, en avaient reçu des hoplites et d'autres troupes pour la garde de la ville. La garnison fit une sortie, et le combat s'engagea sous les murs mêmes de la place. Les hoplites chalcidiens et quelques auxiliaires qui les accompagnaient, vaincus par les Athéniens, rentrèrent dans Spartolos. Mais la cavalerie chalcidienne et les troupes légères défirent la cavalerie et les troupes légères des Athéniens. Avec les Chalcidiens se trouvaient quelques peltâstes, mais en petit nombre, du pays nommé Crusis². Le combat était à peine terminé, que d'autres peltastes vinrent d'Olynthe à leur secours. Dès que les troupes légères de Spartolos aperçurent ce renfort, leur audace s'en accrut, d'autant plus qu'elles n'avaient pas eu le dessous à la première affaire ; unies à la cavalerie chalcidienne et à ces nouveaux auxiliaires, elles revinrent à la charge contre les Athéniens, et les forcèrent à se replier sur les deux cohortes qu'ils avaient laissées à la garde des bagages. Quand les Athéniens avançaient, l'ennemi cédait le terrain ; s'ils se repliaient, il attaquait vivement et les accablait de traits. La cavalerie chalcidienne, accourant partout où besoin était, contribua surtout à les effrayer par ses charges réitérées, les mit

¹ A l'ouest d'Olynthe.

² Au fond et à l'est du golfe Thermaïque (golfe de Saloniki).

en fuite et les poursuivit au loin¹. Les Athéniens se réfugièrent à Potidée, enlevèrent plus tard leurs morts par convention, et retournèrent à Athènes avec le reste de leur armée. Ils avaient perdu dans cette affaire quatre cent trente hommes et tous leurs généraux. Les Chalcidiens et les Bottiéens dressèrent un trophée, enlevèrent leurs morts et se séparèrent pour rentrer chacun chez eux.

LXXX. Le même été, peu après ces événements, les Ambraciotes et les Chaoniens, dans le dessein de bouleverser toute l'Acarnanie et de la détacher d'Athènes, persuadèrent aux Lacédémoniens de faire équiper une flotte par leurs alliés et d'envoyer mille hoplites en Acarnanie. Ils firent valoir auprès d'eux qu'en attaquant de concert, par terre et par mer à la fois, on se rendrait aisément maîtres du pays, les Acarnanes de l'intérieur se trouvant dans l'impossibilité de porter secours à ceux des côtes ; que, maîtres de l'Acarnanie, on s'emparerait de Zacynthe et de Céphallénie, ce qui rendrait plus difficiles les courses des Athéniens autour du Péloponnèse ; qu'enfin on pouvait espérer prendre aussi Naupacte. Les Lacédémoniens, séduits par cette perspective, expédièrent aussitôt les hoplites et quelques vaisseaux aux ordres de Cnémos, qui commandait encore la flotte². Ils mandèrent aux alliés de

¹ Plutarque cite cette défaite (*Nicias*, chap. vi) : « Les Athéniens, sous la conduite de Calliadès et de Xénophon, furent vaincus en Thrace par les Chalcidiens. »

² Ναύαρχον. Ces fonctions de navarque paraissent avoir eu une grande importance à Sparte ; car Aristote dit (*Polit.*, II, 7) : « A côté « des rois, qui sont des chefs à vie, la navarchie constitue une es- « pèce de royauté. » On ne sait pas exactement quelle était la durée de ces fonctions.

diriger au plus vite sur Leucade les vaisseaux armés. Les Corinthiens surtout montraient beaucoup de zèle, Ambracie étant une de leurs colonies¹. A Corinthe, à Sicyone, et dans tous les ports du voisinage, on appareillait. Les vaisseaux de Leucade, d'Anactorium, d'Ambracie, étaient déjà réunis et attendaient à Leucade. Cnémos fit traverser la mer à ses mille hoplites, en trompant la surveillance de Phormion, cantonné à Naupacte avec les vingt vaisseaux athéniens ; cela fait, il organisa aussitôt l'expédition de terre. Dans cette armée on comptait, parmi les Grecs, des Ambraciotes, des Leucadiens, des Anactoriens, et les mille Péloponnésiens que Cnémos avait amenés ; parmi les barbares, mille Chaoniens. Ces peuples n'ont pas de rois et obéissent à des magistrats nommés annuellement. Photys et Nicanor, tous deux de la caste à laquelle sont dévolues ces fonctions, commandaient alors. Avec les Chaoniens marchaient aussi les Thesprotiens, qui ne reconnaissent pas non plus de rois ; venaient ensuite les Molosses² et les Atintanes, sous la conduite de Sabylinthos, tuteur du roi Tarypos, encore enfant ; les Paravéens marchaient avec Orédos leur roi. Mille Orestes, avec l'autorisation de leur roi Antiochos, s'étaient joints aux Paravéens, sous la conduite d'Orédos. Perdicas avait aussi envoyé, à l'insu des Athéniens, mille Macédoniens ; mais ils arrivèrent trop tard.

Cnémos se mit en marche avec cette armée, sans

¹ C'était le fils de Cypsélus qui avait conduit à Ambracie une colonie des Corinthiens.

² Les Molosses habitaient le centre de l'Épire, non loin de Dodone ; les Atintanes confinaient aux barbares Taulantiens (frontières d'Illyrie) ; les Orestes occupaient le versant oriental du Pinde du côté de la Macédoine, et les Paravéens, le versant occidental.

attentive la flotte de Corinthe. En traversant le pays des Argiens¹, ils dévastèrent Limnée, bourg non fortifié. De là ils marchèrent sur Stratos, la plus grande ville de l'Acarnanie, pensant que, s'ils pouvaient d'abord s'en rendre maîtres, il leur serait aisé de soumettre le reste du pays.

LXXXI. Les Acarnanes, informés qu'une armée nombreuse avait pénétré sur leur territoire, et que, du côté de la mer, une flotte ennemie allait les attaquer en même temps, ne se réunirent pas cependant pour la défense commune : ils se contentèrent de garder chacun leur pays et d'envoyer demander des secours à Phormion. Celui-ci répondit qu'il lui était impossible, au moment où une flotte allait faire voile de Corinthe de laisser Naupacte sans défense.

Les Péloponnésiens et leurs alliés se formèrent en trois corps, et marchèrent vers Stratos, pour camper à la vue de la place et donner l'assaut, s'ils ne pouvaient l'amener à composition ; ils s'avançaient dans l'ordre suivant : les Chaoniens et les autres barbares occupaient le centre ; à droite étaient les Leucadiens, les Anactoriens et ceux qui marchaient ordinairement avec eux ; Cnémos occupait la gauche avec les Péloponnésiens et les Ambraciotes. Il y avait entre ces trois corps une grande distance, et quelquefois même ils se perdaient de vue. Les Grecs s'avançaient avec ordre, toujours en garde, jusqu'à ce qu'ils trouvassent un campement favorable ; mais les Chaoniens, pleins de confiance en eux-mêmes, et fiers de la haute réputa-

¹ C'est-à-dire l'Amphilochie ; l'expédition partie du golfe d'Ambracie devait, pour arriver à Stratos, traverser le territoire d'Argos Amphilochique.

tion de valeur dont ils jouissaient sur cette partie du continent, dédaignèrent de s'arrêter à camper ; ils s'avancèrent précipitamment avec les autres barbares, espérant emporter la place d'emblée et en avoir toute la gloire. Les Stratiens, ayant su qu'ils continuaient à s'avancer, calculèrent que, s'ils pouvaient battre les barbares isolés, les Grecs ne marcheraient plus contre eux avec la même assurance. Ils disposèrent à l'avance des embuscades aux environs de la ville, et, quand ils les virent à portée, ils fondirent sur eux et de la place et des embuscades à la fois. Les Chaoniens, frappés de terreur, furent massacrés en grand nombre ; les autres barbares, les voyant céder, ne tinrent pas mieux, et se débandèrent. Dans les deux camps, les Grecs n'avaient eu aucune connaissance de ce combat ; car les barbares avaient une grande avance, et on avait supposé qu'ils ne prenaient les devants que pour choisir leur campement. Mais, quand ils les virent se présenter et fuir en désordre, ils les recueillirent, réunirent les deux camps en un seul, et se tinrent en repos toute la journée. Les Stratiens n'en vinrent pas aux mains avec eux, parce qu'ils n'étaient pas encore renforcés par les autres Acarnanes ; mais ils les attaquèrent de loin, à coups de fronde, et les tinrent continuellement en échec. Les Grecs ne pouvaient faire aucun mouvement sans être couverts de leurs armes, car les Acarnanes passent pour d'excellents frondeurs.

LXXXII. La nuit venue, Cnémos battit rapidement en retraite avec son armée jusqu'au fleuve Anapos¹, à

¹ Le fleuve Anapus (aujourd'hui Aëtos) séparait le territoire de Stratos des Oëniades. C'est un des affluents de l'Achéloüs.

quatre-vingts stades de Stratos ; le lendemain il enleva ses morts par convention. Les Œniades vinrent le rejoindre en qualité d'amis, et il se retira sur leur territoire avant que les Stratiens eussent reçu les renforts qu'ils attendaient ; de là, chacun rentra dans son pays. Les Stratiens élevèrent un trophée pour leur victoire sur les barbares.

LXXXIII. La flotte des Corinthiens et des autres alliés, qui devait sortir du golfe de Crisa, pour agir de concert avec Cnémos et empêcher les Acarnanes de la côte de prêter secours à ceux de l'intérieur, ne put se rendre à sa destination. Elle fut forcée, dans le temps même où l'on se battait à Stratos, d'accepter le combat contre Phormion et les vingt vaisseaux athéniens en observation à Naupacte. Pendant qu'ils rasaient la côte pour sortir du golfe, Phormion suivait leurs mouvements, décidé à les attaquer dans une mer libre. Les Corinthiens et les alliés naviguaient vers l'Acarnanie ; leurs dispositions à bord étaient moins pour un combat naval que pour une guerre continentale, car ils ne supposaient pas que les vingt vaisseaux athéniens eussent l'audace d'attaquer les leurs, au nombre de quarante-sept. Cependant ils voyaient les Athéniens longer parallèlement la côte opposée, pendant qu'eux-mêmes naviguaient près de terre : au moment où, de Patras ¹ en Achaïe, ils traversaient le détroit pour gagner l'autre côté et se rendre en Acarnanie, ils virent

¹ Les Lacédémoniens avaient suivi la côte d'Achaïe, afin d'éviter la flotte athénienne stationnée à Naupacte, de l'autre côté du golfe. C'était sans doute pour le même motif qu'au lieu de traverser le golfe dans sa partie la plus étroite, au promontoire de Rhium, ils s'étaient portés plus à l'ouest, jusqu'à Patras.

les Athéniens faire voile vers eux, de Chalcis¹ et du fleuve Événos. Ils mouillèrent la nuit, mais sans pouvoir se dérober, et se trouvèrent ainsi forcés d'accepter le combat au milieu du détroit. Chaque ville avait ses commandants, qui firent les dispositions du combat : ceux des Corinthiens étaient Machaon, Isocrate et Agatharchidas. Les Péloponnésiens rangèrent leurs vaisseaux en cercle, les proues en dehors, les poupes en dedans, et étendirent leur ligne autant qu'ils le pouvaient, sans s'exposer à ce que l'ennemi la rompît et pénétrât dans l'intérieur. Les bâtiments légers qui naviguaient de conserve occupaient le centre. Cinq vaisseaux, des meilleurs manœuvriers, s'y trouvaient également, et n'avaient ainsi que peu d'espace à parcourir pour se porter sur les points où l'ennemi attaquerait.

LXXXIV. Les vaisseaux athéniens, rangés sur une seule ligne, couraient autour du cercle, qu'ils resserraient toujours davantage ; ils rasaient les bâtiments ennemis, et semblaient à chaque instant sur le point d'attaquer. Mais Phormion avait défendu d'en venir aux mains avant qu'il eût lui-même donné le signal : il prévoyait que la flotte ennemie ne garderait pas son ordre de bataille comme une armée de terre ; que les vaisseaux seraient poussés les uns contre les autres, et que les petits bâtiments causeraient du désordre. D'ailleurs, si le vent, qui d'ordinaire soufflait du golfe vers l'aurore, venait à s'élever, les ennemis n'auraient plus un instant de repos ; c'était dans cette attente qu'il manœuvrait autour d'eux, persuadé qu'il serait libre d'attaquer quand il le voudrait, grâce à la

¹ A l'embouchure de l'Événos, en Étolie.

marche supérieure de ses vaisseaux, et que nul moment n'était plus favorable que celui-là. Bientôt, en effet, le vent s'éleva de terre : déjà la flotte péloponnésienne se trouvait resserrée dans un espace étroit, tourmentée par le vent et embarrassée en même temps par les petits bâtiments : les vaisseaux se heurtaient ; on se repoussait avec des crocs, on criait, on s'évitait mutuellement, on se disait des injures. Ni les ordres des commandants, ni la voix des chefs de rame n'étaient plus entendus ; les rameurs, sans expérience, ne pouvaient tenir contre les efforts de la mer agitée ; les navires n'obéissaient plus aux pilotes.

Phormion profite de ce moment et donne le signal : les Athéniens attaquent, et tout d'abord ils coulent un des navires montés par les généraux¹ ; partout où ils se portent ensuite ils brisent les vaisseaux et jettent un tel trouble que personne n'ose leur opposer aucune résistance ; tout fuit vers Patras et Dymé en Achaïe². Les Athéniens poursuivent l'ennemi de près, prennent douze vaisseaux, transbordent la plupart de ceux qui les montent, et font voile pour Molycrium ; là ils élèvent un trophée sur le promontoire Rhium³, consacrent un vaisseau à Neptune, et retournent ensuite à Naupacte.

Les Péloponnésiens, de leur côté, s'empressèrent de quitter Patras et Dymé avec le reste de leurs vaisseaux, pour se rendre, en suivant la côte, à Cyllène, arsenal

¹ Il semble résulter de là qu'il y avait un vaisseau amiral, comme nous dirions aujourd'hui, pour chaque contingent.

² A l'ouest de Patras.

³ Rhium de Locride, appelé plus communément Antirrhium, en face de Rhium d'Achaïe. Molycrium était au pied de ce promontoire.

maritime des Éléens. De Leucade, Cnémos vint également à Cyllène après la bataille de Stratos, amenant les vaisseaux leucadiens qui devaient venir joindre la flotte du Péloponnèse.

LXXXV. Les Lacédémoniens envoyèrent sur la flotte auprès de Cnémos, Timocrate, Brasidas et Lycophon, en qualité de conseillers ; ils donnèrent l'ordre de se mieux préparer à un autre combat naval, et de ne pas se laisser fermer la mer par un petit nombre de vaisseaux. Car, comme c'était la première fois qu'ils se fussent essayés sur mer¹, l'événement leur semblait inexplicable ; ils ne pouvaient croire à une telle infériorité de leur marine, et accusaient plutôt la mollesse des combattants, sans songer à mettre en parallèle la longue expérience des Athéniens avec le peu de pratique qu'ils avaient eux-mêmes. L'envoi de ces conseillers était donc un acte de colère. Ceux-ci, à leur arrivée, demandèrent, conjointement avec Cnémos, des vaisseaux, aux différentes villes, et firent disposer pour le combat ceux qu'on avait déjà.

Phormion, de son côté, envoya à Athènes annoncer les préparatifs des Lacédémoniens et la victoire navale qu'il venait de remporter. Il demandait qu'on lui envoyât en toute hâte le plus de vaisseaux possible, parce qu'on s'attendait chaque jour à un nouvel engagement. On lui expédia vingt vaisseaux, avec ordre à celui qui les conduisait de passer d'abord en Crète. Un Crétois, Nicias de Gortyne, proxène des Athéniens, les avait

¹ Ils avaient possédé une marine à l'époque de la guerre médique ; mais, depuis lors, ils l'avaient négligée à tel point que Thucydide a pu dire avec raison que c'était la première fois qu'ils s'essayaient sur mer.

décidés à faire voile pour Cydonie, ville ennemie d'Athènes, en promettant de la leur soumettre : son but était de complaire aux habitants de Polychna, voisins de Cydonie. Ils passèrent en Crète avec leurs vaisseaux et ravagèrent le territoire des Cydoniens, de concert avec les habitants de Polychna ; les vents contraires et l'impossibilité de tenir la mer les y retinrent fort longtemps.

LXXXVI. Pendant que les Athéniens étaient ainsi arrêtés en Crète, les Péloponnésiens mouillés à Cylène firent leurs préparatifs pour un combat naval et se rendirent, en côtoyant, à Panorme en Achaïe. Là se trouvait réunie l'armée de terre, prête à les secourir. Phormion, de son côté, avait fait voile pour Rhium de Molycrie, et mouillait en dehors du promontoire avec les vingt vaisseaux qui avaient déjà combattu sous ses ordres. Cette ville de Rhium était du parti des Athéniens ; en face est une autre Rhium sur la côte du Péloponnèse : un bras de mer de sept stades les sépare et forme l'entrée du golfe de Crisa. C'est donc à Rhium d'Achaïe, à peu de distance de Panorme¹, où se trouvait l'armée du Péloponnèse, que les Péloponnésiens vinrent mouiller de leur côté avec soixante-dix-sept vaisseaux dès qu'ils eurent aperçu les Athéniens. Pendant six à sept jours, les deux flottes restèrent à l'ancre, en présence, s'exerçant et se préparant au combat : les Péloponnésiens, intimidés par leur précédent échec, ne voulaient pas sortir en dehors des deux promontoires dans une mer ouverte ; les

¹ Panorme était située en dedans du golfe, à quinze stades environ à l'est de Rhium.

Athéniens, au contraire, refusaient de s'engager dans une mer resserrée, pendant que le combat dans ces conditions serait avantageux à leurs ennemis. Enfin, Cnémos, Brasidas et les autres généraux péloponnésiens résolurent de combattre sans différer, avant que la flotte athénienne reçût des renforts. Ils convoquèrent les soldats, et, les voyant pour la plupart effrayés de leur précédente défaite, défiants d'eux-mêmes, ils s'efforcèrent de les rassurer par ce langage :

LXXXVII. « Péloponnésiens, si le précédent combat naval inspire à quelqu'un de vous des craintes pour celui qui se prépare, ses pressentiments sont mal fondés ; car il n'y a pas parité. Nos dispositions alors étaient défectueuses, vous le savez ; nous étions moins préparés à un combat naval qu'à une expédition continentale ; d'ailleurs, bien des circonstances fortuites se sont réunies contre nous ; et, combattant pour la première fois sur mer, notre inexpérience a pu être pour quelque chose dans nos revers. Ce n'est donc point à la lâcheté qu'il faut attribuer notre défaite ; et il ne serait pas juste que ce qui n'a pas été vaincu en nous, c'est-à-dire la pensée, en tant qu'elle en trouve en elle-même des motifs de confiance, se laissât émousser par un revers fortuit. Il faut songer, au contraire, que, si les hommes sont exposés à être trompés par la fortune, leur courage doit toujours rester inébranlable, et qu'avec du courage il ne convient pas de prétexter l'inexpérience pour commettre quelque lâcheté. Quant à vous, vous l'emportez bien plus sur vos ennemis par le courage que vous ne leur êtes inférieurs par l'expérience. Leur habileté, que vous redoutez si fort, pourra, unie au courage, se rappeler ses propres pré-

ceptes et les mettre en pratique dans le danger ; mais, sans la bravoure, aucune science ne vaut contre le péril ; car la crainte frappe la mémoire de stupeur, et l'art sans l'intrépidité n'est d'aucun secours. Opposez donc à la supériorité de leur science la supériorité de votre audace, à la crainte que vous inspire votre première défaite la pensée que vous étiez alors mal préparés. Vous avez pour vous le grand nombre des vaisseaux et l'avantage de combattre sur vos propres rivages, à portée de vos hoplites ; et vous le savez, la victoire est ordinairement pour l'armée la plus nombreuse et la mieux préparée. Nous ne voyons donc absolument rien qui puisse nous faire redouter un échec ; même nos fautes antérieures ne seront pas sans fruit ; car elles nous serviront de leçon. Ayez donc confiance ; que chacun, pilotes et matelots, fasse son devoir et garde le poste qui lui aura été assigné. Quant à nous, nous allons préparer l'attaque avec le même zèle que vos premiers commandants, et nous ne fournirons à personne le prétexte de la lâcheté. Le lâche subira la peine de sa faute, et les braves seront honorés des récompenses dues à la valeur. »

LXXXVIII. Tels étaient les encouragements qu'adressaient aux Péloponnésiens leurs généraux. Phormion ne craignait pas moins le découragement de ses soldats : sachant qu'entre eux ils parlaient avec inquiétude du grand nombre des vaisseaux ennemis, il crut devoir les convoquer, pour les rassurer et leur donner les conseils que comportait la circonstance. Déjà il les avait prémunis à l'avance en leur répétant sans cesse que, quel que fût le nombre des bâtiments ennemis, ils seraient toujours en mesure de résister

avec avantage ; depuis longtemps les soldats étaient imbuës de cette opinion, que jamais des Athéniens ne devaient céder devant des vaisseaux péloponnésiens, si nombreux qu'ils fussent ; cependant, les voyant alors ébranlés en présence de l'ennemi, Phormion crut devoir les rappeler au sentiment de leur première valeur. Il les convoqua et leur parla ainsi :

LXXXIX. « Soldats, vous voyant préoccupés du nombre de vos ennemis, je vous ai convoqués, parce que je ne crois pas convenable que vous vous inquiétiez de ce qui n'a rien de redoutable. Et d'abord c'est parce qu'ils ont déjà été vaincus, parce qu'ils ne s'estiment pas vos égaux, qu'ils ont rassemblé tant de vaisseaux, au lieu de se mesurer contre vous à forces égales. Ensuite, ce qui entretient surtout leur confiance¹, ce qui leur fait croire qu'ils ont le privilège de la bravoure, c'est uniquement leur expérience des combats de terre : comme ils y sont ordinairement vainqueurs, ils pensent qu'elle leur assurera aussi l'avantage sur mer. Mais, à cet égard, la supériorité nous est justement acquise, si elle leur appartient sur terre : pour le courage, ils ne l'emportent en rien sur nous ; et si, dans ces deux genres de combat, chacun de nous a sur son adversaire l'avantage de l'audace, c'est qu'il a aussi celui de l'expérience.

« Les Lacédémoniens qui, à la tête de leurs alliés, n'ont en vue que leur propre gloire, les entraînent au danger malgré eux, pour la plupart. Autrement² ceux-

¹ Bloomfield, pour expliquer le parallélisme des arguments dans les deux discours, suppose que Phormion avait connu par un espion l'allocution de Cnémos. Il était plus simple d'admettre que c'est Thucydide qui se donne ici la réplique.

² C'est-à-dire : s'ils n'y étaient pas contraints.

ci n'auraient jamais tenté un second combat naval, après une défaite aussi complète. Ne craignez donc rien de leur audace ; c'est bien plutôt vous qui êtes pour eux, et avec plus de raison, un sujet de terreur ; car vous les avez déjà vaincus, et ils pensent que vous n'accepteriez pas le combat si vous ne comptiez faire quelque action d'éclat. Car, en général, on attaque, comme les Lacédémoniens, avec des forces au moins égales, parce que l'on compte plus sur le nombre que sur le courage ; mais quand on ose résister avec des forces de beaucoup inférieures, et cela sans y être contraint, une pareille assurance ne peut avoir sa source que dans quelque grande pensée. C'est ainsi que raisonnent vos ennemis : ce que votre situation a d'étrange les effraye bien plus que ne le ferait une disproportion moins grande entre vos forces et les leurs.

« Bien des fois déjà on a vu des armées vaincues par des forces moindres, par suite de l'impéritie et aussi de la lâcheté. Sous ce double rapport, nous n'avons rien à craindre.

« Autant qu'il dépendra de moi, le combat n'aura point lieu dans le golfe, et je n'y entrerai pas ; car je sens que contre des vaisseaux nombreux et lourds à la manœuvre, une mer resserrée ne convient pas à une petite flotte qui joint à l'habileté des manœuvres la supériorité de la marche. On ne peut alors ni prendre l'élan convenable à l'attaque, comme quand on observe l'ennemi de loin, ni se retirer à propos quand on est pressé par lui. On ne saurait ni passer à travers la ligne ennemie, ni revenir en arrière, évolutions qui conviennent aux vaisseaux d'une marche supérieure ; le com-

bat naval devient alors une lutte de pied ferme, et, dans ce cas, l'avantage est au nombre.

« Je pourvoirai à tout cela, autant qu'il dépendra de moi. Pour vous, restez à vos postes, en bon ordre; obéissez vivement au commandement, d'autant plus que l'ennemi est près, et qu'on l'aura bientôt joint. Dans l'action, songez que rien n'est au-dessus de l'ordre et du silence : rien n'est plus important à la guerre en général, mais surtout dans un combat naval. Montrez-vous donc au combat dignes de vos premiers exploits. Cette journée sera grande par ses résultats : elle décidera si les Péloponnésiens doivent renoncer à l'espérance d'avoir une marine, ou si les Athéniens verront se rapprocher d'eux la crainte de perdre l'empire des mers. Je vous rappelle encore une fois que vous avez déjà vaincu la plupart de ceux qui sont ici, et que des vaincus ne sauraient apporter dans les mêmes dangers les mêmes sentiments de confiance. »

XC. Telles furent les exhortations de Phormion à ses soldats. Cependant les Péloponnésiens, voyant que les Athéniens ne voulaient pas s'engager dans le golfe¹ et combattre dans une mer resserrée, résolurent de les y attirer malgré eux. Ils mirent à la voile dès le lever de l'aurore, et, rangés sur quatre vaisseaux de profondeur, ils voguèrent, comme pour rentrer chez eux², vers l'intérieur du golfe, l'aile droite en avant, dans l'ordre où ils avaient mouillé. Vingt vaisseaux d'une

¹ Ils stationnaient à Rhium de Molycrie, en dehors du détroit.

² Les Péloponnésiens, mouillés à Panorme, sur la côte d'Achaïe, étaient déjà chez eux; mais comme la plupart des vaisseaux appartenaient à Corinthe ou à Sicyone, l'expression ἐπὶ τὴν ἐξουτῶν γῆν doit désigner Corinthe et le fond du golfe.

marche supérieure avaient pris rang près de cette même aile. Ils avaient espéré que Phormion, dans la pensée qu'ils faisaient voile contre Naupacte, se porterait au secours de cette place en rangeant la côte ; qu'il ne pourrait alors échapper à la division naviguant en dehors de l'aile droite, et serait enveloppé. Ce qu'ils avaient prévu arriva : Phormion, craignant pour Naupacte qui était sans défense, ne les eut pas plutôt vus mettre à la voile, qu'il embarqua, quoiqu'à regret, ses soldats et se mit à longer la côte. L'infanterie messénienne suivait le rivage, prête à le secourir. Quand les Péloponnésiens virent que la flotte athénienne rangeait le rivage à la file et sur un seul vaisseau de front, que déjà elle était dans le golfe et près de la terre, ce qu'ils désiraient par-dessus tout, ils virèrent tout à coup de bord à un signal donné, et se dirigèrent en droite ligne sur les Athéniens de toute la vitesse de leurs navires. Ils comptaient envelopper toute la flotte ; mais les onze vaisseaux qui avaient la tête échappèrent à l'aile droite des Péloponnésiens et à ce mouvement de conversion, en gagnant le large. Les Péloponnésiens atteignirent les autres, les mirent en fuite, les poursuivirent à la côte et les désarmèrent. Ils tuèrent tous les Athéniens qui ne purent se sauver à la nage, se mirent à remorquer les bâtiments abandonnés, et en prirent même un avec son équipage. Mais à ce moment les Messéniens, qui avaient suivi le rivage, se précipitèrent au secours des Athéniens ; ils entrèrent tout armés dans la mer, montèrent sur quelques-uns des bâtiments qu'on remorquait déjà, et, combattant du haut des ponts, ils les arrachèrent à l'ennemi.

XCI. Sur ce point les Lacédémoniens étaient victorieux et avaient mis hors de combat les vaisseaux athéniens. D'un autre côté, les vingt vaisseaux qui formaient une division séparée en dehors de l'aile droite, se mirent à la poursuite des onze bâtiments athéniens qui avaient échappé à leur mouvement de conversion en gagnant le large. Mais ceux-ci les prévirent, un seul excepté, en venant se réfugier à Naupacte. Là, ils mouillèrent, la proue en dehors, devant le temple d'Apollon, disposés à se défendre si l'ennemi les poursuivait jusqu'au rivage. Les Péloponnésiens, en effet, arrivèrent à leur suite; ils voguaient chantant le Péan, en signe de victoire. Un vaisseau de Leucade, qui avait beaucoup d'avance sur le reste de la flotte, serrait de près le seul vaisseau athénien resté en arrière. Mais celui-ci, prenant l'avance, fait le tour d'un bâtiment marchand qui se trouvait mouillé au large, va frapper par le milieu le navire leucadien qui le poursuivait, et le submerge. Un événement si inattendu et si étrange frappe de terreur les Lacédémoniens : au moment même où ils poursuivaient l'ennemi, sans ordre et confiants dans leur victoire, quelques-uns de leurs vaisseaux abaissent les rames et s'arrêtent, pour attendre le gros de la flotte (manœuvre désavantageuse, l'ennemi n'ayant que peu d'espace à franchir pour les attaquer); d'autres, faute de connaître la plage, vont échouer sur les écueils.

XCII. Ce spectacle ranime le courage des Athéniens : à un signal donné ils poussent un cri, et tous s'élancent à la fois sur les Péloponnésiens. Ceux-ci, grâce à leurs fautes et au désordre où ils se trouvent, ne font qu'une courte résistance, et bientôt, virant de bord, ils fuient

vers Panorme d'où ils étaient venus. Les Athéniens les poursuivent; ils s'emparent des vaisseaux les plus rapprochés, au nombre de six, et reprennent ceux des leurs que les Péloponnésiens avaient mis hors de combat sur le rivage et remorqués dès le commencement de l'action. Ils tuèrent la plupart de ceux qu'ils prirent, et ne gardèrent qu'un petit nombre de prisonniers. Le Lacédémonien Timocrate, qui montait le vaisseau de Leucade submergé auprès du navire marchand, se tua lui-même, au moment où son bâtiment sombrait, et fut porté par les flots dans le port de Naupacte.

Les Athéniens, à leur retour, élevèrent un trophée au lieu d'où ils étaient partis pour vaincre; ils recueillirent les morts et les débris de vaisseaux qui se trouvaient de leur côté, et rendirent par convention ceux des ennemis. Les Péloponnésiens élevèrent aussi un trophée, en signe de victoire, pour avoir mis en fuite les vaisseaux qu'ils avaient désemparés sur le rivage. Ils consacrèrent près de leur trophée, à Rhium d'Achaïe, le vaisseau qu'ils avaient pris; puis, craignant que la flotte athénienne ne reçût un renfort, ils rentrèrent tous, de nuit, à l'exception des Leucadiens, dans le golfe de Crisa et à Corinthe. Les Athéniens qui venaient de Crète, et qui auraient dû se joindre à Phormion avant le combat, arrivèrent à Naupacte peu après la retraite de la flotte. L'été finit.

XCI. Avant la séparation de la flotte qui s'était retirée à Corinthe et dans le golfe de Crisa, Cnémos, Brasidas et les autres chefs des Péloponnésiens voulurent, sur les indications des Mégariens, faire au commencement de l'hiver une tentative sur le Pirée, port d'Athènes. Ce port n'était ni gardé ni fermé, ce qui

n'est pas étonnant, vu la grande supériorité de la marine athénienne. Il fut décidé que chaque matelot prendrait sa rame, la courroie qui sert à l'attacher et son coussin, et qu'il s'en irait par terre de Corinthe à la mer qui regarde Athènes ; qu'arrivés en toute hâte à Mégare, ils tireraient de Nisée, chantier maritime des Mégariens, quarante vaisseaux qui s'y trouvaient, et feraient voile sur-le-champ pour le Pirée. Il n'y avait dans ce port aucune flotte pour le garder ; car on ne supposait pas que des vaisseaux ennemis pussent jamais venir l'attaquer à l'improviste ; une tentative à force ouverte et préparée de longue main ne semblait même pas à redouter aux Athéniens ; on du moins, si on osait y songer, ils se croyaient assurés de la prévoir.

Les matelots, arrivés de nuit, mirent à flot les vaisseaux de Nisée ; mais ils ne se dirigèrent pas tout d'abord vers le Pirée, comme ils en avaient eu l'intention : retenus par la crainte ou contrariés par le vent, comme on l'a prétendu, ils cinglèrent vers le promontoire de Salamine, en face de Mégare. Là se trouvaient un fort¹ et une station de trois vaisseaux pour bloquer le port de Mégare. Ils attaquèrent le fort, amenèrent les trièmes abandonnées, et, se portant inopinément sur tout le territoire de Salamine, ils le ravagèrent.

XCIV. Cependant les feux qui annoncent l'ennemi avaient été élevés vers Athènes. Jamais dans cette guerre on n'y éprouva consternation plus grande : dans la ville on pensait que les ennemis avaient déjà abordé au Pirée ; au Pirée on croyait que, maîtres de Salamine, ils allaient arriver d'un moment à l'autre. C'était d'ailleurs chose

¹ Le fort de Boudoron.

facile; et si la crainte ne les eût retenus, le vent n'aurait pu les en empêcher. Au point du jour, les Athéniens se portèrent en masse au secours du Pirée, mirent à flot les vaisseaux, les montèrent tumultuairement, et cinglèrent vers Salamine, en laissant à l'infanterie la garde du Pirée. Dès que les Péloponnésiens s'aperçurent qu'il arrivait du secours, ils se hâtèrent de regagner Nisée, après avoir ravagé la plus grande partie de l'île. Ils emmenaient avec eux des prisonniers, du butin et les trois vaisseaux stationnés au fort Boudoron. D'ailleurs, ils n'étaient pas sans crainte sur leurs propres vaisseaux, qui étaient restés longtemps à sec et faisaient eau de toutes parts. Arrivés à Mégare, ils reprirent à pied le chemin de Corinthe. Les Athéniens, ne les ayant pas rencontrés à Salamine, revinrent de leur côté; à partir de ce moment ils gardèrent mieux le Pirée, fermèrent les ports et prirent toutes les précautions nécessaires.

XCV. Vers le même temps, au commencement de cet hiver, Sitalcès, fils de Térès, roi des Odryses, en Thrace, fit une expédition contre Perdiccas, fils d'Alexandre, roi de Macédoine, et contre les Chalcidiens de l'Épithrace. Il avait à réclamer l'exécution d'une promesse et à en accomplir une autre que lui-même avait faite: Perdiccas lui avait demandé autrefois de le réconcilier avec les Athéniens, de l'hostilité desquels il avait eu beaucoup à souffrir dans le commencement, et de ne pas aider Philippe, son frère et son ennemi, à remonter sur le trône de Macédoine. Il avait pris alors avec Sitalcès des engagements qu'il n'avait pas tenus. D'un autre côté, Sitalcès, en contractant alliance avec les Athéniens, s'était engagé à terminer la guerre qu'ils

soutenaient contre les Chalcidiens de l'Épithrace. Ce fut là le double motif de son expédition. Il emmenait avec lui le fils de Philippe, Amyntas, qu'il voulait faire roi de Macédoine, et des députés athéniens venus auprès de lui pour traiter cette affaire. Agnon l'accompagnait en qualité de général ; car les Athéniens devaient se joindre à lui¹ contre les Chalcidiens, avec des vaisseaux et une armée aussi nombreuse que possible.

XCVI. Parti de chez les Odryses, Sitalcès mit en mouvement d'abord les Thraces soumis à sa domination, en deçà des monts Hémos et Rhodope², jusqu'au Pont-Euxin et à l'Hellespont ; ensuite les Gètes³ au delà de l'Hémos et tous les autres peuples qui habitent en deçà de l'Ister, surtout en descendant vers le Pont-Euxin. (Les Gètes et les peuples de cette contrée confinent aux Scythes et ont les mêmes armes ; tous sont archers à cheval.) Il appela aussi beaucoup de montagnards indépendants de la Thrace : ils portent le nom de Diens, sont armés de coutelas⁴ et habitent pour la plupart le Rhodope. Les uns le suivaient en qualité de mercenaires, les autres comme alliés volontaires. Il fit lever également les Agrianes, les Léeens et toutes les

¹ Les Athéniens paraissent s'être joués de la crédulité de Sitalcès, et Thucydide explique assez mal pourquoi leur flotte ne parut pas, pour le soutenir, sur les côtes de la Chalcidique. Aristophane a mis en scène, dans les *Acharniens*, Sitalcès et Sadocos. Ce dernier passe son temps à écrire sur toutes les colonnes : *chers Athéniens ! beaux Athéniens !*

² Aujourd'hui Despottaghi.

³ Les Gètes occupaient tout le pays compris entre les monts Hémos et l'Ister.

⁴ Ovide représente également les barbares des environs de Tomes armés de coutelas qu'ils ne quittent jamais (*Tristes*).

autres nations péoniennes de sa domination. Ces peuples, les derniers de sa domination, confinent aux Péoniens Gréens et au Strymon; ce fleuve, descendant du mont Scombros, coule entre les Gréens et les Léeens et forme la frontière de son empire. Au delà sont les Péoniens indépendants. Du côté des Triballes, également indépendants, il était limité par les Trères et les Tilatéens. Ces peuples habitent au nord du mont Scombros et s'étendent, au couchant, jusqu'au fleuve Oscios qui sort de la même montagne que le Nestos et l'Hèbre. C'est une montagne élevée et déserte, qui fait partie de la chaîne du Rhodope.

XCVII. L'empire des Odryses s'étendait, du côté de la mer, depuis la ville d'Abdère¹, en longeant le Pont-Euxin, jusqu'à l'embouchure de l'Ister. C'est un trajet de quatre jours et quatre nuits en prenant le plus court, pour un vaisseau de commerce marchant toujours vent arrière. Par terre et en suivant le plus court, un homme qui marche bien fait en onze jours la route d'Abdère à l'Ister. Telle était l'étendue des côtes. En remontant vers l'intérieur, la distance de Byzance aux Léeens et au Strymon (c'est la plus grande largeur à partir de la mer) est de treize jours de route pour un homme qui marche bien. Le tribut payé par tout ce pays, barbares et villes grecques, sous Seuthès, successeur de Sitalcès, époque à laquelle il fut le plus considérable, s'élevait en numéraire, or et argent, à quatre cents talents²; les présents en objets d'or et d'argent n'étaient pas d'une valeur moins

¹ Frontière de la Macédoine, à l'embouchure du Nestos.

² Diodore dit : plus de mille talents; mais il y comprend probablement les présents.

dre, sans compter les étoffes brodées et unies, et les effets de tout genre. Et ces présents s'adressaient non-seulement au roi, mais encore à tout homme puissant et illustre parmi les Odryses. L'usage établi, conforme d'ailleurs à ce qui est usité dans le reste de la Thrace, était plutôt de recevoir que de donner. — C'est précisément le contraire dans la monarchie persane ¹. — Il était plus honteux de ne pas accorder ce qu'on vous demandait que de ne point obtenir quand on sollicitait : néanmoins cet usage était pour eux, en somme, une source de puissance ; car on ne pouvait rien obtenir sans présents. Aussi cet État était-il parvenu à une haute prospérité : de toutes les nations européennes comprises entre le golfe d'Ionie et le Pont-Euxin, c'était la plus puissante par les revenus et les autres sources de richesse ; mais pour la force militaire et le nombre des troupes, elle le cédait de beaucoup aux Scythes. En Europe, aucune autre nation ne peut être comparée à ces derniers ; et, même en Asie, il n'en est pas une qui, seule à seule, puisse tenir contre tous les Scythes réunis ; ils ne sont pas moins supérieurs sous tous les autres rapports par la sagacité et l'entente des affaires de la vie ².

XCVIII. Sitalcès, roi d'une aussi vaste contrée, or-

¹ La différence est plutôt apparente que réelle ; car en Perse les rois et les grands ne pouvaient faire de présents que sur ce qu'ils recevaient eux-mêmes. Chez les Odryses il leur fallait également donner beaucoup ; puisque, suivant Thucydide, l'habitude de solliciter était si invétérée qu'on réservait tout le blâme non au solliciteur, mais à celui qui n'accordait pas ce qu'on lui demandait.

² Héródote (iv, 40) représente également les Scythes comme invincibles, et énumère longuement les causes de leur supériorité dans les armes.

ganisa son armée, et, les préparatifs terminés, se mit en marche vers la Macédoine. Il traversa d'abord ses États, ensuite le Cercine, montagne déserte qui sépare les Sintes des Péoniens; il le franchit par une route qu'il avait précédemment ouverte lui-même, en coupant les forêts, dans son expédition contre les Péoniens. Dans cette traversée de la montagne, au sortir du pays des Odryses, il avait à droite la Péonie, à gauche les Sintes et les Mèdes. Lorsqu'il l'eut franchie, il arriva à Dobéros de Péonie¹. A part quelques hommes emportés par les maladies, son armée, loin de faire aucune perte dans cette marche, s'accrut au contraire, car un grand nombre de Thraces indépendants se joignirent spontanément à lui, dans l'espoir du pillage. Aussi dit-on que l'ensemble de cette armée ne s'élevait pas à moins de cent cinquante mille hommes, fantassins pour la plupart, la cavalerie y entrant au plus pour un tiers. C'étaient les Odryses eux-mêmes, et après eux les Gètes, qui avaient fourni la majeure partie de la cavalerie; parmi les fantassins, les plus belliqueux étaient les montagnards indépendants descendus du Rhodope et armés de coutelas; venait ensuite une multitude mêlée, redoutable surtout par le nombre.

XCIX. Les troupes réunies à Dobéros se disposèrent à descendre des hauteurs dans la basse Macédoine, où régnait Perdiccas. Car on comprend aussi dans la Macédoine² les Lyncestes, les Élimiotes et autres peu-

¹ Sur l'un des affluents de l'Axios. En s'avancant ainsi au nord, au lieu de pénétrer tout d'abord dans la basse Macédoine, Sitalcès avait sans doute pour but de rallier à son armée tous les montagnards indépendants. Cette tactique lui réussit.

² Pour compléter le sens, il eût fallu dire : Cette distinction de

ples du haut pays, sujets et alliés des Macédoniens propres, mais gouvernés par des rois à eux. La Macédoine maritime d'aujourd'hui fut conquise, à l'origine, par Alexandre ¹, père de Perdicas, et par ses ancêtres les Téménides ², originaires d'Argos. Ils y établirent leur domination par la défaite des Pières ³, qu'ils chassèrent de la Piérie. Ceux-ci s'établirent plus tard à Phagrès et dans d'autres villes, au pied du Pangée, de l'autre côté du Strymon. Aujourd'hui même on appelle encore golfe Piérique la contrée qui s'étend au pied du Pangée, sur les bords de la mer.

Ces princes chassèrent également du pays appelé Bottiée les Bottiéens, qui confinent maintenant aux Chalcidiens; en Péonie ils conquièrent, sur les bords du fleuve Axios, une bande étroite s'étendant des montagnes jusqu'à Pella et à la mer. L'expulsion des Édoniens leur soumit la contrée nommée Mygdonie, au delà de l'Axios, jusqu'au Strymon. De la région connue maintenant sous le nom d'Éordie, ils chassèrent les Éordiens. Cette nation fut détruite en grande partie; le peu qui échappa s'établit aux environs de Physca ⁴. Ils expulsèrent aussi de l'Amolpie les Amol-

basse Macédoine tient à ce que le haut pays fait aussi partie de la Macédoine.

¹ Alexandre, fils d'Amyntas, septième roi de Macédoine, était contemporain de Xerxès, avec qui il fit alliance. Cependant il resta toujours secrètement attaché aux Grecs, qui lui donnèrent le surnom de Philhellène.

² Hérodote (VIII, 137) dit aussi que les rois de Macédoine descendaient de Téménos, qui régna à Argos lors du retour des Héraclides.

³ La Piérie, dont il est ici question, confinait à la Thessalie; les Pières furent rejetés jusqu'aux frontières de la Thrace, près d'Abdère. Phagrès était située en face de Thasos.

⁴ Au pied du mont Bertiscos, vers les sources de l'Échidore.

pes. Enfin ces Macédoniens établirent leur domination sur d'autres contrées qui leur obéissent encore aujourd'hui, l'Anthémoïs, la Grestonie, la Bisaltie¹, et même la plus grande partie de la Macédoine proprement dite. L'ensemble de cet empire est appelé Macédoine; Perdicas, fils d'Alexandre, y régnait lorsque Sitalcès l'attaqua.

C. Les Macédoniens, incapables de résister à l'invasion de cette formidable armée, se retirèrent dans les lieux fortifiés par la nature et dans toutes les places fortes du pays : elles étaient alors en petit nombre; ce n'est que plus tard qu'Archélaos, fils de Perdicas, parvenu à la royauté, bâtit celles qui existent maintenant. Il traça des routes directes, porta l'ordre dans les autres services, se préoccupa de l'organisation militaire, des chevaux, des armes, et il fit plus à lui seul pour les autres branches de l'administration que les huit rois ses prédécesseurs ensemble².

De Dobéros, l'armée des Thraces pénétra d'abord dans la contrée qui formait primitivement le royaume de Philippe. Elle prit de vive force Idomène, et par capitulation Gortynia, Atalante³ et quelques autres places qui se soumirent par affection pour Amyntas, fils de Philippe, présent à l'armée. Après avoir assiégé

¹ Ces trois provinces étaient comprises entre le Strymon et l'Axios au nord de la Chalcidique.

² Ces huit rois sont, d'après Hérodote (viii, 139) : Perdicas, Argéos, Philippe, Æropos, Alcétas, Amyntas, Alexandre, Perdicas.

³ Sitalcès, après avoir suivi l'Axios jusqu'à Idomène, s'était ensuite porté sur la droite, vers le nord de la Thessalie, et avait pris, en passant, Gortynie et Atalante. On ne peut donc pas supposer que la ville d'Europos, qu'il assiégea ensuite sans succès, soit Europos sur l'Axios, au-dessus d'Idomène; il s'agit ici d'Europos sur la frontière de Thessalie.

sans succès Europos, elle pénétra dans le reste de la Macédoine, à gauche de Pella et de Cyrros¹; et, laissant de côté les contrées en deçà de ces places², la Bottiée et la Piérie, elle alla ravager la Mygdonie, la Grestonie et l'Anthémouïs. Les Macédoniens ne songèrent même pas à opposer leur infanterie; ils tirèrent de la cavalerie de chez leurs alliés de l'intérieur, et, malgré leur infériorité numérique, attaquèrent les Thraces partout où ils trouvèrent l'occasion favorable. Habiles cavaliers, couverts de cuirasses, là où ils donnaient leur choc était irrésistible; mais, cernés par un ennemi supérieur, engagés au milieu de masses sans nombre, ils se trouvaient souvent compromis; aussi finirent-ils par renoncer à agir, se croyant hors d'état de rien entreprendre contre des forces trop disproportionnées.

CI. Cependant Sitalcès traitait avec Perdicas, relativement aux griefs qui avaient motivé son expédition. La flotte athénienne ne se montrait pas; car les Athéniens, doutant qu'il dût arriver, s'étaient contentés de lui envoyer des ambassadeurs et des présents. Il fit marcher une partie de son armée contre les Bottiéens et les Chalcidiens, les força à se renfermer dans les places et ravagea le pays. Pendant qu'il y campait, les Thébaliens du sud, les Magnètes et les autres sujets des Thébaliens, même les Grecs jusqu'aux Thermopyles, craignirent que cette armée ne marchât contre eux, et se tinrent prêts. Les mêmes inquiétudes avaient gagné les Thraces du nord, ceux qui occu-

¹ A gauche de Pella, pour une armée qui descend de la haute Macédoine en suivant l'Axios.

² En deçà, pour les Grecs, c'est-à-dire au sud.

pent les plaines au delà du Strymon, Panéens, Odomantes, Droens et Derséens, tous peuples indépendants. Même dans la Grèce, cette expédition fit craindre aux ennemis d'Athènes que Sitalcès n'eût été appelé par elle, à titre d'allié, pour les combattre. Pour lui, il ravageait en même temps la Chalcidique, la Bottique et la Macédoine. Cependant cette expédition ne lui avait procuré aucun des avantages qu'il en attendait : son armée manquait de vivres et souffrait des rigueurs de l'hiver ; il se laissa donc persuader, par son neveu Seuthès, fils de Sparadocos, l'homme le plus puissant du royaume après lui, de battre en retraite sans délai. Perdiccas avait secrètement gagné Seuthès, en lui offrant sa sœur avec de riches présents. Sitalcès, à son instigation, ramena en toute hâte son armée chez lui, après une expédition de trente jours en tout, dont huit passés dans la Chalcidique. Perdiccas donna ensuite à Seuthès Stratonice, sa sœur, comme il l'avait promis. Telle fut l'expédition de Sitalcès.

CII. Le même hiver, après la séparation de la flotte péloponnésienne, les Athéniens qui étaient à Naupacte sous la conduite de Phormion se dirigèrent, en suivant la côte, sur Astacos¹. Ils pénétrèrent dans l'intérieur de l'Acarnanie avec quatre cents hoplites d'Athènes, tirés de la flotte et autant d'hoplites méséniens ; chassèrent de Stratos, de Corontes² et d'autres villes ceux dont ils soupçonnaient la fidélité, rétablirent à Corontes Cynès, fils de Théolytos, et retournèrent ensuite à leurs vaisseaux ; car ils ne

¹ Les habitants d'Astacos étaient alliés des Athéniens.

² La situation de cette ville n'est pas exactement connue.

croyaient pas possible d'attaquer en hiver les OËniades, les seuls des Acarnanes qui se fussent toujours montrés leurs ennemis. En effet, le fleuve Achéloüs, qui descend du Pinde à travers la Dolopie, le pays des Agréens, les Amphiloques et les plaines de l'Acarnanie, arrose Stratos dans son cours supérieur, et se jette à la mer auprès des OËniades, en formant autour de leur ville un marais dont les eaux rendent toute expédition impossible en hiver. La plupart des îles Échinades sont situées en face des OËniades, tout près de l'embouchure de l'Achéloüs. Comme le fleuve, qui est considérable, y porte de continuelles alluvions, quelques-unes d'entre elles ont été jointes au continent ; il est même à présumer qu'il en sera ainsi de toutes dans un avenir peu éloigné : le courant est rapide, abondant, chargé de limon ; les îles, par leur rapprochement, forment un obstacle qui retient les alluvions ; car leur entre-croisement et leur disposition irrégulière ne laissent point aux eaux un écoulement direct vers la mer. Du reste, elles sont désertes et peu étendues. On dit qu'à l'époque où Alcméon, fils d'Amphiaräus, était errant après le meurtre de sa mère, l'oracle d'Apollon les lui assigna indirectement pour demeure, en lui disant que la terre entière ayant été souillée par son crime, ses terreurs ne cesseraient pas avant qu'il eût trouvé à s'établir dans une terre qui n'eût ni vu la lumière du soleil, ni existé lorsqu'il avait tué sa mère. Longtemps il ne comprit rien à cet oracle ; mais enfin il songea à ces alluvions de l'Achéloüs, et crut pouvoir trouver assez d'espace pour reposer son corps dans les atterrissements formés depuis qu'il avait tué sa mère ; car il y avait longtemps qu'il errait. Il s'éta-

blit dans le voisinage des OEniades, régna sur le pays et lui laissa le nom de son fils Acarnan. Telle est la tradition que j'ai recueillie au sujet d'Alcméon.

CIII. Les Athéniens et Phormion, en quittant l'Acarnanie, revinrent à Naupacte, d'où ils firent voile au printemps pour Athènes. Ils y conduisirent les vaisseaux capturés par eux ; les hommes de condition libre faits prisonniers dans les combats de mer y furent également amenés et échangés ensuite homme pour homme. L'hiver finit, et avec lui la troisième année de cette guerre dont Thucydide a écrit l'histoire.

LIVRE TROISIÈME

I. L'été suivant¹, au fort de la croissance des blés, les Péloponnésiens et leurs alliés firent une expédition en Attique, sous la conduite d'Archidamos, fils de Zeuxidamos, roi des Lacédémoniens. Ils campèrent dans le pays et le ravagèrent. La cavalerie athénienne les inquiétait, comme de coutume, par de fréquentes attaques, partout où l'occasion se présentait : elle tint en respect sur presque tous les points les troupes légères, et les empêcha de s'écarter de leurs campements pour ravager les environs de la ville. Les Péloponnésiens, après être restés tant qu'ils eurent des vivres, évacuèrent l'Attique et rentrèrent chez eux, chacun de leur côté.

II. Aussitôt après l'invasion des Péloponnésiens, l'île de Lesbos², à l'exception de Méthymne³, se détacha des Athéniens. Dès avant la guerre, les Lesbiens avaient médité cette défection ; mais les Lacédémo-

¹ Première année de la quatre-vingt-huitième olympiade, 428 av. J.-C.

² Toutes les villes de Lesbos formaient alors une sorte de confédération, à la tête de laquelle était Mytilène, gouvernée elle-même par l'aristocratie.

³ Méthymne était située à 280 stades (environ 50 kilom.) à l'est de Mytilène.

niens ne les avaient pas accueillis alors. Dans cette circonstance même, ils furent contraints de se révolter plus tôt qu'ils ne l'avaient projeté ; car ils attendaient, pour agir, qu'ils eussent comblé l'entrée des ports, élevé des murailles¹, achevé la construction des navires, et qu'il leur fût arrivé du Pont-Euxin des secours sur lesquels ils comptaient, des archers, du blé, en un mot tout ce qu'ils avaient réclamé. Mais les habitants de Ténédos, ennemis des Lesbiens, ainsi que ceux de Méthymne, et même quelques particuliers de Mytilène, hommes de parti et proxènes des Athéniens², dénoncèrent l'entreprise. Ils firent savoir aux Athéniens que l'on contraignait tous les habitants de l'île à se concentrer dans Mytilène ; que, d'accord avec les Lacédémoniens et les Béotiens, unis aux Lesbiens par la communauté d'origine³, tout se préparait à la hâte pour une prochaine défection, et qu'il était temps qu'Athènes prévînt la révolte, si elle ne voulait que Lesbos fût perdue pour elle.

III. Les Athéniens avaient eu beaucoup à souffrir de la maladie et de la guerre, à peine commencée et déjà dans toute sa force ; ils jugèrent que ce serait une grosse affaire d'avoir en outre à combattre Lesbos,

¹ Il s'agit évidemment ici des remparts de Mytilène.

² Mytilène, comme toutes les villes alliées des Athéniens, était partagée en deux factions, le peuple et les grands ; les projets de défection furent, sans doute, dénoncés par les chefs du parti populaire ; car nous voyons plus tard le peuple, aussitôt qu'il eut reçu des armes, forcer les magistrats à traiter avec les Athéniens. — Sur les causes de cette guerre voir ARISTOTE, *Polit.*, v, chap. 3, et DIODORE.

³ Les Lesbiens étaient Éoliens, et les Éoliens descendaient des Béotiens.

maîtresse d'une marine ¹, et dont la puissance n'avait pas été entamée. Ils se refusèrent donc d'abord à accueillir ces accusations, par ce motif surtout qu'ils ne voulaient pas qu'elles fussent vraies. Mais une ambassade qu'ils envoyèrent aux Mytiléniens n'ayant pu décider ceux-ci à cesser la concentration des habitants et les préparatifs de guerre, ils commencèrent à craindre, et se décidèrent à prendre les devants. Une flotte de quarante vaisseaux, qui se trouvait prête à mettre à la voile pour le Péloponnèse, fut expédiée soudain sous la conduite de Cléippidès, fils de Dinias, avec deux autres généraux. Les Athéniens avaient été prévenus qu'il se célébrait hors de la ville ², en l'honneur d'Apollon de Malée, une fête à laquelle assistait tout le peuple de Mytilène, et qu'on pouvait espérer les surprendre en se hâtant. L'entreprise pouvait réussir ; dans le cas contraire, les généraux devaient ordonner aux Mytiléniens de livrer leurs vaisseaux et de raser leurs murailles ; en cas de refus, ils avaient ordre de faire la guerre. Les vaisseaux partirent. Il se trouvait alors à Athènes, d'après les traités, dix trirèmes auxiliaires de Mytilène ; les Athéniens les arrêtaient et mirent les équipages sous bonne garde. Mais les Mytiléniens n'en furent pas moins prévenus : un homme passa d'Athènes en Eubée, se rendit à pied à Gérestum, y trouva un vaisseau marchand en partance, et, favorisé par le vent, arriva le troisième jour à Mytilène. Les Mytiléniens, sur l'avis qu'il leur donna de

¹ Lesbos et Chio avaient, à elles seules, fourni cinquante vaisseaux aux Athéniens (THUC., II, 56).

² Probablement sur le promontoire de Malée, où devait être un temple.

l'expédition, ne sortirent pas pour la fête d'Apollon de Malée ; ils palissadèrent la partie de leurs murailles et de l'enceinte des ports qui n'était qu'à moitié construite, et firent bonne garde.

IV. Les Athéniens abordèrent peu après. Les généraux, voyant l'état des choses, signifièrent leurs ordres aux Mytiléniens, et, sur leur refus de s'y conformer, commencèrent les hostilités. Les Mytiléniens n'étaient pas préparés ; car ils avaient été surpris par la nécessité de faire la guerre. Cependant ils firent une sorte de démonstration et sortirent un peu en avant du port, comme pour combattre ; mais ensuite, poursuivis par les vaisseaux athéniens, ils se hâtèrent d'ouvrir une négociation avec les généraux ennemis, dans le but d'éloigner la flotte pour le moment, s'il se pouvait, à des conditions acceptables. Les généraux athéniens accueillirent ces ouvertures ; car eux-mêmes craignaient de ne pas être en mesure de faire la guerre à toute l'île de Lesbos. Une convention fut conclue : des députés mytiléniens, au nombre desquels était un de ceux qui avaient dénoncé les préparatifs, et qui déjà se repentait, partirent pour Athènes, afin d'obtenir le rappel de la flotte en assurant que de leur côté ils n'entreprendraient rien qui fût contraire à l'alliance. En même temps ils envoyèrent une autre députation aux Lacédémoniens ; car ils comptaient peu sur le succès de celle qui devait agir auprès des Athéniens. Les députés, montés sur une trirème, échappèrent à la surveillance de la flotte athénienne mouillée à Malée¹, au

¹ Il ne peut pas être question ici du promontoire de Malée, situé, au contraire, au sud de la ville ; ce promontoire est à une telle dis-

nord de la ville, et arrivèrent à Lacédémone après une pénible navigation : là ils avisèrent aux moyens d'obtenir quelque secours.

V. Ceux qui avaient été envoyés à Athènes étant revenus sans avoir rien obtenu, les Mytiléniens prirent les armes avec tout le reste de l'île, Méthymne exceptée. Cette dernière ville fournit des secours aux Athéniens, ainsi qu'Imbros, Lemnos et un petit nombre d'autres alliés. Les Mytiléniens firent une sortie générale contre le camp des Athéniens, et engagèrent un combat dans lequel ils n'eurent pas le désavantage. Cependant ils n'osèrent ni bivouaquer sur le champ de bataille, ni compter sur leurs propres forces ; ils rentrèrent donc dans la place, et à partir de ce moment restèrent dans l'inaction, décidés à ne se hasarder qu'après d'autres préparatifs et avec les secours du Péloponnèse. En effet, Méléas de Lacédémone et Herméondas de Thèbes venaient d'arriver auprès d'eux : envoyés avant la défection, mais n'ayant pu devancer l'arrivée de la flotte athénienne, ils pénétrèrent secrètement dans le port sur une trirème, après le combat, et conseillèrent d'envoyer avec eux des députés sur une autre trirème ; ce qui fut exécuté.

VI. Les Athéniens, fortement encouragés par l'inaction des Mytiléniens, firent appel à leurs alliés ; et ceux-ci, voyant les Mytiléniens se défendre mollement, se hâtèrent d'arriver. Ils mouillèrent au sud de Mytilène, formèrent deux camps fortifiés, de part et d'autre de la place, et établirent des croisières devant les deux ports.

tance qu'une flotte n'aurait pu, de là, surveiller Mytilène. Il s'agit probablement d'un mouillage, au nord de Mytilène, auquel la presqu'île de Malée aura donné son nom.

La mer se trouva ainsi fermée aux assiégés. Du côté de la terre, au contraire, les Mytiléniens et les Lesbiens venus à leur secours étaient maîtres de tout le pays. Les Athéniens n'occupaient que peu d'espace autour de leurs camps; Malée ne leur servait guère que de mouillage pour leur flotte, et de marché. Tel était l'état des hostilités à Mytilène.

VII. Vers la même époque de cet été, les Athéniens envoyèrent contre le Péloponnèse trente vaisseaux, sous le commandement d'Asopios, fils de Phormion. Les Acarnanes avaient eux-mêmes demandé qu'on leur envoyât un fils ou un parent de Phormion¹. Cette flotte suivit les côtes de la Laconie et ravagea les places maritimes. Asopios en renvoya ensuite la plus grande partie à Athènes et se rendit Naupacte avec douze vaisseaux. Plus tard il souleva les Acarnanes, qu'il entraîna en masse contre les OËniades; lui-même remonta le fleuve Achéloüs, pendant que l'armée de terre dévastait le territoire; n'ayant pu, cependant, obtenir la soumission du pays, il congédia l'armée de terre, mit à la voile pour Leucade et fit une descente à Néricon. Mais, dans la retraite, il fut tué, avec une partie de ses soldats, par les indigènes, unis pour la défense commune aux quelques soldats qui gardaient le pays.

Après cet échec, les Athéniens se rembarquèrent et firent une convention avec les Leucadiens pour enlever leurs morts.

VIII. Les députés mytiléniens envoyés sur le premier

cause de la bienveillance que Phormion leur avait témoignée. Phormion devait vivre encore, ou du moins être mort depuis peu; car nous avons vu (II, 103) qu'il était rentré au printemps de cette même année avec les vaisseaux capturés et les prisonniers.

vaisseau reçurent des Lacédémoniens l'invitation de se rendre à Olympie, pour que le reste des alliés pût délibérer après les avoir entendus. Ils y allèrent en effet : c'était l'olympiade dans laquelle Doriée de Rhodes fut vainqueur pour la seconde fois ¹. Après la fête, la délibération s'ouvrit, et ils parlèrent ainsi :

IX. « Lacédémoniens et alliés, les usages des Grecs nous sont connus : lorsqu'un peuple fait défection pendant la guerre et abandonne ses anciens alliés, ceux qui l'accueillent le traitent avec honneur, en raison de l'utilité qu'ils en retirent ; mais on ne l'en regarde pas moins comme traître à ses premiers amis, et on a peu d'estime pour lui ². Cette manière de voir ne serait pas fautive, si, entre les révoltés et ceux dont ils se séparent, il y avait réciprocité de sentiments et de bienveillance, égalité de ressources et de puissance ; s'il n'existait aucun motif plausible de défection. Mais telle n'est pas notre situation à l'égard des Athéniens : il n'y a donc pas lieu de nous mépriser si, après avoir été traités honorablement par eux pendant la paix, nous les abandonnons au moment du danger.

X. « Et d'abord nous mettrons en avant la justice et la vertu, comme il convient quand on réclame une alliance : car nous savons qu'il ne peut y avoir ni amitié solide entre particuliers, ni communauté d'intérêts entre États, si ces relations ne sont fondées sur la croyance réciproque à la vertu de l'autre partie, et sur la conformité des mœurs. C'est la divergence des sentiments qui produit la diversité dans les actes.

¹ Quatre-vingt-huitième olympiade.

² Tacite dit également (*Ann.*, 1, 58) : *Proditores etiam iis quos anteponunt invidi sunt.*

« Notre alliance avec les Athéniens date du jour où vous vous êtes retirés de la guerre médique ¹, tandis qu'eux sont restés pour la soutenir jusqu'au bout. Toutefois, ce n'est point en leur qualité d'Athéniens, et pour l'asservissement de la Grèce, que nous avons contracté avec eux; c'est aux Grecs que nous nous sommes alliés, pour affranchir la Grèce du joug des Mèdes. Tant que, dans l'exercice du commandement, ils ont respecté l'égalité, nous les avons suivis avec zèle; mais quand nous les avons vus faire trêve à leur haine contre les Mèdes et marcher à l'asservissement de leurs alliés, nous avons commencé à craindre.

« Les alliés, dans l'impossibilité de se réunir pour la défense commune, faute d'unité dans les vues, subirent le joug, à l'exception de nous et des habitants de Chio. Pour nous, qui n'avions plus dès lors qu'une liberté et une indépendance nominales, nous avons pris part à leurs expéditions. Mais, instruits par le passé, nous ne voyions plus en eux des chefs sur lesquels nous pussions compter; car il n'était pas vraisemblable qu'après avoir réduit en servitude ceux qu'ils avaient admis avec nous dans leur alliance, ils ne fissent point éprouver le même sort aux autres, s'ils en avaient un jour le pouvoir.

XI. « Si nous étions demeurés tous indépendants, nous aurions eu plus de garanties contre leurs entreprises ambitieuses; mais, tenant la plupart des alliés sous leur main et n'ayant conservé qu'avec nous des rapports d'égalité, il était naturel, surtout en présence de la soumission générale, qu'ils supportassent plus

¹ Voyez HÉROD. (ix, 106, 114).

impatiemment cette égalité que seuls nous avions gardée; d'autant mieux qu'ils se surpassaient eux-mêmes en puissance, tandis que nous devenions plus isolés que jamais. Une crainte égale et réciproque est la seule garantie d'une alliance¹; car celui qui serait tenté d'y commettre quelque infraction, en est détourné par la considération qu'il ne peut attaquer avec des forces supérieures. Si nous sommes restés indépendants, la seule raison en est qu'ils ont cru devoir s'emparer de l'empire et de la direction des affaires bien moins par la force que sous des prétextes spécieux, et par l'intrigue. D'ailleurs, ils nous citaient en exemple et alléguaient que des peuples indépendants n'auraient pas volontairement pris part à leurs expéditions, si ceux qu'ils attaquaient n'eussent été coupables. En même temps c'étaient les plus forts qu'ils entraînaient tout d'abord contre les plus faibles, les réservant eux-mêmes pour les derniers, bien assurés de trouver chez eux moins de résistance quand ils auraient autour d'eux soumis tout le reste. S'ils avaient, au contraire, commencé par nous, quand tous les autres peuples avaient encore et leurs propres forces et un point d'appui, il n'eût pas été aussi facile de nous asservir. Notre marine aussi les inquiétait: ils craignaient qu'un jour nos flottes, soit réunies entre elles, soit jointes à vous ou à quelque autre peuple, ne devinssent pour eux un sérieux danger. Enfin, nous ne nous maintenions que par nos soins obséquieux envers la multitude et les chefs qui se succédaient. Et cependant, instruits par les exemples

¹ *Germania a Sarmatis Dacisque mutuo metu — separatur* (Tac., Germ., 1).

d'autrui, nous sentions bien que nous ne pouvions tenir longtemps, si la guerre présente ne fût survenue.

XII. « Qu'était-ce donc, en effet, que notre amitié? quelles garanties de liberté avions-nous, quand notre commerce mutuel n'avait rien de sincère? Ils nous flattaient par crainte en temps de guerre; nous agissions de même envers eux en temps de paix; et, tandis que chez les autres hommes la confiance naît surtout de la bienveillance réciproque, chez nous elle ne s'appuyait que sur la terreur. C'était la crainte, bien plus que l'amitié, qui servait de base à notre alliance : ceux à qui la certitude du succès donnerait le plus tôt de l'audace devaient aussi être les premiers à la rompre. Si donc on nous trouve coupables pour avoir pris les devants dans notre défection; si on allègue qu'ils ont différé à nous attaquer, et que nous eussions dû attendre, de notre côté, la preuve évidente du péril que nous redoutions, on apprécie mal les choses; car, si nous avions eu, comme eux, le pouvoir de former des desseins hostiles et d'en remettre à notre gré l'exécution, qu'aurions-nous eu besoin de leur obéir, étant leurs égaux? Mais, comme il est toujours en leur pouvoir de nous attaquer, nous devons aussi avoir un droit égal de pouvoir à notre défense.

XIII. « Telles ont été, Lacédémoniens et alliés, les raisons et les causes de notre défection; elles prouvent clairement pour ceux qui nous entendent que nous avons agi à propos; elles justifient nos craintes et les précautions prises en vue de notre sécurité. Depuis longtemps déjà nous avons formé ce dessein, lorsque nous avons envoyé vers vous, avant même la rupture de la paix, pour traiter de cette défection; mais vous nous

avez arrêtés alors, en refusant de nous accueillir. Sollicités aujourd'hui par les Béotiens, nous avons répondu sans délai à leur appel. Cette défection avait à nos yeux un double caractère : nous nous séparions des Grecs ¹ pour ne pas contribuer à leurs maux par notre union avec les Athéniens, et pour coopérer au contraire à leur affranchissement ; des Athéniens, afin de les prévenir et de n'être pas écrasés par eux dans la fuite. Toutefois, nous avons rompu prématurément et sans préparatifs ; ce doit être pour vous une raison de plus de nous admettre à votre alliance et de nous envoyer de prompts secours : vous montrerez par là que vous savez secourir ceux qui le méritent, et en même temps vous nuirez à vos ennemis. Jamais occasion ne fut plus favorable : les Athéniens sont écrasés par la maladie et par les frais de la guerre ; leur flotte est occupée, partie contre vous, partie contre nous-mêmes ; il est donc vraisemblable qu'il leur restera peu de vaisseaux disponibles, si, dans le cours de cet été, vous faites une seconde invasion par terre et par mer à la fois : ou bien ils ne pourront résister à votre attaque par mer, ou bien ils retireront leurs flottes de votre pays et du nôtre.

« N'allez pas croire qu'il s'agit de courir des dangers tout personnels, en faveur d'une contrée étrangère : tel croit Lesbos fort éloignée, qui en retirera des avantages prochains ; car ce n'est pas dans l'Attique que sera, comme quelques-uns le pensent, le siège de la guerre ; c'est dans les contrées d'où l'Attique tire ses ressources. Les Athéniens tirent leurs revenus de leurs

¹ C'est-à-dire des Grecs alliés aux Athéniens.

alliés ; ils les accroîtront encore s'ils nous soumettent ; car personne n'osera plus se détacher d'eux : nos ressources s'ajouteront aux leurs, et nous serons plus durement traités que les peuples les premiers asservis. Mais, si vous vous empressez de nous secourir, vous ajouterez à votre puissance une ville qui possède une marine considérable (ce dont vous avez surtout besoin) ; vous abattrez plus aisément les Athéniens, en leur enlevant leurs alliés ; — car chacun alors se rangera plus hardiment à votre parti ; — vous échapperez au reproche qu'on vous fait de ne pas secourir ceux qui se détachent d'Athènes ; enfin, si vous vous attribuez le rôle de libérateurs, votre triomphe en sera plus certain.

XIV. « Respectez donc les espérances que les Grecs ont placées en vous ; respectez Jupiter olympien, dans le temple dans lequel vous nous voyez assis en suppliants ; secourez les Mytiléniens en devenant leurs alliés ; ne nous abandonnez pas au moment où les périls auxquels nous nous exposons personnellement doivent ou profiter à tous les Grecs, si nous réussissons, ou aggraver encore leur situation, si nous succombons faute d'avoir pu vous persuader. Montrez-vous tels que vous veulent les Grecs, tels que vous désirent nos craintes. »

XV. Ainsi parlèrent les Mytiléniens. Les Lacédémoniens et les alliés, après les avoir entendus, goûtèrent leurs raisons et admirèrent les Lesbiens dans leur alliance. Ordre fut donné aux alliés présents de réunir sans retard à l'isthme les deux tiers de leurs contingents pour envahir l'Attique. Les Lacédémoniens s'y rendirent eux-mêmes les premiers : ils préparèrent des machines pour traîner les vaisseaux et les faire passer, par-des-

sus l'isthme, de la mer de Corinthe dans celle d'Athènes ; car ils voulaient attaquer en même temps par terre et par mer. Ils apportaient à ces travaux beaucoup d'ardeur ; mais les alliés, occupés de leurs moissons et fatigués de la guerre, ne se réunissaient que lentement.

XVI. Les Athéniens comprirent que l'opinion qu'on avait de leur faiblesse était pour beaucoup dans ces préparatifs de l'ennemi ; aussi voulurent-ils prouver qu'on s'était trompé sur leur compte, et qu'ils étaient en état, sans toucher à leur flotte de Lesbos, de faire face aisément à celle qui venait du Péloponnèse. Ils armèrent donc cent vaisseaux, et les montèrent eux-mêmes avec les métèques ; les chevaliers et les pentacosiomédimnes furent seuls dispensés ¹. Ils tinrent la haute mer dans les parages de l'isthme, faisant montre de leurs forces et opérant des descentes partout où bon leur semblait. Les Lacédémoniens, à ce spectacle inattendu, crurent que les Lesbiens leur avaient fait de faux rapports, et jugèrent la situation critique ; car leurs alliés ne venaient pas les rejoindre, et on leur annonçait d'un autre côté que les trente vaisseaux athéniens, en croisière autour du Péloponnèse, ravageaient les champs voisins de leur ville. Ils rentrèrent donc chez eux. Plus

¹ Solon avait partagé les Athéniens en quatre classes : les pentacosiomédimnes, les chevaliers, les zeugites, les thètes. Les pentacosiomédimnes étaient ainsi appelés parce qu'ils tiraient de leurs propriétés un revenu annuel de cinq cents mesures. Les chevaliers avaient trois cents mesures de revenu et devaient pouvoir nourrir un cheval ; les zeugites n'avaient qu'un revenu de deux cents, ou cent cinquante mesures ; les thètes étaient les prolétaires. Les deux premières classes montaient rarement sur les vaisseaux, le service à terre étant considéré comme plus honorable.

tard, ils préparèrent une expédition maritime pour envoyer à Lesbos, demandèrent aux villes alliées un contingent de quarante vaisseaux, et nommèrent Alcidas au commandement de cette flotte et de l'expédition. Les Athéniens, lorsqu'ils virent les Lacédémoniens se retirer, s'en retournèrent aussi avec leurs cent vaisseaux.

XVII. Au moment où ces vaisseaux tenaient la mer, les Athéniens avaient sous voiles l'une des flottes les plus belles et les plus nombreuses qu'ils eussent jamais équipées. (Ils avaient cependant possédé des armements aussi considérables, et même un peu plus, au commencement de la guerre.) Cent vaisseaux gardaient l'Attique, l'Eubée et Salamine ; cent autres croisaient autour du Péloponnèse, sans compter ceux qui étaient à Potidée et ailleurs ; de sorte que, dans un seul été, le nombre total des bâtiments en mer s'élevait à deux cent cinquante. L'entretien de cette flotte et le siège de Potidée contribuèrent surtout à épuiser le trésor ; car chacun des hoplites qui bloquaient cette place recevait deux drachmes par jour, une pour lui, une pour son servant ; ils avaient, dès l'origine, été au nombre de trois mille, et jamais il n'y en eut un moindre nombre occupé au siège. Il y avait eu aussi seize cents hoplites sous les ordres de Phormion ; mais ils ne restèrent pas jusqu'à la fin. Tous les vaisseaux recevaient la même solde : ainsi se consumèrent, dès le début, les trésors de l'État, et tel fut le nombre excessif des vaisseaux équipés.

XVIII. Pendant que les Lacédémoniens se tenaient aux environs de l'isthme, les Mytiléniens, avec des troupes auxiliaires, firent par terre une expédition contre Méthymne, dans l'espoir qu'elle leur serait livrée

par trahison. Ils attaquèrent la place ; mais l'entreprise n'ayant pas eu le succès qu'ils en attendaient, ils allèrent à Antissa, à Pyrrha et à Érésos, mirent ces places en meilleur état, renforcèrent les murs et se hâtèrent de rentrer chez eux. Après leur retraite, ceux de Méthymne firent à leur tour une expédition contre Antissa ¹ ; mais les habitants firent une sortie, et, secondés par quelques auxiliaires, ils les mirent en déroute : beaucoup périrent ; le reste se hâta de battre en retraite. Les Athéniens, informés de ces événements, et sachant que les Mytiléniens étaient maîtres du pays, sans que leurs propres soldats fussent en mesure de les contenir, y envoyèrent, au commencement de l'automne, mille hoplites d'Athènes, sous le commandement de Pachès, fils d'Épicure. Ceux-ci firent eux-mêmes les fonctions de rameurs sur les vaisseaux ; arrivés à Mytilène, ils investirent la place au moyen d'une simple muraille. Quelques forteresses furent aussi élevées dans de fortes positions. Mytilène se trouva ainsi fortement contenue par terre et par mer, et l'hiver commença.

XIX. Le besoin d'argent pour ce siège força alors, pour la première fois, les Athéniens à contribuer eux-mêmes pour une somme de deux cents talents ². Ils envoyèrent aussi, pour lever des contributions chez les alliés, douze vaisseaux, sous les ordres de Lysiclès et de quatre autres commandants. Déjà Lysiclès avait

¹ Au nord du promontoire Sigrium. Pline et Strabon rapportent qu'elle était originairement située dans une île qui fut plus tard réunie à la terre ferme. Elle a été détruite par les Romains (TITUS-LIVE, XLV, 31).

² Ce n'était pas un tribut levé sur tout le peuple, mais une contribution volontaire fournie par les riches en temps de guerre.

parcouru différentes côtes, levant partout le tribut ¹ ; parti de Myonte, en Carie, il traversait la plaine du Méandre et était arrivé à la colline Sandios ², lorsqu'il tomba dans une embuscade dressée par les Cariens et les Anéïtes ³, et périt avec une grande partie de son armée.

XX. Le même hiver ⁴, les Platéens, toujours assiégés par les Péloponnésiens et les Béotiens, pressés d'ailleurs par la disette, et n'entrevoiant ni espérance de secours du côté d'Athènes, ni aucun autre moyen de salut, formèrent, d'accord avec les Athéniens assiégés avec eux, le dessein de s'échapper en gravissant le mur des ennemis et en tâchant de le forcer. Tous se rallièrent d'abord à ce projet, conçu par le devin Théénète, fils de Tolmidès, et par Eupompidès, fils de Démachos, l'un des commandants. Mais ensuite la moitié des assiégés recula, trouvant qu'il y avait trop à risquer. Deux cent vingt persistèrent résolûment dans ce projet d'évasion, et l'exécutèrent de la manière suivante : ils firent des échelles de la hauteur du mur des ennemis ; ils l'avaient calculée en comptant les rangs de briques de leur côté, là où par hasard la muraille n'était pas enduite. Plusieurs comptant en même temps, quelques-uns devaient se tromper, mais la plu-

¹ Thucydide ne dit pas si c'est le tribut ordinaire, ou une contribution de guerre. Cependant, il est difficile d'admettre que les Athéniens aient accru les charges de leurs tributaires au moment où la défection devenait générale.

² Cette colline, qui paraît avoir été assez connue du temps de Thucydide, n'est citée nulle part ailleurs.

³ Anéaétait en Ionie.

⁴ Première année de la quatre-vingt-huitième olympiade, 427 v. J.-C.

part rencontraient juste. D'ailleurs, ils reprirent plusieurs fois le calcul, et, comme ils étaient peu éloignés, ils pouvaient aisément voir la muraille à l'endroit qu'ils voulaient. C'est ainsi qu'ils prirent approximativement la mesure des échelles, en se réglant sur l'épaisseur des briques.

XXI. Voici comment était construit le mur des Péloponnésiens : il se composait de deux enceintes ¹, l'une du côté de Platée, l'autre ayant ses fronts vers la campagne, dans la prévision d'une attaque de la part des Athéniens. Un espace de seize pieds séparait les deux enceintes, et dans cet intervalle étaient construits des logements pour les gardes, reliés entre eux de telle sorte que le tout ne paraissait former qu'une seule muraille épaisse, avec des créneaux des deux côtés. De dix en dix créneaux s'élevaient de grandes tours occupant toute la largeur entre les deux enceintes, et s'étendant de la face intérieure à la face extérieure des ouvrages ². De cette manière, il n'y avait point de passage le long des tours, et il fallait les traverser par le milieu. La nuit, lorsque le temps était mauvais et pluvieux, les soldats abandonnaient les créneaux, et la garde se faisait dans les tours, qui étaient couvertes et peu distantes les unes des autres. Tel était le mur de siège élevé autour de Platée.

XXII. Les assiégés, lorsque leurs préparatifs furent terminés, profitèrent d'une nuit où l'absence de la lune,

¹ On trouve dans Tite-Live (v, 1) la description d'un mur semblable.

² Les tours s'appuyaient sur les deux murs, intérieur et extérieur, et les reliaient ensemble. Elles avaient donc une largeur de seize pieds.

jointe à une tempête de pluie ¹ et de vent, favorisait leur évasion. A leur tête marchaient les auteurs de l'entreprise. D'abord ils franchirent le fossé qui les entourait ; ils abordèrent ensuite le mur des ennemis, sans être aperçus par les gardes ; car ceux-ci ne pouvaient ni les voir au milieu de l'obscurité, ni les entendre, le bruit de leur marche étant couvert par le fracas du vent. D'ailleurs, ils marchaient à une grande distance les uns des autres, pour n'être pas trahis par le choc de leurs armes. Ils étaient armés à la légère et chaussés seulement du pied gauche, afin d'assurer leurs pas dans la boue. Ils abordèrent le mur dans l'intervalle de deux tours, en face des créneaux qu'ils savaient abandonnés ; ceux qui portaient les échelles marchaient en avant et les appliquèrent. Ensuite montèrent douze hommes légèrement armés, n'ayant qu'une petite épée et la cuirasse. Amméas, fils de Corœbos, les commandait et gravit le premier ; après lui montèrent ses douze hommes, six vers chacune des deux tours. A leur suite marchaient d'autres soldats légers, armés de petits javelots ; ceux-ci étaient eux-mêmes suivis par d'autres qui portaient leurs boucliers, afin de faciliter l'escalade, et qui devaient les leur remettre quand ils seraient près de l'ennemi. Déjà ils étaient en grand nombre sur le rempart, lorsque les gardes des tours prirent l'éveil : un des Platéens, en s'accrochant à une brique des créneaux, l'avait arrachée ; elle fit du bruit en tombant, et aussitôt fut jeté le cri d'alarme. Toutes les troupes se précipitèrent alors à la muraille,

¹ Thucydide dit plus loin qu'il tombait une neige à moitié fondue, qui avait rempli les fossés.

ignorant, au milieu des ténèbres et de l'orage, quel pouvait être le danger. En même temps ceux des Platéens restés dans la ville font une sortie et attaquent le mur des Péloponnésiens du côté opposé à celui où leurs compagnons l'escaladaient, afin de détourner de ces derniers l'attention de l'ennemi. Les Péloponnésiens troublés restaient en place, ne sachant que penser de ce qui arrivait ; aucun d'eux n'osait quitter son poste pour porter secours ailleurs. Cependant trois cents soldats, qui avaient ordre de porter secours partout où besoin serait, s'avancèrent hors des murs, du côté d'où partaient les cris ; en même temps des torches furent élevées du côté de Thèbes, pour y annoncer l'ennemi. Mais les Platéens qui étaient dans la ville élevèrent aussi, du haut de la muraille, un grand nombre de torches préparées d'avance à cet effet, afin que les ennemis, confondant les signaux et soupçonnant tout autre chose que la vérité, ne vinssent pas au secours avant que ceux qui tentaient l'évasion se fussent échappés et mis en sûreté.

XXIII. Pendant ce temps les Platéens escaladaient le mur : les premiers arrivés au sommet s'emparèrent des deux tours, massacrèrent les gardes, occupèrent les issues ¹, et les gardèrent eux-mêmes, afin que personne ne pût les traverser pour venir au secours. Du haut des murs, ils appliquèrent des échelles contre les tours et y firent monter un grand nombre des leurs.

¹ Les assiégeants, qui campaient entre les deux murs, ne pouvaient communiquer entre eux que par les passages établis sous les tours. Les assiégés, maîtres de deux tours et de l'intervalle qui les séparait, avaient un passage défendu à droite et à gauche par ces mêmes tours.

Ceux-ci, maîtres de ces positions, accablaient de traits, et d'en haut et d'en bas ¹, ceux qui venaient pour les reprendre, et les tenaient en respect. En même temps, d'autres, en plus grand nombre, appliquaient plusieurs échelles à la fois, renversaient les créneaux, et escadaient le mur dans l'intervalle des tours. Chacun d'eux, à mesure qu'il passait, s'arrêtait sur le bord du fossé ², et de là lançait des flèches et des javelots à ceux des ennemis qui se portaient à la défense du mur et s'opposaient au passage. Lorsque tous furent passés, ceux qui étaient dans les tours descendirent les derniers, non sans peine, et allèrent se ranger aussi au bord du fossé. A ce moment, les trois cents Péloponnésiens arrivaient à leur poursuite, des torches à la main. Mais les Platéens, plongés dans l'obscurité, avaient l'avantage de les mieux voir : du bord du fossé où ils se tenaient, ils les accablaient de flèches et de javelots, visant au défaut des armes, tandis que l'ennemi, ébloui par la lueur des torches, les distinguait moins bien, plongés comme ils l'étaient dans les ténèbres. Aussi les derniers mêmes des Platéens eurent-ils le temps de franchir le fossé ; mais ce ne fut pas sans peine, ni sans être serrés de près ; car la glace qui s'y était formée ne présentait pas assez de consistance pour qu'on pût passer dessus ; elle était à demi fondue, comme il arrive quand le vent souffle plutôt de l'est que du nord. C'était là précisément le vent qui soufflait cette nuit : la neige qui tombait avait, en se fondant,

¹ Du haut des tours et des passages inférieurs qu'ils avaient occupés.

² Le fossé extérieur. Les Péloponnésiens étaient sortis de leur camp, et arrivaient extérieurement pour s'opposer au passage.

rempli le fossé, si bien qu'ils le traversèrent ayant à peine la tête hors de l'eau. Cependant leur évacion fut surtout favorisée par la violence même de la tempête.

XXIV. Au sortir du fossé, les Platéens serrèrent leurs rangs et se jetèrent sur la route qui conduit à Thèbes, ayant à leur droite la chapelle du héros Androcrate, bien sûrs qu'on ne les soupçonnerait pas d'avoir pris une route qui menait à l'ennemi. Ils voyaient, de là, les Péloponnésiens les poursuivre avec des torches sur la route qui, par le Cythéron et Dryocéphales, conduit à Athènes. Après avoir tenu pendant six ou sept stades la route de Thèbes, les Platéens, coupant de côté ¹, prirent le chemin qui, par la montagne, conduit à Érytres et à Ysies ², suivirent les hauteurs, et arrivèrent à Athènes au nombre de deux cent douze ³. Ils étaient plus nombreux à leur sortie ; mais quelques-uns étaient rentrés dans la ville avant l'escalade, et un archer avait été pris sur le fossé extérieur. Les Péloponnésiens cessèrent la poursuite et revinrent à leur poste. Quant aux Platéens restés dans la ville, ils ne savaient rien de ce qui s'était passé. Sur la nouvelle apportée par ceux qui étaient rentrés qu'aucun des leurs n'avait survécu, ils envoyèrent un héraut dès qu'il fit jour, pour traiter de l'enlèvement des morts. Mais, quand ils connurent la vérité, ils se tinrent en repos. C'est ainsi que les guerriers de Platée se sauvèrent en escaladant la muraille.

XXV. A la fin du même hiver, le Lacédémonien Sa-

¹ Au sud, après avoir marché d'abord à l'est.

² La position de ces deux villes n'est pas exactement connue

³ Ils obtinrent à Athènes le droit de cité.

léthos fut envoyé de Lacédémone à Mytilène sur une trirème. Il gagna Pyrrha, et de là, continuant sa route par terre, il pénétra à Mytilène, sans être aperçu, en suivant un ravin par où l'on pouvait franchir la circonvallation. Il annonça aux magistrats qu'une invasion allait avoir lieu dans l'Attique, et qu'en même temps arriveraient les quarante vaisseaux qui devaient les secourir; qu'il avait été expédié en avant pour les en prévenir et pour s'occuper des autres dispositions. Les Mytiléniens prirent confiance et furent moins disposés à traiter avec les Athéniens. L'hiver finit, et avec lui la quatrième année de cette guerre dont Thucydide a écrit l'histoire.

XXVI. L'été suivant, les Péloponnésiens, après avoir expédié à Mytilène les quarante-deux vaisseaux qu'ils avaient placés sous le commandement d'Alcidas, envahirent eux-mêmes l'Attique avec leurs alliés. Ils voulaient que les Athéniens, inquiétés de deux côtés, pussent disposer de moins de forces contre la flotte qui faisait voile pour Mytilène. Cléomènes commandait cette invasion, au nom et comme oncle paternel du roi Pausanias, fils de Plistoanax¹, trop jeune encore. Ils ravagèrent dans l'Attique ce qui l'avait été déjà auparavant, dévastèrent ce qui avait poussé depuis, et tout ce qui avait pu leur échapper dans les courses précédentes. Cette invasion fut, après la seconde, la plus désastreuse pour les Athéniens; car les Lacédémoniens, attendant toujours de Lesbos des nouvelles de leur flotte qu'ils croyaient déjà arrivée, firent des incursions et

¹ Plistoanax était alors exilé pour ne s'être pas avancé au delà d'Éleusis, lors de l'invasion que les Péloponnésiens firent en Attique, quatorze ans avant la guerre du Péloponnèse.

portèrent le ravage dans presque toutes les parties du pays. Mais rien de ce qu'ils attendaient n'ayant réussi, et les vivres manquant, ils se retirèrent, et chacun retourna chez soi.

XXVII. Cependant les Mytiléniens, voyant que la flotte du Péloponnèse n'arrivait pas, que le temps se passait et que les vivres manquaient, se trouvèrent réduits à traiter avec les Athéniens dans les circonstances suivantes : Saléthos, ne comptant plus lui-même sur la flotte, donna des armes aux gens du peuple, qui jusqu'à là n'en avaient pas, afin de tenter une sortie contre les Athéniens. Mais, une fois armés, ils ne voulurent plus entendre les magistrats, se rassemblèrent tumultueusement et ordonnèrent aux riches d'apporter en commun le blé qu'ils tenaient caché, et de le distribuer à tout le monde ; sinon ils traiteraient, disaient-ils, avec les Athéniens et leur livreraient la ville.

XXVIII. Ceux qui étaient à la tête des affaires, voyant qu'ils n'étaient pas en état de résister au peuple, et qu'il y aurait danger pour eux-mêmes à être exclus de la capitulation, firent avec Pachès et son armée une convention commune à tous les citoyens ; elle portait que les Mytiléniens s'en remettaient complètement à la discrétion des Athéniens, qu'ils recevraient l'armée dans la ville, et enverraient des ambassadeurs à Athènes pour traiter de leurs intérêts. Jusqu'à leur retour, Pachès s'engageait à ne mettre aucun Mytilénien dans les fers, à ne réduire en servitude et à ne faire périr personne. Telle fut la convention. Ceux des Mytiléniens qui s'étaient montrés le plus favorables aux Lacédémoniens, saisis de crainte lors de l'entrée des ennemis, ne purent maîtriser leur dé-

fiance et, malgré les garanties du traité, allèrent s'asseoir au pied des autels. Pachès les fit relever, promit de ne leur faire aucun mal, et les déposa à Ténédos jusqu'à ce que les Athéniens eussent décidé de leur sort. Il envoya ensuite des trirèmes à Antissa, s'en rendit maître, et prit sous le rapport militaire les dispositions qu'il jugea convenables.

XXIX. Cependant les Péloponnésiens qui montaient les quarante vaisseaux, au lieu d'arriver en toute hâte comme ils le devaient, perdirent du temps autour du Péloponnèse, et firent lentement le reste de la traversée. Leur présence dans ces parages ne fut connue des Athéniens qu'à leur arrivée à Délos. De là ils touchèrent à Icare et à Mycone ; et c'est alors seulement qu'ils apprirent la prise de Mytilène. Voulant se renseigner sûrement à cet égard, ils firent voile pour Embatos d'Erythrée¹, où ils abordèrent sept jours après la reddition de Mytilène. Instruits de la vérité, ils ouvrirent une délibération sur le parti à prendre dans la circonstance ; Teutiaplos d'Élée parla ainsi :

XXX. « Alcidas, et vous, Péloponnésiens, qui commandez l'armée avec moi, mon avis est de faire voile pour Mytilène, sans différer et avant que notre arrivée soit connue. Car, vraisemblablement, des hommes qui viennent tout récemment de s'emparer d'une ville ne seront guère sur leurs gardes, et nous les surprendrons. Du côté de la mer surtout, ils n'auront pris aucune précaution, parce qu'ils ne s'attendent pas à voir arriver l'ennemi de ce côté ; et c'est là précisé-

¹ Sur la côte de l'Asie Mineure, au fond du golfe formé par la presqu'île de Clazomène, en face de Chio.

ment qu'est notre force. Il est présumable aussi que leurs troupes de terre sont dispersées dans les maisons, avec l'incurie naturelle aux vainqueurs. Si donc nous tombons sur eux de nuit et à l'improviste, j'ai bon espoir qu'avec l'aide de ceux des habitants qui peuvent nous être restés favorables, nous réussirons. Ne nous laissons pas détourner par la crainte du danger, et songeons que c'est là, ou jamais, l'occasion d'une de ces surprises de guerre où le succès est généralement assuré au général qui, sachant s'en préserver lui-même, observe et attaque à propos.»

XXXI. Alcidas ne se rendit point à ces raisons. Des exilés d'Ionie¹ et les Lesbiens embarqués sur la flotte conseillèrent, puisqu'il craignait de courir cette chance, d'occuper quelque une des villes d'Ionie, ou Cùme² en Éolie; on aurait là une base pour faire révolter l'Ionie, et on pouvait l'espérer; disaient-ils, car on n'y voyait pas avec déplaisir l'arrivée des Péloponnésiens. Ils ajoutaient qu'on enlèverait par là aux Athéniens leur plus grande source de revenus, en même temps qu'on leur imposerait des dépenses considérables, s'ils voulaient y envoyer une flotte. Enfin, ils espéraient engager Pissythnès à prendre part à la guerre. Alcidas ne goûta pas davantage cet avis, tout entier à cette pensée que, puisqu'il n'avait pas secouru à temps Mytilène, il lui fallait regagner au plus vite le Péloponnèse.

XXXII. Il fit voile d'Embate et rangea la côte³.

¹ Vraisemblablement des chefs de l'aristocratie, exilés par les Athéniens et la faction populaire.

² Au nord de Phocée, sur le golfe de Cùme, — aujourd'hui golfe de *Sandarli*.

³ En faisant le tour du golfe de Smyrne et de la presqu'île de Clazomène.

Arrivé à Myonèse, ville des Téïens, il égorga la plupart des prisonniers qu'il avait faits pendant sa navigation. Lorsqu'il eut mouillé à Éphèse, des députés envoyés par les Samiens d'Anéa¹ vinrent lui dire qu'il ne prenait pas le bon moyen d'affranchir la Grèce, en égorgeant des hommes qui n'avaient pas porté les armes contre lui, qui n'étaient pas ses ennemis, et que la nécessité seule retenait dans l'alliance d'Athènes ; que, s'il continuait ainsi, il attirerait à lui peu d'ennemis, et verrait un bien plus grand nombre d'amis se changer en adversaires. Alcidas se rendit à ces raisons, et mit en liberté tous ceux des habitants de Chio qu'il retenait encore prisonniers, ainsi que quelques autres. Car, à la vue de ses vaisseaux, on ne fuyait pas ; on s'approchait plutôt, les croyant Athéniens ; on n'avait pas le moindre soupçon que jamais, les Athéniens étant maîtres de la mer, une flotte péloponnésienne pût aborder en Ionie.

XXXIII. D'Éphèse, Alcidas fit voile à la hâte, et se mit à fuir. Car il avait été aperçu, lorsqu'il mouillait encore devant Claros, par la Salaminienne et le Paralos², qui venaient d'Athènes. Craignant d'être poursuivi, il tenait la haute mer, résolu à n'aborder nulle part ailleurs qu'au Péloponnèse, à moins de nécessité. La nouvelle de sa présence fut apportée d'Érythrée à Pachès et aux Athéniens ; elle arriva bientôt de toutes

¹ Anéa, sur le continent, en face de Samos, était le refuge habituel des Samiens exilés.

² C'étaient deux bâtiments légers, affectés au service public ; on les employait ordinairement pour les messages pressés : ils conduisaient les généraux, amenaient à Athènes ceux qui étaient mis en jugement, transportaient à Délos les offrandes pour les sacrifices.

parts ; les villes d'Ionie n'étant pas fortifiées, car on craignait fort que, tout en suivant les côtes, et sans avoir même l'intention de s'arrêter, il n'attaquât et ne mît au pillage les villes qui seraient sur son passage. La Salaminienne et le Paralos vinrent elles-mêmes annoncer qu'elles avaient vu Alcidas à Claros¹. Pachès se mit à le poursuivre en toute hâte, et poussa jusqu'à l'île de Patmos. Mais, comme l'ennemi ne se montrait plus nulle part, il désespéra de l'atteindre, et s'en retourna. Il regardait comme un avantage, du moment où il n'avait pas rencontré l'ennemi en pleine mer, de ne pas l'avoir rejoint sur quelque côte ; car alors, Alcidas étant obligé d'y prendre ses campements, les Athéniens se fussent eux-mêmes trouvés dans la nécessité de le surveiller et d'établir des croisières.

XXXIV. Pachès revint en longeant les côtes, et relâcha à Notion². Ce port était occupé par les Colophoniens, qui s'y étaient établis à l'époque où la ville haute fut prise par Itamanès et les barbares, appelés par une faction. Cet événement avait eu lieu vers le temps de la seconde invasion des Péloponnésiens en Attique. Cependant les fugitifs établis à Notion se divisèrent de nouveau entre eux : une partie demanda à Pissythnès un secours d'Arcadiens³ et de barbares, et se retrancha dans un quartier fortifié. Ceux des Colophoniens de la ville haute qui tenaient pour les Mèdes arrivèrent avec les auxiliaires et s'emparèrent du pouvoir. Ceux, au contraire, qui s'étaient soustraits

¹ Petite ville d'Ionie, près de Colophon, entre Myonèse et Éphèse.

² Au sud de Colophon, à deux mille pas environ de la ville haute.

³ Les Arcadiens vendaient leurs services à tous les peuples, comme aujourd'hui les habitants de certains cantons de la Suisse.

à cette faction, et qui vivaient dans l'exil, appelèrent Pachès. Celui-ci invita à une conférence Hippias, chef des Arcadiens qui occupaient la forteresse, sous promesse de l'y renvoyer sain et sauf, dans le cas où l'on ne pourrait s'entendre. Hippias sortit en effet et se rendit à l'entrevue. Mais Pachès le plaça sous bonne garde, sans toutefois le mettre aux fers ; puis il attaqua inopinément la forteresse, s'en empara par surprise et massacra les Arcadiens et tous les barbares qui l'occupaient. Il y ramena ensuite Hippias, comme il en était convenu, et, lorsqu'il y fut entré, il le fit saisir et tuer à coups de flèches. Cela fait, il rendit Notion aux Colophoniens, à l'exclusion des partisans des Mèdes. Plus tard, les Athéniens y envoyèrent une colonie qu'ils soumirent à leurs propres lois, et y rassemblèrent tous les Colophoniens disséminés dans différentes villes.

XXXV. Pachès, de retour à Mytilène, soumit Pyrrha et Érésos. Il prit le Lacédémonien Saléthos, caché dans la ville, et l'envoya à Athènes avec les Mytiléniens qu'il avait déposés à Ténédos et tous ceux qu'il regardait comme les auteurs de la défection. Il renvoya aussi la plus grande partie de son armée, demeura lui-même avec le reste, et établit à Mytilène et dans toute l'île de Lesbos l'ordre qu'il jugea convenable.

XXXVI. A l'arrivée des Mytiléniens et de Saléthos, les Athéniens mirent immédiatement à mort ce dernier, malgré toutes les offres qu'il put faire, entre autres celle d'éloigner de Platée les Lacédémoniens qui la tenaient encore assiégée. Ils délibérèrent ensuite sur le sort des autres, et, dans l'entraînement de la colère, ils résolurent de faire périr non-seulement ceux

qui étaient à Athènes, mais tous les Mytiléniens arrivés à âge d'homme¹, et de réduire les femmes et les enfants en esclavage. Ils leur reprochaient, en particulier, de s'être révoltés alors qu'ils n'étaient pas, comme les autres, réduits à l'état de sujets; mais ce qui augmentait surtout leur irritation, c'était que la flotte péloponnésienne eût osé, pour secourir Mytilène, se risquer sur les côtes d'Ionie; car ils en concluaient que la défection des Mytiléniens était la suite de quelque grand dessein. Ils envoyèrent donc une trirème porter leur résolution à Pachès, avec ordre de faire sans délai périr les Mytiléniens. Mais, dès le lendemain, ils éprouvèrent une sorte de repentir: ils réfléchissaient combien était cruelle et terrible la décision par laquelle ils avaient condamné à périr une ville entière, au lieu de frapper seulement les coupables. Dès que les députés mytiléniens présents à Athènes et ceux des Athéniens qui leur étaient favorables s'aperçurent de ce changement, ils disposèrent les magistrats² à provoquer une nouvelle délibération. Ceux-ci s'y prêtèrent aisément; car il était évident pour eux que le plus grand nombre des citoyens désirait qu'on lui fournît l'occasion de revenir sur sa détermination. L'assemblée fut aussitôt formée, et chacun donna son avis. Cléon³, fils de Cléenète, qui avait emporté

¹ Diodore (xii, 55) dit également que Cléon fit rendre un décret par lequel tous les hommes en état de porter les armes étaient condamnés à périr, etc.

² Les prytanes, ou les stratèges qui, en temps de guerre, pouvaient convoquer extraordinairement le peuple.

³ C'est lui qu'Aristophane met en scène dans les *Chevaliers*, et qu'il appelle (v 136) : *corroyeur, paphlayonien, pillard, braillard, charlatan*.

la veille le décret de mort, le plus violent d'ailleurs des citoyens¹, et celui qui avait alors le plus d'ascendant sur le peuple, se présenta de nouveau et parla ainsi² :

XXXVII. « Bien des fois déjà j'ai reconnu, en d'autres circonstances, qu'un État démocratique est incapable de commander à d'autres peuples; aujourd'hui surtout j'en ai la preuve dans votre repentir au sujet des Mytiléniens. Vous portez dans vos relations avec vos alliés la sécurité et la franchise réciproque de vos rapports journaliers; et quand, cédant à leurs discours, ou mus par un sentiment de pitié, vous vous laissez entraîner à quelque faute, vous ne songez pas que votre faiblesse tourne contre vous, sans leur inspirer aucune reconnaissance. Vous ne réfléchissez point que votre domination est une tyrannie imposée à des hommes qui conspirent contre elle et n'obéissent qu'à la contrainte. Ce n'est point en leur faisant du bien, à votre propre détriment, que vous assurerez leur soumission, mais en asseyant votre autorité sur la force bien plus que sur leur bienveillance. Mais le pire de tout serait qu'il n'y eût rien de stable dans nos résolutions, et que nous ne vinssions à ignorer que mieux vaut, pour un État, être gouverné par des lois moins bonnes, mais immuables, que par d'excellentes lois sans autorité; que l'ignorance modeste est préférable à l'habileté présomptueuse, et qu'en général les

¹ « Homme turbulent (dit Cicéron dans le *Brutus*, chap. 7), mais « qui ne manquait pas d'éloquence. »

² Le scoliaste de Lucien (sur *Timon*, § 30) dit que Cléon changea lui-même d'avis, grâce aux dix talents que lui firent compter, la nuit, les Lesbiens.

hommes les plus obscurs gouvernent mieux les États que les plus habiles. Ceux-ci, en effet, veulent se montrer plus sages que les lois et faire triompher leur opinion personnelle dans toutes les délibérations d'intérêt général ; ils pensent ne pouvoir trouver jamais plus belle occasion de faire montre de leur esprit ; et par là ils perdent souvent les empires. Ceux au contraire qui se défient de leur propre habileté croient en savoir moins que les lois. Ils ne sont pas aussi capables, il est vrai, de réfuter le discours d'un orateur habile ; mais, justes appréciateurs des choses, plutôt que jouteurs à la tribune, ils réussissent ordinairement. C'est ainsi que nous devons agir, au lieu de faire orgueilleusement parade de notre faconde, de notre dextérité dans ces passes oratoires, et d'inculquer à nos concitoyens des opinions paradoxales.

XXXVIII. « Pour moi, je persiste dans mon opinion : j'admire vraiment ceux qui viennent vous proposer une nouvelle délibération au sujet des Mytiléniens, et vous faire perdre du temps. Les coupables surtout ont à y gagner ; car la colère de l'offensé contre l'agresseur finit par s'éteindre ; mais lorsque la répression suit de près l'injure, elle ne lui cède en rien, et la vengeance est entière. Un autre sujet d'étonnement pour moi, c'est que quelqu'un ose me contredire et prétende démontrer que nous gagnons aux attentats des Mytiléniens, et que les alliés au contraire perdent à nos revers. Sans doute, confiant dans son éloquence, il argumentera pour prouver que ce qui est résolu ne l'est pas ; ou bien, exalté par le profit qu'il en attend, il travaillera un discours spécieux pour vous égarer. En attendant, c'est la république qui paye

le prix des combats de ce genre, et elle n'y gagne pour elle-même que des dangers. La faute en est à vous, à la légèreté de vos décisions dans ces sortes de joutes : car il est dans vos habitudes d'être spectateurs des discours et auditeurs des actions ; vous jugez de la possibilité des événements à venir sur les belles paroles d'un orateur ; et, pour les faits déjà accomplis, vous accordez moins de confiance à ce qui s'est passé sous vos yeux qu'à ce qui vous est raconté par un discoureur habile à farder agréablement la vérité. Vous excellez à vous laisser tromper par la nouveauté des discours, et vous ne savez jamais suivre une résolution adoptée, esclaves en tout de l'extraordinaire, dédaigneux de ce qui est habituel. Chacun de vous prétend avoir le don de la parole ; sinon, entrant en lice avec les discoueurs, il applaudit une pensée piquante avant même qu'elle soit exprimée, pour ne pas avoir l'air de suivre l'opinion d'un autre. Aussi prompts à deviner ce qu'on va vous dire, que lents à en prévoir les conséquences, vous êtes à la recherche, en quelque sorte, de ce qui n'est pas du monde où nous vivons, et vous ne savez pas même juger sainement de ce qui est sous vos yeux. Enfin, dominés entièrement par le plaisir de l'oreille, vous ressemblez plutôt à des spectateurs assis pour entendre des sophistes, qu'à des citoyens délibérant sur les intérêts de l'État.

XXXIX. « Je m'efforcerai de vous mettre en garde contre ces tendances, en vous montrant que Mytilène, à elle seule, vous a fait la plus cruelle offense que vous ayez jamais reçue. En effet, qu'un peuple hors d'état de supporter votre domination, ou forcé par l'ennemi,

se détache de vous, je conçois l'indulgence; mais pour un peuple qui occupe une île fortifiée, qui ne peut redouter nos ennemis que par mer, qui, même de ce côté, a sous la main des galères pour les repousser; pour un peuple que nous avons laissé indépendant et honoré entre tous, une pareille conduite est-elle autre chose qu'un complot et une révolte? Ce n'est pas une défection, — car il n'y a défection que dans le cas d'oppression violente; — c'est une conspiration avec nos plus cruels ennemis, pour nous anéantir. Le crime est bien plus grand que si c'était un État puissant par lui-même qui vous eût rendu guerre pour guerre. Rien ne leur a servi d'exemple, ni les désastres de ceux qui, après s'être détachés de vous, sont retombés sous votre puissance; ni le bonheur dont ils jouissaient et qui eût dû les faire reculer devant le danger. Pleins d'une présomptueuse confiance dans l'avenir, tout gonflés d'espérances supérieures à leur puissance, mais inférieures encore à leurs désirs, ils ont pris les armes et préféré la force à la justice; du moment où ils ont cru entrevoir le succès, ils nous ont attaqués, sans avoir reçu de nous aucune offense. D'ordinaire ce sont les États parvenus soudainement à une fortune inespérée qui se portent ainsi à d'insolentes prétentions¹ : en général un bonheur prévu, et qui ne dépasse pas nos espérances, est bien plus stable que celui qui nous surprend inopinément; et il est plus facile, en quelque sorte, de lutter contre le malheur que de se maintenir dans la prospérité.

¹ Pour compléter le sens, il faut ajouter : les Mytiléniens sont d'autant plus coupables, puisqu'ils n'ont pas même l'excuse de ces entraînements soudains.

« Nous eussions dû, depuis longtemps, ne pas traiter les Mytiléniens avec plus d'égards que les autres ; ils n'en seraient pas venus à ce degré d'insolence ; car il est naturel à l'homme de mépriser qui le flatte et de respecter qui lui résiste. Qu'ils soient donc punis maintenant comme le mérite leur faute ; et vous, n'allez pas absoudre le peuple, en n'imputant le crime qu'au petit nombre ; car tous ont également conspiré. S'ils s'étaient tournés vers vous, comme ils le pouvaient, ils seraient maintenant rendus à leurs foyers ; mais ils ont cru plus sûr de courir les mêmes dangers que leurs chefs et se sont associés à leur défection. Songez-y bien : si vous infligez le même châtement à ceux de vos alliés qui vous abandonnent forcés par l'ennemi, et à ceux qui le font de leur propre mouvement, croyez-vous qu'il y en ait un seul qui ne saisisse le moindre prétexte pour vous abandonner, lorsqu'il aura en perspective la liberté pour prix du succès, et, en cas d'échec, un traitement qui n'a rien de rigoureux. Nous, au contraire, il nous faudra risquer contre chaque ville et nos trésors et nos personnes ; si nous réussissons, nous aurons pris une ville ruinée et perdu pour l'avenir les revenus qui font notre force ; si nous échouons, nous verrons un nouvel adversaire s'ajouter à ceux que nous avons déjà, et il nous faudra consacrer à combattre nos propres alliés le temps que nous devrions employer à lutter contre nos ennemis actuels.

XL. « Ne leur laissons donc aucune espérance ; il ne faut pas qu'ils puissent compter sur l'éloquence ou sur l'argent pour acheter leur pardon, comme s'ils n'étaient coupables que d'une faiblesse inhérente à l'humanité : leur offense a été volontaire ; ils ont conspiré sciem-

ment, et il n'y a de pardonnable que ce qui est involontaire. Pour moi, j'ai déjà fait connaître précédemment mon opinion ; aujourd'hui encore je maintiens que vous ne devez pas revenir sur une résolution adoptée, ni commettre les trois fautes les plus funestes au pouvoir : céder à la pitié, à la séduction des discours, à un mouvement d'indulgence. La pitié convient envers ceux qui payent d'une juste réciprocité, mais non envers des hommes qui, loin de compatir à leur tour, seront de toute nécessité et à jamais vos ennemis. Les orateurs qui amusent par leur éloquence trouveront à jouter dans d'autres questions de moindre importance, sans choisir une occasion où la république, pour un amusement d'un instant, éprouverait un immense dommage, tandis qu'eux-mêmes seraient bien payés de leurs belles paroles ; quant à l'indulgence, il faut l'accorder à ceux qui, dans l'avenir du moins, doivent nous rester fidèles, mais non à ceux qui, toujours les mêmes, n'en continueront pas moins à être nos ennemis.

« Je me résumerai en un mot : en suivant mes conseils, vous ne ferez rien que de juste envers les Mytiléniens, et en même temps vous sauvegarderez vos intérêts. En agissant autrement, vous ne vous les attacherez pas, et vous prononcerez surtout contre vous-mêmes. Car si leur défection est légitime, votre domination ne saurait l'être ; et si, même contre le droit, vous croyez devoir conserver l'empire, il vous faut aussi, contrairement à la justice, mais dans votre intérêt, sévir contre eux. Sinon, renoncez à la domination, et, à l'abri des périls, livrez-vous à d'humbles vertus. Traitez-les comme ils vous eussent traités vous-mêmes : échappés à leurs complots, ne montr^{ez} pas moins de vigueur

que les conspirateurs : songez enfin au traitement qu'ils vous réserveraient vraisemblablement s'ils eussent été vainqueurs, surtout après avoir été les premiers à vous attaquer.

« On n'est jamais plus acharné et plus impitoyable qu'envers ceux à qui on a nui sans raison, parce qu'on pressent ce qu'il y a de danger à laisser vivre de pareils ennemis ; car celui qui a été offensé sans motif est plus implacable, s'il échappe, qu'un ennemi ordinaire.

« Ne soyez donc pas traîtres à vous-mêmes : reportez-vous, autant que possible, par la pensée, au moment même du danger ; songez quel prix sans égal vous attachez à les vaincre ; et, maintenant, rendez-leur la pareille, sans vous laisser amollir par leur situation présente, sans oublier le péril naguère suspendu sur vos têtes. Châtiez-les comme ils le méritent, et, par cet exemple, montrez clairement au reste des alliés que quiconque fera défection sera puni de mort. Une fois qu'ils le sauront, vous aurez moins souvent à négliger vos ennemis pour combattre vos propres alliés. »

XLI. Ainsi parla Cléon. Après lui Diodotos, fils d'Eucratès, qui, dans la précédente assemblée, avait vivement combattu le décret de mort contre les Mytiléniens, s'avança et parla en ces termes :

XLII. « Je ne saurais ni blâmer ceux qui ont proposé une nouvelle délibération au sujet des Mytiléniens, ni approuver ceux qui trouvent mauvais qu'on revienne plusieurs fois sur les affaires les plus importantes. Loin de là, je crois que les deux choses les plus contraires à une saine délibération sont la précipitation et la colère ¹ ; l'une provient, en général, du manque de sens,

¹ *Cupidinem atque iram, pessimos consultores* (Sall., Jug., 68).

l'autre de l'ignorance et de l'étroitesse de vues. Celui qui soutient que les discours n'éclairent pas les faits est ou dépourvu de raison, ou guidé par quelque intérêt personnel : dépourvu de raison, s'il se figure qu'il est quelque autre moyen de répandre la lumière sur l'avenir et les questions obscures ; guidé par l'intérêt, si, voulant conseiller quelque mesure honteuse et sentant son impuissance à bien dire sur ce qui n'est pas bien, il espère, par d'habiles calomnies, effrayer ses adversaires et ses auditeurs. Mais ceux-là sont les pires de tous qui se font un argument de l'imputation de vénalité. S'ils se contentaient d'accuser d'ignorance, l'orateur qui aurait eu le dessous pourrait emporter la réputation d'un homme sans talent ; sa probité, du moins, ne serait pas en cause ; mais, quand on ajoute l'accusation d'improbité, il devient suspect, même s'il gagne sa cause ; et, s'il la perd, il passe tout à la fois pour malhabile et malhonnête.

« La république n'a rien à gagner à ces manœuvres ; car la crainte éloigne d'elle les conseillers ; et tout n'en irait que mieux si de telles gens ne savaient manier la parole ; car ils entraîneraient l'État à bien moins de fautes. Un bon citoyen doit, au lieu d'effrayer son adversaire, combattre loyalement, à armes égales, et ne se montrer supérieur à lui que par l'éloquence. Dans une sage république, sans combler de nouveaux honneurs celui qui donne le plus de conseils utiles, on doit du moins ne rien retrancher de ceux dont il jouit ; et, loin qu'aucune peine y soit infligée à l'orateur malheureux, sa considération même doit être à l'abri de toute atteinte. De cette manière, celui qui a déjà réussi ne parlera pas contre son sentiment et ne flattera pas le

peuple en vue de nouveaux succès ; celui qui a échoué ne songera pas non plus à recourir aux mêmes moyens de flatterie pour se concilier la multitude.

XLIII. « Nous faisons ici tout le contraire : bien plus, sur le simple soupçon qu'un orateur est guidé par quelque intérêt, fussions-nous d'ailleurs persuadés qu'il donne les meilleurs conseils, jaloux des profits problématiques que nous supposons qu'il peut faire, nous frustrons par cela seul l'État d'avantages incontestables. Les choses en sont à ce point que les bons conseils, présentés sans détours, ne sont pas moins suspects que les mauvais ; si bien que si, d'un côté, celui qui veut faire adopter les mesures les plus funestes doit se concilier le peuple en le trompant, de l'autre, celui qui ouvre un avis utile est également obligé à mentir pour trouver créance. Grâce à tous ces raffinements, notre république est la seule qu'on ne puisse servir ouvertement et sans la tromper. Si l'on donne franchement un conseil utile, on est soupçonné d'en attendre quelque profit secret. Aussi, en présence de pareilles dispositions, sommes-nous obligés, quand nous portons la parole dans les questions les plus graves, de voir plus loin que vous, qui ne savez guère réfléchir mûrement ; d'autant mieux que nous sommes responsables des conseils que nous vous donnons, et que nous nous adressons à des auditeurs irresponsables. Si, du moins, celui qui ouvre un avis et celui qui s'y range avaient le même danger à courir, vos jugements seraient plus réfléchis. Mais, loin de là, s'il vous survient quelque échec, cédant au premier mouvement de colère, vous faites payer au conseiller seul la peine d'une opinion que vous avez partagée, d'une faute qui a été celle de la majorité.

XLIV. « Quant à moi, je n'ai pris la parole ni pour contredire, ni pour accuser personne au sujet des Mytiléniens. Car, si nous sommes sensés, ce n'est pas sur leurs fautes que doit s'établir la discussion, mais sur le meilleur parti à prendre pour nous-mêmes. Quand j'aurais démontré qu'ils sont coupables d'une manière absolue, je ne demanderais pas pour cela leur mort, si elle nous est inutile ; et, méritassent-ils quelque indulgence, je ne la réclamerais pas, si je n'y voyais avantage pour la république. Je crois que nous avons à délibérer sur l'avenir bien plus que sur le présent. Cléon invoque surtout l'utilité qu'il y aura, pour l'avenir, à infliger la peine de mort, afin de rendre les défections moins fréquentes ; et moi, la considération de vos intérêts à venir me conduit à une conclusion tout opposée. Je vous engage donc à ne pas vous laisser entraîner par ce que son opinion a de plausible à repousser ce qu'il y a de vraiment utile dans la mienne ; car ce qu'il a dit, mieux d'accord avec votre ressentiment actuel contre les Mytiléniens, vous semble plus juste et pourrait aisément vous entraîner ; mais il n'est point ici question de faire leur procès (on pourrait alors invoquer la justice), il ne s'agit que de délibérer à leur propos sur le parti le plus utile à prendre pour nous.

XLV. « Dans les États, la peine de mort est établie contre un grand nombre de crimes qui, loin d'égaliser le leur, n'en approchent même pas ; cependant l'espérance donne l'audace d'affronter ce péril, et tout homme qui court un pareil risque compte sur lui-même et sur la réussite de ses desseins. Il en est de même pour les villes : en vit-on jamais se révolter avec la pensée qu'elles ne trouveraient ni en elles-mêmes, ni dans

leurs alliances, des ressources suffisantes? Il est naturel à l'homme, aux États comme aux particuliers, de commettre des fautes; et il n'y a pas de loi qui puisse empêcher cela, puisqu'on a désormais parcouru toute la série des peines, les aggravant sans cesse, pour être moins exposé aux attentats des malfaiteurs. Il est même vraisemblable qu'autrefois, pour les plus grands crimes, les punitions étaient moins sévères; mais comme avec le temps on les affronta, la plupart aboutirent à la mort; et cependant on brave la mort elle-même. Il faut donc ou trouver quelque épouvantail plus terrible, ou reconnaître que la crainte des châtimens n'empêche rien. Le pauvre devient audacieux par nécessité; l'insolence et l'orgueil du pouvoir poussent le riche à l'ambition. Dans toutes les autres situations où l'homme est dominé par la passion, il cède à l'irrésistible entraînement du moment, et se laisse jeter au milieu des périls. A ces causes s'ajoutent inévitablement l'espérance et le désir: le désir commande, l'espérance le suit; celui-ci forme les desseins, celle-là suppose la facilité du succès, et tous les deux causent les plus grands désastres; d'autant mieux qu'ils cheminent sourdement, plus redoutables par cela même que les dangers visibles. A tout cela se joint la fortune, qui ne contribue pas moins à nous exalter; quelquefois une occasion se présente inopinément, et on se jette au milieu des hasards avec des moyens insuffisants. Les États surtout subissent ces entraînemens; cela se conçoit: il s'agit alors des plus puissans intérêts, la liberté ou la domination; et chaque citoyen, voyant tout un peuple avec lui, conçoit follement une plus haute idée de lui-même. En un mot, il est impossible, quand la nature humaine se porte

vivement à la poursuite d'un objet, qu'on puisse l'en détourner par l'autorité des lois ou par aucune autre crainte; il y aurait même par trop de simplicité à y prétendre.

XLVI. « Il ne faut donc pas, par trop de confiance dans l'efficacité de la peine de mort, prendre une résolution funeste; il ne faut pas fermer toute espérance aux villes révoltées, en déclarant qu'il n'y a plus de place pour le repentir, et qu'un prompt retour ne saurait expier leur crime. Songez que, dans l'état actuel, lorsqu'une ville rebelle se reconnaît dans l'impossibilité de vaincre, elle vient à composition lorsqu'elle est encore en état de payer les frais de la guerre et d'acquitter le tribut à l'avenir. Mais, avec une pareille politique, croyez-vous qu'il y ait une seule ville qui ne fasse de plus sérieux préparatifs et qui ne soutienne le siège jusqu'à la dernière extrémité, s'il n'y a aucune différence entre une prompte soumission et une résistance opiniâtre? N'y aura-t-il pas alors dommage pour nous-mêmes à prolonger nos dépenses devant une place assiégée, tout accord étant désormais impossible; à ne la prendre que ruinée, si nous nous en emparons, et à nous priver pour l'avenir des tributs que nous devons en attendre, tributs qui sont notre force contre nos ennemis? Ne compromettons donc pas nos propres intérêts en jugeant les coupables d'après les principes d'une justice rigoureuse; considérons plutôt comment nous pourrons, en ne punissant qu'avec une prudente modération, laisser aux villes assez de ressources pour nous fournir à l'avenir d'abondants tributs. N'espérons pas les maintenir par la rigueur des lois, mais par une active vigilance. Nous faisons actuellement le contraire

si un peuple libre, qui ne reste sous notre domination que par la force, a tenté, comme cela est naturel, de recouvrer son indépendance, lorsqu'il retombe sous notre joug nous croyons devoir le punir avec rigueur. Le mieux, avec des hommes libres, n'est pas de châtier sévèrement ceux qui se soulèvent, mais de les surveiller sévèrement avant leur défection, de prévenir chez eux même la pensée de la révolte, et, après les avoir subjugués, d'étendre le moins possible l'accusation.

XLVII. « Voyez à quelle lourde faute vous entraînerait sous ce rapport l'avis de Cléon. Maintenant, dans toutes les villes, le peuple vous est favorable; il ne s'associe pas à la révolte des chefs, ou, s'il y est forcé, il devient bientôt l'ennemi de ceux qui l'ont entraîné à la défection; aussi, dans chaque ville ennemie, avez-vous, en attaquant, le peuple pour allié. Mais si vous exterminatez la population de Mytilène, qui n'a pas pris part à la défection, et qui, dès qu'elle a eu des armes, vous a livré spontanément la ville, vous commettrez premièrement une injustice, en tuant ceux qui ont été favorables à votre cause; ensuite vous ferez pour l'aristocratie ce qu'elle désire le plus: dès qu'elle aura soulevé une ville, elle verra aussitôt le peuple prendre parti pour elle, du moment où vous aurez montré d'avance que la même peine attend les innocents et les coupables. Le peuple même fût-il coupable, il faudrait feindre de l'ignorer, afin de ne pas mettre contre nous la seule classe qui nous reste encore fidèle. En un mot, je crois qu'il est bien plus avantageux, pour le maintien de votre domination, de supporter volontairement une injustice que d'exterminer justement ceux que vous

devez ménager. Il n'est pas possible que la justice et l'intérêt s'accordent, comme le prétend Cléon, à réclamer leur châtement.

XLVIII. « Quant à vous, reconnaissez que c'est là ce qu'il y a de mieux : cédez, non point à la pitié et à l'indulgence, sentiments auxquels je ne veux pas non plus que vous vous laissiez entraîner, mais aux raisons que je vous ai fait entendre ; jugez avec calme les Mytiléniens que Pachès vous a envoyés comme les plus coupables, et laissez les autres dans leurs foyers. Voilà ce qui est véritablement avantageux pour l'avenir et inquiétant dès à présent pour vos ennemis ; car on prend plus d'avantage sur ses adversaires en agissant avec une sage maturité, qu'en recourant à des mesures énergiques, mais inconsidérées. »

XLIX. Ainsi parla Diodote. Après ces discours, où les raisons se balançaient, le même conflit d'opinions se produisit chez les Athéniens. Les suffrages se partagèrent à peu près ; cependant l'avis de Diodote prévalut. Aussitôt on envoya en toute hâte une seconde trième ; car on craignait qu'elle ne fût devancée par la première et ne trouvât la ville massacrée. L'autre avait un jour et une nuit d'avance ¹. Les députés mytiléniens approvisionnèrent le vaisseau de vin et de farine, et promirent une forte récompense à l'équipage s'il gagnait l'autre bâtiment de vitesse. Les matelots, en effet, firent une telle diligence que, tout en manœuvrant, ils mangeaient leur farine pétrie avec du vin et l'huile, et se relevaient pour ramer et dormir tour à tour. Heu-

¹ En effet, Thucydide a dit précédemment que les Athéniens s'étaient repentis le lendemain du jour où fut rendu le premier décret.

reusement ils n'eurent aucun vent contraire ; d'ailleurs, le premier vaisseau, chargé d'une horrible mission, ne pressait pas sa marche ; le second, grâce à cette diligence, ne fut devancé que du temps qu'il fallut à Pachès pour lire le décret et se préparer à l'exécuter. La seconde trirème aborda alors et empêcha le massacre. Telle fut l'imminence du danger que courut Mytilène.

L. Les autres Mytiléniens que Pachès avait envoyés, comme les principaux auteurs de la défection, furent mis à mort sur l'avis de Cléon ; ils étaient un peu plus de mille ¹ ; on rasa les fortifications des Mytiléniens et on confisqua leur flotte. Dans la suite, au lieu d'imposer un tribut aux Lesbiens, les Athéniens partagèrent leur territoire, celui de Méthymne excepté, en trois mille lots : trois cents furent réservés et consacrés aux dieux ² ; le reste fut tiré au sort entre des citoyens d'Athènes qu'on envoya en prendre possession. Les Lesbiens, moyennant une redevance annuelle fixée à deux mines ³ pour chaque lot, continuèrent à les cultiver. Les Athéniens s'emparèrent aussi des places que les Mytiléniens possédaient sur le continent et les soumi-

¹ Pachès eut, peu de temps après, à rendre compte de sa conduite pendant ce commandement, et se perça de son épée pour échapper à une condamnation (PLUTARQUE, *Nicias*, 6).

² Chez les Grecs et les Romains on attribuait ainsi aux dieux des terres, qui faisaient partie du domaine public ; elles étaient affermees à des particuliers, sous la condition d'entretenir les temples et de fournir aux frais du culte (voir ARIST., *Polit.*, VII, 10). Souvent aussi des particuliers consacraient aux dieux une propriété, dont ils continuaient cependant à jouir, eux et leurs descendants. C'était un moyen d'en rendre la possession plus stable (XÉNOPH., *Anab.*, V, 3).

³ La mine valait cent drachmes, environ quatre-vingt-dix fr.

rent à leur domination. Tels furent les événements de Lesbos ¹.

LI. Le même été, après la prise de Lesbos, les Athéniens, sous la conduite de Nicias, fils de Nicéراتos, firent une expédition contre l'île de Minoa, située en face de Mégare ². Elle servait de fort aux Mégariens, qui y avaient construit une tour. Le dessein de Nicias était d'y établir pour les Athéniens une station fortifiée, plus à portée que Boudoron et Salamine, pour empêcher les Péloponnésiens de faire de là des expéditions clandestines et d'envoyer, comme ils l'avaient fait précédemment ³, des galères et des bâtiments armés en course. Il voulait en même temps intercepter toute importation à Mégare. Il s'empara d'abord par mer, au moyen de machines de guerre, de deux tours avancées qui dépendaient de Nisée, et rendit ainsi libre le passage entre l'île de cette place. Puis il fortifia la partie par où l'on pouvait, du continent, introduire des secours au moyen d'un pont jeté sur les marais ; car l'île est peu éloignée de la terre ferme. Tout cela fut l'ouvrage de quelques jours. Il fortifia ensuite l'île, y laissa garnison, et rentra avec son armée.

LII. Dans le cours de cet été, et vers la même époque, les Platéens, manquant de vivres, et dans l'impossibilité de continuer la résistance, se rendirent aux Péloponnésiens ; voici dans quelles circonstances : les assiégeants donnèrent un assaut que les Platéens ne

¹ Les séditions qui plus tard s'élevèrent à Lesbos semblent prouver que les trois mille colons athéniens ne s'y établirent pas définitivement ; n'ayant rien à faire, ils durent vite regretter l'active oisiveté de la place publique.

² En face de Nisée, port de Mégare.

³ Lors de la tentative de Cnémos et de Brasidas contre Salamine.

furent pas en état de repousser. Le général lacédémonien reconnut leur faiblesse ; mais il ne voulait pas prendre la ville de vive force ; car ses instructions portaient qu'il fallait que, si l'on venait un jour à traiter avec les Athéniens, à la condition de rendre réciproquement les places prises dans la guerre ¹, Platée ne pût entrer dans ces restitutions, comme s'étant donnée elle-même aux Lacédémoniens. Il envoya donc un héraut déclarer que, s'ils remettaient volontairement la place et consentaient à prendre les Lacédémoniens pour juges, tout en sévissant contre les coupables, on ne condamnerait personne sans jugement. Sur cette déclaration du héraut, les assiégés, réduits alors à la dernière extrémité, rendirent la ville. Les Péloponnésiens leur fournirent des vivres pendant quelques jours, en attendant que les juges, au nombre de cinq, fussent venus de Lacédémone. A leur arrivée, on n'établit contre les Platéens aucun chef d'accusation ; on se contenta de les faire venir et de leur demander si, dans la guerre actuelle, ils avaient rendu quelque service aux Lacédémoniens et à leurs alliés. Ils répondirent qu'ils demandaient à s'étendre davantage sur leur justification, et chargèrent de leur défense deux des leurs, Astymachos, fils d'Asopolaos, et Lacon, fils d'Aïmnestos, proxène des Lacédémoniens. Ceux-ci s'avancèrent et parlèrent ainsi :

LIII. « Nous vous avons livré notre ville, Lacédémoniens, confiants dans votre parole. Ce n'est pas là le

¹ Telle fut, en effet, une des conditions de la paix de Nicias. — Lorsque les Platéens réclamèrent la possession de leur ville, les Thébains répondirent qu'elle n'avait pas été prise de vive force, mais s'était donnée à eux ; et ils la gardèrent.

jugement sur lequel nous comptions : nous attendions plus de respect de la légalité ; et, si nous avons accepté des juges, si nous n'en avons pas voulu d'autres que vous qui allez prononcer sur notre sort, c'était dans la persuasion qu'auprès de vous surtout nous trouverions justice. Mais, maintenant, nous craignons bien d'avoir manqué doublement notre but : car nous soupçonnons (et cela n'est que trop vraisemblable) que nous avons à nous défendre contre le dernier supplice, et que nous ne vous trouverons pas exempts de partialité. Ce qui confirme nos craintes, c'est premièrement qu'on n'a formulé contre nous aucune accusation régulière que nous puissions réfuter, puisque c'est nous-mêmes qui avons dû demander à parler ; ensuite on ne nous adresse qu'une courte question, ménagée de telle sorte que, si notre réponse est conforme à la vérité, elle nous condamne, et si nous mentons, l'évidence est contre nous. De quelque côté que nous nous tournions, l'embarras est le même ; aussi, quelque danger qu'il y ait à parler, nous sommes forcés à suivre ce parti, qui nous paraît encore le plus sûr ; car, si nous gardions le silence dans la situation où nous sommes, on pourrait nous le reprocher et croire qu'en parlant nous avons chance de nous sauver.

« A toutes nos perplexités se joint la difficulté de vous persuader : si nous étions inconnus les uns des autres, nous pourrions invoquer en notre faveur le témoignage de faits que vous ignoreriez ; mais, tout au contraire, nous allons parler à des hommes à qui tout est connu. Ce que nous craignons, ce n'est pas que, préjugant l'infériorité de nos mérites à l'égard des vôtres, vous ne nous en fassiez un crime, mais bien que,

dans le but de complaire à d'autres, vous ne nous faisiez plaider une cause déjà jugée.

LIV. « Néanmoins, après avoir exposé quels sont, dans notre différend avec les Thébains, nos droits en regard de vous et des autres Grecs, nous rappellerons nos services et tâcherons de vous persuader. A cette courte question : « Si, dans cette guerre, nous avons fait quelque bien aux Lacédémoniens et à leurs alliés, » nous répondons que, si vous nous interrogez comme ennemis, nous ne sommes pas coupables de ne pas vous avoir fait de bien, et que, si vous nous regardez comme amis, la faute est bien plutôt à vous d'être venus nous combattre. Soit dans la paix, soit dans la guerre contre le Mède, nous nous sommes montrés irréprochables ; en effet, ce n'est pas nous qui, dernièrement, avons les premiers rompu la paix ; et jadis on nous vit, seuls des Béotiens, combattre avec vous pour la liberté de la Grèce ¹. Habitant le continent, nous avons néanmoins pris part au combat naval d'Artémisium. Dans la bataille livrée sur notre territoire, nous étions également avec vous et Pausanias. Tous les autres dangers qui ont pu menacer la Grèce à cette époque, nous les avons partagés dans la mesure de nos forces ; et vous-mêmes, en particulier, Lacédémoniens, quand une immense terreur enveloppait Sparte, quand, après le tremblement de terre, les Hilotes révoltés s'enfermèrent dans Ithome, vous avez vu arriver à votre secours le tiers de nos forces. De tels services ne doivent point être oubliés.

LV. « Voilà ce que nous avons cru devoir faire jadis,

¹ Hérodote dit, en effet, ix, 28, que les Platéens envoyèrent six cents hommes à l'armée de Pausanias ; mais ils ne prirent pas part au combat.

dans ces occasions mémorables. Si, depuis lors, nous sommes devenus ennemis, la faute en est à vous. Quand, opprimés par les Thébains, nous avons dû recourir à une alliance, vous nous avez repoussés ; vous nous avez conseillé de nous tourner vers les Athéniens, sous prétexte qu'ils étaient près de nous, et que vous étiez trop éloignés. Et pourtant, dans la guerre, vous n'avez reçu de nous aucune injure grave ; vous n'en aviez aucune à redouter. Sans doute, nous avons refusé de nous détacher des Athéniens, malgré vos injonctions ; mais il n'y a là aucun crime : ils nous avaient secourus contre les Thébains, quand vous refusiez d'agir ; il eût été mal de les trahir ensuite, surtout après avoir éprouvé leurs bienfaits, après avoir réclamé nous-mêmes leur alliance dans un moment de détresse, et obtenu chez eux le droit de cité ; notre devoir était, au contraire, de déférer avec empressement à leurs ordres. Quant aux entreprises auxquelles vous avez les uns et les autres entraîné vos alliés, s'il en est de répréhensibles, la faute n'en est pas à ceux qui vous ont suivis, mais à vous, qui les dirigiez dans des actes condamnables.

LVI. « Les Thébains sont coupables envers nous de nombreuses violences ; vous connaissez la dernière, cause de nos malheurs actuels : contre des hommes qui avaient occupé notre ville en pleine paix, au milieu d'une fête, nous étions en droit de sévir, d'après cette loi partout en vigueur qui permet de repousser l'agresseur. Il ne serait pas juste maintenant que nous eussions à souffrir à cause d'eux. Car, si vous soumettez la justice à votre utilité actuelle et à leur haine, vous vous montrerez, non pas juges intègres, mais esclaves de l'intérêt. Et d'ailleurs, si les Thébains paraissent vous être

utiles aujourd'hui, nous vous l'étions bien plus autrefois, nous et les autres Grecs, lorsque vous étiez dans un plus grand péril. Maintenant, en effet, c'est vous qui, par vos agressions, vous rendez redoutables aux autres ; mais, à cette époque, quand le barbare apportait à tous la servitude, les Thébains étaient avec lui. Il est donc juste que notre faute actuelle, si toutefois il y a eu faute, soit compensée par notre dévouement d'alors. Vous trouverez même que le service est comparativement supérieur, eu égard surtout aux circonstances ; car, à ce moment, bien peu des Grecs opposaient quelque bravoure à la puissance de Xerxès. Alors on comblait d'éloges ceux qui, au lieu de se préoccuper de leur propre intérêt et de leur sécurité personnelle, au milieu de l'invasion, affrontaient volontairement les périls, épris de la plus noble ambition. Nous fûmes de ce nombre : comblés alors des premiers honneurs, nous avons à craindre aujourd'hui de périr, pour avoir suivi les mêmes principes, pour avoir cédé au sentiment de justice qui nous attachait aux Athéniens plutôt qu'à l'intérêt qui nous portait vers vous. Et pourtant on doit toujours porter le même jugement sur les mêmes actes, et songer que la seule chose vraiment avantageuse, c'est que des alliés honnêtes obtiennent pour leurs vertus une récompense assurée, et que même l'intérêt actuel soit subordonné à ce principe.

LVII. « Réfléchissez aussi qu'aujourd'hui votre honnêteté est citée en exemple chez la plupart des Grecs¹.

¹ Bloomfield fait remarquer avec raison que cette réputation était bien imméritée. Indépendamment du massacre des neutres et de la destruction de Platée, aucun crime ne leur coûta jamais pour satisfaire leur ambition.

Si vous portez sur nous une sentence inique, le jugement que vous allez prononcer, vous si illustres, contre nous qui ne sommes pas non plus sans quelque valeur, ne sera pas enseveli dans l'obscurité. Prenez garde dès lors qu'on ne juge sévèrement une condamnation prononcée contre des hommes courageux par vous plus courageux encore, et qu'on ne s'afflige à la vue de nos dépouilles suspendues dans les temples publics de la Grèce dont nous fûmes les bienfaiteurs. On ne verra pas sans stupeur Platée détruite par les Lacédémoniens, Platée inscrite par vos pères sur le trépied de Delphes, en témoignage de sa valeur, et effacée par vous, pour complaire aux Thébains, du milieu de la Grèce avec tous ses habitants. Voilà donc à quel degré d'infortune nous en sommes venus ! Si les Mèdes l'eussent emporté, nous étions perdus ; et aujourd'hui nous nous voyons préférer les Thébains par vous qui nous étiez si chers autrefois ! Nous avons eu à lutter contre les deux extrémités les plus terribles, naguère la mort par la faim, si nous ne livrions pas notre ville, et maintenant un jugement capital. Nous voici abandonnés de tous : Platée, après avoir montré en faveur des Grecs une audace au-dessus de ses forces, est aujourd'hui délaissée sans secours. De nos alliés d'autrefois, aucun ne vient à notre aide, et vous, Lacédémoniens, vous notre seul espoir, nous craignons que vous ne nous fassiez défaut.

LVIII. « Cependant, au nom des dieux témoins autrefois de notre alliance, au nom de notre dévouement pour les Grecs, nous vous supplions de vous laisser fléchir et de revenir sur les résolutions qu'ont pu vous inspirer les Thébains. Exigez que, par une juste réci-

procité, ils vous laissent épargner ceux qu'il serait indigne de vous de faire périr ; sachez mériter une reconnaissance honnête¹ au lieu d'une gratitude honteuse² ; ne prenez pas pour vous le déshonneur afin de complaire aux autres. Il faut peu de temps pour détruire nos corps ; mais il sera difficile d'effacer l'infamie d'un tel acte ; car ce ne sont pas des ennemis que vous punirez en nous, ce qui serait justice ; ce sont des amis que la nécessité a réduits à vous combattre.

« Ainsi, en nous garantissant la vie, vous remplirez un devoir sacré de justice ; vous songerez, avant de prononcer, que nous nous sommes livrés volontairement et en tendant vers vous nos mains suppliantes ; que, dès lors, le droit public de la Grèce ne permet pas de nous mettre à mort ; et qu'enfin nous vous avons de tout temps obligés. Tournez vos regards vers les tombeaux de vos pères, morts sous les coups des Mèdes et ensevelis dans nos campagnes³ : chaque année nous consacrons des vêtements⁴ en leur honneur, avec toutes les solennités d'usage ; nous leur offrons les prémices de tous les fruits de la terre ; amis, nous leur apportons les dons d'une terre amie ; alliés, nous honorions en eux d'anciens compagnons d'armes. Vous

¹ Celle des Platéens.

² La reconnaissance que leur témoigneraient les Thébains pour le massacre des Platéens.

³ Du temps de Strabon, on montrait encore ces tombeaux à Platée.

⁴ On trouve très-peu de passages dans les auteurs anciens qui aient rapport à cette coutume de consacrer des vêtements aux morts. Cependant Tacite (*Ann.*, III, 2) raconte que les colonies traversées par les cendres de Germanicus brûlaient des vêtements et des parfums en son honneur.

ferez tout le contraire, si vous ne jugez pas comme il convient : songez-y bien ; quand Pausanias leur donna la sépulture, il crut les déposer dans une terre amie, à la garde d'hommes dévoués ; et vous, en nous mettant à mort, en déclarant thébain le territoire de Platée, que feriez-vous autre chose qu'abandonner vos pères, vos parents, dans une terre ennemie, au milieu de leurs meurtriers, et les dépouiller des honneurs qui leur sont rendus aujourd'hui. Bien plus, vous réduirez en servitude la terre où les Grecs ont conquis leur liberté ; vous rendrez déserts les temples des dieux qu'ils ont invoqués, lorsqu'ils vainquirent les Mèdes ; vous frustrerez ces dieux des sacrifices que nous leur offrons à l'exemple de nos pères fondateurs de leurs temples.

LIX. « Non, Lacédémoniens ; cela serait indigne de votre gloire, contraire au droit commun de la Grèce, injurieux pour vos ancêtres ; vous ne voudrez pas, pour satisfaire une haine étrangère, sans avoir reçu vous-mêmes aucune injure, nous égorger, nous, vos bienfaiteurs ; vous nous épargnerez ; vous vous laisserez fléchir et toucher par la pitié ; — la prudence même vous le conseille ; — vous songerez combien est terrible la peine qui nous menace ; vous songerez aussi quels sont les hommes qu'elle doit frapper, et combien il est difficile de prévoir sur qui doit un jour tomber le malheur, même immérité.

« Pour nous, pressés par la nécessité, et nous conformant à notre situation, nous invoquons les dieux qu'adorent en commun tous les Grecs sur les mêmes autels¹ ; nous les supplions de vous rendre sensibles à nos

¹ Par exemple, à Delphes, à Olympie.

prières ; nous vous conjurons, au nom de vos pères, de ne pas oublier les serments qu'ils ont faits. Suppliants des tombeaux de vos ancêtres, nous implorons ces héros qui ne sont plus, pour n'être point abandonnés à la discrétion des Thébains et livrés aux plus cruels des ennemis, nous vos amis dévoués. Menacés aujourd'hui du sort le plus cruel, nous vous rappelons le jour où nous nous sommes signalés avec vos pères par les actions les plus éclatantes.

« Pour terminer ce discours, — car il le faut enfin, quelque difficile que ce soit dans notre situation, puisque, avec nos dernières paroles, approche peut-être la fin de notre existence, — nous vous déclarons, en finissant, que ce n'est point aux Thébains que nous avons livré notre ville ; car nous eussions préféré de beaucoup mourir par la faim, la plus ignominieuse de toutes les morts. C'est à vous que nous nous en sommes remis avec confiance : il est donc juste, si nous ne pouvons vous fléchir, de nous rétablir dans l'état où nous étions et de nous laisser choisir nous-mêmes les chances du péril. Nous vous adjurons en même temps, nous qui fûmes les plus zélés défenseurs de la Grèce, de ne pas nous livrer de vos propres mains, au mépris de votre foi et de nos supplications, aux Thébains nos mortels ennemis. Soyez nos sauveurs ; ne nous perdez pas, au moment même où vous affranchissez le reste des Grecs. »

LX. Ainsi parlèrent les Platéens. Les Thébains craignirent que les Lacédémoniens ne fissent quelque concession, à la suite de ce discours ; ils s'avancèrent et dirent qu'ils voulaient aussi parler, puisque, contre leur avis, on avait permis aux Platéens de faire une

réponse plus étendue que ne le comportait la question qui leur était adressée. On le leur accorda, et ils s'exprimèrent ainsi :

LXI. « Nous n'aurions pas demandé la parole si les Platéens avaient eux-mêmes répondu brièvement à la question ; s'ils ne s'étaient retournés contre nous pour nous accuser ; si, enfin, ils n'étaient sortis du sujet pour faire, à propos d'eux-mêmes, et sur des faits qui n'étaient pas en cause, une longue apologie et un éloge pompeux de ce que personne ne blâmait. Il nous faut maintenant répondre à leurs accusations et réfuter les louanges qu'ils se donnent, afin qu'ils ne tirent avantage ni de nos fautes, ni de leur gloire, et que vous ne prononciez qu'après avoir entendu la vérité sur les uns et les autres.

« Voici quelle fut la cause première de nos divisions avec eux : c'est nous qui, après avoir occupé le reste de la Béotie, avons colonisé Platée, ainsi que quelques autres places où nous nous étions établis en chassant une population mêlée qui les occupait. Mais les Platéens refusèrent, contrairement aux conventions primitives, de reconnaître notre suprématie ; s'isolant du reste des Béotiens, ils ont violé les lois de nos pères ; quand nous avons voulu les contraindre à les observer, ils se sont alliés aux Athéniens, et, avec eux, ils nous ont fait bien des maux, que nous leur avons rendus.

LXII. « Ils prétendent que, lors de l'invasion des barbares en Grèce, seuls des Béotiens ils n'ont pas pris parti pour les Mèdes ; c'est à ce titre surtout qu'ils s'exaltent eux-mêmes et nous décrient. Nous prétendons, nous, que, s'ils n'ont pas été du parti des Mèdes, c'est que les Athéniens n'en étaient pas, et que le jour

où les Athéniens, dans la même pensée de domination, attaquèrent les Grecs, eux seuls parmi les Béotiens ont pris parti pour Athènes. Considérez cependant dans quelles circonstances nous avons, les uns et les autres, tenu cette conduite : notre ville n'était alors gouvernée ni par une oligarchie qui respectât l'égalité devant la loi, ni par l'autorité du peuple : elle subissait ce qu'il y a de plus contraire au règne de la loi et à une sage administration, ce qui se rapproche le plus de la tyrannie : un petit nombre de citoyens disposaient seuls de toutes choses. Ce sont eux qui, dans l'espoir d'accroître encore leur propre puissance, si le Mède avait l'avantage, continrent le peuple par la force et donnèrent entrée aux barbares. Ainsi la nation, prise dans son ensemble, n'était pas maîtresse d'elle-même quand elle tint cette conduite ; il n'est donc pas juste de lui imputer une faute commise lorsqu'elle n'était point sous l'empire des lois. Ce qu'il faut considérer, c'est notre attitude après le départ du Mède et le rétablissement des lois. Lorsque, plus tard, les Athéniens attaquèrent la Grèce et tentèrent en particulier de soumettre notre pays ; lorsque déjà, grâce aux séditions, ils en occupaient la plus grande partie, nous les avons combattus à Coronée ; vainqueurs, nous avons affranchi la Béotie. Maintenant, nous coopérons activement à l'affranchissement général en fournissant de la cavalerie et des secours de toute sorte, dans une plus forte proportion qu'aucun autre des alliés. Voilà notre réponse à l'accusation de Médisme.

LXIII. « C'est bien plutôt vous qui avez trahi les Grecs, et mérité tous les châtimens ; nous allons tâcher de le démontrer : c'est, dites-vous, pour vous

venger de nous, que vous êtes devenus alliés et citoyens d'Athènes. Mais alors il fallait vous borner à appeler les Athéniens contre nous et ne pas marcher avec eux contre les autres Grecs ; vous le pouviez, quand bien même ils eussent voulu vous contraindre, puisque vous aviez antérieurement contracté avec les Lacédémoniens, contre les Mèdes, une alliance dont vous vous réclamez sans cesse. Cette alliance suffisait du moins pour arrêter notre marche contre vous, et, ce qui est d'un grand poids, pour vous permettre de délibérer sans crainte. Mais vous avez choisi volontairement, et avant d'y être forcés, le parti des Athéniens. Et vous prétendez qu'il eût été honteux de trahir vos bienfaiteurs ! Il était bien plus honteux et plus injuste de vous montrer traîtres à tous les Grecs, à qui vous liaient vos serments, qu'aux Athéniens seuls. Ceux-ci travaillent à l'asservissement de la Grèce, ceux-là à son affranchissement. Et d'ailleurs votre reconnaissance a été au delà du service reçu ; elle vous a couverts de honte : car c'est pour repousser l'oppression, dites-vous, que vous les avez appelés à votre secours, et c'est pour opprimer les autres que vous vous êtes faits leurs complices. Il est honteux sans doute de ne pas témoigner une reconnaissance égale au service, mais non de se refuser à reconnaître par la violence une dette de justice.

LXIV. « Vous avez prouvé clairement que, si vous seuls ne vous êtes pas ralliés au parti des Mèdes, ce n'était point dans l'intérêt des Grecs, mais parce que les Athéniens ne s'y étaient pas rangés. Vous avez voulu les imiter et faire le contraire des autres. Et vous prétendez ici tirer avantage du bien que vous avez fait pour leur complaire ! Cela n'est pas juste : puisque vous

avez préféré les Athéniens, partagez avec eux les chances de la guerre, et ne mettez pas en avant l'alliance d'autrefois, comme devant vous sauver aujourd'hui. Vous y avez renoncé ; en la violant, vous avez concouru à l'asservissement des Éginètes et de quelques-uns de ceux qui l'avaient jurée avec vous, bien loin de vous opposer à ces violences ; et cela volontairement, sous l'empire des lois qui vous régissent encore aujourd'hui, sans y être, comme nous, forcés par personne. La dernière invitation que nous vous avons faite, avant le siège, de rester en paix et de garder la neutralité, vous l'avez rejetée. Qui donc, plus que vous, doit être odieux à tous les Grecs ? vous qui ne faites parade d'honnêteté que pour leur nuire ! Le bien que vous prétendez avoir fait autrefois, vous venez de montrer qu'il ne vous appartenait pas ; vous avez dévoilé jusqu'à l'évidence l'invariable penchant de votre nature ; car vous avez suivi les Athéniens dans la voie de l'injustice. Ceci soit dit pour prouver que notre alliance avec les Mèdes fut forcée, et la vôtre avec les Athéniens toute volontaire.

LXV. « Quant à la dernière violence que vous nous reprochez, l'attaque de votre ville, contrairement au droit, en pleine paix et dans un jour de fête, nous ne croyons pas, même en cela, avoir plus de torts que vous. Si de nous-mêmes nous étions venus attaquer votre ville et ravager votre territoire en ennemis, nous serions coupables ; mais si ce sont vos citoyens les plus considérables par la fortune et la naissance qui, pour vous détacher d'une alliance étrangère et vous réunir sous les antiques lois communes à tous les Béotiens, nous ont spontanément appelés, quel

peut être notre tort ? Les instigateurs sont plus coupables que ceux qui les suivent ; mais, à notre avis, il n'y a eu faute ni de leur part, ni de la nôtre. Citoyens comme vous et ayant plus à risquer, ils nous ont ouvert leurs remparts ; ils nous ont introduits dans leur ville en amis, non en ennemis ; ils voulaient que ceux d'entre vous qui étaient mauvais ne le devinssent pas davantage, et que les bons fussent traités comme ils le méritaient ; leur but était de vous ramener à de meilleurs sentiments ; bien loin d'enlever les citoyens à leur patrie, ils vous faisaient rentrer dans la commune famille, en vous conciliant l'amitié générale, sans vous créer aucun ennemi.

LXVI. « La preuve que nous n'agissions point en ennemis, c'est que, loin de maltraiter personne, nous avons tout d'abord invité à se joindre à nous ceux qui voudraient se gouverner suivant les anciennes lois communes à tous les Béotiens. Vous avez accédé volontiers à ces propositions, et, après avoir fait un accord avec nous, vous êtes d'abord restés en repos ; mais ensuite, quand vous avez reconnu que nous étions en petit nombre, vous n'avez pas imité notre conduite à votre égard. — Et quand bien même il vous eût semblé que c'était un forfait inouï d'être entrés sans l'aveu de votre populace, cela ne vous justifierait point. — Au lieu de nous engager à sortir, sans recourir à la violence, vous êtes tombés sur nous au mépris de la convention. Ce qui nous indigné surtout, ce n'est pas le massacre de ceux que vous avez tués dans la mêlée (ils ont péri victimes en quelque sorte du droit de la guerre) ; mais ceux qui vous tendaient des mains suppliantes, que vous aviez ris vivants, à qui vous nous

aviez promis ensuite de laisser la vie, les avoir égorgés contre toutes les lois, n'est-ce pas une atrocité ? Et, après avoir commis ainsi trois crimes coup sur coup : infraction de l'accord, massacre après coup des prisonniers, violation de la promesse que vous nous aviez faite de ne pas les tuer, si nous respections vos campagnes, vous nous accusez d'avoir enfreint les lois, et vous prétendez échapper au châtement de vos crimes ! Non, assurément, si du moins les Lacédémoniens jugent avec équité. Mais vous recevrez le prix de tous ces forfaits.

LXVII. « Nous sommes entrés dans ces détails, ô Lacédémoniens, et pour vous et pour nous-mêmes ; pour vous, afin que vous sachiez que vous les condamnerez justement ; pour nous-mêmes, afin d'établir que notre vengeance est plus légitime encore. Ne vous laissez pas fléchir au récit de leurs anciennes vertus, s'il est vrai qu'ils en aient montré jamais ; car, si ces vertus sont une recommandation pour les opprimés, elles appellent un double châtement sur ceux qui commettent quelque infamie, parce qu'il leur appartenait d'autant moins de faillir. Qu'il ne leur serve de rien de gémir, d'invoquer la pitié, d'en appeler aux tombeaux de vos pères et à leur propre délaissement ; car nous leur opposons notre jeunesse bien plus cruellement traitée par eux ; nous dirions le massacre de ceux dont les pères ont péri à Coronée en voulant rallier la Béotie à votre cause ; nous invoquerions ceux qui gémissent aujourd'hui, vieillards délaissés ; et tant de maisons désertes, qui vous supplient bien plus justement de leur accorder vengeance ! On a droit à la pitié quand on souffre sans l'avoir mérité ; mais quand des hommes

souffrent justement, comme ceux-ci, il y a lieu au contraire de se réjouir.

« S'ils sont délaissés, ils le doivent à eux seuls ; ils avaient les meilleurs alliés, et ils les ont repoussés volontairement. Sans avoir été offensés par nous, ils ont foulé aux pieds le droit et obéi à la haine bien plus qu'à la justice ; même le châtement qu'ils vont recevoir n'égalera pas leur crime, car ils seront punis suivant les lois. Enfin, il n'est pas vrai, comme ils le prétendent, qu'ils nous aient tendu, au milieu du combat, une main suppliante ; mais ils s'en sont remis eux-mêmes, par un accord, aux décisions de la justice.

« Prenez donc en main, Laédémoniens, la défense du droit commun de la Grèce, violé par eux ; accordez-nous une légitime récompense en retour du zèle que nous avons montré, nous victimes de ce droit méconnu ; ne vous laissez pas séduire par leurs discours jusqu'à nous repousser ; montrez aux Grecs, par un exemple, que ce n'est point à l'éloquence que vous accordez des prix, mais aux actions : quand elles sont bonnes, il suffit de les énoncer en peu de mots ; mauvaises, les discours ornés et les belles paroles ne sont qu'un masque dont on les couvre. Si, au contraire, tous ceux qui ont le pouvoir, comme vous l'avez maintenant, sévissent contre les coupables ; si vous rendez une sentence qui, comme exemple, s'applique à tous en même temps, on cherchera moins désormais à faire de beaux discours sur des actes injustes. »

LXVIII. Ainsi parlèrent les Thébains. Les juges la-cédémoniens crurent que le mieux pour eux était de s'en tenir à la question proposée : « Si les Platéens leur avaient rendu quelque service pendant la guerre. » En

effet, ils les avaient engagés primitivement à rester en repos, conformément au traité conclu avec Pausanias, après l'invasion des Mèdes ; puis, avant l'investissement de la place, ils leur avaient proposé de rester neutres, d'après les stipulations du même traité, ce qui n'avait pas été accepté ; ils pensaient donc que les Platéens, en rompant le traité, s'étaient, de propos délibéré, exposés au mal qu'on leur avait fait. Ils les firent venir, et demandèrent de nouveau à chacun d'eux : « si, dans le cours de la guerre, ils avaient fait quelque bien aux Lacédémoniens et à leurs alliés. » Sur leur réponse négative, ils étaient emmenés et mis à mort. Personne ne fut excepté. Il n'y eut pas moins de deux cents Platéens égorgés ; vingt-cinq Athéniens, assiégés avec eux, subirent le même sort ; les femmes furent réduites en servitude.

Quant à la ville, les Thébains la donnèrent à habiter, pendant un an environ, à des Mégariens chassés de leur patrie par une sédition, et à ceux des Platéens leurs partisans qui avaient survécu ; mais ensuite ils la rasèrent tout entière jusqu'aux fondements. Avec les matériaux, ils élevèrent, près du temple de Junon, une hôtellerie de deux cents pieds de long, ayant tout autour des appartements hauts et bas. Ils firent entrer dans cette construction les toits et les portes des maisons de Platée ; ils employèrent le fer et l'airain à des lits qui furent consacrés à Junon, et bâtirent en l'honneur de cette déesse un temple de pierre de cent pieds. Les terres furent confisquées et affermées pour dix ans au profit des Thébains.

Si les Lacédémoniens traitèrent les Platéens avec une telle rigueur, ce fut en quelque sorte, ou plutôt ce fut

uniquement pour complaire aux Thébains, dont ils croyaient avoir besoin dans la guerre qui venait alors de commencer.

Ainsi périt Platée, quatre-vingt-treize ans après être entrée dans l'alliance d'Athènes.

LXIX. Cependant les quarante vaisseaux péloponnésiens qui étaient allés secourir Lesbos et qui fuyaient alors au large, poursuivis par les Athéniens, essuyèrent à la hauteur de l'île de Crète une tempête qui les dispersa. Ils regagnaient en désordre les côtes du Péloponnèse, lorsqu'ils rencontrèrent à Cyllène treize trirèmes de Leucade et d'Ambracie, sous les ordres de Brasidas, fils de Tellis, envoyé comme conseiller auprès d'Alcidas. Les Lacédémoniens, ayant manqué leur projet sur Lesbos, voulaient augmenter leur flotte et faire voile vers Corcyre alors en proie aux séditions ; comme les Athéniens n'avaient alors que douze bâtiments à Naupacte, leur but était de les devancer avant qu'ils eussent pu envoyer d'Athènes des vaisseaux de renfort. Brasidas et Alcidas disposèrent donc tout pour cette entreprise.

LXX. Les troubles de Corcyre avaient commencé au retour des citoyens faits prisonniers au combat naval d'Épidamne. Les Corinthiens les avaient relâchés, disait-on, moyennant une rançon de huit cents talents, garantie par leurs proxènes ; mais en réalité ils avaient obtenu d'eux l'engagement de leur soumettre Corcyre. Et, en effet, ils se mirent à intriguer et à circonvenir chacun des citoyens, pour détacher la ville des Athéniens. Deux vaisseaux, l'un athénien, l'autre corinthien, étant arrivés avec des ambassadeurs, on entra en conférences : les Corcyréens décrétèrent qu'ils resteraient

alliés des Athéniens, conformément au traité, mais qu'ils conserveraient avec les Péloponnésiens leurs anciennes relations d'amitié.

Il y avait alors à Corcyre un certain Pithéas, proxène volontaire des Athéniens¹, et chef du parti populaire. Ceux de la faction opposée le citèrent en justice, sous prétexte qu'il voulait soumettre Corcyre au joug athénien. Il fut absous et cita à son tour cinq de ses accusateurs, choisis parmi les plus riches, comme coupables d'avoir coupé des échelas² dans le bois sacré de Jupiter et dans celui d'Alcinoüs. L'amende pour chaque échelas était d'un statère. Ils furent condamnés : comme l'amende était considérable, ils se réfugièrent en qualité de suppliants dans les temples, et demandèrent qu'on leur assignât des termes pour se libérer. Mais Pithéas, qui se trouvait en même temps membre du conseil, fit décider qu'on leur appliquerait la loi. Alors, voyant leur demande repoussée aux termes de la loi, informés d'ailleurs que Pithéas voulait, pendant qu'il siégeait encore au conseil, engager le peuple dans une alliance offensive et défensive avec Athènes, ils formèrent un complot, s'armèrent de poignards et pénétrèrent à l'improviste au milieu du conseil. Là ils égorgèrent Pithéas avec d'autres sénateurs et une soixantaine de particuliers. Quelques-uns des partisans de Pithéas, mais en petit nombre, se réfugièrent sur la trirème athénienne qui était encore dans le port.

¹ Les proxènes d'un peuple étaient les citoyens chargés de défendre chez eux les intérêts de ce peuple, et de traiter ses affaires. Ceux-ci remplissaient volontairement les fonctions de proxènes, c'est-à-dire sans aucune mission publique.

² Il était défendu, sous peine de sacrilège, de rien couper dans les bois sacrés.

LXXI. Après ce coup de main, les conjurés convoquèrent les Corcyréens ; ils leur dirent que ce qu'ils venaient de faire était pour le mieux ; qu'on n'avait plus à craindre désormais d'être asservi par les Athéniens, et qu'il fallait à l'avenir n'admettre dans le port aucun des peuples rivaux, à moins qu'ils ne se présentassent sur un seul vaisseau et avec des intentions pacifiques ; que, s'ils venaient avec plusieurs bâtiments, on devait les traiter en ennemis. Cette déclaration faite, ils forcèrent le peuple à la ratifier, et sur-le-champ ils envoyèrent des députés à Athènes, afin de présenter les faits sous le jour le plus favorable pour eux, et pour engager ceux des leurs qui s'y étaient réfugiés à ne faire aucune démarche hostile, s'ils ne voulaient s'exposer à des représailles.

LXXII. A l'arrivée de ces députés, les Athéniens les arrêtèrent comme factieux, ainsi que tous ceux qu'ils avaient gagnés, et les déposèrent à Égine. Sur ces entrefaites une trirème corinthienne étant arrivée à Corcyre avec des ambassadeurs de Lacédémone, les chefs du gouvernement attaquèrent le parti populaire et furent vainqueurs. Mais, la nuit venue, le peuple se retira à la citadelle et sur les hauteurs de la ville ; il y concentra ses forces et s'y établit solidement. Il occupait aussi le port Hyllaïque. Ceux de l'autre parti s'emparèrent de la place publique, où la plupart d'entre eux avaient leurs maisons, ainsi que du port situé près de cette place, du côté du continent.

LXXIII. Le lendemain, il y eut quelques légères escarmouches. Chacun des deux partis envoya dans la campagne engager les esclaves à se joindre à lui, sous promesse de la liberté. La plupart se rallièrent au peu-

ple ; l'autre faction reçut du continent un secours de huit cents hommes.

LXXIV. Après un jour d'intervalle, on en vint aux mains de nouveau. Le peuple, qui avait l'avantage de la position et du nombre, fut vainqueur ; les femmes le secondèrent vaillamment, en lançant des tuiles du haut des maisons et en bravant le tumulte du combat avec un courage au-dessus de leur sexe. La défaite eut lieu vers le soir ; ceux de la faction oligarchique, craignant que le peuple n'emportât le port au premier choc et ne les massacraît, mirent le feu, pour former une barrière, aux maisons qui entouraient la place et aux magasins, sans épargner ni leurs propres demeures, ni celles des autres. Des richesses considérables, appartenant au commerce, furent anéanties dans cet incendie ; la ville tout entière courait risque d'être détruite, s'il se fût élevé un vent qui eût porté la flamme de ce côté. Le combat cessa alors ; les deux partis passèrent la nuit sans rien entreprendre, mais toujours sur leurs gardes. Le peuple étant vainqueur, le vaisseau de Corinthe repartit furtivement, et la plupart des auxiliaires repassèrent secrètement sur le continent.

LXXV. Le lendemain, Nicostratos, fils de Diitréphès, général athénien, arriva de Naupacte avec un secours de douze vaisseaux et cinq cents hoplites messéniens. Il ouvrit une négociation et conseilla, pour amener une réconciliation mutuelle, de mettre en jugement les dix citoyens les plus coupables — (ceux-ci prirent aussitôt la fuite) ; — les autres devaient rester, faire entre eux un accord et conclure avec les Athéniens un traité d'alliance offensive et défensive. Cette négociation ter-

minée, il se préparait à partir, lorsque les chefs du parti populaire lui demandèrent de leur laisser cinq de ses vaisseaux, pour s'opposer aux entreprises de leurs adversaires. Ils s'engageaient d'ailleurs à équiper un même nombre de leurs propres bâtiments et à les faire partir avec lui. Nicostratos y ayant consenti, ils enrôlèrent leurs ennemis pour le service des vaisseaux. Cependant ceux-ci, craignant d'être envoyés à Athènes, allèrent s'asseoir en suppliants dans le temple des Dioscures. Nicostratos essaya, mais inutilement, de les faire relever et de les rassurer : le peuple alors saisit ce prétexte pour courir aux armes, comme si leur répugnance à s'embarquer avec les Athéniens eût caché des intentions perfides : il pénétra dans leurs maisons pour enlever les armes, et, sans l'opposition de Nicostratos, il aurait massacré ceux qu'il y rencontra. Les autres, voyant ce qui se passait, allèrent s'asseoir en suppliants dans le temple de Junon. Ils n'étaient pas moins de quatre cents. Mais le peuple, craignant qu'ils n'excitassent quelque soulèvement, sut leur persuader de quitter cet asile ; il les transporta dans l'île qui est en face du temple de Junon, et y fit passer ce qui leur était nécessaire.

LXXVI. Les troubles en étaient à ce point, lorsque, quatre ou cinq jours après la transportation de ces citoyens dans l'île, les vaisseaux péloponnésiens, stationnés à Cyllène depuis leur retour de l'expédition d'Ionie, parurent au nombre de cinquante-trois. Ils étaient commandés, comme auparavant, par Alcidas ; Brasidas l'accompagnait en qualité de conseil. Ils relâchèrent au port de Sybota, sur le continent, et, au point du jour, ils firent voile pour Corcyre.

LXXVII. Les Corcyréens furent dans un trouble extrême : effrayés tout à la fois de la situation intérieure et de l'arrivée de la flotte, ils équipèrent soixante vaisseaux ; à mesure qu'ils étaient prêts, ils les envoyaient à l'ennemi ; en cela ils agissaient contre l'avis des Athéniens, qui leur conseillaient de les laisser sortir eux-mêmes les premiers et de venir ensuite les soutenir avec toutes leurs forces. Comme leurs vaisseaux se présentaient séparément au combat, il y en eut deux qui passèrent aussitôt à l'ennemi ; sur d'autres, les équipages se battaient entre eux ; le désordre était partout. Les Péloponnésiens, s'apercevant de ce tumulte, opposèrent vingt bâtiments seulement aux Corcyréens, et le reste aux douze vaisseaux athéniens, au nombre desquels étaient la *Salaminienne* et le *Paralos*.

LXXVIII. Les Corcyréens, faisant des attaques partielles et mal combinées, eurent beaucoup à souffrir. Les Athéniens, au contraire, craignant d'être enveloppés et accablés par le nombre, se gardèrent bien d'attaquer la masse ou le centre de l'ennemi ; ils fondirent sur une des ailes et coulèrent un bâtiment. Ensuite ils se mirent à voguer autour de la flotte péloponnésienne, rangée en bataille, et essayèrent d'y jeter le désordre. Ceux qui étaient opposés aux vaisseaux de Corcyre s'aperçurent de cette manœuvre, et, craignant qu'il n'arrivât la même chose qu'à Naupacte, ils vinrent au secours des leurs. Tous leurs vaisseaux réunis voguèrent alors en même temps contre les Athéniens. Ceux-ci commencèrent alors à rétrograder lentement, en ramant à la poupe ; leur but était, avant tout, de permettre à la flotte corcyréenne d'opérer sa retraite, pendant qu'eux-mêmes reculaient peu à peu et attiraient sur eux tout

l'effort de l'ennemi. Ainsi se passa ce combat naval, qui finit au coucher du soleil.

LXXIX. Les Corcyréens, dans la crainte que les ennemis ne profitassent de leur supériorité, soit pour attaquer la ville, soit pour enlever de l'île les citoyens qu'on y avait déposés, ou pour exciter quelque mouvement, ramenèrent au temple de Junon ceux qui étaient dans l'île, et firent bonne garde dans la place. Mais les Péloponnésiens n'osèrent pas attaquer la ville, malgré leur victoire navale; ils firent voile, avec treize vaisseaux corcyréens qu'ils avaient pris, vers le continent d'où ils étaient partis. Le lendemain, ils n'osèrent pas davantage se porter contre Corcyre, quoiqu'on y fût dans le trouble et la consternation. Brasidas le conseillait, dit-on, à Alcidas; mais il n'avait pas la même autorité que lui. Ils firent une descente au promontoire de Leucimne et ravagèrent la campagne.

LXXX. Cependant le peuple de Corcyre, craignant toujours une attaque de la part de la flotte, entra en négociations avec les suppliants et le reste de leurs partisans, pour aviser aux moyens de sauver la ville. Il détermina quelques-uns d'entre eux à s'embarquer; car on avait, néanmoins, armé trente vaisseaux, dans l'attente de la flotte ennemie. Mais les Péloponnésiens, après avoir dévasté le pays jusqu'au milieu du jour, se retirèrent. A l'entrée de la nuit, ils furent avertis par des signaux que soixante vaisseaux athéniens s'avançaient de Leucade contre eux. Les Athéniens, informés de la sédition et sachant que les vaisseaux aux ordres d'Alcidas devaient faire voile contre Corcyre, avaient fait partir cette flotte, sous le commandement d'Eury-médon, fils de Théoclès.

LXXXI. Les Péloponnésiens, sans perdre un instant, se hâtèrent de retourner chez eux pendant la nuit, en longeant la côte. Ils transportèrent leurs vaisseaux par-dessus l'isthme de Leucade¹, dans la crainte d'être aperçus s'ils en faisaient le tour, et opérèrent leur retraite. Quand les Corcyréens apprirent l'arrivée des vaisseaux athéniens et le départ de la flotte ennemie, ils firent entrer dans la ville les cinq cents Messéniens qui étaient restés jusque-là hors des murs, et envoyèrent les vaisseaux qu'ils avaient équipés croiser, en contournant l'île, dans le port Hyllaïque². Tous ceux de leurs ennemis qui tombèrent entre leurs mains, dans le trajet, furent massacrés. Ils arrachèrent des vaisseaux ceux qu'ils avaient décidés à y monter, et les égorgèrent. Pénétrant ensuite dans le temple de Junon, ils obtinrent d'une cinquantaine des suppliants qu'ils se soumissent à un jugement, et les condamnèrent tous à mort. Ceux des suppliants qui avaient résisté à leurs insinuations, et c'était le plus grand nombre, voyant ce qui se passait, s'entre-tuèrent dans le temple même. Quelques-uns se pendirent aux arbres ; les autres se tuèrent comme ils purent.

Pendant les sept jours qu'Eurymédon resta à Cor-

¹ Cet isthme avait été coupé par les Corinthiens lorsqu'ils envoyèrent une colonie à Leucade ; les sables l'avaient de nouveau réuni au continent du temps de Thucydide. Du temps de Tite-Live, Leucade était redevenue une île ; aujourd'hui elle est séparée du continent par une plage basse, que les flots laissent à sec lorsque la mer est calme.

² Corcyre avait deux ports, l'un en face du continent, l'autre nommé Hyllaïque, sur la mer Ionienne. Ce dernier confinait à la place publique, où habitaient les riches. Il fallait, pour passer de l'autre port, où avaient été armés les vaisseaux, dans celui-là, contourner la pointe qui les séparait, περιπλεῦσαι.

cyre, avec ses soixante vaisseaux, les Corcyréens ne cessèrent de massacrer tous ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis, sous prétexte qu'ils voulaient détruire le gouvernement populaire. Quelques-uns périrent victimes d'inimitiés privées ; des créanciers furent tués par leurs débiteurs ; on vit à la fois la mort sous toutes les formes ; aucune des horreurs qui se commettent ordinairement en pareil cas ne fut épargnée. On vit pis encore : le père égorgeait le fils ; les suppliants étaient arrachés des temples et massacrés sur le seuil ; quelques-uns furent murés dans le temple de Bacchus et y moururent de faim. Tant fut atroce cette sédition ! Elle le parut encore davantage parce qu'elle était la première.

LXXXII. En effet, la Grèce tout entière, pour ainsi dire, fut, dans la suite, ébranlée par les séditions : la division était partout ; les chefs du parti populaire appelaient les Athéniens, et la faction oligarchique les Lacédémoniens¹. En temps de paix on n'aurait eu aucun prétexte pour réclamer leur secours, et on n'était pas disposé à le faire ; mais, une fois en guerre, lorsque chacun des deux partis cherchait des alliances, en vue de nuire au parti contraire et d'augmenter sa propre puissance, ces appels devenaient faciles à ceux qui méditaient quelque révolution. De nombreuses calamités fondirent sur les villes en proie aux séditions. Au reste, ces mêmes calamités se renouvelleront toujours, tant que la nature humaine sera la même, mais plus ou moins terribles, et différentes par leurs carac-

¹ Aristote observe également (*Polit.*, v, 7) que partout les Athéniens détruisaient l'oligarchie, et les Lacédémoniens le gouvernement populaire.

tères suivant la diversité des circonstances au milieu desquelles elles se produiront. En temps de paix et au sein de la prospérité, les États et les particuliers ont un meilleur esprit, parce qu'ils ne sont point jetés, contre leur gré, dans de dures nécessités ; mais la guerre, en supprimant les facilités journalières de la vie, enseigne la violence et assimile les passions de la multitude à l'âpreté des temps.

Les villes étaient donc en proie aux séditions : si quelque une était restée en arrière, lorsqu'on y apprenait ce qui s'était passé ailleurs, on s'ingéniait à dépasser de bien loin les excès des autres et à signaler son esprit d'invention par la perfide habileté des attaques et l'atrocité de supplices inouïs. On en vint à changer arbitrairement l'acception ordinaire des mots qui caractérisent les actions : l'audace insensée fut érigée en noble dévouement au parti ; la lenteur prévoyante passa pour lâcheté déguisée, la prudence pour un masque de la pusillanimité, la rectitude des vues en toutes choses, pour incapacité absolue ; l'emportement aveugle devint l'apanage de l'homme de cœur ; réfléchir pour ne rien compromettre, c'était chercher un prétexte spécieux pour s'esquiver ; l'homme violent était toujours un homme sûr, son contradicteur un suspect ; savoir préparer une intrigue et la mener à bonne fin était capacité, l'éventer était plus habile encore ; prendre ses mesures pour n'avoir pas besoin de cette double habileté, c'était travailler à la dissolution de son parti et avoir peur de ses adversaires ; en un mot, devancer un autre dans l'accomplissement d'une mauvaise action, l'y pousser, s'il n'y songeait pas, était chose digne d'éloges. La parenté était un lien moins

intime que les relations de parti ¹, parce que là on trouvait plus d'empressement à tout oser sans objection ; car on formait ces liaisons, non en vue d'un intérêt avoué par les lois établies, mais pour satisfaire sa cupidité en violation des lois. La confiance qu'on s'accordait mutuellement reposait bien moins sur le respect de la loi divine que sur une commune révolte contre la loi. Si l'on accueillait ce que disait de bon un adversaire, c'était pour se précautionner contre ses actes quand il avait le dessus, et non par générosité. On aimait mieux avoir à se venger que n'avoir pas été offensé le premier. Les serments de réconciliation, s'il s'en faisait parfois, prêtés de part et d'autre dans un instant critique, étaient respectés pour le moment, parce qu'on n'avait pas d'ailleurs les moyens de s'en affranchir ; mais, à l'occasion, celui qui osait le premier, quand il voyait son adversaire sans défense, trouvait bien plus de plaisir à se venger par trahison qu'à force ouverte ; car il calculait qu'outre l'avantage de ne courir aucun risque, il s'assurait, en triomphant par la ruse, la palme de l'habileté ; et en effet, il est plus facile, en général, de passer pour habile homme quand on est malhonnête, que pour honnête homme quand on est malhabile ; et tandis qu'on rougit de l'un, on se fait gloire de l'autre.

La cause de tous ces maux était la fureur de dominer, inspirée par l'ambition et la cupidité ². De là nais-

¹ Machiavel dit également (*Hist. de Flor.*, III) : « Il n'y avait « entre les citoyens ni union, ni amitié, excepté entre ceux qui « étaient complices de quelque crime commis contre la patrie ou « les particuliers. »

² Salluste a emprunté la plupart de ces traits dans la conjuration de Catilina.

sait, une fois les rivalités soulevées, l'esprit de trouble et d'audace. Les chefs de parti, dans les villes, mettaient en avant, de part et d'autre, des mots spécieux, leurs préférences soit pour l'égalité politique du peuple, soit pour une aristocratie modérée; ils n'avaient qu'un but, disaient-ils : servir l'intérêt public ; mais, en réalité, ils mettaient tout en œuvre pour se supplanter mutuellement : ils se portaient aux derniers excès et se vengeaient avec usure, sans calculer, dans l'application des peines, ni la justice, ni l'intérêt de l'État, sans autre règle que le désir de complaire à leur parti. Lorsqu'ils s'étaient emparés du pouvoir, soit au moyen de condamnations injustes, soit à main armée, ils n'hésitaient jamais à assouvir leurs haines ; aussi n'y avait-il plus aucun respect des lois les plus sacrées, et on estimait surtout ceux qui savaient satisfaire leurs passions haineuses sous le voile de belles paroles. Quant aux citoyens modérés, ils étaient victimes des deux factions, soit parce qu'ils ne combattaient pas avec elles, soit parce qu'on enviait leur sécurité.

LXXXIII. C'est ainsi que, grâce aux séditions, la Grèce vit se produire tous les genres d'iniquités : la simplicité confiante, partage ordinaire des âmes élevées, devint un objet de risée, et disparut. Partout prévalurent les dissensions mutuelles et les habitudes de suspicion. Il n'y avait pour faire cesser ces défiances ni parole assez sûre, ni serments assez redoutables : chacun, dominé par la pensée qu'on ne pouvait compter sur rien de stable, ne songeait qu'à se garantir contre la violence, sans pouvoir se fier à personne. L'avantage était ordinairement aux intelligences les plus vulgaires ; car

le sentiment de leur propre insuffisance et de l'habileté de leurs adversaires leur faisant craindre de n'avoir pas la supériorité de la parole, et d'être devancés par les intrigues de rivaux plus adroits et plus féconds en ressources, ils allaient audacieusement au fait. Les autres, au contraire, dédaignaient des adversaires dont ils se croyaient toujours assurés de pressentir les desseins, et ne croyaient pas nécessaire de recourir aux actes pour atteindre un résultat qu'ils pouvaient obtenir par la supériorité de l'intelligence; ils ne prenaient aucune précaution et succombaient le plus souvent.

LXXXIV. Ce fut Corcyre qui, la première, donna l'exemple de la plupart de ces excès. On y vit toutes les vengeances que des hommes, soumis jusque-là à un gouvernement insolent et violent, pouvaient se permettre contre leurs anciens oppresseurs, maintenant à leur discrétion. Des malheureux, pour se soustraire à leur misère habituelle, et plus souvent encore pour satisfaire leur ardente convoitise du bien d'autrui, rendaient d'iniques sentences; d'autres, sans être conduits par la cupidité, s'attaquaient au contraire à leurs égaux. Dominés généralement par l'ignorance et la brutalité, ils se montraient farouches et inexorables. La vie sociale fut alors profondément troublée dans cette ville: la nature humaine, ordinairement portée à la violence, même sous le règne des lois, prit plaisir, une fois les lois vaincues, à se montrer effrénée dans ses fureurs, au-dessus de la justice, ennemie de toute supériorité. On n'eût point ainsi préféré la vengeance à tout ce qu'il y a de sacré, le lucre à la justice, si l'envie n'avait une tendance naturelle à nuire; mais les hommes, quand il s'agit de se venger des autres, se plaisent à

abolir d'avance les règles du droit commun applicables à la circonstance, et qui laissent toujours au malheureux quelque espoir de salut ; ils se privent ainsi eux-mêmes d'une garantie dont ils pourront avoir besoin un jour au moment du danger.

LXXXV. Telles furent les fureurs dont les Corcyréens donnèrent les premiers l'exemple, dans leurs dissensions réciproques.

Eurymédon et les Athéniens partirent avec leur flotte. Plus tard les Corcyréens fugitifs, qui avaient échappé au nombre de cinq cents, s'emparèrent de forts situés sur le continent et se rendirent maîtres de la côte, en face de leur patrie. Partant de là pour aller piller les habitants de l'île, ils leur firent beaucoup de mal et réduisirent la ville à une grande disette. Ils envoyèrent aussi des députés à Lacédémone et à Corinthe pour solliciter leur rentrée ; mais, comme ces démarches restaient sans résultat, ils se procurèrent, quelque temps après, des vaisseaux de transport et des troupes auxiliaires et passèrent dans l'île au nombre de six cents. Là ils brûlèrent leurs vaisseaux, afin de n'avoir plus d'autre espérance que celle de s'emparer du pays ; ils s'établirent sur le mont Istone ¹, où ils bâtirent une forteresse, et de là harcelèrent ceux de la ville et se rendirent maîtres de la campagne.

LXXXVI. A la fin du même été, les Athéniens envoyèrent vingt vaisseaux en Sicile, sous le commandement de Lachès ², fils de Mélanopos, et de Charœadès,

¹ Sur une montagne, à peu de distance de la ville, probablement la même où l'empereur Michel Comnène bâtit le château de Saint-Ange, dont on voit encore aujourd'hui les ruines.

² Aristophane le met en scène dans les *Guêpes*, sous le nom du

fils d'Euphiletos. Les Syracusains et les Léontins étaient alors en guerre ¹. Les premiers avaient dans leur alliance toutes les villes doriennes ² qui, dès le commencement des hostilités, s'étaient rangées au parti des Lacédémoniens, sans cependant prendre part à la guerre. Camarina faisait seule exception. Les Léontins étaient alliés des villes chalcidiennes ³ et de Camarina. En Italie, les Locriens tenaient pour Syracuse, et Rhégium pour les Léontins, en vertu de la communauté d'origine. Les alliés des Léontins députèrent auprès des Athéniens ⁴; et, sous prétexte d'une ancienne alliance et de leur qualité d'Ioniens, ils les engagèrent à leur envoyer des vaisseaux; car les Syracusains les tenaient alors assiégés par terre et par mer. Les Athéniens leur accordèrent ce secours; le prétexte fut la communauté d'origine; mais en réalité ils voulaient empêcher l'importation des blés siciliens dans le Péloponnèse, et s'assurer en même temps par un premier essai s'il leur serait possible de ranger la Sicile sous leur domination. Ils descendirent à Rhégium, en Italie, et firent la guerre de concert avec leurs alliés. L'été finit.

LXXXVII. L'hiver suivant, la peste fondit une seconde fois sur les Athéniens : sans avoir jamais cessé

chien Labès, « fort bon chien d'ailleurs, ... capable de conduire de nombreux troupeaux... mais qui a le tort de ne pas savoir jouer de la lyre. »

¹ Voyez, sur les causes de cette guerre, DIODORE (XII, 54 et suiv).

² Syracuse, Géla, Agrigente, Himère, Messine.

³ Les Chalcidiens avaient fondé Naxos, métropole de Léontium et de Catane.

⁴ Le chef de cette ambassade était Gorgias, de Léontium.

complètement, elle leur avait cependant laissé quelque trêve. Dans cette seconde invasion elle ne dura pas moins d'une année, et deux ans dans la première. Rien ne fut plus funeste à la puissance athénienne : dans les rangs de l'armée, ils ne perdirent pas moins de quatre mille quatre cents hoplites et trois cents cavaliers ; dans le reste du peuple le nombre des victimes fut incalculable ¹. Alors aussi eurent lieu de fréquents tremblements de terre, à Athènes, en Eubée, chez les Béotiens, et particulièrement à Orchomène de Béotie.

LXXXVIII. Le même hiver, les Athéniens qui étaient en Sicile et les habitants de Rhégium firent, avec trente vaisseaux, une expédition contre les îles nommées Éoliennes ² : le manque d'eau ³ ne permet pas d'y faire la guerre en été. Elles sont au pouvoir des Lipariens, colonie de Cnide. Ils habitent l'une d'elles, qui est peu étendue et porte le nom de Lipara ; c'est de là qu'ils vont cultiver les autres, Didyme, Strongyle et Hiéra. Les gens du pays croient que Vulcain tient ses forges à Hiéra, parce qu'on y voit de nombreux jets de flamme pendant la nuit, et de fumée pendant le jour. Ces îles, situées en face des côtes des Sicules et des Messéniens, étaient alliées des Syracusains. Les Athéniens les ravagèrent ; mais ils ne purent obtenir leur soumission et retournèrent à Rhégium. L'hiver finit, et avec lui la cinquième année de cette guerre, dont Thucydide a écrit l'histoire.

LXXXIX. L'été suivant, les Péloponnésiens et leurs

¹ Diodore dit plus de dix mille.

² Les îles Lipari, au nombre de douze.

³ Le sol est entièrement volcanique, et il ne s'y trouve que quelques sources peu abondantes.

alliés, sous la conduite d'Agis, fils d'Archidamos, roi des Lacédémoniens, s'avancèrent jusqu'à l'isthme pour envahir l'Attique; mais, de nombreux tremblements de terre étant survenus, ils retournèrent sur leurs pas et l'invasion n'eut pas lieu. A cette époque de fréquents tremblements, on vit tout à coup à Orobie¹, en Eubée, la mer se retirer du rivage; puis les flots amoncelés revinrent sur eux-mêmes et envahirent une partie de la ville: certains points furent ensuite laissés à sec, tandis que d'autres restaient submergés; et ce qui était terre autrefois est mer aujourd'hui. Tous ceux qui furent surpris avant d'avoir pu gagner en courant les hauteurs périrent dans ce désastre. A l'île d'Atalante², près des Locriens d'Oponthe, eut lieu une inondation du même genre, qui renversa une partie du fort des Athéniens: deux vaisseaux se trouvaient à sec sur le rivage; il y en eut un de brisé. La mer sortit également de son lit à Péparèthe, mais sans submerger la ville; le tremblement de terre renversa une partie de la muraille, ainsi que le prytanée et quelques autres maisons en petit nombre. Ces irrup-tions des eaux tiennent, ce me semble, à ce que le tremblement de terre refoulant les flots là où il est le plus violent, ceux-ci refluent soudain et débordent avec d'autant plus de violence; car je ne pense pas qu'un pareil phénomène puisse se produire autrement que par un tremblement de terre.

XC. Le même été, plusieurs peuples se firent respectivement la guerre en Sicile, chacun suivant l'occurrence. Il y eut en particulier entre les Siciliens des

¹ Sur le golfe d'Oponthe, au sud d'Égé.

² Ile déserte, en face d'Oponthe, fortifiée par les Athéniens.

engagements dans lesquels les Athéniens marchèrent avec leurs alliés. Je me contenterai de rappeler ce que firent de plus important soit les Athéniens et leurs alliés, soit leurs adversaires dans leurs engagements contre les Athéniens. Charœadès, général des Athéniens, ayant été tué en combattant les Syracusains, Lachès, investi du commandement de toute la flotte, marcha avec les alliés contre Mylé ¹, place des Messéniens. Cette ville se trouvait gardée par deux corps de Messéniens, qui dressèrent une embuscade contre les troupes de débarquement. Mais les Athéniens et leurs alliés les mirent en fuite et en tuèrent un grand nombre. Ils attaquèrent ensuite les remparts et forcèrent les habitants à leur livrer par capitulation la citadelle, et à marcher avec eux contre les Messéniens. Ceux-ci, attaqués par les Athéniens et leurs alliés, se soumirent à leur tour, donnèrent des otages, et fournirent toute espèce de sûretés.

XCI. Le même été, les Athéniens envoyèrent trente vaisseaux autour du Péloponnèse, sous le commandement de Démosthènes ², fils d'Alcisthènes, et de Proclès, fils de Théodoros. Une autre flotte de soixante voiles, commandée par Nicias, fils de Nicératos, fut expédiée contre Mélos ³. Les Méliens, peuple insulaire, ne voulant ni se soumettre, ni entrer dans leur alliance, leur dessein était de les réduire. Mais, après avoir ravagé le pays, sans les amener à composition, ils quittèrent

¹ Sur la côte septentrionale de la Sicile, — aujourd'hui Melazza.

² Distinct du grand orateur ; — célèbre par sa victoire sur les Ambraciotes, par la défense de Pylos, la prise de Sphactérie, et surtout par le désastre de Sicile.

³ L'une des Cyclades.

Mélos, firent voile pour Oropos, en partant du rivage qui fait face ¹, et y abordèrent la nuit. Les hoplites débarquèrent aussitôt et se portèrent à pied sur Tanagre, en Béotie. Les habitants d'Athènes, sous le commandement d'Hipponicos ², fils de Callias, et d'Eury-médon, fils de Thouclès, vinrent en masse, à un signal donné, les y rejoindre par terre. Ils campèrent tout le jour dans les champs de Tanagre, les ravagèrent, et y bivaguèrent la nuit. Le lendemain ils vainquirent dans un combat un parti de Tanagriens, sorti de la ville pour les attaquer, et quelques Thébains venus à leur secours. Ils enlevèrent des armes, dressèrent un trophée, et s'en retournèrent, les uns à la ville, les autres sur leurs vaisseaux. Nicias suivit les côtes avec ses soixante vaisseaux, ravagea la partie maritime de la Locride et rentra au port.

XCII. Vers le même temps, les Lacédémoniens fondèrent la colonie d'Héraclée, en Trachinie ³ : voici dans quel but : toute la population de Mélos se divise en trois parties, les Paraliens, les Hiériens et les Trachiniens. Ces derniers, poussés à bout par la guerre que leur faisaient les OÉtéens, leurs voisins, étaient tout d'abord disposés à s'unir aux Athéniens ; mais, craignant de ne pas les trouver fidèles, ils envoyèrent une ambassade à Lacédémone : Tisamène fut chargé de cette mission. Les Doriens, métropolitains des Lacédémoniens, se joignirent à cette députation pour faire la même de-

¹ Le texte est évidemment corrompu, car Oropos n'est pas situé en face de Mélos ; c'est une ville de Béotie, en face de l'Eubée.

² Beau-père d'Alcibiade et l'un des plus riches citoyens de la Grèce.

³ Au pied de l'OËta.

mande; car ils étaient aussi harcelés par les OEtéens. Les Lacédémoniens, après les avoir entendus, conçurent le dessein d'envoyer une colonie pour défendre à la fois les Trachiniens et les Doriens. L'emplacement d'Héraclée leur^s semblait d'ailleurs très-convenablement choisi, en vue de la guerre contre les Athéniens; car on pourrait y équiper contre l'Eubée une flotte qui n'aurait qu'un court trajet à faire; cette ville d'ailleurs serait avantageusement située sur la route de Thrace: aussi étaient-ils impatients de faire cet établissement. En conséquence, ils consultèrent d'abord l'oracle de Delphes, et, sur sa réponse favorable, ils envoyèrent des colons, tant de la Laconie que des pays voisins; ils autorisèrent aussi ceux des autres Grecs qui le voudraient à s'adjoindre à eux, à l'exception des peuples de race ionienne ou achéenne, et de quelques autres¹. Trois Lacédémoniens présidèrent à la fondation de la colonie, Léon, Alcidas et Damagon. Rendus sur les lieux, ils fortifièrent à nouveau la ville, qui porte maintenant le nom d'Héraclée, à quarante stades des Thermopyles et à vingt de la mer². Ils disposèrent un chantier maritime, et firent les premiers travaux du côté des Thermopyles, dans le défilé même, afin que l'établissement fût plus facile à défendre.

XCIH. Les Athéniens, lors de la colonisation de cette ville, conçurent d'abord des craintes, et pensèrent que cette entreprise était dirigée tout particulièrement contre l'Eubée; car de là au promontoire Cénéon³, en Eu-

¹ Le nombre total des colons fut de dix mille, suivant Diodore.

² On voit encore les ruines de la ville, sur une colline, à seize kilomètres environ des Thermopyles.

³ Pointe septentrionale de l'Eubée.

bée, il n'y a qu'un trajet fort court. Mais dans la suite l'événement ne répondit pas à leurs craintes, et ils n'eurent jamais rien à souffrir de ce côté. En voici la raison : les Thessaliens, dont la puissance était prépondérante dans ces contrées, et contre lesquels avait été dirigée la fondation, craignirent d'avoir des voisins trop redoutables ; ils les harcelèrent et ne cessèrent pas d'attaquer ces nouveaux hôtes, qu'ils ne les eussent complètement ruinés. Et cependant la colonie avait été très-nombreuse tout d'abord ; car chacun y venait avec confiance et croyait à la stabilité d'un établissement fondé par les Lacédémoniens. Les commandants envoyés par les Lacédémoniens contribuèrent puissamment aussi à la ruine des affaires et à la dépopulation, en décourageant la plupart des habitants par la dureté et même par l'injustice de leur administration : il n'en fut que plus facile à leurs voisins de prendre sur eux l'avantage

XCIV. Le même été, dans le temps même où les Athéniens étaient occupés à Mélos, ceux d'entre eux qui, avec trente vaisseaux, croisaient autour du Péloponnèse, après avoir tué dans une embuscade quelques soldats de la garnison d'Elloménos, en Leucadie, se portèrent sur Leucade avec des forces plus considérables. Tous les Acarnanes en masse, à l'exception des OEniades, les suivirent, ainsi que les Zacynthiens, les Céphaléniens et quinze vaisseaux de Corcyre. Ils ravagèrent le pays, tant au delà de l'isthme qu'en deçà, dans la partie où sont situés Leucade et le temple d'Apollon. Les Leucadiens, contenus par la supériorité du nombre, ne firent aucun mouvement. Les Acarnanes prièrent Démosthènes, général des Athéniens, d'investir la place au moyen d'un mur fortifié ; ils espéraient la réduire ai-

sément et se débarrasser d'une ville qu'ils avaient toujours eue pour ennemie ; mais, dans le même temps, les Messéniens persuadèrent à Démosthènes qu'il serait digne de lui, ayant sous la main des forces considérables, d'attaquer les Étoliens. Ils lui représentèrent que ce peuple était ennemi de Naupacte ; que, s'il les subjuguait, il lui serait facile de soumettre aux Athéniens le reste de l'Épire de ce côté ; que les Étoliens étaient à la vérité un peuple nombreux et brave, mais qu'habitants des bourgades sans murailles et fort éloignées les unes des autres, armés seulement à la légère, ils seraient aisément vaincus avant d'avoir pu se prêter un mutuel secours. Ils lui conseillaient d'attaquer d'abord les Apodotes, ensuite les Ophioniens, et après eux les Eurytanes ¹, qui forment la portion la plus considérable des Étoliens, parlent une langue tout à fait inconnue, et se nourrissent, dit-on, de chair crue. Une fois qu'on les aurait réduits, le reste se rendrait aisément.

XCV. Démosthènes se laissa persuader, pour complaire aux Messéniens, et surtout par cette considération que, sans recourir aux forces athéniennes, il pourrait, avec l'aide des Épirotes alliés et des Étoliens, marcher par terre contre les Béotiens, en traversant le pays des Locriens Ozoles pour se rendre à Citinion-le-Dorique. De là, laissant à droite le Parnasse, il descendrait jusqu'en Phocide ; il espérait que les Phocidiens, en raison de l'amitié qui les avait de tout temps unis aux Athéniens, se joindraient volontairement à lui, ou que, du moins, ils pourraient y être forcés. Une fois

¹ Les Eurytanes étaient les plus belliqueux et les plus puissants des Étoliens ; c'est pour cela que Démosthènes devait les attaquer en dernier.

en Phocide, il se trouvait à portée de la Béotie qui y confine.

Il s'embarqua donc à Leucade avec toute son armée, au grand déplaisir des Acarnanes, et suivit la côte jusqu'à Sollion. Les Acarnanes, lorsqu'il leur communiqua son projet, refusèrent de le suivre, piqués de ce qu'il n'avait pas investi Leucade. Démosthènes marcha contre les Étoliens avec le reste de son armée, Céphaléniens, Messéniens, Zacynthiens, et trois cents soldats de marine, tous Athéniens et montés sur les vaisseaux d'Athènes; car les quinze vaisseaux de Corcyre s'étaient retirés. Il partit d'OEnéon dans la Locride. Les Locriens Ozoles de cette contrée étaient alliés des Athéniens et devaient venir le rejoindre, avec toutes leurs forces, dans l'intérieur du pays. Voisins des Étoliens et armés de la même manière, ils paraissaient devoir être d'un grand secours contre un peuple dont ils connaissaient le pays et la tactique militaire.

XCVI. Il passa la nuit avec son armée dans l'enceinte sacrée de Jupiter Néméen. (C'est là, dit-on, que fut tué par les gens du pays le poète Hésiode, auquel un oracle avait prédit qu'il mourrait à Némée ¹.) Au point du jour il se mit en marche pour l'Étolie. La première journée il prit Potidania; la seconde, Crocylion, et la troisième, Tichion ². Il s'arrêta à cette dernière ville et envoya son butin à Eupalion, en Locride: car son intention était, après avoir soumis le reste du pays, de retourner à Naupacte, si les Ophioniens ne vou-

¹ Voir, au sujet de cette mort, PLUTARQUE, *Banquet des sept Sages*.

² On n'a aucune donnée certaine sur la situation de ces trois villes.

laient pas se rendre, et de revenir ensuite les combattre. Mais les dispositions n'avaient pas été tellement secrètes, qu'elles ne fussent connues des Étoliens au moment même où le projet fut conçu. Quand son armée entra dans le pays, ils vinrent tous à sa rencontre avec des forces considérables : des extrémités mêmes de l'Ophionie, du côté du golfe Maliaque, les Bomiens et les Calliens accoururent en armes.

XCVII. Les Messéniens continuaient à donner à Démosthènes les mêmes conseils qu'auparavant : ils lui représentaient que la réduction des Étoliens serait facile, et l'engageaient à marcher au plus vite sur les bourgades et à s'attacher toujours à prendre celles qu'il trouverait sur son chemin, sans attendre que tous les ennemis se fussent réunis contre lui. Il les crut, et, se fiant à sa fortune qui ne lui avait jamais fait défaut, il n'attendit même pas les secours que devaient lui amener les Locriens ; car il manquait surtout de gens de trait armés à la légère. Il marcha contre Égition¹ et l'emporta d'emblée, les habitants ayant pris la fuite pour aller s'établir sur les hauteurs qui dominant la ville, bâtie elle-même dans une position élevée, à une distance de quatre-vingts stades de la mer. Mais déjà les Étoliens réunis étaient arrivés au secours d'Égition ; ils attaquèrent les Athéniens et leurs alliés, se précipitèrent de toutes parts des hauteurs, et les accablèrent de traits. Quand l'armée athénienne avançait, ils cédaient le terrain ; si elle reculait, ils revenaient à la charge. Longtemps le combat se continua ainsi, dans ces alternatives d'attaques et de retraites ; et ni dans

¹ Aujourd'hui Abukor.

les unes, ni dans les autres les Athéniens n'eurent l'avantage.

XCVIII. Cependant les Athéniens se maintinrent tant que leurs archers eurent des flèches et purent s'en servir ; car les traits qu'ils lançaient tenaient en respect les Étoliens, légèrement armés. Mais, le chef des archers ayant été tué, ceux-ci se dispersèrent ; le reste des troupes, harassé par la répétition continuelle de la même manœuvre, vivement pressé d'ailleurs par les Étoliens, et accablé d'une grêle de traits, finit par prendre la fuite. Ils tombèrent dans des ravins sans issue, ou s'égarèrent dans des sentiers inconnus, et furent massacrés ; car leur guide, le Messénien Chromon, avait été tué. Les Étoliens continuaient à les accabler de traits : bons coureurs et armés à la légère, ils les gagnaient de vitesse et en tuèrent un grand nombre sur place, au lieu même de la déroute. La plupart se trompèrent de chemin, et s'engagèrent dans une forêt, où les Étoliens les brûlèrent en allumant du feu tout autour. La fuite sous tous ses aspects, la mort sous toutes les formes, tel était le spectacle que présentait l'armée athénienne : ceux qui échappèrent ne purent qu'à grand'peine gagner la côte et OEnéon en Locride d'où ils étaient partis. Le nombre des morts fut considérable parmi les alliés ; environ cent vingt hoplites athéniens, tous à la fleur de l'âge, furent tués dans cette rencontre. C'étaient d'excellents soldats qu'Athènes perdit dans cette guerre. L'un des deux généraux, Proclès, y périt également. Les Athéniens, après avoir enlevé leurs morts par une convention avec les Étoliens, retournèrent à Naupacte, et regagnèrent ensuite Athènes sur leurs vaisseaux. Quant à Démosthènes, il

esta à Naupacte et dans les environs, craignant, après ce qui venait d'arriver, la colère des Athéniens.

XCIX. Vers la même époque, les Athéniens qui étaient autour de la Sicile cinglèrent vers la Locride : dans une descente ils vainquirent un corps de Locriens venu à leur rencontre, et prirent un poste fortifié situé sur le fleuve Halex.

C. Le même été, les Étoliens qui avaient précédemment député à Corinthe et à Lacédémone Tolophos d'Ophionie, Boriadès d'Euryte et Tisandre d'Apodotos, obtinrent l'envoi d'une armée, pour agir contre Naupacte qui avait appelé contre eux les Athéniens. Les Lacédémoniens leur expédièrent vers l'automne trois mille hoplites pris parmi les alliés ; cinq cents venaient d'Héraclée de Trachinie, fondée depuis peu. Cette armée était sous le commandement du Spartiate Eurylochos, assisté de Macarios et de Ménédéos également de Sparte.

CI. L'armée étant réunie à Delphes, Eurylochos envoya un héraut aux Locriens Ozoles dont il fallait traverser le pays pour aller à Naupacte, et qu'il voulait d'ailleurs détacher des Athéniens. Parmi les Locriens, ceux d'Amphissa¹ le secondèrent activement, à cause des inquiétudes que leur inspirait la haine des Phocidiens. Ils furent les premiers à donner des otages, et, secondés par la crainte que causait l'approche de l'armée, ils déterminèrent les autres à en fournir également ; ils gagnèrent d'abord les Myoniens², leurs voisins (car c'est de ce côté que l'accès de la Locride est

¹Aujourd'hui Salona.

² Sur la route d'Amphissa à Naupacte, à trente stades environ de la première.

le plus difficile) ; ensuite les Ipnées, les Messapiens, les Tritées, les Chaléens, les Tolophoniens, les Hessiens et les Œanthées. Tous ces peuples prirent part à l'expédition. Les Olpéens fournirent des otages, mais ne suivirent pas l'armée ; les Hyéens ne donnèrent d'otages qu'après la prise de leur bourgade, nommée Polis.

CII. Lorsque tout fut prêt, Eurylochos déposa les otages à Cytinion-le-Dorique¹, et s'avança avec son armée contre Naupacte, à travers le pays des Locriens. Chemin faisant, il prit sur ces derniers Œnéon et Eupalion qui avaient refusé de se joindre à lui. Arrivé sur le territoire de Naupacte avec les Étoliens qui déjà l'avaient rejoint, il ravagea le pays et s'empara du faubourg, qui n'était pas fortifié. Ils marchèrent ensuite contre Molycrion, colonie de Corinthe, soumise alors à la domination athénienne, et s'en emparèrent. Mais l'Athénien Démosthènes, qui n'avait pas quitté les environs de Naupacte depuis son désastre d'Étolie, avait pressenti cette expédition. Inquiet pour la ville, il alla chez les Acarnanes pour les décider à secourir Naupacte : ceux-ci ne cédèrent qu'avec peine ; car ils n'avaient pas oublié sa retraite de Leucade ; cependant ils embarquèrent mille hoplites qui pénétrèrent dans la place. Ce fut ce qui la sauva ; car l'enceinte étant fort étendue, et la garnison peu nombreuse, il était à craindre qu'elle ne pût résister. Quand Eurylochos et les siens surent que ce renfort était entré dans la ville et qu'il n'y avait plus moyen de la forcer, ils se retirèrent ; mais, au lieu de rentrer dans le Péloponnèse, ils s'établirent dans l'ancienne Éolie, nommée aujourd'hui

¹ Au pied du mont Œta, sur les frontières de la Doride et de la Thessalie.

d'hui Calydon, à Pleuron et aux alentours, ainsi qu'à Proschion en Étolie. Ils y avaient été déterminés par une ambassade des Ambraciotes qui leur demandaient de se joindre à eux pour attaquer Argos-Amphilochique, le reste de l'Amphilochie et l'Acarnanie. Ils assuraient que, ces contrées soumises, l'Épire tout entière entrerait dans l'alliance des Lacédémoniens. Eurylochos céda à leurs conseils ; il congédia les Étoliens et resta tranquillement dans le pays avec son armée, attendant que les Ambraciotes fissent leur expédition, pour leur prêter main-forte dans l'attaque d'Argos. L'été finit.

CIII. L'hiver suivant, les Athéniens qui étaient en Sicile, réunis à leurs alliés grecs et à ceux des Sicules qui, pour se soustraire à l'oppression des Syracusains, avaient abandonné leur alliance et embrassé celle d'Athènes, attaquèrent Inessa, petite place de la Sicile, dont la citadelle était au pouvoir des Syracusains. Mais ils ne purent s'en emparer et se retirèrent. Pendant qu'ils battaient en retraite, les Syracusains sortirent des remparts, dressèrent une embuscade, et tombèrent sur les alliés des Athéniens placés à l'arrière-garde ; ils mirent en déroute une partie de l'armée et tuèrent beaucoup de monde. Après cet échec, Lachès et les Athéniens firent quelques descentes en Locride. Ils défirent sur les bords du Cécinos un corps de trois cents Locriens, qui était venu les attaquer, sous la conduite de Proxénos, fils de Capaton ; puis ils se retirèrent avec les armes prises sur l'ennemi.

CIV. Le même hiver, les Athéniens purifièrent Délos¹, pour obéir, disait-on, à un oracle. Elle l'avait déjà

¹ Il n'était permis ni d'accoucher, ni d'ensevelir les morts à Dé-

été précédemment par le tyran Pisistrate, non pas en entier, mais seulement dans la partie qu'on peut apercevoir du temple ¹. Cette fois, l'île fut purifiée tout entière de la manière suivante : on enleva tous les tombeaux de ceux qui y étaient morts, et il fut ordonné qu'à l'avenir on ne pût rester dans l'île, ni pour mourir ni pour accoucher ²; on devait se transporter à Rhénie. Cette dernière île est si peu éloignée de Délos ³, que Polycrate, tyran de Samos, qui eut quelque temps une puissante marine et domina sur plusieurs des autres îles, consacra à Apollon Délien l'île de Rhénie dont il s'était emparé et la réunit à Délos par une chaîne.

Ce fut après cette purification que les Athéniens célébrèrent pour la première fois les jeux Déliens, qui reviennent tous les cinq ans. Autrefois déjà et à une époque reculée, il y avait eu à Délos un grand concours d'Ioniens et d'habitants des îles voisines. Ils y venaient en pèlerinage avec leurs femmes et leurs enfants, comme aujourd'hui les Ioniens vont à Éphèse; on donnait des combats gymniques et des concours de musique pour lesquels les villes fournissaient des chœurs ⁴.

los. La fréquente violation de cette règle donna lieu aux diverses purifications qu'y accomplirent les Athéniens.

¹ Dans la première purification on avait enlevé les morts de tous les points qui pouvaient être aperçus du temple, pour les porter dans une autre partie de l'île (Hérod., I, 64).

² L'un et l'autre étaient considérés comme imprimant une souillure aux temples et aux lieux sacrés. Il est question, à chaque instant, dans les historiens, des temples profanés par la présence des morts; Thucydide, en particulier, nous en offre de nombreux exemples.

³ Environ quatre stades.

⁴ C'étaient les citoyens riches, et quelquefois les villes, qui faisaient la dépense des chœurs pour les fêtes.

C'est ce qui résulte surtout de ces vers d'Homère dans l'hymne à Apollon :

Tantôt c'est Délos que tu aimes à habiter, ô Phébus !

C'est là que les Ioniens aux robes trainantes se réunissent en ton honneur, avec leurs enfants et leurs respectables épouses ;

C'est là que, par le pugilat, les danses et les chants, ils te charment, lorsqu'ils célèbrent leurs jeux.

Que dans ces fêtes il y eût des concours de musique et qu'on y vint disputer les prix, c'est ce qu'Homère témoigne aussi par ces vers tirés du même hymne. Après avoir célébré le chœur des femmes de Délos, il termine son chant par ce morceau, où il fait aussi mention de lui-même :

« Maintenant salut ! qu'Apollon vous soit propice ainsi que Diane ! Et vous toutes, adieu ! gardez-moi aussi quelque souvenir dans l'avenir, et lorsque quelque autre malheureux mortel arrivant ici vous dira : « Jeunes filles, quel est, de tous les chantres qui fréquentent ces lieux, celui qui vous est le plus agréable et sait le mieux vous charmer ? — Répondez toutes avec une bienveillante faveur : C'est un aveugle qui habite les âpres rochers de Chio. »

Tel est le témoignage d'Homère ; il prouve qu'il y eut autrefois un grand concours et une fête à Délos. Les habitants des îles et les Athéniens continuèrent, par la suite, à envoyer des chœurs et des offrandes sacrées ; quant aux jeux et à la plupart des autres solennités, il est probable qu'ils furent interrompus par les malheurs des temps, jusqu'à l'époque où les Athéniens établirent, comme nous l'avons dit, les jeux de Délos et des courses de chevaux qui n'avaient pas lieu auparavant.

CV. Le même hiver, les Ambraciotes, pour accomplir

la promesse sur la foi de laquelle Eurylochos était resté avec son armée, marchèrent contre Argos-Amphilochique avec trois mille hoplites. Ils entrèrent dans l'Argie, et prirent Olpes, place forte sur une colline près de la mer. Elle avait été fortifiée autrefois par les Acarnanes, qui en avaient fait le siège de leur tribunal central. Vingt-cinq stades la séparent d'Argos, qui est une ville maritime. Les Acarnanes se partagèrent : une partie se porta au secours d'Argos ; les autres allèrent camper dans un endroit de l'Amphilochie nommé les Fontaines, afin d'observer les Péloponnésiens commandés par Eurylochos, de peur qu'à leur insu ils ne se réunissent aux Ambraciotes. Ils envoyèrent aussi prier Démosthènes, celui-là même qui avait commandé les Athéniens en Étolie, de se mettre à leur tête, et mandèrent les vingt vaisseaux athéniens qui se trouvaient autour du Péloponnèse sous les ordres d'Aristote, fils de Timocratès, et d'Hiérophon, fils d'Antimnestos.

Les Ambraciotes qui étaient à Olpes envoyèrent de leur côté à Ambracie demander qu'on vint en masse à leur secours ; ils craignaient, si les troupes d'Eurylochos ne parvenaient pas à traverser les lignes des Acarnanes, de se trouver ou réduits à combattre seuls, ou compromis s'ils voulaient effectuer leur retraite.

CVI. Cependant Eurylochos, informé de l'arrivée des Ambraciotes à Olpes, partit de Proschion avec les troupes péloponnésiennes, et marcha en toute hâte à leur secours. Il passa l'Achéloüs, et s'avança à travers l'Acarnanie, alors abandonnée par les troupes qui s'étaient portées au secours d'Argos. Il avait à droite Stratos et sa garnison ; à gauche, le reste de

l'Acarnanie. Après avoir traversé le territoire des Stratiens, il passa par Phytia, par l'extrémité du pays de Médéon, et ensuite par Limnéa. En sortant de l'Acarnanie, il entra chez les Agréens, alliés des Acarnanes, prit par le Thyamos, montagne agreste, le franchit, et descendit dans l'Argie. Il était nuit à ce moment. Les Péloponnésiens passèrent inaperçus entre la ville d'Argos et le corps d'observation des Acarnanes campé aux Fontaines, et firent leur jonction avec les Ambraciotes réunis à Olpes.

CVII. La jonction opérée, ils se portèrent, quand le jour fut venu, au lieu nommé Métropolis, et y campèrent.

Les Athéniens arrivèrent peu après, avec leurs vingt vaisseaux, au golfe d'Ambracie pour secourir les Argiens. Démosthènes arriva de son côté avec deux cents hoplites messéniens et soixante archers athéniens. La flotte mit à l'ancre devant la colline où s'élève Olpes. Les Acarnanes et quelques Amphiloquiens (car la plus grande partie était interceptée par les Ambraciotes) étaient déjà réunis à Argos, et se préparaient à combattre l'ennemi. Toutes les troupes confédérées choisirent, indépendamment de leurs propres généraux, Démosthènes pour les commander en chef. Il les conduisit près d'Olpes, et y établit son camp : un ravin profond séparait les deux armées.

Pendant cinq jours on resta en repos, et le sixième on se mit de part et d'autre en ordre de combat. Comme l'armée péloponnésienne était plus nombreuse et débordait la ligne de bataille, Démosthènes, craignant d'être enveloppé, mit en embuscade, dans un chemin creux masqué par des buissons, des hoplites et des trou-

pes légères, au nombre de quatre cents hommes en tout. Ils avaient ordre de se lever, l'action une fois engagée, et de prendre à dos les ennemis du côté où ils auraient l'avantage du nombre. Les préparatifs terminés de part et d'autre, on en vint aux mains. Démosthènes occupait l'aile droite avec les Messéniens et quelques Athéniens. Les Acarnanes, rangés en corps séparés, formaient le reste de la ligne, avec ceux des Amphiloquiens armés de javelots qui assistaient au combat. Les Péloponnésiens et les Ambraciotes étaient mêlés ensemble, à l'exception des Mantinéens, qui formaient un corps séparé et s'étendaient surtout vers la gauche, sans occuper cependant l'extrémité de l'aile : Eurylochos s'y était placé avec ses troupes, pour faire face aux Messéniens et à Démosthènes.

CVIII. Déjà l'action était engagée et les Péloponnésiens, débordant l'aile droite de l'ennemi, commençaient à l'envelopper, lorsque les Acarnanes sortirent de leur embuscade, tombèrent sur eux, et les mirent en déroute. Leur trouble fut tel, qu'ils ne résistèrent pas au premier choc, et entraînent dans leur panique le reste des troupes avec eux ; car, quand on vit en déroute le corps d'Eurylochos et la portion la plus solide de l'armée, la terreur n'en fut que plus grande. Ce furent les Messéniens, placés à cette aile sous les ordres de Démosthènes, qui contribuèrent surtout au succès de l'action.

Cependant les Ambraciotes et les troupes de l'aile droite eurent l'avantage de leur côté, et poursuivirent l'ennemi vers Argos ; car ce sont les hommes les plus belliqueux de ces contrées. Mais quand, à leur retour, ils virent la défaite de la plus grande partie de l'armée, vivement

pressés eux-mêmes par les autres Acarnanes, ils se rabattirent sur Olpes, et n'échappèrent qu'avec peine. Beaucoup périrent en se précipitant confusément et en désordre vers cette place ; pourtant les Mantinéens opérèrent leur retraite en meilleur ordre que tout le reste de l'armée. Le combat finit vers le soir.

CIX. Le lendemain, Ménédée remplaça dans le commandement Eurylochos et Macarios, qui avaient été tués. Embarrassé après un si grand désastre, il ne voyait aucun moyen ni de soutenir un siège en gardant ses positions, puisqu'il était coupé par terre et bloqué du côté de la mer par la flotte athénienne, ni de s'échapper par une retraite ; il fit donc des ouvertures à Démosthènes et aux généraux des Acarnanes pour obtenir un accommodement, avec la permission de se retirer et d'enlever ses morts. Ils lui accordèrent cette dernière demande, dressèrent eux-mêmes un trophée, et enlevèrent leurs propres morts au nombre de trois cents. Quant à la retraite, ils firent ouvertement à tous les ennemis un refus formel ; mais, en secret, Démosthènes, de l'aveu des généraux acarnanes ses collègues, permit aux Mantinéens, à Ménédée et aux autres chefs des Péloponnésiens, ainsi qu'aux plus marquants de la nation, de se retirer au plus vite. Son but était d'isoler les Ambraciotes et la foule des mercenaires étrangers ; mais, par-dessus tout, il visait à rendre suspects aux Grecs de cette contrée les Lacédémoniens et les Péloponnésiens, comme des traîtres qui n'avaient songé qu'à leur propre intérêt. Ils enlevèrent leurs morts, qu'ils ensevelirent à la hâte et au hasard. Ceux qui avaient obtenu l'autorisation de se retirer prirent secrètement leurs mesures.

CX. Cependant on vint annoncer à Démosthènes et aux Acarnanes que les Ambraciotes de la ville, sur le premier message qui leur avait été envoyé d'Olpes, venaient en masse au secours des leurs, et qu'ils s'avançaient par le pays des Amphiloquiens, sans rien savoir de ce qui s'était passé, afin d'opérer leur jonction à Olpes. Il envoya sur-le-champ une partie de son armée préparer des embuscades sur la route et occuper à l'avance les positions les plus fortes. Lui-même se tint prêt à marcher avec le reste.

CXI. Pendant ce temps, les Mantinéens et tous ceux qui étaient compris dans la convention sortirent du camp sans bruit, par petites troupes, sous prétexte d'aller ramasser des légumes et des broussailles, et affectant même d'en recueillir en effet ; mais, une fois éloignés d'Olpes, ils se retirèrent précipitamment. Dès que les Ambraciotes et les autres troupes qui se trouvaient accumulées sur ce point s'aperçurent de leur départ, ils s'élancèrent à leur tour, et se mirent à courir pour les rejoindre. Au premier moment, les Acarnanes crurent que tous se sauvaient au même titre et sans convention. Ils se mirent à la poursuite des Péloponnésiens ; et comme quelques-uns de leurs généraux voulaient les arrêter en leur disant que la retraite avait lieu par suite d'un accord, il y en eut qui les frappèrent eux-mêmes de leurs javelots, persuadés qu'ils trahissaient. Cependant on laissa ensuite passer les Mantinéens et les Péloponnésiens ; mais les Ambraciotes étaient massacrés. De nombreuses contestations s'élevaient, et l'embarras était grand pour savoir qui était d'Ambracie ou du Péloponnèse. On en tua environ deux cents ; les autres se réfugièrent dans l'Agraïde,

pays limitrophe ¹, et furent accueillis par Salynthios, roi des Agréens, qui était leur ami.

CXII. Les Ambraciotes de la ville arrivèrent à Idoménié ; on appelle ainsi deux collines élevées. La plus considérable des deux avait été occupée de nuit par les soldats que Démosthènes avait envoyés en avant, et qui, ayant prévenu l'ennemi, s'y étaient installés à son insu. Les Ambraciotes, de leur côté, étaient montés les premiers sur la plus petite, et y bivaquèrent. Démosthènes se mit en marche dès le soir, aussitôt après le repas, avec le reste de son armée. Il en prit avec lui la moitié pour occuper les passages ; l'autre moitié s'avança vers les montagnes de l'Amphilochie. Au point du jour, il fondit sur les Ambraciotes encore couchés et tellement éloignés de pressentir l'événement qu'ils crurent au contraire à l'arrivée des leurs. En effet, Démosthènes avait à dessein placé aux premiers rangs les Messéniens, et leur avait ordonné d'adresser la parole à l'ennemi dans l'idiome dorique, afin d'entretenir la sécurité des gardes avancées. D'ailleurs il faisait encore nuit, et l'on ne pouvait se reconnaître à la vue ; aussi à peine fut-il tombé sur leur armée qu'il la mit en fuite. Un grand nombre fut tué sur place ; le reste s'enfuit précipitamment à travers les montagnes. Mais les chemins étaient interceptés ; les Amphilochiens d'ailleurs connaissaient le pays, qui était le leur, et ils avaient contre les hoplites l'avantage d'être légèrement armés ; les Ambraciotes, au contraire, faute de connaître les lieux, ne savaient où se tourner : ils tombaient dans les ravins, donnaient dans les em-

¹ Séparé de l'Amphilochie par l'Achéloüs.

buscades dressées à l'avance, et y trouvaient la mort. La déroute était partout ; quelques-uns même, à bout de moyens, se dirigent vers la mer, qui n'est pas fort éloignée ; ils aperçoivent la flotte athénienne, qui par hasard rasait la côte au moment même de l'action, et se précipitent à la nage pour la rejoindre, aimant mieux, sous l'impression de la terreur, mourir, s'il le faut, de la main de ceux qui sont dans les vaisseaux, que sous les coups des barbares amphilokiens, leurs plus cruels ennemis. Tel fut le désastre des Ambraciotes ; ils étaient venus en grand nombre, et bien peu rentrèrent sains et saufs dans leur ville. Les Acarnanes, après avoir dépouillé les morts et dressé des trophées, retournèrent à Argos.

CXIII. Le lendemain, arriva près d'eux un héraut, de la part de ceux des Ambraciotes qui, d'Olpes, s'étaient réfugiés chez les Agréens. Il venait réclamer les corps de ceux qui avaient été tués après le premier combat, lorsque, sans être compris dans la convention, ils étaient sortis avec les Mantinéens et avec ceux que couvrait le traité. Le héraut, à l'aspect des armes prises sur les Ambraciotes de la ville, s'étonna d'en voir un si grand nombre ; car il ignorait le dernier désastre et pensait que c'étaient celles de ses compagnons. Quelqu'un lui demanda ce qui l'étonnait et combien ils avaient perdu de monde ; celui qui faisait cette question croyait, de son côté, que le héraut venait de la part de ceux d'Idoméné. — Deux cents en tout, répondit celui-ci. — Mais, reprit celui qui l'interrogeait, ce ne sont pas là, ce semble, les armes de deux cents hommes, mais de plus de mille. — Alors, dit à son tour le héraut, ce ne sont pas les armes de ceux qui

ont combattu avec nous. — Ce sont elles, reprit l'autre, si c'est vous qui avez combattu hier à Idoméni. — Hier nous n'avons combattu contre personne, mais bien avant-hier dans notre retraite. — Et nous, c'est hier que nous avons combattu contre ceux-ci, qui étaient venus de la ville d'Ambracie au secours des leurs. A ces mots, le héraut comprit que le secours venu de la ville avait été défait ; il éclata en gémissements, et, atterré par l'immensité de ce désastre, il se retira aussitôt sans remplir sa mission ni réclamer les morts. Ce fut en effet, dans tout le cours de cette guerre, la plus grande catastrophe qu'une ville grecque ait éprouvée en aussi peu de jours. Je n'ai pas relaté le nombre des morts, parce que ce qu'on en rapporte n'est pas croyable, eu égard à l'importance de la ville. Ce que je sais, c'est que, si les Acarnanes et les Amphiloquiens eussent voulu s'emparer de la ville, conformément à l'avis des Athéniens et de Démosthènes, ils pouvaient la prendre d'emblée ; mais ils craignaient alors que les Athéniens, maîtres de cette ville, ne devinssent pour eux des voisins trop incommodes.

CXIV. On assigna ensuite le tiers des dépouilles aux Athéniens ; le reste fut partagé entre les villes alliées. Mais la part des Athéniens fut prise en mer ; les trois cents armures complètes qu'on voit aujourd'hui déposées dans les temples de l'Attique avaient été réservées à Démosthènes, qui les rapporta lui-même sur son navire. Cette dernière affaire réparait son désastre d'Étolie, et il put revenir avec plus de sécurité. Les Athéniens des vingt vaisseaux retournèrent de leur côté à Naupacte.

Après le départ des Athéniens et de Démosthènes,

les Acarnanes et les Amphiloquiens firent, avec les Ambraciotes et les Péloponnésiens réfugiés chez Salynthios et les Agréens, un accommodement qui les autorisait à sortir d'OEniadès, où ils avaient passé en quittant Salynthios. Ils conclurent aussi pour l'avenir un traité d'alliance de cent années avec les Ambraciotes : les conditions étaient que les Ambraciotes ne porteraient pas les armes avec les Acarnanes contre les Péloponnésiens, ni les Acarnanes avec les Ambraciotes contre les Athéniens ; qu'ils se prêteraient un mutuel appui pour la défense de leur territoire ; que les Ambraciotes rendraient toutes les places et les otages amphiloquiens qu'ils avaient en leur possession ; enfin qu'ils ne donneraient pas de secours à Anactorion, place ennemie des Acarnanes. Ce traité mit fin à la guerre. Les Corinthiens envoyèrent ensuite à Ambracie une garnison de trois cents hoplites levés chez eux, sous le commandement de Xénoclidas, fils d'Euthyclès. Ils prirent leur route par l'Épire, et n'arrivèrent qu'avec peine à leur destination. Telle fut l'issue des affaires d'Ambracie.

CXV. Les Athéniens qui étaient en Sicile firent, le même hiver, une descente sur les côtes d'Himéra, de concert avec les Siciliens de l'intérieur, qui envahirent les frontières des Himériens du côté opposé. Ils attaquèrent aussi les îles Éoliennes. A leur retour, ils trouvèrent à Rhégium Pythodóros, fils d'Isolochos, général athénien, nommé, en remplacement de Lachès, au commandement de la flotte. Les alliés de Sicile, s'étant rendus auprès des Athéniens, avaient obtenu un secours plus considérable en vaisseaux ; car les Syracusains, étant maîtres du pays, s'indignaient de ce

qu'un petit nombre de vaisseaux leur fermât la mer, et se préparaient, en rassemblant leur flotte, à mettre un terme à cet état de choses. Les Athéniens équipèrent donc quarante vaisseaux pour les envoyer en Sicile ; ils voyaient là un moyen d'en finir plus vite avec cette guerre, et une occasion d'exercer leur marine. L'un des généraux, Pythodoros, fut envoyé en avant avec un petit nombre de bâtiments ; les deux autres, Sophocle, fils de Sostratidès, et Eurymédon, fils de Thuclès, devaient le suivre avec le gros de la flotte. Pythodoros, lorsqu'il eut pris le commandement des vaisseaux de Lachès, s'embarqua vers la fin de l'hiver pour attaquer la forteresse des Locriens, déjà prise auparavant par Lachès ; mais il fut battu par les Locriens, et s'en retourna.

CXVI. Dans le même printemps, un torrent de feu coula de l'Etna, phénomène qui s'était déjà produit précédemment. Il ravagea une partie du territoire des Catanéens qui habitent au pied de l'Etna, la plus haute montagne de la Sicile. On dit que cette éruption eut lieu cinquante ans après la précédente, et qu'il y en eut trois en tout depuis que la Sicile est habitée par les Grecs. Tels sont les événements de cet hiver ; avec lui finit la sixième année de cette guerre, dont Thucydide a écrit l'histoire.

LIVRE QUATRIÈME.

L'été suivant ¹, vers le temps où le blé commence à monter, dix vaisseaux de Syracuse et autant de Locres firent voile pour Messène de Sicile, sur l'invitation des habitants eux-mêmes. Ils l'occupèrent, et Messène se détacha des Athéniens. Ce qui détermina surtout les Syracusains à cette entreprise, ce fut la considération que cette place est une des clefs de la Sicile, et la crainte que les Athéniens ne la prissent un jour pour base, afin de les attaquer avec des forces supérieures. Les Locriens, d'un autre côté, poussés par leur haine contre Rhégium, voulaient l'attaquer par terre et par mer. Ils envahirent donc en même temps, avec toute leur armée, le territoire des Rhégiens, afin de les empêcher de secourir Messène; ils y étaient d'ailleurs excités par les bannis de Rhégium qu'ils avaient auprès d'eux; car cette ville, en proie depuis longtemps aux séditions, était alors dans l'impossibilité de repousser les Locriens; et ceux-ci n'en étaient que plus ardents à l'attaquer. Leur armée de terre, après avoir ravagé le pays, s'en retourna; la flotte resta à garder Messène. D'autres vaisseaux qu'ils équipèrent devaient venir y stationner également et en faire le centre de leurs opérations.

¹ 426 avant notre ère; septième année de la guerre.

II. Vers la même époque du printemps, avant la maturité des blés, les Péloponnésiens et leurs alliés envahirent l'Attique, sous le commandement d'Agis, fils d'Archidamos, roi des Lacédémoniens. Ils y campèrent, et ravagèrent le pays.

Les Athéniens, de leur côté, envoyèrent en Sicile les quarante vaisseaux qu'ils avaient préparés, avec les deux généraux restés en arrière, Eurymédon et Sophocle; Pythodoros, le troisième, les avait précédés en Sicile. Ils avaient ordre de protéger, en passant devant Corcyre, les habitants de la ville contre les brigandages de la faction réfugiée sur la montagne. Les Péloponnésiens avaient aussi envoyé sur le même point soixante vaisseaux au secours des Corcyréens de la montagne; et, comme la famine se faisait grandement sentir dans la ville, ils espéraient y établir aisément leur autorité.

Démosthènes, simple particulier depuis son retour de l'Acarmanie, avait été autorisé, sur sa demande, à disposer, s'il le voulait, de la flotte athénienne, pendant la traversée en vue du Péloponnèse.

III. Les Athéniens naviguaient sur les côtes de la Laconie, lorsqu'ils apprirent que les vaisseaux péloponnésiens étaient déjà à Corcyre. Eurymédon et Sophocle avaient hâte de s'y rendre; mais Démosthènes voulait qu'on abordât d'abord à Pylos¹ pour y faire les travaux

¹ Malgré la précision des détails que donne Thucydide, sur Pylos et Sphactérie, des doutes nombreux se sont élevés sur la position de l'île et de la ville. L'île de Sphagie, aujourd'hui Prodrone, à laquelle paraît s'appliquer la description de notre historien, est plus éloignée des côtes que ne paraît l'avoir été originairement Sphactérie. Les deux passes ont une largeur considérable; le port est fort étendu. Cependant il ne nous paraît pas possible d'élever à cet

nécessaires, et qu'on reprit ensuite la mer. Comme les deux généraux repoussaient cet avis, une tempête survint qui poussa la flotte droit à Pylos. Démosthènes demanda alors qu'on établît immédiatement sur ce point une enceinte fortifiée. C'était dans ce but, disait-il, qu'il avait pris part à l'expédition; il fit voir qu'il y avait en abondance du bois et des pierres, que le lieu était fortifié par la nature et désert ainsi que les environs, à une grande distance. Car Pylos, éloignée de Sparte de quatre cents stades, est située dans la contrée qui fut autrefois la Messénie; les Lacédémoniens l'appellent Coryphasion. On lui répondit qu'il ne manquait pas, dans le Péloponnèse, de promontoires déserts, dont il pouvait s'emparer s'il voulait constituer la république en dépenses. Démosthènes pensait, au contraire, que cet emplacement présentait des avantages tout particuliers. Outre qu'il s'y trouvait un port, les Messéniens, en communauté d'origine avec les anciens habitants et parlant la même langue que les Lacédémoniens, pourraient de là faire beaucoup de mal à l'ennemi, en même temps qu'ils seraient de fidèles gardiens de la place.

IV. N'ayant pu persuader ni les généraux ni les soldats, quoiqu'il eût ensuite communiqué son dessein aux taxiarques¹ eux-mêmes, il resta tranquille. Mais,

égard une contestation sérieuse : la disposition des passes est conforme au récit de Thucydide. En supposant qu'il ne se soit pas trompé sur leur étendue, elles peuvent avoir été alors rétrécies par des ensablements. On trouve à Prodrona la fontaine qui était au centre de Sphactérie; la disposition des côtes est la même; enfin aucun autre point sur cette plage ne satisfait aussi exactement à la description de Thucydide. — Pylos est aujourd'hui Zouchio, ou vieux Navarin.

¹ Les taxiarques étaient les officiers inférieurs de l'armée. Us ne

comme la mer n'était pas navigable, les soldats inoccupés concurent d'eux-mêmes la pensée d'élever une enceinte et de fortifier la place. Ils mirent la main à l'œuvre et, faute d'outils pour tailler les pierres, ils les choisissaient et plaçaient chacune d'elles là où elle pouvait s'adapter ¹. S'ils avaient besoin de mortier, à défaut d'auges ils le portaient sur leur dos, en se courbant pour le maintenir autant que possible, et en croisant les mains derrière le dos pour l'empêcher de tomber. Ils se hâtaient, mettant tout en œuvre pour prévenir les Lacédémoniens, et fortifier les points les plus accessibles avant d'être attaqués par eux. Du reste, la plus grande partie de la position se trouvait naturellement fortifiée et n'avait pas besoin de murailles.

V. Les Lacédémoniens étaient alors à célébrer une fête. Quand ils apprirent cette nouvelle, ils s'en inquiétèrent peu, persuadés que l'ennemi ne tiendrait pas à leur approche, ou que, du moins, ils emporteraient aisément la place de vive force. Ils étaient d'ailleurs retenus par cette considération que leur armée n'était pas encore de retour de l'Attique.

Les Athéniens, après avoir fortifié en six jours ² le côté du continent et les autres parties de la place qui en avaient le plus besoin, laissèrent Démosthènes avec cinq vaisseaux pour la garder, et se hâtèrent de faire

doivent pas être confondus avec d'autres taxiarques, magistrats élus tous les ans, au nombre de dix, un dans chaque tribu, pour commander l'infanterie, quand le peuple en masse faisait une expédition.

¹ C'était, sauf l'importance, quelque chose d'analogue aux murailles cyclopéennes.

² Diodore (XII, 61) dit, au contraire, vingt jours.

voile avec la plus grande partie de la flotte pour Corcyre et la Sicile.

VI. Dès que les Péloponnésiens qui étaient dans l'Attique apprirent l'occupation de Pylos, ils s'empressèrent de rentrer chez eux : les Lacédémoniens et Agis, leur roi, pensaient que l'affaire de Pylos les intéressait particulièrement; d'ailleurs, comme leur invasion avait eu lieu de bonne heure, pendant que le blé était encore vert, ils manquaient généralement de vivres; enfin, il était survenu des froids extraordinaires pour la saison, et l'armée en avait beaucoup souffert. Une foule de causes contribuèrent donc à accélérer leur retour et à abréger la durée de cette incursion; car ils ne restèrent que quinze jours dans l'Attique.

VII. Vers le même temps, Simonidès, général athénien, s'empara par trahison d'Éion¹, en Thrace, colonie des Mendéens, ennemie d'Athènes. Il avait rassemblé à cet effet quelques Athéniens des garnisons et une foule d'alliés du pays; mais, attaqué par les Chalcidiens et les Bottiéens venus en hâte au secours de la place, il fut chassé et perdit un grand nombre de soldats.

VIII. Dès que l'armée péloponnésienne fut rentrée de l'Attique, les habitants de Sparte² et les Lacédémoniens du voisinage³ se portèrent en toute hâte contre

¹ Cette ville doit différer d'Éion, à l'embouchure du Strymon, que les Athéniens n'avaient pas cessé d'occuper. Mende était située au sud de la presqu'île de Pallène.

² Les Spartiates sont les habitants mêmes de la ville, distincts du reste des Lacédémoniens, auxquels ils n'accordèrent jamais le droit de cité.

³ Les périèces, c'est-à-dire ceux qui entourent la ville. Ils ne jouissaient pas non plus de tous les privilèges des citoyens.

Pylos. Le reste, arrivant à peine d'une autre expédition, ne marcha que plus tard. Ils firent publier dans le Péloponnèse qu'on eût à diriger, sans aucun retard, des secours sur Pylos, et mandèrent les soixante vaisseaux qu'ils avaient à Corcyre. Cette flotte, transportée par-dessus l'isthme de Leucade, parvint à Pylos sans être aperçue par les vaisseaux athéniens stationnés à Zacynthe ¹. Déjà l'armée de terre était arrivée de son côté. Mais pendant que les Péloponnésiens étaient encore en mer, Démosthènes avait eu le temps d'envoyer secrètement deux vaisseaux à Zacynthe, pour annoncer à Eurymédon et à la flotte athénienne le danger qui menaçait la place, et réclamer leur secours. Sur cet avis de Démosthènes, la flotte partit précipitamment.

Les Lacédémoniens se préparaient à attaquer Pylos par terre et par mer : ils comptaient emporter aisément des ouvrages élevés à la hâte et défendus par une garnison peu nombreuse. Cependant, s'attendant à voir la flotte athénienne de Zacynthe arriver au secours, ils projetèrent, s'ils ne s'emparaient pas de la forteresse auparavant, de boucher les passes du port pour empêcher les Athéniens d'y aborder. En effet, l'île nommée Sphactérie, qui s'étend devant le port à une petite distance, lui sert d'abri et ne laisse, pour y pénétrer, que deux étroits passages : l'un, en face de Pylos et des ouvrages athéniens, pour deux vaisseaux de front ² ; le second, à l'autre extrémité, pour huit ou

¹ Ces vaisseaux doivent être ceux d'Eurymédon et de Sophocle qui se rendaient en Sicile.

² Cette passe a une largeur de cent cinquante pieds anglais, et l'autre de quatorze cents.

neuf. Cette île, alors inhabitée, était entièrement couverte de bois et sans chemins battus. Son étendue est d'environ quinze stades. Les Lacédémoniens avaient résolu de fermer étroitement les passes en y plaçant des vaisseaux, la proue en avant. Quant à l'île, craignant que l'ennemi ne s'en fit un point d'appui pour les attaquer, ils y firent passer des hoplites ; d'autres furent placés sur le continent, afin que les Athéniens, trouvant partout l'ennemi devant eux, et dans l'île et sur le continent, ne pussent aborder. Car la côte de Pylos n'étant abordable par mer sur aucun autre point que le port lui-même, les Athéniens ne devaient avoir aucun moyen de venir au secours des leurs. Dès lors les Lacédémoniens s'empareraient vraisemblablement de la place sans combat naval, sans aucun danger, d'autant mieux que les vivres manquaient et que l'occupation avait eu lieu sans moyens de défense suffisants. Ces résolutions arrêtées, ils firent passer dans l'île des hoplites tirés au sort dans toutes les cohortes. D'abord on les relevait à tour de rôle. Les derniers qui y furent envoyés et qui y restèrent étaient au nombre de quatre cent vingt, indépendamment des Hilotes à leur service. Épitadas, fils de Molobros, les commandait.

IX. Démosthènes, voyant les Lacédémoniens sur le point d'attaquer à la fois par mer et par terre, fit, de son côté, des dispositions : il fit amener sous le rempart et palissader ce qui lui restait des galères laissées à sa disposition¹ ; il arma les matelots de mauvais boucliers, la plupart d'osier ; car, dans ce lieu désert, il était impossible de se procurer des armes. Celles-là

¹ Sur cinq, il en avait envoyé deux à Zacynthe.

mêmes avaient été tirées d'un vaisseau corsaire à trente rames et d'un bâtiment léger, tous deux messéniens¹, qui avaient par hasard abordé sur cette côte. Ces Messéniens lui avaient aussi fourni quarante hoplites environ, qu'il employa avec les autres. Il plaça la plus grande partie de ses soldats, armés ou non, sur le point le mieux fortifié et le plus sûr, du côté du continent, leur recommandant de repousser l'infanterie, si elle attaquait. Lui-même, avec soixante hoplites et quelques archers, qui formaient l'élite de sa troupe, sortit de l'enceinte fortifiée et se dirigea vers la mer, du côté où il lui paraissait probable que les Lacédémoniens tenteraient la descente. C'était une côte battue par la haute mer, d'un accès difficile et hérissée de rochers ; mais il pensait que l'extrême faiblesse de la muraille de ce côté les déciderait à y faire une tentative. Car les Athéniens avaient négligé de fortifier ce point, dans la pensée qu'ils auraient toujours la supériorité sur mer ; maintenant ils sentaient que, si l'ennemi opérait une descente de vive force, la place serait facilement emportée. Démosthènes s'y rendit donc ; il rangea ses hoplites sur le bord de la mer afin d'empêcher la descente, s'il était possible, et les exhorta en ces termes :

X. « Guerriers, qui avez voulu partager avec moi le péril actuel, que personne de vous, dans une telle extrémité, ne songe à faire preuve de pénétration en calculant toute l'étendue du péril qui nous environne ; mais plutôt que chacun, sans regarder autour de lui, se précipite avec bon espoir au-devant de l'en-

¹ C'étaient probablement des Messéniens de Naupacte, alliés des Athéniens.

nemi et par là obtienne la victoire. Au point où nous en sommes, dans une telle extrémité, il ne s'agit plus de réfléchir, mais de courir au plus vite au danger. Quant à moi, je vois que la plupart des chances sont de notre côté, si nous voulons tenir ferme, ne pas nous effrayer de leur nombre, et ne point trahir nos avantages : nous avons pour nous l'accès difficile de cette côte ; c'est un allié qui combattra avec nous, si nous restons inébranlables. Mais si nous cédon, quelque inabordable qu'elle soit, elle livrera un passage facile quand personne ne la défendra plus ; et alors la lutte sera plus opiniâtre ; parce que l'ennemi, même repoussé par nous, ne pourra que difficilement opérer sa retraite. Tant qu'il sera sur ses vaisseaux, vous le repousserez aisément ; mais une fois débarqué, les chances sont égales.

« La multitude de vos ennemis ne doit pas non plus vous trop effrayer ; car, quelque nombreux qu'ils soient, ils ne donneront que partiellement, grâce à la difficulté de l'abordage ; il ne s'agit pas ici d'une armée de terre, placée d'ailleurs dans des conditions égales et supérieure en nombre ; c'est du haut de leurs vaisseaux qu'ils combattent, et, en mer, il faut aux navires le concours de bien des circonstances. Je pense donc que leurs désavantages compenseront notre faiblesse numérique. D'ailleurs, vous êtes Athéniens ; vous savez par expérience que, dans un débarquement, si l'on résiste, si l'on tient ferme, sans se laisser effrayer par le bruit des vagues et l'approche impétueuse des vaisseaux, on ne saurait être forcé. Soyez donc inébranlables, je vous en conjure, combattez sur ces rochers mêmes, et sauvez tout à la fois vous-mêmes et la place. »

XI. Ces exhortations de Démosthènes exaltèrent encore le courage des Athéniens; ils descendirent au bord de la mer et s'y rangèrent en bataille. Les Lacédémoniens s'avancèrent alors, et attaquèrent en même temps la place par terre et par mer. Leur flotte, forte de quarante-trois voiles, était commandée par le Spartiate Thrasymélide, fils de Cratésiclès. Il donna à l'endroit même qu'avait prévu Démosthènes. Les Athéniens firent face des deux côtés, vers la terre et vers la mer. Les vaisseaux lacédémoniens, disposés par petites divisions, parce que l'abordage n'était pas possible pour un plus grand nombre, venaient tour à tour se relever à l'attaque. De toutes parts on rivalisait d'ardeur et on s'excitait mutuellement à forcer les Athéniens et à enlever les retranchements; mais celui qui montra le plus brillant courage fut Brasidas, qui commandait une trirème: voyant que, par suite de la difficulté des lieux, les triérarques et les pilotes hésitaient à aborder, même là où il paraissait possible de le faire, dans la crainte de briser leurs vaisseaux, il leur crie qu'il ne convient pas, pour ménager du bois, de laisser l'ennemi se fortifier dans leur pays: « que les Lacédémoniens, dit-il, abordent de vive force en brisant leurs vaisseaux; que les alliés n'hésitent pas, en retour de tant de bienfaits, à sacrifier leurs navires aux Lacédémoniens dans cette circonstance; qu'on s'échoue, qu'on débarque par tous les moyens, et qu'on s'empare des hommes et de la place. »

XII. Après avoir excité les autres par ces paroles, il force son pilote à s'échouer et court à l'échelle. Mais au moment même où il s'efforce de descendre, il est frappé par les Athéniens, criblé de blessures, et s'af-

faisse privé de sentiment. En tombant à l'extrémité de la proue, il laissa échapper son bouclier qui coula dans la mer et fut porté à la côte ; les Athéniens le recueillirent et le firent ensuite figurer dans le trophée qu'ils élevèrent à l'occasion de cette attaque. Les autres, malgré leurs efforts, ne purent non plus débarquer, arrêtés par l'escarpement de la côte et la résistance des Athéniens qui ne reculèrent pas un instant. Par une étrange interversion des rôles, c'était sur terre, et sur une terre lacédémonienne, que les Athéniens repoussaient les Spartiates attaquant par mer ; et ceux-ci venaient avec leurs vaisseaux tenter sur leur propre territoire, devenu pays ennemi, une descente contre les Athéniens. Car les Lacédémoniens étaient surtout renommés, à cette époque, comme peuple continental, pour l'excellence de leurs armées de terre, et les Athéniens, comme nation maritime, pour la supériorité de leurs flottes.

XIII. Après avoir continué les attaques pendant tout ce jour et une partie du lendemain, les Lacédémoniens y renoncèrent. Le surlendemain ils envoyèrent quelques vaisseaux à Asiné¹ chercher du bois pour des machines, dans l'espoir d'enlever, avec leur secours, la muraille du côté du port. C'était, il est vrai, dans cette partie qu'elle avait le plus de hauteur ; mais l'atterrage était plus facile sur ce point. Sur ces entrefaites la flotte athénienne, renforcée par quelques-uns des stationnaires de Naupacte et quatre bâtiments de Chio, arriva de Zacynthe au nombre de quarante voiles.

¹ A l'extrémité de la Messénie, près du promontoire Acritas, aujourd'hui Capo-Gallo.

Quand ils virent le continent et l'île couverts d'hoplites, et, dans le port, des vaisseaux qui ne faisaient aucun mouvement pour sortir, ils ne surent où prendre terre, et gagnèrent Proté, île déserte, à peu de distance. Ils y passèrent la nuit; le lendemain ils mirent à la voile, décidés à accepter le combat si l'ennemi venait à leur rencontre au large, sinon, à entrer eux-mêmes dans le port. Les Lacédémoniens ne sortirent pas contre eux; ils n'avaient même pas fermé les passes comme ils se l'étaient proposé; ils étaient tranquillement à terre occupés à embarquer leurs troupes, et se préparaient, en cas d'attaque, à combattre dans le port¹ qui est assez vaste².

XIV. Les Athéniens, pénétrant leurs intentions, fondirent sur eux par les deux passes. Déjà la plupart des vaisseaux étaient éloignés du rivage, la proue en avant; ils les mirent en fuite, les atteignirent aisément dans un espace resserré, en maltraitèrent un grand nombre et en prirent cinq, dont un avec tout son équipage. Ils se précipitèrent ensuite sur ceux qui s'étaient réfugiés à la côte; quelques-uns furent brisés avant d'avoir démarré, et pendant que les troupes y montaient encore. Plusieurs étaient vides et abandonnés par leurs équipages en fuite; ils les attachèrent, et se mirent à les remorquer. A cette vue, les Lacédémoniens, désespérés d'un désastre qui emprisonnait leurs guerriers dans l'île, accoururent au secours: ils entraient tout armés dans la mer, saisissaient les vaisseaux et les tiraient de leur côté; chacun croyait que les

¹ Afin d'être secondés par leur armée de terre.

² C'est le plus vaste de la Grèce.

choses iraient mal là où il n'était pas de sa personne. C'était, autour des vaisseaux, un affreux tumulte, au milieu duquel les deux nations échangeaient leur manière de combattre : car les Lacédémoniens, emportés par leur ardeur et leur désespoir, ne faisaient pas autre chose en quelque sorte que donner sur terre un combat naval, tandis que les Athéniens, victorieux et jaloux de pousser aussi loin que possible leurs avantages, livraient du haut de leurs vaisseaux un combat de terre. Enfin, après s'être fait bien du mal et porté bien des coups de part et d'autre, on se sépara. Les Lacédémoniens sauvèrent leurs vaisseaux vides, à l'exception des premiers qui avaient été pris, et chacun se retira dans son camp. Les Athéniens dressèrent un trophée, rendirent les morts, et restèrent maîtres des débris des navires. Ils établirent aussitôt une croisière autour de l'île et firent bonne garde pour s'assurer des guerriers qui y étaient enfermés. Les Péloponnésiens, accourus de toutes parts pour l'attaque et campés sur le continent, restèrent sur la plage, en vue de Pylos.

XV. Quand les événements de Pylos furent connus à Sparte, on décida, comme dans les grandes calamités, que les magistrats descendraient au camp, qu'ils verraient les choses par eux-mêmes et aviseraient. Ceux-ci reconnurent l'impossibilité de secourir les guerriers ; mais, ne voulant ni les exposer aux conséquences de la famine, ni les laisser écraser par un ennemi supérieur, ils jugèrent à propos de faire, avec les généraux athéniens, si ceux-ci y consentaient, un armistice au sujet de Pylos, d'envoyer ensuite à Athènes des ambassadeurs pour ménager un accord, et de tâ-

cher d'obtenir au plus tôt la remise de leurs guerriers.

Ces ouvertures ayant été accueillies par les généraux, on convint des articles suivants : les Lacédémoniens livreraient aux Athéniens et conduiraient à Pylos les bâtiments sur lesquels ils avaient combattu, ainsi que tous les vaisseaux longs qui se trouvaient en Laconie ; ils ne porteraient les armes contre la place ni par terre ni par mer. Les Athéniens, de leur côté, permettraient aux Lacédémoniens du continent d'envoyer aux guerriers de l'île une quantité déterminée de blé tout moulu, savoir, deux chénices attiques de farine par homme ¹, deux cotyles de vin ² et de la viande ; la moitié pour chaque valet. Ces envois seraient surveillés par les Athéniens, et aucun bâtiment ne passerait furtivement dans l'île. Les Athéniens continueraient à garder l'île, mais sans pouvoir y descendre ; ils ne porteraient les armes contre l'armée péloponnésienne ni sur terre ni sur mer. A la moindre infraction, de part ou d'autre, et de quelque nature qu'elle fût, le traité était déclaré rompu. Il devait durer jusqu'au retour des ambassadeurs lacédémoniens envoyés à Athènes. Les Athéniens s'engageaient à les y conduire et à les ramener sur une trirème ; à leur retour la trêve cessait, et les Athéniens rendaient les vaisseaux dans l'état où ils les avaient reçus. L'armistice fut conclu sur ces bases : les vaisseaux furent livrés, au nombre de soixante environ, et les dépu-

¹ Et par jour. Dans les repas publics les Spartiates recevaient chacun deux chénices de farine ; on ne donnait pas moins d'un chénice pour les esclaves. On peut d'après cela conjecturer la dimension du chénice.

² Le cotyle était le quart du chénice.

tés partirent. Arrivés à Athènes, ils parlèrent ainsi ¹ :

XVII. « Athéniens, les Lacédémoniens nous ont envoyés, à l'occasion des guerriers de l'île, pour traiter avec vous et vous faire agréer des propositions qui soient tout à la fois utiles pour vous et honorables pour nous-mêmes, autant du moins que le comportent nos infortunes présentes. Ce ne sera pas manquer à nos principes que de parler, en cette circonstance, un peu plus longuement que de coutume ; car il est dans nos usages de parler peu, quand peu de paroles suffisent, et de nous étendre davantage, lorsque cela est nécessaire, dans les occasions où nous avons quelque vérité essentielle à faire entendre. N'accueillez pas ces paroles en ennemis ; considérez-les, non comme une leçon que nous prétendrions donner à l'inexpérience, mais comme un simple appel à de sages résolutions, adressé à des hommes auxquels nous n'avons rien à apprendre.

« Vous pouvez faire un bon emploi de votre bonne fortune présente, en gardant ce qui est en votre possession, et en y ajoutant l'honneur et la gloire. Mais gardez-vous d'agir comme ces hommes que quelque événement heureux a surpris inopinément : ils ne cessent de porter plus loin leurs espérances, précisément parce que même le bonheur actuel a été pour eux une surprise. Mais ceux qui, bien des fois, ont éprouvé les alternatives de la bonne et de la mauvaise fortune, doivent naturellement aussi être plus portés à se défier de la prospérité. Ces sentiments de défiance, l'expérience doit

¹ Aristophane, dans les *Chevaliers* (v. 794), appelle Archeptolémus le chef de l'ambassade. Il gourmande Cléon d'avoir fait rejeter les conditions équitables qu'il proposait.

les avoir inspirés à votre nation, mais surtout à nous !

XVIII. « Voyez plutôt, et considérez nos malheurs actuels. Nous dont la réputation n'avait pas d'égale parmi les Grecs, nous venons vers vous solliciter nous-mêmes ce que jusqu'ici nous nous croyions plus que personne en mesure d'accorder aux autres. Et cependant nos désastres ne tiennent ni à l'affaiblissement de nos forces, ni à l'insolence qu'inspire l'accroissement de la puissance : notre puissance était ce qu'elle fut toujours lorsque toutes nos prévisions ont été déçues ; et il n'est personne à qui le même malheur ne puisse arriver. Il ne faut donc pas que la prospérité présente de votre république et vos récents succès vous fassent croire que la fortune sera toujours avec vous. Les vrais sages sont ceux qui mettent en sûreté des biens instables ; ce sont aussi ceux qui savent le mieux tirer parti des revers de la guerre. Ils ne croient pas qu'on puisse prolonger les hostilités suivant son caprice, et prennent bien plutôt conseil des événements. Aussi, moins exposés que personne aux revers, parce qu'ils ne se laissent pas emporter par la confiance qu'inspire le succès, ils ne sont jamais plus disposés à mettre fin aux hostilités qu'au milieu de la prospérité.

« Voici pour vous, Athéniens, le moment opportun de tenir avec nous cette conduite : si, comme cela est très-possible, il vous survenait plus tard quelque revers pour avoir négligé nos avis, on pourrait croire que c'est à la fortune seule que vous avez dû même vos succès actuels ; tandis que vous pouvez, sans courir aucun danger, léguer à la postérité une haute idée de votre puissance et de votre sagesse.

XIX. « Les Lacédémoniens vous convient à traiter

et à mettre fin à la guerre ; ils vous offrent la paix, leur alliance, une amitié sans bornes, une réciproque intimité ; ils réclament en retour les guerriers enfermés dans l'île. Ils pensent que, pour les deux partis, il vaut mieux ne pas s'exposer à l'alternative de les voir ou s'échapper de vive force s'il se présente une occasion favorable, ou tomber dans une plus dure servitude s'ils sont réduits par un siège. Nous croyons aussi que le meilleur moyen de terminer d'une manière durable les grandes inimitiés n'est pas que l'un des deux partis, après une lutte opiniâtre, profite de ses avantages pour enserrer l'autre dans des serments forcés, et pour lui imposer des lois au nom de sa supériorité ; le mieux est que, tout en ayant le pouvoir d'en agir ainsi, il se mette, par sa modération et sa générosité, au-dessus de ces prétentions, et trompe l'attente de son adversaire en lui accordant des conditions modérées. Car l'adversaire, obligé dès lors non plus à se venger comme s'il eût été contraint, mais à payer de retour un acte de générosité, est, par pudeur, plus disposé à respecter les conventions. Mais c'est surtout envers ses plus grands ennemis qu'on doit tenir cette conduite, bien plus encore qu'envers ceux avec lesquels on n'avait que des démêlés sans importance. A ceux qui cèdent sans y être forcés, il est naturel de céder soi-même avec plaisir ; tandis qu'on se hasarde, même au delà de ce qu'on projetait, contre un adversaire trop insolent.

XX. « L'occasion est plus que jamais favorable pour une réconciliation mutuelle, avant qu'il vienne s'interposer entre nous un irremédiable malheur ¹, qui

¹ Le massacre des guerriers de Sphactérie.

soulèverait nécessairement contre vous la haine de tous et de chacun de nous ¹, et vous priverait des avantages que nous vous offrons spontanément. Réconcilions-nous donc pendant que le sort des armes est encore indécis, vous, avec la gloire et notre amitié en partage; nous, avant la honte et sous le coup de revers encore sans gravité; échangeons la guerre pour la paix, et donnons au reste des Grecs le repos après tant de souffrances. C'est à vous surtout qu'ils croiront devoir ces biens. Ils supportent les maux de la guerre sans trop savoir qui l'a commencée; mais si elle vient à cesser, ce qui dépend surtout de vous, c'est à vous qu'ils en auront la reconnaissance. Vous pouvez vous assurer d'une manière durable, par la bienveillance bien mieux que par la contrainte, l'amitié des Lacédémoniens, qui vous font les premières avances. Considérez d'ailleurs tous les avantages qui doivent résulter de cette union : lorsqu'il y aura entre nous accord de volontés, sachez que, plus forts que tous les autres peuples de la Grèce, nous obtiendrons de leur part une entière déférence. »

XXI. Ainsi parlèrent les Lacédémoniens; ils pensaient que les Athéniens, disposés précédemment à un accommodement qui n'avait échoué que par l'opposition de Lacédémone, accepteraient volontiers la paix qu'on leur offrait maintenant, et rendraient les guerriers. Mais ceux-ci, persuadés qu'avec les guerriers de l'île en leur pouvoir ils trouveraient toujours, quand ils le voudraient, les Lacédémoniens disposés à la paix,

¹ Chacun aurait en effet à venger un parent ou un ami, si les soldats de Sphactérie étaient égorgés.

portaient plus haut leurs prétentions ¹. Ils y étaient surtout excités par Cléon, fils de Cléenète, démagogue puissant à cette époque, et qui avait une grande autorité sur la multitude. Il leur persuada de répondre que les guerriers de l'île devaient d'abord être livrés avec leurs armes, et amenés à Athènes ; qu'après leur arrivée, les Lacédémoniens rendraient Nisée, Pèges, Trézène et l'Achaïe, qui se trouvaient entre leurs mains non par droit de conquête, mais en vertu du dernier traité auquel des malheurs et le besoin de la paix avaient forcé alors les Athéniens de souscrire ; qu'à ces conditions on leur rendrait les prisonniers, et qu'on ferait une trêve dont la durée serait réglée d'un commun accord.

XXII. Les députés, sans faire aucune objection à cette réponse ², demandèrent qu'on nommât, pour s'entendre avec eux, des commissaires avec lesquels ils pussent régler à l'amiable et après discussion les points sur lesquels on tomberait d'accord de part et d'autre. Mais à cette proposition Cléon s'emporta avec violence, disant qu'il savait bien à l'avance qu'ils n'avaient aucune bonne intention ; que cela était clair maintenant, puisqu'ils refusaient de s'expliquer devant le peuple et ne voulaient conférer qu'avec quelques commissaires. Il leur enjoignit, si leurs intentions étaient

¹ Aristophane dit, dans la *Paix*, v. 666, qu'on alla trois fois aux voix dans l'assemblée du peuple sur la proposition des Lacédémoniens.

² Suivant Diodore (xii, 63), les ambassadeurs auraient proposé de rendre un nombre égal de prisonniers, et, sur le refus des Athéniens, ils auraient ajouté que ceux-ci estimaient les Lacédémoniens plus qu'eux-mêmes, puisqu'ils ne consentaient pas à l'échange.

droites, de parler devant toute l'assemblée. Mais les Lacédémoniens, quoique disposés par leurs malheurs à quelque concession, sentaient qu'il leur était impossible de s'expliquer devant la multitude, parce qu'ils donneraient prise aux récriminations de leurs alliés, si leurs offres étaient rejetées. Jugeant bien, d'ailleurs, que les Athéniens ne traiteraient pas à des conditions modérées, sur les bases qu'ils avaient proposées, ils quittèrent Athènes sans avoir rien fait.

XXIII. A leur arrivée, l'armistice de Pylos fut aussitôt rompu. Les Lacédémoniens réclamaient leurs vaisseaux, conformément à la convention. Mais les Athéniens, sous prétexte d'une tentative faite sur la place, contrairement au traité, et de quelques autres griefs peu sérieux en apparence, retinrent les vaisseaux, en arguant de la clause qui déclarait le traité nul s'il y était fait la moindre infraction. Les Lacédémoniens récriminèrent, se récrièrent sur ce que leurs vaisseaux étaient injustement retenus; puis ils se retirèrent et reprirent les hostilités à Pylos. De part et d'autre elles furent poussées avec vigueur. Pendant le jour, les Athéniens faisaient régulièrement le tour de l'île avec deux bâtiments qui se croisaient; la nuit, toute leur flotte stationnait alentour, excepté du côté de la mer quand il faisait du vent. Vingt bâtiments étaient venus d'Athènes renforcer cette flotte d'observation, qui se trouvait ainsi portée à soixante-dix navires. Les Péloponnésiens, campés sur le continent, donnaient des assauts à la place et épiaient les occasions de délivrer leurs guerriers.

XXIV. Cependant, en Sicile, les Syracusains et leurs alliés, ayant réuni à la flotte qui gardait Messène tous

les autres bâtiments qu'ils avaient équipés, partirent de ce port pour reprendre les hostilités. Les Locriens surtout les excitaient, en haine des habitants de Rhégium, sur le territoire desquels ils venaient de pénétrer en masse. D'ailleurs, voyant que les Athéniens n'avaient que peu de vaisseaux dans ces parages, et informés que la plus grande partie des bâtiments, en particulier ceux qui devaient venir en Sicile, assiégeaient Sphactérie, ils voulaient tenter un combat naval. Vainqueurs sur mer, ils espéraient soumettre aisément Rhégium en l'attaquant par mer et par terre, et affermir ainsi leur puissance. Car le promontoire de Rhégium, en Italie, étant à peu de distance de Messène, en Sicile, les Athéniens ne pourraient plus stationner dans ces parages et rester maîtres du détroit. Ce détroit est formé par le bras de mer qui sépare Rhégium de Messène, au point où la Sicile est le plus rapprochée du continent. C'est à ce passage qu'on a donné le nom de Charybde : Ulysse, dit-on, l'a traversé. Comme il est fort étroit, et que deux vastes mers, celle de Tyrrhénie et celle de Sicile, s'y précipitent en courant avec violence, on l'a justement considéré comme dangereux ¹.

XXV. Ce fut dans ce détroit que les Syracusains et leurs alliés, avec un peu plus de trente vaisseaux, furent amenés à combattre, à une heure avancée de la journée, à propos d'une barque qui traversait. Ils s'avancèrent contre seize vaisseaux d'Athènes et huit de Rhégium. Mais, vaincus par les Athéniens, ils perdirent un vaisseau ; chacun regagna comme il put sa

¹ Aujourd'hui cette mer est également calme et n'offre aucun danger sérieux.

station, les uns à Messène, les autres à Rhégium. La nuit mit fin à l'action.

Les Locriens sortirent ensuite du territoire de Rhégium. Les vaisseaux de Syracuse et des alliés se réunirent et abordèrent à Péloris ¹, dépendance de Messène, où se trouvait aussi l'armée de terre. Les Athéniens et ceux de Rhégium ayant fait voile de ce côté virent les vaisseaux vides et les attaquèrent. Mais un de leurs bâtiments fut accroché par une main de fer ², et l'équipage dut l'abandonner pour se sauver à la nage. Les Syracusains remontèrent sur leurs vaisseaux et se dirigèrent vers Messène en les remorquant le long de la côte avec des câbles. Attaqués de nouveau par les Athéniens, ils prirent le large, fondirent sur eux, et leur firent perdre un second bâtiment. Ils effectuèrent ainsi leur retraite le long des côtes, et rentrèrent au port de Messène, après avoir combattu sans désavantage.

Les Athéniens, sur l'avis que Camarina ³ allait être livrée aux Syracusains par Archias et ses adhérents, firent voile vers cette place. En même temps, les Messéniens se portèrent en masse, par terre et par mer, contre Naxos ⁴ Chalcidique, qui leur est limitrophe. Le premier jour ils forcèrent les Naxiens à s'enfermer dans leur ville, et ravagèrent le pays. Le lendemain ils remontèrent avec leurs vaisseaux le fleuve Acésine ⁵,

¹ C'est là qu'est établi le phare qui a donné son nom au détroit.

² On appelait ainsi un grappin, au moyen duquel on accrochait le vaisseau ennemi pour monter à l'abordage.

³ Aujourd'hui Torre di Camarina.

⁴ Sur la côte est de Sicile, à peu de distance de l'Etna et de la colline où fut bâtie plus tard Tauroménium (Taormina).

⁵ Naxos était près de l'embouchure de l'Acésine, aujourd'hui Alcantaro.

et dévastèrent la campagne, pendant que leurs troupes de terre attaquaient la ville. Mais, sur ces entrefaites, les Sicules¹ descendirent en grand nombre des montagnes, et attaquèrent les Messéniens. Les Naxiens prirent confiance, à cette vue ; s'exhortant mutuellement, dans la pensée que les Léontins et d'autres Grecs alliés venaient à leur secours, ils sortirent subitement de la ville, tombèrent sur les Messéniens, les mirent en fuite et en tuèrent plus de mille. Les autres eurent grand'peine à rentrer chez eux : car les barbares, tombant sur eux dans les chemins, en massacrèrent le plus grand nombre. La flotte revint mouiller à Messène ; elle se sépara ensuite, et chacun rentra chez soi.

Aussitôt les Léontins et leurs alliés, unis aux Athéniens, profitèrent des désastres de Messène pour l'attaquer. Les Athéniens dirigèrent leurs efforts sur le port, et l'armée de terre contre la ville. Mais les Messéniens firent une sortie, avec quelques Locriens sous les ordres de Démotélès, qui, après leur échec, étaient restés en garnison dans la place ; ils tombèrent à l'improviste sur l'armée des Léontins, les mirent en fuite, et en tuèrent un grand nombre. Les Athéniens, à cette vue, descendirent de leurs vaisseaux, se portèrent au secours de leurs alliés, tombèrent sur les Messéniens en désordre et les poursuivirent jusqu'à la ville. Après avoir élevé un trophée, ils retournèrent à Rhégium.

Les Grecs de Sicile continuèrent ensuite la lutte sur terre, sans l'intervention des Athéniens.

XXVI. A Pylos, les Athéniens continuaient à assiéger

¹ C'étaient des barbares qui venaient, non pour secourir les Naxiens, mais pour piller les Grecs.

les Lacédémoniens dans l'île, tandis que l'armée péloponnésienne conservait ses campements sur le continent. Le manque de vivres et d'eau rendait le blocus extrêmement pénible pour les Athéniens. Il n'y avait qu'une seule source, et encore peu abondante, dans la citadelle même de Pylos ¹. La plupart creusaient le sable sur le bord de la mer, et on peut imaginer quelle eau ils buvaient. Resserrés dans un camp de peu d'étendue, ils se trouvaient fort à l'étroit : faute de mouillage pour les vaisseaux ², une partie des équipages venait à terre prendre ses repas, pendant que les autres se tenaient à l'ancre, loin du rivage. Ils étaient surtout découragés par la longueur du siège, qui trompait toutes leurs prévisions ; car ils pensaient d'abord forcer en très-peu de jours des hommes assiégés dans une île déserte, avec de l'eau saumâtre pour toute boisson. Ce retard tenait aux mesures prises par les Lacédémoniens : ils avaient fait appel à tous les hommes de bonne volonté, en les invitant à porter dans l'île de la farine, du vin, du fromage et toutes les denrées utiles à des troupes assiégées. On avait taxé ces denrées à un prix élevé, et promis la liberté à ceux des Hilotes qui en introduiraient. Bien des gens se livraient à ces importations dangereuses, mais surtout les Hilotes. Ils partaient de tous les points du Péloponnèse, et abordaient de nuit dans la partie de l'île qui regarde la haute mer. Ils avaient surtout soin d'épier un vent favorable : quand il soufflait du large, il leur était plus aisé d'échapper à la surveillance des galères ; car alors il

¹ Abel Blouët (*Expéd. scientif.*) signale l'existence d'un puits d'eau douce à Vieux-Navarin.

² Autour de Sphactérie.

devenait difficile à celles-ci de croiser autour de l'île ; eux, au contraire, ils ne ménageaient rien pour aborder et échouaient leurs barques, estimées d'avance. D'ailleurs les hoplites gardaient les points abordables de l'île. Ceux, au contraire, qui s'exposaient par le calme étaient capturés. Il y avait même des plongeurs qui traversaient le port en nageant entre deux eaux, et tiraient après eux, au moyen d'un câble, des outres remplies de pavot miellé et de graine de lin pilée¹. D'abord ils passèrent sans être aperçus ; mais ensuite on les surveilla. En un mot, il n'était pas d'artifice qu'on n'imaginât de part et d'autre, soit pour introduire des vivres, soit pour déjouer ces tentatives.

XXVII. Quand on apprit à Athènes que l'armée souffrait et qu'il passait dans l'île des subsistances, on fut dans un grand embarras. On craignait que l'hiver ne vint surprendre la flotte qui gardait Sphactérie ; car on sentait qu'il serait alors impossible de transporter des vivres sur les côtes du Péloponnèse, surtout dans un pays désert où l'on ne pouvait pas même en faire passer suffisamment en été ; d'ailleurs la flotte ne pourrait stationner sur une côte sans mouillage ; et si la surveillance devenait moins active, les assiégés pourraient subsister dans l'île, ou profiteraient d'un mauvais temps pour s'échapper sur les barques qui leur apportaient des vivres. On craignait surtout que les Lacédémoniens, ayant désormais quelques motifs de

¹ Galien cite la graine de lin parmi les substances tout à la fois alimentaires et pharmaceutiques. On sait, par de nombreux témoignages, qu'on servait sur les tables des préparations de graines de pavot.

confiance, n'envoyassent plus de hérauts ; en un mot on regrettait de n'avoir pas consenti à la paix.

Cléon, sachant que des défiances s'élevaient contre lui pour s'être opposé à l'accommodement, prétendit que les nouvelles apportées étaient mensongères ; et comme ceux qui arrivaient de Pylos demandaient, si on ne les croyait pas, qu'on envoyât sur les lieux quelques commissaires, les Athéniens choisirent pour cette mission Cléon lui-même et Théagènes. Cléon sentit qu'il serait obligé de faire les mêmes rapports que ceux qu'il calomniait, ou que, s'il disait le contraire, il serait convaincu d'imposture : aussi conseilla-t-il aux Athéniens, qu'il voyait incliner plutôt vers la guerre, de ne pas envoyer aux informations et de ne pas perdre, en différant, l'occasion favorable ; mais d'aller attaquer les assiégés dans l'île même, si ces nouvelles leur paraissaient exactes. En même temps, faisant allusion à Nicias, fils de Nicératos, alors général, qu'il détestait, il l'accusait indirectement en disant qu'avec les préparatifs dont on disposait il serait facile, si les généraux étaient hommes de cœur, d'attaquer l'île et de s'emparer des guerriers ; que c'était là ce qu'il ferait lui-même, s'il avait le commandement.

XXVIII. Les Athéniens commençaient à murmurer contre Cléon et demandaient pourquoi il ne partait pas à l'instant, si la chose lui paraissait si facile. Alors Nicias, qui se voyait personnellement attaqué, lui dit que les généraux l'autorisaient, pour leur part, à prendre toutes les troupes qu'il voudrait, et à tenter l'entreprise. Cléon, croyant d'abord que c'était une feinte, était prêt à accepter ; mais, lorsqu'il s'aperçut que cette offre était sérieuse, il recula et dit que ce

n'était pas lui, mais Nicias, qui était général ; il commençait à craindre, sans croire encore cependant que Nicias osât se démettre en sa faveur. Mais Nicias insista derechef, se démit du commandement de l'armée de Pylos, et prit les Athéniens à témoin. Plus Cléon faisait d'efforts pour échapper à cette expédition et pour revenir sur sa déclaration, plus la multitude (car tel est son caractère) pressait Nicias de lui abandonner le commandement, et criait à Cléon de s'embarquer. Enfin, n'ayant plus aucun moyen de revenir sur sa parole, il accepte le commandement de l'expédition, et, s'avancant au milieu de l'assemblée, il déclare qu'il n'a pas peur des Lacédémoniens, qu'il n'embarquera avec lui personne de la ville, et ne prendra que les troupes de Lemnos et d'Imbros, présentes à Athènes, des peltastes auxiliaires d'Énos¹, et quatre cents archers également étrangers. Avec ces forces, réunies aux soldats de Pylos, il s'engage à amener, dans les vingt jours, les Lacédémoniens prisonniers, ou à les exterminer sur place. Les Athéniens rirent un peu de sa forfanterie ; mais les gens sages ne virent pas ce résultat sans quelque plaisir ; car ils calculaient que de deux biens il y en avait un qui ne pouvait leur échapper, ou être débarrassés de Cléon — c'était là ce qui leur semblait le plus probable — ou, si leurs prévisions étaient trompées, se rendre maîtres des Lacédémoniens.

XXIX. Cléon prit, dans l'assemblée, toutes ses mesures ; il reçut les suffrages des Athéniens pour cette expédition, se choisit pour collègue Démosthènes, un des

¹ Ville de Thrace, à l'embouchure de l'Hèbre.

généraux qui étaient à Pylos, et pressa son départ. Ce qui l'avait déterminé à s'adjoindre Démosthènes, c'est qu'il avait appris que ce général songeait, de son côté, à faire une descente dans l'île. Car les soldats, fatigués de leur séjour dans un lieu où tout manquait, et plutôt assiégés qu'assiégeants, brûlaient de courir au danger. Un incendie survenu dans l'île avait aussi augmenté la confiance de Démosthènes. Jusque-là il avait hésité parce que l'île, de tout temps inhabitée, étant en grande partie boisée et sans chemins frayés, il croyait cette circonstance favorable aux ennemis. Si une armée nombreuse y descendait, ils pourraient l'attaquer en dérochant leurs mouvements et lui faire beaucoup de mal ; leurs fautes et leurs dispositions seraient bien mieux cachées dans l'épaisseur de la forêt, tandis que, toutes les fautes de l'armée athénienne étant à découvert, l'ennemi, maître de choisir son terrain, pourrait tomber sur elle à l'improviste du côté qu'il voudrait. Si, d'un autre côté, on était forcé d'en venir aux mains dans le fourré, des troupes moins nombreuses, mais ayant l'expérience des lieux, auraient l'avantage sur un corps plus considérable à qui manquerait cette expérience ; le corps d'attaque, malgré sa supériorité, pourrait être détruit, sans même qu'on s'en aperçût, dans l'impossibilité de découvrir sur quel point on devrait mutuellement se porter secours.

XXX. Ces réflexions lui étaient surtout suggérées par son désastre d'Étolie, qui avait tenu en partie à une forêt.

Comme on était fort à l'étroit, les soldats athéniens étaient obligés d'aborder aux extrémités de l'île, pour prendre leurs repas, et de placer des gardes. L'un

d'eux mit le feu, par mégarde, à un coin de bois ; le vent s'éleva, et l'incendie gagna, avant qu'on s'en fût aperçu, la plus grande partie de la forêt. Démosthènes put mieux distinguer alors les Lacédémoniens, et reconnut qu'ils étaient plus nombreux qu'on ne le supposait ; car, jusque-là, il avait pensé qu'on introduisait des vivres pour moins de monde. Il jugea donc que les Athéniens devaient s'occuper plus sérieusement d'une affaire de cette importance et, du moment où il vit que l'attaque présentait moins de difficultés, il se prépara à une descente. Il demanda donc des troupes aux alliés du voisinage, et fit toutes ses dispositions. Cependant Cléon, après lui avoir mandé, par un courrier, qu'il allait venir et lui amener les troupes qu'il avait demandées, arriva lui-même à Pylos. Une fois réunis, ils envoyèrent d'abord un héraut au camp sur le continent, pour inviter les Péloponnésiens à donner aux guerriers de l'île le conseil de livrer, sans combat, leurs personnes et leurs armes ; ils promettaient d'ailleurs de traiter les prisonniers avec égards, jusqu'à conclusion d'un arrangement définitif.

XXXI. Cette proposition n'ayant pas été acceptée, les Athéniens attendirent encore un jour sans agir. Le lendemain, ils embarquèrent tous les hoplites sur quelques vaisseaux, et mirent à la voile pendant la nuit. Un peu avant l'aurore, ils descendirent dans l'île de deux côtés, par la haute mer et par le port, au nombre de huit cents hoplites, et coururent attaquer le premier poste de garde. Voici quelles étaient les dispositions de l'ennemi¹ : ce poste avancé se composait

¹ L'aspect actuel de Sphactérie confirme pleinement les détails

d'environ trente hoplites ; au milieu de l'île, sur un terrain très-uni, autour d'une source, campait le gros de l'armée avec Épitadas qui la commandait. Un autre corps peu nombreux gardait l'extrémité de l'île, du côté de Pylos ; c'était un point escarpé du côté de la mer, et imprenable par terre. Il s'y trouvait une sorte de vieux retranchement élevé en pierres brutes ; les Lacédémoniens croyaient qu'il pourrait leur être utile pour le cas où ils seraient forcés à reculer précipitamment devant des forces trop supérieures. Telles étaient leurs dispositions.

XXXII. Les Athéniens, se précipitant au pas de course sur le premier poste, massacrèrent aussitôt les gardes dans leur lit même, pendant qu'ils saisissent leurs armes. Ils ne s'étaient pas aperçus de la descente, croyant que les vaisseaux venaient, comme de coutume, occuper leur station de nuit. Au point du jour, tout le reste des troupes, excepté le dernier rang des rameurs¹, débarqua des vaisseaux chaque corps avec les armes qui lui étaient propres. Le nombre des bâtiments était d'un peu plus de soixante-dix. Il y avait huit cents archers, un nombre égal de peltastes, un corps de Messéniens auxiliaires, et toute la garnison de Pylos, à l'exception de ceux qui gardaient les murs. Démosthènes les disposa par groupes de deux cents hommes, plus ou moins, et leur fit occuper les hauteurs, afin que les Lacédémoniens, enveloppés de toutes parts et au comble de la perplexité, ne sussent de

suivants ; on peut encore reconnaître, au nord, les rochers escarpés et inabordables sur lesquels les Lacédémoniens se retranchèrent.

¹ Les Thalamiens ; ceux du milieu étaient appelés Zugites, et ceux du banc supérieur Thranites.

quel côté faire face, assaillis qu'ils seraient dans tous les sens par une multitude d'ennemis ; frappés par derrière, s'ils voulaient marcher en avant, en flanc, s'ils se portaient à droite ou à gauche. De quelque côté qu'ils s'avançassent, ils auraient toujours à dos des troupes légères, insaisissables, qui, de loin, les attaqueraient avec des flèches, des javelots, des pierres et des frondes, et contre lesquelles ils ne pourraient même pas marcher ; car, pour fuir, elles avaient l'avantage, et quand l'ennemi cédaient elles revenaient à la charge. Tel était le plan qu'avait conçu Démosthènes, du moment où il songea à une descente, et il le mit à exécution.

XXXIII. Les soldats d'Épitasdas, qui formaient le corps le plus nombreux, voyant le premier poste égorgé, se mirent en ordre de bataille et marchèrent contre les hoplites athéniens, dans le dessein d'en venir aux mains ; car ils les avaient en face. Mais les troupes légères, qui voltigeaient sur leurs flancs et par derrière, ne leur permirent pas d'engager l'action avec les hoplites, et de faire usage de leur habileté. Elles les tenaient en échec en les attaquant des deux côtés, tandis que les hoplites athéniens, au lieu de venir à leur rencontre, restaient immobiles. Quand, sur un point, les troupes légères faisaient irruption et serraient les Lacédémoniens de trop près, ceux-ci les mettaient en fuite ; mais bientôt elles se retournaient pour revenir à la charge. Étant légèrement équipées, elles prenaient aisément l'avance sur un terrain inégal, d'un accès d'autant plus difficile qu'il était précédemment inhabité, et où ne pouvaient les poursuivre les Lacédémoniens pesamment armés.

XXXIV. Pendant quelque temps, on escarmoucha,

ainsi de part et d'autre. Mais bientôt les Lacédémoniens furent hors d'état de se porter rapidement dans tous les sens pour faire face aux attaques ; les troupes légères, reconnaissant qu'appesantis par la lutte, ils se défendaient plus mollement, avaient pris confiance en se voyant elles-mêmes si nombreuses ; déjà elles s'habituèrent à ne plus croire les Lacédémoniens aussi redoutables, parce qu'ils ne leur avaient pas fait tout d'abord, au moment de la descente, tout le mal auquel elles s'attendaient, subjuguées qu'elles étaient par la pensée qu'elles allaient avoir affaire à des Lacédémoniens. Elles se prirent donc à les mépriser, fondirent sur eux de toutes parts en poussant de grands cris et les accablèrent de pierres, de traits, de javelots, de tout ce qui leur tombait sous la main. Leurs clameurs, jointes à cette irruption soudaine, frappaient d'épouvante des hommes peu faits à ce genre de combat ; la cendre de la forêt nouvellement consumée s'élevait en épais nuages ; il était impossible de voir devant soi, au milieu des traits et des pierres lancés par une multitude d'hommes et qui volaient avec la cendre. L'action, à ce moment, devint critique pour les Lacédémoniens : leurs cuirasses de feutre ne les garantissaient pas contre les traits ; les javelots dont ils étaient accablés s'y enfonçaient en se brisant ; ils ne savaient plus que faire, dans l'impossibilité de rien voir devant eux et d'entendre les ordres de leurs chefs que dominaient les clameurs de l'ennemi. Partout environnés de dangers, ils n'entrevoyaient aucune lueur d'espérance, aucun moyen d'échapper en se défendant.

XXXV. Déjà un grand nombre d'entre eux étaient blessés, car ils n'avaient fait que pivoter à la même

place ¹; enfin, serrant leurs rangs, ils battirent en retraite vers l'extrémité de l'île, et le retranchement occupé par leurs gardes, dont ils étaient peu éloignés. Quand les troupes légères les virent céder, leurs cris redoublèrent avec leur audace; elles chargèrent vivement, et tuèrent tous ceux des Lacédémoniens auxquels elles purent couper la retraite. La plupart cependant échappèrent, gagnèrent le retranchement, et s'y établirent avec ceux qui le gardaient, de manière à défendre tous les points attaquables. Les Athéniens arrivèrent à leur suite; mais, ne pouvant tourner la position et l'investir, à cause de la difficulté des lieux, ils l'attaquèrent de front et tentèrent de l'enlever. La lutte fut longue: pendant la plus grande partie du jour on resta en présence, supportant de part et d'autre la fatigue du combat, la soif et le soleil, s'épuisant en efforts, ceux-ci pour déloger l'ennemi des hauteurs, ceux-là pour maintenir leur position. La défense était devenue plus facile aux Lacédémoniens, depuis qu'ils n'étaient plus enveloppés sur les flancs.

XXXVI. Cependant rien ne se décidait encore, lorsque le commandant des Messéniens, s'approchant de Cléon et de Démosthènes, leur dit qu'ils s'épuisaient en vains efforts; que s'ils voulaient lui donner un certain nombre d'archers et de soldats légers, il prendrait l'ennemi à dos, en le tournant par un chemin qu'il saurait trouver, et qu'il espérait forcer le passage. Ayant obtenu ce qu'il demandait, il partit à la dérobée, de manière à n'être pas vu des ennemis, et

¹ En effet, resserrés sur un espace étroit, il leur était difficile d'éviter les traits.

s'avança en suivant toujours les escarpements, là où le passage était praticable. Comme les Lacédémoniens, comptant sur la force de la position, avaient négligé d'y placer des gardes, il parvint, grâce à de longs et pénibles circuits, à leur dérober sa marche, et se montra tout à coup sur leurs derrières, couronnant les hauteurs. Cette apparition inattendue frappa de stupeur les ennemis; elle redoubla l'ardeur des Athéniens, qui voyaient leur attente réalisée. De ce moment, les Lacédémoniens, attaqués de deux côtés, se trouvèrent, pour comparer les petites choses aux grandes, dans la même situation que les défenseurs des Thermopyles, lorsque les Perses les tournèrent par un sentier et les massacrèrent. Déjà ils ne tenaient plus : accablés de toutes parts, luttant en petit nombre contre un ennemi supérieur, exténués par la faim, ils cédaient le terrain : les Athéniens étaient maîtres du passage.

XXXVII. Cléon et Démosthènes virent que, pour peu qu'ils cédassent encore, l'armée athénienne allait les exterminer. Désirant les emmener vivants à Athènes, ils firent cesser le combat, et retinrent leurs soldats afin de tenter si, à la voix d'un héraut, ils abaisseraient leur orgueil jusqu'à rendre les armes, et céderaient devant l'imminence du danger. Ils leur firent donc demander par un héraut s'ils voulaient livrer leurs armes, et se remettre eux-mêmes aux mains des Athéniens, qui prononceraient sur leur sort comme ils l'entendraient.

XXXVIII. A cet appel, la plupart déposèrent leurs boucliers et agitèrent les mains en l'air, pour montrer qu'ils accédaient à la proposition. On fit une suspension d'armes ; des conférences s'ouvrirent entre

Cléon et Démosthènes, d'une part, et de l'autre, Styphon, fils de Pharax, pour les Lacédémoniens. De ceux qui avaient commandé avant lui, le premier, Épitadas, avait été tué ; celui qui avait été désigné pour lui succéder, Hippagrétas, vivait encore ; mais il était étendu au milieu des morts, privé de sentiment. Styphon avait été choisi en troisième, suivant la loi, pour commander en cas d'événement. Il déclara, d'accord avec ceux qui l'accompagnaient, qu'il désirait envoyer sur le continent consulter les Lacédémoniens sur ce qu'il devait faire. Les Athéniens ne voulurent laisser aller aucun d'entre eux ; ils mandèrent eux-mêmes des hérauts du continent ; après deux ou trois messages, le dernier envoyé que les Lacédémoniens firent passer dans l'île apporta cette réponse : « Les Lacédémoniens vous engagent à délibérer vous-mêmes sur ce qui vous concerne, et à ne rien faire de honteux. » Après s'être consultés, ils livrèrent leurs armes et se rendirent. On les tint, le reste du jour et la nuit suivante, sous bonne garde. Le lendemain, les Athéniens élevèrent un trophée dans l'île, firent tous leurs préparatifs pour reprendre la mer, et partagèrent les prisonniers entre les triérarques pour les garder. Les Lacédémoniens envoyèrent un héraut, et obtinrent d'enlever leurs morts.

Voici le nombre des morts et des prisonniers faits dans l'île : il y était passé en tout quatre cent vingt hoplites ; sur ce nombre, deux cent quatre-vingt-douze furent emmenés prisonniers à Athènes ; le reste avait été tué. Parmi ceux qui avaient survécu, on comptait environ cent vingt Spartiates. Les Athéniens perdirent peu de monde, parce qu'il n'y eut point d'engagement corps à corps.

XXXIX. La durée du blocus, à partir de l'engagement naval jusqu'au combat dans l'île, fut, en tout, de soixante-douze jours. Sur ce temps, les Lacédémoniens reçurent des vivres durant environ vingt jours, pendant l'absence des députés chargés de négocier. Ils avaient vécu le reste du temps de ce qu'on importait furtivement ; on trouva même dans l'île du blé et des provisions de bouche laissés en réserve ; car Épitadas, qui commandait, ne faisait pas des distributions aussi larges qu'il l'aurait pu. Les armées d'Athènes et du Péloponnèse quittèrent Pylos, et chacun rentra dans son pays. Ainsi se trouva réalisée la promesse de Cléon, tout insensée qu'elle était ; en vingt jours il amena les Lacédémoniens, comme il s'y était engagé.

XL. De tous les événements de cette guerre, ce fut celui qui trompa le plus les prévisions des Grecs. On pensait que ni la faim ni aucune extrémité ne pourraient jamais forcer les Lacédémoniens à rendre les armes ; mais qu'ils combattraient de tout leur pouvoir, jusqu'à la mort, sans les abandonner. On ne pouvait croire que ceux qui les avaient rendus ressemblaient à ceux qui étaient morts. Aussi un des alliés des Athéniens demandait-il un jour, par dérision, à l'un des prisonniers de l'île, si ceux d'entre eux qui avaient perdu la vie étaient des braves. Celui-ci lui répondit qu'il faudrait faire grand cas de l'atractus¹ (il désignait ainsi la flèche), s'il savait distinguer les braves ; faisant entendre par là que les pierres et les traits tuaient indistinctement.

XLI. A l'arrivée des prisonniers à Athènes, il fut dé-

¹ Bois avec lequel on faisait les flèches, espèce d'acanthé.

cidé qu'on les garderait dans les fers jusqu'à conclusion d'un accord; et que, dans le cas où les Péloponnésiens feraient auparavant une invasion dans le pays, on les tirerait de prison pour les égorger. Les Athéniens mirent garnison à Pylos. Les Messéniens de Naupacte y envoyèrent ceux des leurs sur lesquels ils pouvaient le mieux compter; car c'était à leurs yeux la patrie, Pylos étant sur le territoire de l'ancienne Messénie. Ils ravagèrent la Laconie, et y firent d'autant plus de mal qu'ils parlaient la même langue. Les Lacédémoniens, jusque-là, n'avaient pas connu le pillage et ce genre de guerre: voyant les Hilotes désertir, ils craignaient que quelque nouvelle entreprise ne portât encore plus loin le trouble dans leur pays, et supportaient impatiemment cet état de choses. Aussi, tout en désirant cacher leurs inquiétudes aux Athéniens, leur envoyèrent-ils des députés pour tâcher d'obtenir la remise de Pylos et des guerriers. Mais les Athéniens portaient plus haut leurs prétentions; ils reçurent plusieurs députations, qu'ils renvoyèrent comme elles étaient venues. Tels furent les événements de Pylos.

XLII. Le même été, aussitôt après cette affaire, les Athéniens firent une expédition contre la Corinthie; ils avaient quatre-vingts vaisseaux, deux mille hoplites athéniens, et deux cents cavaliers sur des transports appropriés à cet usage. Avec eux marchaient leurs alliés de Milet, d'Andros et de Caryste. Nicias, fils de Nicératos, commandait avec deux collègues. Ils appareillèrent et abordèrent à l'aurore entre la Chersonnèse et Rhyton, sur la plage que domine la colline Solygios. C'est sur cette colline que s'étaient autrefois établis les Doriens, quand ils firent la guerre aux Corinthiens

de la ville qui étaient Éoliens. On y voit aujourd'hui un bourg du nom de Solygie. Cette plage, où abor-
dèrent les vaisseaux, est à douze stades du bourg, à
soixante de Corinthe, et à vingt de l'isthme. Tous les
Corinthiens, à l'exception de ceux en dehors de l'isthme,
instruits d'avance par la voie d'Argos que l'armée athé-
nienne allait arriver, s'étaient depuis longtemps ren-
dus sur l'isthme. A part cinq cents d'entre eux en-
voyés en garnison à Ambracie et en Leucadie, toute
la population était debout, guettant où aborderaient
les Athéniens. Cependant ceux-ci trompèrent leur
surveillance en débarquant de nuit. Les signaux d'a-
larne ayant été élevés, les Corinthiens laissèrent
la moitié de leurs forces à Cenchrée, dans la crainte
que l'ennemi ne se portât sur Crommyon, et mar-
chèrent à sa rencontre.

XLIII. Battos, un de leurs généraux (car il y en
avait deux à cette bataille), prit avec lui une division
et se porta sur Solygie, bourg ouvert, pour le garder.
Lycophon attaqua avec le reste. Ce fut sur l'aile droite
des Athéniens, au moment où elle venait d'opérer sa
descente devant la Chersonnèse, que porta d'abord
l'effort des Corinthiens ; ils attaquèrent ensuite le reste
de l'armée. L'engagement fut vif ; on se battait corps
à corps sur toute la ligne. L'aile droite des Athéniens
et les Carystiens, qui formaient l'extrémité de cette
aile, reçurent les Corinthiens et les repoussèrent, mais
non sans peine. Ceux-ci reculèrent jusqu'à un enclos,
et, favorisés par la pente du terrain, ils dominèrent
l'ennemi, l'accablèrent de pierres, chantèrent le Péan
et reprirent l'offensive. Les Athéniens reçurent le choc,
et le combat recommença corps à corps. Cependant un

corps de Corinthiens, venu au secours de leur aile gauche, mit en fuite la droite des Athéniens et les poursuivit jusqu'à la mer; mais bientôt Athéniens et Carystiens redescendirent des vaisseaux et revinrent à la charge. De part et d'autre on combattait avec opiniâtreté sur toute la ligne, mais principalement à la droite des Corinthiens, où Lycophron était engagé avec la gauche des Athéniens; car on pensait qu'ils feraient une tentative sur le bourg de Solygie.

XLIV. Longtemps on résista des deux côtés sans plier; mais, enfin, les Athéniens, grâce à l'avantage que leur donnait leur cavalerie sur un ennemi qui n'en avait pas, mirent les Corinthiens en fuite. Ils se retirèrent sur la colline, s'y établirent et s'y tinrent en repos, sans oser en descendre. Cette déroute leur coûta une grande partie de leur aile droite et Lycophron qui les commandait. Le reste de l'armée fut moins maltraité; elle ne fut que faiblement poursuivie, put opérer lentement sa retraite, après avoir été forcée, et se replia vers les hauteurs où elle s'établit. Les Athéniens, n'ayant plus aucun ennemi en face, recueillirent leurs morts, dépouillèrent ceux des Corinthiens, et élevèrent aussitôt un trophée.

Cependant la moitié de l'armée corinthienne, qui était restée en observation à Cenchrée, dans la crainte que la flotte ne fit une tentative sur Crommyon, n'avait pu, derrière le mont Onion, voir le combat. Mais, avertis par la vue de la poussière, ils se hâtèrent d'accourir. En même temps, ceux des Corinthiens que leur âge avait retenus dans la ville, informés de l'événement, arrivaient au secours, de leur côté. Les Athéniens, à la vue de toutes ces troupes en marche, crurent que

les Péloponnésiens du voisinage venaient les attaquer ; ils s'empressèrent de remonter sur leurs vaisseaux, emportant avec eux les dépouilles et leurs morts, à l'exception de deux qu'ils n'avaient pu retrouver. Une fois embarqués, ils gagnèrent les îles voisines ; de là ils envoyèrent un héraut et se firent rendre, par convention, les morts qu'ils avaient laissés ¹. La perte, du côté des Corinthiens, dans ce combat, fut de deux cent douze hommes, et pour les Athéniens, d'un peu moins de cinquante.

XLV. Le même jour, les Athéniens quittèrent les îles et firent voile pour Crommyon, sur le territoire de Corinthe, à cent vingt stades de cette ville. Ils y abordèrent, ravagèrent le pays et y bivaquèrent la nuit. Le lendemain, ils reprirent la mer, et, rangeant les côtes, se dirigèrent vers le territoire d'Épidaure où ils descendirent un instant. De là ils se rendirent à Méthone, entre Épidaure et Trézène ; ils séparèrent du continent, par une muraille, l'isthme de la Chersonnèse sur lequel est située Méthone, y établirent une garnison, et de là portèrent le ravage dans les champs de Trézène, d'Halia et d'Épidaure. Après avoir achevé de fortifier cette position, ils s'embarquèrent pour retourner chez eux.

XLVI. Pendant le cours de ces événements, Eury-médon et Sophocle, partis de Pylos avec la flotte athénienne pour se rendre en Sicile, abordèrent à Corcyre. Réunis aux habitants de la ville, ils marchèrent contre

¹ Faire réclamer les morts par un héraut, c'était s'avouer vaincu ; cependant Nicias aima mieux abandonner l'honneur de la victoire que de laisser deux des siens sans sépulture, ce qui était considéré comme un sacrilège.

ceux des Corcyréens qui s'étaient établis sur le mont Istone, lorsqu'ils revinrent du continent après la sédition. De là, ils dominaient le pays et y faisaient beaucoup de mal. On attaqua leur fort et on s'en empara; ils se réfugièrent sur une hauteur et capitulèrent, à la condition de livrer les troupes auxiliaires, d'abandonner leurs armes et de s'en remettre, pour leurs personnes, à la discrétion des Athéniens. Les généraux les transportèrent, sous la garantie de ce traité, dans l'île de Ptychia ¹, pour y être gardés jusqu'à leur translation à Athènes, avec cette clause, que, si un seul d'entre eux était surpris à s'échapper, la convention serait annulée pour tous. Cependant les chefs du parti populaire à Corcyre, craignant qu'à leur arrivée à Athènes on ne leur laissât la vie, imaginèrent cet expédient : dans le but de tromper les prisonniers, ils envoyèrent à quelques-uns d'eux des amis leur représenter, comme par bienveillance, que le mieux pour eux était de s'échapper au plus vite; qu'eux-mêmes leur tiendraient prêt quelque bâtiment, les généraux athéniens étant disposés à les livrer au peuple de Corcyre.

XLVII. Ils donnèrent dans le piège : un bâtiment avait été insidieusement préparé, et ils allaient prendre la mer, lorsqu'on les arrêta. La convention était dès lors rompue, et ils furent tous livrés aux Corcyréens. Les généraux athéniens furent loin d'être irréprochables dans cette intrigue : ils confirmèrent les insinuations de ceux qui l'avaient ourdie, et les rendirent plus entreprenants, en laissant voir clairement qu'ils ne voulaient pas que d'autres conduisissent les prisonniers

¹ Aujourd'hui Vido.

à Athènes et recueillissent toute la gloire, pendant qu'eux feraient route pour la Sicile.

Les Corcyréens, maîtres des prisonniers, les enfermèrent dans un grand édifice; ensuite on les en retirait par vingtaines à la fois, et on les faisait marcher, enchaînés ensemble, entre deux haies d'hoplites. Les soldats, rangés de part et d'autre, frappaient et perçaient ceux qu'ils reconnaissaient pour leurs ennemis. Des hommes armés de fouets marchaient derrière eux, pour presser ceux qui allaient trop lentement.

XLVIII. On tira du bâtiment et on massacra ainsi une soixantaine de prisonniers, à l'insu de ceux qui restaient à l'intérieur; car ceux-ci s'imaginaient qu'on les transférerait ailleurs. Mais quelqu'un les détrompa: une fois avertis, ils implorèrent les Athéniens et les prièrent de les tuer eux-mêmes, si telle était leur volonté, déclarant qu'ils ne voulaient plus sortir du bâtiment, et qu'ils s'opposeraient de toutes leurs forces à ce que personne y entrât.

Les Corcyréens ne songeaient pas du reste à forcer les portes; ils montèrent sur le toit, enlevèrent la couverture, et les accablèrent de tuiles et de flèches. Les prisonniers se garantissaient de leur mieux¹; la plupart cependant se donnaient eux-mêmes la mort. Ils s'enfonçaient dans la gorge les flèches lancées contre eux, ou s'étranglaient, les uns avec les cordes de quelques lits qui se trouvaient disposés là pour eux, les autres avec des lambeaux arrachés à leurs vêtements. Pendant la plus grande partie de la nuit (car la nuit

¹ Ces horreurs offrent une frappante analogie avec les massacres de septembre.

survint au milieu de ces horreurs), tout fut mis en œuvre, par eux pour se donner la mort, par les assaillants pour les tuer du haut de la maison, jusqu'à ce que tous eussent péri. Au jour, les Corcyréens les entassèrent symétriquement ¹ sur des chariots et les transportèrent hors de la ville. Toutes les femmes prises dans le fort furent réduites en esclavage.

Ainsi furent exterminés par le peuple de Corcyre les réfugiés de la montagne; là finit, du moins dans ses rapports avec la guerre actuelle, cette sédition qui avait pris une grande importance; car ce qui restait de l'autre parti ne mérite pas d'être mentionné. Les Athéniens s'embarquèrent pour la Sicile, leur première destination, et y firent la guerre conjointement avec leurs alliés du pays.

XLIX. Les Athéniens qui étaient à Naupacte et les Acarnanes entrèrent en campagne à la fin de l'été et prirent par trahison Anactorion, ville corinthienne, située à l'entrée du golfe d'Ambracie. Les Corinthiens furent chassés de la ville, et les Acarnanes l'occupèrent eux-mêmes comme colons, à l'exclusion de tout autre peuple. L'été finit.

L. L'hiver suivant ², Aristide, fils d'Archippos, l'un des commandants de la flotte que les Athéniens envoyaient recueillir les tributs des alliés, arrêta, à Eion, sur le Strymon, le Perse Artapherne qui se rendait à Lacédémone avec une mission du roi. Il fut conduit à Athènes, où l'on prit connaissance de ses lettres, après

¹ Φορμηδόν, en forme de claie. Sans doute Thucydide a voulu exprimer par là que les cadavres étaient disposés par couches et se croisaient alternativement.

² 425 avant notre ère.

les avoir fait traduire de la langue assyrienne; elles portaient en substance, au milieu de beaucoup d'autres détails à l'adresse des Lacédémoniens, que le roi n'entendait rien à ce qu'ils demandaient; qu'il avait reçu de leur part nombre d'ambassadeurs, et qu'aucun ne tenait le même langage; que s'ils voulaient s'exprimer nettement, ils eussent à lui envoyer des députés avec Artapherne. Plus tard les Athéniens firent reconduire Artapherne à Ephèse, sur une trirème, et lui adjoignirent des ambassadeurs. Mais ceux-ci ayant appris à leur arrivée la mort d'Artaxerxès ¹, fils de Xerxès, qui eut lieu en effet vers cette époque, revinrent à Athènes.

LI. Le même hiver, les habitants de Chio démolirent leur nouvelle muraille, sur l'ordre des Athéniens qui les soupçonnaient de méditer contre eux quelque révolte, quoiqu'ils leur eussent donné sur leurs dispositions toutes les garanties et les assurances possibles.

L'hiver finit, et avec lui la septième année de cette guerre, dont Thucydide a écrit l'histoire.

LII. Dans les premiers jours de l'été suivant, il y eut, vers la nouvelle lune, une éclipse partielle de soleil ², et, au commencement du même mois, un tremblement de terre.

Les exilés de Mytilène et du reste de Lesbos, réfugiés pour la plupart sur le continent, prirent à leur solde des troupes recrutées soit dans le Péloponnèse, soit aux lieux qu'ils habitaient, et allèrent s'emparer de Rhœtion. Après l'avoir occupée, ils la rendirent, sans y avoir commis aucun excès, moyennant deux

¹ Diodore rapporte également qu'Artaxerxès mourut la quatrième année de la quatre-vingt-huitième olympiade (425 av. J.-C.).

² 21 mars.

mille statères de Phocée ¹, et marchèrent ensuite contre Antandros, qui leur fut livrée par trahison. Leur dessein était de délivrer toutes les villes nommées Actées ² qui avaient appartenu autrefois aux Messéniens, avant l'occupation athénienne, et tout particulièrement Antandros. Cette place offrait de grandes facilités pour la construction des navires, à cause de l'abondance des bois et de la proximité de l'Ida ; ils voulaient la fortifier et y réunir toutes les ressources nécessaires, afin de pouvoir aisément de là inquiéter Lesbos, située à peu de distance ; ils songeaient aussi à s'emparer sur le continent des villes éoliennes. Tels étaient les desseins dont ils allaient préparer l'exécution.

LIII. Les Athéniens firent, le même été, une expédition contre Cythère, avec soixante vaisseaux, deux mille hoplites et quelque cavalerie. Leurs alliés de Milet, et quelques autres, marchaient avec eux. Les généraux étaient Nicias, fils de Niceratos ; Nicostratos, fils de Diotréphès, et Autoclès, fils de Tolméos. Cythère est une île adjacente à la Laconie, près du cap Malée ; les habitants sont Lacédémoniens, de la classe des périèces ³. Chaque année un magistrat y passait de Sparte avec le titre de cythérodice ⁴ ; les Lacédémoniens y entretenaient constamment une garnison d'ho-

¹ L'or de Phocée était renommé comme le plus mauvais qu'on connût.

² C'est-à-dire ville du littoral.

³ Autour de toutes les grandes villes se trouvaient des cités d'un ordre inférieur, dont les habitants étaient tenus dans une sorte de dépendance, et dont la condition a varié suivant les temps et les lieux ; on les appelait périèces. Plus tard cette dépendance s'étendit à des contrées éloignées, et le nom de périèce (voisin) fut conservé.

⁴ C'est-à-dire juge, magistrat de Cythère.

plites, et surveillaient cette position avec un soin extrême ; car elle leur servait d'atterrage pour les bâtimens de commerce qui venaient d'Égypte et de Libye. De plus, elle garantissait contre les déprédations des pirates la partie maritime de la Laconie, seul côté par où ils pussent être inquiétés ; car elle commande dans toute sa longueur la mer de Sicile et celle de Crète.

LIV. L'expédition athénienne y aborda : dix vaisseaux et deux mille hoplites de Milet allèrent s'emparer d'une ville maritime du nom de Scandie. Le reste de l'armée débarqua dans la partie de l'île qui regarde Malée et se porta contre la ville des Cythériens, bâtie également sur le rivage. Ils ne tardèrent pas à les trouver tous campés hors de la ville, et le combat s'engagea. Les Cythériens tinrent quelque temps ; mais ensuite ils prirent la fuite et se réfugièrent dans la haute ville. Là, ils capitulèrent entre les mains de Nicias et de ses collègues, et se rendirent à discrétion, à la seule condition d'avoir la vie sauve. Déjà, du reste, Nicias avait eu avec quelques-uns des Cythériens des conférences qui facilitèrent les négociations et valurent aux habitans des conditions plus avantageuses pour le présent et pour l'avenir ; car, sans cela, ils eussent été transportés ailleurs, surtout étant Lacédémoniens et habitant une île si voisine de la Laconie. Après cette capitulation, les Athéniens, déjà maîtres de Scandie, place située sur le port¹, mirent garnison à Cythère et firent voile pour Asiné, Hélos, et la plupart des villes maritimes². Ils descendaient à terre, bivaquaient là où

¹ Il n'y avait à Cythère qu'un seul port, à l'est; aujourd'hui San-Nicolo.

² De la Laconie.

ils trouvaient un emplacement favorable, et ravagèrent ainsi le pays durant sept jours.

LV. Les Lacédémoniens, voyant les Athéniens en possession de Cythère, et s'attendant à de semblables descentes sur leur territoire, ne se présentèrent cependant nulle part en force contre eux. Ils se contentèrent de distribuer un grand nombre d'hoplites dans le pays pour y tenir garnison, suivant les besoins de chaque localité. Ils prenaient d'ailleurs des précautions de tout genre ; car tout leur faisait craindre une révolution dans leur gouvernement : le désastre aussi grand qu'inattendu de Sphactérie ; Pylos et Cythère au pouvoir de l'ennemi ; partout la guerre autour d'eux, des attaques soudaines et aucun moyen de s'en garantir. Aussi formèrent-ils, contre leur usage, un corps de quatre cents cavaliers et des archers¹. Pour tout ce qui était entreprise militaire, ils se montraient plus hésitants que jamais ; cela se conçoit : ils étaient engagés dans une lutte maritime, à laquelle ils n'étaient point préparés par la nature de leurs armements, et cela contre le peuple athénien, aux yeux duquel ne pas tenter une entreprise était se dérober un succès sur lequel on avait le droit de compter. En même temps une rapide succession de revers tout à fait imprévus les avaient frappés de stupeur ; ils craignaient de voir se reproduire un jour quelque désastre comme celui de Sphactérie. Aussi n'avaient-ils plus la même assurance pour combattre ; ils ne pouvaient faire un pas sans croire commettre une faute ; craintifs et irrésolus

¹ Jusque-là ils n'avaient eu que de l'infanterie pesamment armée, des hoplites ; ils levaient la cavalerie chez leurs alliés.

maintenant, parce qu'ils n'avaient pas eu jusque-là l'habitude du malheur !

LVI. Quoique les Athéniens ravageassent alors leurs côtes, ils se tinrent généralement en repos. A mesure que l'ennemi faisait une descente devant une place, chaque garnison se croyait toujours, surtout dans de telles dispositions d'esprit, inférieure en nombre. Une seule se défendit aux environs de Cotyrta et d'Aphrodisia. Elle fondit sur un corps de troupes légères dispersé dans la campagne, et le mit en désordre ; mais reçue par les hoplites, elle se replia et perdit quelques hommes. Les Athéniens enlevèrent des armes, dressèrent un trophée et retournèrent à Cythère. De là ils rangèrent la côte jusqu'à Épidaure-Liméra ¹, ravagèrent une partie du pays et se portèrent contre Thyrée, dans la contrée appelée Cynurie, qui sépare l'Argie de la Laconie. Les Lacédémoniens, à qui elle appartenait, l'avaient donnée à habiter aux Éginètes, comme récompense des services qu'ils en avaient reçus, lors du tremblement de terre et du soulèvement des Hilotes, et des dispositions favorables que les Éginètes leur avaient toujours témoignées, quoique sujets des Athéniens.

LVII. Avant le débarquement des Athéniens, les Éginètes abandonnèrent la muraille qu'ils construisaient alors sur le bord de la mer, et se retirèrent dans la ville haute qu'ils habitaient, à dix stades du rivage. Une des garnisons lacédémoniennes du voisinage, qui travaillait avec eux aux fortifications, refusa, malgré leurs prières, d'entrer dans la place, parce qu'il lui semblait dangereux de s'y enfermer. Elle gagna les hau-

¹ En Lacie.

teurs, et, ne se croyant pas en état de combattre, elle se tint en repos.

Cependant les Athéniens abordent, s'avancent aussitôt avec toutes leurs forces, et emportent Thyrée. Après avoir incendié la ville et saccagé tout ce qui s'y trouvait, ils retournèrent à Athènes. Ils emmenaient avec eux les Éginètes qui n'avaient pas été tués dans l'action, et Tantalos, fils de Patroclès, commandant de la place pour les Lacédémoniens, qu'ils avaient pris blessé. Ils enlevèrent aussi quelques-uns des Cythériens, qu'ils crurent devoir, par précaution, transporter ailleurs. Les Athéniens décidèrent que ces derniers seraient déposés dans les îles ; que les autres Cythériens resteraient dans leur pays, en payant un tribut de quatre talents, et que tous les Éginètes faits prisonniers seraient mis à mort, à cause de l'inimitié qu'ils avaient toujours montrée. Tantalos fut mis aux fers, avec les autres Lacédémoniens pris dans l'île ¹.

LVIII. Le même été, les habitants de Camarina et ceux de Géla, en Sicile, conclurent entre eux une suspension d'armes, à la suite de laquelle des députés de toutes les autres villes de la Sicile ² se réunirent à Géla, et ouvrirent des conférences pour aviser à s'entendre. Une foule d'opinions contraires furent émises de part et d'autre, chacun récriminant ou élevant des prétentions, suivant qu'il se croyait lésé. Alors Hermocratès de Syracuse, fils d'Hermon, celui qui contribua le plus à la réconciliation, prononça dans l'assemblée le discours suivant :

¹ Dans l'île de Sphactérie.

² Il s'agit ici des villes grecques, habitées par les Siciliens, Σικελιώται, que Thucydide distingue des Sicales, Σικελοί, anciens habitants du pays.

LIX. « Délégué d'une ville qui n'est ni des moins importantes, ni des plus maltraitées par la guerre, je prends la parole, ô Siciliens ! pour exposer à toute la Sicile ce qui me paraît le plus utile à l'intérêt commun. Dirai-je que la guerre est désastreuse ? Mais à quoi bon énumérer longuement les maux qu'elle porte avec elle ? Vous les connaissez tous. Ce n'est point par ignorance de ces maux qu'on se laisse entraîner à la guerre ; et la crainte n'en détourne pas davantage, quand on croit y trouver quelque profit. Mais la vérité est que les uns se figurent les avantages de la guerre bien supérieurs à ses dangers, tandis que les autres aiment mieux s'exposer aux périls que de se résigner pour le présent à aucun sacrifice. Que si, cependant, l'événement vient à tromper les prévisions des uns et des autres, les exhortations à la paix peuvent alors avoir leur utilité. Pour nous en particulier, dans les circonstances actuelles, il y aurait à les suivre des avantages inappréciables. Car, après tout, c'est pour garantir nos intérêts, chacun de notre côté, que nous avons, à l'origine, pris les armes ; c'est dans les mêmes vues que nous discutons réciproquement les bases d'un accommodement, et que nous recommencerons les hostilités, si nous rompons faute d'avoir pu sauvegarder également les droits de chacun.

LX. « Et pourtant, sachez-le bien, ce ne sont pas seulement nos intérêts privés qui doivent être en jeu dans ces conférences, si nous sommes sensés ; ce qu'il faut sauver, s'il en est temps encore, c'est la Sicile entière menacée, je le vois trop, par les intrigues des Athéniens. Aussi est-ce bien moins sur mes discours qu'il faut compter, pour nous forcer à un rapproche-

ment, que sur les Athéniens eux-mêmes. Ils sont là, avec un petit nombre de vaisseaux, eux les plus puissants des Grecs, guettant nos fautes, et, sous un masque d'honnêteté, exploitant adroitement le titre d'alliés au profit de la haine qu'ils nous portent naturellement. Aussi bien, optons pour la guerre, attirons chez nous ces hommes qui vont partout offrir leurs armes, même quand on ne les appelle pas ; travaillons à notre propre ruine par les sacrifices que nous nous imposerons ; préparons-leur la voie à la domination ; et bientôt, n'en doutez pas, quand ils vous verront épuisés, ils arriveront avec des flottes plus nombreuses et travailleront à mettre tout ce pays sous leur joug.

LXI. « Cependant, à moins d'être privés de sens, c'est en vue d'acquérir ce que l'on n'a pas, et non pour compromettre ce qu'on possède, qu'on doit appeler à soi des alliés et s'exposer aux périls. Ce sont les dissensions, songez-y bien, qui perdent les États, et en particulier la Sicile ; car, pendant que nous sommes divisés, ville contre ville, on conspire contre nous tous ensemble. Convaincus de cette vérité, réconcilions-nous donc, villes et particuliers, et travaillons en commun à sauver la Sicile entière. N'allez pas vous imaginer que les Athéniens ne haïssent chez nous que les Doriens¹, et que la race chalcidique² n'a rien à craindre d'eux, grâce à sa parenté ionique. Ils ne s'inquiètent pas des différences de race, pour réserver leur haine à

¹ A cause de leur parenté avec les Lacédémoniens, qui étaient également de race dorienne.

² C'était de Chalcis, en Eubée, qu'était sortie la première colonie ionienne établie en Sicile. Les Chalcidéens fondèrent Naxos, métropole de Léontium et de Catane.

l'une d'entre elles exclusivement : ils convoitent les richesses de la Sicile, que nous possédons en commun. Ils l'ont bien prouvé dernièrement, quand ils ont été appelés par les peuples d'origine chalcidique : ils n'en avaient jamais reçu aucun secours, en vertu de conventions réciproques ; et ce sont eux, tout au contraire, qui se sont empressés de satisfaire les premiers aux obligations de l'alliance. Que les Athéniens aient cette ambition et qu'ils prennent de loin leurs mesures, je le leur pardonne aisément : je ne blâme pas ceux qui aspirent à la domination, mais bien ceux qui sont trop disposés à s'y soumettre ; car il est dans la nature de l'homme d'opprimer toujours qui lui cède, et de se tenir sur la réserve avec qui lui résiste. Si, sachant cela, nous ne prenons pas de justes précautions, si quelqu'un arrive ici sans être convaincu que la chose la plus urgente est de mettre ordre tous ensemble au danger commun, c'est là un tort grave. Le péril serait bientôt écarté, si nous marchions tous d'accord ; car les Athéniens ont leur base d'opérations, non pas chez eux ¹, mais bien chez ceux qui les ont appelés. Dès lors il n'est pas besoin de guerre pour mettre fin à la guerre ; la paix terminera sans secousse nos différends ; et ces hôtes, venus à notre appel, avec des intentions hostiles, sous des apparences honnêtes, auront un prétexte non moins honnête pour s'en aller sans avoir rien fait.

LXII. « Tels sont, à l'endroit des Athéniens, les avantages que nous trouverons dans une sage résolu-

¹ Par conséquent une réconciliation entre nous leur enlève cette base d'opérations.

tion. Pourquoi, d'un autre côté, quand chacun s'accorde à proclamer la paix le premier des biens, ne pas l'établir entre nous? Si les uns prospèrent, si les autres souffrent, ne croyez-vous pas que la tranquillité, mieux que la guerre, peut procurer à ceux-ci le terme de leurs maux, à ceux-là la conservation de leurs avantages? La paix rend moins périlleux les honneurs et les dignités, et tant d'autres biens qui seraient aussi longs à énumérer que les maux de la guerre! Envisagez tout cela, et que mes paroles, loin d'inspirer le dédain, vous aident à prévoir les moyens de vous sauver.

« Si quelqu'un s'imagine que le droit ou la force sont des gages assurés du succès, qu'il craigne d'être cruellement déçu par quelque coup inattendu. Qu'il songe que les exemples abondent d'hommes qui, en poursuivant la réparation d'une injustice, ont non-seulement échoué dans leur vengeance, mais trouvé la ruine; que bien des ambitieux, pour avoir voulu s'agrandir par la force, ont, au lieu d'ajouter à leur puissance, perdu ce qu'ils avaient; car on ne peut pas compter sur une juste revanche, par cela seul qu'on est victime d'une injustice; et la force, pour être confiante, n'est pas non plus une garantie. C'est l'avenir avec son inconstance qui décide souverainement, et cette incertitude même de l'avenir, quelque trompeuse qu'elle soit, a pourtant de grands avantages: par la crainte qu'elle nous inspire à tous également, nous apportons, chacun de notre côté, plus de réserve dans nos attaques.

LXIII. « Ainsi, double motif d'inquiétude: un avenir voilé, effrayant par son incertitude même; et, actuellement, les Athéniens au milieu de nous, dès à pré-

sent redoutables. Joignons à cela nos espérances déçues ; songeons que, si chacun de nous a manqué le but qu'il poursuivait, ce sont justement ces obstacles qui l'en ont écarté, et chassons du pays des ennemis prêts à nous frapper ; rapprochons-nous à jamais, s'il se peut ; sinon, faisons une trêve aussi longue que possible, et remettons à un autre temps nos différends particuliers. Sachez, en un mot, qu'en suivant mes avis, chacun de nous, citoyen d'un pays libre, trouvera dans son indépendance les moyens de récompenser et de punir justement le bien et le mal qu'on lui fera. Mais si, au lieu de me croire, on écoute d'autres conseils, loin d'être en état de nous venger, le plus grand succès auquel nous puissions prétendre sera de subir forcément l'alliance de nos plus cruels ennemis, en devenant les adversaires de nos amis naturels.

LXIV. « Quant à moi, représentant, comme je l'ai dit en commençant, d'une ville puissante, maître d'attaquer plutôt que réduit à la défensive, je suis d'avis qu'on se réconcilie dans la prévision de ces dangers ; je ne veux pas, pour faire du mal à mes adversaires, m'en faire encore plus à moi-même ; je ne prétends point, aveuglé par une folle obstination, commander à la fortune, dont je ne dispose pas, comme je commande à ma propre pensée. J'aime mieux faire les concessions convenables, et j'engage les autres à agir comme moi, à céder, non devant les injonctions d'un ennemi, mais librement et d'eux-mêmes ; car il n'y a aucune honte à ce que, dans une même famille, l'un cède à l'autre, le Dorien au Dorien, le Chalcidien à ceux de sa race, en un mot à ce qu'on se concède quelque chose quand on est voisins, habitants du même pays, que dis-je ? de la même

île, et compris tous ensemble sous le même nom de Siciliens.

« Nous reprendrons les armes, je le sais, quand l'occasion s'en présentera, et nous nous réconcilierons ensuite, par nous-mêmes, en traitant nos affaires dans des conférences générales ; mais quand l'étranger vient chez nous, serrons-nous tous ensemble, si nous sommes sages ; marchons unis ; car le mal qu'on nous fait isolément nous met tous en péril. Désormais, ne réclamons jamais au dehors ni alliance ni médiation. Par là, nous procurerons pour le présent deux grands biens à la Sicile : nous la délivrerons et des Athéniens et de la guerre intestine ; pour l'avenir, nous lui aurons donné, avec la liberté, de plus solides garanties contre l'étranger. »

LXV. Les Siciliens, persuadés par ce discours d'Hermocratès, se réconcilièrent entre eux et mirent fin à la guerre. Chacun garda ce qu'il possédait ; les Camarinéens¹ eurent Morgantine, moyennant une somme déterminée qu'ils payèrent aux Syracusains. Les alliés d'Athènes, ayant appelé les généraux athéniens, leur déclarèrent qu'il allaient accéder à l'accordement et les feraient comprendre dans le traité. Ceux-ci donnèrent leur assentiment ; l'accord fut conclu², et les vaisseaux athéniens quittèrent la Sicile. Mais, au retour des généraux, les Athéniens punirent de l'exil

¹ Les commentateurs ont fait remarquer avec raison qu'il ne peut pas être question ici de la ville de Morgantine, à l'embouchure du Simœthos. C'était quelque place du même nom, sur les frontières des Syracusains et des Camarinéens.

² Les Locriens seuls ne firent pas la paix avec les Athéniens (THUC., v, 5).

Pythodoros et Sophocle, et condamnèrent le troisième, Eurymédon, à une amende, sous prétexte qu'ils auraient pu soumettre la Sicile et qu'ils s'étaient retirés gagnés par des présents. Enivrés de leur bonheur présent, ils prétendaient que rien ne leur résistât, et que dans toutes les entreprises, praticables ou non, avec de grandes ressources ou des moyens insuffisants, on réussit également. Cela tenait à ce que des succès inespérés, dans presque toutes leurs entreprises, avaient exalté leurs espérances.

LXVI. Le même été, ceux des Mégariens qui étaient restés dans la ville, harcelés d'un côté par les Athéniens, qui, deux fois l'an, venaient régulièrement envahir le pays avec toutes leurs forces, de l'autre, par leurs propres exilés qui, de Pèges¹, où ils s'étaient retirés, après avoir été chassés par une sédition populaire, mettaient la campagne au pillage, commencèrent à se dire entre eux qu'il serait bon d'accueillir les bannis, pour que la ville n'eût pas à souffrir de deux côtés à la fois. Les amis des exilés, informés de ces propos, se mirent eux-mêmes à insister sur cette question plus ouvertement qu'ils ne l'avaient fait jusque-là. Mais les chefs du parti populaire, voyant bien que le peuple, abattu par ses souffrances, ne tiendrait pas longtemps avec eux, furent saisis de crainte et entrèrent en pourparlers avec les généraux athéniens, Hippocratès, fils d'Ariphron, et Démosthènes, fils d'Alcesthènes. Ils songeaient à leur livrer la ville, dans la pensée que ce parti offrait moins de dan-

¹ Port sur le golfe de Corinthe. Pausanias dit que cette place était située sur les confins de la Béotie, dans une contrée montagneuse.

ger pour eux-mêmes que la rentrée de ceux qu'ils avaient fait exiler. Ils convinrent d'abord que les Athéniens s'empareraient des longs murs qui allaient de la ville à Nisée, port de Mégare, sur une étendue de huit stades ¹. Le but de cette occupation était d'empêcher les Péloponnésiens d'apporter des secours de Nisée ; car ils formaient seuls la garnison de cette place, qui leur assurait Mégare. On devait ensuite tenter de livrer aux Athéniens la ville haute, qui se soumettrait plus facilement après l'occupation des murs.

LXVII. Toutes les conventions arrêtées et les préparatifs terminés de part et d'autre, les Athéniens, à l'entrée de la nuit, abordèrent à Minoa ², île des Mégariens, au nombre de six cents hoplites, sous le commandement d'Hippocratès. Ils s'embusquèrent à peu de distance des remparts ³, dans un fossé d'où l'on tirait de la terre à brique pour la construction des murs. Démosthènes, l'autre général, avec des troupes légères de Platée, et des péripoles ⁴, alla s'établir dans le temple

¹ Strabon dit dix-huit stades, ce qui paraît plus juste ; car il n'y a actuellement aucun point de la côte qui ne soit à plus de huit stades de Mégare. Il faut donc, ou que la configuration des côtes ait changé, ou qu'il y ait ici une erreur.

² Strabon l'appelle le promontoire de Minoa. Et, en effet, il n'y a aujourd'hui, en face de Nisée, aucune île à laquelle convienne la description de Thucydide (III, 51). L'île de Minoa doit avoir été réunie au continent, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque déjà du temps de Thucydide elle n'en était séparée que par un bras de mer sans profondeur sur lequel il était facile de jeter un pont. - 6

³ Il ne peut être question ici que des remparts de Nisée ; car dans l'île de Minoa, qui leur appartenait, et où ils avaient un fort, ils n'auraient pas eu besoin de s'embusquer en dehors des remparts.

⁴ Milice chargée de la garde du territoire, et qui, d'ordinaire, ne servait pas au dehors. Les jeunes gens étaient incorporés dans les péripoles de dix-huit ans à vingt, et faisaient là leurs premières armes. Ils étaient armés à la légère.

de Mars, plus près encore de la ville. Personne ne sut rien de ces dispositions, excepté ceux qui avaient intérêt à connaître les événements de cette nuit.

Un peu avant le lever de l'aurore, les Mégariens initiés au complot eurent recours au stratagème suivant : depuis longtemps déjà ils s'étaient ménagé l'ouverture des portes ; dans ce but, ils transportaient régulièrement à la mer, pendant la nuit, sous prétexte de piraterie, et avec l'autorisation du commandant qu'ils avaient gagné, une barque à deux rames. On plaçait cette barque sur un chariot, on traversait le fossé et on gagnait le large. Avant le jour ils ramenaient la barque sur le chariot et la faisaient rentrer par la porte en dedans des murs, afin, disaient-ils, qu'aucun bâtiment ne paraissant dans le port, l'attention des Athéniens qui croisaient à Minoa ne pût être éveillée. Cette nuit, le chariot était arrivé à la porte ¹ et on venait de l'ouvrir, comme d'habitude, pour la barque : à cette vue, les Athéniens s'élancent de leur embuscade en courant (car tout cela se faisait d'accord avec eux) ; ils veulent arriver avant la clôture des portes, pendant que le chariot embarrasse l'entrée et empêche de fermer. Au même instant, les Mégariens du complot se joignent à eux et tuent les gardes des portes. Les Platéens, sous la conduite de Démosthènes, et les péripoles s'élancent les premiers par l'endroit où est maintenant le trophée. Un combat s'engage en dedans des portes entre eux et ceux des Péloponnésiens qui, plus rapprochés de ce point, étaient accourus. Les Platéens

¹ On voit, par la suite de la description, que cette porte donnait accès, non pas dans la ville, mais dans l'espace compris entre les longs murs qui joignaient Mégare à Nisée.

l'emportent, occupent la porte et en assurent l'entrée aux hoplites athéniens qui les suivent.

LXVIII. A mesure que les Athéniens ont franchi l'entrée, ils s'avancent à la muraille. Quelques-uns des Péloponnésiens qui la gardent résistent d'abord; plusieurs même sont tués; mais la plupart prennent la fuite, effrayés, au milieu des ténèbres, par cette invasion subite de l'ennemi, et par les attaques des Mégariens qui trahissent, persuadés d'ailleurs que toute la population était du complot, d'autant plus qu'un héraut athénien s'était mis à proclamer, de son propre mouvement, que tous ceux des Mégariens qui voudraient se joindre aux Athéniens eussent à venir en armes. A cette proclamation, ils ne tinrent plus : persuadés qu'il y avait effectivement accord pour les attaquer, ils se réfugièrent à Nisée.

Au point du jour, les murs ¹ étaient entièrement occupés; l'agitation était au comble dans la ville de Mégare. Ceux qui avaient traité avec les Athéniens, et beaucoup d'autres initiés au complot, disaient qu'il fallait ouvrir les portes et sortir pour combattre. Il était convenu, en effet, que, les portes ouvertes, les Athéniens s'y précipiteraient. Les conjurés devaient se faire reconnaître en se frottant de graisse, pour qu'on ne leur fit aucun mal. Il y avait d'autant plus de sécurité pour eux à ouvrir les portes, que, conformément aux stipulations, quatre mille hoplites athéniens et six cents cavaliers étaient arrivés la nuit d'Éleusis. Déjà ils s'étaient frottés de graisse et se tenaient aux portes, lorsqu'un des affidés dénonça le complot aux autres

¹ Les longs murs.

citoyens. Ceux-ci se réunirent, arrivèrent en foule, et déclarèrent qu'on ne devait ni sortir de la place (ce que jamais jusque-là on n'avait osé faire, même avec des forces plus considérables), ni exposer la ville à un danger évident; que si on résistait à cet avis, c'était contre eux qu'il faudrait se mesurer sur le lieu même. Du reste, ils ne laissaient pas percer qu'ils connussent rien de ce qui se passait; mais ils maintenaient énergiquement leur opinion comme la meilleure; et en même temps ils restaient à la porte pour la garder; si bien qu'il n'y eut pas moyen pour les conjurés d'accomplir leur dessein.

LXIX. Les généraux athéniens, informés qu'il était survenu quelque contre-temps, et ne se sentant pas en état d'emporter la ville de vive force, se mirent aussitôt à investir Nisée d'un mur de circonvallation; ils pensaient que, s'ils pouvaient la prendre avant qu'on la secourût, la soumission de Mégare serait plus vite décidée. On leur expédia aussitôt d'Athènes du fer, des tailleurs de pierre, et tout ce qui était nécessaire. Ils commencèrent la construction dans l'intervalle des murs qu'ils occupaient, en face de Mégare ¹, et les relièrent par une muraille transversale, qu'ils prolongèrent ensuite de part et d'autre jusqu'à la mer de Nisée. L'armée se distribua le travail du fossé et de murs; on se servit des pierres et des briques du faubourg ², et on coupa des arbres et des branches pour

¹ Le côté de Nisée qui regardait Mégare était compris entre les longs murs; les Athéniens, afin d'isoler Nisée, devaient d'abord couper cet espace par une muraille transversale, et ensuite continuer les travaux, à droite et à gauche, jusqu'à la mer.

² Du faubourg de Nisée.

établir des palissades là où il était nécessaire; enfin les maisons du faubourg furent crénelées et transformées elles-mêmes en fortifications. La journée tout entière fut employée à ce travail, et le lendemain soir le mur était presque complètement achevé. Les habitants de Nisée furent saisis de terreur : ils manquaient de vivres, ayant coutume de les tirer journallement de la ville haute; comptant peu d'ailleurs sur un prompt secours des Lacédémoniens, et regardant ceux de Mégare comme leurs ennemis, ils capitulèrent, stipulèrent leur liberté moyennant une somme déterminée par tête, livrèrent leurs armes, et abandonnèrent à la discrétion des Athéniens les Lacédémoniens, le commandant, et tous les étrangers qui pouvaient se trouver dans la ville. Ces conditions acceptées, ils sortirent. Les Athéniens occupèrent Nisée, coupèrent les longs murs qui partaient de Mégare ¹, et firent toutes les dispositions nécessaires.

LXX. Le Lacédémonien Brasidas, fils de Tellis, se trouvait alors aux environs de Sicyone et de Corinthe, occupé à préparer une expédition pour la Thrace. Dès qu'il apprit la prise des murs, craignant pour les Péloponnésiens qui étaient dans Nisée, et même pour Mégare, il envoya aux Béotiens l'ordre de venir sans délai le rejoindre en forces à Tripodiscon (c'est le nom d'un bourg de la Mégaride, au pied du mont Géranie). Lui-même s'avança avec deux mille sept cents hoplites de Corinthe, trois cents de Phlionte, six cents

¹ Le mot ἀπορρήξαντες semble indiquer qu'ils démolirent seulement une partie de ces murs, afin d'isoler Nicée. Ils n'avaient aucun intérêt à les démolir entièrement. D'ailleurs Thucydide dit plus loin que les Mégariens les rasèrent jusqu'aux fondements.

de Sicyone, et toutes les troupes qui se trouvaient déjà réunies sous ses ordres. Il comptait arriver avant la reddition de Nisée. Dès qu'il en eut reçu la nouvelle, il choisit trois cents hommes dans son armée ; et, avant que sa marche fût connue, — car il était parti de nuit pour Tripodiscon, — il s'avança jusqu'à Mégare, à l'insu des Athéniens campés au bord de la mer. Son but avoué était de faire une tentative sur Nisée, et telle était aussi, au fond, son intention, s'il y avait possibilité ; mais, en réalité, sa principale pensée était d'entrer dans Mégare et de s'assurer de la ville. Il demanda aux habitants de le recevoir, prétextant qu'il avait l'espoir de reprendre Nisée.

LXXI. Mais, des deux factions qui se partageaient Mégare, l'une tremblait que Brasidas ne ramenât les exilés et ne la chassât elle-même ; l'autre craignait que le peuple, précisément dans l'appréhension de ce retour, ne se jetât sur elle, et que la ville, en proie à une guerre intestine, ne tombât aux mains des Athéniens qui l'observaient de près. On ne reçut donc pas Brasidas : les deux factions jugèrent à propos d'observer tranquillement les événements ; car chacune d'elles, persuadée qu'un combat s'engagerait entre les Athéniens et les troupes venues au secours de la place, jugeait que le plus sûr était d'attendre la victoire du parti vers lequel elle inclinait, pour se joindre à lui. Brasidas, n'ayant pu les persuader, retourna joindre le reste de son armée.

LXXII. Au point du jour arrivèrent les Béotiens ; ils avaient songé, même avant le message de Brasidas, à se porter au secours de Mégare ; car ils ne se croyaient pas étrangers au péril qui la menaçait : déjà ils étaient

à Platée avec toutes leurs forces. L'arrivée du messager ne fit qu'accroître leur ardeur ; ils envoyèrent à Brasidas deux mille deux cents hoplites et six cents cavaliers ; puis la plus grande partie des troupes s'en retourna ¹. Les forces alors réunies ne s'élevaient pas à moins de six mille hoplites. Les hoplites athéniens se tenaient rangés autour de Nisée et sur le bord de la mer ; les troupes légères étaient dispersées dans la plaine. La cavalerie béotienne tomba sur elles à l'improviste, — car, jusque-là, il n'était venu de secours aux Mégariens d'aucun côté ², — et les refoula vers la mer. Les cavaliers athéniens chargèrent à leur tour et en vinrent aux mains : le combat dura longtemps, et chacun des deux partis s'attribua la victoire. A la vérité, les Athéniens poussèrent du côté de Nisée le commandant de la cavalerie béotienne avec un petit nombre de ses hommes : après les avoir tués et dépouillés, ils restèrent en possession de leurs corps, les rendirent par convention, et dressèrent un trophée ; mais, à prendre l'ensemble de l'action, il n'y eut, ni d'un côté ni de l'autre, aucun avantage sérieux. On se sépara, les Béotiens, pour rejoindre les leurs, les Athéniens pour retourner à Nisée.

LXXIII. Après cette action, Brasidas et son armée se rapprochèrent de la mer et de Mégare ; ils occupèrent une position favorable, s'y mirent en bataille et restèrent tranquilles, s'attendant à une attaque de la

¹ La présence de Brasidas les rassurant, ils ne crurent plus nécessaire de marcher en masse.

² C'est pourquoi les Athéniens, ne voyant d'ennemis nulle part, s'étaient répandus dans la plaine, où leurs troupes légères furent surprises.

part des Athéniens. Ils savaient que les Mégariens observaient de quel côté se déciderait la victoire, et ils voyaient un double avantage à la tactique qu'ils avaient adoptée : d'abord, n'attaquant pas les premiers, ils ne s'exposaient pas aux éventualités d'une action ; comme ils avaient clairement montré d'ailleurs qu'ils étaient prêts à combattre, on leur attribuerait justement la victoire, et cela sans coup férir. Cette conduite devait également leur réussir auprès des Mégariens : car, s'ils ne s'étaient pas montrés, il n'y aurait pas eu doute un instant ; la ville leur eût certainement échappé d'emblée, comme s'ils eussent été vaincus : mais, par la même raison, s'il pouvait arriver maintenant que les Athéniens refusassent la lutte, les Péloponnésiens auraient atteint, sans combat, le but de leur expédition. Ce fut ce qui arriva. Les Athéniens sortirent et se rangèrent en bataille devant les longs murs ; mais, voyant l'ennemi immobile, ils restèrent eux-mêmes en repos. Leurs généraux réfléchissaient qu'ayant déjà atteint leur but en grande partie, les chances n'étaient pas assez égales pour engager la lutte les premiers contre des forces supérieures : vainqueurs, ils prenaient, à la vérité, Mégare ; mais un échec compromettrait les meilleures troupes d'Athènes ; il était tout simple, au contraire, que l'ennemi engageât hardiment toute son armée et que les divers contingents qui la composaient ne reculassent pas devant les chances du combat. On resta ainsi quelque temps en présence ; mais, l'action ne s'engageant ni d'un côté ni de l'autre, les Athéniens rentrèrent les premiers à Nisée ; les Péloponnésiens retournèrent ensuite d'où ils étaient venus.

Alors les Mégariens amis des exilés, considérant Brasidas comme vainqueur, du moment surtout que les Athéniens avaient refusé le combat, s'enhardirent et lui ouvrirent leurs portes. Ils reçurent avec lui les commandants des villes, et entrèrent avec eux en conférences. La faction athénienne était frappée de terreur.

LXXIV. Les alliés se dispersèrent ensuite dans leurs villes; Brasidas retourna de son côté à Corinthe, continuer les préparatifs de l'expédition de Thrace qu'il avait interrompus.

Lorsque les Athéniens furent aussi retournés chez eux, ceux des habitants de Mégare qui avaient le plus chaudement embrassé leur parti, sachant bien qu'ils étaient connus, s'empressèrent de s'évader. Les autres entrèrent en pourparlers avec les amis des exilés, et les rappelèrent de Pèges, après avoir exigé d'eux les serments les plus solennels de ne conserver aucun ressentiment et de n'avoir en vue que l'intérêt de la ville. Mais, une fois élevés aux magistratures, ils firent une revue des troupes, eurent soin d'isoler les différentes cohortes, et choisirent jusqu'à cent de leurs ennemis, ou de ceux qui passaient pour avoir été les plus favorables aux Athéniens. Ils forcèrent le peuple à donner publiquement son suffrage sur leur compte, les firent condamner, et les mirent à mort : après cela, ils donnèrent à l'administration une forme tout oligarchique ; et ce gouvernement du petit nombre, restauré à la suite des séditions, fut de très-longue durée.

LXXV. Le même été, les Mytiléniens se préparèrent à réaliser le projet qu'ils avaient formé de fortifier Antandros¹. Démodocos et Aristide, qui commandaient

¹ Voir sur cette résolution THUCYDIDE, IV, 52.

la flotte athénienne chargée de la perception des tributs, se trouvaient alors dans l'Hellespont, pendant que Lamachos, leur troisième collègue, avait fait voile vers le Pont avec dix vaisseaux, informés des préparatifs des Mytiléniens sur ce point, ils craignirent qu'il n'en fût de cette place comme d'Anéa à l'égard de Samos. — Les exilés samiens s'y étaient établis et, de là, favorisaient la navigation des Péloponnésiens en leur envoyant des pilotes ; ils fomentaient des troubles à Samos et donnaient asile aux fugitifs. — Les généraux athéniens levèrent donc une armée chez les alliés, firent voile vers Antandros, battirent les habitants sortis à leur rencontre, et reprirent la place. Peu de temps après, Lamachus, qui s'était dirigé vers le Pont et avait relâché sur les bords du fleuve Calex, dans les campagnes d'Héraclée, perdit tous ses vaisseaux : ils furent engloutis par les eaux, descendues subitement du haut pays, et qui avaient transformé le fleuve en torrent. Il traversa à pied, avec son armée, le pays des Thraces-Bithyniens, de l'autre côté de la mer, sur la côte d'Asie ¹, et vint à Chalcédon, colonie de Mégare, à l'entrée du Pont.

LXXVI. Le même été, Démosthènes, général athénien, se rendit à Naupacte avec quarante vaisseaux, aussitôt après avoir quitté la Mégaride. Hippocratès et lui traitaient sous main des affaires de la Béotie avec quelques habitants des villes disposés à changer l'ordre établi, pour y substituer la démocratie comme à Athènes. C'était surtout Ptœodoros, exilé de Thèbes, qui dirigeait l'intrigue ; voici quelles étaient leurs dispo-

¹ A l'entrée du Pont-Euxin.

sitions : des affidés devaient livrer Siphé, place maritime, dans le territoire de Thespies ¹, sur le golfe de Crisa. D'un autre côté, des habitants d'Orchomène devaient livrer Chéronée, ville tributaire d'Orchomène (autrefois Orchomène Minyénne, et maintenant Orchomène de Béotie). Des bannis d'Orchomène s'employaient surtout à cette intrigue et soudoyaient des troupes du Péloponnèse. Chéronée est située à l'extrémité de la Béotie, et confine au territoire de Phanotée, en Phocide; aussi quelques Phocéens prirent-ils part au complot.

Les Athéniens devaient occuper Délion, lieu consacré à Apollon, sur le territoire de Tanagre, du côté de l'Eubée; on devait agir en même temps sur tous les points, à jour fixe, afin que les Béotiens ne pussent se porter en masse au secours de Délion, chacun étant occupé par les mouvements qui se produiraient autour de lui. Si la tentative réussissait, et qu'on parvint à fortifier Délion, à supposer même qu'il n'y eût pas immédiatement quelque révolution dans les constitutions de la Béotie, ils comptaient bien, avec ces places en leur pouvoir, être en mesure de ravager le pays et de trouver toujours, sur tous les points, un refuge à portée : il leur serait dès lors facile de changer la face des affaires dans le pays; car, les Athéniens secourant les révoltés, tandis que les Béotiens ne pourraient concentrer leurs forces, ils devaient finir avec le temps par arriver à leur but.

LXXVII. Tel était le complot qui s'organisait. Hippocratès devait, quand il en serait temps, partir d'A-

¹ A l'ouest de Leuctres.

thènes à la tête d'une armée et marcher contre les Béo-tiens. Il envoya d'avance Démosthènes à Naupacte avec les quarante vaisseaux, pour lever dans ces parages une armée chez les Acarnanes et les autres alliés, et faire voile de là vers Siphé, qui devait lui être livrée par trahison. Un jour avait été convenu entre eux, où tout devait s'exécuter à la fois. A l'arrivée de Démosthènes, les OËniades, sous la pression de tous les Acarnanes, entrèrent dans l'alliance athénienne. Démosthènes prit alors avec lui tous les alliés de ces contrées, et marcha d'abord contre Salynthios et les Agréens. Après avoir obtenu leur soumission, il disposa tout pour se trouver devant Siphé quand il en serait temps.

LXXVIII. Vers la même époque de l'été, Brasidas partit pour l'Épithrace¹ avec dix-sept cents hoplites. Arrivé à Héraclée de Trachinie², il envoya en avant un messenger à Pharsale, pour demander à ses partisans de lui faciliter le passage avec son armée. Rejoint à Mélitia³, en Achaïe, par Paneros, Doros, Hippolochidas, Torylaos et Strophacos, proxène des Chalciens, il se mit en marche avec eux. Il avait aussi pour guides d'autres Thessaliens et Niconidas, de Larisse, ami de Perdicas; car il était complètement impossible de traverser la Thessalie sans guides, surtout en armes. Du reste, il était généralement reçu, chez tous les Grecs, que le passage sans autorisation sur le territoire d'autrui était chose suspecte. Enfin la plupart des

¹ La Chalcidique.

² Dans la Thessalie, un peu au nord des Thermopyles.

³ A une journée de marche, sur la route d'Héraclée à Pharsale.

Thessaliens étaient de tout temps favorables aux Athéniens ; de sorte que, si la Thessalie avait eu un gouvernement vraiment égalitaire, au lieu d'être en réalité soumise à des chefs, jamais Brasidas n'eût ainsi poussé en avant ; car, même avec cet état de choses, des Thessaliens d'un parti opposé à celui de ses guides vinrent à sa rencontre, lui barrèrent le passage sur les bords du fleuve Énipée, et lui déclarèrent qu'il leur manquait en s'avancant ainsi sans l'autorisation de toute la nation. Ses guides répondirent qu'il ne passerait pas contre leur gré, mais qu'il était arrivé inopinément, et qu'ils le conduisaient en qualité d'hôtes. Brasidas déclara de son côté que, s'il traversait la Thessalie, c'était comme ami du pays et leur ami à eux-mêmes ; qu'il portait les armes contre les Athéniens et non contre eux, et qu'il ne savait pas qu'il y eût entre les Thessaliens et les Lacédémoniens aucune inimitié qui pût les empêcher de voyager les uns chez les autres ; que du reste il n'irait pas plus loin contre leur gré ; que cela ne serait même pas en son pouvoir ; qu'il les priait cependant de ne pas s'opposer à sa marche. Sur ces représentations ils se retirèrent. Brasidas, sur l'avis de ses guides, s'avança à marches forcées, sans perdre un instant, avant qu'il se formât, pour l'arrêter, un rassemblement plus considérable. Le jour même où il était parti de Mélitia, il poussa jusqu'à Pharsale, et campa sur les bords de l'Apidanos¹ ; de là à Phacion, et de Phacion à Pérébia. A ce point les guides thessaliens

¹ L'Apidanos se trouve à quelques milles au delà de Pharsale ; cette ville était située sur l'Énipée, à peu de distance de son confluent avec l'Apidanos.

le quittèrent, et les Pérébiens, sujets des Thessaliens, le conduisirent à Dion, dans les États de Perdiccas : cette place est située au pied du mont Olympe, en Macédoine, du côté de la Thessalie.

LXXIX. C'est ainsi que Brasidas, après avoir traversé la Thessalie en courant, avant que personne fût en état de l'arrêter, arriva chez Perdiccas et dans la Chalcidique. Cette armée péloponnésienne avait été appelée par les peuples de l'Épithrace, après leur défection, et par Perdiccas, lorsqu'ils virent les succès des Athéniens. Les Chalcidiens en effet s'attendaient à être les premiers attaqués par les Athéniens. Les villes qui avoisinent la Chalcidique, sans être encore en révolte, s'étaient cependant jointes à eux, mais secrètement, pour réclamer ce secours. Quant à Perdiccas, sans être ouvertement en guerre avec les Athéniens, il n'était cependant pas sans crainte, à cause de ses anciens différends avec eux ; son but principal était d'ailleurs de soumettre Arrhibéos, roi des Lyncestes. Le mauvais état des affaires de Lacédémone, à cette époque, contribua d'un autre côté à leur faire obtenir plus aisément un secours du Péloponnèse.

LXXX. En effet, les Athéniens harcelant sans cesse le Péloponnèse, et en particulier la Laconie, les Lacédémoniens pensaient que le meilleur moyen de les éloigner était de les inquiéter à leur tour, en faisant passer une armée chez leurs alliés ; d'autant plus que ceux-ci offraient de nourrir les troupes et les appelaient pour se révolter. Ils voulaient, en même temps, avoir un prétexte pour faire sortir une partie des Hilotes, dans la crainte qu'ils ne profitassent des circonstances pour

se soulever au moment où Pylos était au pouvoir de l'ennemi. Redoutant leur jeunesse et leur nombre ¹, — car de tout temps la première de leurs préoccupations avait été de se mettre en garde contre les Hilotes, — ils adoptèrent encore la mesure suivante : ils publièrent que ceux d'entre eux qui pensaient leur avoir rendu le plus de services contre l'ennemi par leur bravoure eussent à se faire connaître, et qu'ils seraient affranchis. C'était un piège qu'ils leur tendaient, dans la pensée que les premiers qui prétendraient à la liberté seraient aussi, par l'élévation de leur caractère, les plus disposés à conspirer. Ils en choisirent jusqu'à deux mille, qui se promenèrent dans les temples, la tête couronnée, comme s'ils eussent déjà été affranchis ; mais peu de temps après on les fit disparaître, et personne ne sut par quel genre de mort ils avaient péri.

Dans cette circonstance, ils s'empressèrent d'en faire partir sept cents avec Brasidas, en qualité d'hoplites. Brasidas recruta le reste de son armée dans le Péloponnèse par l'appât d'une solde ; il avait lui-même témoigné beaucoup d'empressement à se faire charger de cette expédition.

LXXXI. Les Chalcidiens, de leur côté, avaient désiré Brasidas, renommé à Sparte pour son activité qui le rendait propre à tout. Et, en effet, une fois parti, il rendit aux Lacédémoniens d'incomparables services. La justice et la modération dont il fit preuve tout d'abord envers les villes en détachèrent un grand nombre d'Athènes ; d'autres furent prises par trahison. Par là,

¹ Suivant Plutarque, les Étoliens, en ravageant la Laconie, avaient pu enlever jusqu'à cinquante mille Hilotes.

il procura aux Lacédémoniens, pour le moment où ils voudraient en venir à un accommodement (ce qui arriva en effet), le moyen de faire des échanges réciproques de places ; en même temps il transportait le théâtre de la guerre hors du Péloponnèse. Même plus tard, dans la guerre qui suivit les affaires de Sicile, la valeur et la capacité de Brasidas, appréciées personnellement par les uns, connues des autres par la renommée, contribuèrent puissamment à bien disposer pour les Lacédémoniens les alliés d'Athènes. Comme il avait le premier fait une expédition au dehors, et avait montré de rares qualités en tout genre, on jugea d'après lui, et on crut fermement que tous les autres devaient lui ressembler.

LXXXII. Les Athéniens, instruits de son arrivée dans l'Épithrace, déclarèrent Perdiccas ennemi d'Athènes, dans la persuasion qu'il était l'auteur de cette expédition, et soumirent les alliés de ce côté à une surveillance plus active.

LXXXIII. Perdiccas réunit aussitôt à son armée les forces de Brasidas, et marcha contre Arrhibéos, fils de Broméros, roi des Lyncestes-Macédoniens¹, son voisin. Des différends s'étaient élevés entre eux, et il voulait le renverser. Lorsque l'armée fut sur le point de pénétrer chez les Lyncestes, Brasidas déclara qu'avant les hostilités il voulait entrer en conférence avec Arrhibéos, et le rallier, s'il le pouvait, à l'alliance lacédémonienne. Déjà, en effet, ce prince avait fait quelques ouvertures et envoyé un héraut annoncer qu'il était prêt à se soumettre à l'arbitrage de Brasidas. Les députés des Chal-

¹ Au l'ouest de la Macédoine, sur les frontières de l'Illyrie.

chidiens, qui étaient aussi présents, engageaient de leur côté Brasidas à ne pas trop faire pour tirer Perdiccas d'embarras, afin de le trouver plus zélé pour leurs propres intérêts. D'ailleurs, les ambassadeurs envoyés par Perdiccas à Lacédémone avaient en quelque façon autorisé ces prétentions des Lacédémoniens, en déclarant qu'il ferait entrer dans leur alliance beaucoup des contrées voisines. Aussi Brasidas se crut-il suffisamment autorisé par là à exiger que les affaires d'Arrhibéos fussent traitées d'un commun accord. Perdiccas dit qu'il avait mandé Brasidas, moins pour être juge de leurs différends que pour le délivrer des ennemis qu'il lui désignerait; qu'il ne convenait pas, quand lui-même nourrissait la moitié de l'armée péloponnésienne, que Brasidas entrât en conférences avec Arrhibéos. Malgré ces représentations, Brasidas, après une altercation avec Perdiccas, eut une entrevue avec Arrhibéos, se rendit à ses raisons, et retira son armée avant même d'être entré dans le pays. De ce moment, Perdiccas, se croyant offensé, ne fournit plus que le tiers des subsistances, au lieu de la moitié.

LXXXIV. Le même été, Brasidas, sans perdre un instant, marcha avec les Chalcidiens contre Acanthos, colonie d'Andros. C'était un peu avant les vendanges : quand il fut question de le recevoir, une lutte s'éleva entre le peuple et ceux qui, d'accord avec les Chalcidiens, avaient appelé Brasidas. Cependant, comme on craignait pour la récolte qui n'était pas encore rentrée, Brasidas parvint à persuader au peuple de le recevoir seul, pour l'entendre avant de délibérer. Il descendit au milieu de la multitude, et, comme il ne manquait

pas d'éloquence, pour un Lacédémonien, il s'exprima ainsi :

LXXXV. « Citoyens d'Acanthos, les Lacédémoniens, en m'envoyant avec mon armée, ont eu en vue de réaliser la promesse par nous faite au commencement de la guerre, de combattre les Athéniens pour l'affranchissement de la Grèce. Sans doute nous arrivons tard et, après avoir vu là-bas nos espérances trompées, dans une guerre où nous comptions réduire bientôt les Athéniens à nous seuls, sans qu'il vous en coûtât aucun danger; cependant qu'on ne nous adresse aucun blâme; car nous accourons aujourd'hui, dès que les circonstances le permettent, et nous allons travailler avec vous à les réduire. Je m'étonne que vous m'ayez fermé vos portes, au lieu d'accueillir avec joie mon arrivée : nous comptions, nous autres Lacédémoniens, trouver ici des alliés, des hommes unis à nous par leurs vœux, même avant que nous fussions arrivés ; c'est dans cet espoir que nous avons bravé de tels périls, traversé pendant plusieurs jours une contrée étrangère, et montré un zèle à toute épreuve.

« Quant à vous, si vos intentions étaient autres, si vous deviez mettre obstacle et à votre propre liberté et à celle du reste des Grecs, ce serait déplorable ; car, à part même l'opposition que vous me feriez, les peuples chez lesquels je vais me rendre me montreraient dès lors des dispositions moins favorables ; ils auraient à objecter que vous, les premiers que j'ai visités, vous habitants d'une ville importante, renommés pour votre sagesse, vous ne m'avez pas accueilli ! Et je n'aurais à alléguer aucune raison plausible ! On croira, ou que j'apporte une liberté trompeuse, ou que je suis venu

avec de faibles ressources, sans forces suffisantes pour repousser les Athéniens en cas d'attaque. Et pourtant, les Athéniens, quoique supérieurs en nombre, n'ont point osé attaquer cette même armée que j'ai maintenant sous la main, lorsque je l'ai conduite au secours de Nisée ; et il n'est pas présumable qu'ils envoient parmer contre vous une armée aussi nombreuse que celle qu'ils avaient à Nisée.

LXXXVI. « Quant à moi, je suis venu, non pour opprimer les Grecs, mais pour les affranchir. J'ai fait promettre aux magistrats de Lacédémone, sous les serments les plus solennels, que les peuples rattachés par moi à notre alliance conserveraient leurs lois et leur indépendance. Notre but n'est point de vous soumettre à notre alliance par la force ou par la ruse, mais, tout au contraire, de combattre avec vous les Athéniens qui vous ont asservis. Gardez-vous donc de me soupçonner moi-même, je vous en conjure, quand je vous donne les assurances les plus positives ; gardez-vous de me croire incapable de vous défendre, et unissez-vous à moi en toute confiance.

« S'il en est parmi vous qui éprouvent quelque défiance à l'égard des personnes et qui hésitent, dans la crainte que je ne livre la ville à un parti, qu'ils se rassurent pleinement : je ne viens pas favoriser les factions ; je n'ai pas l'intention de vous apporter une liberté douteuse, en soumettant, au mépris de vos antiques institutions, la majorité au petit nombre, ou la minorité à la multitude. Ce serait là un joug plus insupportable que la domination étrangère, et nous n'aurions droit alors, nous autres Lacédémoniens, à aucune reconnaissance pour nos efforts. Au lieu des

honneurs et de la gloire, nous ne mériterions que l'opprobre. Ces griefs, au nom desquels nous faisons la guerre aux Athéniens, on pourrait évidemment les retourner contre nous, et plus durement encore que contre ceux qui ne font pas profession de vertu. Car, pour celui surtout qui jouit d'une haute considération, il est plus honteux de satisfaire son ambition par la fourbe cachée sous de beaux dehors qu'à force ouverte. La force du moins se justifie, dans son emploi, par la puissance que donne la fortune ; mais la fourberie trahit les trames d'une âme perverse.

LXXXVII. « A ce point de vue, nous savons sauvegarder, avec la plus attentive prévoyance, nos intérêts les plus chers ; et la meilleure garantie que vous puissiez avoir, à côté de nos serments, est de reprendre les faits, en les confrontant avec mes paroles : ils vous fourniront nécessairement la preuve que j'ai proposé ce qu'il y a de plus avantageux. Peut-être alléguerez-vous que vous êtes hors d'état d'accepter mes propositions ; que néanmoins, en considération de votre bon vouloir, ce refus ne doit vous exposer à aucun mauvais traitement ; que la liberté que nous vous offrons ne vous paraît pas sans danger ; qu'il est juste de l'apporter à ceux qui sont en mesure de la recevoir, sans qu'elle puisse être imposée à personne contre son gré : alors j'attesterai les dieux et les héros de la contrée que je suis venu dans votre intérêt, sans pouvoir vous persuader, et je ferai en sorte de vous réduire par la force, en ravageant votre territoire. Bien loin de voir là une injuste violence, je me croirai autorisé en quelque sorte par une double nécessité : d'abord par l'intérêt des Lacédémoniens, — car il ne faut pas qu'avec vos

bonnes dispositions vous lui portiez préjudice par votre refus d'alliance, en faisant passer vos richesses aux Athéniens ; — ensuite par l'intérêt des Grecs, qui ne doivent pas trouver en vous un obstacle à leur affranchissement. Sans doute nous aurions tort d'agir ainsi, si l'intérêt général n'était ici en cause ; nous ne devrions pas donner la liberté à qui n'en veut point. Mais nous n'aspirons pas, nous, à la domination ; nous nous appliquons au contraire à mettre fin à la tyrannie des autres, et, dès lors, nous serions injustes envers le plus grand nombre si, apportant à tous l'indépendance, nous vous laissions impunément nous entraver.

« Pesez donc mûrement ces considérations ; donnez avec une noble émulation le premier signal de l'affranchissement des Grecs ; assurez-vous une gloire impérissable, et, tout en sauvegardant les intérêts privés de chacun, couronnez l'État de la plus belle auréole. »

LXXXVIII. Ainsi parla Brasidas. Les citoyens d'Acanthos¹, après avoir longtemps discuté le pour et le contre, procédèrent à un vote secret². Les raisons plausibles qu'il avait données, jointes à la crainte qu'on éprouvait pour les récoltes, décidèrent la majorité à se détacher des Athéniens. On exigea de lui qu'il s'engageât par serment, comme l'avaient fait les magistrats de Lacédémone, lorsqu'ils l'avaient envoyé, à respecter l'indépendance des alliés qu'ils pourrait acquérir ; puis on reçut son armée. Peu de temps après, Stagire³, colonie d'Andros, se détacha également

¹ Sur le golfe du Strymon, au nord du mont Athos.

² On déposait un petit caillou dans une urne.

³ Un peu au nord d'Acanthos, entre cette ville et Amphipolis.

des Athéniens. Tels furent les événements de cet été.

LXXXIX. Dès le commencement de l'hiver suivant, un complot devait livrer la Béotie aux généraux athéniens Hippocratès et Démosthènes : Démosthènes devait, avec sa flotte, se présenter devant Siphé, et Hippocratès marcher contre Délion. Il y eut erreur sur le jour où devait avoir lieu simultanément cette double attaque : Démosthènes prit l'avance et fit voile pour Siphé, avec un grand nombre d'Acarnanes et d'alliés du pays, embarqués sur sa flotte. Mais le coup manqua, le complot ayant été dénoncé par Nicomaque, Phocéén de Phanotée : il en fit part aux Lacédémoniens, et ceux-ci aux Béotiens. De toutes parts, les Béotiens accoururent au secours de la place, — car Hippocratès n'était pas encore dans le pays pour les inquiéter ; — et ils prévinrent l'ennemi en occupant Siphé et Chéronée. Les affidés, informés de ce contre-temps, n'excitèrent aucun mouvement dans les villes.

XC. Hippocratès, de son côté, à la tête des Athéniens levés en masse, des Mœtiques et des étrangers présents dans la ville, marcha, mais tardivement, contre Délion : déjà les Béotiens étaient de retour de Siphé. Il fit camper son armée et fortifia Délion, temple d'Apollon, de la manière suivante : on creusa un fossé autour de l'enceinte sacrée et du temple ; les terres qui en étaient retirées furent amoncelées sur le bord pour tenir lieu de murailles. Des pieux furent enfoncés dans toute l'étendue, et on forma un parement pour le mur avec des sarments coupés dans la vigne qui entourait l'enceinte sacrée. On démolit les ruines des édifices voisins pour en prendre les pierres

et la brique, et on mit en œuvre tous les moyens pour donner de l'élévation au rempart. Des tours de bois furent élevées là où il était nécessaire, aux points où les bâtiments de l'enceinte étaient détruits ; car les portiques s'étaient écroulés, partout où il en avait existé. Ce travail, commencé le troisième jour après le départ d'Athènes, fut poursuivi le quatrième et le cinquième jusqu'au dîner ; les ouvrages étant en grande partie terminés alors, l'armée quitta Délion, et s'avança l'espace d'environ dix stades, pour rentrer dans l'Attique. A ce point, la plupart des troupes légères continuèrent aussitôt leur route ; les hoplites firent halte et établirent leur campement. Hippocratès s'arrêta encore quelque temps à Délion, pour installer la garnison et terminer tout ce qui restait à faire des fortifications.

XCI. Pendant cet intervalle, les Béotiens se rassemblaient à Tanagre. Lorsque les contingents de toutes les villes furent arrivés, on apprit que les Athéniens rentraient chez eux. Les béotarques, qui sont au nombre de onze, n'approuvaient pas qu'on les attaquât, attendu que déjà ils n'étaient plus en Béotie. En effet, les Athéniens avaient fait halte sur les frontières de l'Oropie. — Un seul d'entre eux fut d'un avis contraire, Pagondas, fils d'Éoladès, béotarque de Thèbes avec Ariantidas, fils de Lysimachidas. Il commandait alors et voulait engager le combat, persuadé que le mieux était d'en courir les chances. Il convoqua donc séparément chaque cohorte, pour ne pas dégarnir tout le camp à la fois, et les décida à marcher sur les Athéniens et à engager l'action. Voici ses paroles :

XCII. « Braves Béotiens, il ne devait venir à la pensée d'aucun de nous, chefs de l'armée, qu'il ne conviendrait point de combattre les Athéniens, du moment que nous ne pouvons plus les atteindre en Béotie : car c'est la ruine de la Béotie qu'ils poursuivent ; c'est dans ce but qu'ils sont venus, d'un pays voisin, construire ici une forteresse ; ce sont des ennemis, enfin, en quelque lieu que nous les joignons, de quelque part qu'ils viennent faire chez nous acte d'hostilité. Si cependant quelqu'un croit plus prudent de ne pas agir, je veux le désabuser. Les calculs de prévoyance qui conviennent quand, sans être inquiété chez soi, on s'en va de propos délibéré et par ambition attaquer autrui, ne sont plus de mise quand on est attaqué et qu'on défend sa patrie. D'ailleurs, c'est pour vous une loi héréditaire, quand l'étranger envahit votre pays, de le combattre indifféremment chez vous ou chez vos voisins. C'est principalement avec les Athéniens, dont le pays confine au nôtre, qu'il est nécessaire d'en agir ainsi : car ce n'est qu'en maintenant hautement son droit à l'égard de ses voisins qu'on assure sa liberté ; avec eux surtout qui aspirent à asservir non-seulement ce qui est sous leur main, mais même les peuples les plus éloignés, comment ne pas combattre à outrance ? Nous avons pour exemple l'état d'asservissement où ils tiennent et l'Eubée en face de nous, sur la côte opposée, et la plus grande partie de la Grèce. D'ordinaire, les voisins se font la guerre pour une question de limites ; mais nous, si nous sommes vaincus, sachons qu'une seule borne¹ sera plantée, sur laquelle on ne contestera plus ;

¹ Le texte porte seulement : « Une seule borne qui ne sera pas

car, une fois entrés, ils nous prendront tout de vive force ; tant il est vrai que nous ne saurions avoir de plus dangereux voisinage.

« Quand un peuple attaque ses voisins avec l'insolence de la force, comme aujourd'hui les Athéniens, d'ordinaire il marche avec plus de confiance contre ceux qui restent en repos et se contentent de se défendre chez eux ; mais il est moins disposé à chercher querelle à ceux qui vont l'attendre au delà de leurs frontières, et qui, à l'occasion, commencent la guerre. Nous en avons fait l'expérience avec eux : la victoire que nous avons remportée sur eux à Coronée, lorsqu'ils occupaient ce pays à la faveur de nos dissensions, a procuré depuis lors une entière sécurité à la Béotie. Gardons-en donc le souvenir ; les vieillards pour ne pas rester au-dessous de leurs précédents exploits ; les jeunes gens, les fils de ceux qui se sont alors signalés par leur bravoure, pour ne pas déshonorer des vertus qui sont leur apanage. Mettons notre confiance dans la protection du Dieu dont ils occupent, par un sacrilège, l'enceinte sacrée transformée en forteresse ; ayons foi dans les sacrifices que nous avons offerts, et qui se montrent favorables. Marchons à leur rencontre, et apprenons-leur que, s'ils veulent satisfaire leur cupidité, il leur faut s'attaquer à qui ne se défend pas ; mais qu'avec un peuple généreux, qui s'est toujours fait gloire de défendre son indépendance les armes à la main, sans jamais attenter injustement à celle des autres, ils ne s'en tireront pas sans combat. »

contestée. » J'ai dû compléter la pensée pour rendre la traduction intelligible.

XCIII. Pagondas, par ces exhortations, décida les Béotiens à marcher contre les Athéniens ; il donna aussitôt l'ordre de se porter en avant et se mit à la tête de l'armée. Le jour était déjà avancé ; arrivé près du camp athénien, il prit position dans un lieu où les deux armées, séparées par une colline, ne pouvaient se voir ; là il rangea ses troupes et se prépara au combat. Hippocratès était encore à Délion. Dès qu'il eut appris la marche des Béotiens, il envoya à l'armée l'ordre de se mettre en bataille, et arriva lui-même peu de temps après. Il avait laissé aux environs de Délion environ trois cents cavaliers, afin de protéger la place, si on tentait de l'attaquer, et en même temps pour épier l'occasion favorable, et tomber sur les Béotiens pendant le combat. Mais les Béotiens leur opposèrent des troupes pour les tenir en échec. Toutes leurs dispositions faites, ils parurent sur le sommet de la colline et prirent position dans l'ordre où ils devaient combattre : ils avaient sous les armés sept mille hoplites, plus de dix mille hommes de troupes légères, mille cavaliers et cinq cents peltastes. Les Thébains et leurs tributaires formaient l'aile droite ; au centre étaient les habitants d'Haliarte, de Coronée, de Copée et de toute la région qui avoisine le lac ; ceux de Thespies, de Tanagré et d'Orchomène occupaient la gauche. Chacune des ailes était flanquée de cavalerie et de troupes légères. Les Thébains étaient rangés sur vingt-cinq hommes de profondeur, les autres à volonté. Telles étaient les dispositions et l'ordonnance de l'armée béotienne.

XCIV. Du côté des Athéniens, les hoplites, égaux en nombre à ceux de l'ennemi, furent tous rangés sur

de profondeur. La cavalerie occupait les ailes. Quant aux troupes légères, il ne s'en trouvait pas alors à l'armée d'équipées pour ce service spécial ; il n'y en avait même pas à Athènes. Il en était bien parti d'Athènes avec l'armée, et même en nombre supérieur à celles de l'ennemi ; mais, comme on avait fait une levée en masse des étrangers présents et des citoyens, beaucoup avaient suivi l'expédition sans armes ; ils s'étaient empressés de retourner à la ville, et il n'en était resté à l'armée qu'un très-petit nombre. Déjà on était en ordre de combat, et l'action allait s'engager ; lorsque Hippocratès, parcourant le front de bataille pour encourager ses soldats, leur parla en ces termes :

XCV. « Athéniens, je ne puis vous dire que peu de mots ; mais avec des hommes de cœur l'effet sera le même. C'est moins une exhortation qu'un appel à vos souvenirs. Que personne de vous ne s'imagine qu'il ne convient pas de s'exposer à un pareil péril sur une terre étrangère : sur leur territoire, c'est pour le nôtre que nous combattons ; et, si nous triomphons, jamais les Péloponnésiens, privés de la cavalerie béotienne, n'envahiront notre pays. Un seul combat vous suffira pour conquérir la Béotie et affermir l'indépendance de votre patrie. Marchez donc contre eux ; montrez-vous dignes de cette ville, la première de la Grèce, que chacun de vous est fier d'avoir pour patrie ; dignes de vos pères qui jadis, sous Myronidès, ont vaincu ces mêmes ennemis à OEnophytes et soumis la Béotie. »

XCVI. Hippocratès, en faisant cette exhortation, avait parcouru la moitié de la ligne ; il n'eut pas le

temps d'aller plus loin. Pagondas, après avoir, lui aussi, adressé une rapide allocution à ses soldats, fit entonner le Péan : les Béotiens descendirent de la colline ; les Athéniens, de leur côté, se portèrent en avant, et on s'aborda en courant. De part et d'autre les troupes placées aux extrémités de la ligne ne purent en venir aux mains, arrêtées par le même obstacle (elles avaient rencontré des torrents) ; mais le reste combattit corps à corps, bouclier contre bouclier. Les Athéniens mirent en déroute l'aile gauche des Béotiens jusqu'au centre ; de ce côté, ils poussèrent vivement tout ce qu'ils avaient devant eux et en particulier les Théspiens. Les troupes qui leur étaient opposées lâchèrent pied et furent enveloppées dans un espace étroit ; aussi ceux des Théspiens qui périrent alors succombèrent-ils dans une lutte corps à corps. Quelques-uns même des Athéniens perdirent leurs rangs en cernant l'ennemi, et se tuèrent entre eux sans se reconnaître. De ce côté donc, les Béotiens furent vaincus et se replièrent en fuyant vers l'aile droite où le combat continuait. Sur ce point, au contraire, les Thébains étaient vainqueurs des Athéniens. Ils les firent reculer peu à peu, et les suivirent d'abord pas à pas. A ce moment Pagondas détacha deux corps de cavalerie, et leur fit tourner la colline sans être aperçus, pour aller soutenir l'aile gauche qui était en souffrance. A cette subite apparition, l'aile athénienne, victorieuse jusque-là, crut qu'une nouvelle armée s'avançait, et fut frappée de terreur. Pressés d'un côté par cette cavalerie, de l'autre par les Thébains qui avançaient toujours et étaient parvenus à les rompre, les Athéniens prirent la fuite sur toute la

ligne. Les uns se précipitèrent vers Délion et du côté de la mer, d'autres vers Oropos, d'autres vers le mont Parnès ; chacun s'enfuit là où il espérait trouver quelque chance de salut. Les Béotiens s'attachèrent à leur poursuite ; la cavalerie surtout et les Locriens arrivés au moment de la déroute en firent un grand carnage. Cependant la nuit survint au milieu de ce désastre et facilita la fuite du plus grand nombre. Le lendemain, ceux qui s'étaient réfugiés à Oropos et à Délion laissèrent une garnison dans cette place qu'ils occupaient encore, et se retirèrent chez eux par mer.

XCVII. Les Béotiens dressèrent un trophée, enlevèrent leurs morts et dépouillèrent ceux de l'ennemi ; puis, laissant un corps d'observation sur les lieux, ils retournèrent à Tanagre, et méditèrent une attaque contre Délion. Cependant un héraut, que les Athéniens envoyaient réclamer leurs morts, rencontra un héraut béotien, qui le fit retourner sur ses pas, et lui dit qu'il n'obtiendrait rien avant que lui-même fût de retour. Il se présenta en effet aux Athéniens et leur déclara, au nom des Béotiens, qu'ils avaient manqué à la justice et violé les lois de la Grèce ; qu'il était de droit commun, quand on pénétrait sur un territoire étranger, de respecter les lieux sacrés ; que les Athéniens avaient fortifié Délion et s'y étaient installés ; qu'ils y faisaient tout ce qu'on peut se permettre dans un lieu profane ; qu'ils puisaient de l'eau à laquelle les Béotiens se gardaient de toucher, excepté pour les usages sacrés et les ablutions ; que dès lors les Béotiens, prenant à témoin les divinités protectrices de la contrée et Apollon, les adjuraient, au nom des dieux

et en leur propre nom, de sortir de l'enceinte sacrée, et d'emporter tout ce qui leur appartenait.

XCVIII. Après cette déclaration du héraut béotien, les Athéniens envoyèrent le leur dire aux Béotiens, qu'ils n'avaient commis aucune profanation dans l'enceinte sacrée, et n'en commettraient volontairement aucune ; que ce n'était pas dans un dessein sacrilège qu'ils y étaient entrés dans le principe, mais bien plutôt pour se défendre contre d'injustes attaques ; que, d'après les usages constants de la Grèce, quand on était maître d'un pays, grand ou petit, on disposait aussi des lieux sacrés, en conservant autant que possible les rites établis par les anciens possesseurs ; que les Béotiens eux-mêmes, comme la plupart des autres peuples qui avaient occupé une contrée en expulsant les habitants par la force, avaient à l'origine pénétré comme étrangers dans les temples qu'ils possédaient maintenant en propre ; que si les Athéniens avaient pu occuper une plus grande partie du pays, ils la garderaient sans conteste ; qu'ils ne se retireraient donc pas volontairement de celle qu'ils occupaient et qu'ils regardaient comme leur propriété ; que s'ils avaient fait usage de l'eau, c'était par nécessité et non dans un but de profanation ; que les Béotiens, en venant les premiers les attaquer chez eux, les avaient forcés à s'en servir pour leur défense ; qu'il était tout à fait présumable que le dieu lui-même aurait quelque indulgence pour des actes imposés par la guerre et la nécessité ; que les autels étaient un refuge contre les fautes involontaires ¹, et qu'on appelait crime le mal fait sans

¹ Il faut sous-entendre ici : le dieu ne saurait donc être irrité

nécessité, et non celui auquel avaient contraint les circonstances; que l'iniquité était bien plutôt du côté des Béotiens, puisqu'ils offraient de rendre les morts en échange d'un lieu sacré, tandis qu'eux ne voulaient pas obtenir même une chose juste par le trafic de ces mêmes lieux. Le héraut avait aussi ordre de déclarer nettement qu'ils entendaient enlever leurs morts, non point à la condition d'évacuer la Béotie (puisque le territoire qu'ils occupaient n'appartenait plus aux Béotiens et était devenu le leur par droit de conquête), mais en stipulant conformément aux antiques usages.

XCIX. Les Béotiens répondirent que, s'ils étaient sur le territoire de la Béotie, ils eussent à l'évacuer en emportant ce qui leur appartenait; que s'ils se croyaient chez eux, c'était à eux de voir ce qu'ils avaient à faire. Ils sentaient bien que l'Oropie, sur les confins de laquelle avait eu lieu le combat, et où se trouvaient les morts, étant de droit sous la dépendance des Athéniens, ceux-ci ne commettaient aucune violence en les enlevant; aussi se gardaient-ils bien de stipuler¹ pour un territoire qui relevait d'Athènes; par cette réponse au contraire: «Sortez de notre pays, et emportez ce que vous réclamez,» ils éludaient toute difficulté. Sur cette réponse, le héraut des Athéniens se retira sans avoir rien fait.

C. Les Béotiens mandèrent aussitôt du golfe Méliaque des soldats armés de javelots et des frondeurs.

contre nous, qui n'avons occupé son temple que par nécessité et en quelque sorte involontairement.

¹ En accordant aux Athéniens l'autorisation d'enlever les morts, ils auraient paru élever des prétentions sur le territoire où avait eu lieu le combat.

Renforcés en outre, après le combat, par deux mille hoplites de Corinthe, par la garnison péloponnésienne de Nisée et par des troupes de Mégare, ils marchèrent contre Délion et en firent le siège.

Entre autres moyens d'attaque, ils firent jouer contre les remparts une machine qui les en rendit maîtres, et dont voici la description : ils scièrent en deux, dans le sens de la longueur, une grande poutre, évidèrent les deux côtés et les rejoignirent exactement, de manière à former un tube. A l'une des extrémités, ils suspendirent une chaudière avec des chaînes. Un bec de soufflet, en fer, était adapté à la même extrémité, et descendait vers la chaudière ; de nombreux ferrements maintenaient le reste de la poutre. Cette machine fut amenée de loin sur des chariots au pied de la muraille, dans la partie formée plus particulièrement de sarments et de bois. Quand elle fut à portée, ils adaptèrent de grands soufflets à l'extrémité placée de leur côté et se mirent à souffler. L'air comprimé, tombant sur la chaudière remplie de charbons ardents, de soufre et de poix, produisit une immense flamme, et amena un tel embrasement au rempart, qu'il devint impossible de s'y tenir. Les assiégés l'abandonnèrent et prirent la fuite ; le fort se trouva ainsi emporté. Une partie de la garnison périt ; deux cents hommes furent faits prisonniers ; la plupart des autres parvinrent à s'embarquer et rentrèrent dans leur pays.

CI. Délion fut pris dix-sept jours après le premier combat. Le héraut des Athéniens, ne sachant rien de cet événement, revint peu de temps après réclamer une seconde fois les morts¹. Les Béotiens

Ceux du premier combat.

ne firent plus la même réponse, et les rendirent¹.

Le nombre des morts, dans le combat, fut d'un peu moins de cinq cents du côté des Béotiens ; les Athéniens perdirent près de mille hommes, parmi lesquels Hippocratès, leur général, sans compter les troupes légères et nombre de gens préposés aux bagages.

Peu de temps après ce combat, Démosthènes, à qui la non-réussite de son coup de main sur Siphé laissait la libre disposition des troupes embarquées sur sa flotte, et de quatre cents hoplites, soit Acarnanes, soit Agréens et Athéniens, opéra une descente sur le territoire de Sicyone. Mais, avant que tous les bâtiments eussent abordé, les Sicyoniens accoururent, mirent en fuite ceux qui étaient descendus et les poursuivirent jusqu'à leurs vaisseaux ; ils en tuèrent une partie, firent des prisonniers, élevèrent un trophée et rendirent les morts par convention. Vers le même temps, à l'époque de l'affaire de Délion, mourut Sitalcès, roi des Odryses, vaincu et tué dans une expédition contre les Triballes. Son neveu, Seuthès, fils de Sparadocos, régna sur les Odryses et sur le reste de la Thrace soumise à la domination de Sitalcès.

CII. Le même hiver, Brasidas marcha avec les alliés de Thrace contre Amphipolis, colonie d'Athènes, sur le Strymon. Une première tentative de colonisation avait été faite, sur l'emplacement de la ville actuelle, par Aristagoras, de Milet, fuyant devant le roi Darius ; mais il avait été chassé par les Édoniens. Trente-deux

¹ Les Athéniens étant définitivement vaincus, les Béotiens n'avaient plus aucun intérêt à retenir ce gage regardé comme sacré.

ans plus tard, les Athéniens y avaient envoyé dix mille colons, soit Athéniens, soit étrangers, sans distinction d'origine ; les Thraces les exterminèrent à Drabescos. Après un nouvel intervalle de vingt-neuf ans, les Athéniens revinrent sous la conduite d'Hagnon, fils de Nicias, chargé d'établir la colonie. Ils chassèrent les Édo niens, et s'établirent au lieu nommé précédemment les Neuf-Voies. Ils étaient partis d'Éion, comptoir maritime qu'ils possédaient à l'embouchure du fleuve, à vingt-cinq stades de la ville actuelle. Hagnon lui donna le nom d'Amphipolis, parce que, le Strymon formant un coude en cet endroit et embrassant comme d'une ceinture l'emplacement de la ville, il l'isola au moyen d'une muraille allant du fleuve au fleuve, et bâtit dans une double exposition, d'une part sur la mer, de l'autre sur le continent¹.

CIII. C'est contre cette place que Brasidas, parti d'Arné en Chalcidique, marcha avec son armée. Il arriva sur le soir à Aulon et à Bromiscos, à l'endroit où le lac Bolbé se jette dans la mer ; après le repas du soir, il continua à marcher de nuit. Le temps était mauvais et il neigeait un peu ; raison de plus pour lui d'avancer ; car il voulait cacher son approche aux habitants d'Amphipolis, à ceux du moins qui n'étaient pas d'intelligence avec lui. Des citoyens d'Argila, colonie

¹ Je crois, malgré les difficultés du texte, avoir rendu exactement la pensée de Thucydide. La ville n'était pas dans une île, entre deux bras du fleuve, mais sur une colline que le Strymon embrasse en partie, dans son cours, du nord au midi ; cette colline ne tenant au continent que d'un côté, à l'est, il était possible de l'isoler par une muraille menée du fleuve au fleuve. Enfin, la colline s'inclinant également vers le fleuve des deux côtés, la ville formait un double amphithéâtre, au nord et au midi, et c'est pour cela, suivant Thucydide, qu'elle fut nommée Amphipolis, ou la double ville.

d'Andros, établis dans la ville, conspiraient avec d'autres pour la lui livrer, à la suggestion soit de Perdiccas, soit des Chalcidiens. Mais les plus actifs de beaucoup étaient les Argiliens : habitant dans le voisinage, toujours suspects aux Athéniens, ils avaient des vues sur Amphipolis et profitèrent de l'occasion que leur offrait l'arrivée de Brasidas ; car depuis longtemps déjà ils intriguaient auprès de ceux des leurs établis dans la place pour se la faire livrer. Ils accueillirent donc Brasidas¹, se déclarèrent contre les Athéniens, et conduisirent cette nuit-là même l'armée de Brasidas en avant, vers le pont sur le fleuve. La ville est à quelque distance de l'autre côté² ; les murs ne descendaient point encore jusque-là, comme aujourd'hui, et il ne s'y trouvait qu'un poste peu important. Brasidas n'eut pas de peine à le forcer, secondé tout à la fois par la trahison, par le mauvais temps et par le trouble d'une attaque imprévue ; il passa le pont et se trouva, par là, maître de tout ce que possédaient les habitants établis au dehors³.

CIV. La surprise que causa dans la ville le passage du pont, l'arrivée des gens du dehors qui accouraient dans les murs, la nouvelle que beaucoup d'entre eux étaient prisonniers, tout contribua à jeter dans Amphipolis une agitation d'autant plus grande qu'on était réciproquement en défiance. Aussi assure-t-on que si Brasidas, au lieu de laisser son armée se livrer

¹ A Argila.

² C'est-à-dire qu'elle ne descendait pas jusqu'au fleuve ; on pouvait donc s'emparer du pont à l'insu des habitants.

³ De l'autre côté du Strymon. Maître du pont, il interceptait toute communication avec la ville.

au pillage, eût marché aussitôt sur la ville, il s'en serait probablement emparé. Mais il perdit le temps à camper, fit des courses au dehors, et, comme on ne lui faisait de la ville aucune des ouvertures sur lesquelles il comptait, il se tint en repos. Le parti opposé aux traîtres, supérieur en nombre, put empêcher d'ouvrir à l'instant les portes ; d'accord avec Eucléès, généra', athénien, qui commandait alors la place, il fit demander du secours à l'autre général commandant en Thrace, Thucydide, fils d'Oloros, auteur de cette histoire. Thucydide se trouvait alors à l'île de Thasos, colonie des Pariens, éloignée d'Amphipolis d'une demi-journée de navigation. Sur cet avis, il s'empressa de prendre la mer avec sept vaisseaux qu'il avait à sa disposition. Il avait surtout à cœur de prévenir, par son arrivée, la reddition d'Amphipolis ; sinon, il voulait occuper Eion avant l'ennemi.

CV. Cependant Brasidas, craignant qu'il n'arrivât par mer des secours de Thasos, informé d'ailleurs que Thucydide possédait, dans cette partie de la Thrace, une exploitation de mines d'or qui le rendait un des plus riches particuliers du continent¹, avait hâte de le devancer en occupant la place. Il appréhendait que les habitants d'Amphipolis ne voulussent rien entendre, dans l'espoir que Thucydide, avec les secours qu'il amènerait par mer et ceux qu'il tirerait de la Thrace, parviendrait à les sauver. Il offrit donc des conditions modérées et fit proclamer par un héraut que tous les Amphipolitains et les Athéniens établis dans la ville

¹ Il était par conséquent intéressé personnellement à la défense de la ville.

pourraient, s'ils le voulaient, rester dans leurs biens et jouir de l'égalité des droits ; que, s'ils refusaient, ils auraient cinq jours pour sortir et emporter tout ce qui leur appartenait.

CVI. Cette proclamation changea les dispositions de la foule ; d'autant plus qu'il y avait peu d'Athéniens dans la ville, et que le reste était une population mêlée. Beaucoup, d'ailleurs, avaient des liens de parenté avec les prisonniers faits au dehors ; enfin la crainte qu'on éprouvait avait fait trouver équitables les conditions proposées : les Athéniens s'estimaient heureux de sortir, parce qu'ils se croyaient plus exposés que les autres et ne comptaient pas sur un prompt secours ; le reste du peuple se voyait maintenu en possession de l'égalité politique et hors de danger, contre toute attente. Déjà même les partisans de Brasidas vantaient hautement la modération de ses offres, encouragés par le changement qu'ils remarquaient dans les dispositions du peuple, et par le peu d'attention qu'on prêtait aux discours du général athénien présent dans la ville. La capitulation fut conclue, et on reçut Brasidas aux conditions qu'il avait fait proclamer. C'est ainsi que la ville fut livrée. Le jour même, sur le soir, Thucydide aborda à Eion avec ses vaisseaux ; Brasidas venait d'occuper Amphipolis, et il ne s'en fallut que d'une nuit qu'il s'emparât d'Eion ; car, si les vaisseaux n'eussent promptement secouru la place, elle aurait été occupée au point du jour.

CVII. Après cela, Thucydide fit à Eion les dispositions nécessaires pour la garantir d'un coup de main dans le présent, si Brasidas venait à l'attaquer, et pour s'en assurer la possession à l'avenir. Il y reçut

ceux qui voulurent quitter Amphipolis, conformément aux clauses de la capitulation. Brasidas fit à l'improviste une tentative sur Eion. Il descendit le cours du fleuve avec un grand nombre de bateaux, dans le dessein d'occuper la pointe de terre qui s'avance en dehors des murailles, ce qui le rendait maître de l'embouchure du fleuve. En même temps il attaqua par terre ; mais il fut repoussé des deux côtés et s'occupa de mettre Amphipolis en bon état de défense. Myrcinos, ville de l'Édonide, se soumit à lui, après la mort de Pittacos, roi des Édoniens, tué par les enfants de Goaxis et par sa femme Brauro. Gapsélos et OEsymé, colonies de Thasos, en firent autant, peu après. Perdiccas était venu, aussitôt après la reddition d'Amphipolis, et contribua à lui assurer la soumission de ces places.

CVIII. La prise d'Amphipolis jeta l'effroi parmi les Athéniens : la possession de cette ville avait pour eux une grande importance, à cause des bois de construction et des revenus qu'ils en tiraient. D'un autre côté, les Lacédémoniens avaient bien pu, jusque-là, arriver jusqu'aux bords du Strymon, guidés par les Thessaliens contre les alliés d'Athènes ; mais, n'étant pas maîtres du pont, rencontrant, au-dessus, l'obstacle de vastes marais que forme le fleuve, au-dessous, du côté d'Eion, les trirèmes qui gardaient le passage, ils ne pouvaient avancer au delà. Maintenant les Athéniens sentaient que ce serait chose facile, et ils redoutaient la défection de leurs alliés ; car Brasidas se montrait modéré en toutes choses, et répétait partout qu'il avait été envoyé pour affranchir la Grèce. Les villes soumises à Athènes, instruites de la prise d'Amphipolis, des promesses de Brasidas, de sa modération, n'en étaient que

plus portées à la révolte : elles lui envoyaient secrètement des messages, et l'appelaient à elles ; c'était à qui se soulèverait le premier. On croyait n'avoir rien à craindre ; on se figurait la puissance athénienne bien au-dessous de ce qu'elle était et surtout de ce qu'elle se montra par la suite ; on jugeait plutôt sur d'aveugles désirs que sur les données exactes d'une saine prévoyance. Tels sont les hommes : quand ils désirent une chose, ils s'abandonnent inconsidérément à l'espérance ; et ils ont toujours des raisons sans réplique pour repousser arbitrairement ce qui leur déplaît. D'ailleurs, l'échec récent des Athéniens en Béotie, les paroles séduisantes et mensongères de Brasidas, qui prétendait que les Athéniens n'avaient point osé se mesurer avec son armée, quoiqu'elle fût seule à Nisée, tout inspirait la confiance ; ils étaient persuadés que personne ne viendrait plus les attaquer ; mais, par-dessus tout, le charme de la nouveauté et la pensée qu'ils allaient essayer pour la première fois le zèle des Lacédémoniens, les disposaient à tout risquer. Les Athéniens, instruits de ces dispositions, envoyèrent des garnisons dans les villes, autant du moins que le permettaient l'hiver et le temps qui les pressait. Brasidas, de son côté, fit demander une armée à Lacédémone et se prépara lui-même à faire construire des galères sur le Strymon. Mais les Lacédémoniens ne le secondèrent pas, par suite de l'envie que lui portaient les premiers citoyens, et aussi parce qu'ils voulaient, avant tout, se faire rendre les guerriers de l'île, et terminer la guerre.

CIX. Le même hiver ¹, les Mégariens reprirent leurs

¹ 423 av. notre ère.

longs murs, occupés par les Athéniens, et les rasèrent jusqu'aux fondements ¹. Brasidas, après la prise d'Amphipolis, fit, avec ses alliés, une expédition contre la contrée appelée Acté. Elle commence au canal du Roi ², s'étend vers l'intérieur ³, et comprend l'Athos, haute montagne qui se termine à la mer Égée. On y compte plusieurs villes : Sané, colonie d'Andros, sur le canal même, du côté de la mer qui regarde l'Eubée; Thyssos, Cléoné, Acrothoos, Olophyxos, Dion, habitées par un mélange de peuples barbares qui parlent les deux langues ⁴. On y trouve un petit nombre de Chalcidiens ; la grande majorité appartient, soit à cette race pélasgique qui, autrefois, sous le nom de Thyrréniens, occupa Lemnos et l'Attique, soit aux Bisaltins, aux Crestoniens et aux Édoniens. Ils sont disséminés dans de petites bourgades. La plupart se soumirent à Brasidas. Sané et Dion ayant résisté, il s'arrêta dans le pays avec son armée et le dévasta.

CX. N'ayant pu obtenir leur soumission, il marcha aussitôt contre Toroné, ville de la Chalcidique, occupée par les Athéniens. Il y était appelé par une faction peu nombreuse, prête à lui livrer la place. Il arriva de nuit, un peu avant l'aube, et fit camper son armée près du temple des Dioscures, à trois stades de la ville. Les habitants de Toroné étrangers au complot et la garnison athénienne ne surent rien de son approche ; mais ceux qui étaient avec lui d'intelligence, instruits

¹ Les Athéniens étant maîtres de Nisée, ces murailles pouvaient leur faciliter une attaque sur Mégare.

² Canal de Xerxès. Voyez HÉROD., VII, 21 et 122.

³ Vers l'extérieur de la presqu'île.

⁴ Grecque et barbare.

de sa marche, envoyèrent secrètement en avant quelques-uns d'entre eux guetter son arrivée. Dès qu'ils eurent reconnu sa présence, ils introduisirent avec eux sept hommes pris dans les troupes légères, et armés de poignards. Sur vingt qui avaient été désignés d'abord, ce furent les seuls qui ne craignirent pas de pénétrer dans la place. Lysistratos d'Olynthe les commandait. Ils se glissèrent furtivement et sans être aperçus, par la muraille du côté de la mer, montèrent au poste situé dans la partie la plus élevée de la ville, qui est en pente, tuèrent les gardes et brisèrent la petite porte qui mène à Canostréon.

CXI. Brasidas, après s'être un peu avancé, fit halte avec le reste de son armée. Il envoya en avant cent peltastes qui devaient se précipiter les premiers dans la place, lorsqu'on ouvrirait quelque porte et qu'on élèverait le signal convenu. Déjà le moment était passé, et, tout en s'étonnant de ce retard, ils s'étaient insensiblement approchés de la ville. Cependant ceux des Toronéens qui faisaient les dispositions à l'intérieur d'accord avec les soldats qu'ils avaient introduits, après avoir brisé la petite porte, ouvrirent, en rompant la barre, celle qui mène à la place. D'abord ils firent faire un circuit ¹ à quelques-uns des peltastes et les introduisirent par la petite porte, afin de frapper d'une terreur subite les habitants étrangers au complot, en attaquant par derrière et de deux côtés à la fois. Ensuite ils hissèrent la flamme, signal convenu, et firent entrer le reste des peltastes par la porte du marché.

CXII. Brasidas, à la vue du signal, s'empresse d'ac-

¹ Le dehors de la place pour les amener à la petite porte.

courir et de faire avancer son armée. Tous ensemble poussent des cris qui glacent de terreur les habitants : les uns se jettent dans la ville par les portes, les autres se précipitent vers un pan de mur écroulé que l'on rebâtissait, et l'escaladent à l'aide des poutres carrées¹ disposées pour élever les pierres. Brasidas, avec le gros de l'armée, se dirigea aussitôt vers le point culminant de la ville, voulant, par l'occupation des hauts quartiers, s'assurer de la place. Le reste des troupes se répandit indistinctement de tous les côtés.

CXIII. Pendant l'occupation de la ville, la plupart des Toronéens, n'étant instruits de rien, étaient dans la stupeur ; les auteurs du complot, au contraire, et ceux qui approuvaient, accouraient se joindre aux nouveaux venus. Quand les Athéniens, couchés sur la place au nombre de cinquante hoplites environ, s'aperçurent de la surprise, quelques-uns se défendirent et furent tués ; les autres se sauvèrent, ceux-ci à pied, ceux-là sur deux vaisseaux stationnaires, et se réfugièrent à Lécythos. C'était un poste qu'ils avaient établi en occupant, du côté de la mer, l'extrémité de la ville isolée sur un isthme étroit. Tous les Toronéens de leur parti s'y réfugièrent avec eux.

CXIV. Dès qu'il fit jour, Brasidas, solidement établi dans la place, fit déclarer à ceux des habitants qui s'étaient enfuis avec les Athéniens qu'ils pouvaient rentrer dans leurs propriétés, et qu'on ne les inquiéterait pas dans la jouissance de leurs droits. Il envoya également un héraut ordonner aux Athéniens de sortir de Lécythos par capitulation et avec leurs bagages, attendu

¹ Probablement un plan incliné.

que cette place appartenait aux Chalcidiens. Les Athéniens répondirent qu'ils ne la quitteraient pas, et demandèrent un armistice d'un jour pour enlever leurs morts. Il leur en accorda deux : pendant ce temps il fortifia les maisons voisines de Lécythos ; les Athéniens en firent autant de leur côté. Brasidas convoqua ensuite les Toronéens et leur tint à peu près le même langage qu'à ceux d'Acanthos : « Qu'il ne serait pas juste de regarder comme traîtres et mauvais citoyens ceux qui avaient traité avec lui de l'occupation de la ville ; qu'ils l'avaient fait, non pour l'asservir et dans un intérêt vénal, mais pour le bien et la liberté de leur patrie ; que ceux qui n'avaient point pris part à la négociation ne devaient pas craindre pour cela d'être traités différemment ; qu'il n'était venu pour nuire ni à la ville ni à aucun des particuliers ; qu'il avait à ce sujet fait déclarer à ceux qui s'étaient réfugiés auprès des Athéniens qu'ils n'avaient pas démerité à ses yeux pour leur attachement à ce peuple ; qu'il était persuadé que, lorsqu'ils auraient connu à l'épreuve les Lacédémoniens, ils auraient pour eux autant et même plus d'attachement, par ce motif surtout qu'ils auraient affaire à des hommes plus justes ; que si on les craignait, c'était faute de les connaître. Il leur dit donc de se disposer tous indistinctement à devenir de fidèles alliés ; qu'ils répondraient des fautes qu'ils pourraient commettre désormais ; mais que, pour le passé, les Lacédémoniens ne se regardaient pas comme offensés ; qu'ils les considéraient plutôt eux-mêmes comme victimes d'un peuple plus puissant ; qu'enfin leur hostilité jusque-là était chose excusable. »

CXV. Après les avoir rassurés par ces paroles, il at-

taqua Lécythos à l'expiration de l'armistice. Les Athéniens n'avaient, pour se défendre, qu'un mauvais rempart et des maisons crénelées ; cependant le premier jour ils repoussèrent l'attaque. Le lendemain les ennemis se disposaient à faire avancer contre eux une machine qui devait lancer des flammes contre les fortifications de bois ; déjà même l'armée se mettait en mouvement. Les Athéniens, prévoyant sur quel point serait dirigée la machine, parce que c'était le plus faible, élevèrent sur un bâtiment une tour de bois, et y transportèrent une grande quantité d'amphores, des tonneaux pleins d'eau et des pierres. Des hommes y montèrent également en grand nombre ; mais le bâtiment, ayant reçu une charge trop forte, s'écroura tout à coup avec fracas. Ceux des Athéniens qui étaient assez près pour voir l'accident en conçurent plus de chagrin que de crainte ; mais plus loin, surtout à une grande distance, ils s'imaginèrent que déjà la place était prise de ce côté, et se précipitèrent en fuyant vers la mer et leurs vaisseaux.

CXVI. Brasidas, informé qu'ils abandonnent les créneaux et témoin lui-même de ce qui se passe, se porte aussitôt aux remparts avec son armée, s'en empare et massacre tous ceux qu'il rencontre. Les Athéniens, après avoir ainsi abandonné la place, passèrent à Pallène sur des barques et sur leurs vaisseaux. Il y a dans Lécythos un temple de Minerve : Brasidas avait fait proclamer par un héraut, au moment de l'attaque, qu'il donnerait trente mines d'argent au premier qui monterait à l'assaut ; mais, pensant qu'il y avait dans la prise du fort quelque chose de surnaturel, il fit offrande de trente mines à la déesse pour son temple ; puis il rasa Lécythos, aplanit le terrain, et en forma

un téménos ¹ qu'il lui consacra tout entier. Le reste de l'hiver, il organisa les places qu'il avait prises, et forma ses plans pour de nouvelles conquêtes. Avec l'hiver finit la huitième année de cette guerre.

CXVII. Les Athéniens et les Péloponnésiens conclurent, dès le commencement du printemps suivant, une trêve d'une année. Les Athéniens pensaient que Brasidas serait mis par là dans l'impossibilité de détacher d'eux de nouveaux alliés, avant qu'ils eussent fait à loisir leurs préparatifs ; que d'ailleurs, s'ils y trouvaient avantage, ils pourraient proroger la trêve. Les Lacédémoniens soupçonnaient parfaitement quelles étaient les appréhensions des Athéniens ; mais ils espéraient qu'en les laissant un peu respirer de leurs maux et de leurs souffrances, la jouissance du repos leur ferait désirer encore plus ardemment un accord ; qu'ils leur rendraient alors les guerriers et feraient une paix de plus longue durée. Ils attachaient le plus grand prix à se faire rendre ces prisonniers pendant que la fortune était encore favorable à Brasidas ; car, à supposer même que Brasidas continuât ses progrès et rétablît l'équilibre, ils pourraient d'abord perdre leurs prisonniers, et ensuite voir, dans une lutte à forces égales contre les Athéniens, la victoire remise au hasard. Ils conclurent donc pour eux et leurs alliés la trêve suivante :

CXVIII. « Nous sommes d'accord ² que chacun puisse,

¹ Le terrain qui entourait un temple et qui était consacré au dieu. Il était défendu d'y bâtir.

² Il suffit de lire ce traité pour se convaincre que les clauses en furent d'abord réglées à Lacédémone, et ensuite portées à Athènes pour la ratification. Toute la première partie, jusqu'aux mots

à son gré, user du temple et de l'oracle d'Apollon Pythien, sans dol et sans crainte, suivant les anciens usages. Les Lacédémoniens et leurs alliés présents admettent ce point ; ils s'engagent à envoyer un message aux Béotiens et aux Phocéens, et à obtenir, autant que possible, leur adhésion. Quant aux trésors du dieu, nous ferons nos efforts pour en découvrir les déprédateurs, conformément au droit, à la justice et aux anciens usages, vous, nous, et quiconque le voudra ; le tout conformément aux usages antiques.

« Les Lacédémoniens et leurs alliés admettent que, si les Athéniens veulent traiter, nous conserverons de part et d'autre ce que nous avons maintenant. Ceux qui sont à Coryphasion ¹ resteront en deçà de Buphras et de Tomée ² ; à Cythère, on s'interdira réciproquement toute communication avec les alliés, nous avec les leurs, eux avec les nôtres. Ceux qui sont à Nisée et à Minoa ³ ne dépasseront pas la route qui mène des portes de Nisos au temple de Neptune, et du temple de Neptune droit au pont de Minoa. Les Mégariens, de leur côté, et leurs alliés, ne dépasseront pas cette route ; les Athéniens garderont l'île qu'ils ont prise ; on ne pourra en aucune façon établir aucune communication les uns chez les autres.

« A Trézène, les choses resteront dans l'état actuel,

« adopté par le peuple, » contient les propositions des Lacédémoniens ; vient ensuite la ratification à Athènes, et enfin l'approbation donnée par les députés lacédémoniens au traité, tel qu'il avait été ratifié.

¹ Les Athéniens.

² Ces lieux sont complètement inconnus. On ignore également ce que c'est que Nisos, dont il est question plus loin.

³ Les Athéniens.

sur le pied des conventions faites avec les Athéniens.

« Chacun aura l'usage des mers qui baignent ses côtes et celles de ses alliés. A l'exception des vaisseaux longs ¹, les Lacédémoniens et leurs alliés pourront naviguer avec tout autre bâtiment à rames, jusqu'au port de cinq cents talents. Les hérauts, les ambassadeurs et leur suite, envoyés, en quelque nombre qu'il conviendra, pour terminer la guerre et les différends, soit dans le Péloponnèse, soit en Attique, voyageront sous la foi publique pour l'aller et le retour, par terre et par mer.

« Pendant ce temps, ni vous, ni nous, ne recevrons les transfuges, libres ou esclaves. Chacun de nous rendra justice à l'autre, suivant le droit établi ; les contestations seront réglées à l'amiable, sans recourir aux armes.

« Telles sont les bases admises par les Lacédémoniens et leurs alliés ; si vous avez quelque chose de mieux ou de plus juste à nous proposer, venez à Lacédémone nous le faire connaître. Rien de ce que vous proposerez de juste ne sera repoussé ni par les Lacédémoniens ni par les alliés. Que vos envoyés soient chargés de pleins pouvoirs, comme vous nous le demandez de votre côté.

« Le traité sera pour un an.

« — Adopté par le peuple ², sous la prytanie de la tribu Acamantide ; Phénippos, greffier ; Niciadès, épistate. Lachès prononça : Pour le bonheur des Athéniens ! il y a trêve sur les bases admises par les Lacé-

¹ Vaisseaux de guerre.

² Ici commence la ratification par le peuple d'Athènes.

démoniens et leurs alliés. Il a été décidé dans l'assemblée du peuple qu'il y aurait trêve pour un an, à dater de ce jour quatorze du mois élaphébolion. Pendant ce temps, des ambassadeurs et des hérauts seront envoyés de part et d'autre afin de s'entendre sur les moyens de terminer la guerre. Les stratéges et les prytanes convoqueront une assemblée où les Athéniens délibéreront d'abord sur la paix, toutes les fois qu'il viendra quelque ambassade à ce sujet ; tout d'abord, les ambassadeurs présents s'engageront devant le peuple à maintenir la trêve pendant l'année.

CXIX. « Ces conditions ont été arrêtées et convenues entre les Lacédémoniens, les Athéniens et leurs alliés respectifs, le douze du mois gération, à Lacédémone. Ont ratifié et garanti pour les Lacédémoniens : Tauros, fils d'Échétimidas ; Athénéos, fils de Péricleidas ; Philocharidas, fils d'Éryxidaïdas. Pour les Corinthiens : Énéas, fils d'Ocytès, et Euphamidas, fils d'Aristonymos. Pour les Sicyoniens : Damotymos, fils de Naucratès ; Onasimos, fils de Mégaclês. Pour les Mégariens : Nicasos, fils de Cécalos ; Ménécratès, fils d'Amphidoros. Pour les Épidauriens : Amphias, fils d'Eupéïdas. Pour les Athéniens : les généraux Nicos-tratos, fils de Diitréphès ; Nicias, fils de Nicératos ; Autoclès, fils de Tolméos. »

Ainsi fut conclue la trêve : pendant toute sa durée, il y eut des négociations en vue d'une paix définitive.

CXX. Dans le temps même où l'on négociait la trêve, Scione, ville de l'isthme de Pallène, se détacha des Athéniens pour se donner à Brasidas. Les Scioniens prétendent être des Pellènes originaires du Péloponnèse : leurs ancêtres, au retour de Troie, auraient été

jetés dans cette contrée par la tempête qu'essuyèrent les Grecs, et s'y seraient établis. Après leur défection, Brasidas cingla de nuit vers Scione. Il s'était fait précéder par une trirème amie ; lui-même suivait à distance sur un bâtiment léger, afin que, s'il rencontrait quelque bâtiment plus grand que le sien, la trirème pût le défendre ; que si au contraire il survenait une autre trirème de même force, il comptait qu'elle se tournerait plutôt contre le vaisseau que contre le bâtiment le plus faible, et qu'il aurait alors la possibilité d'échapper. Il fit heureusement la traversée, convoqua les Scioniens à une assemblée, et leur parla comme à ceux d'Acanthos et de Toroné. Il ajouta qu'ils méritaient les plus grands éloges ; car, quoique les Athéniens, maîtres de Potidée ¹, sur l'isthme, isolassent Pallène du continent, et les réduisissent à la condition d'insulaires, ils avaient couru d'eux-mêmes au-devant de la liberté, sans attendre lâchement que la nécessité les obligeât à chercher ce qui était évidemment leur bonheur ; que c'était la preuve qu'ils sauraient supporter avec courage les plus grandes épreuves, une fois les affaires réglées suivant leurs désirs ; qu'il les regarderait comme les amis les plus sincèrement dévoués aux Lacédémoniens, et leur témoignerait tous les égards possibles.

CXXI. Les Scioniens s'exaltèrent à ces discours ; tous prirent également confiance, même ceux qui d'abord n'approuvaient pas ce qui se passait, et ils résolurent de soutenir la guerre avec énergie. Non-seule-

¹ L'occupation de Potidée, sur l'isthme même, isolait complètement les Pelléniens du continent, et les mettait à la merci des Athéniens, maîtres de la mer.

ment ils firent à Brasidas un honorable accueil, mais ils lui décernèrent, comme don public, une couronne d'or, en le proclamant le libérateur de la Grèce; en particulier, ils le ceignaient de bandelettes et le traitaient comme un athlète victorieux. Brasidas, en se retirant, ne leur laissa pour le moment que quelques troupes de garnison; mais, bientôt après, il leur fit passer des forces plus considérables, dans le dessein de faire avec eux quelque tentative sur Mende et sur Potidée. Il pensait bien que les Athéniens, considérant ce pays comme une île¹, enverraient des secours; et il voulait les devancer. En même temps il liait quelques intelligences dans ces villes, pour se les faire livrer par trahison; déjà il se disposait à agir contre elles.

CXXII. Mais à ce moment arrivèrent sur une trième les délégués chargés de répandre la nouvelle de l'armistice, Aristonymos pour les Athéniens et Athénéos pour les Lacédémoniens. L'armée alors repassa à Toroné. Les envoyés firent part à Brasidas de la trêve, et tous les alliés des Lacédémoniens dans la Thrace acceptèrent ce qui avait été fait. Aristonymos donna son assentiment à tout le reste; mais, quant aux Scioniens, ayant reconnu par la supputation des jours que leur défection était postérieure à la trêve, il déclara qu'ils n'y étaient pas compris. Brasidas insista longuement pour prouver que la défection était antérieure et refusa de se dessaisir de la ville.

Dès qu'Aristonymos eut rendu compte de l'affaire à

¹ Les Athéniens se croyaient, et avec raison, tenus à ne pas laisser impunie la défection des îles. Leur honneur comme puissance maritime y était intéressé.

Athènes, les Athéniens se montrèrent disposés à aller attaquer Scione. Les Lacédémoniens envoyèrent une ambassade pour leur déclarer que c'était rompre la trêve ; ils faisaient valoir leurs droits sur la place, d'après les déclarations de Brasidas, et offraient d'ailleurs de s'en remettre sur ce point aux décisions de la justice. Mais les Athéniens, au lieu de courir les chances d'un arbitrage, voulaient sur-le-champ recourir aux armes, indignés de ce que même des peuples insulaires de fait songeassent à se détacher d'Athènes et comptassent sur la puissance des Lacédémoniens, puissance continentale et dès lors inutile pour eux. Du reste, la vérité sur la défection était plutôt conforme aux prétentions des Athéniens. Ils décrétèrent donc, sur l'avis de Cléon, que Scione serait prise et les habitants mis à mort ; puis, toute affaire cessante, ils se préparèrent à exécuter le décret.

CXXIII. Sur ces entrefaites, Mende, colonie d'Érétrie, dans la presqu'île de Pallène, se détacha des Athéniens. Brasidas la reçut, sans croire manquer à la justice, quoique évidemment elle se fût donnée à lui pendant la trêve ; car, de son côté, il reprochait aux Athéniens certaines infractions au traité. Les bonnes dispositions qu'on voyait chez Brasidas, et l'exemple de Scione qu'il n'avait pas trahie, accrurent l'audace des Mendéens ; d'ailleurs, le petit nombre des meneurs ne voulut pas abandonner un projet qui était alors sur le point de s'exécuter : ils craignirent pour eux-mêmes, s'il venait à s'ébruiter, et entraînent le peuple contre son gré. A cette nouvelle, les Athéniens, bien plus irrités encore, firent leurs dispositions contre les deux villes. Brasidas, s'attendant à l'arrivée de

leur expédition, transporta à Olynthe, dans la Chalcidique, les enfants et les femmes des Scioniens et des Mendéens; il leur envoya cinq cents hoplites péloponnésiens et trois cents peltastes chalcidiens, le tout sous le commandement de Polydamidas. Comme les Athéniens ne pouvaient tarder à paraître, les villes, de leur côté, firent en commun leurs dispositions.

CXXIV. Brasidas et Perdicas firent alors de concert une seconde expédition à Lyncos contre Arrhibéos. Perdicas conduisait avec lui les forces de la Macédoine soumise à sa domination, et des hoplites fournis par les Grecs établis dans ses États; Brasidas avait, indépendamment des troupes péloponnésiennes disponibles, des Chalcidiens, des Acanthiens et les contingents des autres villes, suivant leur importance. Il y avait en tout trois mille hoplites grecs. Venait ensuite toute la cavalerie macédonienne, unie à celle des Chalcidiens, et formant un peu moins de mille hommes; sans compter une multitude de Barbares. Une fois entrés dans les États d'Arrhibéos, ils trouvèrent les Lyncestes campés pour les attendre, et campèrent eux-mêmes en face de l'ennemi. De part et d'autre, l'infanterie occupait une colline; une plaine les séparait: les cavaliers y descendirent des deux côtés, et ce fut entre eux que s'engagea d'abord le combat. Mais bientôt on vit les hoplites des Lyncestes descendre les premiers de la colline au secours de leur cavalerie et s'apprêter à combattre; Brasidas et Perdicas se portèrent alors à leur rencontre, en vinrent aux mains et les mirent en fuite. Beaucoup furent tués; le reste se réfugia sur les hauteurs et s'y tint en repos. Après l'action, les vainqueurs dressèrent un trophée et restèrent deux ou

trois jours à attendre les Illyriens à la solde de Perdiccas, qui devaient venir le rejoindre. Perdiccas voulait marcher contre les bourgades d'Arrhibéos, au lieu de rester dans l'inaction. Mais Brasidas, inquiet au sujet de Mende, et redoutant pour elle quelque malheur, si les Athéniens abordaient avant son retour, goûtait peu ce projet, surtout les Illyriens ne paraissant pas ; il songeait plutôt à la retraite.

CXXV. Au milieu de ce dissentiment, on annonce que les Illyriens, trahissant Perdiccas, se sont joints à Arrhibéos. Tous deux alors se prononcent également pour la retraite, dans la crainte de ce peuple belliqueux ; mais, par suite de leur désaccord, rien n'est arrêté sur le moment du départ. La nuit étant survenue, les Macédoniens et la foule des Barbares sont pris d'une terreur subite, comme il arrive souvent, sans cause apparente, dans les armées nombreuses ; ils s'exagèrent le nombre des ennemis qui s'avancent, se figurent qu'ils vont paraître à l'instant, et soudain ils se mettent à fuir du côté de leur pays. D'abord Perdiccas ne s'était douté de rien ; à peine instruit de ce qui se passait, il fut forcé par eux à les suivre, sans même avoir vu Brasidas ; car il y avait entre leurs camps une grande distance. Brasidas apprit au point du jour le départ précipité des Macédoniens et l'approche des Illyriens unis à Arrhibéos : il rassembla ses hoplites, les forma en carré, plaça les troupes légères au milieu, et songea lui-même à la retraite. Pour éviter toute surprise, il disposa en éclaireurs¹ les plus jeunes de ses soldats ; lui-même, avec trois cents

¹ Ἐκδρομοὺς, des coureurs.

hommes d'élite, ferma la marche, afin de faire face aux premiers ennemis qui viendraient inquiéter la retraite. Avant que l'ennemi fût à portée, il adressa à la hâte cette exhortation à ses soldats.

CXXVI. « Péloponnésiens, si je ne vous supposais inquiets de votre isolement, de l'approche des Barbares et de leur nombre, je me serais contenté de vous exhorter, sans entrer dans aucun autre détail ¹ ; mais, en présence de l'abandon où nous laissent nos alliés et de la multitude de nos ennemis, je veux joindre à mes exhortations quelques rapides enseignements ², pour vous inspirer les plus héroïques résolutions. La bravoure dont il convient que vous fassiez preuve au combat doit reposer, non sur la présence de tels ou tels alliés, mais sur votre valeur propre ; et jamais ennemi, quelque nombreux qu'il soit, ne doit vous inspirer de crainte. Votre patrie, en effet, n'est pas de celles où la multitude commande au petit nombre ; c'est le petit nombre, au contraire, qui y gouverne la multitude, et il ne doit sa puissance qu'à sa supériorité dans les combats.

« Quant aux Barbares, que vous redoutez en ce moment, faute de les connaître, votre propre expérience contre les Barbares de la Macédonie, mes conjectures, et des renseignements certains, tout vous montre qu'ils n'ont rien de redoutable. Toutes les fois qu'un ennemi faible en réalité se présente avec une apparence de force, la connaissance exacte de ce qu'il vaut

¹ C'est-à-dire, je n'aurais pas songé à vous démontrer que vos ennemis sont peu redoutables.

² Sur la situation redoutable où ils se trouvent, sur leurs forces et celles des ennemis.

inspire plus de confiance pour le combattre ; tandis qu'avec des adversaires d'une valeur réelle on peut, faute de connaître, se laisser emporter trop témérairement. Ces Barbares, quand on ne les connaît pas, sont effrayants à l'approche du combat ; leur multitude trouble le regard ; leurs horribles clameurs jettent l'épouvante ; ce vain brandissement des armes a quelque chose de menaçant ; mais dans l'action, contre un ennemi qui tient ferme, tout cela s'évanouit. Comme ils ne gardent pas de rangs, ils ne rougissent pas de céder dans un moment pressant ; avancer et fuir étant choses également méritoires pour eux, le courage même ne saurait être constaté. Dans un combat où chacun ne suit que son caprice, on trouve aisément un prétexte spécieux pour se sauver. Ils trouvent plus sûr de nous épouvanter sans danger pour eux, que d'en venir aux mains ; car, autrement, c'est par là qu'ils auraient commencé. Vous voyez clairement que ce qui, au premier abord, vous paraît si terrible chez eux, est peu de chose en réalité ; tout cela ne frappe que la vue et les oreilles. Tenez ferme contre cette première impression ; puis, quand il en sera temps, opérez votre retraite avec ordre et discipline, et vous ne tarderez pas à être en sûreté. Vous saurez désormais ce que vaut une pareille tourbe, lorsqu'on soutient leur premier choc ; ils ne savent que faire parade de courage, à distance, avant l'action, et par de vaines menaces ; mais si on cède devant eux, leur valeur éclate alors, quand il n'y a plus rien à craindre, par l'agilité de leurs pieds et la rapidité de la poursuite. »

CXXVII. Après cette exhortation, Brasidas com-

mença la retraite. Les Barbares, à cette vue, se précipitèrent à grands cris et en tumulte, persuadés qu'il fuyait et qu'il suffisait de l'atteindre pour l'anéantir. Mais quand les éclaireurs firent face partout où ils se présentaient ; quand ils virent que Brasidas, avec sa troupe d'élite, résistait à leurs attaques ; que l'armée, après avoir, contre leur attente, reçu leur premier choc, continuait à tenir tête quand ils avançaient et à opérer sa retraite lorsqu'ils cessaient de l'inquiéter, alors ils renoncèrent pour la plupart à attaquer en plaine les Grecs de Brasidas ; ils laissèrent seulement une partie de leur monde pour les suivre et les harceler ; les autres coururent à la poursuite des Macédoniens fugitifs et tuèrent tout ce qu'ils rencontrèrent. Ils allèrent occuper à l'avance une gorge étroite entre deux collines sur la route qui mène aux États d'Arrhibéos, sachant qu'il n'y avait pas d'autre issue pour Brasidas. A son approche, ils prirent position tout autour du défilé, dans sa partie la plus difficile, afin de l'envelopper.

CXXVIII. Brasidas, voyant cela, ordonne aussitôt à ses trois cents soldats de courir sans ordre, le plus vite possible, à celle des collines qu'il lui semble le plus facile d'enlever, et de tâcher d'en déloger les Barbares qui déjà l'occupent, avant qu'ils l'aient investie en plus grand nombre. Les soldats, s'élançant, chassèrent l'ennemi de la colline. Le reste de l'armée des Grecs y parvint sans peine ; car les Barbares, frappés d'épouvante, lorsqu'ils virent que l'ennemi les avait délogés des hauteurs, renoncèrent à poursuivre les Grecs, qu'ils voyaient arrivés aux frontières et sauvés. Brasidas, une fois maître des hauteurs, continua sa retraite avec plus

de sécurité et arriva le même jour à Arnissa¹ ; c'était la première ville de la domination de Perdiccas. Les soldats étaient profondément irrités de la retraite précipitée des Macédoniens : lorsqu'ils rencontraient sur la route des attelages de bœufs, ou quelques effets perdus (comme cela était inévitable dans une retraite opérée de nuit au milieu d'une panique), ils dételaièrent d'eux-mêmes les bœufs, les sabraient et s'approprièrent les effets. Perdiccas regarda dès lors Brasidas comme son ennemi ; et par la suite, sans avoir au fond contre les Péloponnésiens une haine durable, — car il redoutait les Athéniens, — il chercha tous les moyens, contrairement à ses intérêts les plus positifs², pour se réconcilier au plus vite avec Athènes et se débarrasser des Péloponnésiens.

CXXIX. Brasidas, à son retour de Macédonie à Toroné, trouva les Athéniens déjà maîtres de Mende. Il se tint en repos à Toroné et se borna à garder cette place, ne se croyant pas en état de passer à Pallène pour attaquer.

Pendant les événements de Lyncos, les Athéniens, une fois leurs préparatifs terminés, avaient fait voile contre Mende et Scione. L'expédition comptait cinquante vaisseaux, dont dix de Chio, mille hoplites athéniens, six cents archers, mille Thraces soudoyés et des pelastes levés chez leurs alliés du pays. Nicias, fils de Nicératos, et Nicostratos, fils de Diitréphès, la commandaient. Ils s'embarquèrent à Potidée, abordèrent à Po-

¹ Sur le fleuve Erigone, l'un des affluents de l'Axios.

² Les Lacédémoniens étaient bien moins redoutables, à cause de l'éloignement, qu'une puissance maritime.

sidonion ¹ et marchèrent contre Mende. Les habitants, avec trois cents Scioniens venus à leur secours et les auxiliaires péloponnésiens, sortirent sous la conduite de Polydamidas, et s'établirent sur une colline, hors de la ville, dans une forte position. Nicias, à la tête de cent vingt Méthoniens légèrement armés, de soixante hommes d'élite pris parmi les hoplites athéniens et de tous les archers, tenta l'escalade, en suivant un sentier de la colline ; mais il fut accablé de traits et ne put forcer le passage. Nicostratos tenta également de gravir la colline avec tout le reste de l'armée par un chemin plus éloigné et fort escarpé ; mais il fut mis dans le plus grand désordre, et peu s'en fallut que toute l'armée athénienne ne fût vaincue. Les Mendéens et leurs alliés ayant tenu ferme pendant cette journée, les Athéniens opérèrent leur retraite et campèrent. La nuit venue, les Mendéens rentrèrent dans la ville.

CXXX. Le jour suivant, les Athéniens, tournant la côte, abordèrent à la plage qui regarde Scione, prirent le faubourg ², et tout le jour ravagèrent le pays, sans que personne sortit contre eux ; car il y avait quelque sédition dans la ville. Les trois cents Scioniens rentrèrent chez eux la nuit suivante. Le lendemain, Nicias avec la moitié de l'armée s'avança vers la frontière des Scioniens et ravagea le pays. En même temps, Nicostratos, avec le reste des troupes, s'établit devant Mende, du côté de la porte supérieure qui mène à Potidée. Les Mendéens et leurs auxiliaires étaient postés du même côté, en dedans du mur. Polydamidas venait

¹ Sans doute un temple de Neptune, sur le rivage.

² Il s'agit du faubourg de Mende.

de les ranger en bataille et les exhortait à faire une sortie, lorsqu'un homme de la faction populaire le contredit, dans une intention séditieuse, déclarant qu'il ne sortirait pas et qu'il ne fallait pas combattre. Polydamidas, irrité de cette opposition, porta vivement la main sur lui, le tira et le secoua avec violence : aussitôt le peuple exaspéré prit les armes, courut aux Péloponnésiens et à ceux qui s'étaient ligués avec eux contre lui, se précipita sur eux et les mit en fuite. Les Péloponnésiens, surpris de cette soudaine attaque, voyant d'ailleurs les portes s'ouvrir aux Athéniens, furent saisis d'épouvante ; car ils crurent que ce coup de main avait été prémédité avec les ennemis. Ceux qui ne furent pas tués sur place se réfugièrent à la citadelle qui était en leur pouvoir. L'armée athénienne tout entière se précipita sur Mende (car Nicias, de retour de son excursion, était aussi sous les murs) ; et comme les portes n'en avaient pas été ouvertes par capitulation, elle fut mise au pillage, comme une ville prise d'assaut. Les généraux eurent même grand'peine à empêcher le massacre des habitants. Ils ordonnèrent ensuite aux Mendéens de se gouverner suivant leurs lois, et de juger eux-mêmes ceux qu'ils regarderaient comme les auteurs de la défection. Ils investirent des deux côtés ceux qui étaient dans la citadelle au moyen d'une muraille prolongée jusqu'à la mer, et y mirent des gardes. Mende soumise, ils marchèrent contre Scione.

CXXXI. Les habitants et les Péloponnésiens sortirent à leur rencontre et s'établirent, en avant de la ville, sur une colline naturellement fortifiée, qu'il fallait nécessairement prendre pour investir la place. Les Athéniens l'attaquèrent de vive force et refoulèrent

ceux qui la défendaient ; ils campèrent alors, élevèrent un trophée et se disposèrent à entourer la place d'une muraille. Peu après, les travaux étant déjà commencés, les auxiliaires assiégés dans la citadelle de Mende forcèrent la garde du côté de la mer et arrivèrent de nuit. Ils échappèrent pour la plupart aux Athéniens campés devant Scione et entrèrent dans la place.

CXXXII. Pendant les travaux de circonvallation devant Scione, Perdiccas conclut, par l'intermédiaire d'un héraut, un accord avec les généraux athéniens. Il avait, sans tarder, entamé cette négociation en haine de Brasidas, à propos de la retraite de Lyncos. Le Lacédémonien Ischagoras était alors sur le point d'amener par terre une armée à Brasidas. Perdiccas, pressé par Nicias, après la conclusion de l'accord, de donner aux Athéniens quelque preuve évidente de sa fidélité, et désirant personnellement interdire aux Péloponnésiens l'entrée de son pays, s'adressa aux hommes les plus puissants de la Thessalie, avec lesquels il avait été de tout temps en bons rapports : par leur moyen il arrêta la marche de l'armée et les préparatifs des Lacédémoniens, qui ne voulurent pas même tenter d'avoir affaire aux Thessaliens. Cependant Ischagoras, Aminias et Aristée se rendirent personnellement auprès de Brasidas : ils étaient envoyés par les Lacédémoniens pour observer l'état des choses, et amenaient de Sparte des jeunes gens auxquels on devait, contrairement à la loi¹, donner le commandement des villes², pour ne plus le confier à des hommes pris au hasard.

¹ La loi ne permettait pas d'arriver aux charges avant trente ans.

² Il s'agit ici des villes qui se détachaient d'Athènes pour se donner aux Lacédémoniens.

Cléaridas, fils de Clécnymos, eut le gouvernement d'Amphipolis, et Épitélidas, fils d'Hégésander, celui de Toroné.

CXXXIII. Le même été, les Thébains démolirent les murailles de Thespies : ils accusaient les habitants d'être favorables aux Athéniens et avaient eu de tout temps ce dessein ; mais l'exécution en était devenue plus facile depuis que Thespies avait perdu dans le combat contre les Athéniens¹ la fleur de sa jeunesse. Le temple de Junon, à Argos, fut incendié le même été : la prêtresse Chrysis, ayant placé près d'une guirlande une lampe allumée, se laissa surprendre par le sommeil ; l'incendie gagna sans qu'on s'en aperçût, et tout fut consumé. Chrysis, craignant la colère des Argiens, s'enfuit la nuit même à Phlions. Ils établirent, suivant la loi, une autre prêtresse, du nom de Phainis. Il y avait huit ans et demi que la guerre était commencée, quand Chrysis prit la fuite. A la fin de l'été, la reconquête de Scione fut entièrement terminée. Les Athéniens y laissèrent garnison et rentrèrent avec le reste de leur armée.

CXXXIV. L'hiver suivant, les Athéniens et les Lacédémoniens se tinrent en repos, en observation de la trêve. Les Mantinéens et les Tégéates, avec leurs alliés respectifs, en vinrent aux mains, à Laodicion, dans l'Orestide ; la victoire resta indécise. Chacun des deux peuples enfonça l'aile qui lui était opposée ; et tous deux dressèrent un trophée et envoyèrent des dépouilles à Delphes. Le nombre des morts fut considérable des deux côtés ; le combat se soutenait sans désavantage de part et d'autre, quand la nuit y mit fin. Les Tégéa-

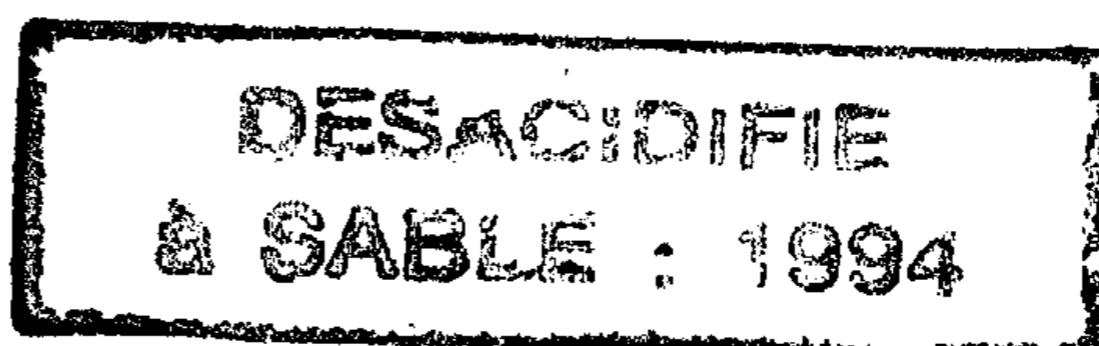
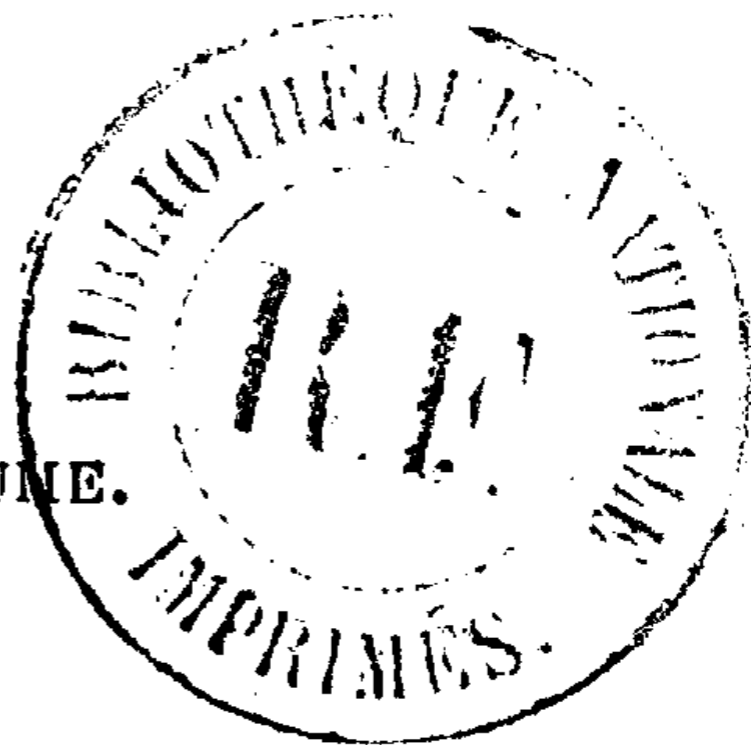
¹ A Délion.

tes passèrent la nuit sur le champ de bataille et élevèrent aussitôt un trophée ; les Mantinéens se retirèrent à Boucolion et ce ne fut qu'ensuite qu'ils en dressèrent un à leur tour.

CXXXV. L'hiver finissait et on touchait au printemps, lorsque Brasidas fit une tentative sur Potidée. Il s'en approcha de nuit et appliqua une échelle sans être aperçu ; il avait profité du moment où la sonnette¹ passe ; et, pendant que la sentinelle la transmettait à son voisin, il avait, avant son retour, appliqué l'échelle à l'endroit qu'elle laissait libre. Cependant, l'éveil ayant été donné avant l'escalade, il ramena promptement son armée sans attendre le jour. Avec l'hiver finit la neuvième année de cette guerre, dont Thucydide a écrit l'histoire.

¹ Les gardes, à certaines heures de la nuit, se transmettaient de main en main une sonnette ; c'était un moyen de s'assurer qu'ils veillaient

FIN DU PREMIER VOLUME.



THUCYDIDE

DÉPÔT LÉGAL

HISTOIRE

Scine 1883

Nº

1883

DE LA

GUERRE DU PÉLOPONNÈSE



TRADUCTION NOUVELLE

PAR

CH. ZEVORT

Recteur de l'Académie de Bordeaux

TROISIÈME ÉDITION

TOME SECOND

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1883



HISTOIRE

DE LA

GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

LIVRE CINQUIÈME.

I. L'été suivant, le terme de la trêve d'un an avait été fixé aux jeux pythiens ¹. Pendant l'armistice, les Athéniens expulsèrent de Délos les habitants de l'île : ils s'imaginaient qu'une faute déjà ancienne les ayant rendus impurs et indignes d'habiter une terre sacrée, ce complément avait manqué à la purification dont j'ai parlé plus haut ², lorsque, par l'enlèvement des tombeaux des morts, ils crurent n'avoir rien laissé à faire ³. Les Déliens s'établirent à Atramytion ⁴, ville d'Asie, que leur donna Pharnace, et où ils furent admis à mesure qu'ils se présentèrent.

II. Cléon, avec l'assentiment des Athéniens, fit voile, après l'armistice, pour l'Épithrace, avec douze cents hoplites athéniens, trois cents cavaliers, un plus grand

¹ Deuxième année de la quatre-vingt-troisième olympiade, 423 avant notre ère, au commencement du printemps.

² Livre III, ch. 104.

³ Diodore (XII, 73) donne de cette expulsion une raison plus plausible : les Athéniens reprochaient aux habitants de Délos de s'être alliés secrètement avec les Lacédémoniens.

⁴ Aujourd'hui Adramiti, au fond du golfe du même nom.

nombre d'alliés, et trente vaisseaux ¹. Il toucha d'abord à Scione, dont le siège durait encore, en retira une partie des hoplites qui gardaient les murs, et alla aborder au port des Colophoniens ² dépendant de Toroné, et à peu de distance de la ville. Instruit par des transfuges que Brasidas était absent de Toroné, et que la garnison n'était pas en force, il se dirigea de là, avec son infanterie, contre la ville, et envoya dix vaisseaux croiser devant le port. Il se présenta d'abord devant la nouvelle enceinte que Brasidas avait élevée, en renversant une partie de l'ancien mur, afin d'enfermer le faubourg dans la place et de faire du tout une seule ville.

III. Le Lacédémonien Pasitélidas, commandant de la place, se porta sur ce point avec ce qu'il avait de garnison, pour repousser l'attaque des Athéniens ; mais, se sentant forcé, et apercevant les vaisseaux que Cléon avait envoyés croiser devant le port, il craignit, si la flotte le prévenait en occupant la ville maintenant sans défense, et si l'enceinte venait à être forcée, de se trouver pris entre deux ennemis : il abandonna l'enceinte et courut vers la ville ; mais les Athéniens de la flotte l'avaient devancé et occupaient Toroné ; en même temps l'infanterie, qui s'était précipitée sur ses traces, entra d'emblée par la partie détruite de l'ancien mur. Une partie des Péloponnésiens et des Toronéens furent tués dans la lutte, au moment même ; d'autres furent faits prisonniers, et parmi eux le commandant Pasité-

¹ Socrate, suivant Platon, prit part à cette malheureuse expédition.

² C'était le nom d'un petit golfe sur le territoire de Toroné. On ignore d'où lui venait ce nom de port des Colophoniens.

lidas. Brasidas venait au secours de Toroné; mais il apprit en route qu'elle était prise, et s'en retourna : il ne s'en fallut que de quarante stades ¹ au plus, qu'il ne prévint par son arrivée la prise de la ville. Les Athéniens élevèrent deux trophées, l'un sur le port, l'autre près de l'enceinte; ils réduisirent en esclavage les femmes et les enfants des Toronéens; quant à eux, ils les envoyèrent à Athènes, avec les Péloponnésiens, et ce qu'il y avait de Chalcidiens, en tout sept cents hommes. Les Péloponnésiens furent relâchés dans la suite, lors de la conclusion de la trêve; les Olynthiens intervinrent pour les autres, et les échangèrent homme pour homme.

Vers la même époque, les Béotiens prirent par trahison Panacton, fort des Athéniens, sur la frontière. Cléon mit garnison à Toroné, s'embarqua et tourna l'Athos pour gagner Amphipolis.

IV. Vers le même temps, Phéax, fils d'Érasistrate, fit voile avec deux vaisseaux pour l'Italie et la Sicile, où il était envoyé en ambassade, lui troisième, par les Athéniens. Les Léontins, après l'évacuation de la Sicile par les Athéniens, lors de la paix, avaient inscrit un grand nombre de citoyens nouveaux, et le peuple méditait le partage des terres ²; les riches, instruits du projet, appelèrent les Syracusains, et expulsèrent le peuple. Les bannis se dispersèrent chacun de leur côté; quant aux riches, ils traitèrent avec les Syracusains, abandonnèrent la ville, la laissèrent déserte, et allèrent

¹ Un peu plus de sept kilomètres.

² Il est probable qu'il ne s'agit ici que d'une nouvelle division des terres publiques, rendue nécessaire par l'extension du droit de cité.

habiter Syracuse, avec le droit de cité. Mais, plus tard, une partie d'entre eux abandonna Syracuse, à la suite de quelque mécontentement, pour s'établir dans un quartier de Léontium appelé Phocées, et à Bricinnes¹, forteresse sur le territoire de cette même ville. La plupart des bannis de la faction populaire vinrent les rejoindre, s'établirent avec eux et se défendirent² du haut des murailles. A cette nouvelle, les Athéniens envoient Phéax, avec mission d'entraîner leurs alliés de ces contrées et les autres Siciliens, s'il était possible, à faire en commun la guerre aux Syracusains, sous prétexte que ceux-ci aspiraient à la domination ; leur but était de sauver le peuple de Léontium. Phéax, à son arrivée, réussit auprès des Camarinéens et des Agrigentins ; mais il rencontra de l'opposition à Géla, et ne fit dès lors aucune tentative auprès des autres villes, sentant bien qu'il ne pourrait les convaincre. Il revint à Catane à travers le pays des Sicules, entra, en passant, à Bricinnes, y ranima les courages et s'embarqua.

V. Dans le trajet pour aller en Sicile, et pour en revenir, il négocia en Italie avec quelques villes, pour les engager dans l'alliance d'Athènes ; il rencontra aussi la colonie locrienne de Messène, récemment expulsée de cette ville. — Après la pacification de la Sicile, Messène avait été en proie aux séditions, et l'un des partis avait appelé les Locriens, qui y envoyèrent une colonie et furent quelque temps maîtres de la ville. — Phéax, les ayant rencontrés dans leur traversée, ne leur fit

¹ Plus avant dans les terres que Léontium.

² Contre les Syracusains.

aucun mal ; car les Locriens venaient de régler avec lui les préliminaires d'un accord avec les Athéniens. C'étaient les seuls des alliés qui, à l'époque de la réconciliation des Siciliens, n'eussent pas traité avec Athènes : ils ne l'eussent même point fait encore, sans les embarras d'une guerre contre les Itoniens et les Méléens, leurs voisins, et en même temps leurs colons. Phéax revint ensuite à Athènes.

VI. Cléon, parti de Toroné, s'était dirigé, en côtoyant, vers Amphipolis. D'Éion il alla attaquer Stagyre, colonie d'Andros, sans pouvoir s'en rendre maître ; mais il prit de vive force Galepsos, colonie de Thasos. Il envoya des ambassadeurs mander Perdiccas avec son armée, suivant les stipulations du traité¹ ; d'autres allèrent en Thrace presser Pollès, roi des Odomantes, d'amener le plus qu'il pourrait de Thraces mercenaires ; quant à lui, il se tint en repos à Eion. Brasidas, informé de ces faits, vint de son côté s'établir en face des Athéniens, à Cerdylion, place des Argiliens, sur une hauteur, au delà du fleuve et à peu de distance d'Amphipolis. De là on découvrait tous les environs, de sorte que Cléon ne pouvait lui dérober ses mouvements, s'il quittait sa position et portait son armée en avant ; car Brasidas prévoyait que Cléon, plein de mépris pour un ennemi si peu nombreux, marcherait sur Amphipolis avec les seules forces qu'il eût actuellement sous la main. En même temps il réunit quinze cents Thraces mercenaires, et manda tous les Édoniens, tant peltastes que cavaliers ; il avait en outre mille peltastes de Myrcinie et de Chalcidique, sans compter

¹ V. livre iv, ch. 132.

ceux qui étaient à Amphipolis ; ses hoplites étaient au nombre de deux mille en tout, plus trois cents cavaliers grecs : quinze cents seulement étaient avec Brasidas dans son camp de Cerdylion ; le reste était à Amphipolis, sous les ordres de Cléaridas.

VII. Cléon, après s'être tenu d'abord en repos, fut ensuite forcé de faire ce qu'attendait Brasidas : ses soldats s'ennuyaient de leur inaction ; ils dissertaient entre eux de son incapacité pour le commandement, de tant d'ignorance et de lâcheté qui allaient être opposées à tant de science et de courage, de la répugnance avec laquelle ils l'avaient suivi. Cléon, instruit de ces rumeurs, et ne voulant pas les laisser en les retenant trop longtemps dans le même lieu, leva le camp et se porta en avant. Il agit comme à Pylos, où le succès lui avait persuadé qu'il avait quelque capacité ; il comptait, du reste, que personne ne sortirait pour l'attaquer, et ne gagnait la hauteur, disait-il, que pour mieux découvrir la place ; s'il attendait du renfort, ce n'était pas pour s'assurer la supériorité, dans le cas où il lui faudrait combattre, mais pour entourer la ville et l'emporter de vive force. Il s'avança donc, et fit camper son armée sur une colline, dans une forte position, en face d'Amphipolis. De là il contemplait le lac formé par le Strymon et l'assiette de la ville du côté de la Thrace ; il croyait pouvoir, à volonté, se retirer sans combat : car personne ne se montrait sur les remparts, personne ne sortait des portes, qui toutes restaient fermées. Il se reprochait même, comme une faute, de n'avoir pas amené des machines, se disant que, dans l'état d'abandon où se trouvait la ville, il l'eût emportée.

VIII. Brasidas, dès qu'il vit le mouvement des Athéniens, quitta de son côté Cerdylion et descendit dans Amphipolis. Il ne voulut ni sortir ni se mettre en ligne contre les Athéniens ; car il se défiait de ses propres forces et se croyait inférieur, non par le nombre (il y avait à peu près égalité), mais par la qualité des troupes, l'armée ennemie étant composée exclusivement d'Athéniens et des meilleurs soldats de Lemnos et d'Imbros¹. Il se disposa donc à attaquer par surprise ; car s'il eût à l'avance montré aux ennemis la force réelle et le misérable équipement de son armée, il se croyait moins assuré de vaincre qu'en la dérochant à la vue, pour éviter le mépris que ne manquerait pas d'inspirer son état. Il prit avec lui cent cinquante hoplites choisis, et laissa le reste à Cléaridas : son dessein était de brusquer l'attaque avant le départ des Athéniens, n'espérant pas, s'ils venaient à être secourus, retrouver jamais l'occasion de les combattre ainsi réduits à leurs propres forces. Ayant rassemblé tous ses soldats pour les encourager et leur faire connaître son dessein, il leur parla ainsi :

IX. « Braves Péloponnésiens, songez de quel pays nous venons ; songez que notre patrie est toujours restée libre par le courage, et que, Doriens, vous allez combattre des Ioniens, dont vous avez coutume de triompher ; il me suffit de vous rappeler tout cela en peu de mots. Ce que je veux, en ce moment, c'est vous faire connaître mon plan d'attaque², de peur que le petit

¹ C'étaient deux colonies athéniennes. Les soldats de Brasidas étaient, pour la plupart, des Hilotes et des mercenaires. V. liv. iv, ch. 80.

² Ce discours est un de ceux qui pèchent le plus contre la vrai-

nombre de ceux qui vont combattre, l'absence de la plus grande partie des troupes, et l'insuffisance apparente de nos forces ne vous jettent dans le découragement. C'est par mépris pour nous, je suppose, c'est dans l'espoir qu'il ne sortirait personne pour les attaquer, que nos ennemis sont montés sur cette colline, et que maintenant ils perdent le temps à contempler en désordre le spectacle qui est sous leurs yeux. Quand on surprend une pareille faute chez ses adversaires, si on les attaque dans la mesure de ses propres forces, non pas à découvert ni en ligne, mais en tirant parti de tous ses avantages, il est rare qu'on ne réussisse pas. Rien n'est plus glorieux que ces stratagèmes par lesquels on trompe autant qu'on le peut ses ennemis, pour rendre à ses amis les plus grands services ; aussi je veux profiter du moment où l'ennemi, encore en désordre et sans défiance, songe bien plutôt, ce me semble, à se retirer qu'à garder sa position ; je veux, tandis qu'il s'abandonne à une insouciant sécurité, le prévenir, s'il est possible, sans lui donner le temps de se reconnaître, et, entouré de mes soldats, me jeter à la course au milieu de son armée. Toi, Cléaridas, lorsque déjà tu me verras le presser vivement et probablement le frapper d'épouvante, prends avec toi tes soldats, les Amphipolitains et les autres alliés, ouvre les portes à l'improviste, accours, et hâte-toi d'en venir aux mains, sans perdre un moment. C'est ainsi surtout qu'on peut espérer les frapper de terreur : car un ennemi qui survient après coup inspire bien plus d'ef-

semblance. Il n'est pas probable que, même chez les Grecs, et au milieu d'une armée peu nombreuse, un général ait ainsi exposé son plan et ses desseins.

froi que celui qu'on a en présence, et dont on soutient le choc. Sois brave, comme il convient à un Spartiate. Et vous, alliés, suivez-le avec courage; songez qu'à la guerre la volonté, le respect de soi-même, l'obéissance aux chefs sont les éléments du succès; ce jour vous donnera, si vous êtes courageux, la liberté et le titre d'alliés de Lacédémone; sinon, sujets des Athéniens, vous subirez un joug plus dur encore, — à supposer même que vous soyez assez heureux pour éviter l'esclavage ou la mort, — et vous deviendrez un obstacle à l'affranchissement des autres Grecs. Vous, tenez donc ferme, en voyant quels intérêts sont en jeu; moi, je montrerai que je ne suis pas moins capable d'agir que de conseiller les autres. »

X. Brasidas, après ces paroles, fit ses dispositions pour la sortie; il plaça le reste des troupes avec Cléaridas à la porte de Thrace¹ pour sortir à leur tour, au moment convenu. De l'autre côté, cependant, on avait aperçu Brasidas descendre de Cerdylion; dans la ville même, où la vue plongeait du dehors, on l'avait vu sacrifier auprès du temple de Minerve et faire tous ses préparatifs. On annonça à Cléon, qui s'était écarté pour voir le pays, qu'on découvrait dans la ville toute l'armée ennemie, et que sous les portes apparaissaient un grand nombre de pieds de chevaux et d'hommes, comme si une sortie se préparait. Sur cet avis il s'approcha; mais lorsqu'il eut vu par lui-même, décidé à ne pas venir aux mains avant l'arrivée de ses auxiliaires, espérant d'ailleurs pouvoir prévenir l'ennemi, il fit donner le signal de la retraite. En même temps il or-

¹ A l'ouest d'Amphipolis.

donne de filer par l'aile gauche, la seule chose possible, et de se retirer sur Eion. Mais bientôt, trouvant la marche trop lente, il fait faire un mouvement de conversion à la droite, et présente, dans sa retraite, son flanc découvert à l'ennemi. A ce moment Brasidas, voyant l'occasion favorable et l'armée athénienne en mouvement, dit aux soldats qu'il prenait avec lui et aux autres : « Ces gens-là ne nous attendent pas ; on le voit au mouvement de leurs lances et de leurs têtes ; on n'a pas cette allure quand on attend l'ennemi de pied ferme. Que l'on m'ouvre la porte désignée et, sans tarder, élançons-nous avec confiance. » Il sort alors par la porte du côté de la palissade et par la première de la longue muraille qui existait alors ¹, et suit au pas de course la route en ligne droite au point culminant de laquelle s'élève aujourd'hui un trophée. Il aborde les Athéniens effrayés de leur propre désordre et frappés de son audace, tombe sur le centre de leur armée et les met en déroute. Cléaridas sort en même temps par la porte de Thrace, comme il était convenu, et se porte à la rencontre de l'ennemi avec son armée. Cette attaque soudaine, inattendue, de deux côtés à la fois, porta le trouble à son comble chez les Athéniens. Leur aile gauche qui filait sur Eion et avait l'avance se rompit aussitôt et se mit en fuite ; elle était déjà en déroute lorsque Brasidas fut blessé en se portant sur la droite. Les Athéniens ne le virent pas tomber ; ceux des siens qui étaient auprès de lui le prirent et l'emportèrent. La droite des Athéniens fit meilleure

¹ La muraille dont il a été question précédemment (iv, 102) et qui allait du fleuve au fleuve.

contenance. Cléon, qui dès l'abord n'avait pas songé à attendre l'ennemi, avait sur-le-champ pris la fuite ; mais il fut arrêté et tué par un peltaste de Myrcinie. Les hoplites se formèrent alors en peloton sur la colline, soutinrent sans fléchir deux ou trois charges de Cléaridas, et ne cédèrent que lorsque la cavalerie myrcinienne et chalcidienne, jointe aux peltastes, les eut entourés, accablés de traits et enfin mis en fuite. La déroute fut complète alors dans toute l'armée athénienne ; elle n'échappa qu'avec peine et se dispersa dans tous les sens à travers les montagnes. Tous ceux qui ne furent pas tués sur place dans la mêlée ou massacrés par la cavalerie chalcidienne et les peltastes, se réfugièrent à Eion.

Ceux qui avaient enlevé Brasidas de la mêlée, pour le mettre en sûreté, le transportèrent à la ville, respirant encore. Il connut la victoire des siens, et mourut peu d'instant après. Le reste de l'armée, au retour de la poursuite avec Cléaridas, dépouilla les morts et éleva un trophée.

XI. Tous les alliés suivirent, en armes, le convoi de Brasidas ; on l'ensevelit aux frais du public, dans l'intérieur de la ville, devant la place actuelle¹. Les Amphipolitains entourèrent ensuite son tombeau d'une enceinte² ; ils lui immolèrent des victimes, comme à un héros, et établirent en son honneur des combats et

¹ On lui éleva aussi à Sparte un cénotaphe. — Il n'était pas permis chez les Grecs d'ensevelir dans l'intérieur des villes ; c'était un insigne honneur qui n'était que rarement accordé. Il en était de même à Rome ; une des lois des Douze Tables défendait d'ensevelir dans la ville, et il n'y fut que rarement dérogé.

² C'était un usage universel chez les anciens ; les tombeaux étaient entourés d'une balustrade de bois, de pierre ou de marbre.

des sacrifices annuels ¹. Ils lui dédièrent la colonie, à titre de fondateur, renversèrent les édifices d'Agnon, et firent disparaître tout ce qui pouvait rester de monuments commémoratifs de sa fondation; car ils voyaient en Brasidas leur sauveur, et de plus ils donnaient par là une marque de déférence aux Lacédémoniens, dont ils voulaient alors se ménager l'alliance, par crainte des Athéniens. Ennemis d'Athènes, au contraire, ils ne trouvaient ni la même utilité ni la même satisfaction à honorer Agnon. Ils rendirent aux Athéniens leurs morts. La perte pour ces derniers fut d'environ six cents hommes, et de sept seulement du côté de leurs adversaires; cela tient aux circonstances qui firent de l'affaire moins une bataille rangée qu'une panique et une déroute. Les Athéniens, après l'enlèvement des morts, mirent à la voile pour s'en retourner; Cléaridas régla les affaires d'Amphipolis.

XII. Vers la même époque, à la fin de l'été, les Lacédémoniens Rhamphias, Autocharidas et Épicydidas dirigèrent un secours de neuf cents hoplites vers les places fortes de l'Épithrace. Arrivés à Héraclée de Trachinie, ils opérèrent quelques réformes qui leur parurent nécessaires : ils y étaient encore quand eut lieu le combat d'Amphipolis. L'été finit.

XIII. Dès le commencement de l'hiver suivant, Rhamphias et les siens s'avancèrent jusqu'à Piérion en Thessalie; mais l'opposition des Thessaliens et la mort de Brasidas, à qui ils conduisaient ce secours, les décidèrent à rentrer chez eux. Ils jugèrent qu'il n'y

¹ Chaque colonie célébrait ainsi des fêtes en l'honneur de son fondateur; c'était un moyen de maintenir plus étroitement les liens qui l'unissaient à la métropole.

avait plus d'opportunité, vu le départ des Athéniens après leur défaite et l'impuissance où ils se trouvaient eux-mêmes de suivre en rien les projets de Brasidas. Mais ce qui les décida surtout, c'est qu'ils savaient qu'à leur départ les Lacédémoniens penchaient davantage vers la paix.

XIV. A partir du combat d'Amphipolis et du départ de Rhamphias de la Thessalie, il y eut des deux côtés cessation de toute hostilité, et les pensées inclinèrent plus fortement vers la paix. Les Athéniens, maltraités à Délium et peu après à Amphipolis, n'avaient plus cette ferme confiance dans leurs forces qui leur avait fait précédemment repousser tout accommodement, lorsque leur fortune présente semblait leur promettre une supériorité plus grande encore. Ils craignaient aussi que leurs alliés, enhardis par ces revers, ne fussent plus disposés à la défection, et ils regrettaient de n'avoir pas traité après l'affaire de Pylos, quand ils pouvaient le faire avec avantage. Les Lacédémoniens, de leur côté, avaient vu la guerre prendre une tournure contraire à l'espoir qu'ils avaient conçu d'abattre, en quelques années, la puissance des Athéniens par le ravage de leur territoire : ils avaient éprouvé à Sphactérie un désastre tel que Sparte n'en avait encore jamais essuyé ; Pylos, Cythère portaient le pillage dans leurs campagnes ; les Hilotes désertaient ; on était toujours dans l'appréhension que ceux de l'intérieur, comptant sur les fugitifs, ne profitassent des circonstances pour se soulever ¹ comme autrefois. A cela se joignait l'expiration prochaine de la trêve

¹ Comme précédemment à Ithome. Voyez livre I, ch. 101 et 102.

de trente ans qu'ils avaient conclue avec les Argiens, ceux-ci ne voulant pas la renouveler qu'on ne leur eût rendu la Cynurie ¹, les Lacédémoniens se sentaient dans l'impossibilité de faire face en même temps à Argos et à Athènes. Enfin, ils prévoyaient la défection en faveur d'Argos de quelques villes du Péloponnèse; ce qui arriva en effet ².

XV. Ces réflexions, auxquelles on se livrait de part et d'autre, disposaient à un accommodement. Les Lacédémoniens surtout le désiraient, à cause des guerriers de l'île dont ils avaient à cœur l'élargissement; car quelques-uns d'entre eux étaient des Spartiates du rang le plus illustre, et en même temps alliés aux premières familles. Les négociations avaient été entamées dès les premiers moments de leur captivité; mais les Athéniens n'avaient pas voulu alors, au milieu de leurs succès, traiter à des conditions acceptables. Plus tard, après leur désastre de Délium, les Lacédémoniens, les voyant plus traitables, avaient aussitôt conclu la trêve d'un an, pendant laquelle devaient se tenir des conférences pour arriver à une plus longue paix.

XVI. Après la défaite des Athéniens à Amphipolis, la mort de Cléon et de Brasidas changea la face des choses : c'étaient les adversaires les plus déclarés de la paix dans les deux États, l'un à cause de ses succès militaires et de la gloire qu'ils lui valaient, l'autre parce qu'il sentait qu'en temps de paix ses crimes seraient plus en vue, ses calomnies moins facilement acceptées ³.

¹ Ce territoire était en litige entre Lacédémone et Argos. Voyez livre v, ch. 41.

² Voyez ch. 29.

³ On trouve la même pensée dans Plutarque, Nicias, ch. 9.

Après eux, les hommes qui avaient les prétentions les mieux fondées à la direction des affaires dans les deux États, Plistoanax, fils de Pausanias, roi des Lacédémoniens, et Nicias, fils de Niceratos, le général le plus heureux du temps, inclinaient fortement à la paix : Nicias voulait, tandis que la fortune ne l'avait point encore trahi, au milieu de sa gloire, mettre en sûreté son bonheur, goûter dans le présent le repos après ses fatigues, en faire jouir ses concitoyens, et laisser à l'avenir la réputation de n'avoir jamais trompé les espérances de son pays : le moyen d'arriver à ce but était, il le sentait bien, de ne rien risquer, d'abandonner le moins possible au hasard ; et la paix seule permet de ne rien risquer. Plistoanax était en butte aux attaques de ses ennemis à propos de son rappel : ils ne cessaient, à l'occasion de chaque revers, de réveiller les scrupules des Lacédémoniens, en disant que c'était là le résultat de son retour illégal. Ils l'accusaient d'avoir, de concert avec son frère Aristoclès, engagé la prêtresse de Delphes à répondre aux théores¹ lacédémoniens qui venaient souvent consulter l'oracle, « qu'ils eussent à ramener chez eux de la terre étrangère la race du demi-dieu fils de Jupiter² ; qu'autrement ils laboureraient avec un soc d'argent³ ; » d'avoir ensuite, — dans le temps même où il vivait réfugié au mont Lycie, sur le soupçon d'avoir évacué l'Attique à prix d'argent, et où la crainte

¹ Les théores étaient les députés envoyés par les villes, soit pour consulter les oracles, soit pour accomplir les sacrifices dans les temples publics ; il y avait à Sparte quatre théores entretenus aux frais du public.

² Hercule.

³ C'est-à-dire qu'il y aurait une famine, et qu'on ne se procurerait des vivres que difficilement et à prix d'argent.

des Lacédémoniens le forçait à habiter une maison située mi-partie sur l'enceinte de Jupiter ¹, — fait conseiller par cette même prêtresse de le rappeler, après dix-neuf ans, avec les mêmes sacrifices, les mêmes chœurs, qui avaient été établis autrefois pour l'inauguration des rois ², lors de la fondation de Lacédémone.

XVII. — Fatigué de ces attaques, songeant d'ailleurs qu'une fois la paix rétablie, l'absence de revers et le retour des prisonniers lacédémoniens ôteraient à ses ennemis toute prise contre lui, qu'en guerre au contraire tout échec devient nécessairement prétexte à accusation contre les chefs, Plistoanax souhaitait un accommodement. Des conférences eurent lieu pendant tout l'hiver jusqu'aux approches du printemps : en même temps les Lacédémoniens faisaient à l'avance sonner bien haut leurs préparatifs ; le bruit se répandait de ville en ville qu'ils allaient élever des fortifications ³ ; tout cela pour rendre les Athéniens plus traitables. Enfin, à la suite des conférences, et après de nombreuses prétentions élevées de part et d'autre, on convint de faire la paix, à la condition de restituer réciproquement tout ce que chacun avait pris les armes à la main ; les Athéniens toutefois devaient garder Nisée. (Ils avaient réclamé Platée ; mais les Thébains prétendirent être entrés en possession de cette place non de vive force, mais par le consentement des habitants, ceux-ci s'étant librement soumis sans qu'il

¹ Afin d'être protégé par la sainteté du lieu, en se réfugiant dans la partie située sur l'enceinte sacrée.

² Proclès et Eurystène.

³ Sur le territoire de l'Attique.

y eût trahison : Nisée devait au même titre rester aux Athéniens.)

Les Lacédémoniens convoquèrent alors leurs alliés ; tous votèrent pour la paix, à l'exception des Béotiens, des Corinthiens, des Éléens et des Mégariens qui n'approuvaient pas le traité. La paix fut donc conclue, et les deux peuples s'engagèrent réciproquement l'un envers l'autre par des libations et des serments ; le traité était ainsi conçu :

XVIII. « Les Athéniens, les Lacédémoniens et leurs alliés ont fait la paix aux conditions suivantes, dont chaque ville a juré l'observation : chacun pourra à volonté, suivant les usages anciens, sacrifier dans les temples communs¹, prendre les oracles, assister aux solennités, s'y rendre sans crainte, par terre et par mer.

« L'enceinte et le temple d'Apollon à Delphes, la ville et ses habitants ne relèveront que de leurs propres lois² et ne payeront tribut à personne ; pour la justice, ils ne ressortiront que d'eux-mêmes, eux et leur pays, conformément à ce qui est établi.

« La paix est pour cinquante ans entre les Athéniens et les alliés des Athéniens, les Péloponnésiens et les alliés des Péloponnésiens, sans dol ni dommage³, sur terre et sur mer.

¹ Les principaux de ces temples, communs à tous les Grecs, étaient ceux de Delphes, d'Olympie de Némée, de Neptune-Isthmique. Tous les peuples grecs pouvaient y sacrifier.

² Tous les Grecs étaient également intéressés, sous le rapport religieux, à l'indépendance du temple et de la ville de Delphes. Il importait à chacun de trouver là un terrain neutre, où il pût en tout temps sacrifier et consulter l'oracle.

³ Cette même formule se retrouve dans presque tous les traités.

« Il est interdit de porter les armes, en vue de nuire¹, aux Lacédémoniens et à leurs alliés contre les Athéniens et leurs alliés, aux Athéniens et à leurs alliés contre les Lacédémoniens et leurs alliés, par quelque moyen et sous quelque prétexte que ce soit.

« S'il s'élève quelque différend réciproque, qu'on ait recours aux voies légales et aux serments, conformément aux conventions faites.

« Les Lacédémoniens et leurs alliés rendent aux Athéniens Amphipolis. Dans toutes les villes restituées par les Lacédémoniens aux Athéniens, il sera loisible aux habitants de se retirer où ils voudront, en emportant ce qui leur appartient. Ces villes se gouverneront par leurs propres lois², en payant le tribut fixé par Aristide³. Ni les Athéniens ni leurs alliés ne pourront porter les armes contre elles, ni chercher à leur nuire, si elles payent le tribut après la conclusion de la paix. Ces villes sont Argilos, Stagire, Acanthe, Scolos, Olynthe, Spartolos⁴; elles n'auront d'alliance ni avec les Lacédémoniens ni avec les Athéniens. Que si cependant les Athéniens peuvent les amener par la persua-

¹ Ἐκὶ πημὸνῃ. C'est encore là une de ces formules qui n'ajoutent rien au sens; il en est de même des mots μήτε τέχνη, μήτε μηχανῃ μηδεμιᾷ.

² Ἀὐτονόμους. On voit par là que l'autonomie pouvait se concilier avec la dépendance des villes tributaires. Elles se distinguaient par là de celles auxquelles on imposait le gouvernement et les lois du vainqueur.

³ Le tribut fixé primitivement par Aristide à 460 talents avait été élevé à 600, et fut plus tard doublé par Alcibiade.

⁴ Argilos, Stagire et Acanthe s'étaient livrées à Brasidas; les villes chalcidiennes d'Olynthe et de Spartolos avaient fait défection dès le commencement de la guerre. Thucydide ne parle pas de la défection de Scolos.

sion et librement à entrer dans leur alliance, il leur sera loisible de la faire.

« Les Mécybernéens, les Sanéens, les Singéens habiteront leurs villes¹, ainsi que les Olynthiens et les Acanthiens.

« Les Lacédémoniens et leurs alliés rendront aux Athéniens Panacton ; les Athéniens rendront aux Lacédémoniens Coryphasion², Cythère, Méthone, Ptéléon et Atalante. Ils rendront également tous les Lacédémoniens qui sont dans les prisons d'Athènes, ou dans tout autre lieu de leur domination. Ils renverront tous les Lacédémoniens assiégés dans Scione, tous les autres alliés des Lacédémoniens qui se trouvent dans cette place, tous ceux que Brasidas y a fait passer, enfin tous ceux des alliés de Lacédémone qui sont dans les prisons soit à Athènes, soit en tout autre lieu de la domination athénienne.

« Les Lacédémoniens et leurs alliés rendront de même les prisonniers des Athéniens et de leurs alliés.

« Scione, Toroné, Sermylion et toutes les autres villes qui peuvent être en la puissance des Athéniens, restent à leur discrétion, pour être par eux décidé comme ils l'entendront.

« Les Athéniens s'engageront par serment envers les Lacédémoniens et leurs alliés ; chaque ville s'obligera en particulier, et dans chacune on prêtera de part et d'autre le serment le plus sacré³ dans le pays. La for-

¹ Comme Thucydide ne dit nulle part qu'ils en eussent été chassés, on a supposé avec quelque vraisemblance que, sans faire défection, ils étaient devenus suspects à Athènes, par quelques ouvertures faites aux Lacédémoniens.

² Pylos.

³ Il y avait dans les serments divers degrés qui engageaient plus

mule est : « Je resterai fidèle aux stipulations et au présent traité, suivant la justice et sans dol. » Les Lacédémoniens et leurs alliés prêteront serment de la même manière aux Athéniens.

« Le serment sera renouvelé chaque année par les deux parties ¹ ; on l'inscrira sur des colonnes, à Olympie, à Delphes, sur l'Isthme, à Athènes dans la citadelle, à Lacédémone dans l'Amycléon ².

« Si quelque chose a été oublié de part et d'autre sur quelque point que ce soit, les deux parties, Lacédémoniens et Athéniens, pourront, sans manquer au serment, faire, après convention amiable, tous les changements mutuellement consentis.

XIX. « Le traité date de l'éphorat de Plistolas, le quatrième jour avant la fin du mois artémision, et, à Athènes, de l'archontat d'Alcée, le sixième jour avant la fin du mois élaphébolion. Ont juré et fait les libations, pour les Lacédémoniens : Plistolas, Damagétos, Chionis, Métagènes, Acanthos, Daïthos, Ischagoras, Philocharidas, Zeuxidas, Antippos, Tellis, Alcinidas, Empédias, Ménas, Laphilos ; pour les Athéniens : Lampon, Isthmionicos, Nicias, Lachès, Euthydème, Proclès, Pythodore, Agnon, Myrtilos, Thrasyclès, Théagènes, Aristocratès, Iôlcios, Timocratès, Léon, Lamachos, Démosthènes. »

XX. L'hiver finissait, et on entrait dans le printemps, lorsque fut conclue cette trêve, aussitôt après les fêtes

ou moins : on jurait par Jupiter, par les dieux infernaux, par son père, sa mère, ses enfants.

¹ Afin que les magistrats annuels ne pussent prétendre qu'ils n'étaient pas engagés par le serment de leurs prédécesseurs.

² Temple d'Apollon, à Amyclée, à vingt stades de Sparte (POLYBE, v, 19).

urbaines de Bacchus. Il y avait dix ans révolus et quelques jours qu'avaient eu lieu la première invasion de l'Attique et le commencement de cette guerre : on peut s'en convaincre en suivant l'ordre des temps, mode de supputation bien préférable à celui qui repose sur la succession des magistrats, archontes ou autres, suivant les lieux, dont les noms servent à fixer la date des événements passés : car on n'a ainsi aucune exactitude, les événements pouvant se rapporter au commencement, au milieu, ou à toute autre époque de la magistrature. Mais si on compte, comme je l'ai fait par étés et par hivers, on trouvera — chacune de ces saisons correspondant à la moitié d'une année — que cette première guerre embrasse dix étés et autant d'hivers.

XXI. Les Lacédémoniens, désignés par le sort pour commencer les restitutions, rendirent sur-le-champ les prisonniers qui étaient entre leurs mains ; ils envoyèrent dans l'Épithrace Ischagoras, Ménas et Philocharidas, avec ordre pour Cléaridas de remettre Amphipolis aux Athéniens ; pour les autres¹ d'accepter le traité et les stipulations relatives à chacun d'eux. Mais ceux-ci, trouvant le traité désavantageux, s'y refusèrent ; Cléaridas, de son côté, pour complaire aux Chalcidéens, refusa de rendre la ville, sous prétexte qu'il n'était pas en son pouvoir de la livrer malgré eux. Lui-même vint en toute hâte à Lacédémone, avec des délégués du pays, pour se justifier si Ischagoras et ses collègues l'accusaient de désobéissance, et pour voir

¹ Les peuples de la Chalcidique, qui s'étaient donnés aux Lacédémoniens.

s'il n'était plus possible de modifier le traité. Mais, l'ayant trouvé ratifié, il repartit aussitôt, avec mission des Lacédémoniens de remettre la place avant tout ; sinon, d'en retirer tous les Péloponnésiens qui s'y trouvaient.

XXII. Les alliés ¹ se trouvaient pour lors à Lacédémone : ceux d'entre eux qui n'avaient pas adhéré au traité furent invités par les Lacédémoniens à le faire ; mais ils déclarèrent qu'ils ne l'accepteraient pas, par les mêmes motifs qui le leur avaient fait repousser d'abord, à moins qu'on ne fit des stipulations plus équitables. Les Lacédémoniens, n'ayant pu les convaincre, les congédièrent et conclurent en leur propre nom un traité d'alliance avec les Athéniens. Ils y étaient déterminés par cette considération, qu'un accommodement était impossible avec les Argiens, puisqu'ils avaient repoussé les propositions portées par Ampelidas et par Lichas ; que du reste ils seraient peu redoutables sans les Athéniens, et que c'était là ² le meilleur moyen de maintenir en repos les autres peuples du Péloponnèse ; car c'était du côté des Athéniens qu'ils devaient se tourner s'il leur était possible. Comme il y avait alors des ambassadeurs athéniens à Lacédémone, des conférences furent entamées avec eux ; on tomba d'accord et une alliance fut jurée sur les bases suivantes :

XXIII. « Les Lacédémoniens seront alliés d'Athènes pendant cinquante ans. Si quelque ennemi envahit le territoire des Lacédémoniens et exerce contre eux des

¹ Il s'agit ici des alliés péloponnésiens.

² A savoir l'alliance avec les Athéniens.

hostilités, les Athéniens leur viendront en aide, autant que faire se pourra, par les moyens les plus efficaces en leur pouvoir. S'il se retire après avoir ravagé le pays, les Lacédémoniens et les Athéniens le regarderont comme ennemi. Les deux États lui feront la guerre, et ne la termineront que d'un commun accord; le tout, conformément à la justice, en alliés zélés, et sans dol.

« Si quelque ennemi envahit le territoire des Athéniens et exerce contre eux des hostilités, les Lacédémoniens leur viendront en aide, autant que faire se pourra, par les moyens les plus efficaces en leur pouvoir. S'il se retire après avoir ravagé le pays, les Lacédémoniens et les Athéniens le regarderont comme ennemi; les deux États lui feront la guerre, et ne la termineront que d'un commun accord; le tout, conformément à la justice, en alliés zélés et sans dol.

« Si les esclaves se soulèvent, les Athéniens viendront en aide aux Lacédémoniens de toutes leurs forces, autant que faire se pourra.

« Ces conventions seront jurées, de part et d'autre, par ceux qui ont juré le précédent traité. Le serment sera renouvelé tous les ans; les Lacédémoniens se rendront à cet effet à Athènes, aux fêtes de Bacchus, et les Athéniens, à Lacédémone à celles d'Hyacinthe.

« Chacun de son côté dressera une colonne ¹, les Lacédémoniens près du temple d'Apollon, à Anyclée, les Athéniens dans la citadelle, près du temple de Minerve.

« Si les Lacédémoniens et les Athéniens jugent à

¹ Pour y inscrire le traité, suivant l'usage.

propos de faire quelque addition ou retranchement au traité, ce qu'ils auront décidé en commun ne contreviendra pas au serment.

XXIV. « Ont juré : pour les Lacédémoniens, Plistoanax, Agis ¹, Plistolas, Damagétos, Chionis, Métagènes, Acanthos, Daïthos, Ischagoras, Philocharidas, Zeuxidas, Antippos, Alcinidas, Tellis, Empédias, Ménas, Laphilos ; pour les Athéniens : Lampon, Isthmionicos, Lachès, Nicias, Euthydème, Proclès, Pythodore, Agnon, Myrtilos, Thrasyclès, Théagènes, Aristocratès, Iôlcios, Timocratès, Léon, Lamachos, Démosthènes. »

Cette alliance fut conclue peu de temps après la trêve. Les Athéniens rendirent aux Lacédémoniens les prisonniers de l'île, et l'été de la onzième année commença. Ici se termine le récit de la première partie de la guerre, qui se poursuivit sans interruption pendant dix ans.

XXV. Après le traité de paix et d'alliance conclu entre les Lacédémoniens et les Athéniens, à la suite de la guerre de dix ans, Plistolas étant éphore à Lacédémone et Alcée archonte à Athènes, il y eut paix entre les États qui avaient adhéré. Mais les Corinthiens et quelques-unes des villes du Péloponnèse s'agitaient contre cet arrangement, et tout aussitôt se produisirent de nouveaux mouvements des alliés contre Lacédémone. Les Lacédémoniens, de leur côté, devinrent, avec le temps, suspects aux Athéniens, pour ne s'être pas conformés à quelques-unes des stipulations du

¹ Ce sont les deux rois de Lacédémone ; leurs noms ne se trouvent pas au bas du premier traité.

traité. Cependant il se passa six ans ¹ et dix mois sans que les deux peuples fissent aucune expédition sur le territoire l'un de l'autre : mais au dehors, malgré cette trêve mal assurée, ils se faisaient réciproquement tout le mal possible, jusqu'à ce qu'enfin ils furent obligés de rompre la trêve conclue après les dix ans d'hostilités et en vinrent de nouveau à une guerre ouverte.

XXVI. Le même Thucydide d'Athènes a écrit également le récit de ces événements dans l'ordre où ils se sont produits, par été et par hiver, jusqu'à l'époque où les Lacédémoniens et leurs alliés mirent fin à la domination d'Athènes et s'emparèrent des longs murs et du Pirée. La durée totale de la guerre jusqu'à cette époque fut de vingt-sept ans. On se tromperait si on voulait en distraire l'intervalle de la trêve ; car, en considérant le détail des faits, tels que je les ai exposés, on reconnaîtra que cette période ne peut pas être considérée comme un temps de paix : en effet, toutes les restitutions convenues ne furent pas faites. En dehors de ces griefs, il y eut dans la guerre de Mantinée et d'Épidaure, et dans d'autres circonstances encore, des torts réciproques ; l'hostilité des alliés de l'Épithrace ne fut pas moindre ² ; enfin les Béotiens n'avaient qu'un armistice de dix jours ³. Si donc on réunit la première guerre de dix ans, la trêve douteuse qui la suivit, et la guerre qui succéda à cette trêve, on trouvera par la supputation des temps ⁴ le

¹ Il y a ici une erreur ; les hostilités ne reprirent réellement qu'au bout de sept ans et quelques mois.

² Contre les Athéniens.

³ Ces trêves se prolongeaient quelquefois fort longtemps ; mais on pouvait les dénoncer tous les dix jours.

⁴ C'est-à-dire en comptant les étés et les hivers, suivant la méthode que j'ai indiquée.

nombre d'années que j'ai dit et quelques jours de plus. De toutes les prédictions mises en avant au nom des oracles ce fut la seule qui se trouva vérifiée par l'événement : car je me rappelle avoir constamment entendu dire par une foule de personnes, depuis l'origine et jusqu'à la fin de la guerre, qu'elle devait durer trois fois neuf ans. J'ai traversé toute cette guerre, dans un âge où l'intelligence a toute sa force, et j'ai appliqué ma pensée à en connaître exactement les circonstances. Exilé de ma patrie pendant vingt ans, après mon expédition d'Amphipolis, témoin des événements chez les deux peuples, et surtout auprès des Péloponnésiens, à cause de mon exil, j'ai pu en prendre à loisir une plus exacte connaissance. Je vais donc raconter les différends qui s'élevèrent après les dix ans de guerre, la rupture de la trêve et les hostilités qui suivirent.

XXVII. Lorsque la trêve de cinquante ans et plus tard l'alliance eurent été conclues, les députés du Péloponnèse venus à Lacédémone pour cet objet se retirèrent. Mais les Corinthiens, au lieu de rentrer chez eux, comme tous les autres, se dirigèrent d'abord vers Argos, et s'abouchèrent avec quelques-uns des magistrats du pays. Ils leur représentèrent que ce n'était point dans l'intérêt, mais pour l'asservissement du Péloponnèse, que les Lacédémoniens avaient fait la paix et contracté alliance avec les Athéniens, leurs plus grands ennemis, jusque-là; qu'il appartenait dès lors aux Argiens d'aviser au salut du Péloponnèse, et de décréter qu'il serait loisible à toute ville grecque qui le voudrait, pourvu qu'elle fût autonome¹ et accordât

¹ Le mot *autonome* est pris ici dans son sens le plus large; il s'agit

la justice égale et réciproque ¹, de contracter alliance avec les Argiens, pour la défense mutuelle du territoire ; qu'il fallait choisir un petit nombre de citoyens investis de pleins pouvoirs et ne pas conférer devant la multitude, afin de ne pas mettre en évidence ceux dont le peuple pourrait repousser les avances ². Ils ajoutaient que beaucoup de villes adhéreraient, en haine des Lacédémoniens. Après ces ouvertures, les Corinthiens rentrèrent chez eux.

XXVIII. Ceux des Argiens qui avaient reçu ces propositions les ayant rapportées aux magistrats et au peuple, les Argiens les décrétèrent, et choisirent douze citoyens autorisés à contracter alliance avec tous ceux des Grecs qui le voudraient, excepté les Athéniens et les Lacédémoniens, avec lesquels il ne pourrait être traité sans la participation du peuple. Ces mesures furent accueillies avec d'autant plus de faveur par les Argiens, qu'ils se voyaient sur le point d'entrer en guerre avec les Lacédémoniens, le traité avec eux touchant à sa fin. Ils aspiraient, d'ailleurs, à la suprématie dans le Péloponnèse ; car Lacédémone était extrêmement décriée, à cette époque ; ses revers l'avaient déconsidérée ³. Les Argiens, au contraire, étaient dans une situation florissante à tous égards : restés en de-

des villes complètement indépendantes, libres de toute sujétion et de tout tribut.

¹ Cette réciprocité était l'objet de l'ambition de tous les petits États ; ils demandaient qu'entre eux et les citoyens des puissances prépondérantes, il y eût égalité parfaite, et que la justice fût rendue d'après les mêmes principes de part et d'autre.

² C'eût été les compromettre aux yeux des Lacédémoniens.

³ Le désastre de Sphactérie, l'occupation de Pylos et de Cythère, etc.

hors de la guerre avec Athènes, en paix avec les deux peuples, ils avaient recueilli les fruits de cette situation. Ce fut ainsi que les Argiens admirent à leur alliance tous ceux des Grecs qui voulurent y entrer.

XXIX. Les Mantinéens et leurs alliés s'y rangèrent les premiers, par crainte des Lacédémoniens : ils avaient réduit sous leur obéissance une partie de l'Arcadie, pendant que durait encore la guerre contre les Athéniens, et ils pensaient bien que les Lacédémoniens, maintenant tranquilles d'ailleurs, ne manqueraient pas de leur contester cette conquête. Ils se tournèrent donc avec joie vers les Argiens ; car ils voyaient en eux un grand peuple, toujours ennemi des Lacédémoniens, et soumis, comme eux-mêmes, au gouvernement démocratique. Une fois la défection des Mantinéens déclarée, le reste du Péloponnèse murmura qu'il fallait les imiter : on pensait que, pour changer ainsi leurs alliances, il fallait qu'ils fussent mieux renseignés que les autres ; on était d'ailleurs profondément irrité contre les Lacédémoniens ; on leur reprochait, entre autres choses, la clause par laquelle les Lacédémoniens et les Athéniens se réservaient le droit de faire, sans violer leur serment, toute addition, tout retranchement mutuellement consenti par les deux peuples. Cette clause surtout inquiétait les Péloponnésiens ; elle leur faisait craindre que les Lacédémoniens, d'accord avec les Athéniens, ne voulussent les asservir ; car, autrement, il eût été juste d'attribuer le même droit de modification à tous les alliés. Aussi, sans qu'il y eût concert entre eux, beaucoup, sous le coup de ces inquiétudes, se tournèrent avec un égal empressement vers l'alliance d'Argos.

XXX. Les Lacédémoniens, sachant que le Péloponnèse était en proie à cette agitation, que le signal en était parti des Corinthiens, et que ceux-ci se disposaient eux-mêmes à traiter avec Argos, leur envoyèrent des députés afin de tâcher de prévenir cet événement. Ils les accusaient d'avoir organisé tout ce trouble et d'être sur le point d'abandonner leur alliance pour celle d'Argos. Ils ajoutaient que ce serait là une violation de leurs serments, qu'ils étaient même déjà coupables de n'avoir pas adhéré à la paix avec les Athéniens, lorsqu'il était formellement stipulé ¹ que les décisions prises par la majorité des alliés sortiraient leur entier effet, à moins d'empêchement de la part des dieux et des héros ²! Les Corinthiens répondirent aux Lacédémoniens en présence de tous ceux des alliés qui n'avaient pas adhéré au traité, car ils les avaient convoqués précédemment. Ils ne se prévalurent pas des griefs qui leur étaient personnels; ils ne parlèrent ni de Sollion ³ qui ne leur avait pas été restituée par les Athéniens, ni d'Anactorion ⁴, ni d'aucun des points sur lesquels ils se croyaient lésés; ils affectèrent à dessein d'alléguer pour unique motif qu'ils ne pouvaient trahir les peuples de l'Épithrace, avec lesquels ils s'étaient engagés par serments, en leur propre nom, aussitôt après leur défection avec les

¹ Dans les traités antérieurs entre les peuples du Péloponnèse.

² Cette formule, insérée dans la plupart des traités, était une porte ouverte à la mauvaise foi, et pouvait se traduire ainsi dans la pratique : à moins que l'une des parties ne se croie intéressée à rompre le traité.

³ Voyez liv. II, 30.

⁴ Les Athéniens avaient pris Anactorion par trahison; IV, 49.

Potidéates, serments renouvelés depuis ¹. Ils ne manquaient donc pas, disaient-ils, à leurs serments comme membres de la ligue, en refusant d'entrer dans le traité avec Athènes; car, ayant pris les dieux à témoin de leurs engagements avec les villes de Thrace, ils seraient parjures s'ils les trahissaient. Qu'il était stipulé dans les traités : « A moins d'empêchement de la part des dieux et des héros; » et que le motif qu'ils invoquaient ² leur paraissait un empêchement divin. Telle fut leur réponse au sujet des anciens serments. Quant à l'alliance avec Argos, ils dirent qu'ils se consulteraient avec leurs amis, et feraient ce qui serait juste. Les députés lacédémoniens se retirèrent. Il se trouvait aussi à Corinthe, en ce moment, des députés d'Argos qui invitèrent les Corinthiens à entrer sans différer dans leur alliance. Les Corinthiens les engagèrent à venir au prochain congrès qui se tiendrait chez eux.

XXXI. Aussitôt après arrivèrent des ambassadeurs d'Élée, qui contractèrent alliance avec les Corinthiens, puis se rendirent à Argos et firent alliance avec les Argiens sur les bases décrétées ³. Ils étaient en différend avec les Lacédémoniens au sujet de Lépréon : les Lépréates ayant eu autrefois une guerre à soutenir contre quelques Arcadiens, avaient sollicité l'alliance des Éléens, en leur offrant la moitié de leur territoire ; les Éléens avaient mis fin à la guerre et laissé aux Lépréates la jouissance de leur pays, moyennant une of-

¹ Lorsque tous les alliés de Lacédémone avaient contracté alliance avec les villes grecques de la Chalcidique soumises par Brasidas.

² Leur alliance antérieure avec les Grecs de Thrace.

³ Décrétées à Argos, sur la proposition des Corinthiens.

frande annuelle d'un talent à Jupiter Olympien ¹. Jusqu'à la guerre de l'Attique, ils payèrent ce tribut; mais ils cessèrent ensuite, sous prétexte de la guerre, et, les Éléens ayant voulu les contraindre, ils se tournèrent vers les Lacédémoniens, auxquels fut remis l'arbitrage. Les Éléens, soupçonnant qu'ils n'obtiendraient pas justice, déclinèrent l'arbitrage et ravagèrent le territoire des Lépréates. Les Lacédémoniens n'en prononcèrent pas moins que les Lépréates étaient autonomes, et donnèrent tort aux Éléens; puis, sous prétexte que ceux-ci avaient décliné l'arbitrage, ils envoyèrent une garnison d'hoplites à Lépréon. Les Éléens prétendirent alors que les Lacédémoniens accueillait dans sa défection une ville de leur dépendance; ils invoquèrent l'article par lequel il était stipulé que chacun garderait à la fin de la guerre d'Attique ce qu'il possédait au moment où il y était entré; se croyant lésés, ils rompirent avec les Lacédémoniens et firent alliance, eux aussi, avec les Argiens, sur les bases précédemment décrétées. Aussitôt après, les Corinthiens et les Chalcidiens de l'Épithrace entrèrent aussi dans l'alliance d'Argos. Les Béotiens et les Mégariens, quoique formulant les mêmes plaintes ², se tinrent cependant à l'écart: ils étaient traités avec égards par les Lacédémoniens et pensaient que le gouvernement démocratique d'Argos leur était moins favorable, avec leur constitution oligarchique, que celui de Lacédémone.

XXXII. Vers la même époque de cet été, les Athé-

¹ C'était moins un tribut qu'un aveu de dépendance de la part du peuple vaincu: de là l'intérêt qu'il croyait avoir à s'y soustraire.

² Contre les Lacédémoniens.

niens réduisirent les Scioniens assiégés ; ils tuèrent tout ce qui avait âge d'homme, réduisirent en esclavage les enfants et les femmes, et donnèrent aux Platéens la jouissance du territoire. D'un autre côté, la pensée des tristes vicissitudes de la guerre et un oracle du dieu de Delphes les décidèrent à rétablir les Déliens dans leur île.

La lutte commença entre les Phocéens et les Locriens.

Les Corinthiens et les Argiens, dès lors alliés, envoyèrent à Tégée pour la détacher des Lacédémoniens : ils pensaient qu'en se l'attachant ils auraient avec eux tout le Péloponnèse dont elle était une portion importante. Mais les Tégéates répondirent qu'ils n'entreprendraient rien contre Lacédémone ; aussi les Corinthiens, qui jusqu'alors avaient agi avec beaucoup de vivacité, se relâchèrent-ils de leur animosité, dans la crainte qu'aucune des autres villes ne se joignît plus à eux. Cependant ils envoyèrent chez les Béotiens, pour les engager à entrer dans leur alliance et dans celle des Argiens, et à agir en tout de concert avec eux. Ils les prièrent aussi de les accompagner à Athènes et de faire étendre à Corinthe la trêve supplémentaire de dix jours conclue entre les Athéniens et les Béotiens peu de temps après le traité de cinquante ans. Dans le cas où les Athéniens refuseraient, ils voulaient que les Béotiens renonçassent à l'armistice, pour s'engager à ne traiter désormais que d'accord avec eux. A ces propositions des Corinthiens, les Béotiens demandèrent du temps pour se déterminer sur l'alliance d'Argos : ils accompagnèrent les Corinthiens à Athènes ; mais ne purent leur obtenir la trêve de dix jours. Les Athéniens répondirent que les Corinthiens étaient compris dans

le traité, à titre d'alliés de Lacédémone. Les Béotiens, du reste, ne renoncèrent pas à la trêve de dix jours, malgré les reproches des Corinthiens et leurs instances pour la conclusion d'une alliance. Il y eut néanmoins armistice entre Corinthe et Athènes, mais sans traité.

XXXIII. Le même été, les Lacédémoniens, sous la conduite de Plistoanax, fils de Pausanias, roi de Lacédémone, se portèrent en masse en Arcadie sur le territoire des Parrhasiens, sujets de Mantinée. Appelés par une des factions qui agitaient alors le pays, ils avaient en outre pour but de détruire, s'il était possible, les murailles de Cypsèles. Cette place fortifiée par les Mantinéens, qui y tenaient garnison, était située dans le pays des Parrhasiens, près de la Sciritide en Laconie. Les Lacédémoniens ravagèrent le territoire des Parrhasiens. Les Mantinéens confièrent la défense de leur ville à une garnison argienne¹, et allèrent eux-mêmes garder leurs alliés ; mais, dans l'impossibilité de sauver la forteresse de Cypsèles et les villes des Parrhasiens, ils se retirèrent. Les Lacédémoniens rendirent l'indépendance aux Parrhasiens, démolirent les fortifications, et rentrèrent chez eux.

XXXIV. Le même été, lorsque les troupes qui étaient parties avec Brasidas revinrent de Thrace, ramenées par Cléaridas, après la trêve, les Lacédémoniens décrétèrent pour les Hilotes qui avaient combattu avec Brasidas la liberté, et le droit d'habiter où ils voudraient ; peu après, lorsque la guerre eut éclaté avec les Éléens, ils les établirent avec les Néodamodes²

¹ Afin de se porter en masse à la défense de la Parrhasie.

² On ne connaît pas exactement la situation civile et politique des Néodamodes ; c'étaient des affranchis, mais distincts des Hilotes

à Lépréon, sur les confins de la Laconie et de l'Élide. Quant à leurs prisonniers de l'île, qui avaient posé les armes, ils craignirent qu'ils ne se crussent déçus, par suite de leur malheur, et ne tentassent dès lors quelque révolution, s'ils conservaient l'entière jouissance de leurs droits. Ils les frappèrent donc d'incapacité, quoique déjà quelques-uns fussent dans les charges : cette incapacité les rendait inhabiles à commander, à acheter et à vendre. Plus tard ces droits leur furent rendus.

XXXV. Le même été les Diens prirent Thyssos, ville de l'Athos, alliée d'Athènes. Pendant tout cet été, il y eut commerce réciproque entre les Athéniens et les Péloponnésiens. Cependant, à peine la paix conclue, il s'était élevé entre les Athéniens et les Lacédémoniens des défiances mutuelles, fondées sur ce que ni les uns ni les autres ne restituaient les places. Les Lacédémoniens, désignés par le sort pour commencer les restitutions, ne rendaient ni Amphipolis ni les autres villes; ils n'avaient procuré l'adhésion au traité, ni de leurs alliés de l'Épithrace, ni des Béotiens, ni des Corinthiens, quoiqu'ils promissent sans cesse de les contraindre d'accord avec les Athéniens, s'ils refusaient, et qu'ils eussent fixé, mais sans garantie écrite, une époque où tous ceux qui n'auraient pas accédé seraient ennemis des deux peuples. Les Athéniens, voyant qu'en réalité aucun de ces engagements n'aboutissait, soupçonnèrent les Lacédémoniens de n'avoir que de mauvais desseins, et refusèrent de leur restituer Pylos,

auxquels on rendait la liberté pour prix de leurs services militaires. Ils ne jouissaient pas de tous les droits civils.

malgré leurs réclamations. Ils regrettaient même d'avoir rendu les prisonniers de l'île, et gardaient les autres places, en attendant que les Lacédémoniens eussent rempli leurs promesses. Les Lacédémoniens prétendaient avoir fait tout ce qu'ils pouvaient : ils avaient rendu les prisonniers athéniens qui étaient entre leurs mains, retiré leurs soldats de l'Épithrace et fait tout ce qui dépendait d'eux personnellement : quant à Amphipolis, ils n'en étaient pas maîtres, disaient-ils, pour la rendre ; ils feraient tous leurs efforts pour obtenir l'adhésion des Béotiens et des Corinthiens au traité, pour faire restituer Panacton et mettre en liberté les Athéniens prisonniers en Béotie ; mais ils demandaient, de leur côté, la restitution de Pylos, ou tout au moins le rappel des Messéniens et des Hilotes, comme eux-mêmes avaient rappelé leurs soldats de Thrace, consentant à ce que les Athéniens missent personnellement garnison dans la place, s'ils le voulaient. Enfin, à force de négociations et de conférences, dans le cours de cet été, ils amenèrent les Athéniens à retirer de Pylos les Messéniens, les autres Hilotes et tous les transfuges de Laconie. Ils furent établis à Cranies, ville de Céphallénie. Ainsi il y eut, durant cet été, repos et liberté de communications entre les deux peuples.

XXXVI. L'hiver suivant ¹, il se trouva que les éphores en charge n'étaient plus ceux sous lesquels avait été conclu le traité ; quelques-uns d'entre eux y étaient même opposés. Des députations des pays alliés vinrent à

¹ 421 avant notre ère, quatrième année de la quatre-vingt-neuvième olympiade.

Lacédémone, et s'y rencontrèrent avec des ambassadeurs d'Athènes, de la Béotie et de Corinthe : de nombreuses conférences eurent lieu entre eux, mais sans amener aucun accord. Comme ils se retiraient, Cléobule et Xenarès, ceux des éphores qui étaient le plus prononcés pour la rupture du traité, prirent à part les députés béotiens et corinthiens ; ils leur demandèrent de marcher d'accord autant que possible ; puis d'amener les Béotiens, d'abord, à entrer dans l'alliance d'Argos, et ensuite à entraîner avec eux les Argiens dans celle de Lacédémone. C'était pour les Béotiens le meilleur moyen, disaient-ils, de ne pas subir les traités athéniens ; car les Lacédémoniens désiraient par-dessus tout, même au prix de la haine des Athéniens et de la rupture des traités, l'amitié et l'alliance des Argiens ; en effet, ajoutaient-ils, les Lacédémoniens ont de tout temps désiré une amitié avec Argos, persuadés qu'alors ils seraient dans de meilleures conditions pour faire la guerre hors du Péloponnèse. Du reste ils prièrent les Béotiens de remettre Panacton aux Lacédémoniens, afin de l'échanger, s'il était possible, contre Pylos, dont la restitution leur faciliterait la guerre avec Athènes.

XXXVII. Les Béotiens et les Corinthiens se retirèrent chargés de ces communications pour leurs gouvernements respectifs par Xenarès, Cléobule et tous ceux des Lacédémoniens qui partageaient leurs vues. Deux Argiens, des principaux en dignité, les guettaient sur la route, à leur retour : les ayant rencontrés, ils se mirent en rapport avec eux, dans le but de rattacher les Béotiens à leur alliance, comme ils l'avaient fait pour les Corinthiens, les Éléens et les Mantinéens. Ils

étaient persuadés, disaient-ils, que, si ce projet aboutissait, il leur serait dès lors facile, en se concertant, de faire à leur gré la guerre et la paix, même avec les Lacédémoniens, et avec tout autre peuple, s'il le fallait. Les ambassadeurs des Béotiens accueillirent avec empressement ces ouvertures; car ce qu'on leur demandait se trouvait précisément d'accord avec les propositions dont les avaient chargés leurs amis de Lacédémone. Les Argiens, voyant leurs avances accueillies, dirent qu'ils enverraient des ambassadeurs en Béotie, et se retirèrent. Les Béotiens, à leur arrivée, communiquèrent aux Béoarque les ouvertures qui leur avaient été faites à Lacédémone, et celles des Argiens qu'ils avaient rencontrés : les Béoarque reçurent avec joie ces nouvelles; toute indécision cessa lorsqu'ils virent que, par une heureuse coïncidence, leurs amis de Lacédémone leur demandaient précisément ce qui était l'objet des avances pressées d'Argos. Peu après arrivèrent les ambassadeurs argiens chargés de les inviter à suivre le plan convenu. Les Béoarque agréèrent leurs propositions et les congédièrent avec la promesse d'envoyer à Argos des députés pour traiter de l'alliance.

XXXVIII. Cependant les Béoarque, les Corinthiens, les Mégariens et les députés de la Thrace jugèrent à propos de s'engager d'abord par des serments mutuels à s'entr'aider dans l'occurrence, et à ne faire ni la guerre ni la paix avec qui que ce fût que d'un commun accord. Ces réserves stipulées, les Béotiens et les Mégariens, qui faisaient cause commune, devaient ensuite traiter avec les Argiens. Avant de prêter le serment, les Béoarque firent part de ce projet aux quatre conseils

de la Béotie, en qui résident tous les pouvoirs, et demandèrent qu'on se liât par serment avec toutes les villes qui voudraient prendre le même engagement avec eux pour la défense commune. Mais les conseils des Béotiens repoussèrent ces propositions, dans la crainte de se mettre en opposition avec les Lacédémoniens, en s'unissant aux Corinthiens qui avaient rompu avec eux ¹. Car les Béotarques ne leur avaient pas communiqué ce qui s'était passé à Lacédémone, à savoir l'invitation faite par les éphores Xenarès et Cléobule, ainsi que par leurs amis, de s'allier d'abord avec les Argiens et les Corinthiens, pour entrer ensuite dans l'alliance de Lacédémone : ils avaient pensé que, même sans cette déclaration, les conseils voteraient, sur leur proposition, tout ce qu'ils auraient arrêté d'avance. L'affaire ayant pris un tour différent, les Corinthiens et les députés de la Thrace s'en allèrent sans avoir rien fait. Les Béotarques, qui précédemment étaient résolus, s'ils avaient réussi sur ce point, à travailler à une alliance avec les Argiens, ne firent dès lors aucune proposition aux conseils relativement à Argos, et n'envoyèrent pas dans cette ville les députés qu'ils avaient promis : tout languit et fut ajourné.

XXXIX. Le même hiver, les Olynthiens emportèrent d'emblée Mécyberna, défendue par une garnison athénienne.

Les conférences continuaient entre les Athéniens et les Lacédémoniens, au sujet des places qu'ils retenaient réciproquement. Les Lacédémoniens, espérant recouvrer Pylos, si les Béotiens rendaient Panacton aux

¹ n s'alliant avec les Argiens.

Athéniens, envoyèrent des ambassadeurs aux Béotiens, avec prière de leur remettre Panacton et les prisonniers athéniens, pour les échanger contre Pylos. Mais les Béotiens déclarèrent qu'ils ne les rendraient pas que Lacédémone ne fît avec eux une alliance particulière, comme elle avait fait avec les Athéniens. Les Lacédémoniens sentaient bien qu'ils allaient blesser les Athéniens, puisqu'il était stipulé entre eux qu'ils ne feraient ni paix ni guerre avec personne que d'un commun accord : mais ils voulaient se faire livrer Panacton comme moyen d'échange contre Pylos. D'un autre côté, ceux qui chez eux travaillaient à la rupture de la trêve avaient fort à cœur ces négociations avec les Béotiens ; l'alliance fut donc conclue, sur la fin de l'hiver, aux approches du printemps. On commença aussitôt à démanteler Panacton ¹.

Ici finit la onzième année de la guerre.

XL. L'été suivant, dès le commencement du printemps, les Argiens, ne voyant pas arriver les députés que les Béotiens avaient promis de leur envoyer, informés d'ailleurs de la destruction de Panacton et de l'alliance particulière intervenue entre les Béotiens et les Lacédémoniens, craignirent de se trouver isolés, si tous les alliés venaient à se tourner du côté de Lacédémone ; ils supposaient que c'était Lacédémone qui avait engagé les Béotiens à raser Panacton et à entrer dans l'alliance d'Athènes ; que les Athéniens en étaient instruits ; que dès lors il ne leur était plus possible, à eux-mêmes, de s'allier avec Athènes. Car ils avaient compté jusque-là que, si leur traité avec les Lacédémoniens ne pouvait

¹ Les Béotiens démolirent les fortifications, afin de n'avoir rien à craindre lorsqu'ils la rendraient aux Athéniens.

pas tenir, par suite de leurs différends, ils pourraient du moins contracter alliance avec les Athéniens. Ainsi pris au dépourvu, les Argiens craignaient d'avoir à lutter en même temps contre les Lacédémoniens, les Tégéates, les Béotiens et les Athéniens. Eux qui précédemment avaient refusé d'accéder au traité des Lacédémoniens, qui avaient porté leurs prétentions jusqu'au commandement du Péloponnèse, ils envoyèrent en toute hâte à Lacédémone les ambassadeurs qu'ils croyaient y devoir être le mieux accueillis, Eustrophos et Eson. Ils pensaient qu'en faisant alliance avec les Lacédémoniens, aux meilleures conditions possibles dans les circonstances actuelles, ils auraient la tranquillité, quoi qu'il arrivât.

XLI. Les députés, à leur arrivée, entrèrent en conférences avec les Lacédémoniens sur les bases du traité : tout d'abord ils demandèrent qu'on remît à l'arbitrage soit d'une ville, soit d'un particulier, leur éternel différend au sujet de la Cynurie, pays limitrophe entre eux (elle renferme les villes de Thyréa et d'Anthéné, et est au pouvoir des Lacédémoniens). Les Lacédémoniens ne voulurent même pas qu'il fût fait mention de cette contrée ; mais ils se déclarèrent prêts à traiter sur les anciennes bases, si les Argiens le voulaient. Cependant les ambassadeurs les amenèrent aux conditions suivantes : il y aurait pour le présent une trêve de cinquante ans ; mais chacune des deux parties pourrait, après déclaration préalable, et sauf le cas de peste ou de guerre, soit à Lacédémone, soit à Argos, prendre les armes pour la possession de cette contrée, comme cela avait eu lieu autrefois lorsque de part et d'autre on s'était attribué la victoire ; la poursuite ne pourrait

avoir lieu au delà des frontières d'Argos et de Lacédémone. Ces propositions parurent d'abord insensées aux Lacédémoniens; mais ensuite le désir de se concilier à tout prix l'amitié des Argiens leur fit donner les mains à ce qu'on demandait, et le traité fut rédigé; toutefois les Lacédémoniens exigèrent, avant qu'il devint définitif, que les députés retournassent à Argos le présenter au peuple; s'il était approuvé, ils devaient revenir aux fêtes d'Hyacinthe pour l'échange des serments. Les ambassadeurs se retirèrent.

XLII. Pendant ces négociations des Argiens, les ambassadeurs lacédémoniens Andromèdes, Phédimos et Antiménidas, chargés de recevoir Panacton et les prisonniers des mains des Béotiens pour les remettre aux Athéniens, trouvèrent Panacton rasée par les Béotiens. Ceux-ci prétextaient qu'à la suite de différends au sujet de cette même place, il avait autrefois été convenu, sous la foi du serment, entre les Athéniens et les Béotiens, que ni les uns ni les autres ne la posséderaient exclusivement et qu'ils en jouiraient en commun. Quant aux prisonniers athéniens au pouvoir des Béotiens, remise en fut faite à Andromèdes et à ses collègues, qui les conduisirent à Athènes et les rendirent. Ils annoncèrent aux Athéniens que Panacton était rasée, et prétendirent que cela équivalait à la remise de la place, puisqu'il n'y logerait plus aucun ennemi d'Athènes. A ces paroles, les Athéniens firent éclater leur indignation: ils faisaient un crime aux Lacédémoniens de la destruction de Panacton, qui devait leur être remise en bon état; ils avaient appris en outre leur alliance particulière avec les Béotiens, contrairement à l'engagement qu'ils avaient pris anté-

rieurement de contraindre de concert ceux qui n'accepteraient pas le traité; enfin ils se remémoraient toutes les stipulations dont l'exécution se faisait encore attendre, et se croyaient joués. Aussi répondirent-ils durement aux ambassadeurs, et ils les congédièrent.

XLIII. Au milieu de ces contestations entre les Lacédémoniens et les Athéniens, ceux qui, à Athènes, voulaient aussi la rupture du traité, se mirent aussitôt à l'œuvre avec ardeur; c'était, entre autres, Alcibiade, fils de Clinias, qui, à cette époque, n'eût encore été qu'un jeune homme dans toute autre ville¹, mais à qui l'illustration de ses ancêtres² avait valu une grande considération. Il pensait, sans doute, que le mieux était de s'unir aux Argiens; mais, en dehors même de ce motif, les révoltes de l'orgueil blessé l'avaient rendu hostile aux Lacédémoniens: ceux-ci, en effet, avaient conclu la trêve à la considération de Nicias et de Lachès, sans tenir aucun compte de lui, à cause de sa jeunesse; ils ne lui avaient pas témoigné les égards que commandait le titre de proxène des Lacédémoniens, depuis longtemps dans sa famille. Son aïeul, il est vrai, y avait renoncé; mais Alcibiade avait espéré le faire revivre par ses attentions pour les prisonniers de l'île. Croyant qu'on lui avait manqué à tous égards, il avait dès l'origine manifesté son opposition, en disant que les Lacédémoniens n'étaient pas sûrs, qu'ils ne trai-

¹ Il avait environ trente ans. Dans la plupart des États de la Grèce, en particulier chez les Achéens et les Lacédémoniens, on n'avait droit de suffrage qu'à trente ans.

² Son aïeul Alcibiade avait contribué avec Clisthènes à l'expulsion des Pisistratides; son père Clinias avait obtenu le prix de la valeur à Artémisium et était mort à Coronée.

taient que pour écraser les Argiens, à la faveur de cette alliance, et pour attaquer ensuite les Athéniens isolés. Puis, une fois ce démêlé engagé, il s'empressa d'envoyer, en son propre nom, des émissaires aux Argiens, pour les engager à venir en toute hâte, avec les Mantinéens et les Éléens, réclamer l'alliance. Le moment était opportun, disait-il, et il leur apporterait un énergique concours.

XLIV. Sur cet avis, les Argiens, informés d'ailleurs que l'alliance avec les Béotiens avait eu lieu sans la participation des Athéniens, que, tout au contraire, de graves contestations s'étaient élevées entre eux et les Lacédémoniens, ne s'inquiétèrent plus des ambassadeurs qu'ils avaient envoyés négocier un accommodement à Lacédémone. Ils aimaient mieux tourner leurs pensées du côté des Athéniens, par cette considération que, s'ils avaient à faire la guerre, ils seraient soutenus par une ville avec laquelle ils avaient d'anciennes relations d'amitié, constituée comme eux en démocratie et disposant d'une grande puissance maritime. Ils envoyèrent donc sur-le-champ des députés à Athènes pour négocier une alliance ; les Éléens et les Mantinéens se joignirent à cette ambassade. Les Lacédémoniens s'empressèrent également d'envoyer aux Athéniens des ambassadeurs qu'ils croyaient devoir leur être agréables, Philocaridas, Léon et Endios ; car ils craignaient que les Athéniens irrités ne contractassent alliance avec les Argiens. Ils voulaient aussi réclamer la restitution de Pylos, en échange de Panacton, et démontrer que leur alliance avec les Béotiens ne couvrait aucun mauvais dessein contre Athènes.

XLV. Quand ils eurent exposé ces divers objets de

leur mission dans le sénat, et déclaré qu'ils venaient munis de pleins pouvoirs pour régler toutes les difficultés, Alcibiade craignit qu'en renouvelant les mêmes déclarations devant le peuple, ils n'entraînaient la multitude et ne fissent rejeter l'alliance d'Argos. Voici le piège qu'il leur tendit : il leur persuade, en leur donnant des assurances positives, que, s'ils ne déclarent pas devant le peuple qu'ils sont munis de pleins pouvoirs, il leur fera rendre Pylos ; qu'il y décidera les Athéniens, tout aussi bien qu'il les en détourne maintenant, et qu'il arrangera tout le reste. Il voulait, par là, les détacher de Nicias ; en même temps il espérait, en les décrivant auprès du peuple, comme n'ayant que fausseté dans l'esprit, que duplicité dans le langage, obtenir par ce moyen l'alliance d'Athènes pour les Argiens, les Éléens et les Mantinéens ; ce fut ce qui arriva. Lorsque les ambassadeurs parurent devant le peuple, et qu'aux questions qu'on leur fit ils ne répondirent plus, comme au sénat, qu'ils avaient de pleins pouvoirs, les Athéniens ne se contiennent plus. Alcibiade alors attaqua les Lacédémoniens avec bien plus de force encore qu'auparavant, et se fit écouter avec faveur ; déjà on se disposait à introduire immédiatement les Argiens et les autres ambassadeurs, pour contracter alliance, lorsqu'un tremblement de terre, survenu avant qu'il y eût rien d'arrêté¹, fit ajourner l'assemblée.

XLVI. A l'assemblée suivante, Nicias, — tout abusé qu'il était par la déclaration des Lacédémoniens, qui s'étaient laissé abuser eux-mêmes jusqu'à nier leurs

¹ Si le tremblement de terre survenait au milieu d'une action déjà commencée, c'était au contraire un signe favorable.

pleins pouvoirs, — n'en prétendit pas moins que l'amitié des Lacédémoniens devait être préférée ; qu'il fallait suspendre les négociations avec Argos, et députer de nouveau à Lacédémone, pour savoir ce qu'on y pensait. Il disait qu'Athènes étant dans une situation glorieuse, et Lacédémone humiliée, il convenait de différer la guerre ; que le mieux pour les Athéniens, dans l'état prospère où se trouvaient leurs affaires, était de conserver leur bonheur le plus longtemps possible ; tandis que, pour les Lacédémoniens qui étaient malheureux, c'était une bonne fortune que de courir au plus tôt les hasards. Il obtint qu'on enverrait une députation, dont il fit partie, pour enjoindre aux Lacédémoniens, si leurs intentions étaient droites, de rendre Panacton en bon état, ainsi qu'Amphipolis, et de renoncer à l'alliance des Béotiens, — à moins que ceux-ci n'accédassent au traité, — conformément à la clause qui ne permettait pas de contracter les uns sans les autres. Les ambassadeurs avaient ordre d'ajouter que les Athéniens auraient pu déjà, eux aussi, s'ils avaient voulu manquer à leur parole, admettre à leur alliance les Argiens ; car ceux-ci étaient à Athènes dans ce but. Enfin on donna à Nicias et à ses collègues des instructions sur tous les autres griefs, et on les fit partir.

A leur arrivée, ils firent connaître les divers objets de leur mission, et finirent par déclarer que, si les Lacédémoniens ne renonçaient pas à l'alliance des Béotiens, dans le cas où ceux-ci n'accéderaient pas au traité, Athènes, de son côté, ferait alliance avec les Argiens et leurs amis. Les Lacédémoniens répondirent qu'ils ne renonceraient pas à l'alliance des Béotiens : cette décision fut emportée par l'influence de l'éphore

Xénarès et de ceux qui partageaient son opinion. Cependant on renouvela les serments, à la demande de Nicias. Il craignait de partir sans avoir absolument rien fait, et d'être en butte aux récriminations, ce qui arriva en effet, d'autant plus qu'il passait pour l'auteur du traité. A son retour, les Athéniens, apprenant qu'il n'avait rien obtenu à Lacédémone, s'irritèrent ; et tout aussitôt, se croyant lésés, ils conclurent avec les Argiens et leurs alliés, qui se trouvaient présents et qu'Alcibiade introduisit, un traité de paix et d'alliance dont voici la teneur :

XLVII. « Un traité de paix de cent années est conclu entre les Athéniens, les Argiens, les Mantinéens et les Éléens, tant pour eux que pour les alliés auxquels ils commandent respectivement, sans dol ni dommage, sur terre et sur mer.

« Il est interdit de porter les armes en vue de nuire : aux Argiens, aux Éléens, aux Mantinéens et à leurs alliés, contre les Athéniens et les alliés soumis à la domination athénienne ; aux Athéniens et à leurs alliés, contre les Argiens, les Éléens, les Mantinéens et leurs alliés, de quelque façon et sous quelque prétexte que ce soit.

« A cette condition, les Athéniens, les Argiens, les Éléens et les Mantinéens seront alliés pendant cent ans. Si quelque ennemi envahit le territoire des Athéniens, les Argiens, les Éléens et les Mantinéens viendront au secours d'Athènes, sur l'invitation des Athéniens, autant que faire se pourra et par les moyens les plus efficaces en leur pouvoir. S'il se retire après avoir ravagé le pays, il sera considéré comme ennemi d'Argos, de Mantinée, d'Élée et d'Athènes ; toutes ces villes lui

feront la guerre, et aucune d'elles ne pourra se retirer de la lutte sans le consentement unanime de toutes.

« Si quelque ennemi envahit le territoire des Éléens, des Mantinéens ou des Argiens, les Athéniens viendront au secours d'Argos, de Mantinée et d'Élée, sur la réclamation de ces villes, autant que faire se pourra et par les moyens les plus efficaces en leur pouvoir. S'il se retire après avoir ravagé le pays, il sera considéré comme ennemi des Athéniens, des Argiens, des Mantinéens et des Éléens ; tous ensemble lui feront la guerre, et aucun d'eux ne pourra se retirer de la lutte sans le consentement unanime de tous.

« Ils s'engagent à interdire à toutes troupes armées en guerre le passage sur leur territoire et sur celui des alliés soumis à leur domination, ainsi que la traversée par mer, — à moins que l'autorisation n'ait été accordée de concert par toutes les villes, par Athènes, Argos, Mantinée et Élée.

« La ville qui enverra des troupes auxiliaires leur fournira trente jours de vivres, à dater de leur arrivée dans la ville qui les aura réclamées, et pourvoira de même au retour. Si la ville qui a mandé ces troupes veut en disposer plus longtemps, elle payera, pour subsistances, trois oboles d'Égine par jour à chaque hoplite, soldat léger ou archer, et aux cavaliers une drachme d'Égine ¹.

« La ville qui aura réclamé les secours aura le commandement tant que la guerre se fera sur son territoire. Si les villes confédérées jugent à propos de faire quel-

¹ Trois oboles d'Égine valaient cinq oboles, et la drachme d'Égine dix oboles attiques, c'est-à-dire environ un franc cinquante centimes de notre monnaie.

que expédition en commun, le commandement sera partagé sur le pied de l'égalité.

« Les Athéniens jureront le traité pour eux et leurs alliés ; du côté des Argiens, des Mantinéens, des Éléens et de leurs alliés, chaque ville s'obligera en particulier ¹ ; chacune prêtera le serment le plus sacré dans le pays, et immolera des victimes parfaites ². La formule est : « Je resterai fidèle à l'alliance et aux présentes stipulations, suivant la justice, sans dommage et sans dol ; je n'y contreviendrai en quelque façon et sous quelque prétexte que ce soit. »

« A Athènes le serment sera prêté par le sénat et les magistrats urbains ³, et reçu par les prytanes ; à Argos par le sénat, les quatre-vingts et les artynes ⁴, entre les mains des quatre-vingts ; à Mantinée par les démiurges ⁵, le sénat et les autres magistrats, entre les mains des théores ⁶ et des polémarques ⁷ ; à Elis, par les démiurges, les magistrats souverains et les six cents, entre les mains des démiurges et des thesmophylaces ⁸.

¹ Cette différence tient à ce que les Athéniens tenaient leurs alliés dans une complète dépendance, tandis que les peuples du Péloponnèse, dans la jouissance entière de leurs droits, n'étaient engagés que de leur propre consentement.

² C'est-à-dire des bœufs, des béliers, et non des animaux encore allaités, comme les veaux et les agneaux.

³ Par opposition à ceux que leurs fonctions appelaient au dehors, comme les généraux, les commandants des colonies.

⁴ Les fonctions de ces magistrats ne sont pas bien connues ; peut-être présidaient-ils le conseil des quatre-vingts.

⁵ C'était sans doute là une magistrature populaire analogue au tribunal.

⁶ Collège de prêtres chargés de consulter les oracles.

⁷ Magistrats chargés de l'intendance militaire et de tout ce qui avait trait à la guerre.

⁸ Gardiens des lois.

« Les serments seront renouvelés, par les Athéniens, à Élis, à Mantinée et à Argos, trente jours avant les jeux Olympiques ; par les Argiens, les Éléens, les Mantinéens, à Athènes, dix jours avant les grandes Panathénées ¹.

« Les clauses relatives à la paix, aux serments et à l'alliance, seront inscrites sur une colonne de marbre, à Athènes, dans l'Acropole ; à Argos, dans l'Agora, au temple d'Apollon ; à Mantinée, dans le temple de Jupiter, sur l'Agora. On placera aussi en commun une colonne d'airain à Olympie, pendant les jeux actuels. Si les États contractants trouvent quelque chose de mieux, ils pourront l'ajouter à ces articles, et ce qui aura été arrêté de concert dans une délibération commune sortira son entier effet. »

XLVIII. Ainsi fut conclu ce traité de paix et d'alliance. Ni les Lacédémoniens ni les Athéniens ne renoncèrent pour cela à celui qu'ils avaient entre eux. Les Corinthiens, quoique alliés des Argiens, ne voulurent ni adhérer à ce nouveau traité, ni même jurer l'alliance conclue précédemment entre les Éléens, les Argiens et les Mantinéens, sous la condition de ne faire la guerre et la paix que d'un commun accord. Ils déclarèrent se contenter de la première alliance défensive, en vertu de laquelle ils devaient se prêter un mutuel secours, sans attaquer personne de concert. Par là les Corinthiens se séparaient de leurs alliés, et tournaient de nouveau leurs vues vers les Lacédémoniens.

XLIX. Cet été furent célébrés les jeux Olympiques, où Androsthènes d'Arcadie remporta pour la première

¹ Les petites Panathénées se célébraient tous les ans ; les grandes tous les quatre ans, la troisième année de chaque olympiade.

fois le prix du pancrace ¹. Les Lacédémoniens se virent interdire par les Éléens l'entrée du temple ; ils ne purent, dès lors, ni sacrifier, ni participer aux jeux, comme n'ayant pas payé l'amende à laquelle les Éléens les avaient condamnés, suivant la loi olympique, sous prétexte qu'ils avaient, pendant la trêve olympique ², porté les armes contre la place des Phrycos et envoyé des hoplites à Lépréon. L'amende était de deux mille mines, à deux mines par hoplite ³, suivant la loi. Les Lacédémoniens envoyèrent des députés et soutinrent qu'ils avaient été condamnés à tort, la trêve n'ayant pas encore été proclamée à Lacédémone ⁴ quand ils envoyèrent leurs hoplites. Les Éléens alléguaient que pour eux la suspension d'armes existait déjà, — car ils ont coutume de la proclamer chez eux d'abord, — et que, tandis qu'ils étaient tranquilles, sans inquiétude, comme en temps de trêve, les Lacédémoniens en avaient profité pour commettre inopinément cette injuste violence. Les Lacédémoniens répondaient que les Éléens n'auraient pas dû faire proclamer la trêve à Sparte, si déjà à cette époque ils se croyaient lésés par les Lacédémoniens ; qu'ils l'avaient fait cependant, preuve qu'ils étaient loin de cette pensée ; que de ce moment les Lacédémoniens n'avaient plus porté les

¹ Vers le milieu de juillet.

² Les Éléens, chargés de l'administration du temple et des jeux, faisaient publier cette trêve, afin que tous les Grecs pussent assister aux fêtes ; les hostilités devaient être partout suspendues pendant ce temps.

³ C'était le prix de rachat d'un soldat péloponnésien, dans les guerres des Péloponnésiens entre eux. Tous les soldats qui avaient porté les armes pendant la trêve olympique étaient considérés comme captifs de Jupiter.

⁴ Elle était proclamée par des hérauts appelés spondophores.

armes contre eux. Néanmoins les Éléens persistèrent dans leur dire, soutenant qu'on ne leur persuaderait pas que les Lacédémoniens fussent irréprochables ; que si cependant ceux-ci voulaient leur rendre Lépréon, ils offriraient de leur côté de faire remise de ce qui leur revenait sur l'amende, et de payer pour les Lacédémoniens la part afférente au dieu.

L. N'ayant pu se faire écouter, ils leur proposèrent encore, non plus de rendre Lépréon, s'ils ne le voulaient pas, mais de monter à l'autel de Jupiter Olympien, puisqu'ils tenaient à jouir du temple, et là de s'engager par serment, en présence des Grecs, à payer plus tard l'amende. Les Lacédémoniens, ayant repoussé même cette proposition, furent exclus du temple, des sacrifices et des jeux, et durent sacrifier chez eux. Les autres Grecs prirent part à la solennité, à l'exception des Lépréates. Cependant les Éléens, craignant que les Lacédémoniens n'employassent la force pour sacrifier dans le temple, établirent une garde de jeunes gens armés : mille Argiens, autant de Mantinéens vinrent se joindre à eux, ainsi que des cavaliers athéniens, qui attendaient à Argos la célébration de la fête. La crainte était grande, au milieu des Grecs assemblés, que les Lacédémoniens ne vinssent en armes, surtout depuis que Lichas, de Lacédémone, fils d'Arcésilas, avait été frappé dans la lice par les sergents d'armes ¹ : son attelage était vainqueur ; mais comme il ne lui était pas permis de concourir, le héraut proclama que la victoire était au char envoyé par le peuple béotien ² ; Li-

¹ Mot à mot, les porteurs, espèce de licteurs.

² Lichas, ne pouvant concourir comme Lacédémonien, avait fait inscrire son char sous le nom du peuple béotien.

chas alors s'avança dans la lice, et ceignit le cocher d'une bandelette, pour montrer que le char lui appartenait. Cela ne fit qu'augmenter la crainte générale, et on s'attendait à quelque événement. Cependant les Lacédémoniens se tinrent en repos, et la fête se passa sans accident.

Après les jeux Olympiques, les Argiens et leurs alliés se rendirent auprès des Corinthiens pour les engager à se joindre à eux. Des ambassadeurs de Lacédémone se trouvaient alors à Corinthe. De nombreuses conférences eurent lieu, mais sans résultat en définitive : un tremblement de terre étant survenu, on se sépara, et chacun retourna chez soi. L'été finit.

LI. L'hiver suivant ¹, les Héracléotes de Trachine ² en vinrent aux mains avec les Énianes, les Dolopes, les Méliens et quelques Thessaliens. Ces peuples, voisins d'Héraclée, lui étaient hostiles; car l'érection de cette place forte ne pouvait être dirigée que contre leur pays. Aussi, à peine fondée, ils l'attaquèrent et lui firent tout le mal possible. Dans cette circonstance, les Héracléotes furent vaincus; le Lacédémonien Xénarès, fils de Cnidis, qui les commandait, fut tué; plusieurs Héracléotes eurent le même sort. L'hiver finit, et, avec lui, la douzième année de la guerre.

LII. Dès le commencement de l'été suivant, les Béotiens, voyant Héraclée affaiblie et ruinée par cette défaite, l'occupèrent et en chassèrent le Lacédémonien Hégésippidas, sous prétexte d'incapacité : ils mirent la main sur cette ville, dans la crainte que les Athéniens

¹ 420 avant notre ère.

² Les Lacédémoniens avaient envoyé une colonie à Trachine et changé son nom en celui d'Héraclée.

ne profitassent, pour s'en emparer, de l'occupation que donnaient aux Lacédémoniens les troubles du Péloponnèse. Les Lacédémoniens n'en furent pas moins irrités contre eux. Le même été, Alcibiade, fils de Clinias, général des Athéniens, secondé par les Argiens et leurs alliés, pénétra dans le Péloponnèse avec un petit nombre d'hoplites et d'archers athéniens. Il prit à sa suite quelques alliés du pays, régla avec eux tout ce qui intéressait les contrées alliées, traversa le Péloponnèse avec son armée et persuada aux habitants de Patras de pousser leurs murs jusqu'à la mer. Il songeait lui-même à élever d'autres fortifications à Rhion d'Achaïe ; mais les Corinthiens, les Sicconiens et tous ceux que cet établissement eût incommodés, accoururent et s'y opposèrent.

LIII. Le même été, la guerre éclata entre les Épidauriens et les Argiens, à propos d'un sacrifice que les Épidauriens devaient offrir à Apollon Pythéen¹ pour un droit de pâturage² et qu'ils n'avaient pas envoyé. Les Argiens avaient l'intendance suprême du temple ; mais, en dehors même de ce motif, ils méditaient, d'accord avec Alcibiade, de s'emparer d'Épidaure, afin de tenir Corinthe en respect et d'ouvrir aux Athéniens, obligés maintenant de doubler Scylléon, une voie plus courte pour leur amener des secours d'Égine. Les Argiens se disposèrent donc à attaquer Épidaure, afin d'exiger le sacrifice.

¹ Il y avait un temple d'Apollon Pythéen à Asiné. Pythé passait pour le fils d'Apollon.

² La plupart des commentateurs ont désespéré de ce passage : les manuscrits portent παραβοταμίων, ou παραποταμίων. J'ai adopté la première leçon qui seule pouvait offrir un sens raisonnable. Βοτάμια signifiant des herbages, j'ai traduit παραβοτάμια par droit d'herbage, quoique je ne connaisse aucun autre emploi de ce mot.

LIV. Vers le même temps, les Lacédémoniens, sous la conduite du roi Agis, fils d'Archidamos, firent de leur côté une expédition en masse à Leuctra, sur leur frontière, du côté du Lycée. Personne ne savait le but de l'expédition, pas même les villes qui avaient fourni les troupes. Mais, les sacrifices offerts avant d'entrer chez l'ennemi n'ayant pas été favorables ¹, ils rentrèrent chez eux, et prévinrent partout leurs alliés de se tenir prêts pour une expédition aussitôt après le mois suivant. C'était le mois carnéen ², mois sacré pour les Doriens. Lorsqu'ils furent rentrés, les Argiens se mirent en marche, le quatrième jour avant le commencement du mois carnéen ; et, comme s'il ne devait être tenu compte, pour toute la durée de l'expédition, que du jour de l'entrée en campagne ³, ils envahirent le territoire d'Épidaure et le ravagèrent. Les Épidauriens appelèrent à eux leurs alliés ; mais les uns prétextèrent le mois où l'on se trouvait, les autres vinrent jusqu'aux frontières de l'Épidaurie et restèrent dans l'inaction.

LV. Pendant que les Argiens étaient à Épidaure, des députés des divers États ⁴ se rassemblèrent à Mantinée,

¹ On trouve dans Thucydide et dans les autres historiens de nombreux exemples de cette superstition, bien d'accord d'ailleurs avec le caractère temporisateur des Lacédémoniens.

² Ce mois était consacré à Apollon, surnommé Carnéus. Pendant tout le mois, les Lacédémoniens n'entreprenaient aucune expédition, à moins d'une extrême urgence.

³ Καὶ ἄγοντες τὴν ἡμέραν ταύτην πάντα τὸν χρόνον, *et ducentes hanc diem omne tempus* ; et considérant ce jour comme tout le temps, c'est-à-dire pensant que, du moment où le jour de l'entrée en campagne n'était pas réservé, il devait communiquer son caractère à tout le reste de l'expédition. Aucun des traducteurs n'a compris ce passage.

⁴ Athéniens et Péloponnésiens.

sur la convocation des Athéniens. Les conférences ouvertes, Euphamidas de Corinthe dit que les actes n'étaient pas d'accord avec les paroles, puisque, pendant qu'eux étaient tranquillement assis à traiter de la paix, les Épidauriens et leurs alliés étaient, les armes à la main, en présence des Argiens ; qu'il fallait d'abord aller séparer les deux armées, et qu'on pourrait alors revenir traiter de la paix. Cette proposition fut agréée ; on partit et on éloigna les Argiens de l'Épidaurie. Mais plus tard, les conférences ayant été reprises sans qu'on parvint à s'entendre, les Argiens firent une nouvelle irruption dans l'Épidaurie et la ravagèrent. Les Lacédémoniens, de leur côté, se portèrent à Caryes ¹ ; mais, cette fois encore, les sacrifices offerts avant d'entrer chez l'ennemi furent contraires, et ils revinrent sur leurs pas. Les Argiens ravagèrent environ le tiers de l'Épidaurie, et rentrèrent chez eux. Mille hoplites athéniens, sous la conduite d'Alcibiade, étaient venus se mettre à leur disposition ; mais lorsqu'on apprit que les Lacédémoniens avaient renoncé à leur expédition, leur secours cessant d'être nécessaire, ils se retirèrent. Ainsi se passa l'été.

LVI. L'hiver suivant ², les Lacédémoniens, à l'insu des Athéniens, envoyèrent, par mer, à Épidaure, une garnison de trois cents hommes, sous le commandement d'Agésippidas. Les Argiens allèrent à Athènes se plaindre de ce que, malgré les traités qui portaient que chacun des peuples contractants interdirait à l'en-

¹ Petite ville au nord de la Laconie, sur la frontière de l'Arcadie ; distincte d'une autre ville du même nom au nord de l'Arcadie.

² Olympiade quatre-vingt-dixième, seconde année, 419 avant notre ère ; octobre.

némi le passage sur son territoire, ils eussent laissé passer ces troupes par mer. Ils disaient qu'il y aurait injustice de leur part à ne pas envoyer aussi les Messéniens et les Hilotes à Pylos contre les Lacédémoniens. Les Athéniens, à l'instigation d'Alcibiade, écrivirent sur la colonne¹, au bas du traité conclu avec Lacédémone, que les Lacédémoniens avaient violé leurs serments ; puis ils transportèrent les Hilotes de Cranies² à Pylos, pour piller le pays ; du reste ils se tinrent en repos. Dans la guerre que se firent cet hiver les Argiens et les Épidauriens, il n'y eut point de bataille rangée, mais seulement des embuscades et des incursions où la perte se bornait à quelques hommes de part et d'autre. L'hiver finissait et on touchait au printemps, lorsque les Argiens s'approchèrent d'Épidaure avec des échelles : ils espéraient la trouver sans défense à cause de la guerre³ et l'emporter de vive force ; mais ils durent se retirer sans avoir rien fait. L'hiver finit, et avec lui la treizième année de la guerre.

LVII. Au milieu de l'été suivant⁴, les Lacédémoniens, voyant la détresse des Épidauriens, leurs alliés, la défection d'une partie du Péloponnèse et les mauvaises dispositions du reste, songèrent que le mal ne ferait qu'empirer s'ils ne le prévenaient au plus tôt. Ils se portèrent en masse contre Argos, eux et les Hilotes, sous

¹ Quand on déclarait le traité rompu, on renversait la colonne sur laquelle il était inscrit ; les Athéniens, ne voulant pas encore reprendre les hostilités, se contentaient, comme vengeance, d'une insulte publique aux Lacédémoniens.

² Voyez même livre, ch. 35.

³ Par suite de la dispersion des troupes dans tout le pays.

⁴ 418 avant notre ère ; juin.

la conduite d'Agis, fils d'Archidamos, leur roi. Les Tégéates prirent part à cette expédition, ainsi que tous les alliés des Lacédémoniens dans l'Arcadie. Les alliés du reste du Péloponnèse et ceux du dehors se rassemblèrent à Phlionte : les Béotiens avaient cinq mille hoplites, autant de troupes légères, cinq cents cavaliers et même nombre d'hamippes¹. Les Corinthiens avaient fourni deux mille hoplites ; les autres en proportion. Les Phliasiens prirent les armes en masse, l'armée se trouvant sur leur territoire.

LVIII. Les Argiens avaient été tout d'abord informés des préparatifs des Lacédémoniens ; lors qu'ils les surent en marche pour rejoindre leurs alliés à Phlionte, ils se mirent eux-mêmes en campagne. Les Mantinéens, assistés de leurs alliés, et trois mille hoplites éléens, vinrent à leur secours. Ils se portèrent en avant, et rencontrèrent les Lacédémoniens à Méthydrion, en Arcadie ; chacune des deux armées occupa une colline. Les Argiens se disposaient à profiter de l'isolement des Lacédémoniens pour attaquer, lorsque Agis leva secrètement son camp pendant la nuit et se porta vers Phlionte à la rencontre de ses alliés. Lorsque les Argiens s'en aperçurent, au point du jour, ils marchèrent d'abord vers Argos et suivirent ensuite la route de Némée, par où ils supposaient que les Lacédémoniens descendraient avec leurs alliés. Mais Agis, au lieu de suivre ce chemin, comme ils s'y étaient attendus, prit avec lui les Lacédémoniens, les Arcadiens et les Épidauriens, s'engagea dans une autre

¹ Soldats légers, intercalés dans les rangs des cavaliers, comme l'indique leur nom, et combattant soit à pied, soit à cheval.

route d'un difficile accès, et déboucha dans la plaine d'Argos. Les Corinthiens, les Pelléniens et les Phliasiens prirent un autre chemin par les hauteurs. Les Béotiens, les Mégariens et les Sicyoniens avaient ordre de descendre par la route de Némée, occupée par les Argiens, afin de les prendre par derrière avec la cavalerie, s'ils venaient attaquer les Lacédémoniens dans la plaine. Ces dispositions prises, Agis, après avoir débouché dans la plaine, ravagea Saminthos et d'autres points.

LIX. Il était déjà jour quand les Argiens, mieux renseignés, descendirent de Némée. Ils donnèrent au milieu des troupes de Phlionte et de Corinthe, tuèrent quelques Phliasiens et éprouvèrent eux-mêmes, de la part des Corinthiens, des pertes qui ne furent pas beaucoup plus considérables. Les Béotiens, les Mégariens et les Sicyoniens s'avancèrent vers Némée, suivant leurs instructions, mais n'y trouvèrent plus les Argiens ; ceux-ci étaient déjà descendus, et, à la vue de leur territoire ravagé, s'étaient mis en ordre de bataille. En face d'eux étaient les Lacédémoniens, également en ordre de combat. Les Argiens se trouvaient cernés au milieu des ennemis : du côté de la plaine, les Lacédémoniens et les alliés qu'ils avaient avec eux leur fermaient toute communication avec la ville ; les Corinthiens, les Phliasiens et les Pelléniens occupaient les hauteurs ; la route de Némée était fermée par les Béotiens, les Sicyoniens et les Mégariens. Ils n'avaient pas de cavalerie ; car, de tous leurs alliés, les Athéniens étaient les seuls qui ne fussent pas encore arrivés. Toutefois les Argiens et leurs alliés ne croyaient pas généralement la situation aussi critique :

le combat leur semblait au contraire se présenter favorablement, et ils s'applaudissaient de tenir ainsi sur leur propre territoire et auprès de leur ville les Lacédémoniens enfermés. Mais, au moment même où les deux armées allaient en venir aux mains, deux Argiens, Thrasyllus, l'un des cinq généraux, et Alciphron, proxène des Lacédémoniens, allèrent trouver Agis et eurent avec lui une conférence pour empêcher le combat : ils disaient les Argiens disposés à donner et à recevoir toutes satisfactions réciproques, sur le pied de l'égalité, si les Lacédémoniens avaient quelques griefs contre eux ; à faire la paix pour l'avenir et à conclure un traité.

LX. Ceux des Argiens qui faisaient ces propositions parlaient en leur nom propre et sans aucune mission publique. Agis les accepta, également de sa propre autorité : sans aucune délibération générale, sans les communiquer à d'autres qu'à un des magistrats qui l'accompagnaient dans son expédition¹, il conclut une trêve de quatre mois, pendant laquelle les Argiens devaient exécuter leurs promesses. Aussitôt après il ramena son armée, sans rien dire à aucun des alliés. Les Lacédémoniens et les alliés obéirent aux ordres d'Agis, conformément à la loi²; mais, entre eux, ils le critiquèrent amèrement, en songeant qu'au moment même où s'offrait une si belle occasion de combattre, quand l'ennemi était enveloppé de toutes parts par la cavalerie et l'infanterie, ils se retiraient sans avoir rien fait qui répondît à leurs préparatifs. C'était, en effet, la

¹ Deux éphores accompagnaient toujours le roi dans ses expéditions.

² Quand le roi commandait, lui seul donnait les ordres.

plus belle armée grecque qui eût été rassemblée jusque-là : rien de plus brillant, surtout à Némée, quand elle s'y trouvait réunie tout entière. Là étaient les Lacédémoniens avec toutes leurs forces, les Arcadiens, les Béotiens, les Corinthiens, les Sicyoniens, les Pelléniens, les Phliasiens et les Mégariens ; toutes troupes d'élite et qui semblaient capables de se mesurer, non-seulement avec la confédération des Argiens, mais avec bien d'autres forces encore réunies aux leurs. L'armée se retira donc, tout en accusant Agis ; on se sépara, et chacun regagna son pays.

Les Argiens, de leur côté, accusaient bien plus amèrement encore ceux qui avaient traité sans l'aveu de la multitude : ils pensaient, eux aussi, que jamais plus belle occasion ne s'était présentée à eux que celle où les Lacédémoniens venaient de leur échapper ; car ils auraient combattu au pied de leurs murailles, avec l'assistance d'alliés nombreux et braves. Aussi, à leur retour, se mirent-ils à lapider Thrasyllus dans le Charadron ¹, là où ils jugent, avant de rentrer, les délits militaires. Thrasyllus se réfugia au pied de l'autel, et échappa à la mort ; mais ses biens furent confisqués ².

LXI. Après ces événements, il arriva d'Athènes mille hoplites et trois cents cavaliers, commandés par Lachès et Nicostratos. Les Argiens craignant, malgré tout ³, de rompre la trêve avec les Lacédémoniens, les engagèrent à se retirer. Ils ne les introduisirent même

¹ Torrent près d'Argos, dans le lit duquel siégeait ce tribunal improvisé.

² Diodore de Sicile ajoute que sa maison fut rasée.

³ Malgré leur griefs contre les Lacédémoniens, énumérés plus haut.

devant le peuple, avec qui les Athéniens demandaient à négocier, que contraints par les prières des Mantinéens et des Argiens, qui étaient encore présents. Alcibiade était à Argos à titre d'ambassadeur; il déclara, au nom des Athéniens, en présence des Argiens et des alliés, que la trêve n'avait pu être légalement conclue sans l'assentiment des autres alliés; que dès lors il fallait sur-le-champ, puisqu'ils arrivaient à temps, commencer la guerre. Les confédérés goûtèrent ces raisons, et tous, à l'exception des Argiens, se portèrent sur Orchomène d'Arcadie. Les Argiens, quoique tout aussi convaincus que les autres, restèrent d'abord en arrière, mais ils rejoignirent ensuite. Tous ensemble allèrent camper devant Orchomène, y mirent le siège et donnèrent plusieurs assauts. A tous les motifs qu'ils avaient de s'en rendre maîtres s'ajoutait la présence des otages d'Arcadie, que les Lacédémoniens y avaient déposés. Les Orchoméniens, inquiets de la faiblesse de leurs remparts et du nombre des ennemis, ne voyant, d'ailleurs, personne leur venir en aide, craignirent de succomber avant d'être secourus : ils capitulèrent à la condition d'entrer dans l'alliance et de remettre aux Mantinéens des otages d'Orchomène, indépendamment de ceux que les Lacédémoniens leur avaient confiés.

LXII. Les confédérés, une fois maîtres d'Orchomène, mirent en délibération quelle place ils attaqueraient d'abord parmi celles qui restaient : les Éléens opinèrent pour Lépréon, les Mantinéens pour Tégée. Les Athéniens et les Argiens s'étaient rangés à l'avis des Mantinéens; les Éléens, irrités de ce que le choix ne fût pas tombé sur Lépréon, se retirèrent. Le reste des

alliés fit à Mantinée ses dispositions pour aller attaquer Tégée. Quelques-uns des Tégéates conspiraient avec eux pour la leur livrer.

LXIII. Les Lacédémoniens, depuis qu'ils avaient quitté Argos, après la conclusion de la trêve de quatre mois, accusaient amèrement Agis de n'avoir pas profité, pour soumettre cette place, de la plus belle occasion qui se fût jamais offerte, à ce qu'ils croyaient : car c'était chose rare que d'avoir réunis sous la main des alliés aussi nombreux et de si belles troupes. Mais l'indignation fut bien plus grande encore, quand on apprit la prise d'Orchomène. Dans le premier mouvement de colère, ils décidèrent sur-le-champ, contrairement à leurs habitudes ¹, que la maison d'Agis serait rasée et qu'il payerait une amende de cent mille drachmes. Il les supplia de n'en rien faire, promettant que, dans la première campagne, il rachèterait par quelque action d'éclat ce qu'on lui imputait ; sinon ils feraient alors ce qu'ils jugeraient à propos. Ils ajournèrent l'amende et la démolition ; mais ils rendirent en cette circonstance une loi sans précédents chez eux : ils lui nommèrent un conseil de dix Spartiates, sans l'avis desquels il lui était interdit de faire aucune expédition.

LXIV. Cependant les Lacédémoniens reçurent avis de leurs partisans à Tégée que, s'ils ne se hâtaient d'arriver, cette ville allait faire défection pour passer aux Argiens et à leurs alliés ; que cette défection était imminente. Aussitôt ils s'y portèrent en masse, eux et

¹ Les Lacédémoniens ne prononçaient jamais une condamnation, sans prendre le temps de s'éclairer à loisir. On en trouve la preuve dans Thucydide, livre I, ch. 132, à propos de Pausanias.

les Hilotes, avec une célérité jusqu'alors sans exemple. Ils se dirigèrent vers Oresthion de Ménalie, et avertirent ceux des Arcadiens qui étaient leurs alliés de se réunir et de marcher sur leurs pas à Tégée. Eux-mêmes s'avancèrent jusqu'à Oresthion avec toutes leurs forces : de là ils renvoyèrent chez eux le sixième de leur monde, particulièrement les vieillards et les hommes les plus jeunes, pour garder le pays. Le reste arriva à Tégée, et fut rejoint peu après par les alliés d'Arcadie. Ils envoyèrent aussi à Corinthe, chez les Béotiens, les Phocéens et les Locriens, pour les inviter à se porter au plus vite sur Mantinée. Cet avis prit les alliés à l'improviste ; il ne leur était pas facile, d'un autre côté, de traverser isolément et sans s'attendre mutuellement le pays ennemi, qui leur barrait le chemin. Cependant ils firent diligence. Quant aux Lacédémoniens, ils prirent avec eux leurs alliés d'Arcadie qui déjà avaient rejoint, envahirent le territoire de Mantinée, et, campés près du temple d'Hercule, ils ravagèrent le pays.

LXV. Dès que les Argiens et leurs alliés les eurent aperçus, ils allèrent occuper une position très-forte, d'un difficile accès, et se rangèrent en bataille. Les Lacédémoniens marchèrent aussitôt sur eux et s'avancèrent jusqu'à un jet de pierre ou de javelot ; mais à ce moment un vieillard, voyant la force de la position contre laquelle ils allaient donner, cria à Agis qu'il voulait guérir un mal par un autre. C'était dire que par cette audace intempestive il voulait, en cette circonstance, prendre sa revanche de la retraite tant critiquée d'Argos. Soit qu'Agis fût frappé de cet avis, soit qu'une autre idée ou une réflexion analogue se

fût présentée à lui tout à coup, il ramena sur-le-champ son armée en arrière, avant l'engagement, et entra sur le territoire de Tégée. Là il détourna vers Mantinée les eaux qui sont un objet de contestation entre les Mantinéens et les Tégéates, à cause du dommage qu'elles causent, de quelque côté qu'elles se portent ¹. Il espérait qu'à cette nouvelle les Argiens et leurs alliés, campés sur la colline, en descendraient pour venir s'opposer à la dérivation des eaux, et que le combat s'engagerait dans la plaine. Il resta tout le jour à cet endroit, occupé à détourner les eaux. D'abord les Argiens et leurs alliés, étonnés de cette retraite subite au moment de l'action ne surent que conjecturer. Mais ensuite, lorsqu'ils virent que l'ennemi s'était dérobé sans qu'ils fissent un mouvement pour le poursuivre dans sa retraite, ils recommencèrent à accuser leurs généraux : « Ce n'était pas assez, disaient-ils, d'avoir une première fois laissé échapper les Lacédémoniens lorsqu'ils étaient si bien cernés près d'Argos ; maintenant encore ils fuient sans que personne les poursuive ; ils se sauvent en toute tranquillité, et nous sommes trahis. » Les généraux, déconcertés au premier abord, firent ensuite descendre l'armée de la colline ; ils s'avancèrent dans la plaine, et y campèrent avec l'intention d'attaquer.

LXVI. Le lendemain, les Argiens et leurs alliés se rangèrent dans l'ordre où ils devaient combattre, si l'occasion s'en présentait. Les Lacédémoniens, en re-

¹ La plaine de Mantinée forme un bassin sans issue ; les eaux se font jour à travers le calcaire poreux des montagnes et les cavernes, pour ne reparaître que plus loin. Cette plaine est d'ailleurs tellement basse que les eaux des torrents l'inonderaient, si on n'avait soin de les diriger par des canaux vers les gouffres où elles sont absorbées.

venant des eaux pour reprendre leur position au temple d'Hercule, aperçurent tout à coup toute l'armée ennemie descendue de la colline et déjà rangée en bataille. A cet instant, les Lacédémoniens furent frappés d'une panique comme ils ne se rappelaient pas en avoir jamais éprouvé; car il leur fallut faire précipitamment leurs dispositions et prendre aussitôt leurs rangs en toute hâte. Agis, leur roi, donnait tous les ordres, conformément à la loi; car, lorsque le roi commande, tout émane de lui ¹ : il donne personnellement ses instructions aux polémarques ²; ceux-ci aux lochages; les lochages aux pentécontères, qui les transmettent aux énomotarques et ces derniers à l'énomotie. Tous les ordres qu'il peut y avoir à donner suivent cette voie et sont rapidement transmis; car telle est l'organisation de l'armée lacédémonienne, que chaque homme, ou peu s'en faut, commande à d'autres commandants placés sous lui, ce qui étend à un grand nombre de personnes la responsabilité de l'exécution.

LXVII. A l'aile gauche allèrent se placer les scirites³,

¹ Cela n'aurait rien d'extraordinaire partout ailleurs; mais Thucydide fait cette remarque, parce qu'en temps de paix le pouvoir du roi était extrêmement borné.

² Les polémarques ne commandaient pas un corps particulier, puisque les lochos qui répondent à nos régiments avaient leurs chefs, les lochages. Les polémarques, placés immédiatement au-dessous du roi et chargés de transmettre ses ordres, pouvaient prendre suivant l'occurrence le commandement supérieur d'un ou de plusieurs lochos. Pour se former une idée des autres fonctions, il suffit de se rappeler que le lochos, commandé par un lochage, était composé d'environ cinq cent douze hommes; il se partageait en quatre pentécostys de cent vingt-huit hommes chacune, commandées par un pentécontère. La pentécostys se subdivisait en quatre énomoties; l'énomotarque avait donc trente-deux hommes sous ses ordres.

³ Les scirites paraissent, d'après le récit même de Thucydide,

qui occupent toujours ce poste, et qui, seuls parmi les Lacédémoniens, forment un corps spécial; venaient ensuite les soldats qui avaient fait l'expédition de Thrace sous Brasidas, et avec eux les Néodamodes; immédiatement après, les Lacédémoniens disposés par cohortes, et auprès d'eux les Arcadiens-Héréens¹, puis les Ménaliens; à l'aile droite les Tégéates, avec quelques Lacédémoniens à l'extrémité; la cavalerie lacédémonienne aux deux ailes.

Dans l'armée opposée, les Mantinéens occupaient l'aile droite, parce que l'affaire avait lieu sur leur territoire; près d'eux étaient les Arcadiens alliés; ensuite les mille soldats d'élite que depuis longtemps Argos entretenait à ses frais et faisait exercer au métier des armes²; à la suite les autres Argiens, et après eux leurs alliés, les Cléoniens et les Ornéates; enfin les Athéniens, qui occupaient l'aile gauche et avaient avec eux leur cavalerie.

LXVIII. Telles étaient, de part et d'autre, les dispositions et l'ordonnance des armées. Celle des Lacédémoniens paraissait plus nombreuse: je ne saurais donner exactement le chiffre des forces de part et d'autre, ni en détail ni en totalité. Le nombre des Lacé-

avoir été un corps de fantassins; ils avaient le privilège de n'être jamais mêlés aux autres troupes, comme les vétérans chez les Romains; ils étaient toujours employés aux postes les plus périlleux; c'est pour cela qu'ils étaient placés à l'aile gauche, toujours exposée à être débordée par l'ennemi.

¹ Héréa était située près des frontières de la Triphylie, sur la rive droite de l'Alphée.

² Suivant Diodore, XII, 75, on choisissait pour former cette troupe les jeunes gens des familles les plus riches. Aussi passèrent-ils tous à l'aristocratie lorsqu'après la bataille de Mantinée, elle conspira la ruine du gouvernement populaire.

moniens n'était pas connu, grâce au secret de leur gouvernement; et, de l'autre côté, la jactance naturelle aux hommes qui leur fait exagérer leur propre puissance, rend les assertions à peine croyables. On peut cependant estimer la force numérique des Lacédémoniens, à cette journée, au moyen du calcul suivant : sept lochos combattirent, sans compter les scirites au nombre de six cents ; chaque lochos comprenait quatre pentécostys ; la pentécostys était formée de quatre énomoties ; chaque énomotie présentait un front de quatre hommes à la première ligne. La profondeur n'était pas partout la même ; elle variait au gré de chaque lochage ; cependant en général il y avait huit hommes de profondeur ¹. En tout, la première ligne, sans les scirites, était de quatre cent quarante-huit hommes.

LXIX. Au moment où l'on allait s'aborder, les généraux firent, chacun de leur côté, les exhortations suivantes à leurs soldats : aux Mantinéens ils dirent qu'ils allaient combattre pour la patrie, que l'indépendance et la servitude étaient en cause ; qu'il s'agissait pour eux de ne pas être dépouillés de l'une après en avoir eux joui, et de ne pas retomber dans l'autre ; aux Argiens, ils rappelaient leur antique suprématie, l'égalité de pouvoir ² dont ils avaient joui autrefois dans le Péloponnèse et dont ils ne devaient pas se laisser dépouiller à jamais, les nombreux griefs qu'ils avaient

¹ Comme chaque énomotie, composée de trente-deux hommes, avait quatre hommes à la première ligne, il fallait, pour que la profondeur pût varier au gré des lochages, que les rangs autres que le premier fussent plus ou moins serrés.

² La suprématie se rapporte au temps des Pélopidés ; l'égalité de pouvoir à l'époque de la guerre persique.

à venger sur un peuple tout à la fois leur voisin et leur ennemi ; aux Athéniens, qu'il était beau, en combattant avec des alliés nombreux et braves, de ne le céder à personne ; que, vainqueurs des Lacédémoniens dans le Péloponnèse, ils affermiraient et agrandiraient leur empire, et qu'ils n'auraient plus à craindre désormais qu'aucun autre ennemi n'envahît leur territoire. Telles furent les exhortations adressées aux Argiens et à leurs alliés.

Les Lacédémoniens s'encourageaient entre eux ; chacun, au bruit des chants guerriers, s'excitait lui-même en rappelant ses souvenirs et la conscience de sa propre valeur ¹ ; car ils savaient que l'expérience, fruit de longs efforts, fait plus pour le succès qu'une exhortation brillante, mais fugitive.

LXX. Ensuite on s'ébranla de part et d'autre : les Argiens s'avancèrent avec impétuosité et colère, tandis que les Lacédémoniens marchaient lentement, aux modulations d'un corps nombreux de joueurs de flûtes institué, non dans un but religieux, mais pour imprimer à la marche une cadence régulière et empêcher les rangs de se rompre, comme il arrive ordinairement dans les grandes armées au moment de l'attaque.

LXXI. — Avant qu'on se fût encore abordé, voici ce qu'imagina Agis. Il arrive, en général, dans toute armée, qu'au moment de l'attaque, on s'appuie sur l'aile droite et que de part et d'autre on déborde la gauche de l'ennemi. Cela tient à ce que chacun, par

¹ Thucydide fait évidemment allusion ici aux chants de Tyrtée, dont il semble donner en quelques mots l'analyse.

crainte, s'efforce d'effacer autant que possible la partie découverte de son corps derrière le bouclier de son voisin de droite ¹; on se figure d'ailleurs qu'en se pressant ainsi, sans laisser aucun vide, on est mieux à couvert. Le chef de file de l'aile droite devient la cause première de ce désordre, en manœuvrant incessamment de manière à dérober à l'ennemi la partie découverte de son corps ²; la même préoccupation fait que les autres le suivent. Dans cette journée, les Mantinéens débordèrent de beaucoup les scirites; mais les Lacédémoniens et les Tégéates débordèrent bien plus encore les Athéniens, leur armée étant plus nombreuse. Agis, craignant que sa gauche ne fût enveloppée, et trouvant que les Mantinéens la débordaient par trop, ordonna aux scirites et aux soldats de Brasidas de se séparer du corps de bataille et de se porter à gauche de manière à faire face aux Mantinéens sur toute la ligne. Pour remplir l'espace laissé vide, il ordonna aux polémarques Hipponoïdas et Aristoclès de se détacher de la droite avec deux lochos et de venir occuper l'intervalle; il pensait que de cette manière sa droite serait encore suffisamment garnie, et que l'aile opposée aux Mantinéens tiendrait avec plus d'avantage.

LXXII. Mais il arriva que, cet ordre étant donné à l'improviste et pendant la charge, Aristoclès et Hipponoïdas refusèrent d'avancer. — Ils furent plus tard, pour ce fait, exilés de Sparte, comme coupables de lâcheté. — Il s'ensuivit que les ennemis attaquèrent

¹ On portait le bouclier de la main gauche; la droite maniait la lance; le corps se trouvait donc à découvert de ce côté.

² N'ayant aucun voisin sous le bouclier duquel il pût s'abriter, il tendait toujours à dépasser la ligne ennemie.

avant le mouvement terminé ; et quoique Agis, en l'absence des lochos qui devaient soutenir les scirites, eût donné ordre à ces derniers de se replier sur la droite, il ne leur fut plus possible de rejoindre et de fermer la ligne. Mais si, dans cette occasion, les Lacédémoniens furent vaincus en habileté à tous égards, ils se montrèrent d'autant supérieurs par le courage. L'action engagée, les scirites et les soldats de Brasidas furent enfoncés par l'aile droite des Mantinéens. Ceux-ci se jetèrent, avec leurs alliés et les mille Argiens d'élite, dans l'intervalle resté vide ; ils écrasèrent les Lacédémoniens ¹, les cernèrent, les mirent en fuite, les poursuivirent jusqu'à leurs chariots ² et tuèrent quelques-uns des vieillards préposés à la garde des bagages. De ce côté les Lacédémoniens eurent le dessous. Mais le reste de l'armée, et surtout le centre où se trouvait Agis avec les cavaliers nommés les trois cents, se précipita sur les vieilles troupes d'Argos, surnommées les cinq lochos, sur les Cléoniens, les Ornéates et les Athéniens rangés près d'eux, et mirent tout en fuite. La plupart n'attendirent même pas le choc de l'ennemi, et cédèrent aussitôt qu'ils virent approcher les Lacédémoniens, au point que quelques-uns furent foulés aux pieds par les leurs, tant était grand l'empressement à s'échapper.

LXXIII. Les Argiens et leurs alliés ayant cédé sur ce point, l'armée se trouva coupée ³. En même temps

¹ C'est à dire la cavalerie lacédémonienne placée à cette aile, les scirites et les soldats de Brasidas.

² Jusqu'au camp.

³ Παρερρήγνυντο ἄμα καὶ ἐφ' ἑκάτερα. Ils furent rompus et portés dans des directions différentes, l'aile droite avançant pendant que la gauche commençait à céder.

la droite des Lacédémoniens et des Tégéates déborda les Athéniens et les enveloppa. Ils couraient alors un double péril : cernés d'un côté et déjà rompus de l'autre, ils auraient souffert plus que tout le reste de l'armée, si la cavalerie qui était avec eux ne les eût soutenus. D'ailleurs Agis, voyant fléchir sa gauche opposée aux Mantinéens et aux mille Argiens, donna ordre à toute l'armée de se porter sur l'aile en souffrance ; grâce à cette manœuvre, les Athéniens purent se sauver à loisir pendant que l'armée défilait et s'éloignait ; les Argiens, déjà vaincus, s'échappèrent avec eux. Les Mantinéens, leurs alliés et les soldats d'élite d'Argos ne songèrent plus dès lors à poursuivre l'ennemi : voyant les leurs en déroute et les Lacédémoniens en marche contre eux, ils se mirent à fuir. Les Mantinéens surtout perdirent beaucoup de monde : les Argiens au contraire se sauvèrent pour la plupart. Du reste, la fuite et la retraite ne furent ni précipitées ni longues ; car les Lacédémoniens, tant qu'ils n'ont pas mis l'ennemi en déroute, combattent longtemps de pied ferme ; mais, la fuite décidée, ils ne poursuivent ni loin ni longtemps.

LXXIV. Tel fut, sans insister sur quelques détails analogues, l'ensemble de ce combat le plus important qui eût été livré depuis bien des années entre les Grecs, et auquel concoururent les États les plus considérables. Les Lacédémoniens exposèrent les armes des ennemis morts, élevèrent aussitôt un trophée et dépouillèrent les cadavres¹. Ils recueillirent leurs morts, pour les transporter à Tégée, où ils les enter-

¹ Élien dit, vi, 6, qu'il n'était pas permis aux Lacédémoniens de dépouiller les ennemis.

rèrent, et rendirent par convention ceux des ennemis. Il périt sept cents Argiens, Ornéates et Cléoniens, deux cents Mantinéens, deux cents Athéniens ou Éginètes, et les deux généraux d'Athènes¹. Les alliés des Lacédémoniens ne firent pas de pertes qui méritent d'être mentionnées; quant aux Lacédémoniens eux-mêmes, il n'est pas facile de savoir la vérité; cependant on portait la perte de leur côté à trois cents hommes.

LXXV. Au moment où il fut question de livrer bataille, le second roi de Lacédémone, Plistoanax, prit avec lui les vieillards et les jeunes gens pour rejoindre l'armée²; mais, arrivé à Tégée, il apprit la victoire et s'en retourna. Les Lacédémoniens envoyèrent contre-mander les Corinthiens et les alliés de l'autre côté de l'isthme; comme on était alors au mois carnéen, ils se retirèrent eux-mêmes, congédièrent leurs alliés et célébrèrent les fêtes³. Par ce seul fait d'armes, ils se lavèrent en même temps et de l'accusation de lâcheté que leur adressaient les Grecs pour leur désastre de Sphactérie, et des reproches d'indécision et de lenteur. On vit que la fortune avait pu les trahir, mais qu'ils étaient restés les mêmes par le cœur.

La veille de cet engagement, les Épidauriens avaient envahi en masse le territoire d'Argos, qu'ils savaient abandonné, et avaient tué un grand nombre des soldats laissés à la garde du pays, pendant que le reste de l'armée était au dehors; mais les Mantinéens ayant été renforcés, après le combat, par trois mille hoplites

¹ Lachès et Nicostratos, suivant le scoliaste d'Aristophane.

² Il y avait cependant une loi qui défendait aux deux rois de se mettre en campagne en même temps.

³ On célébrait dans ce mois des fêtes militaires.

d'Élée et par un second corps de mille Athéniens, toutes ces troupes confédérées se portèrent aussitôt contre Épidaure, pendant que les Lacédémoniens célébraient les fêtes Carnéennes. Ils résolurent d'élever une enceinte de circonvallation et se partagèrent les travaux ; mais tous se fatiguèrent bientôt, à l'exception des Athéniens qui persévérèrent à remplir leur tâche et fortifièrent l'éminence où est le temple de Junon. On y mit une garnison fournie par tous les alliés, et chacun se retira de son côté. L'été finit.

LXXVI. Dès le commencement de l'hiver suivant, les Lacédémoniens, après la célébration des fêtes Carnéennes, se mirent en campagne. Arrivés à Tégée, ils envoyèrent des propositions de paix à Argos, où ils avaient précédemment formé des intelligences : leurs partisans, décidés à renverser le gouvernement démocratique à Argos, avaient bien plus de chances, depuis le combat, d'amener le peuple à un accord ; leur intention était de conclure avec les Lacédémoniens d'abord une trêve, ensuite une alliance, et de s'attaquer alors au gouvernement populaire. Lichas, fils d'Arcésilas, proxène des Argiens, arriva à Argos, apportant, au nom des Lacédémoniens, une double proposition, de guerre ou de paix, à leur volonté. Après de nombreuses contestations, — car Alcibiade se trouvait alors à Argos, — les partisans des Lacédémoniens, ne craignant plus d'agir ouvertement, déterminèrent les Argiens à accepter les propositions de paix. En voici la teneur :

LXXVII. « L'assemblée des Lacédémoniens a décidé qu'un accord serait fait avec les Argiens aux condi-

tions suivantes : Les Argiens rendront ¹ aux Orchoméniens leurs enfants, aux Ménaliens les hommes qu'ils leur ont pris, aux Lacédémoniens les prisonniers de Mantinée ² ; ils sortiront d'Épidaure et en raseront les fortifications.

« Si les Athéniens n'évacuent pas Épidaure, ils seront ennemis des Argiens et des Lacédémoniens, des alliés des Lacédémoniens et de ceux des Argiens.

« Les Lacédémoniens rendront à toutes les villes les enfants qu'ils peuvent avoir.

« Pour ce qui est du sacrifice au dieu ³, le serment sera déféré aux Épidauriens, et les Argiens les admettront à le prononcer.

« Les villes du Péloponnèse, grandes et petites, seront toutes libres, conformément à ce qui est anciennement établi.

« Si quelque peuple étranger au Péloponnèse y pénètre avec des intentions hostiles, on se concertera pour le repousser, faisant en tout ce qui paraîtra le plus juste aux Péloponnésiens.

« Tous les alliés des Lacédémoniens hors du Péloponnèse seront dans la même situation que les alliés des Lacédémoniens et des Argiens dans le Péloponnèse ; la jouissance de leurs droits leur est garantie.

« On communiquera ce traité aux alliés pour qu'ils y adhèrent s'il leur agrée ; si les alliés ont quelques

¹ C'est-à-dire feront rendre ; car ces otages étaient entre les mains des Mantinéens. Voyez v, 61.

² Les otages arcadiens déposés par les Lacédémoniens à Orchomène, et transportés à Mantinée après la prise d'Orchomène par les Argiens.

³ Objet premier du litige entre les Épidauriens et les Argiens.

observations à présenter, ils les transmettront à Lacédémone.»

LXXVIII. Les Argiens commencèrent par accepter ces propositions : l'armée lacédémonienne quitta Tégée et opéra sa retraite. Les communications furent dès lors rétablies entre eux ; et bientôt après les mêmes agents, poursuivant leur œuvre, amenèrent les Argiens à renoncer à l'alliance des Mantinéens, des Éléens et des Athéniens, pour conclure avec Lacédémone un traité de paix et d'alliance dont voici la teneur :

LXXIX. « Il a été convenu entre les Lacédémoniens et les Argiens qu'il y aura paix et alliance entre eux pendant cinquante ans aux conditions suivantes :

« La justice sera égale et réciproque, conformément aux anciens usages.

« Cette paix et cette alliance seront communes aux autres villes du Péloponnèse : elles resteront autonomes et indépendantes, conserveront la jouissance de leur territoire et auront la justice égale et réciproque, conformément aux anciens usages.

« Tous les alliés des Lacédémoniens en dehors du Péloponnèse seront sur le même pied que les Lacédémoniens ; les alliés des Argiens seront sur le même pied que les Argiens et conserveront leurs possessions.

« S'il est nécessaire de faire quelque expédition en commun, les Lacédémoniens et les Argiens se concerteront pour prendre dans l'intérêt des alliés les mesures les plus équitables.

« S'il s'élève un différend entre quelques-unes des villes du Péloponnèse ou du dehors, soit pour les frontières, soit pour quelque autre objet, il y aura arbitrage. Si, parmi les villes alliées, il en est qui ne peu-

vent s'entendre, la contestation sera portée devant une troisième ville neutre et choisie comme telle d'un commun accord.

« Les différends entre particuliers seront jugés suivant les anciens usages. »

LXXX. Tel fut ce traité de paix et d'alliance : les conquêtes furent restituées de part et d'autre et tous les différends terminés. Il y eut dès lors entre eux communauté d'action : ils décrétèrent de ne recevoir des Athéniens ni héraut ni ambassadeurs, que ceux-ci n'eussent quitté le Péloponnèse et évacué les forteresses ; et de ne faire ni paix ni guerre que d'un commun accord. De part et d'autre on témoignait une égale ardeur. Des ambassadeurs furent envoyés de Sparte et d'Argos aux villes de Thrace et à Perdiccas. Perdiccas, sollicité par eux d'entrer dans leur alliance, ne rompit pas sur-le-champ avec les Athéniens ; mais déjà il y songeait en voyant la défection des Argiens ; car il était lui-même originaire d'Argos. Quant aux Chalcidiens les anciens serments furent renouvelés avec eux¹ et on en prêta de nouveaux. Les Argiens envoyèrent aussi des ambassadeurs aux Athéniens pour leur enjoindre d'évacuer la forteresse élevée près d'Épidaure. Ceux-ci, ne se sentant pas en forces, — car ils ne formaient qu'une faible partie de la garnison, — envoyèrent Démosthènes pour ramener leur contingent ; mais, une fois arrivé, Démosthènes attira hors de la place les autres troupes de la garnison, sous prétexte d'un combat gymnique qu'il donna hors des

¹ Les Chalcidiens s'étaient séparés des Athéniens dès le commencement de la guerre (THUCYDIDE, I, 58). C'est probablement à cette époque qu'ils firent alliance avec les Lacédémoniens.

murs, et ferma ensuite les portes. Plus tard, les Athéniens renouvelèrent leur traité avec les Épidauriens et leur rendirent ce fort.

LXXXI. Les Argiens une fois détachés de l'alliance¹, les Mantinéens, après avoir tenté d'abord de résister, sentirent qu'ils ne pouvaient rien sans Argos ; ils traitèrent donc à leur tour avec les Lacédémoniens, et renoncèrent à la suprématie des villes².

Les Lacédémoniens et les Argiens mirent chacun de leur côté mille hommes sur pied pour une expédition commune : d'abord les Lacédémoniens allèrent seuls à Sicyone, où ils établirent un gouvernement plus oligarchique ; réunis ensuite aux Argiens, ils abolirent de concert la démocratie à Argos, et y établirent l'oligarchie, plus favorable aux intérêts de Lacédémone. Ces événements eurent lieu aux approches du printemps, vers la fin de l'hiver. Ici se termine la quatorzième année de la guerre.

LXXXII. L'été suivant, les Diens du mont Athos rompirent avec Athènes pour passer aux Chalcidiens. Les Lacédémoniens établirent dans l'Achaïe un ordre plus favorable à leurs vues.

Le parti populaire à Argos se ligua peu à peu, reprit courage et attaqua les partisans de l'oligarchie. Il attendit pour cela le moment où les gymnopédies³ se

¹ De l'alliance athénienne.

² Ils firent avec les Lacédémoniens une trêve de trente ans (XÉNOPHON, *Helléniques*, v, 2). Les villes dont il est ici question sont les petites villes d'Arcadie, objet de la guerre.

³ Fêtes de la jeunesse, dans lesquelles des enfants formaient des chœurs en l'honneur d'Apollon ; on y chantait aussi des hymnes à la gloire des guerriers morts dans les combats. Elles se tenaient au milieu de l'été.

célèbrent à Lacédémone ; un combat s'étant engagé dans la ville, le peuple fut vainqueur, tua une partie de ses adversaires et exila les autres. Les Lacédémoniens, tant qu'ils avaient vu leurs amis aux affaires, ne s'étaient pas empressés de répondre à l'appel qui leur était fait depuis longtemps ; mais alors ¹ ils ajournèrent les gymnopédies et marchèrent à leur secours. Arrivés à Tégée, ils apprirent la défaite de l'oligarchie, et refusèrent d'aller plus loin, malgré les prières des bannis². Ils retournèrent chez eux, et reprirent la célébration des fêtes ; il leur vint ensuite des députés envoyés par les Argiens de la ville et par ceux du dehors pour exposer leurs griefs réciproques³. Les alliés étaient présents : après de nombreux débats de part et d'autre, les Lacédémoniens donnèrent tort à ceux de la ville, et résolurent de marcher contre Argos ; mais il y eut encore bien des retards et des temporisations. Pendant ce temps, le peuple d'Argos, dans la crainte des Lacédémoniens et en vue de l'alliance athénienne qu'il travaillait à renouer, et dont il se promettait de grands avantages, construisit de longs murs jusqu'à la mer ; il voulait par là, s'il était bloqué du côté de terre, se ménager, avec le concours des Athéniens, la ressource des arrivages par mer. Cette construction des murs se faisait de connivence avec quelques villes du Péloponnèse : les Argiens y travaillèrent en masse, eux, leurs femmes et leurs serviteurs ; Athènes leur envoya des maçons et des tailleurs de pierre. L'été finit.

¹ Lorsqu'on apprit que la lutte était engagée.

² Les bannis d'Argos.

³ Je rends ainsi le mot ἀγγέλων, qu'on a généralement omis de traduire, faute d'en comprendre la valeur.

LXXXIII. L'hiver suivant¹, les Lacédémoniens, informés de la construction des murs, marchèrent contre Argos avec leurs alliés, les Corinthiens exceptés ; alors encore ils avaient dans Argos même quelques intelligences. Agis, fils d'Archidamos, roi des Lacédémoniens, commandait l'expédition. Mais le succès qu'ils attendaient de leurs intelligences dans la ville leur fit encore défaut ; ils s'emparèrent des murs en construction et les rasèrent ; ils prirent aussi Hysies², place de l'Argie, où ils tuèrent tous les hommes libres qui leur tombèrent entre les mains ; puis ils opérèrent leur retraite et se séparèrent.

Les Argiens, à leur tour, envahirent le territoire de Phlionte et ne se retirèrent qu'après l'avoir ravagé, parce qu'on y avait reçu leurs bannis ; c'était là en effet que la plupart d'entre eux s'étaient établis. Le même hiver les Athéniens bloquèrent les côtes de Macédoine ; ils reprochaient à Perdicas d'être entré dans la ligue de Lacédémone et d'Argos, et d'avoir, — à l'époque où ils préparèrent une expédition contre les Chalcidiens de l'Épithrace et contre Amphipolis, sous la conduite de Nicias, fils de Nicostrate, — violé le contrat mutuel, et amené par son abstention la dissolution de leur armée. Ils le traitèrent donc en ennemi. L'hiver finit, et avec lui la quinzième année de la guerre.

LXXXIV. L'été suivant, Alcibiade fit voile pour Argos avec vingt vaisseaux, et enleva trois cents des habitants

¹ Olympiade quatre-vingt-dixième, quatrième année, 417 avant l'ère vulgaire.

² Petite place au sud d'Argos, à trois ou quatre lieues de cette ville.

qui passaient encore pour suspects et favorables aux Lacédémoniens. Les Athéniens les déposèrent dans les îles du voisinage qui leur étaient soumises. Ils firent aussi une expédition contre Mélos ¹, avec trente vaisseaux athéniens, six de Chio et deux de Lesbos. Ils avaient douze cents hoplites athéniens, trois cents archers, et vingt archers à cheval, sans compter au moins quinze cents hoplites fournis par leurs alliés et les insulaires. Les Méliens, qui sont une colonie lacédémonienne, se refusaient à subir, comme les autres insulaires, la domination d'Athènes; au commencement ils gardèrent la neutralité, et se tinrent en repos; mais ensuite, forcés par les ravages que les Athéniens exerçaient sur leur pays, ils en vinrent à une guerre ouverte. Les généraux athéniens, Cléomèdes, fils de Lycomèdes, et Tisias, fils de Tisimachos, campèrent avec cette armée sur le territoire de Mélos; mais avant d'y exercer aucun ravage, ils envoyèrent des députés pour conférer. Les Méliens, au lieu de les introduire devant le peuple, les invitèrent à exposer l'objet de leur mission devant les magistrats et les principaux citoyens. Les ambassadeurs athéniens parlèrent ainsi :

LXXXV. | LES ATHÉNIENS. « Si l'on nous interdit de parler devant le peuple, c'est sans doute de peur que l'attrait d'un discours suivi, prononcé sans interruption, sans le contre-poids d'aucune réfutation, ne séduise la multitude. — Car nous sentons bien que c'est dans cette crainte que vous ne nous admettez à parler que devant les principaux citoyens. — Mais alors, vous

¹ L'une des Cyclades.

qui siègez ici, prenez encore mieux vos sûretés : au lieu de nous faire vous-mêmes une réponse unique, prenez chaque point isolément, réfutez sur-le-champ tout ce qui dans nos observations ne vous paraîtra pas fondé, et décidez ensuite. Et d'abord, dites-nous si cette proposition vous convient.» Le conseil des Méliens répondit :

LXXXVI. LES MÉLIENS. « On ne peut qu'approuver cette façon courtoise de s'éclairer mutuellement ; mais les actes, les hostilités, non point imminentes, mais déjà commencées, ne semblent guère d'accord avec ces procédés ; car nous voyons bien qu'en venant ici vous vous érigez juges de ce qui va se dire, et que dès lors il ne peut sortir pour nous de cette conférence que la guerre, si, forts de l'évidence de notre droit, nous refusons de céder, ou la servitude si nous nous rendons à vos raisons.

LXXXVII. LES ATHÉNIENS. « Si vous êtes rassemblés pour raisonner sur vos défiances de l'avenir ; si vous n'avez pas pour but unique d'aviser au salut de votre ville, en partant du présent, de ce qui est sous vos yeux, nous n'insisterons pas ; mais si telle est au contraire votre intention, nous parlerons.

LXXXVIII. LES MÉLIENS. « Il est naturel et pardonnable, dans une telle situation, de laisser la parole et la pensée tenter toutes les voies ; mais, puisque l'objet de cette conférence est de pourvoir à notre salut, que la discussion ait lieu, s'il vous convient, suivant le mode que vous avez proposé.

LXXXIX. LES ATHÉNIENS. Nous laisserons donc de côté, pour notre compte, les belles paroles ; nous ne vous prouverons pas, par de longs discours qui ne con-

vaincraient personne, que, vainqueurs des Mèdes, l'empire nous est justement acquis, ou que c'est pour venger de justes griefs que nous vous attaquons aujourd'hui ; mais, par contre, nous ne voulons pas que vous vous figuriez nous convaincre en prétextant que c'est comme colons de Lacédémone que vous avez refusé de marcher avec nous, ou bien encore que vous ne nous avez fait aucun tort. Il faut s'en tenir à poursuivre ce qui est possible, étant donné pour base un principe sur lequel nous pensons de même, et n'avons rien à nous apprendre mutuellement : c'est que, dans les affaires humaines, on se soumet aux règles de la justice quand on y est contraint par une mutuelle nécessité, mais que, pour les forts, le pouvoir est la seule règle, et pour les faibles la soumission.

XC. LES MÉLIENS. « Eh bien, au point de vue de l'utilité (il faut bien partir de là, puisque vous nous provoquez à laisser le juste à l'écart, pour parler intérêt), vous auriez tort, à notre avis, de mettre de côté l'intérêt général¹ ; il est bon, au contraire, d'accorder toujours à qui est dans une situation critique ce qui est juste et convenable, de le laisser même demander à la persuasion quelques avantages au delà du droit strict et rigoureux. Vous y êtes intéressés plus que personne, d'autant mieux que par des châtimens excessifs vous fourniriez aux autres un précédent, si vous veniez à éprouver quelque échec.

XCI. LES ATHÉNIENS. « La fin de notre domination, si elle doit finir, nous laisse sans inquiétudes ; car ce ne sont pas les peuples habitués à la domination, comme

¹ C'est-à-dire, vous auriez tort, dans votre intérêt même, de ne tenir aucun compte de l'intérêt d'autrui.

les Lacédémoniens, qui traitent durement les vaincus ; — et d'ailleurs nous n'avons pas affaire aux Lacédémoniens : — ce sont au contraire les peuples soumis, lorsqu'ils attaquent leurs anciens maîtres et prennent sur eux l'avantage. Mais laissons de côté ces chances qui nous regardent : nous voulons établir que c'est l'intérêt de notre domination qui nous amène ici, et que nos propositions tendent au salut de votre ville ; car notre but est de vous tenir sous notre puissance sans qu'il nous en coûte de peine, et de vous conserver pour votre avantage et pour le nôtre.

XCII. LES MÉLIENS. « Et comment donc aurions-nous à la servitude le même intérêt que vous à la domination ? »

XCIII. LES ATHÉNIENS. « C'est que vous vous soumettriez alors sans passer par les plus dures extrémités ; et, de notre côté, nous aurions avantage à ne pas vous exterminer. »

XCIV. LES MÉLIENS. « Ainsi la proposition de nous tenir en repos, d'être vos amis et de rester neutres, ne serait pas acceptée ? »

XCV. LES ATHÉNIENS. « Non ; mieux vaudrait pour nous votre haine : car l'amitié passerait pour faiblesse ; la haine deviendra un témoignage de notre puissance¹ aux yeux de nos sujets. »

XCVI. LES MÉLIENS. « Vos sujets ont-ils donc assez peu de sens droit pour mettre sur la même ligne des peuples qui ne vous tiennent par aucun lien et ceux qui ont été soumis par vous, soit comme colons athéniens, — c'est le plus grand nombre, — soit après défection ? »

¹ Elle nous permettra de faire sur vous un exemple.

XCVII. LES ATHÉNIENS. « Ils pensent que le droit ne manque ni aux uns ni aux autres ¹, et que si ceux-là ² sont restés indépendants, c'est grâce à leur puissance, la crainte nous empêchant de les attaquer. Votre soumission, outre qu'elle accroîtra le nombre de nos sujets, sera donc pour nous une nouvelle cause de sécurité ³; d'ailleurs votre condition d'insulaire en face d'une puissance maritime prépondérante, et votre faiblesse relative ⁴, nous permettent d'autant moins de vous laisser cette indépendance.

XCVIII. LES MÉLIENS. « Mais croyez-vous que l'autre politique ⁵ ne contribuerait pas plus à votre sécurité? — Car il faut bien que nous partions de là ⁶, puisque vous nous jetez en dehors des principes de justice, pour nous amener à vous suivre sur le terrain de votre intérêt; il faut que, nous aussi, si notre intérêt se trouve d'accord avec le vôtre, nous nous efforcions de vous le démontrer. — Comment sera-t-il donc possible que vous n'ayez pas pour ennemis tous les peuples neutres aujourd'hui, lorsque, tournant les yeux vers nous, ils penseront qu'un jour viendra où vous les attaquerez aussi à leur tour? Que faites-vous autre chose par là que de grandir vos ennemis actuels, et de tourner contre vous, en dépit d'eux-mêmes, ceux qui n'avaient aucune intention hostile?

¹ Ni aux peuples soumis, ni à ceux qui sont restés indépendants.

² Ceux qui ne nous tiennent par aucun lien.

³ Car la vue d'un peuple libre peut devenir une tentation pour nos sujets.

⁴ L'exemple serait d'autant plus pernicieux qu'il partirait d'un peuple faible.

⁵ Celle qui respecterait l'indépendance des peuples neutres.

⁶ C'est-à-dire de votre intérêt, de votre sécurité.

XCIX. LES ATHÉNIENS. « Nullement ! car ceux dont nous croyons avoir le plus à craindre ne sont pas les peuples continentaux, qui, forts de leur indépendance, tarderont longtemps à se mettre en garde contre nous ; — ce sont, au contraire, les insulaires insoumis comme vous, et ceux qui, déjà domptés, sont aigris contre la nécessité qui les tient asservis ; car ceux-là, n'obéissant d'ordinaire qu'à un fol emportement, sont toujours prêts à se précipiter dans des dangers évidents, et à nous y entraîner avec eux.

C. LES MÉLIENS. « Mais si tant de dangers sont bravés par vous pour maintenir votre domination, par ceux que vous avez déjà asservis, pour s'y soustraire, quelle faiblesse et quelle lâcheté à nous, qui sommes encore libres, de ne pas tout tenter avant de subir l'esclavage !

CI. LES ATHÉNIENS. « Vous n'en ferez rien, si vous êtes sages : car il ne s'agit pas pour vous d'échapper à la honte en disputant le prix de la valeur, dans une lutte à forces égales ; il s'agit bien plutôt d'aviser à votre salut, et de ne pas vous commettre avec des forces de beaucoup supérieures.

CII. LES MÉLIENS. « Mais nous savons que les chances à la guerre ne se partagent pas toujours suivant la force respective des armées ; et d'ailleurs si nous cédon immédiatement, c'en est fait de tout espoir ; si nous résistons, au contraire, nous pouvons encore espérer le succès.

CIII. LES ATHÉNIENS. « On peut se livrer à l'espérance, ce soutien de l'homme dans les périls, quand on n'expose que son superflu ; si elle coûte cher, du moins ce n'est pas la ruine ; mais quand on risque sur

elle tout ce qu'on possède (car elle est prodigue de sa nature), c'est dans les revers qu'on apprend à la connaître, et elle ne dévoile sa perfidie qu'au moment où elle ne laisse plus rien pour s'en garantir. Vous qui êtes faibles et qui n'avez qu'une chance à courir, gardez-vous de cette folie; ne faites pas comme la plupart des hommes qui, pouvant encore se sauver par des moyens humains, ont recours dans leur détresse, quand tout espoir réel les abandonne, à de chimériques illusions, à la divination, aux oracles, et à tous ces expédients qui mènent à la ruine par de décevantes espérances.

CIV. LES MÉLIENS. « Et nous aussi, nous croyons difficile, n'en doutez pas, de lutter à la fois, dans des conditions inégales, contre votre puissance et contre la fortune; mais du côté de la fortune, nous avons bon espoir, avec la protection des dieux, de ne vous être pas inférieurs en défendant des droits sacrés contre l'injustice; quant à l'infériorité de nos forces, nous espérons que l'alliance des Lacédémoniens y suppléera; car, en dehors même de tout autre motif, la communauté d'origine et l'honneur les obligent à nous venir en aide. Notre confiance n'est donc pas si absolument dépourvue de raison.

CV. LES ATHÉNIENS. « Nous croyons, nous aussi, que la faveur divine ne nous fera pas défaut; car nous ne demandons, nous ne faisons rien qui ne soit d'accord avec les idées religieuses admises parmi les hommes, et avec ce que chacun réclame pour lui-même ¹. Nous pensons en effet, d'accord en cela avec la tradition di-

¹ C'est-à-dire avec les principes de justice consacrés par la religion, et avec les principes qui partout dirigent les hommes.

vine et l'évidence des choses humaines, que partout où il y a puissance, une nécessité fatale veut aussi qu'il y ait domination : ce n'est pas nous qui avons posé cette loi ; nous ne l'avons point appliquée les premiers ; nous l'avons trouvée établie et nous la transmettrons après nous, parce qu'elle est éternelle ; nous en profitons, bien convaincus que personne, pas plus vous que d'autres, placé dans les mêmes conditions de puissance, n'en agirait autrement. Pour ce qui est de la faveur divine, nous n'avons donc pas à craindre, suivant toute vraisemblance, d'être plus maltraités que vous ; quant à la confiance que vous placez dans les Lacédémoniens, à l'espoir qu'ils viendront par pudeur vous secourir, nous vous félicitons de votre heureuse simplicité, sans envier pourtant votre aveuglement : les Lacédémoniens, entre eux, et pour tout ce qui a trait à leur politique intérieure, observent rigoureusement les lois de la justice ; mais à l'égard des autres il y aurait beaucoup à dire sur leurs procédés ; qu'il nous suffise de déclarer sommairement qu'il n'est pas de peuple, à notre connaissance, qui confonde plus manifestement le bien avec l'agréable, le juste avec l'utile. Certes, de pareilles dispositions répondent mal à vos folles espérances de salut.

CVI. LES MÉLIENS. « C'est précisément là ce qui nous donne bon espoir : dans leur propre intérêt, ils ne voudront pas, en trahissant Mélos, une de leurs colonies, mettre en défiance ceux des Grecs qui leur sont favorables, et servir leurs ennemis.

CVII. LES ATHÉNIENS. « Ne savez-vous donc pas que dans la recherche de l'utile on a en vue la sécurité, tandis qu'on n'arrive au bien et au juste qu'à travers les

dangers ¹; et les Lacédémoniens, en général, ne s'y exposent que le moins possible.

CVIII. LES MÉLIENS. « Néanmoins nous pensons que pour nous ils s'y exposeront plus volontiers, et croiront leurs sacrifices plus sûrement placés qu'avec d'autres; car notre proximité du Péloponnèse nous met plus à portée d'agir, et la communauté d'origine garantit mieux la fidélité de nos sentiments.

CIX. LES ATHÉNIENS. « La raison déterminante pour ceux dont on réclame le concours à la guerre n'est pas la reconnaissance de l'obligé, mais bien la supériorité de ses forces réelles. C'est là une considération dont les Lacédémoniens tiennent compte, et plus encore que d'autres : défiants de leurs propres forces, ils n'attaquent leurs voisins qu'assistés de nombreux alliés; il n'est donc guère vraisemblable qu'ils passent dans une île quand nous avons l'empire de la mer.

CX. LES MÉLIENS. « Mais ils pourront en envoyer d'autres : la mer de Crète est vaste, et il est plus difficile aux maîtres des mers d'y atteindre ceux qui veulent se soustraire à leurs recherches, qu'à ceux-ci de leur échapper. D'ailleurs, s'ils échouaient à cet égard, ils se tourneraient au besoin contre votre territoire et contre ceux de vos alliés que n'a pas attaqués Brasidas. Dès lors ce ne sera plus pour une terre étrangère, ce sera pour vos propres alliés, pour votre propre territoire que vous aurez à supporter le poids de la guerre.

CXI. LES ATHÉNIENS. « A cet égard vous n'ignorez pas, et vous pourrez apprendre par votre propre expé-

¹ C'est-à-dire que les hommes gouvernés exclusivement par des principes égoïstes cherchent avant tout leur sécurité, et que pour rester juste, il y a au contraire des dangers à courir.

rience, que jamais les Athéniens n'ont abandonné un seul siège par crainte de qui que ce fût. Mais nous étions convenus d'aviser aux moyens de vous sauver ; et nous nous apercevons que, dans le cours d'un si long entretien, vous n'avez pas dit un mot sur lequel on puisse fonder quelque espoir de salut. Le plus sûr de vos ressources n'est qu'en espérance et dans l'avenir ; vos forces réelles sont peu de chose pour triompher de celles qui sont là présentes et prêtes à attaquer. Vous faites preuve d'un grand aveuglement si, pendant qu'il en est temps encore, vous ne prenez pas, quand nous serons retirés, une résolution plus sage. N'écoutez donc pas ce faux point d'honneur qui perd si souvent les hommes, en les jetant au milieu de périls manifestes d'où ils ne peuvent sortir que par la honte. Car bien souvent, tout en voyant clairement où l'on marche, on se laisse entraîner par la force irrésistible de ce qu'on appelle l'honneur. On est subjugué par un mot ; et, de fait, on se jette volontairement dans d'irréparables maux ; et la honte qu'on en recueille est d'autant plus grande, qu'elle est l'œuvre de la folie, et non de la fortune. C'est là ce dont vous vous garderez si vous êtes sages : vous ne verrez aucun déshonneur à céder à une grande puissance, modérée dans ses prétentions, qui vous offre son alliance avec jouissance de votre territoire, à la condition d'un tribut ; quand vous avez le choix entre la guerre et votre sûreté, vous ne serez pas jaloux de prendre le plus mauvais parti. Car ne pas céder à ses égaux, être prudent avec les forts, modéré avec les faibles, c'est mettre de son côté les chances les plus favorables. Réfléchissez donc encore quand nous nous serons retirés ; songez plus d'une fois que

vous délibérez sur votre patrie, que vous n'avez qu'elle seule, et qu'une seule délibération, favorable ou funeste, va en décider. »

CXII. Les Athéniens quittèrent alors la conférence. Les Méliens, restés seuls, prirent une décision conforme au langage qu'ils avaient tenu, et firent cette réponse : « Athéniens, rien n'est changé à notre première résolution : nous ne nous laisserons pas ravir en un moment la liberté d'une ville que nous habitons déjà depuis sept cents ans; mais, confiants dans les dieux et dans les hommes, dans la fortune qui nous a conservés libres jusqu'à ce jour, et dans le secours des Lacédémoniens, nous essaierons de nous sauver. Nous vous demandons d'être vos amis et de garder la neutralité; nous vous invitons à sortir de notre territoire moyennant un traité qui concilie les intérêts des uns et des autres. »

CXIII. Telle fut la réponse des Méliens. Les Athéniens rompirent la conférence en disant : « Vous êtes les seuls, ce semble, à en croire ces résolutions, qui jugiez l'avenir plus clair que ce qui est sous vos yeux, et qui considérez comme déjà réalisé, parce que vous le voulez ainsi, ce qui n'apparaît pas encore. Vous avez tout risqué, tout confié aux Lacédémoniens, à la fortune et à l'espérance, et vous allez tout perdre. »

CXIV. Les ambassadeurs athéniens retournèrent au camp; et les généraux, voyant que les Méliens ne voulaient rien entendre, se disposèrent aussitôt à commencer les hostilités. Ils distribuèrent les travaux entre les différentes villes et entourèrent Mélos d'une circonvallation. Puis ils laissèrent des troupes prises parmi les Athéniens et les alliés, pour bloquer la place

par terre et par mer, et s'en retournèrent avec la plus grande partie de l'armée. Ceux qui restèrent tinrent la place investie.

CXV. Vers le même temps, les Argiens envahirent le territoire de Phlionte ; mais, surpris dans une embuscade par les Phliasiens et leurs propres bannis, ils perdirent environ quatre-vingts des leurs. Les Athéniens de Pylos firent sur les Lacédémoniens un butin considérable ; les Lacédémoniens, de leur côté, répondirent à cette attaque par des hostilités, sans pourtant considérer le traité comme rompu, et proclamèrent qu'il était loisible à tout Lacédémonien de piller les Athéniens. Les Corinthiens prirent aussi les armes contre les Athéniens, pour quelques différends particuliers : le reste du Péloponnèse se tint en repos. Les Méliens attaquèrent la nuit et emportèrent la partie de l'enceinte athénienne du côté du marché¹ ; ils tuèrent quelques hommes, emportèrent le plus qu'ils purent de vivres et d'objets de première nécessité, et rentrèrent dans la place où ils se tinrent en repos. Les Athéniens firent dès lors meilleure garde, et l'été finit.

CXVI. L'hiver suivant, les Lacédémoniens se disposèrent à envahir le territoire d'Argos ; mais les sacrifices faits sur les frontières avant l'entrée en campagne n'ayant pas été favorables, ils se retirèrent. Les Argiens, aussitôt qu'ils connurent ces projets hostiles, avaient arrêté quelques-uns des leurs comme suspects ; d'autres prirent la fuite.

Vers la même époque, les Méliens enlevèrent une

¹ Ces mots s'appliquent mieux au camp qu'à la ville elle-même ; il y avait dans chaque camp un marché, et les Méliens devaient attaquer de ce côté pour se procurer des vivres.

autre partie de l'enceinte où les Athéniens n'avaient que peu de gardes. Mais, après cette surprise, une nouvelle armée arriva d'Athènes, sous le commandement de Philocratès, fils de Déméas, et le siège fut alors poussé vigoureusement. Une trahison eut lieu à l'intérieur et les habitants s'en remirent à la discrétion des Athéniens. Ceux-ci tuèrent tous les hommes en état de porter les armes qui leur tombèrent entre les mains, et réduisirent en esclavage les enfants et les femmes. Plus tard, ils s'établirent eux-mêmes dans la ville et y envoyèrent une colonie de cinq cents hommes.

LIVRE SIXIÈME

I. Le même hiver, les Athéniens résolurent de descendre de nouveau en Sicile, avec des armements plus considérables que ceux de Lachès et d'Eurymédon, et de la soumettre, s'il était possible. La plupart d'entre eux ignoraient la grandeur de l'île, le nombre de ses habitants, Grecs et Barbares ; ils ne soupçonnaient pas que la guerre qu'ils allaient entreprendre ne le cédait que de bien peu en importance à celle du Péloponnèse. En effet, le périple de la Sicile n'est guère de moins de huit jours pour un vaisseau de transport ; et cette île si vaste n'est séparée du continent que par un bras de mer de vingt stades ¹.

II. La Sicile fut anciennement habitée ; voici l'énumération de tous les peuples qui l'occupèrent : Les premiers habitants furent, dit-on, les Cyclopes et les Lestrigons établis dans une partie de l'île. Je ne saurais dire ni leur origine, ni d'où ils vinrent, ni où ils se retirèrent ; il faut se contenter de ce qu'en ont raconté les poètes et de ce que chacun en sait. Après eux, les

¹ Environ 3,700 mètres. La plus petite distance est un peu moindre que ne le dit Thucydide.

Sicanes paraissent y avoir les premiers formé des établissements. Ils leur seraient même antérieurs, à les en croire, puisqu'ils se prétendent autochthones ; mais la vérité est que ce sont des Ibères ¹, chassés par les Ligyens des bords du fleuve Sicanos ², en Ibérie. L'île, nommée jusque-là Trinacrie, fut alors appelée, de leur nom, Sicanie. Ils occupent encore aujourd'hui la partie occidentale de la Sicile.

Après la prise d'Ilion, quelques Troyens échappés aux Grecs abordèrent en Sicile, s'établirent sur les confins des Sicanes et prirent en commun le nom d'Élymes ; leurs villes sont Éryx et Égeste. A côté d'eux s'établirent aussi, au retour de Troie, quelques Phocéens qui, jetés d'abord par la tempête en Libye, passèrent de là en Sicile. Les Sicèles passèrent d'Italie, où ils habitaient, en Sicile, pour fuir les Opiques. On dit, et il est vraisemblable qu'ils firent la traversée sur des radeaux, en profitant du moment où le vent souffle de terre ; peut-être aussi y abordèrent-ils de quelque autre façon. Aujourd'hui encore il se trouve des Sicèles en Italie, et cette contrée même fut ainsi appelée d'un certain Italos, roi des Sicèles. Arrivés en Sicile avec des forces considérables, ils vainquirent dans un combat les Sicanes, les refoulèrent vers le sud et l'ouest de l'île et substituèrent au nom de Sicanie celui de Sicélie. A partir de cette invasion jusqu'à l'arrivée des Grecs en Sicile, ils restèrent maîtres de la plus riche partie du pays, l'espace d'environ trois cents ans. En-

¹ Ce témoignage est confirmé par celui de Philistus, cité par Diodore, et d'Éphorus.

² En l'absence de tout témoignage positif, la position de ce fleuve ne peut être exactement déterminée.

core aujourd'hui ils possèdent le centre et le nord de l'île. Des Phéniciens formèrent aussi des établissements tout autour de la Sicile ; ils occupèrent des promontoires et des îlots situés près du rivage, en vue du commerce avec les Sicèles. Mais quand les Grecs vinrent à leur tour y aborder en grand nombre, ils abandonnèrent la plupart de ces établissements, et se concentrèrent à Motye, à Soloïs et à Panorme, dans le voisinage des Élymes, sur l'alliance desquels ils comptaient ; un autre motif était que cette partie de la Sicile n'est séparée de Carthage que par une fort courte traversée.

Tels sont les peuples barbares qui habitèrent la Sicile et les établissements qu'ils y formèrent.

III. Parmi les Grecs, les Chalcidiens, les premiers, passèrent d'Eubée en Sicile, et fondèrent, sous la conduite de Thouclès, la ville de Naxos ¹, ainsi que l'autel d'Apollon Archégétès, qui est maintenant hors de la ville ² : c'est sur cet autel que les théores, envoyés hors de la Sicile, font leur premier sacrifice. L'année suivante, Archias, l'un des Héraclides, parti de Corinthe, fonda Syracuse. Il chassa d'abord les Sicèles de l'île ³ où est aujourd'hui la ville intérieure, maintenant reliée à la terre ferme ; par la suite des temps une muraille y réunit la ville extérieure, qui devint elle-même très-populeuse. Thouclès et les Chalcidiens, partis de Naxos cinq ans après la fondation de Syracuse,

¹ Naxos était située à peu de distance de la colline où fut bâtie plus tard Tauroménium (Taormina).

² Appien, contemporain des Antonins, parle de cette statue (*Guerre civile*, liv. v) comme existant encore de son temps.

³ L'île Ortygie.

combattirent les Sicèles, les chassèrent, et fondèrent Léontium, puis Catane. Les Catanéens choisirent eux-mêmes ¹ Évarchos pour fondateur de leur colonie.

IV. Vers le même temps encore, Lamis arriva en Sicile à la tête d'une colonie de Mégariens et fonda, sur le fleuve Pantacyas, un établissement du nom de Trotilos ; mais il l'abandonna ensuite, se mêla quelque temps à la colonie de Léontium et, chassé par les Chalcidiens, alla fonder Thapsos. Après sa mort, ses compagnons, chassés de Thapsos, allèrent, sous la conduite d'un roi sicèle nommé Hyblon, qui leur livra son pays, fonder Mégarée ², surnommée Hybléenne. Après une occupation de deux cent quarante-cinq ans, ils furent chassés de la ville et du pays par Gélon, tyran de Syracuse ; mais, antérieurement à cette expulsion et cent ans après leur établissement, ils avaient envoyé Pamillos fonder Sélinonte. Pamillos vint de Mégare ³, leur métropole, pour présider à la colonisation.

Antiphémos de Rhodes et Entimos de Crète amenèrent une colonie et fondèrent en commun Géla, quarante-cinq ans après la fondation de Syracuse. Cette ville prit son nom du fleuve Géla ; mais l'emplacement où est maintenant la citadelle, c'est-à-dire la ville primitive, s'appelle Lindii. Les institutions furent celles des Doriens ⁴. Environ cent huit ans après leur établissement en Sicile, ceux de Géla fondèrent Agri-

¹ Ordinairement c'était la mère-patrie qui désignait le chef de la colonie.

² A peu de distance au nord de Syracuse.

³ Il s'agit ici de Mégare en Grèce.

⁴ Le gouvernement aristocratique, tempéré par quelques institutions démocratiques.

gente ¹, à laquelle le fleuve Acragas donna son nom. Ils choisirent pour fondateurs Aristonoüs et Pystilos, et lui donnèrent les institutions de Géla.

Zancle fut originellement fondée par des pirates venus de Cyme, ville chalcidique de l'Opicie ². Plus tard, une foule de nouveaux habitants arrivèrent de Chalcis et du reste de l'Eubée, et se partagèrent le pays qu'ils colonisèrent, sous la conduite de Périérés et de Cratéménès, l'un de Cyme, l'autre de Chalcis. C'étaient les Sicèles qui avaient d'abord donné à la ville le nom de Zancle, parce que l'emplacement a la figure d'une faux et qu'ils appellent la faux *Zanclon*. Eux-mêmes furent expulsés ensuite par les Samiens et d'autres Ioniens qui, fuyant devant les Mèdes, vinrent aborder en Sicile. Les Samiens furent chassés à leur tour, peu de temps après, par Anaxilas, tyran de Rhéges, qui établit dans la ville une population mêlée, et l'appela Messène, du nom de son ancienne patrie.

V. Himère, colonie de Zancle, fut fondée par Euclides, Simos et Sacon. Elle fut peuplée surtout de Chalcidiens, auxquels se joignirent des Syracusains nommés Milétides, vaincus et expulsés à la suite d'une sédition. La langue dominante était un mélange de chalcidien et de dorien; les institutions se rapprochaient davantage de celles des Chalcidiens.

Acré et Casméné furent fondées par les Syracusains: Acré, soixante-dix ans après Syracuse; Casméné, environ vingt ans après Acré.

¹ Les Sicanes avaient déjà sur ce point une ville nommée Camicos, dont parle Hérodote, et qui paraît s'être confondue avec Agrigente.

² L'Opicie s'étendait sur les côtes de la mer Tyrrhénienne, au midi du Tibre, jusqu'à l'OEnotrie.



Camarina fut d'abord une colonie syracusaine, fondée par Dascon et Ménécolos, environ cent trente-cinq ans après la fondation de Syracuse ¹. Mais les Camari-néens s'étant révoltés contre les-Syracusains, ceux-ci les chassèrent, et donnèrent plus tard le territoire de Camarina à Hippocrate, tyran de Géla, comme rançon de prisonniers syracusains. Hippocrate établit une colonie à Camarina et en devint ainsi lui-même le fondateur. Plus tard, les nouveaux habitants furent à leur tour chassés par Gélon, qui la colonisa pour la troisième fois.

VI. Tel est le dénombrement des peuples grecs et barbares établis en Sicile ; et c'est contre une île de cette importance que les Athéniens brûlaient de marcher ! Leur véritable but était de soumettre l'île entière à leur domination ; mais en même temps ils se couvraient d'un prétexte spécieux, celui de secourir les peuples de même race qu'eux et les alliés qu'ils s'étaient faits en Sicile. Ils furent surtout déterminés par les pressantes sollicitations des députés d'Égeste, venus à Athènes pour réclamer leur appui. Limitrophes de Sélinonte, les Égestains étaient en guerre avec elle pour des questions de mariage ² et pour un territoire contesté ; ceux de Sélinonte, aidés par les Syracusains qu'ils avaient engagés dans leur alliance, serraient de près Égeste par terre et par mer. Dans cette extrémité, les Égestains rappelaient aux Athéniens le souvenir de l'alliance contractée sous Lachès, lors de la première guerre de Léontium, et les priaient d'envoyer des vaisseaux à leur secours ; parmi les nombreux

¹ La fondation de Syracuse remonte à l'an 735 avant notre ère.

² DIODORE, XII, 82, n'indique que le second motif.

motifs qu'ils faisaient valoir, ils alléguaient surtout que, si les Syracusains, après avoir impunément chassé les Léontins et écrasé les autres alliés qui pouvaient rester à Athènes¹, réunissaient entre leurs mains toutes les forces de la Sicile, il était à craindre qu'étant de race doriennne, ils ne vinssent un jour, en vertu de la communauté d'origine, porter secours aux Doriens, et qu'unis aux Péloponnésiens dont ils étaient une colonie, ils ne détruisissent avec eux la puissance d'Athènes ; qu'il était prudent dès lors aux Athéniens de s'opposer aux Syracusains avec les alliés qui leur restaient, surtout quand les Égestains offraient une subvention suffisante pour les frais de la guerre. Les Athéniens, à force d'entendre, dans leurs assemblées, répéter ces discours par les Égestains et les orateurs qui plaidaient dans le même sens, décrétèrent d'abord l'envoi à Égeste d'ambassadeurs chargés de vérifier, d'une part, si les ressources dont ils parlaient se trouvaient en effet dans le trésor public et dans les temples, de l'autre où en était la guerre avec les Sélinontins. Les ambassadeurs athéniens partirent donc pour la Sicile.

VII. Le même hiver, les Lacédémoniens et leurs alliés, à l'exception des Corinthiens, firent une expédition contre l'Argie, ravagèrent une petite partie du pays et emportèrent du blé sur des chariots qu'ils avaient amenés. Ils établirent à Ornées les exilés d'Argos, à qui ils laissèrent quelque peu de troupes prises dans le reste de l'armée; puis ils conclurent un traité aux termes duquel les Ornéates et les Argiens devaient, pendant quelque temps, respecter mutuelle-

¹ Les villes chalcidiennes de Sicile.

ment leur territoire, et ils ramenèrent chez eux leur armée. Mais, les Athéniens étant arrivés peu après avec trente vaisseaux et six cents hoplites, les Argiens sortirent en masse avec eux et assiégèrent Ornées pendant un jour. La nuit suivante, pendant qu'ils bivouaquaient à distance, les Ornéates s'échappèrent. Dès que les Argiens s'en aperçurent le lendemain, ils rasèrent Ornées et se retirèrent. Les Athéniens, de leur côté, retournèrent ensuite chez eux sur leurs vaisseaux.

Les Athéniens transportèrent aussi par mer à Méthone, sur les confins de la Macédoine, des cavaliers d'Athènes ainsi que des bannis de Macédoine qu'ils avaient accueillis, et ils ravagèrent les États de Perdiccas. Les Lacédémoniens envoyèrent chez les Chalcidiens de l'Épithrace, qui avaient une trêve de dix jours avec les Athéniens, pour les engager à unir leurs armes à celles de Perdiccas ; mais ils s'y refusèrent. L'hiver finit, et, avec lui, la seizième année de cette guerre dont Thucydide a écrit l'histoire.

VIII. L'été suivant, dès le commencement du printemps ¹, les ambassadeurs athéniens revinrent de Sicile, et avec eux ceux d'Égeste. Ils apportaient soixante talents d'argent non monnayé ², pour un mois de solde de soixante vaisseaux dont ils devaient demander l'envoi. Les Athéniens, réunis en assemblée, écoutèrent les récits séduisants et mensongers des ambassadeurs d'Égeste et des leurs ; entre autres choses, qu'il y avait de grandes richesses toutes prêtes dans les temples et dans le trésor public. Ils décrétèrent l'envoi en Sicile

¹ Première année de la quatre-vingt-onzième olympiade, 415 avant notre ère.

² A raison d'un drachme par homme et par jour.

de soixante vaisseaux avec des généraux munis de pleins pouvoirs : Alcibiade, fils de Clinias : Nicias, fils de Nicératos; et Lamachos, fils de Xénophanes. Ils devaient secourir Égeste contre les Sélinontins, rétablir les Léontins, si la guerre leur en laissait le moyen, et tout disposer en Sicile de la manière qui leur semblerait la plus avantageuse aux Athéniens. Cinq jours après, une nouvelle assemblée eut lieu pour aviser aux moyens d'équiper les vaisseaux le plus promptement possible, et voter aux généraux ce dont ils pourraient avoir besoin pour prendre la mer. Alors Nicias s'avança : élu au commandement malgré lui, il était persuadé qu'on avait pris une résolution funeste, et que sous un prétexte spécieux, mais futile, on voulait entreprendre une tâche immense, la conquête de toute la Sicile. Résolu à combattre ces dispositions, il s'exprima ainsi :

IX. « Cette assemblée est convoquée pour délibérer sur les préparatifs de l'expédition de Sicile, maintenant résolue; néanmoins il me semble, à moi, que nous devrions encore revenir sur le fond même de la question et examiner si l'envoi d'une flotte est ce qu'il y a de mieux; si nous n'aurions pas tort, après une délibération aussi précipitée sur des objets de cette importance, de nous laisser entraîner par des étrangers à une guerre qui ne nous touche point. Et pourtant cette expédition est pour moi une source d'honneur; je crains moins que d'autres pour ma propre vie, — ce qui ne veut pas dire que je regarde comme un moins bon citoyen celui qui a quelque souci de sa personne et de sa fortune; car celui-là surtout voudra, dans son intérêt même, la prospérité de la république. — Mais

n'ayant jamais jusqu'ici parlé contre ma pensée en vue des honneurs, je ne commencerai pas maintenant, et je dirai ce que je crois le meilleur. Avec votre caractère ce serait parler sans fruit que de vous engager à conserver ce que vous possédez et à ne pas risquer ce que vous avez sous la main pour des avantages incertains et à venir ; aussi me contenterai-je de vous montrer que votre précipitation est intempestive et qu'il n'est pas aisé d'atteindre le but que vous poursuivez.

X. « En effet, je le déclare, vous embarquer pour la Sicile quand vous laissez ici de nombreux ennemis, c'est vouloir ici même vous en attirer de nouveaux. Vous croyez sans doute que les traités conclus par vous¹ ont quelque solidité : tant que vous resterez tranquilles, vous aurez la paix, de nom du moins (car on a si bien fait et ici et chez nos adversaires que ce n'est plus autre chose) ; mais si vos armées éprouvent quelque notable échec, aussitôt vos ennemis s'empres-
seront de vous attaquer : d'abord parce qu'ils n'ont fait la paix que par nécessité, dans des circonstances critiques et à des conditions moins honorables pour eux que pour nous ; ensuite parce que nous avons, dans ce traité même, bien des points contestés. Il est même des peuples qui n'ont pas encore accepté la trêve, et ce ne sont pas les plus faibles : les uns nous font ouvertement la guerre², les autres ne sont retenus que par l'inaction des Lacédémoniens et par une simple trêve de dix jours avec nous. Qui sait si, profitant de cette division de nos forces que nous avons en ce moment

¹ Les traités avec les Lacédémoniens.

² Les Corinthiens.

tant de hâte d'opérer, ils ne nous attaqueront pas tous ensemble, d'accord avec les Siciliens, dont naguère ils auraient mis l'alliance à si haut prix ? Voilà ce qu'on doit considérer, au lieu d'aller, quand la république est encore loin du port, chercher d'autres périls, ambitionner d'autres conquêtes, avant d'avoir affermi ce que nous possédons ; les Chalcidiens de l'Épithrace, révoltés contre nous depuis tant d'années, ne sont pas encore rentrés sous notre dépendance ; sur plusieurs points du continent, nous n'obtenons qu'une obéissance douteuse ; et nous, qui mettons tant d'ardeur à secourir les Égestains nos alliés, à venger leur offense, nous tardons encore à venger une offense personnelle sur des sujets depuis longtemps révoltés !

XI. « Et pourtant, ces peuples une fois soumis, nous pourrions maintenir sur eux notre autorité ; tandis qu'en Sicile, même vainqueurs, la distance et le nombre des ennemis ne nous permettraient que bien difficilement d'établir notre domination. Or il est insensé de marcher contre un peuple dont la défaite n'assure pas la soumission, et avec lequel un échec ne vous laisse plus dans la même situation qu'auparavant ¹. Les Siciliens, bien peu redoutables, ce me semble, dans l'état actuel, le seront bien moins encore sous la domination des Syracusains, dont les Égestains nous font un épouvantail : maintenant, en effet, chacun d'eux pourrait, à la rigueur, venir nous attaquer, pour complaire aux Lacédémoniens ; mais dans la seconde éventualité, il n'est pas vraisemblable qu'un empire

¹ C'est-à-dire qu'un échec diminue la considération des Athéniens et les ressources dont ils peuvent actuellement disposer contre les Lacédémoniens.

attaque un autre empire. Car lorsque, unis aux Péloponnésiens, ils auraient détruit notre domination, la leur pourrait l'être également par les Péloponnésiens. Si nous voulons nous rendre redoutables aux Grecs de Sicile, le mieux est de ne pas aller chez eux; nous pouvons encore arriver au même but, mais à un degré moindre, en leur montrant notre puissance et en nous retirant après une courte apparition. Si au contraire nous éprouvions le moindre échec, ils nous mépriseraient, et ne tarderaient pas à s'unir aux Grecs d'ici pour nous attaquer : car on admire, nous le savons tous, ce qui est très-éloigné, ce dont la renommée n'a pas encore été soumise à l'épreuve¹. C'est précisément ce qui vous arrive maintenant, Athéniens, à l'égard des Lacédémoniens et de leurs alliés : pour les avoir vaincus, bien au delà de votre attente si on compare le résultat à vos premières craintes, vous en êtes venus à les dédaigner, et déjà vous portez vos vues jusque sur la Sicile. Ce n'est pas de la mauvaise fortune de ses adversaires qu'on doit s'enorgueillir : c'est quand la pensée même est subjuguée chez eux qu'on peut prendre confiance ; soyons persuadés, au contraire, que les Lacédémoniens, au milieu de leur humiliation, ne songent maintenant encore qu'à une seule chose, aux moyens de nous renverser et d'effacer leur propre honte; d'autant mieux que ce qui les préoccupe par-dessus tout et sans relâche, c'est l'application à se faire une réputation de bravoure. Aussi n'est-ce pas des Égestains, d'un peu-

¹ Il faut ajouter pour compléter le sens : Mais on dédaigne ce qu'on connaît, ce qu'on a soumis à l'épreuve. C'est sur cette pensée sous-entendue que tombe la phrase suivante.

ple barbare de Sicile, qu'il s'agit pour nous, si nous sommes sages, mais bien des moyens de nous mettre sûrement en garde contre les menées oligarchiques de notre rivale.

XII. « Rappelons-nous que nous nous relevons à peine, et depuis bien peu de temps, d'une terrible maladie et des maux de la guerre ; que nos ressources et notre population ne font que commencer à renaître ; qu'il est juste de les employer ici à nos propres besoins au lieu de les consacrer à ces exilés qui mendient nos secours, qui ont intérêt à faire de spécieux mensonges, et qui, s'ils réussissent, au risque d'autrui, sans fournir eux-mêmes autre chose que des paroles, n'auront point une reconnaissance égale au service ; tandis que, s'ils échouent, ils entraîneront leurs amis dans leur ruine.

Que si quelqu'un ¹, tout glorieux du commandement auquel il a été élu, vous engage à mettre à la voile ; si, n'ayant en vue que lui seul, trop jeune d'ailleurs pour commander, il n'aspire qu'à se faire admirer par le luxe de ses chevaux et à exploiter sa charge au profit de son faste ; ne lui permettez pas de chercher un éclat tout personnel au péril de la république : songez que de tels hommes compromettent les affaires publiques et se ruinent eux-mêmes ; songez que l'entreprise est grande et qu'elle n'est pas de celles dont on peut abandonner à un jeune homme et la décision et l'exécution précipitée.

XIII. « Quand je vois ceux qui siègent ici en ce moment ² comme tenants et avocats de cet homme, je

¹ Alcibiade.

² Les jeunes gens, partisans d'Alcibiade, chargés par lui de soutenir ses propositions.

crains : j'adjure à mon tour les hommes d'un âge plus mûr, s'il en est quelqu'un qui siège à côté des gens de cette faction, de ne point céder, par une fausse honte, à la crainte de paraître lâches s'ils ne votent pas pour la guerre. Je les supplie de ne pas se laisser aller à cette folle passion pour des objets absents qui pourrait, eux aussi, les entraîner. Ils savent qu'on gagne peu par la convoitise et beaucoup par la prévoyance. Qu'ils protestent donc par leurs votes, dans l'intérêt de la patrie qui se précipite vers le plus grand péril qu'elle ait jamais couru ; qu'ils décrètent que les Siciens garderont, vis-à-vis de nous et sans contestation, leurs limites actuelles : le golfe d'Ionie pour la navigation le long des côtes, et celui de Sicile pour la navigation en haute mer. Disons aux Égestains en particulier que, puisqu'ils ont, sans les Athéniens, commencé la guerre contre Sélinonte, c'est à eux aussi à la terminer par eux-mêmes : en un mot ne nous faisons plus désormais, selon notre usage, des alliés auxquels il nous faille porter secours quand ils sont malheureux, sans pouvoir en tirer nous-mêmes aucun profit dans le besoin.

XIV. « Et toi, prytane ¹, si tu crois qu'il t'appartienne de veiller sur la république, si tu veux être bon citoyen, mets cette proposition en délibération et appelle les Athéniens à voter de nouveau ; songe, si tu crains de revenir sur un vote acquis, que, quand on a pour soi un si grand nombre de témoins, on ne saurait être accusé de violer les lois ² ; que la république,

¹ Président de l'assemblée, nommé aussi épistate.

² Il était contraire aux usages de revenir sur une décision acquise ; cependant nous en trouvons un autre exemple dans Thucy-

compromise par une résolution funeste, trouvera en toi son médecin ; enfin que si on remplit les devoirs d'un magistrat, en faisant tout le bien possible à sa patrie, on le remplit aussi en ne permettant pas volontairement qu'il lui arrive aucun mal. »

XV. Ainsi parla Nicias. La plupart des orateurs, s'avancant au milieu de l'assemblée, insistaient pour la guerre et le maintien du décret ; quelques-uns cependant étaient d'un avis opposé. Celui qui plaidait avec le plus de chaleur en faveur de l'expédition était Alcibiade, fils de Clinias : il voulait contredire Nicias, dont il ne partageait pas du reste les opinions politiques ; il avait d'ailleurs été désigné par lui d'une manière offensante ; mais avant tout il ambitionnait un commandement qui lui permit de s'emparer de la Sicile et de Carthage, objets de ses espérances, et de recueillir personnellement, en cas de succès, richesses et renommée. En grand crédit auprès de ses concitoyens, il avait des goûts de luxe au-dessus de sa fortune : passion des chevaux, autres goûts de dépense ; et ce ne fut pas là ce qui contribua le moins, par la suite, à la ruine d'Athènes : car bien des gens, effrayés du débordement inouï de son faste personnel et de la hauteur ambitieuse de ses conceptions dans toutes les affaires auxquelles il avait part, crurent qu'il aspirait à la tyrannie et devinrent ses ennemis. Homme public, il avait imprimé une grande force à l'organisation militaire ; mais, comme homme privé, chacun était cho-

dide, à propos de la condamnation des Mityléniens. — Le sens de la phrase est qu'en présence de témoins si nombreux, qui sauront tous comment on est revenu sur le vote, et qui sanctionneront cette infraction à la loi, la responsabilité du prytane ne saurait être engagée.

qué de sa conduite ; on confia à d'autres les affaires, et en peu de temps on perdit l'État.

. Dans cette circonstance, il s'avança au milieu de l'assemblée et harangua ainsi les Athéniens :

XVI. « Mieux que d'autres, j'ai des titres au commandement, Athéniens ! — Il faut bien que je commence par là, puisque Nicias m'a mis en cause, — et je crois d'ailleurs en être digne. Car ce à quoi je dois mon illustration est tout à la fois glorieux pour mes ancêtres et pour moi, utile à la patrie. Les Grecs, à la vue de la magnificence que j'ai déployée aux jeux Olympiques, se sont exagéré la puissance de notre ville qu'ils aimaient auparavant à se figurer écrasée par la guerre. J'ai fait descendre sept chars dans la carrière, ce que n'avait jamais fait encore aucun particulier ; vainqueur, j'ai obtenu en outre le second et le quatrième rang ; j'ai déployé dans tout le reste une magnificence digne de ma victoire ; et, si ces dépenses sont commandées par l'usage, elles n'en sont pas moins, par la manière dont elles sont faites, un indice de puissance. Quant à l'éclat dont je brille au dedans de la république, soit dans les fonctions de chorège ¹, soit dans d'autres occasions, il excite tout naturellement, il est vrai, l'envie des citoyens, mais il est aussi aux yeux des étrangers un indice de puissance. Ce n'est point là d'ailleurs une folie inutile, lorsque par des dépenses toutes personnelles on sert tout à la fois et soi-même et l'État. Il n'y a pas non plus injustice, lorsqu'on a de soi une haute opinion, à ne pas rester

¹ Les choréges fournissaient les chœurs pour les jeux scéniques et les grandes cérémonies religieuses. C'était à qui se distinguerait le plus par le nombre des personnages et l'éclat des costumes.

l'égal des autres, puisque le malheureux ne trouve personne qui veuille s'égaliser à lui par le partage de sa mauvaise fortune. De même qu'on tient à l'écart l'infortuné, on doit par le même motif supporter les dédains de l'homme plus heureux que soi ; ou bien qu'on accorde à autrui l'égalité, si on veut la réclamer pour soi-même.

« Je sais que de tels hommes, que tous ceux qui à quelque égard ont brillé d'un éclat supérieur, sont, pendant leur vie, vus avec chagrin par leurs égaux d'abord, et ensuite par tous ceux avec qui ils vivent : mais plus tard, on voit des hommes se réclamer du nom qu'ils ont laissé, sous prétexte d'une parenté souvent imaginaire ; leur patrie aussi les revendique avec orgueil ; elle ne veut ni qu'ils lui soient étrangers, ni qu'ils aient commis de fautes ; ils sont siens, et elle ne voit que leurs grandes actions. C'est à cette gloire que j'aspire ; c'est par là que je me suis rendu illustre comme particulier ; comme homme public, voyez si je le cède à personne pour l'administration des affaires : c'est moi qui ai réuni les peuples les plus puissants du Péloponnèse, sans beaucoup de dangers ni de dépense pour vous, et qui ai amené les Lacédémoniens à tout risquer en un seul jour à Mantinée ; si bien que, même après leur victoire, ils ne sont pas encore aujourd'hui complètement rassurés.

XVII. « Et tout cela est l'œuvre de ma jeunesse, de cette folie qui paraît si incroyable : par elle j'ai pénétré au sein de cette puissance péloponnésienne, j'ai si bien fait par la séduction de mes discours, par l'indignation que j'ai excitée et la confiance qui en a été la suite, qu'elle a cessé aujourd'hui d'être redou-

table. Pendant que cette folie de jeunesse est encore chez moi dans sa fleur, pendant que la fortune semble favoriser Nicias, mettez à profit les avantages que nous vous offrons l'un et l'autre ; ne renoncez pas à l'expédition de Sicile, par la pensée qu'elle est dirigée contre une puissance redoutable ; car si la population des villes est nombreuse, elle est mélangée ; les changements de gouvernement et l'adjonction de nouveaux citoyens y rencontrent peu de difficultés. Aussi, comme personne n'y croit avoir de patrie à soutenir, on n'a pas d'armes pour défendre sa vie, et le pays même n'est pas dans un état régulier de défense. Chacun, n'ayant en vue que de s'enrichir aux dépens de l'État, met tout en œuvre, et la persuasion et la sédition, décidé d'avance, s'il ne réussit pas, à s'expatrier. Aussi n'est-il pas vraisemblable que dans une pareille multitude il puisse y avoir aucun accord de volontés pour suivre un avis, aucune entente dans l'exécution. Chacun individuellement s'empressera de se ranger à l'opinion qui pourra le flatter, surtout s'ils sont en état de sédition, comme on nous l'assure. D'ailleurs leurs hoplites ne sont pas aussi nombreux qu'ils ont la prétention de le faire croire. Il en est de la Sicile comme du reste de la Grèce qui, pour le nombre des soldats, s'est montrée, à l'épreuve, bien au-dessous des prétentions de chaque peuple. Après nous avoir grossièrement trompés nous-mêmes sur ses forces, c'est à peine si dans la guerre actuelle elle s'est trouvée avoir des armements suffisants. Tel est, d'après ce que j'entends dire, et plus favorable encore pour nous l'état de la Sicile : car nous trouverons un grand nombre de Barbares qui, en haine des Syracusains,

s'uniront à nous pour les attaquer. D'un autre côté, vos affaires ici ne seront pas un obstacle, si vous prenez de sages mesures. Nos pères avaient ces mêmes ennemis qu'on dit que nous laissons derrière nous en nous embarquant ; ils avaient de plus le Mède sur les bras, quand ils ont conquis l'empire, sans autre élément de succès que la supériorité de leur marine. Aujourd'hui moins que jamais les Péloponnésiens ne peuvent espérer aucun avantage sur nous : à supposer même qu'ils reprennent tout à fait confiance, ils seront en mesure sans doute d'envahir notre territoire (ils le pourraient même si nous ne faisons pas l'expédition) ; mais leur marine ne saurait nous inquiéter, puisqu'il nous reste une flotte en état de se mesurer contre la leur.

XVIII. « Quel motif plausible pourrions-nous donc donner de nos hésitations, et sous quel prétexte refuserions-nous de secourir nos alliés de Sicile, nous qui sommes tenus par des serments mutuels à les défendre, sans pouvoir objecter qu'ils ne nous ont point aidés de leur côté ? car, en nous les attachant, notre but n'était pas d'obtenir par réciprocité leurs secours chez nous ; nous voulions qu'en inquiétant chez eux nos ennemis, ils ne leur permissent pas de venir ici. D'ailleurs, comment ayons-nous obtenu l'empire, nous et tous ceux qui l'ont exercé ? C'est en nous empressant toujours de secourir ceux qui nous invoquaient, Grecs ou Barbares : rester en repos, ou chicaner sur ceux qu'il faut secourir, c'est non-seulement se condamner à ajouter peu de chose à notre domination, mais la rendre elle-même beaucoup plus précaire. Car, contre une puissance supérieure, on ne se borne pas à repousser l'attaque, on prend les devants pour la pré-

venir. Il n'est pas en notre pouvoir de fixer une limite où s'arrêtera notre empire ; car telle est notre situation, qu'il nous faut agir contre ceux-ci, ne pas abandonner ceux-là, ou bien risquer de subir nous-mêmes le joug d'autrui, si nous ne l'imposons aux autres. Vous ne pouvez envisager le repos du même point de vue que les autres, à moins de changer aussi tout votre système de conduite pour vous assimiler à eux. Soyons donc convaincus qu'en allant en Sicile nous accroîtrons ici notre puissance ; faisons cette expédition, afin que les Péloponnésiens soient humiliés dans leur orgueil, lorsqu'ils nous verront, dédaigneux du repos présent, faire voile pour la Sicile. Cette conquête, ajoutée à notre puissance actuelle, nous assurera vraisemblablement l'empire sur la Grèce entière ; ou du moins le mal que nous ferons aux Syracusains servira à la fois et nos propres intérêts et ceux de nos alliés. Nos vaisseaux nous donneront toute sécurité, soit pour rester si nous avons quelque avantage, soit pour nous retirer ; car du côté de la marine nous serons supérieurs même à tous les Siciliens réunis. Ne vous laissez point détourner par ces discours de Nicias, qui prêchent l'indolence et sèment la division entre les jeunes gens et les vieillards : fidèles aux anciens usages, semblables à nos pères qui, par les conseils réunis de la jeunesse et de la vieillesse, ont élevé la république à ce point de grandeur, tâchez, vous aussi, en ce jour, d'étendre également sa puissance ; songez que jeunes gens et vieillards ne peuvent rien les uns sans les autres ; mais que du mélange de la faiblesse, de la médiocrité, et de la vigueur en pleine possession d'elle-même, résulte une force irrésistible ;

songez que la république abandonnée au repos s'usera contre elle-même comme toute autre chose, que toute capacité s'y éteindra dans la décrépitude, tandis que dans la lutte elle acquerra sans cesse une expérience nouvelle et contractera l'habitude de se défendre, non en paroles, mais par des actes. En un mot, je suis convaincu qu'un État habitué à l'activité périrait bientôt en passant à l'inaction ; que le meilleur gage de sécurité pour un peuple est le respect des coutumes et des lois établies, fussent-elles même défectueuses, et la stabilité du gouvernement. »

XIX. Ainsi parla Alcibiade. Entraînés par ce discours, émus par les prières des exilés d'Égeste et de Léontium, qui étaient venus à l'assemblée et suppliaient, au nom de la foi jurée, de ne pas les laisser sans secours, les Athéniens embrassèrent l'expédition avec plus d'ardeur encore qu'auparavant. Nicias sentit bien qu'il ne les ébranlerait pas en revenant sur les mêmes raisonnements ; mais il espérait encore, par l'immensité des préparatifs et la longue énumération qu'il en ferait, changer leurs dispositions. Il s'avança de nouveau et leur parla ainsi :

XX. « Athéniens, puisque vous êtes, à ce que je vois, tout à fait résolus à l'expédition, puisse-t-elle réussir selon nos vœux ! Pour moi, je vous dirai ma pensée sur la situation actuelle. D'après ce que j'entends dire, les villes contre lesquelles nous devons marcher sont puissantes, indépendantes les unes des autres ; elles n'ont pas besoin de ces révolutions dans lesquelles on se jette volontiers pour passer d'un dur esclavage à une condition plus douce ; elles n'échangeront pas, cela est vraisemblable, leur liberté contre

notre domination ; elles sont nombreuses enfin, pour une seule île, à ne prendre même que les villes grecques. En effet, indépendamment de Naxos et de Catane qui, je l'espère, se joindront à nous à cause de leur parenté avec Léontium ¹, il y a sept autres villes qui, pour les dispositions militaires, peuvent à tous égards marcher de pair avec la puissance athénienne, surtout celles contre lesquelles notre expédition est plus particulièrement dirigée, Sélinonte et Syracuse. Elles sont abondamment pourvues d'hoplites, d'archers, de gens de trait, de trirèmes et d'équipages pour les monter. Elles ont d'abondantes ressources, soit dans les fortunes privées, soit dans les trésors des temples de Sélinonte ; les Syracusains reçoivent même un tribut de quelques peuples barbares soumis à leur domination ; mais leur principal avantage sur nous est d'avoir une nombreuse cavalerie, et de récolter eux-mêmes des blés, au lieu de les tirer du dehors.

XXI. Contre une telle puissance, ce n'est pas une expédition navale et de peu d'importance qui peut suffire ; il faut de plus embarquer avec nous beaucoup d'infanterie, si nous voulons faire quelque chose qui réponde à nos desseins, et ne pas voir une nombreuse cavalerie nous fermer le pays ; surtout si les villes effrayées se liguent, si nous ne trouvons pas quelques alliés, autres que les Égestains, pour nous fournir de la cavalerie à leur opposer. Il serait honteux d'être contraints par la force à nous retirer, ou réduits à demander plus tard des renforts, pour n'avoir pas tout d'abord pris de sages mesures. Il faut donc partir d'ici

¹ Voyez même livre, ch. 3.

avec des préparatifs qui répondent à tous les besoins, et songer que nous allons naviguer très-loin de notre pays, et que nous ne ferons point la guerre dans les mêmes conditions que nos adversaires : il ne s'agit plus de ces expéditions que vous faisiez à titre d'alliés, chez des peuples soumis à votre domination, là où il était facile de tirer d'un pays ami les secours nécessaires ; vous allez être isolés sur une terre absolument étrangère, d'où, pendant quatre mois d'hiver, il est difficile même de faire arriver un courrier.

XXII. « Il faut donc, à mon avis, emmener un grand nombre d'hoplites, levés chez nous, chez nos alliés, chez nos sujets, même dans le Péloponnèse, si nous pouvons en gagner quelques-uns par la persuasion ou l'appât d'une solde¹ ; il faut aussi beaucoup d'archers et de frondeurs pour tenir tête à leur cavalerie ; il faut des vaisseaux en grand nombre pour la facilité des transports ; il faudra encore emporter d'ici des vivres sur des bâtiments de charge, du froment et de l'orge grillée, enrôler de force et solder un certain nombre de boulangers tirés proportionnellement de chaque moulin, afin que, si le mauvais temps nous retient quelque part, l'armée ne manque pas du nécessaire ; car toutes les villes ne seront pas en état de recevoir une armée si nombreuse. Enfin il nous faut, autant que possible, pourvoir à tout le reste, et ne pas être à la discrétion d'autrui ; surtout nous aurons à emporter d'ici le plus d'argent que nous pourrons ; car, croyez-moi, les trésors des Égestains, qu'on dit tout prêts là-bas, sont prêts surtout en paroles.

¹ Les Argiens et les Mantinéens.

XXIII. « En supposant même que nous partions d'ici avec des forces, je ne dis pas égales, mais supérieures aux leurs sous tous les rapports (excepté pourtant pour le nombre des hoplites qu'ils peuvent mettre en ligne), ce sera à grand'peine encore si nous pourrons vaincre les uns et protéger les autres. Songez encore une fois¹ que nous allons nous établir au milieu d'étrangers et d'ennemis; que dès lors il nous faut dès le premier jour nous rendre maîtres du pays, là où nous aborderons, ou bien nous attendre, en cas d'échec, à voir tout se tourner contre nous. Redoutant ce malheur et convaincu que nous avons à délibérer mûrement sur bien des points, qu'il en est un bien plus grand nombre encore où il nous faut compter sur un bonheur que l'homme peut difficilement espérer, je veux, en partant, m'abandonner le moins possible à la fortune et ne mettre à la voile qu'avec des préparatifs qui puissent inspirer une légitime confiance. Voilà, selon moi, ce qui donnerait à la république entière les plus sûres garanties, ce qui peut nous sauver, nous qui allons combattre. Si quelqu'un est d'un avis contraire, je lui cède le commandement. »

XXIV. Ainsi parla Nicias : il espérait ou décourager les Athéniens par la multiplicité des demandes, ou du moins, s'il était forcé de faire l'expédition, partir alors avec toute sécurité. Mais l'ardeur des Athéniens ne fut pas refroidie par l'embarras des préparatifs ; bien loin de là, elle s'en accrut, et il arriva tout le contraire de ce que voulait Nicias : ses conseils furent

¹ Je lis πάλιν, au lieu de πάλιν, qui donne un sens tout à fait en contradiction avec ce qui suit.

goûtés et on crut désormais n'avoir plus rien à craindre. La fureur de s'embarquer saisit tout le monde à la fois ; les vieillards, dans la pensée qu'ils soumettraient le pays but de l'expédition, ou du moins qu'aucun revers n'était à craindre avec de telles forces ; les hommes jeunes, par l'envie de voir et de connaître une contrée lointaine, jointe à l'espoir de s'en tirer heureusement ; la multitude et les soldats, par l'appât d'une solde pour le moment et l'espérance de trouver dans un accroissement de puissance les éléments d'une solde perpétuelle. Aussi, au milieu de cet entraînement général, si quelques-uns n'approuvaient pas, ils craignaient, en votant contre, de paraître mal intentionnés et se tenaient en repos.

XXV. Enfin un Athénien ¹, s'avancant, interpelle, Nicias et dit qu'il ne faut ni défaites ni délais ; qu'il ait à déclarer sur-le-champ, en présence de tous, quels préparatifs les Athéniens doivent lui décréter. Nicias répondit à regret qu'il en conférerait plus à loisir avec les généraux ses collègues ; que cependant, autant qu'il pouvait en juger dans le moment, il ne fallait pas se mettre en mer avec moins de cent trirèmes ; que les Athéniens affecteraient eux-mêmes au transport des hoplites le nombre de bâtiments qu'ils jugeraient à propos, et qu'il en faudrait demander d'autres aux alliés ; que l'ensemble des hoplites, tant d'Athènes que des alliés, devait être de cinq mille au moins, et même plus s'il était possible ; les autres préparatifs en proportion, des archers du pays et de Crète, des frondeurs, en un mot tout ce qui serait jugé né-

¹ Démostros, suivant Plutarque (*Vie de Nicias*. ch. 12).

cessaire. Ces armements terminés, ils partiraient à leur tête.

XXVI. Après l'avoir entendu, les Athéniens décrétèrent sur-le-champ que, pour le nombre des soldats et tout ce qui avait trait à l'expédition, les généraux auraient plein pouvoir de faire ce qui leur semblerait le mieux pour la république. Ensuite les préparatifs commencèrent. On députa chez les alliés et on fit des levées dans le pays. Athènes s'était relevée depuis peu des désastres de la peste et d'une guerre continue; une jeunesse nombreuse avait grandi, et le trésor s'était rempli à la faveur de la trêve¹ : aussi se procurait-on toutes choses plus facilement.

XXVII. On était au milieu de ces préparatifs, lorsque, dans une même nuit, la plupart des Hermès de pierre qui sont à Athènes eurent la face mutilée. Ces Hermès sont des figures carrées placées en grand nombre, suivant un usage local, soit aux vestibules des maisons particulières, soit dans les lieux sacrés. Personne ne connaissait les coupables²; mais on en faisait activement la recherche : de grandes récompenses étaient offertes au nom de l'État aux dénonciateurs ; on avait en outre décrété que si quelqu'un, citoyen, étranger ou esclave, avait connaissance de quelque autre impiété, il eût à la dénoncer hardiment. On donna une grande importance à cette affaire ; car on y voyait un présage pour l'expédition, et en même

¹ Suivant Andocide et Eschine, il y avait sept mille talents dans le trésor.

² Plutarque dit, dans la *Vie d'Alcibiade*, que les Corinthiens furent soupçonnés d'avoir fait mutiler les Hermès, dans l'intérêt des Syracusains, afin de faire ajourner la guerre sous le coup de ce mauvais présage.

temps on la rattachait à un complot pour changer la face des choses et abolir le gouvernement populaire.

XXVIII. Quelques métœques et des serviteurs, sans faire aucune révélation au sujet des Hermès, dénoncèrent d'autres mutilations de statues précédemment commises par des jeunes gens dans la gaieté et l'ivresse, ainsi que la célébration dérisoire des mystères¹ dans certaines maisons. Comme ils accusaient entre autres Alcibiade, ses ennemis les plus ardents s'emparèrent de ces déclarations : le trouvant sur leur chemin comme un obstacle à l'établissement de leur autorité à la tête du peuple, et espérant, s'ils l'écartaient, occuper le premier rang, ils exagéraient les faits ; ils criaient que la profanation des mystères et la mutilation des Hermès avaient pour objet le renversement de la démocratie, qu'aucun de ces sacrilèges n'avait été commis sans sa participation ; et, comme preuve, ils alléguaient toute sa conduite et le contraste de ses dérégléments avec l'esprit démocratique.

XXIX. Alcibiade repoussa tout d'abord ces dénonciations, et se déclara prêt, avant de s'embarquer (car déjà les préparatifs étaient terminés), à être jugé sur ce dont on l'accusait, demandant à être puni, s'il avait commis quelque'un de ces crimes, et à prendre le commandement s'il était absous. Il les conjurait de n'accueillir aucune accusation contre lui en son absence, et de le faire mourir sur-le-champ, s'il était coupable ; ajoutant qu'il serait plus prudent de ne point l'envoyer, sous le coup d'une telle accusation et avant décision, à la tête d'une importante expédition. Mais ses

¹ Les mystères de Cérès.

ennemis craignaient, si le débat s'engageait immédiatement, que l'armée ne lui fût favorable, et que le peuple ne mollit et ne le ménageât, parce que c'était seulement à sa considération que les Argiens et quelques Mantinéens prenaient part à l'expédition ; ils s'empresèrent d'éluder et de dissuader le peuple ; d'autres orateurs, qu'ils mirent en avant, représentèrent que pour le moment il devait partir et ne pas retarder l'expédition ; qu'à son retour, il serait jugé à jour fixe. Leur but était d'introduire une accusation plus grave, ce qui serait plus facile en son absence, puis de le rappeler et de lui faire son procès. Il fut donc décidé qu'Alcibiade partirait.

XXX. On était déjà au milieu de l'été quand, à la suite de cette affaire, l'expédition de Sicile mit à la voile. Corcyre avait été assignée d'avance pour rendez-vous à la plupart des alliés, aux transports des vivres, aux bâtiments de charge et à tous les bagages qui suivaient l'expédition. Toute l'armée réunie devait, de là, se diriger vers le promontoire d'Iapygie, à travers le golfe d'Ionie. Les Athéniens et ceux des alliés qui étaient à Athènes, descendirent au Pirée au jour fixé, et dès l'aurore montèrent sur les vaisseaux pour faire voile. Toute la population de la ville, pour ainsi dire, citoyens et étrangers, était descendue avec eux ; chacun, parmi les gens du pays, accompagnait les siens : ceux-ci leurs amis, ceux-là leurs parents, d'autres leurs fils ; ils étaient là, mêlant des gémissements à leurs espérances, préoccupés des biens qu'ils allaient conquérir, mais aussi de l'incertitude de revoir jamais ceux qui leur étaient chers, lorsqu'ils songeaient quelle longue navigation allait les séparer de leur patrie.

Dans ce moment de séparation mutuelle et à l'approche du péril, les risques de l'expédition s'offraient bien plus vivement que lorsqu'ils l'avaient décrétée ; cependant les forces dont ils disposaient, la multitude des ressources de tout genre qu'embrassait le regard, frappaient les yeux et inspiraient la confiance. Quant aux étrangers et au reste de la multitude, ils étaient venus pour jouir de la vue, comme à un spectacle d'un haut intérêt et que l'imagination ne pouvait se représenter.

XXXI. C'était en effet, la première fois qu'on vit sortir d'une seule ville les armements les plus splendides, la plus magnifique expédition que la Grèce eût fournie jusqu'alors. Sans doute, pour le nombre des vaisseaux et des hoplites, l'expédition dirigée contre Épidaure par Périclès, et ensuite contre Potidée par Hagnon, ne le cédait en rien ; car elle comptait quatre mille hoplites et trois cents cavaliers athéniens, cent galères d'Athènes, cinquante de Lesbos et de Chio, sans parler d'une multitude d'alliés qui y prirent part. Mais alors la traversée devait être courte ; l'appareil était médiocre : ici, au contraire, l'expédition était organisée en prévision d'une longue guerre, abondamment pourvue, pour parer à toute éventualité, et d'armements maritimes et de forces de terre. La flotte avait été équipée à grands frais par les triérarques et par la ville : l'État payait une drachme par jour à chaque matelot, et fournissait des vaisseaux vides, à savoir : soixante bâtiments légers¹ et quarante pour le transport des hoplites ; il les pourvoyait des meilleurs équipages de matelots.

¹ Thucydide désigne ainsi les trirèmes de combat, par opposition aux vaisseaux de transport.

Les triérarques donnaient aux thranites et aux matelots¹ un supplément à la solde payée par le trésor. Leurs bâtiments étaient décorés de sculptures et emménagés avec luxe ; chacun d'eux s'ingéniait à l'envi pour que son navire se distinguât par quelque caractère d'élégance et par la supériorité de sa marche. L'armée de terre avait été choisie sur les rôles d'élite : la beauté des armes et des vêtements y était l'objet d'une ardente rivalité : entre eux c'était une émulation incessante à bien remplir l'emploi confié à chacun ; et on eût dit plutôt un étalage de force et de puissance à la face du reste de la Grèce qu'un armement contre les ennemis. En effet, si on calculait les dépenses du trésor public et celles particulières à chaque homme de l'expédition : pour l'État, ce qu'il avait déjà dépensé et ce qu'il donnait aux généraux qu'il envoyait ; pour les particuliers, les sommes déjà consacrées à l'équipement, à la construction des vaisseaux par les triérarques, et celles dont ils devaient avoir besoin encore ; la réserve que chacun, en partant pour une longue expédition, devait vraisemblablement emporter pour le voyage, indépendamment de la solde qu'il recevait du trésor ; ce que les soldats et les marchands emportaient pour les achats, on trouverait qu'en somme bien des talents sortirent de la ville. Cette expédition ne fut pas moins fameuse par son incroyable audace et l'éclatant spectacle qu'elle présenta, que par la supériorité de l'armée relativement aux peuples qu'on allait attaquer ; c'était d'ailleurs la navigation la plus loin-

¹ Les thranites sont les rameurs du banc le plus élevé, ceux qui fatiguaient le plus ; les matelots dont parle Thucydide étaient la partie de l'équipage distincte des rameurs.

taine entreprise jusque-là, et jamais plus vastes espérances n'avaient été conçues d'ajouter un brillant avenir aux prospérités présentes.

XXXII. Quand les troupes furent embarquées et les bâtiments chargés de tout ce qu'on devait emporter, la trompette donna le signal du silence : les prières d'usage avant le départ furent faites, non point sur chaque vaisseau isolément, mais en commun, par l'armée entière, à la voix d'un héraut. Les cratères remplis dans toute l'armée à la fois, soldats et chefs firent des libations dans des coupes d'or et d'argent. A leurs prières se joignaient celles de toute la foule répandue sur le rivage, des citoyens et de tous ceux qui s'intéressaient à leurs succès. On chanta le Péan, et, les libations terminées, on mit à la voile. D'abord ils sortirent du port à la file, et, jusqu'à Égine, ils rivalisèrent de vitesse ; ils se dirigeaient en toute hâte vers Corcyre, où se réunissaient aussi tous les contingents des alliés.

Cependant la nouvelle de cette expédition arrivait d'une foule de points à Syracuse ; mais pendant longtemps on refusa d'en rien croire. Néanmoins une assemblée fut convoquée, et voici dans quel sens parlèrent, soit ceux qui croyaient à l'expédition des Athéniens, soit ceux qui la révoquaient en doute. Hermocrate, fils d'Hermon, s'avança, et, en homme qui se croit bien instruit de l'état des choses, il prit la parole et donna cet avis :

XXXIII. « Mes déclarations sur la réalité de l'expédition vous paraîtront peut-être incroyables, comme celles de bien d'autres ; je sais d'ailleurs que, quand on dit ou annonce des choses invraisemblables, non-seulement on n'inspire aucune confiance, mais on passe

même pour dépourvu de sens. Cependant je ne me laisserai pas arrêter par la crainte, quand la république est en danger, surtout avec la conscience que je suis mieux informé qu'un autre de ce que je vais dire. Les Athéniens s'avancent contre nous ; — cela vous étonne fort, — ils marchent avec une nombreuse armée de terre et de mer. Leur prétexte est l'alliance des Égestains et le rétablissement des Léontins ; mais, en réalité, ils convoitent la Sicile et surtout notre ville, persuadés qu'avec elle ils auront aisément le reste. Convaincus donc qu'ils vont bientôt arriver, voyez quels sont, avec vos ressources actuelles, les meilleurs moyens de les repousser, au lieu de vous laisser prendre au dépourvu par dédain, ou endormir dans une complète incurie par incrédulité.

« Mais, tout en croyant à l'entreprise, ne vous effrayez ni de leur audace, ni de leurs forces : quoi qu'ils fassent, ils auront à souffrir autant que nous ; et même l'immensité des forces qui nous attaquent aura son utilité ; car notre situation n'en sera que meilleure avec les autres peuples de Sicile, que l'effroi disposera plus favorablement à s'unir à nous. Que si nous parvenons à les vaincre, ou à les repousser sans qu'ils aient rien fait de ce qu'ils prétendent (car, quant à réaliser leurs espérances, je ne le crains pas), ce sera pour nous le plus glorieux des événements, et je suis loin d'en désespérer. Rarement, en effet, de grandes armées, grecques ou barbares, ont réussi dans de lointaines expéditions ; elles ne peuvent pas arriver plus nombreuses que les habitants du pays et des contrées voisines ; — car la crainte fait que tout le monde se lève, — et si le manque des objets de première nécessité sur une terre

étrangère amène pour elles quelque échec, quoique leurs désastres tiennent surtout à elles-mêmes, elles n'en laissent pas moins la gloire aux peuples attaqués. C'est ainsi que les Athéniens eux-mêmes, lors des désastres aussi nombreux qu'imprévus du Mède, durent à la^m déclaration par lui faite qu'il marchait contre Athènes une illustration plus grande; et nous aussi, nous ne devons pas désespérer d'une pareille fortune.

XXXIV. « Faisons donc ici nos préparatifs avec confiance; en même temps envoyons chez les Sicèles pour raffermir encore les bonnes dispositions des uns, et contracter avec les autres, s'il est possible, amitié et alliance. Envoyons aussi des ambassadeurs aux autres villes de Sicile pour leur démontrer que le danger nous est commun à tous, et aux peuples d'Italie pour qu'ils fassent alliance avec nous, ou du moins n'accueillent pas les Athéniens. Il serait bon même, je crois, de députer aussi à Carthage; car elle n'est pas sans inquiétude; tout au contraire, elle redoute sans cesse que les Athéniens ne viennent un jour l'attaquer. Peut-être saisiront-ils avec empressement cette occasion, dans la pensée qu'en la laissant échapper, ils pourront se trouver dans l'embarras; et alors ils nous viendront en aide de façon ou d'autre, secrètement du moins, si ce n'est ouvertement; car, s'ils le veulent, personne aujourd'hui n'est mieux en position de le faire: ils possèdent en or et en argent d'immenses richesses, gage du succès à la guerre et en toutes choses. Envoyons enfin à Lacédémone et à Corinthe, avec prière de nous secourir ici et de reprendre les hostilités en Grèce.

« Mais il y aurait, suivant moi, une mesure décisive

entre toutes ; aussi, quoique votre apathie habituelle me laisse peu de chances de vous persuader, j'en parlerai néanmoins. Ce serait de nous entendre avec tous les Siciliens, ou du moins avec la plus grande partie, de mettre en mer tous les bâtiments disponibles, avec deux mois de vivres, d'aller à la rencontre des Athéniens à Tarente et au cap d'Iapygie, et de leur montrer qu'avant la lutte pour la Sicile, ils en auront une autre à soutenir pour le passage de la mer Ionienne. Rien ne serait plus propre à les frapper de terreur : par là nous leur donnerions à penser que nous avons pour base d'opérations un pays ami dont nous sommes les gardiens (car Tarente nous accueillerait) ; qu'ils ont eux-mêmes une vaste étendue de mer à traverser avec tout leur appareil ; qu'il est difficile, dans une traversée aussi longue, de rester en bon ordre ; enfin, qu'il nous sera facile d'attaquer leur flotte quand elle s'avancera lentement et par petites divisions. Supposons au contraire que leur flotte se masse, et qu'allégée des bâtiments de charge, elle prenne l'avance pour nous attaquer ; s'ils naviguent à la rame, nous tomberons sur eux quand ils seront fatigués ; si nous ne le voulons pas, Tarente nous offrira un refuge. Mais eux qui, en vue de livrer un combat, se seront avancés avec peu de provisions, en manqueront sur des plages désertes ; s'il y restent, nous les tiendrons en échec ; s'ils tentent d'avancer, il leur faudra laisser en arrière leurs bagages ; les dispositions douteuses des villes, l'incertitude de l'accueil les jetteront dans l'abattement. Aussi suis-je convaincu qu'arrêtés par ces réflexions, ils ne partiront même pas de Corcyre ; occupés à délibérer, à envoyer des reconnaissances pour savoir

notre nombre et notre position, ils se laisseront gagner par l'hiver, ou bien, effrayés de cette attitude imprévue, ils renonceront à l'expédition. D'ailleurs le plus expérimenté de leurs généraux ne commande qu'à regret, à ce qu'on m'assure ; et, si nous faisons quelque démonstration sérieuse, il saisira avec joie ce prétexte. On exagérera nos forces, j'en suis persuadé : les opinions des hommes se règlent sur les oui-dire ; quand on attaque les premiers, ou du moins quand on montre d'avance aux agresseurs qu'on les attend de pied ferme, on inspire plus de terreur, parce qu'on paraît à la hauteur du danger. Telle sera, en cette circonstance, l'impression des Athéniens ; ils nous attaquent avec la pensée que nous ne résisterons pas ; ils nous méprisent à juste titre, parce que nous ne les avons pas écrasés de concert avec les Lacédémoniens ; mais s'ils nous voient déployer une audace sur laquelle ils ne comptent pas, ils seront plus frappés de cette attitude imprévue que de nos forces réelles.

« Croyez-moi donc : avant tout, osez prendre ce parti ; sinon, faites du moins en toute hâte vos préparatifs de guerre. Que cette pensée vous soit présente à tous, que c'est dans la chaleur de l'action qu'il faut mépriser les agresseurs ; mais que, pour le moment, le meilleur parti est de regarder les préparatifs dictés par la crainte comme les plus sûrs, et d'agir comme en vue du danger. L'ennemi s'avance, déjà il est en mer, je le sais, il va paraître. »

XXXV. Ainsi parla Hermocrate. De longs débats s'élevèrent parmi les Syracusains : ceux-ci prétendaient que les Athéniens ne viendraient en aucune façon, et que les assertions d'Hermocrate étaient fausses ; « et,

« quand ils viendraient, disaient ceux-là, quel mal « pourraient-ils nous faire, sans être plus maltraités en retour? » D'autres, avec un souverain dédain, tournaient la chose en raillerie. Il y en avait bien peu qui crussent Hermocrate et conçussent des craintes pour l'avenir. Athénagoras s'avança : c'était un des chefs du peuple et l'homme qui avait alors le plus d'ascendant sur la multitude. Il parla ainsi :

XXXVI. « Quiconque ne désire pas que les Athéniens aient cette folle pensée et viennent se livrer ici entre nos mains, est ou un lâche, ou un ennemi de sa patrie. Quant à ceux qui apportent de pareilles nouvelles et jettent l'effroi parmi vous, ce qui m'étonne, ce n'est pas leur audace, mais leur sottise, s'ils ne sentent pas que leurs motifs sont à jour. Ceux qui personnellement ont peur, veulent jeter l'effroi dans le public afin de dissimuler leurs propres sentiments sous le voile de la consternation générale. Tel est en ce moment le but de ces nouvelles : elles ne se produisent pas d'elles-mêmes, mais émanent d'hommes qui ne savent qu'exciter sans cesse de telles agitations. Quant à vous, si vous êtes sages, vous prendrez en considération, pour vous guider sur le parti à prendre, non ce qu'annoncent de telles gens, mais ce que doivent faire des hommes prudents et d'une grande expérience, tels que je me figure les Athéniens. Il n'est pas vraisemblable qu'ils laissent derrière eux les Péloponnésiens, et qu'avant d'avoir définitivement terminé la guerre chez eux, ils viennent de propos délibéré entreprendre une autre guerre non moins considérable. Car, pour ma part, je suis convaincu qu'ils se félicitent, au contraire, en voyant le

nombre et la puissance de nos cités, de ce que nous n'allons pas les attaquer nous-mêmes.

XXXVII. « Et quand ils viendraient, comme on le dit, je crois la Sicile plus en état que le Péloponnèse de les combattre avec succès, d'autant qu'elle est mieux pourvue sous tous les rapports ; je crois que notre ville seule est plus forte de beaucoup que l'armée qui, dit-on, s'avance maintenant, fût-elle deux fois plus nombreuse encore. Ce que je sais, c'est qu'ils n'amèneront pas de cavalerie, et qu'à part un très-petit nombre de chevaux levés chez les Égestains, ils ne pourront en tirer d'ici : ils ne pourront pas davantage, venant sur des vaisseaux, amener une armée d'hoplites égale à la nôtre ; car le transport est une grande affaire lorsqu'il faut tout à la fois avoir des bâtiments légers pour une traversée aussi longue, et amener l'immense matériel nécessaire pour attaquer une ville de cette importance. Aussi, telle est ma conviction à cet égard, que je crois difficile qu'ils ne soient pas anéantis, quand même ils auraient pour base d'opérations une autre ville aussi grande que Syracuse et seraient maîtres d'un pays frontière, d'où ils pussent nous faire la guerre : à plus forte raison quand ils auront toute la Sicile pour ennemie, — car elle se lèvera tout entière, — quand il leur faudra se retrancher au sortir de leurs vaisseaux, sans autre point d'appui que de mauvaises tentes et des dispositions faites à la hâte, en présence de notre cavalerie qui ne leur permettra pas de s'écarter. En un mot, je suis persuadé qu'ils ne pourront pas même tenir la campagne, tant je crois nos forces supérieures !

XXXVIII. « Au reste, tout ce que je dis, les Athéniens le savent, et ils ne s'occupent, j'en suis sûr, qu'à gar-

der leurs possessions, tandis qu'il se trouve ici des gens pour inventer ce qui n'est pas et ne saurait être. Ces gens-là, je les connais, non pas d'aujourd'hui, mais de tout temps : je sais que par de semblables discours et d'autres plus pervers encore, ainsi que par leurs actes, ils veulent effrayer la multitude et usurper l'autorité dans l'État. Et je crains bien que quelque jour, à force de tentatives, ils ne réussissent, tandis que nous hésitons lâchement à prévenir leurs desseins avant d'en sentir les effets, et à les punir quand nous les connaissons. Aussi est-ce pour cela que notre ville jouit si rarement du repos, agitée qu'elle est par de nombreuses séditions, plus souvent en guerre contre elle-même que contre ses ennemis, soumise quelquefois à la tyrannie et à d'iniques dominations. Pour moi, je travaillerai, si vous voulez me suivre, à ce que rien de pareil n'arrive de nos jours ; avec vous, avec la multitude, j'emploierai la persuasion ; avec les auteurs de semblables trames, la répression, non pas seulement pour les crimes flagrants, — il est difficile de les surprendre, — mais pour ceux qu'ils méditent et ne peuvent accomplir. Car avec un ennemi, ce n'est pas assez de se mettre en garde contre les actes, il faut se prémunir contre les intentions, puisque, faute de l'avoir prévenu, on sera surpris par ses coups. Quant aux riches ¹, je les dévoilerai, je les surveillerai, je les avertirai : ce sera le meilleur moyen, je crois, de les détourner de mal faire.

« Et vous, jeunes gens, — car j'ai souvent réfléchi à

¹ Le texte dit ὀλίγους, le petit nombre. C'est ainsi que Thucydide désigne presque toujours la classe des riches.

cela, — que voulez-vous donc? Déjà commander? Mais la loi s'y oppose; et la loi a été établie bien plus en vue de votre incapacité que dans une intention blessante contre ceux qui seraient capables. L'égalité avec la multitude vous pèse? Et comment serait-il juste que des égaux ne jouissent pas de l'égalité?

XXXIX. « On dira que la démocratie n'est ni intelligente, ni juste; que les détenteurs des richesses sont les plus capables de bien gouverner. Et moi je réponds d'abord que ce qu'on appelle le peuple, c'est l'État tout entier dont l'oligarchie n'est qu'une fraction; ensuite que les riches excellent à garder les richesses, les gens instruits à donner des conseils, et la multitude à juger après avoir été instruite. Dans une démocratie, chacune de ces classes en particulier, et toutes ensemble, jouissent des mêmes droits: l'oligarchie, au contraire, abandonne bien à la multitude sa part des dangers; mais, pour les avantages, non contente de prendre la première part, elle attire à elle et garde le tout. Voilà ce que convoitent chez vous les riches et les jeunes gens, ce qu'il leur est impossible d'atteindre dans un grand État. Et pourtant, maintenant encore!... O les plus insensés des hommes! Vous êtes ou les plus ineptes des Grecs que je connaisse si vous ne sentez pas que vous poursuivez de criminels desseins, ou les plus pervers, si, le sachant, vous persistez dans votre audace.

XL. « Mieux instruits, ou revenus à résipiscence, travaillez, dans l'intérêt de l'État, à accroître les biens communs à tous, persuadés que les gens de bien parmi vous y participeront autant et même plus que la multitude, et qu'en agissant autrement vous risquez de

tout perdre. Cessez donc de répandre de semblables nouvelles ; car on vous devine et on ne s'y laissera pas prendre. Cette ville saura, même si les Athéniens arrivent, les repousser comme elle le doit ; pour cela, nous avons des généraux qui auront l'œil aux événements ; et si rien de tout cela n'est vrai, comme je le crois, la république ne se sera pas jetée de propos délibéré dans la servitude, en se laissant effrayer par vos nouvelles et en vous choisissant pour chefs : elle veillera par elle-même, jugera vos discours comme équivalant à des actes, et ne se laissera pas ravir, en vous prêtant l'oreille, la liberté dont elle jouit ; elle s'appliquera, au contraire, à la sauver en se gardant d'obtempérer jamais à vos conseils. »

XLI. Ainsi parla Athénagoras. Un des généraux se leva alors, et, sans permettre à personne autre de s'avancer, il s'exprima ainsi lui-même sur l'objet du débat : « Il n'est sage ni de se livrer à des récriminations mutuelles, ni de les écouter et de les accueillir. En présence de ces rumeurs, le mieux est que chaque particulier, que la république entière, avise aux moyens de repousser l'agression. Si ces préparatifs sont inutiles, il n'y aura aucun inconvénient à ce que l'État soit bien pourvu de chevaux, d'armes et de tout ce qui assure le succès à la guerre. Ces soins et ces dispositions nous regardent : nous enverrons en outre des agents dans les villes pour observer et prendre toutes les mesures qui paraîtront nécessaires ; déjà même nous y avons pourvu ; enfin nous vous ferons part de ce que nous pourrons apprendre. » Après ce discours du général, l'assemblée se sépara.

XLII. Les Athéniens étaient déjà réunis à Corcyre

avec tous leurs alliés. Les généraux passèrent d'abord une nouvelle revue de l'armée, et réglèrent l'ordre dans lequel elle devait aborder et camper. Ils en firent trois divisions, une pour chacun d'eux, et les tirèrent au sort. Leur but était, en naviguant séparément, d'éprouver moins de difficultés à faire de l'eau, à trouver des ports et à se procurer des vivres dans les lieux de relâche ; ils voulaient d'ailleurs maintenir plus d'ordre et de subordination dans l'armée, en soumettant chaque corps à un général. Ensuite ils se firent précéder en Italie et en Sicile par trois vaisseaux, avec mission de s'informer des villes qui voudraient les recevoir, et de revenir à la rencontre de la flotte pour leur transmettre ces renseignements avant l'arrivée.

XLIII. Ces dispositions prises, les Athéniens levèrent l'ancre avec ces immenses armements, et firent voile de Corcyre vers la Sicile. Ils avaient en tout cent trente-quatre trirèmes et deux pentécontores de Rhodes ; sur ce nombre, Athènes avait équipé cent bâtiments, dont soixante trirèmes légères, et le surplus pour le transport des troupes. Chio et les autres alliés fournissaient le reste de la flotte. Les hoplites étaient en tout cinq mille et cent, dont quinze cents Athéniens portés au rôle ¹, et sept cents thètes, embarqués comme soldats de marine. Le reste se composait des alliés qui prenaient part à l'expédition ; des contingents des peuples sujets d'Athènes, de cinq cents Argiens et de deux cent cinquante Mantinéens et merce-

¹ On ne portait au rôle que les citoyens ; les métèques en étaient exclus et même les citoyens de la dernière classe, les thètes, comme trop pauvres pour subvenir aux frais de l'équipement et à toutes les dépenses qui restaient à la charge des soldats.

naires. De plus, trois cent quatre-vingts archers, dont quatre-vingts Crétois; sept cents frondeurs de Rhodes, et cent vingt bannis de Mégare, armés à la légère. Pour le transport des chevaux il n'y avait qu'un seul vaisseau portant trente cavaliers.

XLIV. Tel fut le premier armement transporté en Sicile pour cette guerre. Trente bâtiments de charge suivaient avec les vivres, les boulangers, les maçons, les charpentiers, et tout l'attirail nécessaire à la construction des murailles. A ce convoi étaient joints, comme partie intégrante de l'expédition, cent autres transports, sans compter une foule de navires de charge et de commerce qui suivaient librement pour l'approvisionnement des marchés. Toute cette flotte sortit de Corcyre et traversa le golfe d'Ionie. On aborda soit au promontoire d'Iapygie, soit à Tarente et ailleurs, suivant la commodité de chacun; puis l'expédition tout entière côtoya l'Italie. Aucune ville ne leur ouvrit ni ses murs, ni ses marchés : on leur permettait seulement d'ancrer et de faire de l'eau, ce qui fut même refusé par Tarente et Locres. Enfin ils arrivèrent à Rhégium, promontoire d'Italie, où ils se réunirent. Mais, comme on ne les reçut pas dans la ville, ils durent camper au dehors, dans l'enceinte sacrée de Diane, où un marché leur fut ouvert. Ils tirèrent leurs vaisseaux à terre et prirent quelque repos. Là, ils entrèrent en pourparlers avec les Rhégiens, et leur représentèrent qu'en qualité de Chalcidiens ils devaient secourir les Léontins, qui avaient même origine. La réponse des Rhégiens fut qu'ils resteraient neutres et se conformeraient à ce qui serait arrêté en commun par les autres cités italiennes.

Cependant les Athéniens avaient les yeux sur la Si-

cile, afin d'aviser, d'après l'état des choses, aux mesures les plus propres à assurer le succès; en même temps ils attendaient d'Égeste les vaisseaux expédiés en avant pour vérifier si les déclarations faites à Athènes par les envoyés, au sujet des trésors, étaient vraies.

XLV. Déjà, cependant, les Syracusains recevaient de toutes parts, et en particulier de leurs propres agents, la nouvelle positive que la flotte était à Rhégium. Dès lors il n'y eut plus de doute, et tous à l'envi s'empressèrent de pourvoir à la défense. Ils envoyèrent de tous côtés chez les Sicèles, ici des troupes de garde, là des ambassadeurs, mirent garnison dans les forts disséminés sur la surface du pays, firent dans la ville l'inspection des armes et des chevaux, et veillèrent à ce que le matériel fût en bon état; en un mot, ils disposèrent tout comme pour une guerre imminente, attendue d'un instant à l'autre.

XLVI. Les trois vaisseaux envoyés en avant revinrent d'Égeste joindre les Athéniens à Rhégium. Ils annonçaient que toutes les richesses promises n'existaient point, et qu'on n'avait pu montrer que trente talents. Les généraux furent tout d'abord déconcertés; c'était pour eux une première déception. De plus, les Rhégiens refusaient leur concours, malgré les instances qu'on leur avait faites d'abord, avec quelque probabilité de succès, vu leur parenté avec les Égestains et l'amitié qui, de tout temps, les unissait à Athènes. Pour Égeste, Nicias s'y était attendu; mais chez les deux autres généraux l'étonnement fut plus grand.

du reste, à quel artifice les Égestains avaient eu recours lorsque les premiers députés des Athéniens étaient venus chez eux étudier l'état de leurs ressour-

ces : ils les conduisirent au temple d'Aphrodite, à Éryx et étalèrent devant eux les offrandes, c'est-à-dire des vases, des aiguières, des cassolettes et une grande quantité d'autres objets d'une valeur médiocre en réalité, mais qui, étant d'argent, paraissaient à la vue d'un prix bien supérieur. Des particuliers invitèrent aussi chez eux les équipages des trirèmes : là se trouvait réunie toute la vaisselle d'or et d'argent d'Égeste, même celle empruntée aux villes voisines, grecques ou phéniennes, et que chacun produisait dans les repas comme sa propriété. C'était presque toujours la même qui servait ; mais comme on en voyait partout une grande quantité, les Athéniens des trirèmes furent éblouis, et, de retour à Athènes, publièrent qu'ils avaient vu des richesses immenses. Trompés eux-mêmes, ils firent partager aux autres leur erreur ; aussi, quand le bruit se répandit qu'il n'y avait aucunes richesses à Égeste, reçurent-ils de violents reproches des soldats. Les généraux se consultèrent sur la situation.

XLVII. L'avis de Nicias était de faire voile, avec toute l'armée, vers Sélinonte, but principal de l'expédition : si les Égestains fournissaient une solde pour toute l'armée, on se déciderait en conséquence ; sinon, on réclamerait d'eux des vivres pour les soixante vaisseaux qu'ils avaient demandés ; on s'arrêterait pour réconcilier avec eux, de gré ou de force, les habitants de Sélinonte ; puis on côtoierait les autres villes, et, après leur avoir montré la puissance des Athéniens, leur zèle à servir leurs amis et leurs alliés, on reviendrait à Athènes ; à moins cependant qu'il ne s'offrit promptement, et d'une manière inattendue, quelque occasion de servir les Léontins, ou de s'attacher quel-

que autre ville, mais sans compromettre les intérêts de la république en laissant peser sur elle toutes les dépenses.

XLVIII. Alcibiade dit qu'il ne fallait pas, après avoir mis en mer avec de pareilles forces, s'en retourner honteusement sans avoir rien fait : qu'on devait envoyer des hérauts dans toutes les villes, Sélinonte et Syracuse exceptées, agir auprès des Sicèles, détacher les uns de Syracuse et se concilier l'amitié des autres pour en obtenir des subsistances et une armée. Qu'avant tout il fallait gagner les Messéniens ; que leur ville était le point le plus favorable pour la traversée et l'abordage en Sicile, et qu'elle offrirait à l'armée un bon port et une excellente base d'opérations ; qu'enfin, après avoir attiré à soi les villes et reconnu le parti que chacun embrasserait, on attaquerait Syracuse et Sélinonte, si elles refusaient, celle-ci de s'accorder avec Égeste, celle-là de rétablir les Léontins.

XLIX. Lamachos, contrairement à cet avis, proposa de cingler vers Syracuse et de transporter au plus tôt la lutte sous les murs de cette ville, avant que les préparatifs y fussent faits et le premier effroi dissipé. Il disait que c'est surtout au premier moment qu'une armée paraît redoutable ; que si elle tarde, les esprits se raffermissent avant de l'avoir aperçue, la vue est moins troublée, et déjà on la dédaigne. Qu'il fallait donc tomber sur l'ennemi à l'improviste pendant qu'on était encore attendu avec effroi ; qu'on aurait d'autant plus de chances de succès et que tout contribuerait à l'épouvante, l'aspect de l'armée qui ne paraîtrait jamais plus nombreuse, l'attente du mal qu'elle allait faire, et par-dessus tout la nécessité de courir

sur-le-champ les hasards du combat. Que probablement beaucoup d'habitants étaient restés au dehors dans la campagne, ne croyant pas à l'invasion, et que leur retraite laisserait l'armée ¹ dans l'abondance, si elle campait victorieuse sous les murs de la ville. Les autres peuples de Sicile seraient alors moins portés à s'allier aux Syracusains et passeraient aux Athéniens, au lieu d'observer et d'attendre que la victoire soit décidée. Il ajoutait que, pour avoir un port de refuge, il fallait retourner et jeter l'ancre à Mégare, place déserte et peu éloignée de Syracuse par terre et par mer.

L. Lamachos, tout en émettant personnellement cet avis, se rangea à celui d'Alcibiade. Celui-ci se fit transporter par son vaisseau à Messène, et fit, sans succès, des propositions d'alliance : on lui répondit que les Athéniens ne seraient pas reçus dans la ville, mais qu'on leur ouvrirait un marché au dehors. Il retourna à Rhégium. Aussitôt les généraux embarquèrent des troupes sur soixante de leurs vaisseaux, prirent des vivres et cinglèrent en côtoyant vers Naxos. — Un d'entre eux gardait à Rhégium le reste de l'armée. — Reçus à Naxos, ils suivirent la côte jusqu'à Catane ; mais on ne voulut pas les y recevoir ; car les Syracusains avaient des partisans dans la ville. Ils entrèrent dans le fleuve Térías, y passèrent la nuit et firent voile le lendemain pour Syracuse. Toute la flott marchait à la file, à l'exception de dix vaisseaux expédiés en avant, avec ordre de pénétrer dans le grand port, d'observer s'il y avait quelques bâtiments mis à flot, et de procla-

¹ Parce que, se retirant à la hâte, ils ne pourraient pas rentrer toutes leurs provisions.

mer du haut des vaisseaux, en rangeant le rivage, que les Athéniens venaient, en vertu de l'alliance et de la communauté d'origine, pour rétablir les Léontins; que ceux d'entre eux qui étaient à Syracuse, pouvaient sans crainte se rendre auprès des Athéniens, leurs amis et leurs bienfaiteurs. Après cette proclamation, ils inspectèrent la ville, les ports, et toutes les positions sur lesquelles ils pourraient s'appuyer pour l'attaque; puis ils retournèrent à Catane.

LI. Les Catanéens convoquèrent une assemblée, et, sans admettre l'armée, engagèrent les généraux à entrer pour exposer leurs intentions. Pendant qu'Alcibiade parlait et que l'attention des habitants se portait vers l'assemblée, les soldats démolirent, sans être vus, une petite porte mal murée, entrèrent dans la ville et se répandirent sur la place. Ceux des Catanéens qui étaient favorables à Syracuse, voyant les soldats à l'intérieur, furent saisis de terreur et se sauvèrent au plus vite; mais c'était le petit nombre. Les autres décrétèrent l'alliance avec les Athéniens et les engagèrent à faire venir de Rhégium le reste de l'armée. Les Athéniens firent ensuite voile pour Rhégium; de là ils revinrent, avec toute l'armée, débarquer à Catane et y prirent leurs campements.

LII. On leur annonça de Camarina qu'on les recevrait s'ils se présentaient, et en même temps ils eurent avis qu'une flotte syracusaine appareillait. Ils mirent donc à la mer avec toute leur armée, et cinglèrent d'abord vers Syracuse; puis, n'ayant trouvé aucune flotte équipée, ils continuèrent à ranger la côte jusqu'à Camarina, abordèrent au rivage et envoyèrent un message. Mais les Camarinéens refusèrent de les recevoir,

sous prétexte qu'ils étaient obligés par serment à n'admettre qu'un vaisseau athénien à la fois, à moins qu'eux-mêmes n'en mandassent un plus grand nombre. Les Athéniens durent repartir sans avoir rien fait; ils descendirent sur un point du territoire de Syracuse et y firent du butin; mais, attaqués par la cavalerie syracusaine, ils perdirent quelques hommes des troupes légères qui s'étaient écartés, et rentrèrent à Catane.

LIII. Ils y trouvèrent la galère *la Salaminienne* envoyée d'Athènes pour ordonner à Alcibiade de venir répondre aux accusations que lui intentait la république; même injonction était faite à quelques-uns de ses soldats impliqués par les dénonciateurs soit dans la profanation des mystères, soit dans la question des Hermès. Les Athéniens, après le départ de l'armée, n'avaient pas interrompu l'enquête sur les mystères et les Hermès: sans peser la valeur des dénonciations, ils accueillaient tout dans leurs soupçons: et sur la foi d'hommes pervers, ils arrêtaient et chargeaient de fers des citoyens des plus honorables; ils croyaient que mieux valait éclaircir l'affaire et arriver à la vérité à tout prix, que de laisser, dans le doute, et en se fondant sur la perversité du délateur, échapper un accusé même réputé honnête homme. Le peuple savait, par ouï-dire, que la tyrannie de Pisistrate et de ses fils s'était à la fin appesantie, que d'ailleurs ce n'était ni le peuple lui-même, ni Harmodius, mais bien les Lacédémoniens qui y avaient mis un terme; aussi craignait-il toujours et tout lui était matière à soupçons.

LIV. En effet, l'entreprise audacieuse d'Aristogiton et d'Harmodius eut pour cause une aventure amoureuse. En l'exposant plus au long, je ferai voir que

tous les récits, soit des étrangers, soit des Athéniens eux-mêmes, sur leurs propres tyrans et sur cet événement en particulier, sont erronés de tout point. Lorsque Pisistrate mourut en possession de la tyrannie et dans un âge avancé, ce ne fut pas, comme on le croit généralement, Hipparque, mais Hippias, son aîné, qui hérita du pouvoir. Harmodius, à la fleur de l'âge, était d'une éclatante beauté : Aristogiton, citoyen de condition moyenne, en devint amoureux et le posséda. Hipparque, fils d'Hippias, fit de son côté des propositions à Harmodius, qui les refusa et en informa Aristogiton. Celui-ci, dans la douleur d'un amour jaloux, craignant qu'Hipparque n'usât de son pouvoir pour lui enlever de force Harmodius, forma aussitôt le dessein d'employer tout son crédit à détruire la tyrannie. Cependant Hipparque, ayant échoué dans une nouvelle tentative auprès d'Harmodius, résolut, au lieu de recourir à la violence, de lui faire affront par quelque moyen indirect et sans rien montrer du motif réel. Du reste, son administration en général n'était pas dure envers le peuple, et il évitait d'exciter les haines. Pendant longtemps même, ces tyrans pratiquèrent la vertu et la sagesse : sans exiger des Athéniens plus du vingtième du revenu, ils embellissaient la ville, supportaient les frais de la guerre, et faisaient la dépense des sacrifices. Quant au gouvernement, rien n'était changé aux anciennes lois : seulement ils avaient soin d'avoir toujours dans les premières charges quelqu'un de leur famille : c'est ainsi que plusieurs d'entre eux exercèrent à Athènes la magistrature annuelle, en particulier le fils du tyran Hippias, nommé Pisistrate comme son aïeul. C'est lui

qui a élevé, sous son archontat, l'autel des douze dieux sur l'Agora, et celui d'Apollon dans le Pythium¹. Plus tard le peuple athénien ajouta de nouvelles constructions à celui de l'Agora pour l'agrandir et fit disparaître l'inscription ; celle du Pythium, quoique fruste, est encore lisible ; elle porte :

« Pisistrate, fils d'Hippias, a élevé ce monument de son archontat dans le temple d'Apollon Pythien. »

LV. Qu'Hippias ait exercé le pouvoir comme aîné, c'est ce que j'affirme, et cela d'après des informations plus précises que personne. On peut d'ailleurs s'en convaincre par ce qui suit : il paraît être le seul des fils légitimes de Pisistrate qui ait eu des enfants. C'est ce que prouvent et l'inscription de l'autel² et celle de la colonne érigée dans l'acropole d'Athènes en mémoire de l'iniquité des tyrans. Aucun fils de Thessalus ni d'Hipparque n'y est nommé, tandis qu'on y voit figurer cinq fils qu'Hippias eut de Myrrhine, fille de Callias qui, lui-même, avait pour père Hypéréchides. Il était naturel en effet que l'aîné se mariât le premier. De plus, sur la colonne il est inscrit le premier, immédiatement après son père ; ce qui n'est pas moins naturel, puisqu'il était l'aîné et lui succéda dans la tyrannie. D'ailleurs, jamais, je crois, Hippias n'aurait pu s'emparer ainsi de la tyrannie sans résistance dès le premier moment, s'il avait dû succéder le jour même³ à Hipparque, mort dans l'exercice du pouvoir. Au contraire, la crainte à laquelle il avait dès longtemps habitué les citoyens et le choix de

¹ Temple d'Apollon Pythien, à Athènes.

² Elle prouve seulement qu'Hippias eut des enfants. Toute cette argumentation est loin d'être concluante.

³ C'est-à-dire au moment même du meurtre.

serviteurs dévoués suffirent et au delà à lui assurer la tranquille possession du pouvoir et à écarter les embarras qu'il aurait rencontrés, s'il eût été plus jeune que son frère et n'avait pas eu précédemment l'expérience que donne l'usage du pouvoir. La malheureuse aventure d'Hipparque attira l'attention sur son nom, et lui valut par la suite la réputation d'avoir occupé la tyrannie.

LVI. Hipparque donc, voyant ses avances repoussées par Harmodius, lui fit, comme il en avait formé le dessein, un cruel outrage. On invita sa jeune sœur à porter la corbeille ¹ dans une solennité, puis on la chassa en prétextant qu'on ne l'avait pas même invitée, vu son indignité. Harmodius supporta impatiemment cet affront, et Aristogiton en fut encore plus indigné à cause de lui. Ils arrêtèrent toutes leurs mesures avec leurs complices et attendirent les grandes panathénées, le seul jour où les citoyens qui devaient former le cortège pussent se rassembler en armes sans donner lieu au soupçon. Ils devaient eux-mêmes porter les premiers coups, et les autres conjurés leur venir aussitôt en aide contre les gardes. Du reste, ils avaient peu de complices, pour plus de sûreté ; ils espéraient que, quelque peu nombreux qu'ils fussent au début, ceux-là mêmes qui n'étaient pas prévenus voudraient, ayant les armes à la main, concourir à leur propre affranchissement.

LVII. La fête arrivée, Hippias, entouré de ses gardes, se rendit hors de la ville, sur la place nommée Céra-

¹ Les jeunes filles portaient ainsi des corbeilles aux panathénées et dans les autres solennités : on les choisissait dans les familles les plus illustres.

mique ¹, pour régler dans tous ses détails la marche du cortège. Déjà Harmodius et Aristogiton, armés de leurs poignards, s'avançaient pour le frapper, lorsqu'ils aperçurent un de leurs complices s'entretenant familièrement avec Hippias ; — car il était accessible à tous. — Ils se troublent alors, se croient dénoncés et se voient déjà arrêtés. Mais, avant de l'être, ils veulent du moins, s'il est possible, prendre une vengeance anticipée sur celui qui les a offensés, sur la cause première de tous leurs dangers. Tels qu'ils sont, ils se précipitent dans la ville, et rencontrent Hipparque près du lieu nommé Léocorion ; aussitôt ils tombent sur lui comme des forcenés, et, transportés l'un par la jalousie, l'autre par la vengeance, ils le frappent et le tuent. Aristogiton échappa d'abord aux gardes, au milieu du concours de la foule ; mais il fut pris ensuite et cruellement traité ; quant à Harmodius, il fut tué sur place au moment même.

LVIII. Hippias reçut cette nouvelle au Céramique : au lieu de courir vers le lieu du crime, il se porta immédiatement à la rencontre des citoyens armés qui formaient le cortège, avant qu'ils fussent informés de rien ; car ils étaient à distance. Composant son visage pour la circonstance, de manière à ne rien trahir au dehors, il leur enjoignit de se rendre à un endroit qu'il désigna. Ils y allèrent, dans la pensée qu'il avait quelque communication à leur faire ; mais Hippias, après avoir fait enlever les armes par ses gardes, choisit aussitôt ceux qu'il soupçonnait et tous ceux qui furent trouvés porteurs de poignards. Car il était d'usage, dans

¹ Il y avait deux places du même nom, l'une extérieure, l'autre intérieure.

les cérémonies, de ne porter que le bouclier et la lance.

LIX. C'est ainsi qu'un dépit amoureux donna naissance à ce complot, et qu'une terreur subite jeta Harmodius et Aristogiton dans une entreprise plus audacieuse que raisonnée. Une plus dure tyrannie s'appesantit dès lors sur les Athéniens. Hippias, devenu plus défiant, fit périr un grand nombre de citoyens et commença à jeter ses regards au dehors pour voir s'il ne pourrait pas, en cas de révolution, se ménager quelque refuge. Il donna en conséquence sa fille Archédice à Éantidès, fils d'Hippoclès, tyran de Lampsaque, — lui, Athénien, à un homme de Lampsaque ! — parce qu'il savait que cette famille jouissait d'un grand crédit auprès de Darius. On voit à Lampsaque le tombeau d'Archédice, avec cette inscription : « Cette poussière couvre Archédice, fille d'Hippias, homme éminent parmi les Grecs ses contemporains. Fille, femme, sœur, mère de tyrans, un fol orgueil n'aveugla point son âme. »

Hippias exerça encore trois ans la tyrannie à Athènes. La quatrième année ¹, il en fut dépossédé par les Lacédémoniens et les Alcéméonides exilés. Il se retira, sous la foi publique ², à Sigée ³, puis auprès d'Éantidès, à Lampsaque, et de là à la cour de Darius. Vingt ans plus tard, il fit, avec les Mèdes, dans un âge déjà avancé, la campagne de Marathon.

LX. Tous ces faits étaient présents à la pensée, et le souvenir de ce qu'on en avait entendu raconter rendait

¹ 510 avant notre ère.

² Il rendit la citadelle, à condition que le peuple lui remettrait ses fils qu'il avait entre les mains.

³ Où régnait un de ses frères.

alors le peuple athénien dur et soupçonneux envers les citoyens accusés de sacrilège ; car il voyait dans ce fait la manifestation d'un complot oligarchique et tyrannique. Déjà, par suite de cette irritation des esprits, bien des citoyens, et des plus estimables, étaient dans les prisons, sans qu'on entrevit un terme à ces rigueurs ; chaque jour la passion prenait un caractère plus sauvage et les arrestations se multipliaient. Sur ces entre-faites, un des prisonniers, le plus coupable en apparence, reçut d'un de ses compagnons de captivité le conseil de faire des révélations, vraies ou fausses. — Les avis sur ce point sont partagés ; et, ni alors, ni plus tard, personne n'a jamais pu rien dire de positif sur les auteurs de la profanation. — L'autre lui représenta, pour le persuader, que, fût-il même innocent, il devait se ménager l'impunité et se sauver lui-même tout en délivrant la république des soupçons qui l'agitaient ; qu'il assurerait bien mieux son salut par un aveu suivi d'impunité que par des dénégations qui ne le garantiraient pas d'un jugement. Il s'accusa donc lui-même, et d'autres avec lui, pour le fait des Hermès. Le peuple athénien reçut avec joie ce qu'il crut être la vérité, d'autant plus qu'il avait jusque-là souffert impatiemment de ne pas connaître ceux qui conspiraient contre lui. Le révélateur et tous les citoyens qu'il n'avait pas accusés furent sur-le-champ mis en liberté ; on fit le procès aux autres ¹ et on mit à mort tous ceux qu'on put arrêter ; quant aux fugitifs, on prononça contre eux la peine capitale et on mit leur tête à prix. Du reste on ignore si, dans cette circonstance, les victimes furent

¹ Environ trois cents citoyens, dénoncés par Dioclidès, furent alors condamnés à mort.

frappées injustement ¹ ; ce qui est incontestable, c'est que la république en retira un avantage manifeste.

LXI. Quant à Alcibiade, les Athéniens, poussés par les mêmes ennemis qui l'avaient accusé dès avant son départ, étaient dans les dispositions les plus hostiles : lorsqu'ils se crurent éclairés sur l'affaire des Hermès, ils se persuadèrent bien mieux encore que celle des mystères, dans laquelle il était aussi impliqué, avait même principe et se rattachait à une conspiration tramée par lui contre le gouvernement populaire. Au milieu de ces circonstances et de tout ce trouble, il arriva qu'une armée lacédémonienne, assez peu nombreuse, s'avança jusqu'à l'isthme pour quelque entreprise concertée avec les Béotiens : on crut que c'était Alcibiade qui l'avait mandée ; qu'il s'agissait non des affaires de la Béotie, mais d'un complot tramé avec lui, et que si on ne l'eût prévenu par l'arrestation des citoyens dénoncés, Athènes eût été livrée. On passa même une nuit en armes au temple de Thésée, dans l'intérieur de la ville. Vers le même temps, les hôtes d'Alcibiade, à Argos, furent soupçonnés de conspirer contre la démocratie ; et, par suite de ces soupçons, les Athéniens livrèrent au peuple d'Argos les otages argiens déposés dans les îles, pour les faire mourir. De tous côtés les soupçons enveloppaient Alcibiade : les Athéniens, décidés à le mettre en jugement et à le faire mourir, envoyèrent en Sicile la galère la *Salaminienne* pour l'amener, lui et tous ceux qui étaient compris dans la dénonciation. L'ordre était, non de l'arrêter, mais de lui enjoindre de suivre les envoyés pour venir se justi-

¹ Plutarque (Alcib. 21) prétend que ce fut injustement.

fier : en cela on céda à la crainte de produire quelque mouvement en Sicile, soit dans l'armée athénienne, soit parmi les ennemis ; on voulait surtout retenir les Mantinéens et les Argiens, qu'on croyait engagés dans l'expédition par son influence personnelle. Alcibiade monta son propre vaisseau, avec ses coaccusés, et partit de Sicile à la suite de la *Salaminienne*, comme pour se rendre à Athènes. Mais, arrivés à Thurium, ils cessèrent de la suivre, quittèrent leur bâtiment et disparurent : ils craignaient d'aller, sous le coup d'une accusation, affronter un jugement. La *Salaminienne* chercha quelque temps Alcibiade et ses compagnons ; mais, ne les découvrant nulle part, elle reprit la mer et s'en alla. Alcibiade, dès lors exilé, passa peu après, sur un petit bâtiment, de Thurium dans le Péloponnèse. Les Athéniens le condamnèrent à mort par contumace, lui et ses compagnons.

LXII. Après son départ, les généraux athéniens restés en Sicile firent de l'armée deux divisions qu'ils tirèrent au sort, et cinglèrent avec toutes leurs forces vers Sélinonte et Égeste : ils voulaient savoir s'ils pourraient tirer de l'argent des Égestains, et en même temps se renseigner sur la situation des affaires à Sélinonte et sur ses démêlés avec Égeste. Ils côtoyèrent la gauche de la Sicile, du côté qui regarde le golfe Tyrsénien, et relâchèrent à Himère, la seule ville grecque qu'il y ait dans cette partie de l'île. Ils n'y furent pas reçus, continuèrent à suivre la côte, et prirent en passant Hycara, petite place sicanienne, mais ennemie d'Égeste. C'était une ville maritime. Ils réduisirent les habitants en esclavage et donnèrent la ville aux Égestains, dont la cavalerie les avait secondés. De là l'armée de

terre prit à travers le pays des Sicèles, et marcha jusqu'à Catane, tandis que la flotte rangeait la côte, chargée des prisonniers. D'Hyccara, Nicias fit voile directement pour Égeste; il mit ordre aux affaires, prit trente talents, et vint rejoindre l'armée. La vente des esclaves produisit cent vingt talents. Des bâtiments furent envoyés dans toutes les directions aux Sicèles alliés, pour leur demander des troupes. La moitié de l'armée marcha contre Hybla-Géléatis, ville ennemie, et ne put s'en emparer. L'été finit.

LXIII. L'hiver suivant, les Athéniens firent sans différer leurs dispositions pour l'attaque de Syracuse; et les Syracusains, de leur côté, se préparèrent à marcher contre eux. Les Athéniens ne les ayant pas attaqués tout d'abord, au moment de la première appréhension, comme ils s'y attendaient, chaque jour qui s'écoulait augmentait leur confiance: mais lorsqu'ils les virent faire voile, loin d'eux, vers une autre partie de la Sicile, aller attaquer Hybla, et échouer dans leur tentative, ils conçurent pour eux bien plus de mépris encore: ils pressaient leurs généraux, comme il arrive toujours à la multitude quand elle s'est enhardie, de les mener à Catane, puisque les Athéniens ne venaient pas à eux. Sans cesse des cavaliers syracusains poussaient des reconnaissances jusqu'au camp des Athéniens, les raillaient et leur demandaient, entre autres choses, s'ils n'étaient pas venus pour s'établir au milieu d'eux, en pays étranger, plutôt que pour rétablir les Lécérons dans leur patrie.

LXIV. Les généraux athéniens, voyant cela, résolurent de les attirer en masse le plus loin possible de la ville, et de profiter eux-mêmes de ce moment pour aller

y aborder pendant la nuit et choisir à loisir une position favorable pour leur campement. Ils sentaient bien qu'ils n'auraient pas les mêmes facilités, s'il leur fallait opérer une descente en présence d'un ennemi sur ses gardes, ou s'ils faisaient à découvert une marche par terre; que leurs troupes légères et le gros de leur armée auraient alors beaucoup à souffrir de la cavalerie syracusaine qui était nombreuse, tandis qu'eux-mêmes n'en avaient pas; que de cette façon, au contraire, ils pourraient choisir une position où ils ne seraient que médiocrement inquiétés par la cavalerie. Des bannis de Syracuse, qui marchaient avec eux, leur avaient signalé un poste près d'Olympiéon¹, celui-là même qu'ils occupèrent. Voici, du reste, à quel artifice les généraux eurent recours pour arriver à leurs fins : ils envoyèrent un homme à eux, mais tout dévoué en apparence aux généraux syracusains. Cet homme, originaire de Catane, s'annonça comme envoyé par des habitants de cette ville dont ils connaissaient les noms et qu'ils savaient y rester encore de leurs anciens amis. Il leur dit que les Athéniens passaient la nuit dans la ville loin de leurs retranchements; que si les Syracusains voulaient, à un jour déterminé, marcher contre le camp vers l'aurore, les Catanéens retiendraient ceux des Athéniens qui seraient dans la ville et brûleraient les vaisseaux; qu'il leur serait facile, en attaquant la palissade, de s'emparer du camp; enfin qu'un grand nombre des habitants

¹ Bourg et temple, près de Syracuse. Le temple, un des plus remarquables de l'antiquité, avait été élevé par Gélon, avec les dépouilles des Carthaginois.

les seconderaient, qu'ils étaient déjà prêts, et qu'il venait de leur part.

LXV. Les généraux syracusains, pleins de confiance d'ailleurs, songeaient, même en dehors de cette ouverture, à faire leurs dispositions pour attaquer Catane ; aussi crurent-ils cet homme beaucoup trop à la légère : sur-le-champ ils prirent jour pour l'attaque et le renvoyèrent. Déjà les contingents de Sélinonte et quelques-uns des autres alliés étaient arrivés ; ordre fut donné à tous les Syracusains d'avoir à se tenir prêts pour une sortie en masse. Toutes les dispositions faites, et à l'approche du jour fixé pour l'attaque, ils se mirent en marche pour Catane et campèrent la nuit sur le fleuve Syméthos, dans le territoire de Léontium. Dès que les Athéniens furent informés de leur marche, ils levèrent le camp tous ensemble, emmenèrent les Sicèles et tous ceux qui s'étaient joints à eux, s'embarquèrent sur les vaisseaux et les transports et firent voile la nuit vers Syracuse. Au point du jour ils débarquaient près d'Olympiëon pour y établir leur camp¹. Du côté des Syracusains, les cavaliers, ayant poussé les premiers jusqu'à Catane, s'aperçurent que toute l'armée avait pris la mer ; ils retournèrent en porter la nouvelle à l'infanterie, et tous ensemble revinrent sur leurs pas pour voler au secours de leur ville.

LXVI. Cependant, comme la route était longue, les Athéniens purent à loisir se retrancher dans une position favorable : elle les rendait maîtres d'attaquer quand ils le voudraient sans être incommodés en rien par la cavalerie syracusaine, ni avant ni pendant l'ac-

¹ Sur la rive droite de l'Anapos, au fond du grand port.

tion. Ils étaient protégés, d'un côté par des murailles, des maisons, des arbres et un étang ; de l'autre par des précipices. Ils coupèrent les arbres du voisinage, les transportèrent sur le rivage et plantèrent des palissades en avant de leurs vaisseaux et à Dascon ¹. Dans la partie la plus accessible à l'ennemi, un retranchement fut élevé en toute hâte avec des pierres brutes ² et des arbres ; enfin ils rompirent le pont sur l'Anapos ³. Pendant ces dispositions, personne ne sortit de la ville pour les inquiéter. Les cavaliers syracusains arrivèrent les premiers au secours de la place et furent rejoints ensuite par toute l'infanterie : d'abord ils s'avancèrent jusqu'auprès du camp athénien ; mais, comme on ne sortit pas au-devant d'eux, ils se retirèrent, traversèrent la voie Hélorine et bivouaquèrent.

LXVII. Le lendemain, les Athéniens et leurs alliés se disposèrent au combat. Voici leur ordre de bataille : A l'aile droite étaient les Argiens et les Mantinéens ; les Athéniens au centre ; à l'autre aile, le reste des alliés. La moitié de l'armée était en avant du camp, rangée sur huit hommes de hauteur ; l'autre moitié était près des tentes, formée en carré long, également sur huit de hauteur ⁴. Elle avait ordre d'observer quelle partie du corps de bataille souffrirait le plus, pour se porter

¹ Golfe à l'ouest de Syracuse, près de l'embouchure de l'Anapos dans le grand port.

² Le texte porte des pierres choisies (*λογάδην*), c'est-à-dire appareillées sans être taillées.

³ Ce pont paraît avoir été établi près de l'embouchure de l'Anapos ; Nicias, en le coupant, se proposait de forcer l'ennemi à l'attaquer de front du côté d'Olympiôn, dont les Syracusains paraissent être restés maîtres et où ils avaient une garnison.

⁴ Sur les quatre faces du carré.

au secours. Les porteurs de bagage furent placés au centre de ce corps de réserve. Les Syracusains rangèrent sur seize de hauteur leurs hoplites formés de la population syracusaine en masse et de tous les alliés présents. Ces auxiliaires étaient particulièrement des troupes de Sélinonte, ensuite des cavaliers de Géla, au nombre de deux cents en tout, vingt cavaliers de Camarina et cinquante archers. Les cavaliers n'étaient pas moins de douze cents; ils prirent la droite, et à côté d'eux les frondeurs. Au moment où les Athéniens allaient engager l'action, Nicias passa de rang en rang, au milieu des corps de chaque nation ¹ et leur adressa à tous ensemble ces exhortations :

LXVIII. « Guerriers, qu'est-il besoin de vous encourager chacun en particulier, puisque nous sommes réunis pour un même combat? Les forces imposantes que voici sont plus capables, je crois, d'inspirer la confiance, que de belles paroles avec une faible armée. Quand on voit ici les Argiens, les Mantinéens, les Athéniens et les premiers des insulaires, est-il personne qui puisse, avec des alliés si braves, si nombreux, ne pas avoir bon espoir de vaincre, surtout si l'on considère nos adversaires? Ce sont des hommes levés en masse, et non des soldats d'élite comme nous; ce sont, de plus, des Siciliens qui peuvent bien nous mépriser, mais qui ne tiennent pas contre nous, parce que leur science militaire n'égale pas leur audace. Songez d'ailleurs que nous sommes bien loin de notre patrie, et que vous ne trouverez aucune terre amie si vous ne la conquérez en combattant. Nos ennemis se disent, je le

¹ Athéniens, Argiens, Mantinéens et alliés de Sicile.

sais, pour s'exciter au courage, qu'ils vont combattre pour leur patrie; vous, au contraire, je vous rappelle que vous êtes dans un pays qui n'est pas le vôtre, et qu'à moins de vaincre, il ne vous sera pas facile d'en sortir pour rentrer dans votre patrie; car une nombreuse cavalerie viendra vous assaillir. Songez donc à vous montrer dignes de vous-mêmes; marchez contre l'ennemi avec courage, et soyez convaincus que les nécessités présentes et les difficultés qui vous environnent sont plus à redouter que les ennemis. »

LXIX. Nicias, après cette exhortation, engagea aussitôt l'action. Les Syracusains étaient loin de s'attendre que le combat dût commencer si tôt; quelques-uns même avaient profité du voisinage de la ville pour s'en retourner; quelque ardeur qu'ils missent à rejoindre, en courant, ils arrivaient tardivement, et chacun prenait rang au hasard, là où il trouvait un groupe déjà formé. Car ce ne fut ni l'ardeur ni l'audace qui leur manquèrent et dans ce combat et dans les autres; mais, égaux par le courage, tant que la science marchait de pair, ils se trouvaient, quand elle faisait défaut, trahir en dépit d'eux-mêmes leur bonne volonté. Cependant, quoique prévenus par cette attaque inattendue des Athéniens, forcés de se défendre à la hâte, ils prirent les armes et coururent aussitôt à l'ennemi. D'abord les soldats armés de pierres ¹, les frondeurs et les archers préludèrent au combat de part et d'autre, et se mirent alternativement en fuite, comme il arrive d'ordinaire pour les troupes légères. Ensuite les devins amenèrent

¹ Les lithoboles se distinguaient des frondeurs en ce qu'ils lançaient des pierres à la main.

en tête de l'armée les victimes d'usage, et les trompettes donnèrent aux hoplites le signal de l'attaque. On s'ébranla ; les Syracusains allaient combattre pour la patrie ; chacun avait en vue son propre salut dans le moment, sa liberté dans l'avenir. Du côté opposé, c'étaient d'autres motifs : chez les Athéniens, le désir de s'approprier une terre étrangère et de ne pas compromettre leur propre pays par une défaite ; chez les Argiens et les alliés indépendants, l'ambition de partager avec eux les conquêtes objet de leur expédition et de revoir victorieux leur patrie ; enfin les alliés, sujets d'Athènes, étaient soutenus avant tout par la conviction que, vaincus, ils n'avaient aucun salut à attendre, et par cette pensée accessoire que peut-être, en aidant à l'asservissement des autres, le joug deviendrait moins pesant pour eux-mêmes.

LXX. On était aux prises, et depuis longtemps on tenait ferme de part et d'autre, lorsque survinrent quelques coups de tonnerre accompagnés d'éclairs et d'une pluie abondante. Ceux qui combattaient pour la première fois et n'avaient que peu d'habitude de la guerre n'en furent que plus disposés à la crainte ; tandis que ceux qui avaient plus d'expérience ne voyaient là qu'un effet de la saison et s'inquiétaient bien autrement de la persistance de l'ennemi à disputer la victoire. Enfin les Argiens enfoncèrent l'aile gauche des Syracusains, et les Athéniens rompirent ensuite les troupes qui leur étaient opposées. Dès lors tout le reste de l'armée syracusaine se débanda et prit la fuite. Les Athéniens ne poussèrent pas loin l'ennemi, contenus qu'ils étaient par les cavaliers syracusains ; car ceux-ci, forts de leur nombre et n'ayant pas été entamés, se jetaient

sur ceux des hoplites qu'ils voyaient les plus ardents à la poursuite et les refoulaient. Après avoir suivi en colonne les fuyards aussi loin qu'ils le purent sans se risquer, les Athéniens firent retraite et élevèrent un trophée. Les Syracusains, réunis sur la voie Hélorine, s'y rallièrent, autant que le permettait la circonstance, et envoyèrent, malgré leur échec, une garnison à Olympiëon, dans la crainte que les Athéniens n'enlevassent les trésors qui s'y trouvaient. Le reste rentra dans la ville.

LXXI. Les Athéniens ne firent aucune tentative sur le temple ; ils enlevèrent les cadavres des leurs, les mirent sur le bûcher et bivouaquèrent sur le champ de bataille. Le lendemain ils rendirent aux Syracusains leurs morts par convention (il y en avait environ deux cent soixante, Syracusains ou alliés) ; ils recueillirent les ossements des leurs (au nombre de cinquante environ, tant Athéniens qu'alliés) ; et, chargés des dépouilles de l'ennemi, ils firent voile pour Catane. Car, l'hiver étant venu, il ne leur semblait pas possible encore de tenir la campagne en cet endroit, avant d'avoir fait venir de la cavalerie d'Athènes et d'en avoir tiré des alliés du pays, de manière à ne point laisser à celle de l'ennemi une entière supériorité. Ils voulaient aussi recueillir de l'argent en Sicile, en faire demander à Athènes, se rallier quelques villes ¹, où ils espéraient faire accepter plus aisément leur autorité après le combat, enfin se procurer des vivres et tout ce qui serait nécessaire pour attaquer Syracuse au printemps.

LXXII. Ce fut dans ce dessein qu'ils firent voile pour

¹ En particulier Camarina.

Naxos et Catane ¹, afin d'y passer l'hiver. Les Syracusains, après avoir enseveli leurs morts, se réunirent en assemblée. Hermocrate, fils d'Hermon, s'avança : c'était un homme qui, sous aucun rapport, ne le cédait à personne en habileté, distingué d'ailleurs par l'expérience qu'il avait acquise dans la guerre et par sa valeur. Il les encouragea et mit en garde contre l'abatement d'un premier échec. Ce n'était pas le courage, dit-il, qui avait été vaincu chez eux ; le désordre avait fait tout le mal ; et cependant ils ne s'étaient pas montrés aussi inférieurs qu'on devait s'y attendre, surtout ayant à lutter, eux simples particuliers, simples artisans pour ainsi dire, contre les plus habiles soldats de la Grèce. Ce qui avait nui beaucoup aussi, c'était la multitude des généraux (ils en avaient quinze), la division du commandement, le défaut de discipline et de subordination dans la multitude. Si, au contraire, il y avait un petit nombre de généraux expérimentés ; si, dans le cours de l'hiver, on formait un corps d'oplites ; si on fournissait des armes à ceux qui n'en avaient pas, afin d'avoir le plus d'hommes possible, en ayant soin de rendre tous les exercices obligatoires, on aurait probablement, disait-il, l'avantage sur l'ennemi ; car, ayant déjà le courage, on y joindrait la discipline dans la pratique, et ces deux qualités s'accroîtraient réciproquement : la discipline se fortifierait par l'exercice au milieu des dangers, la bravoure deviendrait plus sûre d'elle-même de toute la confiance que donne l'expérience. Il fallait donc choisir un petit nombre de généraux investis de pleins pouvoirs, et s'engager par serment envers eux à

¹ Plutarque accuse à ce sujet Nicias d'une lenteur funeste à l'armée athénienne, reproche qui ne paraît que trop fondé .

les laisser suivre leurs propres inspirations dans l'exercice du commandement : de cette façon, le secret serait mieux gardé pour les mesures qui l'exigeaient, et tous les préparatifs se feraient avec ordre et sans tergiversations.

LXXIII. Les Syracusains, après l'avoir entendu, décrétèrent toutes les mesures qu'il proposait et le nommèrent lui-même général, avec deux collègues seulement, Héraclides, fils de Lysimachos, et Sicanos, fils d'Exécestès. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Corinthe et à Lacédémone pour réclamer l'assistance de leurs alliés, et engager les Lacédémoniens à faire une diversion en leur faveur en poussant ouvertement et avec plus de vigueur les hostilités contre Athènes ; ils voulaient par là soit forcer les Athéniens à quitter la Sicile, soit entraver l'envoi de nouveaux renforts à l'armée expéditionnaire.

LXXIV. L'armée athénienne qui était à Catane se hâta de faire voile pour Messène, dans l'espoir que cette ville lui serait livrée ; mais l'entreprise échoua. Lorsque Alcibiade avait quitté la Sicile, déjà déposé de son commandement et décidé à fuir, il avait révélé le projet dont il avait connaissance aux partisans des Syracusains dans Messène. Ceux-ci, prenant les devants, avaient tué les auteurs du complot ; ils étaient en insurrection et avaient les armes à la main quand les Athéniens arrivèrent ; aussi obtinrent-ils de vive force que ceux-ci ne seraient pas reçus. Après être restés environ treize jours, les Athéniens, incommodés par le mauvais temps, manquant de vivres et n'avancant à rien, retournèrent à Naxos¹ (et à Thraces), palissadèrent leur camp et

¹ Le texte porte ἐς Νάξον καὶ Θράκας. Ou ce dernier mot n'a pas

prirent leurs quartiers d'hiver. Une trirème fut envoyée à Athènes pour demander de l'argent et de la cavalerie, de manière à avoir le tout à l'entrée du printemps.

LXXV. Les Syracusains, de leur côté, enclavèrent dans la ville, pendant l'hiver, le Téménitès¹ au moyen d'une muraille embrassant toute la partie qui regarde Épipolæ² ; de cette manière, l'enceinte offrant plus d'étendue, était plus difficile à cerner en cas de revers. Ils élevèrent un fort à Mégara, un autre à Olympiéon, et palissadèrent le bord de la mer, partout où il était possible d'opérer une descente. Sachant que les Athéniens hivernaient à Naxos, ils se portèrent en masse sur Catane, dévastèrent une partie du pays, incendièrent les tentes et le camp des Athéniens, et retournèrent chez eux. Informés en outre que les Athéniens avaient envoyé une ambassade à Camarina, pour obtenir son accession en vertu de l'alliance contractée sous Lachès, ils y firent passer de leur côté une députation. Ils soupçonnaient les Camarinéens de n'avoir envoyé qu'à regret les secours qu'ils leur avaient fournis dans le premier combat, et de ne plus vouloir les aider à l'avenir. Ils craignaient qu'à la vue de l'avantage remporté par les Athéniens, les Camarinéens, entraînés par leurs anciennes relations d'amitié, ne s'unissent à eux. Les ambassadeurs arrivèrent donc à Camarina, Hermocrate pour les Syracusains, et Euphémios au nom des Athéniens, tous deux assistés de leurs collègues ; une assem-

de sens et a été intercalé dans le texte par la maladresse d'un copiste, ou il désigne une place de Sicile qui n'est citée nulle part ailleurs.

¹ Ainsi nommé d'Apollon Téménitès, dont le temple se trouvait dans ce quartier, appelé plus tard la Ville Neuve.

² Colline au couchant de Syracuse, qui domine la ville.

blée eut lieu, et là Hermocrate, pour prévenir les esprits contre les Athéniens, s'exprima ainsi :

LXXVI. « Camarinéens, si nous venons vers vous en ambassade, ce n'est pas dans la crainte que les forces réunies ici par les Athéniens vous causent le moindre trouble ; ce que nous redoutons surtout, c'est que vous ne vous laissiez entraîner, avant de nous avoir entendus, par les discours qu'ils vont vous tenir. Ils viennent en Sicile sous le prétexte que vous savez, mais avec des desseins que nous soupçonnons tous. Leur but me paraît être, non de rétablir les Léontins chez eux, mais de nous chasser de chez nous. Car il n'est pas vraisemblable que, destructeurs de villes en Grèce, ils viennent ici les rétablir, ni qu'au nom de la communauté de race ils s'intéressent aux Léontins, à titre de Chalcidéens, tandis qu'en Eubée ils tiennent asservis les Chalcidéens dont ceux-ci sont des colons. Le même principe qui les a dirigés dans cette conquête, les guide encore aujourd'hui dans leur nouvelle tentative. C'est ainsi qu'appelés au commandement, du consentement des Ioniens et de tous les peuples d'origine athénienne, sous prétexte de se venger du Mède, on les vit accuser les uns de ne pas fournir le contingent, les autres de se faire mutuellement la guerre, invoquer enfin contre chacun quelque prétexte spécieux et les subjuguier tous. Dans la lutte contre le Mède, les Athéniens n'ont donc pas plus combattu pour la liberté des Grecs que ceux-ci pour leur propre indépendance. Les premiers voulaient que la Grèce fût asservie à eux-mêmes et non au Mède ; les Grecs échangeaient leur maître contre un autre plus habile, et surtout plus habile pour le mal.

LXXVII. « Mais il est par trop facile d'accuser les Athéniens ; aussi ne venons-nous pas vous démontrer leurs injustices, vous les connaissez ; nous venons plutôt nous accuser nous-mêmes ¹ de ce que, quand nous avons sous les yeux l'exemple des Grecs du continent, asservis pour ne s'être pas défendus entre eux ; quand les Athéniens invoquent maintenant avec nous les mêmes sophismes, — le rétablissement des Léontins, à titre de parenté, la défense des Égestains leurs alliés, — nous ne nous hâtons pas de nous tourner tous contre eux avec une égale ardeur, et de leur montrer qu'il ne s'agit plus ici de ces Ioniens, de ces Hellespontiens et de ces insulaires qui, toujours changeant de maître, quel qu'il soit, Mède ou autre, n'en restent pas moins esclaves ; mais de Doriens, d'hommes libres, venus en Sicile d'un pays indépendant, fils du Péloponnèse. Attendrons-nous donc que nous soyons tous pris tour à tour, ville à ville, quand nous savons que nous ne sommes vulnérables que de cette façon ; quand nous voyons que c'est précisément là le système qu'adoptent les Athéniens, semant ici par leurs discours des germes de division parmi nous, ailleurs nous mettant réciproquement aux mains par l'espoir de leur alliance ; partout, enfin, s'efforçant de nous nuire par tous les moyens en leur pouvoir, tout en donnant à chacun de belles paroles. Croyons-nous, enfin, que dans un même pays une ville, même éloignée, puisse succomber, sans que nous ressentions, nous aussi, quelque contre-coup de ses maux, sans que le malheur s'étende au delà des premières victimes ?

¹ Il entend par là tous les Siciliens.

LXXVIII. « Si quelqu'un s'imagine que les Syracusains seuls sont en guerre avec Athènes, et que cela ne vous concerne en rien ; s'il lui semble dur de s'exposer pour ma patrie, qu'il se mette bien dans l'esprit que ce n'est pas seulement pour mon pays, que c'est au contraire pour le sien également qu'il combattra chez nous ; qu'il aura d'autant moins à craindre que, tant que nous ne serons pas tombés, il trouvera en nous des alliés pour la lutte, et des alliés qui ne sont pas sans ressources. Qu'il sache que le but des Athéniens n'est pas de servir sa haine à lui contre Syracuse, mais que nous sommes bien plutôt pour eux un prétexte pour s'assurer l'amitié de Camarina. Si quelqu'un, jaloux de Syracuse ou craignant sa puissance, — car ce sont là les deux sentiments que provoque la supériorité, — désire par suite que Syracuse soit humiliée, pour rabattre son orgueil ; s'il souhaite d'un autre côté, dans un intérêt de sécurité personnelle, qu'elle finisse par triompher, ses vœux sortent du cercle des possibilités humaines ¹ : car on ne saurait régler la fortune au gré de ses désirs. Et s'il s'est trompé dans ses calculs, peut-être alors, gémissant sur ses propres maux, il désirera pouvoir encore envier notre bonheur ² ; mais il ne sera plus temps, lorsqu'il nous aura abandonnés en refusant de prendre sa part de dangers qui sont les mêmes pour tous, si on consulte plus les choses que les mots : car, à prendre les mots, c'est notre puissance qu'on sauvera, mais, en réalité, on pourvoira à son propre salut.

¹ En désirant tout à la fois qu'elle soit humiliée, et triomphe en définitive.

² C'est-à-dire nous voir encore puissants et en état de le secourir.

« C'était à vous surtout, Camarinéens, vous, placés sur nos frontières, exposés après nous aux premiers dangers, à prévoir cela, au lieu de nous aider mollement comme vous le faites maintenant; bien plus, c'était à vous de nous prévenir, de faire maintenant ce que vous nous eussiez demandé avec instance si les Athéniens avaient attaqué d'abord Camarina, de nous exhorter à ne montrer aucune faiblesse; mais à cet égard, ni vous ni les autres n'avez témoigné le moindre empressement.

LXXIX. « Peut-être, par crainte, voudrez-vous garder une juste neutralité entre nous et nos agresseurs, sous prétexte que vous avez un traité d'alliance avec les Athéniens : mais cette alliance, ce n'est pas contre vos amis que vous l'avez faite, c'est contre les ennemis qui pourraient vous assaillir. Vous vous êtes engagés à secourir les Athéniens injustement attaqués par d'autres, mais non à les soutenir lorsque eux-mêmes attaquent autrui, comme ils le font maintenant. Voyez les Rhégiens : quoique Chalcidéens, ils ne veulent pas rétablir les Léontins, Chalcidéens comme eux; et il est vraiment étrange que ce soient eux qui, suspectant les beaux sentiments dont les Athéniens couvrent leurs actes, montrent une réserve que n'autorise aucun prétexte, tandis que vous prétendez, vous, sur un prétexte spécieux, aider vos adversaires naturels, et, pour perdre ceux qui vous tiennent de bien plus près encore ¹, vous unir à leurs plus cruels ennemis. Cela n'est point juste; vous devez, au contraire, nous venir en aide, sans craindre l'appareil de leurs forces; car il

¹ A titre de Doriens et habitant la même île.

n'a rien de redoutable, si nous sommes tous unis ; il le deviendra par une division à laquelle tendent tous leurs efforts. Ce qui le prouve, c'est que, lors même qu'ils s'attaquaient à nous seuls, ils n'ont pu, quoique vainqueurs dans un combat, réaliser leurs projets, et ont fait une retraite précipitée.

LXXX. « Aussi avec de l'union n'avons-nous aucune inquiétude sérieuse à concevoir. Marchons donc sans hésitation vers une commune alliance, d'autant mieux que nous allons être secourus par les Péloponnésiens qui, sous tous les rapports, leur sont bien supérieurs dans l'art de la guerre. N'allez pas croire d'ailleurs que cette prévoyante réserve qui consiste à ne secourir aucun des deux partis, parce que vous êtes alliés de l'un et de l'autre, soit de la justice à notre égard et un gage de sécurité pour vous : cela peut être juste en théorie, mais non en réalité : car si c'est par suite de ce défaut d'assistance que le vaincu succombe et que le vainqueur l'emporte, qu'aurez-vous fait autre chose par votre abstention que de refuser aux uns un secours qui les eût sauvés, et de laisser aux autres la liberté de commettre l'injustice ? Mieux vaudrait assurément vous unir aux victimes d'une injuste agression, surtout à des hommes de même sang que vous, pour protéger les intérêts communs de la Sicile ; par là vous éviteriez en même temps une faute aux Athéniens, si tant est qu'ils soient vos amis.

« En résumé, voici ce que vous disent les Syracusains : Nous n'avons pas besoin d'exposer longuement, ni pour vous ni pour les autres ¹, ce que vous-mêmes

¹ Pour les autres peuples de Sicile.

n'ignorez pas plus que nous ; mais nous vous supplions ; nous protestons, si vous nous repoussez, qu'attaqués par les Ioniens nos éternels ennemis, nous sommes trahis, nous Doriens, par vous, par des Doriens ! Si les Athéniens nous subjuguent, c'est à votre volonté qu'ils devront leur triomphe ; ils en recueilleront la gloire en leur propre nom, et pour prix de la victoire ils auront l'esclavage de ceux qui la leur auront procurée. Que si, au contraire, nous sommes vainqueurs, c'est encore sur vous, cause de nos dangers, que tombera la vengeance. Réfléchissez donc et choisissez dès à présent : d'une part, la servitude immédiate et sans alternative ; de l'autre, vainqueurs avec nous, vous échappez et à la honte de prendre les Athéniens pour maîtres, et à notre haine qui ne serait pas de courte durée. »

LXXXI. Ainsi parla Hermocrate. Après lui Euphémus, ambassadeur des Athéniens, prit la parole en ces termes :

LXXXII. « Nous sommes venus pour le renouvellement de l'ancienne alliance ; mais, provoqués par les attaques du Syracusain, nous sommes dans la nécessité de parler de notre empire et d'en démontrer la légitimité. Il en a donné lui-même la meilleure preuve en disant qu'il y a éternelle inimitié entre les Ioniens et les Doriens, ce qui est en effet. Nous, qui sommes Ioniens, placés en présence des Péloponnésiens, nation doriennne, plus nombreux que nous, nos voisins, nous avons cherché les moyens d'échapper entièrement à leur domination. Après la guerre médique ; en possession d'une flotte, nous nous sommes soustraits à l'empire et au commandement des Lacédémoniens ; car, à part leur puissance alors prépondérante, ils n'avaient

pas plus le droit de nous dicter des lois que nous de leur en imposer. Placés nous-mêmes à la tête des peuples auparavant soumis au Roi, nous administrons leurs affaires, parce que nous avons pensé que le meilleur moyen de nous soustraire à l'empire des Péloponnésiens était d'avoir une force pour nous défendre. Et, pour parler vrai, il n'y a eu aucune injustice de notre part à soumettre ces Ioniens et ces insulaires, que les Syracusains nous accusent d'avoir asservis malgré les liens d'une commune origine : car ils ont marché contre la métropole, contre nous, d'accord avec le Mède ; ils n'ont point osé émigrer en détruisant leurs propriétés, comme nous l'avons fait lors de l'abandon de notre ville ; ils ont choisi pour eux la servitude, et ils ont voulu nous l'apporter également.

LXXXIII. « Voilà ce qui légitime notre domination¹ : d'une part, nous avons mis au service des Grecs la marine la plus nombreuse, et une ardeur qui ne s'est jamais démentie ; les Ioniens, au contraire, ont volontairement agi de concert avec le Mède pour nous nuire ; d'un autre côté, nous aspirons à nous fortifier contre les Péloponnésiens. Nous ne voulons pas nous couvrir de beaux prétextes ; dire, par exemple, qu'ayant seuls anéanti le Barbare, il est juste que nous ayons l'empire ; ou bien que nous avons bravé les périls plus encore pour la liberté des Péloponnésiens que pour celle de tous les Grecs et pour la nôtre propre : la vérité est que nous avons pourvu à notre propre sécurité, ce que personne ne saurait blâmer : aujourd'hui encore, c'est en vue de notre sécurité que nous sommes ici ; et nous

¹ L'intérêt de notre propre sécurité et l'union des Chalcidiens avec les Mèdes.

voyons d'ailleurs que nos intérêts sont les vôtres. Nous le prouvons par les faits mêmes que les Syracusains nous reprochent, par ceux qui vous disposent surtout aux soupçons et à la crainte ¹. Car nous savons que, sous le coup de la crainte et de la défiance, on peut bien se laisser prendre un moment au charme de la parole; mais qu'ensuite, quand il faut agir, c'est l'intérêt qu'on consulte. Nous le répétons donc : c'est la crainte qui nous a fait prendre l'empire en Grèce; c'est la même cause qui nous amène ici, pour y établir avec nos amis l'ordre qui convient à notre sûreté; non pour imposer l'esclavage, mais pour empêcher qu'on ne le subisse.

LXXXIV. « Et qu'on ne vienne pas nous dire qu'il ne nous appartient nullement de prendre ainsi souci de vous : sachez que, si vous restez indépendants et assez forts pour tenir tête aux Syracusains, nous aurons bien moins à souffrir des forces qu'ils pourraient envoyer aux Péloponnésiens. C'est en cela que vos affaires nous intéressent au plus haut point. C'est dans les mêmes vues que nous trouvons convenable de rétablir les Léontins, non pour les asservir comme leurs compatriotes d'Eubée, mais pour leur donner au contraire le plus de puissance possible, afin que, limitrophes des Syracusains, ils puissent de chez eux les inquiéter dans notre intérêt. En Grèce, nous nous suffisons à nous-mêmes contre nos ennemis. Dès lors ces Chalcidiens, à propos desquels on nous objecte que nous n'avons aucune raison pour tenir les uns asservis si nous venons ici affranchir les autres, nous avons avantage à ce qu'ils n'aient pas une puissance propre, et nous four-

¹ Ces faits sont les conquêtes des Athéniens, l'asservissement des alliés.

nissent seulement des subsides ; ce qu'il nous faut ici, au contraire, c'est que les Léontins et nos autres amis aient la plus entière indépendance.

LXXXV. « Pour un tyran, pour une ville qui exerce la domination, rien de ce qui est utile n'est sans raison ; point d'amitié là où il n'y a pas de sécurité ; en toutes choses ce sont les circonstances qui doivent décider des dispositions amicales ou hostiles. Or notre intérêt ici n'est pas de maltraiter nos amis, mais bien de les fortifier pour réduire nos ennemis à l'impuissance. Ce qui doit vous ôter toute défiance, c'est qu'en Grèce, avec nos alliés, nous traitons chacun en raison de l'utilité que nous en pouvons tirer : les habitants de Chio et de Méthymne sont indépendants, à la condition de fournir des vaisseaux ; d'autres, soumis à un régime plus dur, nous payent tribut ; d'autres enfin, quoique insulaires et à notre discrétion, sont dans notre alliance avec une entière indépendance, parce qu'ils occupent des positions favorables autour du Péloponnèse. Il est donc à croire qu'ici également ce sera notre intérêt et, comme nous l'avons dit, la crainte des Syracusains qui nous guidera dans nos mesures. Car ils aspirent à vous dominer ; ils veulent vous rallier à eux en nous rendant suspects, nous forcer à repartir sans avoir rien fait, et ensuite, de vive force ou grâce à votre isolement, soumettre la Sicile à leur propre domination. Et cela est inévitable si vous vous unissez à eux : car nous n'aurons plus alors, nous, une armée aussi nombreuse, réunie sur un seul point, tout entière sous la main¹ ; et, d'un autre côté, les

¹ Nous serons obligés de nous diviser pour tenir tête à vous et aux Syracusains, nous aurons moins de chances de succès, et une

Syracusains seront bien forts contre vous en notre absence.

LXXXVI. « Si quelqu'un pense autrement, les faits eux-mêmes le démentent : lorsque vous nous avez appelés à l'origine, quel stimulant nous avez-vous proposé ? La crainte qu'en vous laissant tomber sous le joug de Syracuse, il n'y eût danger pour nous-mêmes. Il n'est donc pas juste maintenant de suspecter les motifs mêmes au nom desquels vous vouliez nous persuader, ni d'être avec nous dans la défiance, parce que nous sommes venus avec des forces plus considérables que celles des Syracusains. C'est d'eux que vous devez bien plutôt vous défier : nous, du moins, nous sommes dans l'impossibilité de rester ici sans votre concours ; et quand bien même, traîtres à nos promesses, nous soumettrions la Sicile, il nous serait impossible de la conserver, vu la longueur de la traversée et la difficulté de garder des villes aussi grandes et munies de toutes les ressources continentales. Les Syracusains, au contraire, ne sont pas dans un camp ; ils sont là, au milieu d'une ville plus puissante que toutes nos forces ici présentes, menaçant vos frontières ; ils conspirent contre vous sans relâche et ne laisseront échapper aucune des occasions qu'ils pourront saisir. Ils l'ont prouvé dans bien des circonstances, et dernièrement au sujet des Léontins. Et maintenant ils osent, comme si vous étiez entièrement dépourvus de sens, invoquer votre secours contre ceux qui entravent leurs desseins et qui ont préservé jusqu'à présent la Sicile de tomber sous leur joug. Nous vous convions, nous aussi, et avec

fois que nous aurons quitté la Sicile, vous serez à votre tour facilement vaincus.

bien plus de sincérité, à votre propre salut; nous vous prions de ne pas renoncer à la sécurité que nous nous procurons mutuellement, de songer enfin que contre vous la voie sera toujours ouverte aux Syracusains, même sans alliés, grâce à leur nombre, et que vous n'aurez pas souvent la chance de vous défendre avec d'aussi nombreux secours. Si, par défiance, vous laissez ces secours partir sans avoir rien fait, peut-être même après un échec, un jour viendra où vous désirerez voir auprès de vous ne fût-ce qu'une faible partie de ces forces, alors que toute assistance vous sera devenue inutile.

LXXXVII. « Ne vous laissez donc point séduire, Camarinéens, par leurs calomnies, ni vous ni les autres : nous vous avons dit la vérité tout entière au sujet des défiances dont on nous environne; nous allons nous résumer en peu de mots pour achever de vous convaincre : nous le déclarons, si nous exerçons l'empire en Grèce, c'est pour n'être pas soumis nous-mêmes à un autre; ici nous voulons l'indépendance des peuples, pour n'être pas inquiétés par eux; beaucoup entreprendre est pour nous une nécessité, parce que nous avons aussi beaucoup à nous préserver; enfin ce n'est pas sans avoir été appelés, c'est sur une invitation formelle que nous sommes venus ici, et maintenant et précédemment, au secours de ceux d'entre vous qui étaient opprimés. Quant à vous, ne vous érigez ni en juges de nos actions, ni en censeurs; ne prétendez pas nous détourner de notre but, ce qui serait désormais difficile. Mais si dans notre activité inquiète, dans notre caractère, il est quelque côté qui ait aussi son utilité pour vous, saisissez-le pour en faire votre profit, et

croyez que notre manière d'agir, loin d'être également nuisible à tous, est au contraire utile à la grande majorité des Grecs. En effet, en tous lieux, même là où nous ne sommes pas présents, soit qu'on se croie victime d'une violence, soit qu'on la médite, chacun se tient pour assuré d'avance, d'une part que nous viendrons en aide à l'opprimé, de l'autre que, si nous venons, il y a péril à redouter pour l'agresseur; et de là une double nécessité, pour l'un d'être modéré malgré lui, pour l'autre d'être sauvé sans qu'il lui en coûte. Ne repoussez donc point les garanties et la sécurité que nous apportons sans distinction à tous ceux qui en ont besoin, et que nous vous offrons maintenant à vous-mêmes; faites comme les autres; au lieu d'être sans cesse à vous mettre en garde contre les Syracusains, unissez-vous à nous contre eux, et prenez enfin à votre tour le rôle d'agresseurs.»

LXXXVIII. Ainsi parla Euphémus. Les Camarinéens se trouvaient dans la situation suivante : d'un côté ils étaient bien disposés pour les Athéniens, à part les soupçons qu'ils pouvaient avoir contre eux de vouloir subjuguier la Sicile; de l'autre ils avaient, en qualité de voisins, de perpétuels différends avec les Syracusains. Néanmoins, craignant que les Syracusains, dont ils étaient limitrophes, ne fussent victorieux même sans leur secours, ils leur avaient envoyé, comme nous l'avons vu, un petit nombre de cavaliers, et se réservaient pour l'avenir de les aider de préférence, quoique avec toute la réserve possible. Mais pour le moment, ne voulant pas paraître traiter avec moins de faveur les Athéniens, qui avaient eu l'avantage dans le combat, ils résolurent de faire même réponse aux uns et aux

autres : cette décision prise , ils déclarèrent qu'étant alliés des deux peuples qui se trouvaient en guerre, ils croiraient manquer à leurs serments dans cette circonstance, s'ils ne gardaient entre eux la neutralité. Les députés des deux partis se retirèrent.

Pendant que les Syracusains faisaient de leur côté leurs préparatifs de guerre, les Athéniens, campés à Naxos, traitaient avec les Sicèles, pour en attirer le plus grand nombre possible à leur parti : ceux de la plaine, sujets des Syracusains, firent défection pour la plupart; les tribus de l'intérieur, qui étaient toujours restées jusque-là indépendantes, s'étaient aussitôt ralliées aux Athéniens, à part un petit nombre, et fournissaient des vivres à l'armée, quelques-unes même des subsides. Les Athéniens marchèrent contre ceux qui ne passaient pas à leur parti, réduisirent les uns, et interceptèrent les garnisons et les secours que les Syracusains faisaient passer aux autres. Pendant l'hiver, ils transportèrent leur station de Naxos à Catane, rétablirent leur camp incendié par les Syracusains et y prirent leurs quartiers. Ils envoyèrent une trième à Carthage, pour nouer des relations et tâcher d'obtenir quelque secours. Ils envoyèrent aussi en Tyrsénie, où quelques villes avaient promis le concours de leurs armes. Des messages furent expédiés de toutes parts aux Sicèles et à Égeste, pour demander qu'on leur envoyât le plus possible de chevaux. Enfin ils préparèrent des briques, du fer, tout ce qui était nécessaire pour une circonvallation, de manière à commencer la guerre à l'entrée du printemps.

Les députés syracusains envoyés à Corinthe et à

Lacédémone s'efforcèrent, en passant, de décider les peuples italiotes à se préoccuper des entreprises des Athéniens, qui, disaient-ils, étaient tout aussi bien dirigées contre eux-mêmes. Arrivés à Corinthe, ils exposèrent leur mission et demandèrent des secours au nom de leur commune origine. Les Corinthiens, après avoir premièrement décrété eux-mêmes de leur venir en aide de tous leurs moyens, envoyèrent avec eux des députés aux Lacédémoniens pour les décider de leur côté à pousser plus ouvertement les hostilités contre les Athéniens en Grèce et à envoyer quelque secours en Sicile. Les députés de Corinthe se rencontrèrent à Lacédémone avec Alcibiade : il avait passé tout d'abord avec ses compagnons d'exil de Thurium à Cyllène en Élide, sur un bâtiment de charge ; de là il était venu ensuite à Lacédémone, mandé par les Lacédémoniens eux-mêmes, mais sous garantie. Car il les craignait à cause de la part qu'il avait prise aux affaires de Mantinée. Dans l'assemblée des Lacédémoniens, il se trouva que les Corinthiens, les Syracusains et Alcibiade s'accordèrent à faire les mêmes demandes : les éphores et les magistrats songeaient à envoyer des députés aux Syracusains pour les empêcher d'entrer en accommodement avec Athènes ; mais ils étaient peu disposés à les secourir, lorsque Alcibiade, s'était avancé, sut aiguillonner et piquer les Lacédémoniens par ces paroles :

LXXXIX. « Il est indispensable que je vous parle d'abord des préventions dont je suis l'objet, de peur qu'un sentiment de défiance à mon égard ne vous dispose à écouter avec moins de faveur ce que je dirai dans l'intérêt général. Mes ancêtres avaient, pour quel-

ques griefs, renoncé à la proxénie ¹ de Sparte, et c'est moi qui l'ai reprise en servant vos intérêts dans plusieurs occasions et en particulier à propos du désastre de Pylos. J'étais pour vous plein de zèle ; et cependant, quand vous vous êtes réconciliés avec les Athéniens, vous avez employé l'entremise de mes ennemis, et par là augmenté leur pouvoir, en me faisant affront. J'étais autorisé dès lors à me tourner du côté des Mantinéens et des Argiens, et à travailler contre vous dans toutes les circonstances où j'ai cherché à vous nuire. Si donc quelqu'un a conçu contre moi, pour le mal que j'ai pu vous faire alors, une irritation mal fondée, qu'il examine les choses à leur véritable point de vue, et il en reviendra ; si quelqu'un, d'un autre côté, a de moi une opinion moins favorable, à cause de mes préférences pour le parti populaire, il reconnaîtra que, sur ce point encore, ses ressentiments ne sont pas légitimes. En effet de tout temps nous ² avons été les adversaires des tyrans ; et comme tout ce qui est opposé au pouvoir absolu s'appelle parti populaire, il en est résulté que nous sommes toujours restés à la tête de la multitude. D'ailleurs, le gouvernement d'Athènes étant démocratique, il y avait généralement nécessité de se régler sur les faits existants. Néanmoins, nous cherchions, au milieu de la licence dominante, à nous distinguer par la modération de notre conduite politique. C'étaient d'autres hommes qui, jadis comme aujourd'hui, poussaient la multitude aux plus coupables excès ; et ce sont ceux-là qui m'ont exilé moi-même. Quant à nous, tout

¹ Le proxène représentait et défendait auprès de ses concitoyens les intérêts d'une ville étrangère.

² C'est-à-dire notre famille.

le temps que nous avons été à la tête des affaires, nous avons cru que la forme qui avait donné à notre ville tant de puissance et de liberté, forme chez nous héréditaire, devait être conservée. Du reste, nous connaissions bien la démocratie, nous tous doués de quelque intelligence, moi aussi bien que personne ; et je pourrais au besoin faire le tableau de ses vices : mais on ne saurait rien dire de nouveau sur une démente dont tout le monde est d'accord. Et pourtant il ne nous paraissait pas sûr de la changer, quand vous étiez là, à nos portes, les armes à la main.

XC. « Telle est la vérité sur les faits qui ont motivé les préventions contre moi : j'arrive maintenant à l'objet spécial de votre délibération, afin de vous transmettre les renseignements particuliers que je puis posséder : notre but, en faisant voile pour la Sicile, était de soumettre, s'il était possible, les Siciliens d'abord ; puis, après eux, les Italiens ; et ensuite de faire une tentative contre les peuples soumis aux Carthaginois et contre Carthage elle-même. Ces tentatives couronnées de succès, en tout ou du moins en grande partie, nous devions alors attaquer le Péloponnèse. Nous y arrivions renforcés par tous les Grecs que nous eût soumis la conquête, avec un grand nombre de barbares mercenaires, des Ibères ¹ et d'autres barbares de ces contrées, de ceux qui passent pour les plus braves. Avec les nombreuses galères que nous eussions ajoutées aux nôtres, grâce aux bois que l'Italie fournit en abondance, nous aurions enveloppé et assiégé le Pélo-

¹ Les Carthaginois avaient dans leurs armées de ces mercenaires ibériens. Hérodote (VII) parle d'un corps d'Ibères qui faisait partie de l'armée d'invasion sous Gélén.

ponnèse : en même temps notre infanterie faisait une invasion par terre ; prenant une partie des villes de vive force, entourant les autres de murailles, nous espérons réduire aisément le pays, et ensuite étendre notre domination sur le monde grec tout entier. Quant à l'argent et aux vivres qui devaient faciliter l'accomplissement de nos desseins, nous en aurions tiré suffisamment des villes mêmes de Sicile ajoutées à notre empire, sans compter nos revenus de la Grèce.

XCI. « Vous venez d'entendre, et de la bouche d'un homme parfaitement informé, la vérité sur l'expédition de Sicile : tels étaient nos desseins, et les généraux qui restent en poursuivront l'exécution, s'ils le peuvent. Maintenant, sachez bien que la Sicile ne pourra tenir si vous n'y envoyez des secours. Sans doute les Siciliens, tout inexpérimentés qu'ils sont, pourraient, aujourd'hui encore, s'ils se réunissaient, avoir l'avantage ; mais les Syracusains isolés, vaincus déjà avec toutes leurs forces dans un combat, bloqués en outre par une flotte, seront incapables de tenir contre l'appareil militaire que les Athéniens ont maintenant en Sicile. Et si cette seule ville est prise, toute la Sicile suivra, bientôt même l'Italie ; et alors le danger dont j'ai parlé tout à l'heure, comme devant venir de ce côté, ne tardera pas à fondre sur vous.

Qu'on ne s'imagine donc pas délibérer seulement sur la Sicile ; le Péloponnèse aussi est en cause, si vous ne prenez en toute hâte les mesures suivantes : embarquez pour la Sicile une armée dont les soldats, rameurs pendant la traversée, seront aussitôt transformés en hoplites. Envoyez-y aussi, pour commander, — cela me semble bien plus utile qu'une armée, — un

Spartiate qui discipline les troupes déjà formées, et force au service ceux qui s'y refusent. Par là vous donnerez plus de confiance aux amis que vous avez déjà, et ceux qui hésitent viendront plus hardiment à vous. En même temps il faut faire ici une guerre plus déclarée, afin que les Syracusains, sachant que vous vous intéressez à eux, fassent une plus vigoureuse résistance et que les Athéniens soient moins en état d'envoyer aux leurs d'autres secours. Il faut aussi fortifier Décélie¹ en Attique : c'est là l'éternelle appréhension des Athéniens ; c'est, dans leur pensée, le seul des maux de la guerre qu'ils n'aient pas éprouvé. Or, le moyen le plus sûr de nuire à ses ennemis est, quand on a le secret de leurs craintes, de leur faire le mal qu'on sait qu'ils redoutent le plus ; car il est naturel que chacun sache fort exactement ce qu'il a personnellement le plus à craindre. Quant aux avantages que vous retirerez de cette position fortifiée et à ceux dont vous priveriez vos ennemis, j'en passe bon nombre sous silence, pour signaler rapidement les principaux : presque tout ce qui garnit le pays² vous reviendra de gré ou de force ; du même coup vous enlèverez aux Athéniens les revenus des mines d'argent de Laurium et ceux qu'ils tirent maintenant des terres³ et des tribunaux⁴ ; mais par-

¹ Décélie était sur la route de Béotie à Athènes, à cent vingt stades de cette dernière ville. Sa position élevée et sa situation sur la route de Béotie en faisaient un point militaire important. Les Lacédémoniens suivirent plus tard le conseil d'Alcibiade (Thuc. VII, 19), fortifièrent Décélie, et par là fermèrent la voie de terre aux convois de l'Eubée.

² Il faut entendre par là les produits de la terre, les instruments aratoires, les bêtes et les esclaves.

³ Du fermage des terres publiques.

⁴ Il est difficile de déterminer en quoi consistaient ces revenus

dessus tout les tributs des alliés leur arriveront moins abondants, parce que ceux-ci se négligeront lorsqu'ils penseront que désormais vous poussez la guerre à outrance.

XCII. « Il ne tient qu'à vous, Lacédémoniens , avec de la promptitude et plus de zèle, de réaliser une partie de ce plan; car, quant à sa possibilité, j'ai toute confiance, et je ne crois pas me tromper. Mais, je vous en prie, n'ayez pas de moi une opinion défavorable sur ce que, dévoué autrefois, — on le sait, — à ma patrie, je l'attaque maintenant à outrance avec ses ennemis les plus déclarés; ne suspectez pas mes discours, comme inspirés par les impatiences décevantes de l'exil : l'exil m'a arraché à la perversité de ceux qui m'ont banni, mais non à la défense de vos intérêts, si vous m'écoutez. D'ailleurs ceux qui ont le plus de droit à notre haine ne sont pas ceux qui, comme vous, ont pu nous traiter en ennemis quand nous l'étions réellement ¹, mais bien ceux qui nous forcent à devenir ennemis, d'amis que nous étions. J'aime ma patrie, non pour y subir l'injustice, mais pour y trouver protection et sécurité; aussi ne crois-je pas marcher maintenant contre une pa-

des tribunaux et surtout comment la fortification de Décélie pouvait en tarir la source. Voici les suppositions auxquelles s'est livré à ce sujet le scoliaste de Thucydide : « On s'est demandé comment la fortification de Décélie devait enlever aux Athéniens les revenus des tribunaux : ces revenus des tribunaux étaient le produit des accusations de vénalité, de sévices, de calomnie, d'adultère, de faux, de prévarication dans les ambassades, de désertion..... » Les Athéniens devaient être privés de ces revenus, si les ennemis, établis dans le pays, ne leur laissaient pas le loisir de se livrer aux procès; car la ville touchait le produit des amendes.

¹ C'est dire à mots couverts qu'il doit plus détester les Athéniens qui l'ont chassé, que les Lacédémoniens qui étaient dans leur rôle en cherchant autrefois à lui nuire.

trie qui soit mienne ; je vais bien plutôt reconquérir celle que je n'ai plus. Le vrai patriotisme ne consiste point à ne pas attaquer une patrie qu'on vous a injustement ravie, mais à mettre tout en œuvre, dans ses regrets, pour la retrouver. Je vous prie donc, Lacédémoniens, d'user de moi sans crainte et pour les périls et pour les fatigues de tout genre. Rappelez-vous le proverbe qui est dans toutes les bouches, et sachez que si, comme ennemi, je vous ai fait beaucoup de mal, je saurai aussi, comme ami, vous rendre de bons services ; d'autant mieux que je connais les affaires des Athéniens, et que je ne pouvais que former des conjectures sur les vôtres ¹. Quant à vous, persuadés que vous délibérez sur les plus graves intérêts, faites, sans balancer, l'expédition de Sicile et celle de l'Attique ; par là vous sauvegarderez en Sicile, moyennant quelques faibles secours, des intérêts importants ; vous anéantirez la puissance athénienne et dans le présent et pour l'avenir ; vous aurez conquis désormais la sécurité chez vous ; et vous verrez la Grèce entière accepter votre suprématie, non par contrainte, mais volontairement et par reconnaissance. »

XCIII. Ainsi parla Alcibiade. Les Lacédémoniens avaient déjà songé eux-mêmes à une expédition contre Athènes, mais ils hésitaient encore et temporisaient. Lorsqu'ils eurent entendu tous ces détails de la bouche d'un homme qu'ils croyaient parfaitement renseigné, ils se confirmèrent dans leurs desseins, et songèrent dès lors à fortifier Décélie et à envoyer immédiatement quelques secours en Sicile. Gylippos, fils de Cléandri-

¹ Quand je vous combattais.

das, fut désigné pour prendre le commandement des Syracusains, avec mission de se concerter avec eux et les Corinthiens pour faire parvenir à Syracuse les secours les plus efficaces et les plus prompts possibles dans la circonstance. Gylippos demanda aux Corinthiens de lui expédier sur-le-champ deux vaisseaux à Asiné, d'équiper tous ceux qu'ils avaient l'intention d'envoyer, et de se tenir prêts à mettre à la voile quand il en serait temps. Ces mesures arrêtées, les ambassadeurs quittèrent Lacédémone.

La trirème expédiée de Sicile par les généraux, pour réclamer de l'argent et de la cavalerie, arriva à Athènes. Les Athéniens, sur cette demande, décrétèrent l'envoi de subsistances et de cavalerie pour l'armée. Avec l'hiver finit la dix-septième année de cette guerre dont Thucydide a écrit l'histoire.

XCIV. L'été suivant, dès les premiers jours du printemps ¹, les Athéniens qui étaient en Sicile firent voile de Catane, et se dirigèrent, en côtoyant, vers Mégara de Sicile. — Les Syracusains en ont chassé les habitants sous le tyran Gélon, ainsi que je l'ai dit plus haut, et occupent eux-mêmes le pays. — Ils descendirent à terre, ravagèrent les champs, se présentèrent devant un fort des Syracusains, et, n'ayant pu l'emporter, suivirent la côte par terre et par mer jusqu'au fleuve Térias ². Là ils remontèrent le fleuve, ravagèrent la plaine et incendièrent les blés. Ayant rencontré un parti peu nombreux de Syracusains, ils en tuèrent

¹ Deuxième année de la quatre-vingt-onzième olympiade, 414 av. notre ère.

² Sur le territoire de Léontium, aujourd'hui Fiume de Santo-Leonardo.

quelques-uns, dressèrent un trophée et remontèrent ensuite sur leurs vaisseaux. De là ils firent voile pour Catane, et après s'y être ravitaillés, ils se portèrent avec toutes leurs forces contre Centoripa ¹, place des Sicèles, qui se rendit par composition. Ils se retirèrent ensuite, tout en brûlant les moissons des Inesséens ² et des Hybléens. De retour à Catane, ils y trouvèrent deux cent cinquante cavaliers arrivant d'Athènes tout équipés, mais non montés; car on devait se procurer les chevaux dans le pays. Ils y trouvèrent également trente archers à cheval et trois cents talents.

XCV. Le même printemps, les Lacédémoniens firent une expédition contre Argos et s'avancèrent jusqu'à Cléones ³. Mais un tremblement de terre survint, et ils se retirèrent. Les Argiens envahirent à leur tour le territoire de Thyrée, qui confine à l'Argolide, et firent sur les Lacédémoniens un butin considérable dont ils ne tirèrent pas moins de vingt-cinq talents. Le même été, mais un peu plus tard, le peuple de Thespies s'insurgea contre les chefs du gouvernement, sans pouvoir s'emparer de l'autorité : des secours arrivèrent de Thèbes; une partie des mécontents furent arrêtés, et les autres se réfugièrent à Athènes.

XCVI. Ce même été, les Syracusains, informés que les Athéniens avaient reçu de la cavalerie et se dispo-

¹ Cette ville, située à peu de distance de Catane, a joué un assez grand rôle dans l'histoire de la Sicile : elle rendit d'utiles services aux Athéniens contre Syracuse. Détruite dans la guerre de Rome contre Carthage, elle fut rebâtie par Auguste. Frédéric II la détruisit entièrement en 1233.

² Inessa était au pied de l'Etna, aujourd'hui S. Nicola dell'Arena.

³ Entre Argos et Corinthe, à quatre-vingts stades de cette dernière ville, suivant Strabon, et à cent vingt stades d'Argos.

saient à marcher contre eux, pensèrent que si l'ennemi ne s'emparait pas d'Épipolæ, lieu escarpé et qui domine immédiatement la ville, il ne lui serait pas facile, même en gagnant une bataille, de les enfermer dans une circonvallation. Ils résolurent donc d'en garder les passes afin que l'ennemi ne pût monter par là à leur insu, ce qui était impossible d'un autre côté ; car partout ailleurs la colline est abrupte, et, du côté de la ville, elle va s'abaissant jusqu'aux murs, de sorte qu'on la découvre entièrement de l'intérieur. Les Syracusains l'ont surnommée Épipolæ, parce qu'elle domine le reste du pays. Ils se rendirent donc en masse, au point du jour, sur la prairie que baigne l'Anapos. Hermocrate et ses collègues venaient d'être investis du commandement : ils firent une revue des troupes et choisirent six cents hoplites d'élite commandés par Diomilos, exilé d'Andros, pour garder Épipolæ, et servir en même temps de réserve prête à se porter rapidement partout où besoin serait.

XCVII. Les Athéniens, de leur côté, faisaient, dès le matin du jour qui suivit cette même nuit ¹, la revue de leurs troupes : partis de Catane, ils avaient abordé secrètement avec toutes leurs forces au lieu nommé Léon, à six ou sept stades d'Épipolæ. Les vaisseaux, après avoir débarqué l'infanterie, avaient été mouiller à Thapsos. C'est une presque île avancée dans la mer, avec un isthme étroit, à peu de distance de Syracuse tant par mer que par terre. L'armée navale des Athéniens, qui était à Thapsos, palissada l'isthme et se tint ensuite en repos ;

¹ Thucydide n'a pas parlé de la nuit dans ce qui précède ; mais l'idée se trouve implicitement comprise dans les mots *ἄμα τῇ ἡμέρᾳ*, au point du jour.

l'armée de terre se porta en courant vers Épipolæ, et eut le temps d'occuper les hauteurs d'Euryélos avant que les Syracusains informés de leur arrivée pussent, de la prairie où ils passaient leur revue, arriver au secours. Chacun s'y porta de toute sa vitesse, entre autres les six cents hommes de Diomilos. Mais la distance de la prairie à l'ennemi n'était pas de moins de vingt-cinq stades; aussi les Syracusains, attaquant ainsi en désordre, furent vaincus à Épipolæ et rentrèrent dans la ville. Diomilos périt avec environ trois cents hommes. Les Athéniens élevèrent un trophée, rendirent les morts par convention et descendirent le lendemain jusqu'au pied des murs; mais comme on ne sortit pas contre eux, ils regagnèrent les hauteurs et bâtirent à Labdalos, sur la crête des escarpements d'Épipolæ, un fort dont le front regardait Mégara. Il devait leur servir de dépôt pour le matériel et de trésor toutes les fois qu'ils se rapprocheraient de la ville, soit pour combattre, soit pour élever des retranchements.

XCVIII. Peu de temps après, il leur vint d'Égeste trois cents cavaliers; les Sicèles, Naxos et quelques autres villes en envoyèrent une centaine. Les Athéniens avaient eux-mêmes deux cent cinquante cavaliers pour lesquels ils se procurèrent des chevaux à Égeste et à Catane, ou à prix d'argent. Le tout réuni formait un corps de six cent cinquante cavaliers. Après avoir mis garnison à Labdalos, les Athéniens se dirigèrent vers Syké¹, où ils s'établirent, et se mirent à élever en

¹ Ce retranchement circulaire devait être la base du mur de blocus qu'ils avaient l'intention de prolonger de part et d'autre vers le grand port et vers Thapsos. Le nom de Syké paraît être la forme dorienne du mot *τύχη* et désigner le temple de la Fortune, situé entre Labdalos et les murs de la ville.

toute hâte un retranchement circulaire. La célérité du travail frappa de terreur les Syracusains ; ils sortirent avec l'intention de combattre et de s'y opposer : déjà même les deux armées étaient en présence, lorsque les généraux syracusains, voyant leurs troupes disséminées et les rangs difficiles à former, les ramenèrent dans la ville, à l'exception d'une partie des cavaliers. Ceux-ci tinrent ferme et empêchèrent les Athéniens d'apporter des pierres et de s'écarter au loin, jusqu'à ce qu'une tribu¹ d'hoplites athéniens attaqua, de concert avec toute la cavalerie, les cavaliers syracusains et les mit en déroute. Les Athéniens en tuèrent quelques-uns et dressèrent un trophée pour ce combat de cavalerie.

XCIX. Le lendemain une partie des Athéniens continua à élever la partie nord du retranchement circulaire, tandis que les autres apportaient des pierres et des bois et les déposaient en avançant toujours vers le lieu nommé Trogilos² ; car c'était la ligne la plus courte pour mener leur mur d'un bout du grand port à l'autre mer³. Les Syracusains, guidés surtout par Hermocrates, l'un des généraux, renoncèrent à courir les risques de batailles générales contre les Athéniens ; ils pensèrent que le mieux était d'élever un contre-mur coupant la ligne où les Athéniens devaient mener le

¹ Chaque tribu fournissait un certain nombre d'hoplites ; et, une fois en campagne, les corps fournis par les diverses tribus conservaient leur organisation distincte et ne se mélangeaient pas.

² Trogilos était au nord de Syké, tous les travaux se faisaient donc sur une même ligne ; les uns disposaient à l'avance les matériaux, tandis que les autres poursuivaient la construction de la muraille.

³ Syracuse occupant une espèce de presqu'île, le but des Athéniens, en conduisant un mur d'une mer à l'autre, était de l'isoler du côté de la terre.

leur, afin de leur fermer le passage, en les devançant s'il était possible. Si l'ennemi les troublait dans ce travail, ils enverraient contre lui une partie de leur armée, le préviendraient en occupant les passages qu'ils fermentaient avec des pieux ¹, et le forceraient ainsi à abandonner ses travaux pour se porter en masse contre eux. Ils firent donc une sortie et se mirent à construire au-dessous du retranchement circulaire des Athéniens, et à partir de l'enceinte de la ville, une muraille qui coupait leurs lignes ². Ils abattirent les oliviers du Téménos ³ et élevèrent des tours de bois.

Les vaisseaux des Athéniens n'avaient pas encore quitté Thapsos pour pénétrer dans le grand port en doublant la presqu'île; les Syracusains restaient maîtres de la mer et les Athéniens faisaient venir leurs vivres de Thapsos par terre.

C. Déjà les palissades et les constructions du contre-mur paraissaient aux Syracusains dans un état suffisant de défense. — Car les Athéniens, craignant, s'ils se partageaient, de donner plus de prise à l'ennemi, pressés d'ailleurs de terminer leur propre enceinte, n'étaient pas venus mettre obstacle à ce travail. — Ils laissèrent un corps de troupes à la garde des construc-

¹ Ces pieux étaient destinés à fermer les points les plus abordables de la ligne où ils devaient élever leur contre-mur, afin de faciliter le travail en tenant l'ennemi à distance.

² Et qui devait par conséquent les empêcher de continuer leur enceinte jusqu'à la mer. Letronne a fait remarquer avec raison que le mot *ἐγκάρσιον* signifie ici perpendiculaire, et non transversal; le contre-mur, pour interrompre les travaux des Athéniens, devait être perpendiculaire, ou à peu près, à leur enceinte.

³ L'enceinte sacrée d'Apollon Téménitès.

tions et rentrèrent dans la ville. Les Athéniens, de leur côté, détruisirent les conduits souterrains qui amenaient de l'eau potable à la ville. Ayant observé que la plupart des Syracusains ¹ restaient dans leurs tentes vers midi, que quelques-uns même rentraient dans la ville, et que ceux qui étaient laissés aux palissades les gardaient négligemment, ils firent choix de trois cents hommes d'élite et de quelques troupes légères et bien armées, et leur ordonnèrent de courir subitement au contre-mur. Le reste de l'armée se partagea en deux corps, sous la conduite des deux généraux : l'un se porta vers la ville, en prévision des secours qui pourraient en sortir, l'autre aux palissades qui étaient près de la petite porte ². Les trois cents attaquèrent et enlevèrent les palissades ; ceux qui les gardaient les abandonnèrent et s'enfuirent dans l'enceinte avancée du Téménitès ³. Ceux qui les poursuivaient s'y jetèrent avec eux ; mais, après y avoir pénétré, ils en furent repoussés de vive force par les Syracusains. Quelques Argiens et un petit nombre d'Athéniens y périrent. L'armée entière, à son retour, se mit à détruire le contre-mur, arracha les palissades, emporta les pieux et dressa un trophée.

CI. Le lendemain les Athéniens continuèrent leur muraille à partir du retranchement circulaire déjà élevé ; ils fortifièrent l'escarpement qui domine le ma-

¹ Ceux qui gardaient le nouveau mur.

² Cette petite porte devait être une porte pratiquée dans le mur du Téménite pour aller à Épipolæ. La palissade dont il s'agit ici, distincte de celle qu'attaquaient les trois cents, devait servir de défense à la petite porte.

³ Thucydide a dit plus haut que les Syracusains avaient joint le Téménitès à la ville par une enceinte qui formait comme un ouvrage avancé.

rais et qui, de ce côté d'Épipolæ, fait face au grand port. Pour suivre la ligne la plus courte, la circonvallation devait descendre cette pente et rejoindre le grand port à travers la plaine et le marais. Pendant ce temps, les Syracusains sortirent de leur côté et se mirent à élever une nouvelle palissade qui partait de la ville et se dirigeait à travers le marais ¹ ; ils y ajoutèrent un fossé, pour empêcher les Athéniens de pousser leur mur de blocus jusqu'à la mer. Mais ceux-ci, après avoir achevé leurs ouvrages sur la pente, firent une nouvelle attaque contre la palissade et le fossé. Ordre fut donné à la flotte de s'avancer de Thapsos jusque dans le grand port de Syracuse, en doublant la pointe ; l'armée, de son côté, descendit au point du jour d'Épipolæ dans la plaine, jeta sur le marais, à l'endroit où il est bourbeux et offre plus de solidité, des portes et de larges planches, et le traversa. Dès l'aurore, ils étaient maîtres de la palissade et du fossé, sauf une petite partie ; — le reste fut également emporté plus tard. — Un combat s'engagea, où les Athéniens eurent l'avantage. L'aile droite des Syracusains s'enfuit vers la ville, la gauche vers le fleuve ². Aussitôt les trois cents hommes d'élite de l'armée athénienne courent au pont pour couper le passage. Les Syracusains s'effrayent (car la plus grande partie de leur cavalerie se trouvait aussi sur ce point) ³ ; néanmoins ils courent aux trois cents, les enfoncent, et viennent donner sur l'aile droite des Athéniens. Le

¹ La muraille des Athéniens s'étant avancée vers le grand port, ce nouveau retranchement des Syracusains dut être reporté beaucoup plus au sud et très-près du port.

² Vers l'Anapos, en suivant la voie Hélorine.

³ Et courait par conséquent risque d'être coupée de la ville.

premier corps de cette aile s'effraye à son tour de cette brusque attaque : Lamachos, s'en apercevant, accourt de l'aile gauche pour les soutenir, avec un petit nombre d'archers et les Argiens ; il franchit une espèce de fossé ; mais il se trouve isolé avec le peu d'hommes qui l'ont accompagné de l'autre côté, et est tué avec cinq ou six de ceux qui l'entourent. Les Syracusains profitèrent du premier moment pour les enlever à la hâte et les mettre en lieu sûr, de l'autre côté du fleuve ; puis, voyant le reste des Athéniens s'ébranler contre eux, ils opérèrent leur retraite.

CII. Cependant ceux d'entre eux qui, d'abord, avaient fui vers la ville, voyant ce qui se passait, reprirent courage et revinrent à la charge contre ceux des Athéniens qui leur étaient opposés. En même temps ils détachèrent une division pour aller occuper le retranchement circulaire d'Épipolæ, qu'ils croyaient abandonné. Ils s'emparèrent en effet de l'avant-mur sur une longueur de dix plèthres et le renversèrent ; mais quant à l'enceinte elle-même ¹, Nicias, qui s'y trouvait retenu par une indisposition, les empêcha d'y pénétrer. Il ordonna aux valets d'armée de brûler les machines et tous les bois entassés en avant du retranchement ; car il avait reconnu qu'en l'absence des soldats, ils n'étaient pas capables de résister autrement. Ce qu'il avait prévu arriva : l'incendie ne permit pas aux Syracusains d'approcher davantage, et ils se retirèrent. Déjà d'ailleurs arrivaient au secours de l'enceinte ceux des Athéniens qui avaient poursuivi l'en-

¹ Les circonvallations consistaient en deux murs parallèles crénelés et bordés de tours. Les troupes se logeaient dans l'espace intermédiaire.

nemi dans la plaine ; en même temps la flotte, partie de Thapsos, entra dans le grand port, suivant ses instructions. A cette vue, les Syracusains qui étaient sur les hauteurs¹ se retirèrent à la hâte, et toute leur armée rentra dans la ville. Ils se reconnaissaient désormais impuissants, avec les forces dont ils disposaient, à empêcher que le mur de blocus ne fût conduit jusqu'à la mer.

CIII. Après cela les Athéniens élevèrent un trophée, rendirent aux Syracusains leurs morts par convention, et retirèrent les corps de Lamachos et de ses compagnons. Toutes leurs forces de terre et de mer se trouvant alors réunies, ils purent enfermer les Syracusains d'un double mur de blocus partant d'Épipolæ et des escarpements pour aboutir à la mer. De toutes parts les provisions arrivaient d'Italie à l'armée ; un grand nombre de Sicèles, après avoir hésité d'abord, étaient venus les rejoindre comme alliés, et trois pentécontores leur étaient arrivées de Tyrsénie. Tout réussissait d'ailleurs au gré de leurs espérances : les Syracusains ne comptaient plus dès lors triompher par les armes, surtout en voyant qu'il ne leur arrivait aucun secours du Péloponnèse ; ils parlaient entre eux d'accommodement, et faisaient des propositions à Nicias, seul investi du commandement depuis la mort de Lamachos. Mais il n'y avait rien là sur quoi on pût compter : il arrivait à Nicias une foule d'ouvertures, comme on pouvait l'attendre de gens hors d'eux-mêmes et qui se voyaient enserrés de plus près qu'auparavant. Dans la ville, la diversité des avis était plus grande encore ils

¹ A Épipolæ.

en étaient venus, sous le coup des maux présents, à une sorte de défiance réciproque : on déposa les généraux sous lesquels avaient eu lieu ces revers, comme s'ils devaient être imputés à leur mauvaise fortune ou à leur trahison, et on les remplaça par Héraclide, Euclès et Tellias.

CIV. Cependant le Lacédémonien Gylippos et les vaisseaux partis de Corinthe étaient déjà arrivés à Leucade, se portant en toute hâte au secours de la Sicile. Mais comme il ne leur parvenait que de mauvaises nouvelles, et que toutes également fausses s'accordaient à représenter Syracuse comme déjà entièrement investie, Gylippos, n'ayant plus d'espoir pour la Sicile, résolut du moins de préserver l'Italie. De concert avec le Corinthien Pythès, il traversa en toute hâte le golfe d'Ionie, se dirigeant vers Tarente, avec deux vaisseaux lacédémoniens et deux de Corinthe. Les Corinthiens, outre dix vaisseaux qui leur appartenaient, en avaient équipé deux de Leucade et trois d'Ambracie, avec lesquels ils devaient plus tard prendre la mer. De Tarente, Gylippos se rendit à Thurium pour y négocier, en se réclamant du droit de cité qu'y avait autrefois obtenu son père ¹. Mais, n'ayant pu gagner les habitants, il reprit la mer et longea l'Italie. Assailli, à la hauteur du golfe de Térina ², par un

¹ Cléandrides, adjoint au jeune Plistoanax pour commander dans une expédition contre Athènes, s'était laissé corrompre par Périclès, et avait été pour ce fait condamné à mort. Il s'était retiré à Thurium où il obtint le droit de cité.

² Ce passage a embarrassé, avec raison tous les interprètes de Thucydide : le golfe de Térina se trouve sur la côte ouest du Bruttium, tandis que Gylippe devait se trouver sur la côte est, dans le golfe de Scylacium ou dans celui de Tarente. Il y a évidemment ici erreur, soit des copistes, soit de l'historien.

vent du nord qui souffle avec fureur en cet endroit, il fut entraîné au large, et, après avoir essuyé une violente tempête, revint aborder à Tarente, où il tira à sec pour les réparer ceux de ses vaisseaux qui avaient souffert de la tourmente. Nicias, informé qu'il était en mer, n'eut que du mépris pour le petit nombre de ses vaisseaux ; — on avait éprouvé le même sentiment à Thurium : — il ne vit guère là qu'un armement de pirates et ne prit encore aucune précaution.

CV. A la même époque de cet été, les Lacédémoniens envahirent l'Argolide avec leurs alliés et ravagèrent une grande partie du territoire. Les Athéniens vinrent au secours des Argiens avec trente vaisseaux : c'était une infraction patente à la trêve entre Lacédémone et Athènes. Jusque-là ils avaient bien fait, de Pylos quelques courses pour piller ; ils avaient pris part à la guerre des Argiens et des Mantinéens ; mais quand ils opéraient des descentes c'était plutôt sur tout autre point du Péloponnèse qu'en Laconie. Invités même à plusieurs reprises par les Argiens à se montrer seulement en armes dans la Laconie, pour se retirer après avoir exercé avec eux quelques ravages insignifiants, ils s'y étaient refusés. Mais en cette circonstance, sous le commandement de Pythodoros, de Lespodias et de Démarate, ils prirent terre à Épidaure-Liméra, à Proscis et sur une foule d'autres points, ravagèrent le pays, et fournirent par là aux Lacédémoniens un prétexte plus plausible de représailles. Après le départ des vaisseaux athéniens et l'évacuation du pays par les Lacédémoniens, les Argiens envahirent la Phliasie, ravagèrent une partie du territoire, tuèrent quelques habitants et rentrèrent chez eux.

LIVRE SEPTIÈME

I. Gylippos et Pythès, partis de Tarente après avoir réparé leurs vaisseaux, passèrent en côtoyant chez les Locriens-Épizéphyriens. Mieux informés alors que Syracuse n'était pas entièrement investie, et qu'il était possible d'y entrer avec une armée par Épipolæ, ils délibérèrent s'ils prendraient la Sicile par la droite et se risqueraient à pénétrer dans le port, ou s'ils cingleraient d'abord à gauche vers Himéra, afin de prendre avec eux les habitants et toutes les troupes qu'ils pourraient engager d'ailleurs, et de gagner Syracuse par terre. Ils se décidèrent à faire voile pour Himéra, d'autant mieux qu'on n'avait pas encore aperçu à Rhégium les quatre vaisseaux athéniens que Nicias s'était pourtant¹ décidé à envoyer, lorsqu'il apprit leur présence à Locres. Ils prévinrent cette croisière, passèrent le détroit, relâchèrent à Rhégium et à Messine et arrivèrent à Himéra. Là, ils persuadèrent aux habitants de les seconder dans cette guerre, en se joignant à eux et en fournissant des armes à ceux de

¹ Ce mot *pourtant* répond à ce que Thucydide dit, à la fin du livre précédent, du mépris de Nicias pour l'expédition de Gylippe.

leurs matelots qui n'en n'avaient pas ; car les vaisseaux furent tirés à sec à Himéra. Ils envoyèrent aussi prier les Sélinontins de les rejoindre avec toutes leurs forces à un rendez-vous déterminé. Les habitants de Géla et quelques-uns des Sicèles promirent également d'envoyer des troupes, mais en petit nombre. Les Sicèles hésitaient bien moins alors à se rallier, grâce à la mort récente d'Archonidas, prince assez puissant, ami des Athéniens, qui régnait sur une partie des Sicèles de ces contrées ; grâce aussi aux dispositions énergiques que Gylippos paraissait apporter de Lacédémone. Gylippos prit avec lui tous ceux de ses matelots et des soldats de marine qui étaient armés, au nombre de sept cents ; Himéra avait fourni mille hommes, hoplites ou troupes légères, et cent cavaliers ; quelques troupes légères et des cavaliers de Sélinonte ; un petit nombre de soldats de Géla et les Sicèles formaient un autre corps de mille hommes ; avec ces forces il se mit en marche pour Syracuse.

II. Les Corinthiens, partis de Leucade avec le reste des vaisseaux, firent de leur côté toute la diligence possible pour secourir Syracuse. Un de leurs généraux, Gongylos, parti le dernier avec un seul bâtiment, arriva le premier, un peu avant Gylippos. Il trouva les Syracusains près de s'assembler pour traiter de la cessation des hostilités. Il les en détourna et releva les courages en leur disant qu'il allait leur arriver encore d'autres vaisseaux, et que Gylippos, fils de Cléandridas, venait, de la part des Lacédémoniens, se mettre à leur tête. Les Syracusains reprirent confiance et sortirent avec toutes leurs forces au-devant de Gylippos ; car ils venaient d'apprendre que déjà

il était à peu de distance. Gylippos, après avoir pris, en passant, Getæ, forteresse des Sicèles, et rangé son armée en bataille, arriva à Épipolæ; il y monta, comme auparavant les Athéniens, par Euryélos, et, uni aux Syracusains, alla attaquer les retranchements de l'ennemi. Au moment où il arriva, les Athéniens avaient déjà achevé les sept ou huit stades du double mur qui aboutissait au grand port, à part un petit espace au bord de la mer où ils travaillaient encore. De l'autre côté du retranchement circulaire, dans la direction de Trogilos en allant à l'autre mer, les pierres étaient déjà déposées sur la plus grande partie de l'espace; certaines portions étaient à moitié construites, d'autres achevées. Telle fut l'étendue du péril que courut Syracuse.

III. Les Athéniens, pris à l'improviste par l'attaque de Gylippos et des Syracusains, se troublèrent d'abord; cependant ils se mirent en bataille. Gylippos fit halte près d'eux et envoya premièrement un héraut leur déclarer que, s'ils voulaient évacuer la Sicile dans l'espace de cinq jours, emportant tout ce qui leur appartenait, il était prêt à traiter. Les Athéniens reçurent avec mépris ces propositions et renvoyèrent le héraut sans réponse. On se prépara ensuite de part et d'autre au combat. Gylippos, s'apercevant que les Syracusains étaient en désordre et avaient peine à former leurs rangs, ramena son armée dans un endroit plus ouvert. Mais comme Nicias ne fit pas sortir les Athéniens et se tint en repos dans ses retranchements, Gylippos, ne les voyant pas venir à sa rencontre, conduisit ses troupes sur la hauteur nommée Téménitès, et y bivouaqua. Le lendemain il ramena la plus grande par-

tie de ses forces et les mit en bataille le long du retranchement des Athéniens, pour les empêcher de porter secours ailleurs. En même temps il envoya un détachement au fort Labdalon, le prit, et tua tous ceux qu'il y trouva. Cet endroit se trouvait hors de la vue des Athéniens. Le même jour les Syracusains prirent une galère athénienne en station dans le port.

IV. Les Syracusains et leurs alliés construisirent ensuite, à travers Épistolæ, un mur simple ¹ qui partait de la ville et se dirigeait transversalement vers les hauteurs ² : par là, l'ennemi, s'il ne pouvait empêcher cette construction, se trouvait dans l'impossibilité de fermer sa ligne de blocus. Déjà les Athéniens, après avoir terminé le mur au bord de la mer ³, avaient atteint les hauteurs ⁴ : Gylippos, sachant qu'il se trouvait sur ce point une partie faible, y monta la nuit avec son armée pour attaquer la muraille. Mais les Athéniens, qui bivouaquaient en dehors, s'en aperçurent et allèrent à lui. Gylippe, dès qu'il se vit découvert, retira ses troupes à la hâte. Les Athéniens donnèrent à ce mur plus d'élévation, se chargèrent eux-mêmes de le garder ⁵ et distribuèrent les alliés dans le reste du re-

¹ Simple, par opposition au double mur des Athéniens.

² Ce mur se dirigeait de la ville au nord d'Épistolæ ; il devait, comme celui qu'ils avaient précédemment dirigé du côté du grand port à travers le marais, couper les lignes des Athéniens et les empêcher de joindre Épistolæ à Trogiolos. Le mot *ἐγκάρσιον* est pris ici dans le même sens que précédemment, il signifie transversalement, c'est-à-dire de manière à couper les travaux des Athéniens.

³ Sur le grand port.

⁴ Au nord de Syké.

⁵ C'était la partie la plus exposée, puisque le camp des Syracusains était dans le voisinage et que les communications de la ville avec l'extérieur restaient libres de ce côté.

tranchement, pour en défendre chacun une partie déterminée.

Nicias jugea à propos de fortifier le lieu nommé Plemmyrion ¹ : c'est un promontoire qui s'avance dans le grand port, sur la côte opposée à la ville, et rétrécit la passe. Il pensait, en le fortifiant, rendre l'arrivage des vivres plus facile ², parce que sa flotte, stationnant plus près du port des Syracusains ³, n'aurait plus, comme par le passé, à accourir du fond du grand port pour protéger l'arrivée des convois, si les vaisseaux ennemis faisaient quelque mouvement. Le côté maritime de la guerre le préoccupait dès lors davantage, parce qu'il voyait que, par terre, l'arrivée de Gylippos laissait moins d'espoir. Il y fit donc passer un corps de troupes et les vaisseaux, éleva trois forts, et y déposa la plus grande partie du matériel. C'est là que stationnèrent désormais les grands bâtiments de charge et les vaisseaux légers. C'est de ce moment aussi que commencèrent pour les équipages les privations et les souffrances : l'eau était rare et éloignée; et, lorsque les matelots sortaient pour aller faire du bois, ils étaient massacrés par les cavaliers syracusains qui tenaient la campagne : car, par suite de l'occupation de Plemmyrion, le tiers de la cavalerie syracusaine avait pris ses quartiers au bourg d'Olympiéon, pour s'opposer à leurs incursions. Nicias, informé d'un autre côté que le reste de la flotte corinthienne approchait,

¹ La pointe de Plemmyrion s'avance dans le grand port, en face de l'île Ortygie.

² Parce qu'en faisant stationner ses vaisseaux à Plemmyrion, il lui serait plus aisé de surveiller l'arrivée des convois et de les protéger contre la flotte syracusaine stationnée dans le petit port.

³ Le petit port, entre Ortygie et la nouvelle ville.

envoya en observation vingt vaisseaux, avec ordre de la surveiller dans les parages de Locres, de Rhégium et aux abords de la Sicile.

V. Gylippos continuait la construction du mur à travers Épistolæ, et y employait les pierres que les Athéniens avaient amassées pour eux-mêmes; en même temps il faisait sortir régulièrement et rangeait devant le retranchement les Syracusains et leurs alliés. En face, les Athéniens formaient aussi leurs rangs. Lorsque Gylippos crut le moment favorable, il commença l'attaque; on en vint aux mains, et l'action eut lieu dans l'intervalle des retranchements, où la cavalerie des Syracusains et de leurs alliés ne fut d'aucun usage. Les Syracusains et leurs alliés furent vaincus. Après que les Athéniens eurent rendu les morts par convention et dressé un trophée, Gylippos convoqua ses soldats et leur dit que ce qui était arrivé n'était pas de leur faute, mais de la sienne; que, par ses dispositions mêmes, il avait, en les massant trop à l'étroit entre les murs ¹, rendu inutiles la cavalerie et les gens de trait; qu'il allait donc les mener de nouveau à l'ennemi. Il les engagea à bien réfléchir que, sous le rapport des forces, ils ne seraient pas inférieurs, et que, quant au courage, il serait intolérable qu'ils se crussent incapables, eux Péloponnésiens et Doriens, de vaincre et de chasser du pays des Ioniens, des insulaires, un ramas de troupes.

VI. Ensuite, le moment venu, il les conduisit de nouveau au combat. Nicias et les Athéniens sentaient

¹ Le combat s'était engagé dans l'espace compris entre les remparts de la ville, le mur transversal des Syracusains et le double mur des Athéniens, près du temple de la Fortune.

bien, de leur côté, que, même sans être provoqués au combat par les Syracusains, il y avait nécessité pour eux de s'opposer à la construction du mur élevé près de leurs travaux, — car déjà le mur des Syracusains atteignait presque l'extrémité de leur retranchement, et s'il le dépassait, il devenait indifférent pour eux de vaincre dans des combats sans cesse renouvelés, ou de ne pas combattre du tout ¹. — Ils sortirent donc à la rencontre des Syracusains. Gylippos porta ses hoplites plus en avant des murs que la première fois et en vint aux mains. La cavalerie et les gens de trait étaient rangés sur le flanc des Athéniens dans une plaine ouverte, par delà l'extrémité des fortifications des deux armées. Dans l'action, la cavalerie fondit sur l'aile gauche des Athéniens qui lui était opposée et la mit en déroute ; le reste de l'armée, entraîné dans ce mouvement, fut vaincu par les Syracusains et rejeté en désordre dans ses retranchements. La nuit suivante, les Syracusains eurent le temps de prolonger leur muraille jusqu'aux travaux des Athéniens et au delà ; de sorte qu'ils n'avaient plus aucun obstacle à craindre de leur part, et leur ôtaient, même vainqueurs, tout moyen de les enfermer désormais.

VII. Les vaisseaux de Corinthe, d'Ambracie et de Leucade, restés en arrière au nombre de douze, entrèrent ensuite dans le port, sans avoir été aperçus par la croisière athénienne. Ils étaient commandés par Érasinidès de Corinthe. Ces troupes travaillèrent de concert avec les Syracusains à terminer les retranche-

¹ Parce que, malgré leurs victoires, les communications de Syracuse avec l'extérieur resteraient libres, au moyen de cette muraille.

ments jusqu'au mur transversal ¹. Gylippos parcourut le reste de la Sicile, pour y lever des troupes de terre et de mer et rallier celles des villes qui montraient peu de zèle ou qui étaient restées jusque-là tout à fait en dehors de la guerre. D'autres députés, Syracusains et Corinthiens, furent envoyés à Lacédémone et à Corinthe pour demander qu'on fit passer de nouvelles forces par quelque voie que ce fût, sur des transports, sur des barques, ou de toute autre façon, parce que les Athéniens réclamaient aussi des renforts. Les Syracusains équipaient leur flotte et l'exerçaient à la mer, décidés à porter aussi leurs efforts de ce côté ; ils n'apportaient pas moins d'ardeur à tout le reste.

VIII. Nicias le savait, et voyait chaque jour ajouter à la force des ennemis et aux difficultés de sa propre situation. Il envoyait de son côté des messages à Athènes ; bien des fois déjà il en avait fait passer dans d'autres circonstances pour tenir au courant de chaque événement ; mais il les multiplia alors, persuadé qu'il était dans une position critique, et que, si on ne se hâtait soit de rappeler l'armée, soit de lui envoyer des renforts considérables, il n'y avait aucune chance de salut. Comme il craignait que ses messagers ne fissent pas connaître le véritable état des choses, soit faute de savoir s'exprimer, soit par défaut de mémoire, ou même pour

¹ Les retranchements dont il est question ici devaient longer les hauteurs d'Épipolæ et venir rejoindre le mur transversal qui s'étendait jusqu'à l'enceinte de Syracuse. Les mots μέχρι τοῦ ἑγκαρσίου τείχους, qui ont fort embarrassé les interprètes, pourraient aussi bien se traduire : à partir du mur transversal ; ils indiquent que le mur en question, au lieu de suivre la direction primitive de la muraille transversale, ce qui l'eût porté trop au nord vers les hauteurs, venait s'embrancher sur lui pour suivre la plaine vers le nord-est.

faire quelque rapport agréable à la multitude, il écrivit une lettre; il crut que c'était le meilleur moyen de faire connaître exactement sa pensée aux Athéniens, sans qu'elle fût dénaturée par le messenger, et de les mettre en état de délibérer sur la situation réelle des affaires. Les envoyés partirent, chargés de cette lettre et de tout ce qu'ils devaient dire eux-mêmes; quant à lui, il se borna à la garde de son camp, évitant désormais de chercher volontairement le danger ¹.

IX. A la fin du même été, Évétion, général athénien, fit avec Perdiccas une expédition contre Amphipolis, à la tête d'un corps nombreux de Thraces; mais, n'ayant pu la prendre, il suivit avec les trirèmes les contours du Strymon, alla stationner à Himéréon, et de là bloqua la ville; l'été finit.

X. L'hiver suivant les messagers de Nicias étant arrivés à Athènes, rapportèrent tout ce qui leur avait été dit de vive voix, répondirent aux questions qu'on leur fit, et remirent la lettre. Le secrétaire de la ville en donna lecture aux Athéniens; en voici le contenu :

XI. « Les faits antérieurs vous sont connus, Athéniens, par beaucoup d'autres lettres: il est opportun que vous ne connaissiez pas moins bien aujourd'hui la situation où nous nous trouvons, pour prendre une décision. Nous avons vaincu dans de nombreux combats les Syracusains contre qui vous nous avez envoyés, et nous avons élevé les retranchements où nous sommes maintenant, lorsque est arrivé le Lacédémonien Gylippos,

¹ Je lis ἐκουσίῳ κινδύνῳ [ἀ]πεμελεῖτο. Il suffit du changement d'une seule lettre pour donner un sens raisonnable à la phrase, que tous les commentateurs ont été obligés d'expliquer contrairement au texte reçu ἐπεμελεῖτο.

avec une armée tirée du Péloponnèse et de quelques villes de Sicile. Nous l'avons vaincu dans une première action ; mais le lendemain, forcés par un grand nombre de cavaliers et de gens de trait, nous avons dû rentrer dans nos lignes ; et maintenant, contraints par la multitude de nos adversaires à interrompre notre circonvallation, nous y sommes dans l'inaction. Car nous ne pouvons mettre en ligne toute notre armée, la garde des murs occupant une partie des hoplites. D'ailleurs l'ennemi a élevé à côté de nous un mur simple qui ne nous permet plus de les enfermer d'une circonvallation, à moins d'enlever cette barrière, dont l'attaque exige une nombreuse armée ; nous paraissions assiéger les autres, et il arrive que c'est plutôt nous qui sommes assiégés, du moins du côté de terre ; car la cavalerie ne nous laisse guère nous écarter dans la campagne.

XII. « Ils viennent d'envoyer dans le Péloponnèse des ambassadeurs demander une nouvelle armée, tandis que Gylippos parcourt les villes de Sicile, pour engager dans la guerre celles qui se sont tenues en repos jusqu'à présent, et tirer des autres, s'il le peut, de nouveaux armements de terre et de mer : car ils songent, à ce que j'apprends, à tenter sur nos retranchements une attaque combinée par terre et par mer. N'allez pas vous récrier à ce mot, par mer : car notre flotte, si brillante au commencement, quand les vaisseaux étaient secs et les équipages intacts, n'offre plus maintenant — nos ennemis eux-mêmes le savent — que des vaisseaux pénétrés d'eau par suite de leur long séjour à la mer, et des équipages délabrés. Il nous est impossible de les tirer à terre pour les sécher, parce que la flotte ennemie étant égale et même supérieure en nombre, nous

avons toujours à prévoir une attaque de leur part. Nous les voyons sous nos yeux s'exercer à la mer ; l'initiative de l'attaque leur appartient maintenant, et ils sont bien mieux en mesure que nous de sécher leurs vaisseaux ; car ils n'ont à faire aucune croisière.

XIII. « Nous, au contraire, c'est à peine si nous aurions cet avantage ¹, même avec une flotte de beaucoup supérieure et sans la nécessité où nous sommes maintenant de la consacrer tout entière à nous garder. Car pour peu que nous distrayions de bâtiments de nos croisières, nous manquerons de vivres ; puisque, même maintenant, nous avons peine à les convoier dans le voisinage de leur ville. Quant à nos équipages, voici ce qui les a ruinés et les ruine encore aujourd'hui : une partie de nos matelots, lorsqu'ils s'écartent pour ramasser du bois, marauder ou faire de l'eau, sont tués par la cavalerie ; les valets désertent, depuis que les forces sont égales. Parmi les étrangers, ceux qui ont été embarqués de force saisissent la première occasion de se réfugier dans les villes ² ; ceux qui ont été séduits d'abord par l'élévation de la solde, et qui croyaient aller plutôt au butin qu'au combat, voyant maintenant, contre leur attente, l'ennemi en présence avec une flotte et des forces de tout genre, s'en vont sous quelque prétexte afin de désertir, ou s'ingénient de toute manière ; car la Sicile est vaste ³ ; il en est même qui achètent sur les lieux des esclaves d'Hyccara et les embarquent à leur place avec l'autorisation des triérarques, ce qui désorganise les équipages.

¹ De pouvoir sécher nos bâtiments.

² Dans les villes de Sicile.

³ Ce qui leur permet de nous échapper plus facilement.

XIV. « Vous savez, même sans que je vous l'écrive, que de bons équipages sont rares, et qu'il est peu de matelots qui sachent et appareiller et manier la rame en cadence. Le plus embarrassant, c'est que, tout général que je suis, je n'ai pas le pouvoir d'empêcher ces désordres (car votre naturel est difficile à gouverner), et que nous ne trouvons d'aucun côté à nous refaire. L'ennemi au contraire trouve de toutes parts des facilités ; tandis que nous, tout ce que nous avons encore, tout ce que nous dépensons en hommes, est nécessairement pris sur ce que nous avons en arrivant. Car les villes que nous avons maintenant pour alliées, Naxos et Catane, ne peuvent rien pour nous. Qu'à tous ces avantages nos ennemis en joignent un autre, que les villes d'Italie qui nous font vivre, voyant où nous en sommes, l'abandon où vous nous laissez, se rangent de leur côté, la guerre se terminera sans combat ; car nous serons forcés à nous rendre. J'aurais pu vous mander des choses plus agréables, mais je n'en vois pas de plus utiles, puisqu'il faut que vous sachiez exactement quelle est ici la situation, pour en délibérer. Je connais d'ailleurs votre caractère ; vous aimez à entendre les nouvelles les plus flatteuses ; mais comme vous rejetez ensuite la responsabilité sur qui vous les donne, si l'événement n'y répond pas, j'ai cru plus sûr de vous faire connaître la vérité.

XV. « Quant à l'objet premier de l'expédition, soldats et généraux ne vous ont donné aucun sujet de reproches, soyez-en bien persuadés : mais, maintenant que la Sicile se lève tout entière et qu'on y attend une nouvelle armée du Péloponnèse, prenez pour base de vos délibérations que les forces ici présentes ne sauraient

même faire face aux circonstances actuelles, et qu'il faut ou les rappeler ou envoyer une nouvelle armée de terre et de mer non moins forte que la première, et beaucoup d'argent. Il faut aussi me donner un successeur ; car une néphrétique me met dans l'impossibilité de rester ici. Je réclame votre indulgence au nom des bons services que je vous ai souvent rendus, à la tête des armées, tant que j'ai été bien portant. Du reste, quoi que vous décidiez, agissez dès le commencement du printemps, et sans aucun retard ; car il ne faut que peu de temps à nos ennemis pour se procurer des renforts en Sicile ; et quant à ceux du Péloponnèse, ils viendront plus tard il est vrai ; mais, si vous n'y faites attention, les uns vous échapperont, comme il est déjà arrivé, les autres vous préviendront. »

XVI. Tel était le contenu de la lettre de Nicias. Les Athéniens, après en avoir entendu lecture, ne le déchargèrent pas du commandement ; mais, en attendant l'arrivée des collègues qu'ils lui choisirent, ils lui en adjoignirent deux qui se trouvaient sur les lieux, Ménandre et Euthydème, afin que, dans son état de maladie, il ne supportât pas seul toutes les fatigues. On décréta l'envoi d'une nouvelle armée de terre et de mer, composée d'Athéniens portés au rôle et d'alliés. Pour collègues, on lui donna Démosthènes, fils d'Alcisthènes, et Eurymédon, fils de Thouclès. Eurymédon fut envoyé sur-le-champ en Sicile, vers le solstice d'hiver, avec dix vaisseaux et une somme de [cent] vingt talents¹. Il

¹ Le texte primitif ne porte que vingt talents. Mais il est peu probable qu'on ait envoyé une aussi faible somme à Nicias, qui réclamait beaucoup d'argent. Diodore porte l'envoi à cent quarante ; aussi la plupart des éditeurs ont-ils accepté la correction de Valla.

avait ordre d'annoncer à l'armée qu'il allait lui arriver du renfort et qu'on ne la négligerait pas.

XVII. Démosthènes resta pour préparer les armements et partir à l'entrée du printemps : il dénonça aux alliés une levée de troupes, et tira de chez eux de l'argent, des vaisseaux et des hoplites. Les Athéniens envoyèrent aussi vingt vaisseaux croiser autour du Péloponnèse, pour veiller à ce que personne ne passât de Corinthe et du Péloponnèse en Sicile. Car les Corinthiens, à l'arrivée des députés qui leur annonçaient que les affaires s'amélioraient en Sicile, jugeant que leur premier envoi de vaisseaux n'avait pas été inutile, embrassèrent plus vivement encore cette affaire : aussi se préparèrent-ils à envoyer des hoplites en Sicile sur des bâtiments de charge, pendant que les Lacédémoniens se disposaient à en faire passer par le même moyen du reste du Péloponnèse. Les Corinthiens armèrent en outre vingt-cinq vaisseaux, dans le but de tenter un combat naval contre la flotte athénienne en station à Naupacte, et en même temps de neutraliser cette flotte, de sorte qu'elle fût moins en état d'empêcher le départ de leurs transports, une fois occupée à surveiller les galères qu'ils allaient lui opposer.

XVIII. Les Lacédémoniens préparaient aussi une invasion dans l'Attique. C'était chose précédemment résolue par eux, mais ils y étaient surtout poussés par les Syracusains et les Corinthiens : ceux-ci, informés qu'Athènes envoyait des renforts en Sicile, voulaient y mettre obstacle par cette invasion. Alcibiade, les pressant de son côté, les exhortait à fortifier Décélie et à ne pas laisser languir les opérations. Mais ce qui contribuait surtout à stimuler un peu les Lacédémoniens,

c'était d'une part la pensée que les Athéniens, avec une double guerre à soutenir contre eux et contre les Siciliens, seraient plus faciles à abattre, et de l'autre la conviction que les Athéniens avaient les premiers rompu la trêve. Dans la guerre précédente, c'était surtout sur eux-mêmes, ils le savaient, que retombait la violation des traités : les Thébains avaient envahi le territoire de Platée en temps de paix ; et, quoiqu'il fût stipulé dans les traités précédents qu'on n'en viendrait pas aux armes si l'une des parties offrait l'arbitrage, ils avaient eux-mêmes repoussé les propositions d'accommodement amiable que leur firent les Athéniens. Ils voyaient dans leurs malheurs la juste conséquence de cette faute, et ne pouvaient détacher leur pensée du désastre de Pylos et de tout ce qui avait pu leur arriver de funeste. Mais lorsqu'ils eurent vu les Athéniens aller, à la tête de trente vaisseaux, ravager une partie du territoire d'Épidaure, de Prasies et d'autres lieux, faire en même temps de Pylos un centre de brigandage, refuser l'arbitrage, malgré l'invitation des Lacédémoniens, toutes les fois qu'il s'élevait des difficultés sur les points litigieux du traité, alors, persuadés que les Athéniens se plaçaient à leur tour sous le coup de la faute qu'eux-mêmes avaient commise contre la foi publique, ils inclinèrent résolûment à la guerre. Dans le cours de cet hiver, ils firent circuler chez leurs alliés l'ordre de fournir du fer, et disposèrent tous les instruments nécessaires à la construction des forts. En même temps ils se préparèrent à expédier en Sicile des secours sur des bâtiments de charge, et obligèrent les autres peuples du Péloponnèse à les imiter. L'hiver finit, ainsi que la dix-huitième année de cette guerre, dont Thucydide a écrit l'histoire.

XIX. Dès le commencement du printemps suivant¹, les Lacédémoniens et leurs alliés firent, de très-bonne heure, une invasion dans l'Attique, sous le commandement d'Agis, fils d'Archidamos, roi des Lacédémoniens. Après avoir d'abord ravagé la plaine, ils se mirent à fortifier Décélie et attribuèrent aux troupes de chaque ville une portion du travail. Décélie n'est qu'à cent vingt stades d'Athènes, et à la même distance, ou un peu plus, de la Béotie. Les fortifications furent élevées dans une position qui commandait la plaine et la partie la plus riche du pays, afin de nuire à l'ennemi; on pouvait les apercevoir d'Athènes. Pendant que les Péloponnésiens qui étaient dans l'Attique fortifiaient Décélie, de concert avec leurs alliés, ceux qui étaient restés dans le Péloponnèse envoyèrent sur des transports des hoplites en Sicile : les Lacédémoniens choisirent l'élite des Hilotes et des Néodamodes et en formèrent un corps de six cents hoplites, sous le commandement du Spartiate Ecritos; les Béotiens fournirent trois cents hoplites commandés par Xénon et Nikon, l'un et l'autre de Thèbes, et par Hégésandros de Thespies. Ces troupes formèrent un premier convoi qui prit la mer à Ténare, en Laconie. Peu de temps après les Corinthiens expédièrent, sous la conduite d'Alexarchos de Corinthe, cinq cents hoplites, tant Corinthiens qu'Arcadiens mercenaires; les Sicyoniens leur adjoignirent deux cents hoplites sous les ordres de Sargée de Sicyone. Les vingt-cinq vaisseaux de Corinthe équipés pendant l'hiver croisaient en vue des vingt bâtiments athé-

¹ Quatre-vingt-onzième olymp., troisième année; 413 avant notre ère.

niens de Naupacte, attendant que ces hoplites embarqués sur des bâtiments de charge eussent quitté le Péloponnèse ; car c'était là précisément le but dans lequel on les avait équipés d'abord, afin que l'attention des Athéniens se portât plutôt sur les trirèmes que sur les transports.

XX. Pendant ce temps, les Athéniens expédiaient de leur côté, dès l'entrée du printemps, et au moment même où s'élevaient les fortifications de Décélie, trente vaisseaux autour du Péloponnèse. Chariclès, fils d'Apollodoros, qui les commandait, avait ordre de toucher à Argos et d'y réclamer, aux termes du traité d'alliance, des hoplites pour les embarquer. Démsthènes fut aussi envoyé en Sicile, comme on l'avait résolu, avec soixante vaisseaux athéniens, cinq de Chio, douze cents hoplites d'Athènes portés au rôle, et le plus grand nombre possible d'insulaire levés de toutes parts. Tout ce qui chez les autres alliés sujets d'Athènes pouvait être de quelque utilité pour la guerre avait été également mis en réquisition. Démsthènes avait pour instructions de suivre d'abord les côtes du Péloponnèse, de concert avec Chariclès, et de le seconder dans ses attaques contre la Laconie. Il fit voile pour Égine, où il attendit que le reste des troupes pût arriver et que Chariclès eût embarqué les Argiens.

XXI. En Sicile, Gylippos revint à Syracuse vers la même époque du printemps, amenant le plus de troupes qu'il put de chacune des villes gagnées à son parti. Il convoqua les Syracusains, et leur dit qu'il fallait équiper le plus possible de vaisseaux et tenter un combat naval ; qu'il espérait qu'on en tirerait pour

l'issue de la guerre quelque avantage à la hauteur du péril. Hermocrates se joignit à lui et contribua puissamment à vaincre la répugnance qu'ils avaient à attaquer les Athéniens sur mer ; il leur dit que l'expérience de la mer n'était pas un héritage éternellement dévolu aux Athéniens et transmis par leurs pères ; qu'ils étaient, au contraire, bien plus que les Syracusains, un peuple continental, et n'étaient devenus marins que contraints par les Mèdes ; que contre des hommes audacieux, comme les Athéniens, répondre par l'audace, c'était paraître d'autant plus redoutable ; que les Athéniens, en effet, sans forces supérieures bien souvent, frappaient les autres d'épouvante par leurs attaques audacieuses, et qu'ils éprouveraient eux-mêmes ce qu'ils faisaient éprouver à leurs adversaires. Il engagea les Syracusains à se bien persuader que l'audace imprévue de leur attaque contre la flotte athénienne et l'épouvante qu'elle inspirerait à l'ennemi, compenseraient et au delà le mal que pourrait causer à leur inexpérience l'habileté des Athéniens ; en conséquence, il leur conseilla de faire sans balancer l'essai de leurs forces maritimes. Les Syracusains, excités par ces exhortations de Gylippos, d'Hermocrates et de quelques autres, se décidèrent à livrer un combat naval et montèrent sur leurs vaisseaux.

XXII. Gylippos, après avoir fait préparer la flotte, prit avec lui, pendant la nuit, toutes les troupes de pied, afin d'attaquer lui-même par terre les forts de Plemmyrion. A un signal donné, toutes les galères syracusaines prirent la mer en même temps : trente-cinq s'avançaient du grand port ; quarante-cinq, parties du petit port où était aussi l'arsenal, tournè-

rent l'île pour aller rejoindre celles qui étaient dans le grand et attaquer de concert Plemmyrion, afin de déconcerter les Athéniens en se présentant de deux côtés à la fois. Les Athéniens équipèrent à la hâte soixante vaisseaux : vingt-cinq allèrent combattre les trente-cinq galères syracusaines du grand port ; le reste se porta à la rencontre de la flotte qui longeait l'île au sortir de l'arsenal. Le combat s'engagea immédiatement à l'entrée du grand port ; la lutte fut vive de part et d'autre, les uns voulant forcer le passage, les autres le défendre.

XXIII. Pendant ce temps, Gylippos profita du moment où la garnison athénienne de Plemmyrion était descendue au rivage et concentra toute son attention sur le combat naval, pour la surprendre et attaquer les forts à l'improviste dès la pointe du jour. Il s'empara d'abord du plus grand, puis des deux petits, la garnison n'ayant pas tenu lorsqu'elle vit avec quelle facilité le premier avait été emporté. Après la prise du premier fort, les hommes, réfugiés sur des barques et sur un bâtiment de charge, eurent grand'peine à regagner le camp : car, la division syracusaine du grand port ayant eu l'avantage dans l'engagement naval, une trirème d'une marche supérieure s'était mise à leur poursuite. Mais, lorsque les deux forts furent emportés, la flotte syracusaine venait d'être vaincue, ce qui rendit plus facile la traversée du port à ceux qui s'en échappèrent. Les vaisseaux syracusains qui combattaient à l'entrée du port forcèrent d'abord la flotte athénienne ; mais ils entrèrent sans aucun ordre, s'embarrassèrent mutuellement, et livrèrent ainsi la victoire aux Athéniens ; ceux-ci les

mirent en fuite, et en firent autant de ceux qui d'abord les avaient vaincus dans le port. Ils coulèrent onze des bâtiments syracusains et tuèrent la plupart des hommes, à l'exception des équipages de trois vaisseaux, qu'ils firent prisonniers. Ils perdirent de leur côté trois bâtiments. Après avoir remorqué à terre les débris des galères syracusaines et élevé un trophée sur l'îlot en face de Plemmyrion, ils retournèrent à leur camp.

XXIV. Telle fut pour les Syracusains l'issue de cet engagement naval; mais ils demeuraient maîtres des retranchements de Plemmyrion, pour la prise desquels ils élevèrent trois trophées. Un des deux forts pris en dernier lieu fut démoli; ils réparèrent les deux autres et y mirent garnison. Beaucoup d'hommes périrent à la prise des forts, beaucoup furent faits prisonniers; le butin était immense, et rien ne leur échappa. Comme ces forts servaient aux Athéniens de magasins, il s'y trouvait beaucoup d'argent déposé par les négociants, beaucoup de vivres et d'objets appartenant aux triérarques. On y avait même déposé les voiles et les autres agrès de quarante trirèmes, ainsi que trois trirèmes tirées à sec. Mais le plus grand et le plus notable dommage pour l'armée athénienne fut la prise même de Plemmyrion; de ce moment, il n'y eut plus de sécurité pour l'entrée des convois de vivres; car ils étaient interceptés par les vaisseaux syracusains qui croisaient en cet endroit; les arrivages n'avaient plus lieu sans combat; sous tous les rapports enfin, cet événement jeta le trouble et le découragement dans l'armée.

XXV. Les Syracusains expédièrent ensuite douze

vaisseaux, sous le commandement du Syracusain Agatharchos. Un de ces bâtiments fut détaché vers le Péloponnèse : il portait des ambassadeurs chargés d'annoncer que leurs affaires donnaient bon espoir, et d'engager les Péloponnésiens à pousser de leur côté les hostilités avec plus de vigueur encore ; les onze autres firent voile pour les côtes d'Italie, où l'on avait appris que se dirigeaient dix bâtiments richement chargés et destinés aux Athéniens. Ils les rencontrèrent, les détruisirent pour la plupart, et brûlèrent tous les bois destinés à la construction des navires que les Athéniens avaient fait préparer dans les campagnes de Caulonia ¹. De là ils allèrent à Locres. Pendant qu'ils y étaient à l'ancre, un des bâtiments de transport partis du Péloponnèse y aborda avec des hoplites de Thespies. Les Syracusains les prirent sur leurs vaisseaux et retournèrent chez eux. Les Athéniens les épiaient avec vingt vaisseaux, à la hauteur de Mégare, et prirent un de leurs bâtiments avec son équipage ; mais ils ne purent s'emparer des autres, qui gagnèrent Syracuse.

Il y eut aussi une escarmouche dans le port, au sujet des pilotis que les Syracusains avaient enfoncés dans la mer, devant l'ancien bassin, pour que leurs bâtiments pussent se tenir à l'ancre dans l'intérieur, sans craindre d'être endommagés par le choc des vaisseaux athéniens. Les Athéniens firent arriver contre les pilotis un navire du port de dix milliers ², muni de tours

¹ Aujourd'hui Castro Vetere, à peu de distance de Locres.

² Le port des vaisseaux se calculait par amphores ; l'amphore avait environ la capacité d'un pied cube. On calculait aussi par talents ; un bâtiment de cinq cents talents était de très-petite dimension.

de bois et de parapets ¹; montés sur des barques, ils attachaient les pieux à des câbles tirés par des cabestans, et les arrachaient; ou bien ils les sciaient en plongeant. Les Syracusains tiraient des bassins sur les Athéniens qui leur répondaient du haut de leur bâtiment. A la fin les Athéniens arrachèrent la plupart des pieux. Le plus difficile était la partie des pilotis cachée sous la mer; car, comme il y avait des pieux qui ne s'élevaient pas à fleur d'eau, il était fort dangereux aux vaisseaux d'en approcher; on ne les soupçonnait pas et on risquait de s'y échouer comme sur un écueil. Cependant des plongeurs parvinrent aussi à les scier sous l'eau, moyennant salaire. Mais les Syracusains établirent de nouveaux pilotis. Une foule d'autres expédients furent imaginés de part et d'autre, comme on devait l'attendre de deux armées ennemies campées en présence et à proximité; on escarmouchait, on se harcelait sans cesse.

Les Syracusains envoyèrent dans les diverses villes ² des députés corinthiens, ambraciotes et lacédémoniens pour annoncer la prise de Plemmyrion, et représenter que leur défaite dans le combat naval tenait moins à la supériorité de l'ennemi qu'à leur propre désordre. Ils devaient également annoncer qu'on avait bon espoir sous tous les rapports, et demander des renforts tant en vaisseaux qu'en infanterie, en se fondant sur l'envoi d'une nouvelle armée attendue par les Athéniens, et sur la possibilité d'en finir avec la guerre,

¹ Ce petit bâtiment était destiné, non pas à agir contre les pilotis, mais à protéger les travailleurs.

² Dans les villes de Sicile. Ils avaient choisi des députés étrangers à Syracuse pour que leur témoignage ne fût pas suspect.

si, avant son arrivée, on pouvait anéantir la première. Tel était l'état des affaires en Sicile.

XXVI. Démosthènes, lorsqu'il eut sous la main l'armée de renfort qu'il devait conduire en Sicile, leva l'ancre d'Égine, fit voile pour le Péloponnèse, et se joignit à Chariclès et aux trente vaisseaux athéniens. Ils embarquèrent les hoplites d'Argos, et cinglèrent vers la Laconie. Après avoir ravagé d'abord une partie du territoire d'Épidaure-Liméra, ils abordèrent sur la côte de Laconie, en face de Cythère, là où est le temple d'Apollon, et dévastèrent une portion du territoire; ensuite ils fortifièrent une pointe en forme d'isthme, pour servir de refuge aux Hilotes fugitifs de Lacédémone, et de point d'appui, comme à Pylos, pour exercer le brigandage. Démosthènes, aussitôt après avoir occupé cet emplacement avec Chariclès, cingla vers Corcyre pour y prendre les alliés de cette île et se diriger au plus vite vers la Sicile. Chariclès resta à terminer les fortifications, y laissa une garnison, et revint de son côté à Athènes avec ses trente vaisseaux. Les Argiens s'en retournèrent en même temps.

XXVII. Le même été arrivèrent à Athènes treize cents peltastes thraces armés de coutelas, de la tribu des Diens, destinés à accompagner Démosthènes en Sicile. Comme ils arrivèrent trop tard, on résolut de les renvoyer chez eux; car chaque homme recevant une drachme par jour, il parut trop onéreux de les garder, surtout avec les charges de la guerre de Décélie. Cette ville, fortifiée dans le cours de l'été par toute l'armée péloponnésienne, occupée ensuite par des garnisons des différentes villes qui faisaient périodiquement des incursions dans la campagne, causait un mal infini

aux Athéniens ; rien ne compromit plus leurs affaires que les pertes d'hommes et d'argent qui en résultèrent : jusque-là les incursions avaient été de peu de durée, et n'empêchaient pas l'exploitation du territoire pendant le reste du temps ; mais alors l'occupation continue du pays par l'ennemi, les incursions accidentelles de troupes plus nombreuses, celles de la garnison régulière que la nécessité obligeait à courir la campagne et à vivre de butin, enfin la présence d'Agis, roi des Lacédémoniens, qui donnait à la guerre une vigoureuse impulsion, firent aux Athéniens un mal extrême. La jouissance de tout le pays leur échappait ; plus de vingt mille esclaves, la plupart artisans, avaient déserté ; tous les bestiaux périssaient ainsi que les bêtes de somme ; les chevaux, épuisés par des sorties continuelles, par des pointes sur Décélie, et par la garde du pays, étaient ou boiteux ou blessés à la suite de fatigues incessantes sur un terrain rocailleux.

XXVIII. D'un autre côté, l'importation des vivres venant d'Eubée, qui, d'Oropos, avait lieu autrefois plus promptement par terre, en traversant Décélie, dut se faire à grands frais par mer, en doublant Sunium. La même privation se faisait sentir pour tous les objets importés du dehors ; ce n'était plus une ville, c'était une forteresse. Le jour, les citoyens montaient la garde à tour de rôle sur les remparts ; la nuit, tous étaient de service à la fois, à l'exception des cavaliers, les uns à la garde des postes, les autres aux murailles ; ils n'avaient de repos ni l'hiver ni l'été. Mais ce qui les accablait par-dessus tout, c'était d'avoir deux guerres à soutenir en même temps. Leur opiniâtreté était montée à un point tel que qui l'eût prédite avant l'évé-

nement n'aurait rencontré qu'incrédulité. Comment imaginer, en effet, que, tenus assiégés par les fortifications que les Péloponnésiens avaient élevées chez eux, ils n'aient pas cependant abandonné la Sicile; que, bloqués eux-mêmes, ils soient restés à bloquer Syracuse, ville aussi grande qu'Athènes; qu'ils dussent enfin surprendre la Grèce par cet incroyable prodige de puissance et d'audace ! eux dont la résistance ne devait pas se prolonger, à ce qu'on croyait au commencement de la guerre, au delà d'un an suivant les uns, deux au plus, trois peut-être suivant d'autres, mais jamais au delà, une fois que leur pays serait envahi par les Péloponnésiens, et ui pourtant, dix-sept ans après la première invasion, lorsque déjà la guerre avait consumé toutes leurs ressources, avaient envahi la Sicile et entrepris une nouvelle guerre qui ne le cédait en rien à celle qu'ils avaient déjà à soutenir contre le Péloponnèse ! Aussi se trouvèrent-ils alors, par suite du mal considérable que leur faisait Décélie et de l'immense surcroît de dépense qui venait s'y ajouter, complètement à bout de ressources. Au tribut payé par leurs sujets, ils substituèrent alors un droit du vingtième sur tous les transports maritimes, dans l'espoir que cet impôt serait plus productif. Les dépenses n'étaient pas restées stationnaires; elles s'étaient considérablement accrues, en raison même du développement de la guerre; les revenus, au contraire, avaient été déperissant.

XXIX. Les Thraces, arrivés trop tard pour se joindre à Démosthènes, furent donc renvoyés sur-le-champ, par mesure d'économie, à cause de la pénurie du trésor. On les mit sous la conduite de Diitréphès, et on leur

recommanda de faire, sur leur passage, en suivant l'Euripe, tout le mal possible à l'ennemi. Diétréphès descendit avec eux sur le territoire de Tanagre, et y fit à la hâte quelque butin; puis, étant parti le soir de Chalcis en Eubée, il traversa l'Euripe, débarqua en Béotie, et les conduisit contre Mycalessos. Il bivouaqua la nuit, sans que sa présence fût soupçonnée, près du temple de Mercure, à seize stades de Mycalessos. Au point du jour il se jeta sur la ville, qui était grande, et s'en empara; car les habitants, lorsqu'il fondit à l'improviste, n'étaient pas sur leurs gardes, et ne soupçonnaient pas qu'on pût jamais remonter à une aussi grande distance de la mer pour les attaquer. Les murailles étaient faibles, écroulées même sur quelques points, peu élevées partout; enfin les portes étaient ouvertes, tant la sécurité était grande. Les Thraces se précipitèrent dans Mycalessos, saccagèrent les maisons et les temples, égorgèrent les habitants, sans épargner ni la vieillesse ni l'enfance; ils firent main basse sur tout ce qu'ils rencontrèrent, massacrant les femmes et les enfants, même les bêtes de somme, et tout ce qu'ils virent d'êtres vivants. Car les Thraces sont une race sanguinaire à l'égal des barbares les plus féroces, lorsqu'ils croient n'avoir rien à craindre. Ce fut une affreuse désolation, et une horrible variété de sanglants épisodes : les barbares, entre autres, se jetèrent dans une école d'enfants; elle était considérable et les enfants venaient d'y entrer; tous furent taillés en pièces. Jamais désastre plus inattendu et plus terrible ne fondit sur une ville entière.

XXX. Les Thébains, à cette nouvelle, accoururent : ils rencontrèrent les Thraces encore peu éloignés, leur

arrachèrent leur butin, jetèrent parmi eux l'épouvante et les poursuivirent vers la mer jusqu'à l'Euripe, où étaient à l'ancre les vaisseaux qui les avaient amenés. Ils en tuèrent un grand nombre, surtout au moment où ils s'embarquèrent; car ils ne savaient pas nager, et ceux qui étaient sur les vaisseaux, voyant ce qui se passait à terre, avaient mouillé hors de la portée des traits. Jusque-là les Thraces, dans leur retraite, s'étaient assez habilement défendus contre la cavalerie thébaine, qui fut la première à les assaillir. Pour s'en garantir, ils couraient au-devant d'elle et se formaient en pelotons, à la manière de leur pays; aussi leur perte de ce côté fut-elle peu considérable. Un certain nombre avaient aussi été surpris et tués dans la ville au milieu du pillage. Il périt en tout deux cent cinquante Thraces sur treize cents. Les Thébains et ceux qui étaient accourus avec eux perdirent vingt hommes, tant cavaliers qu'hoplites, et Scirphondas, l'un des béotarques thébains¹. Quant aux Mycalessiens, ils furent en partie anéantis. Tel fut le désastre de Mycalessos, l'un des plus grands, proportionnellement à l'étendue de la ville, et des plus lamentables de cette guerre.

XXXI. Démosthènes, qui avait fait voile pour Corcyre en quittant le fort élevé sur la côte de Laconie, trouva à l'ancre, à Phia en Élide, un bâtiment de charge destiné à transporter en Sicile les hoplites de Corinthe. Il le brisa; mais les troupes s'échappèrent, se procurèrent plus tard un autre bâtiment et mirent en mer. Démosthènes toucha ensuite à Zacynthe et à Céphalénie, y prit des hoplites, et manda des Messéniens de

¹ Sur les onze béotarques, il y en avait deux de Thèbes.

Naupacte. De là il passa sur le continent, en face de ces îles, à Alyzia et à Anoclorion, places d'Acarnanie occupées par les Athéniens. Il fut rencontré dans ces parages par Eurymédon qui revenait de Sicile, où il avait été envoyé l'hiver porter de l'argent à l'armée. Eurymédon lui annonça, entre autres choses, qu'il avait appris, étant déjà en mer, la prise de Plemmyrion par les Syracusains. Conon, qui commandait à Naupacte, vint de son côté les trouver et leur dit que les vingt-cinq vaisseaux corinthiens qui croisaient devant lui ne discontinuaient pas les hostilités, et se disposaient à livrer un combat. Il réclamait d'eux des vaisseaux, vu l'impossibilité de tenir tête avec ses dix-huit bâtiments aux vingt-cinq de l'ennemi. Démosthènes et Eurymédon firent partir, avec Conon, pour renforcer la flotte de Naupacte, dix de leurs vaisseaux pris parmi ceux qui se comportaient le mieux à la mer. Ils s'occupèrent, de leur côté, du rassemblement des troupes : Eurymédon fit voile pour Corcyre, y donna l'ordre d'équiper quinze vaisseaux, et leva des hoplites. Car il partageait, dès lors, le commandement avec Démosthènes, et avait repris la route de Sicile à la nouvelle de son élection. Démosthènes rassembla, dans les parages de l'Acarnanie, des frondeurs et des archers.

XXXII. Les députés, envoyés par les Syracusains aux villes de Sicile, après la prise de Plemmyrion, avaient réussi dans leur mission, et se disposaient à ramener les troupes qu'ils avaient réunies. Nicias, prévenu à l'avance, manda aux Sicèles alliés, Centoripes, Alicyéens et autres, dont ils devaient traverser le pays, de ne pas laisser passer ces forces ennemies, et de se concerter pour leur barrer la route. — Il n'y avait pas

pour eux d'autre chemin, les Agrigentins refusant le passage sur leur territoire. — Déjà les Siciliens étaient en marche. Les Sicèles, sur cet avis des Athéniens, dressèrent trois embuscades, fondirent sur eux à l'improviste, les surprirent et leur tuèrent huit cents hommes. Tous les députés périrent, à l'exception d'un seul qui était de Corinthe. Il rassembla ceux qui avaient échappé, au nombre de quinze cents, et les amena à Syracuse.

XXXIII. Vers la même époque, il arriva de Camarina un secours de cinq cents hoplites, trois soldats armés de javelots, et trois cents archers. Géla envoya aussi une flottille de cinq vaisseaux, quatre cents soldats armés de javelots, et deux cents cavaliers. Car, dès lors, toute la Sicile, à l'exception d'Agrigente qui gardait la neutralité, s'était rangée avec les Syracusains contre les Athéniens. Ceux mêmes qui avaient d'abord observé les événements s'étaient alors ralliés, et envoyaient des secours. Cependant les Syracusains, après l'échec qu'ils avaient éprouvé chez les Sicèles, différèrent leurs attaques contre les Athéniens.

Lorsque les troupes de Corcyre et du continent furent prêtes, Démosthènes et Eurymédon traversèrent, avec toute leur armée, le golfe Ionique, la pointe sur le cap d'Iapygie¹. De là ils remirent à la voile et touchèrent aux Chœrades, îles de l'Iapygie². Ils embarquèrent environ cent cinquante hommes de trait, tirés d'Ipygie, et de race messapique ; puis, après avoir renoué quelques anciennes relations d'amitié avec un chef du pays,

¹ Aujourd'hui cap de Sainte-Marie de Leuca.

² Ce sont deux petites îles en face du port de Tarente.

Artas, qui leur avait fourni ces auxiliaires, ils se rendirent à Métaponte en Italie¹. Ils obtinrent des Métapontiens, à titre d'alliés, un corps de trois cents hommes de trait et deux galères, et passèrent avec ces renforts à Thurium. Une sédition venait d'en expulser les adversaires des Athéniens. Leur dessein était d'attendre sur ce point que leur armée fût complétée par l'arrivée des corps restés en arrière, et de la passer en revue ; ils voulaient aussi amener les Thuriens à les seconder résolûment et à profiter des circonstances pour avoir désormais avec les Athéniens mêmes amis et mêmes ennemis. Ils s'arrêtèrent donc à Thurium, et s'occupèrent de ces soins.

XXXIV. Vers le même temps les Péloponnésiens, qui croisaient, avec leurs vingt-cinq vaisseaux, en vue de la flotte athénienne de Naupacte, pour protéger la traversée des bâtiments de charge dirigés vers la Sicile, firent leurs dispositions pour un combat naval. Ils équipèrent de nouveaux vaisseaux, de manière à égaler à peu près le nombre de ceux d'Athènes, et allèrent jeter l'ancre à Érinéos d'Achaïe, dans la campagne de Rhypé. Le golfe où ils mouillèrent a la forme d'un croissant ; l'infanterie des Corinthiens et des alliés du pays, envoyée pour seconder la flotte, était rangée en bataille sur les promontoires qui s'élèvent de part et d'autre ; la flotte occupait, entre deux, l'entrée du golfe et le fermait. Elle était commandée par Polyanthès, de Corinthe. Les Athéniens, commandés par Diphilos, s'avancèrent

¹ L'Iapygie et la Messapie, qu'ils venaient de quitter, n'étaient pas alors comprises dans l'Italie. Ce nom ne s'étendait pas aux contrées situées au nord-est de Métaponte et du fleuve Laos.

contre eux, de Naupacte, avec trente-trois vaisseaux. D'abord les Corinthiens ne firent aucun mouvement ; puis, lorsqu'ils crurent le moment favorable, le signal fut hissé ; ils fondirent sur les Athéniens, et le combat commença. De part et d'autre la résistance fut longue et opiniâtre ; les Corinthiens perdirent trois vaisseaux : du côté des Athéniens, aucun ne fut complètement coulé ; mais il y en eut sept mis hors de service. Heurtés proue contre proue, ils avaient eu l'avant défoncé par les vaisseaux corinthiens, armés dans ce but de plus fortes antennes. Le combat fut balancé, de telle sorte que chacun s'attribua la victoire : cependant les Athéniens restèrent maîtres des débris, parce que le vent les poussait au large, et que les Corinthiens ne revinrent pas à la charge. On se sépara. Il n'y eut pas de poursuite, et on ne fit de prisonniers ni d'un côté ni de l'autre : car les Corinthiens et les Péloponnésiens, combattant à portée du rivage, avaient pu se sauver, et, du côté des Athéniens, aucun vaisseau n'avait été submergé. Néanmoins, lorsque les Athéniens furent rentrés à Naupacte, les Corinthiens dressèrent aussitôt un trophée, s'attribuant la victoire pour avoir mis plus de vaisseaux hors de combat. Ils ne se croyaient pas vaincus, par les motifs mêmes qui empêchaient les Athéniens de se croire vainqueurs. En effet les Corinthiens pensaient avoir l'avantage du moment où ils n'éprouvaient pas une entière défaite ; et, aux yeux des Athéniens, c'était avoir le dessous que de ne pas remporter une victoire entière. Après la retraite de la flotte péloponnésienne et la dispersion de l'armée de terre, les Athéniens dressèrent, de leur côté, un trophée, en signe de victoire, sur la côte d'Achaïe, à environ vingt

stades d'Érinéos où mouillaient les Corinthiens. Ainsi finit ce combat naval.

XXXV. Lorsque les Thuriens furent prêts à se joindre à l'expédition, avec sept cents hoplites et trois cents hommes de trait, Démosthènes et Eurymédon ordonnèrent à la flotte de longer les côtes de Crotone. Eux-mêmes, après avoir fait une revue de toutes les troupes de terre sur les bords du fleuve Sybaris, les conduisirent à travers les campagnes de Thurium. Mais, lorsqu'ils furent au fleuve Hylas, les Crotoniates les firent prévenir qu'ils refusaient à l'armée le passage sur leur territoire. Ils se rabattirent alors vers la mer et passèrent, la nuit à l'embouchure de l'Hylas, où leur flotte vint les rejoindre. Le lendemain, ils s'embarquèrent, rangèrent les côtes, prenant terre à toutes les villes, Locres exceptée, et parvinrent à Pétra, dépendance de Rhégium.

XXXVI. Cependant les Syracusains, informés de leur approche, résolurent de faire une nouvelle tentative avec la flotte et toutes les forces de terre qu'ils avaient auparavant réunies afin de prévenir leur arrivée. Ils firent sur la flotte tous les changements dont le précédent combat leur avait démontré l'utilité : entre autres, ils rognèrent les proues des vaisseaux, pour leur donner plus de solidité, et y adaptèrent de fortes antennes¹, arc-boutées de droite et de gauche²

¹ Ces antennes étaient deux poutres latérales qui s'avançaient en avant de la proue et neutralisaient par leur longueur les éperons des vaisseaux ennemis.

² Le texte dit : intérieurement et extérieurement. Il est évident, et le scoliaste de Thucydide a très-bien compris que les étançons intérieurs sont ceux qui étaient entre les deux antennes, par oppo-

contre les parois du navire par des étançons de six coudées. C'était la disposition adoptée par les Corinthiens dans le combat contre la flotte de Naupacte, où ils avaient pris l'ennemi en proue¹. Les Syracusains avaient calculé que cette disposition devait être favorable contre les vaisseaux athéniens, qui n'étaient pas comme les leurs renforcés à l'avant et dont la proue n'était pas protégée, parce qu'au lieu d'attaquer proue contre proue, ils se portaient par une circonvolution sur le flanc de l'ennemi. Ils trouvaient d'ailleurs avantage à combattre dans le grand port, où un nombre considérable de vaisseaux se trouveraient resserrés sur un étroit espace : attaquant en proue, ils enfonceraient l'avant des vaisseaux ennemis, dont les parois faibles et sans épaisseur ne pourraient tenir contre le choc de parties massives et solidement étayées. Les Athéniens, au contraire, ne pourraient, dans un espace étroit, ni les tourner ni percer leur ligne, manœuvres où ils excellaient ; car eux-mêmes les empêcheraient autant que possible de pénétrer dans les lignes, et, quant à les tourner, le défaut d'espace s'y opposerait. Ce qu'on avait jusque-là considéré comme marque d'ignorance chez leurs pilotes, l'attaque en proue, deviendrait dès lors une excellente manœuvre, puisque c'était surtout là que serait leur supériorité. Les Athéniens, poussés par eux, n'auraient pas la liberté de reculer ailleurs que vers la terre, avec peu de carrière derrière eux, peu de latitude pour leurs manœuvres, puisque leur

sition à ceux qui étaient fixés latéralement du côté de la mer à bâbord et à tribord.

¹ Jusque-là c'était le contraire qui avait lieu ; on évitait la proue et on cherchait à donner de l'éperon contre le flanc de l'ennemi.

camp n'occupait qu'un étroit espace et que les Syracusains seraient maîtres du reste du port. Que si on parvenait à les forcer, ils se porteraient tous sur un même point, s'y entasseraient à l'étroit et se heurteraient mutuellement, ce qui jetterait parmi eux le désordre. — En effet, rien ne fut plus nuisible aux Athéniens, dans toutes les affaires navales, que cette impossibilité de reculer ¹, comme les Syracusains, vers tous les points du port. — Quant à passer au large pour leurs évolutions, cela leur serait impossible, puisque c'était précisément du côté de la mer que les Syracusains attaqueraient et pourraient reculer à leur gré ; sans compter que les Athéniens auraient contre eux Plemmyrion, et que l'entrée du port avait peu de largeur.

XXXVII. La pensée de ces avantages joints à l'expérience qu'ils pouvaient avoir et à leurs forces, la confiance plus grande qu'ils avaient puisée dans le précédent combat naval, les décidèrent à attaquer simultanément par terre et par mer. Gylippe fit sortir un peu à l'avance les troupes de terre qui étaient dans Syracuse, et les conduisit contre le mur des Athéniens², du côté qui regarde la ville. En même temps les troupes cantonnées à Olympiéon, hoplites, cavalerie, troupes légères, se portaient contre l'autre côté du mur. Aussitôt après, la flotte des Syracusains et de leurs alliés prit la mer. Au premier abord, les Athéniens crurent

¹ Dans la plupart des évolutions on reculait, en ramant sur la poupe, afin de s'élaner sur l'ennemi avec plus de force, ou de le tourner.

² Il s'agit de la double enceinte des Athéniens qui descendait d'Épipolæ au grand port.

que l'armée de terre donnera seule ; mais lorsqu'ils virent les vaisseaux s'avancer tout à coup, ils furent dans un grand trouble : les uns se mettaient en bataille sur les murs et en avant des retranchements pour repousser l'attaque ; d'autres se portaient au-devant des nombreux cavaliers et des gens de trait qui s'avançaient précipitamment d'Olympiëon et du dehors ; d'autres s'élançaient aux vaisseaux, ou couraient au rivage pour le défendre. Les troupes embarquées, la flotte, composée de soixante-quinze vaisseaux, alla à la rencontre de l'ennemi. Celle des Syracusains en comptait quatre-vingts.

XXXVIII. Pendant la plus grande partie du jour on manœuvra en avant, en arrière, on se tâta mutuellement, mais sans rien de décisif de part ni d'autre ; seulement les Syracusains coulèrent un ou deux bâtiments et on se sépara. L'armée de terre s'éloigna en même temps des murailles. Le lendemain, les Syracusains se tinrent en repos sans rien manifester de leurs desseins. Néanmoins Nicias, voyant que dans le combat naval les chances s'étaient balancées et s'attendant à une nouvelle attaque, enjoignit aux triérarques de réparer ceux des vaisseaux qui pouvaient avoir souffert, et fit mouiller des bâtiments de charge en avant des pilotis que les Athéniens avaient plantés en mer ¹ devant leur flotte, pour leur tenir lieu de port fermé. Ces bâtiments furent espacés à une distance de deux plèthres ², afin que, si quelque vaisseau était serré de trop près, il trouvât en arrière une retraite sûre d'où il pût à loisir

¹ Dans le grand port, à l'extrémité du double mur.

² Environ 66 mètres.

retourner à la charge. Ces dispositions occupèrent les Athéniens tout le jour, jusqu'à la nuit.

XXXIX. Le lendemain, les Syracusains firent, de meilleure heure, mais d'après le même plan, une attaque par terre et par mer contre les Athéniens. Les deux flottes en présence, on passa, comme la première fois, une grande partie du jour à se tâter mutuellement. Mais enfin Ariston de Corinthe, fils de Pyrrichos, le meilleur pilote qui fût parmi les Syracusains, conseilla aux commandants de la flotte d'envoyer en ville aux intendants des vivres l'ordre de faire transporter en toute hâte le marché des subsistances sur le bord de la mer, et de forcer tous ceux qui pouvaient avoir des provisions à venir les y mettre en vente. De cette manière les matelots pourraient débarquer, prendre rapidement leur repas près des vaisseaux, et faire le même jour, à court intervalle, une nouvelle attaque qui surprendrait les Athéniens.

XL. On suivit son avis : l'ordre fut envoyé et le marché disposé. Les Syracusains, ramant soudain sur la poupe, reculèrent vers la ville, débarquèrent et prirent leur repas sur place. Les Athéniens, croyant qu'ils se reconnaissaient vaincus, puisqu'ils rétrogradaient vers la ville, débarquèrent tranquillement de leur côté, et se mirent, entre autres soins, à préparer leur repas, dans la pensée que le combat était terminé pour ce jour-là. Mais tout à coup les Syracusains remontent sur leurs vaisseaux et reviennent à l'attaque. Les Athéniens, dans un grand tumulte et à jeun pour la plupart, s'embarquent en désordre et ne se mettent en ligne qu'avec peine. Pendant quelque temps on ne fit que s'observer mutuellement sans rien entreprendre :

mais à la fin les Athéniens, craignant, s'ils différaient, d'être trahis par leur propre épuisement, résolurent d'en venir aux mains au plus vite. Ils se portèrent en avant à un signal donné, et engagèrent l'action. Les Syracusains reçurent leur choc : ils présentaient la proue à l'ennemi, suivant leur tactique, frappaient les vaisseaux athéniens à l'avant et leur faisaient, grâce aux dispositions adoptées dans ce but ¹, de profondes déchirures. Du haut du pont des navires leurs soldats couvraient de javelots les Athéniens et leur faisaient beaucoup de mal. Mais ce qui leur en causa bien plus encore, ce furent des barques légères, montées par des Syracusains, qui voltigeaient autour des navires, se glissaient sous la ligne des rames, rasaient les flancs des bâtiments, et de là accablaient de traits les équipages.

XLI. A la fin, grâce à cette tactique, les Syracusains forcèrent l'ennemi et restèrent vainqueurs. Les Athéniens, en déroute, passèrent entre leurs bâtiments de charge pour se réfugier à leur mouillage. Les vaisseaux syracusains les poursuivirent jusqu'aux bâtiments de charge ; mais les bascules ² adaptées à l'extrémité des bâtiments, au-dessus des passes, et armées de dauphins, ne leur permirent pas d'avancer plus loin. Cependant deux vaisseaux syracusains, dans l'entraînement de la victoire, s'en approchèrent et furent fracassés ; l'un d'eux même fut pris avec son équipage.

¹ Grâce aux antennes ou épotides dont ils avaient armé leurs proues.

² C'étaient des poutres fixées à l'extrémité des bâtiments et mobiles autour d'un pivot horizontal. Les dauphins, énormes masses de plomb suspendues à leurs extrémités, tombaient sur les bâtiments ennemis au moment où on lâchait la bascule, et les fracassaient.

Les Syracusains avaient coulé sept vaisseaux athéniens, maltraité beaucoup d'autres, pris ou tué bon nombre d'ennemis ; ils se retirèrent et élevèrent un trophée pour les deux combats. Ils avaient désormais la ferme confiance d'avoir sur mer une incontestable supériorité, et comptaient bien vaincre également l'armée de terre : aussi se disposaient-ils à attaquer de nouveau sur terre et sur mer.

XLII. Cependant, Démosthènes et Eurymédon arrivèrent avec les renforts envoyés par les Athéniens. Ils amenaient soixante-treize vaisseaux, y compris ceux du dehors ¹, environ cinq mille hoplites, athéniens ou alliés, un grand nombre d'hommes de trait, grecs et barbares, des frondeurs, des archers et le reste de l'équipement en proportion. Les Syracusains et leurs alliés furent tout d'abord dans une consternation profonde ; il semblait qu'il ne dût y avoir aucun terme à leurs dangers, puisque même la fortification de Décélie n'empêchait pas l'arrivée d'une armée égale et comparable à la première, et que la puissance athénienne se montrait partout formidable. L'ancienne armée athénienne, au contraire, vit là son salut² et reprit quelque courage. Démosthènes, voyant l'état des affaires, jugea qu'il n'y avait point de temps à perdre et qu'il ne fallait pas tomber dans la même faute que Nicias : formidable d'abord à son arrivée, il avait, au lieu d'attaquer immédiatement Syracuse, pris ses quartiers d'hiver à Catane ; par là, il avait perdu tout prestige et laissé à Gylippe le temps de le prévenir avec l'armée qu'il amenait du Péloponnèse. Cette armée, les Syracusains

¹ Ceux de Corcyre et de Métaponte.

² Le texte porte : ὡς ἐκ κακῶν, comme hors de peine.

ne l'auraient même pas appelée, s'il les eût attaqués tout d'abord ; car, se croyant en état de résister, ils n'auraient reconnu leur insuffisance que lorsqu'ils eussent été déjà investis d'une muraille ; et, l'eussent-ils appelée alors, elle ne pouvait plus leur être de la même utilité. Guidé par ces considérations, et sentant bien que l'effroi qu'il inspirait à l'ennemi ne pourrait que s'affaiblir le premier jour passé, Démosthènes résolut de profiter sans délai de la démoralisation que causait dans le moment l'arrivée de son armée. Voyant que le mur latéral par lequel les Syracusains avaient empêché l'entier investissement de la place était simple, et qu'une fois maître des pentes d'Épipolæ et du camp assis sur la hauteur, on s'emparerait aisément de ce mur où personne dès lors n'oserait tenir, il se hâta de tenter l'entreprise. Par là il comptait abréger de beaucoup la guerre : s'il réussissait, il s'emparerait de Syracuse ; sinon, il ramènerait les troupes, au lieu de laisser se consumer sans résultat l'armée expéditionnaire et la république entière. Les Athéniens firent d'abord une sortie et ravagèrent les campagnes syracusaines aux environs de l'Anapos. Leur supériorité se maintenait encore, comme auparavant, sur terre et sur mer ; car ni d'un côté ni de l'autre les Syracusains ne vinrent à leur rencontre, à part la cavalerie et les gens de trait d'Olympiëon.

XLIII. Démosthènes crut devoir faire d'abord l'essai des machines sur la muraille ; mais les assiégés brûlèrent les machines qu'il fit approcher, se défendirent du haut des murs et repoussèrent l'assaut que donna sur plusieurs points le reste de l'armée. Il résolut alors de suivre son plan sans délai, et, après l'avoir fait

adopter par Nicias et les autres commandants, il attaqua Épipolæ. Le jour, il paraissait impossible de s'en approcher et d'y monter sans être aperçu : il commanda cinq jours de vivres, prit avec lui les appareilleurs, les maçons, des traits et tout le matériel nécessaire à la construction des murs, pour le cas où ils auraient l'avantage; et, à la première veille, il se mit en marche vers Épipolæ avec Eurymédon, Ménandre et toute l'armée. Nicias était resté dans les retranchements. Ils arrivèrent au pied d'Épipolæ, à Euryélos¹, par où l'armée était montée la première fois, trompèrent la surveillance des gardes syracusains, enlevèrent le fort que les Syracusains avaient en cet endroit et tuèrent une partie de la garnison. Le plus grand nombre s'échappa et courut aussitôt porter la nouvelle de l'attaque aux trois camps établis comme défense avancée² sur Épipolæ, l'un pour les Syracusains, l'autre pour le reste des Siciliens, et le troisième pour les alliés³. L'alarme fut donnée d'abord aux six cents Syracusains qui formaient les premières gardes de ce côté d'Épipolæ. Ils coururent aussitôt à l'ennemi; mais Démosthènes et les Athéniens, les ayant rencontrés, les mirent en fuite, malgré leur vigoureuse défense, et continuèrent à avancer rapidement, afin d'atteindre incontinent, sans laisser ralentir l'ardeur du premier moment,

¹ Il prenait à revers les hauteurs d'Épipolæ, situées entre Euryélos et la ville.

² Didot a rétabli avec raison les mots ἐν προτειχίσμασιν, supprimés par la plupart des éditeurs; mais l'interprétation qu'il en donne ne paraît pas acceptable (des camps garnis d'avant-murs). Ces mots répondent à peu près à ce qu'on a appelé chez nous forts détachés; littéralement *des camps fortifiés établis en avant (des murs)*.

Les alliés de Grèce, Péloponnésiens, Béotiens, etc.

l'objet de leur entreprise. En même temps un autre corps enlevait l'extrémité ¹ du mur transversal, abandonné par la garnison, et en arrachait les créneaux. Cependant les Syracusains et leurs alliés, Gylippe et ses soldats, accouraient hors des camps; mais, pris au dépourvu par l'audace d'une pareille tentative en pleine nuit, ils n'abordèrent les Athéniens qu'avec effroi, furent forcés et tout d'abord ramenés en arrière. Déjà les Athéniens avançaient avec moins d'ordre; car ils se croyaient vainqueurs et voulaient au plus vite passer à travers tous les corps qui n'avaient pas encore combattu, afin de ne pas laisser à l'ennemi, en ralentissant, le temps de se reformer pour une nouvelle attaque. A ce moment ils donnèrent contre les Béotiens, le premier corps qui essayât de tenir contre eux, furent forcés à leur tour et mis en fuite.

XLIV. De ce moment, le trouble et la confusion furent tels parmi les Athéniens, que, d'un côté comme de l'autre, on était fort embarrassé pour dire en détail comment les choses s'étaient passées. En effet, même dans un combat de jour, où tout se voit, ceux qui assistent ne connaissent pas tous les détails; à grand'peine chacun sait-il ce qui le concerne personnellement; comment donc une affaire de nuit comme celle-ci, la seule du reste qui ait eu lieu dans cette guerre entre des armées considérables, pourrait-elle être connue avec certitude? La lune brillait; mais on ne se distinguait de part et d'autre que comme on peut le faire par le clair de lune, sans démêler si la forme aperçue

¹ Du côté d'Épipolæ. Il s'agit de l'extrémité du mur destiné à empêcher la jonction de la circonvallation athénienne, au point même où il atteignait cette ligne de circonvallation, au bas d'Épipolæ.

était celle d'un ami. Une multitude d'hoplites des deux partis tournoyaient dans un étroit espace. Une partie de l'armée athénienne était déjà vaincue que le reste, encore intact, et obéissant à la première impulsion, continuait à s'avancer. Tel corps ne faisait qu'aborder les pentes, tel autre continuait à les gravir; si bien qu'ils ne savaient de quel côté se diriger; car, les premières troupes étant déjà en déroute, il était difficile, au milieu du pêle-mêle général et des cris, de les reconnaître. Les Syracusains et leurs alliés, se voyant victorieux, s'animaient à grands cris, seul moyen de ralliement possible dans l'obscurité; en même temps ils recevaient vigoureusement les assaillants. Les Athéniens, au contraire, se cherchaient eux-mêmes; ils voyaient des ennemis dans tous ceux qu'ils rencontraient, fût-ce même de leurs amis refluant vers eux dans leur fuite; ils demandaient à chaque instant le mot d'ordre, faute d'autre moyen de se reconnaître, et, le demandant tous à la fois, ils accroissaient encore le désordre dans leurs rangs et livraient ce mot à l'ennemi. Ils n'apprenaient pas de même celui des Syracusains; car ceux-ci, victorieux et moins dispersés, avaient moins de peine à se reconnaître. Aussi, quand les Syracusains tombaient au milieu de forces supérieures, ils leur échappaient par la connaissance qu'ils avaient du mot d'ordre; les Athéniens, au contraire, ne pouvant répondre, étaient égorgés. Mais ce qui leur fit le plus de mal fut le chant du Péan; semblable de part et d'autre, il les jetait dans une grande perplexité: soit qu'il fût entonné par les Argiens, les Corcyréens et tous les corps de race dorique appartenant à leur propre armée, soit qu'il le fût par l'ennemi, l'effroi était le

même. A la fin, se heurtant entre eux au milieu de la confusion générale, amis contre amis, citoyens contre citoyens, ils en vinrent, sur beaucoup de points, non plus seulement à s'effrayer, mais à se charger mutuellement, et ne se séparèrent qu'à grand'peine. Poursuivis par l'ennemi, beaucoup se jetèrent dans les précipices et y périrent ; car la descente d'Épipolæ est étroite. Une fois descendus des hauteurs et arrivés dans la plaine, la plupart, surtout les soldats de la première armée qui connaissaient mieux les lieux, purent se réfugier au camp ; mais, parmi les derniers arrivés, quelques-uns se trompèrent de route et s'égarèrent dans la campagne ; au jour ils furent entourés par les cavaliers syracusains et massacrés.

XLV. Le lendemain, les Syracusains élevèrent deux trophées, l'un à Épipolæ vers la montée, l'autre à l'endroit où les Béotiens avaient opposé la première résistance. Les Athéniens enlevèrent leurs morts par convention. La perte en hommes fut considérable pour eux et leurs alliés ; mais le nombre des armes prises par l'ennemi fut plus grand encore ; car parmi ceux qui avaient été forcés de se jeter dans les précipices en se débarrassant de leurs armes et de leurs boucliers, les uns avaient péri, d'autres s'étaient sauvés.

XLVI. Après ce succès inespéré, les Syracusains retrouvèrent leur première ardeur. Ils envoyèrent à Agrigente, alors en proie aux séditions, quinze vaisseaux sous les ordres de Sicanos, afin de soumettre cette ville, s'il était possible. Gylippe recommença à parcourir par terre le reste de la Sicile, afin d'en amener une nouvelle armée. Cette heureuse issue de l'affaire d'Épi-

polæ lui donnait l'espoir d'enlever de vive force les retranchements mêmes des Athéniens.

XLVII. Cependant les généraux athéniens tinrent conseil à propos du dernier désastre et de l'état d'épuisement où, à tous égards, l'armée était réduite. Ils voyaient toutes leurs entreprises déjouées et les soldats impatients de leur séjour ; les maladies sévissaient développées par une double cause, d'une part la saison où l'on était, la plus défavorable de toutes sous ce rapport ¹, de l'autre l'assiette du camp sur un terrain marécageux et malsain. Tout leur paraissait d'ailleurs complètement désespéré. Démosthènes voulait ne pas séjourner plus longtemps et suivre, puisqu'il avait échoué, le plan déjà arrêté dans sa pensée lorsqu'il avait tenté l'attaque d'Épipolæ ² : on devait, suivant lui, partir sans retard pendant que la traversée était encore possible et que l'arrivée de la nouvelle flotte ³ promettait la supériorité sur l'ennemi. Il représentait d'ailleurs que mieux valait pour Athènes faire la guerre à ceux qui élevaient des fortifications sur son territoire, qu'aux Syracusains, bien difficiles à vaincre désormais ; qu'il ne convenait pas d'ailleurs de faire inutilement d'énormes dépenses pour continuer le siège. Tel était l'avis de Démosthènes.

XLVIII. Nicias regardait, lui aussi, la situation comme critique ; mais il ne voulait pas en divulguer la faiblesse, ni dénoncer lui-même à l'ennemi ces pro-

¹ Le commencement de l'automne.

² Thucydide a dit plus haut qu'il était résolu à évacuer la Sicile dans le cas où il ne parviendrait pas à investir entièrement la ville par la prise d'Épipolæ.

³ Celle qu'il avait lui-même amenée.

jets de départ, en les discutant ostensiblement dans un nombreux conseil ; car de cette manière le secret serait bien plus difficile lorsqu'on en viendrait à l'exécution. D'ailleurs, ce qu'il savait des affaires de l'ennemi, qu'il connaissait mieux que les autres, lui donnait quelque espoir qu'elles deviendraient plus mauvaises encore que celles des Athéniens, si on persistait dans le siège. On épuiserait leurs ressources et on les réduirait à l'extrémité, d'autant mieux que la flotte actuelle garantissait désormais une plus grande supériorité sur mer. Enfin il y avait dans Syracuse même un parti qui voulait livrer le gouvernement aux Athéniens et qui lui envoyait des émissaires pour le détourner de renoncer à l'entreprise. Ces diverses considérations le faisaient en réalité balancer entre les deux partis ; il observait et ajournait toute décision ; mais ostensiblement il n'en déclara pas moins qu'il n'emmènerait pas l'armée. Il était sûr, disait-il, que les Athéniens n'approuveraient pas qu'ils eussent d'eux-mêmes ramené l'armée sans un décret du peuple ; car ceux qui seraient appelés à prononcer sur leur compte n'auraient pas, comme eux, vu personnellement l'état des choses ; ils n'en connaîtraient rien que par les accusations répétées autour d'eux ; il suffirait de calomnies habilement présentées pour entraîner leur assentiment ; quant aux soldats qui étaient sur les lieux, beaucoup d'entre eux, la plupart même, tout en se plaignant bien fort maintenant de leurs maux, crieraient le contraire une fois de retour et accuseraient les généraux d'avoir trahi et vendu leur départ. Il ne voulait donc pas, pour sa part, connaissant le caractère des Athéniens, s'exposer à tomber victime d'une accu-

sation infamante et injuste ; il aimait mieux périr, s'il le fallait, en s'exposant personnellement aux coups de l'ennemi. Il ajouta que la situation des Syracusains était encore plus critique que la leur ; que la solde des troupes étrangères, les dépenses des garnisons disséminées sur le territoire, jointes à l'entretien, depuis une année déjà, d'une flotte nombreuse, avaient épuisé leurs ressources, et que leurs embarras ne feraient que s'accroître ; qu'ils avaient dépensé déjà deux mille talents et avaient en outre un arriéré considérable ; que s'ils faisaient quelques réductions à leurs dépenses actuelles, en supprimant la solde, ils ruinaient leurs affaires, puisque leur armée se composait surtout d'auxiliaires et non d'hommes astreints au service, comme chez les Athéniens ; qu'il fallait donc atermoyer, s'opiniâtrer au siège et ne pas se retirer vaincu par le défaut de ressources quand on en avait de bien supérieures à celles de l'ennemi.

XLIX. Ce qui fortifiait Nicias dans le sentiment qu'il énonçait, c'est qu'il connaissait exactement l'état intérieur de Syracuse, l'épuisement des finances et l'existence d'un parti qui, décidé à livrer le gouvernement aux Athéniens, l'encourageait par des messages à ne pas lever le siège. Il était d'ailleurs confirmé dans ce dessein par la confiance que lui avait jusque-là inspirée la flotte.

Démosthènes, au contraire, repoussait absolument l'idée de continuer le siège. Suivant lui, s'il fallait attendre un décret des Athéniens pour emmener l'armée et temporiser jusque-là, on devait à cet effet se transporter à Thapsos ou à Catane, et de là faire des incursions dans tous les sens avec l'infanterie, vivre sur

le pays ennemi, le ravager et lui faire le plus de mal possible. En même temps la flotte, au lieu de combattre à l'étroit, ce qui était surtout favorable à l'ennemi, attaquerait au large, dans une mer ouverte, où leur expérience trouverait à s'utiliser, où ils auraient de l'espace pour les manœuvres en avant et en arrière, sans être circonscrits et gênés dans toutes les évolutions par la proximité du rivage. En un mot, il se déclara absolument opposé à un séjour plus longtemps prolongé sur le même point, et ouvrit l'avis de partir immédiatement et sans délai. Eurymédon se rangea à cette opinion. Mais l'opposition de Nicias amena de l'hésitation et des retards ; on supposait d'ailleurs que sa persistance tenait à quelques données particulières ; et, par suite, les Athéniens continuèrent à temporiser et à rester dans leur immobilité.

L. Cependant Gylippe et Sicanos étaient de retour à Syracuse : Sicanos avait manqué Agrigente ; car, pendant qu'il était encore à Géla, la faction qui voulait nouer amitié avec les Syracusains avait succombé. Quant à Gylippe, il avait amené, indépendamment d'une nombreuse armée levée en Sicile, les hoplites envoyés du Péloponnèse au printemps sur des bâtiments de charge, et qui, de Libye, avaient abordé à Sélinonte. Jetés sur les côtes de Libye, ils avaient obtenu des Cyrénéens deux trirèmes et des pilotes ; après avoir, chemin faisant, secouru les Evespéritains assiégés par les Libyens, et battu ces derniers, ils avaient rangé la côte jusqu'à Néapolis, comptoir des Carthaginois, et le point le plus rapproché de la Sicile, qui n'en est séparée que par un trajet de deux jours et une nuit. Ils avaient de là passé à Sélinonte. Les Syracu-

sains, à leur arrivée, se disposèrent aussitôt à attaquer de nouveau les Athéniens par terre et par mer. Les généraux athéniens, voyant qu'une nouvelle armée était venue renforcer l'ennemi, que leurs propres affaires, loin de s'améliorer, empiraient chaque jour sous tous les rapports, et surtout que les maladies ruinaient les troupes, regrettèrent de n'être pas partis plus tôt. Comme d'ailleurs Nicias ne faisait plus la même opposition et se bornait à demander que la résolution ne fût pas divulguée, ils firent prévenir toutes les troupes le plus secrètement possible d'avoir à se tenir prêtes à lever le camp et à s'embarquer au premier signal. Les préparatifs terminés, ils allaient mettre à la voile quand la lune s'éclipsa ; car elle était alors au plein. La plupart des Athéniens, inquiets de ce phénomène, prièrent les généraux de différer. D'un autre côté, Nicias, qui attachait aux présages et à tous les faits de ce genre une importance exagérée, déclara que toute délibération sur le départ devait être ajournée jusqu'à ce qu'il se fût écoulé, suivant l'indication des devins, trois fois neuf jours. Les Athéniens, retenus par là, prolongèrent encore leur séjour.

LI. Les Syracusains, informés de ces détails, eurent l'œil plus ouvert encore à ne laisser aucun relâche aux Athéniens, puisque ceux-ci reconnaissaient eux-mêmes et prouvaient suffisamment par leurs projets de départ qu'ils n'avaient plus dès lors la supériorité ni sur terre ni sur mer ; autrement ils n'auraient pas songé au départ. Voulant d'ailleurs les empêcher de s'établir sur quelque autre point de la Sicile, où ils seraient plus difficiles à combattre, ils résolurent de les forcer au plus vite sur place, et dans des conditions avantageuses

pour eux-mêmes, à un combat naval. Ils équipèrent donc leurs vaisseaux et s'exercèrent pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'ils se crussent suffisamment préparés. Le moment arrivé, ils attaquèrent dès la veille¹ les murs des Athéniens. Un corps peu considérable d'hoplites et de cavaliers s'étant avancé contre eux par quelques portes de sortie, ils coupèrent quelques-uns des hoplites, les mirent en fuite et les poursuivirent. Comme l'entrée² était étroite, les Athéniens perdirent soixante-dix chevaux et des hoplites, mais ceux-ci en petit nombre.

LII. L'armée syracusaine rentra pour ce jour-là ; mais le lendemain ils firent sortir soixante-seize vaisseaux, pendant que l'armée de terre marchait de son côté contre les retranchements. Les Athéniens opposèrent quatre-vingt-six vaisseaux ; on s'aborda et le combat commença. Eurymédon, qui tenait la droite des Athéniens, avait étendu sa ligne et rasait de près la côte, afin d'envelopper la flotte ennemie ; mais les Syracusains et leurs alliés, après avoir enfoncé le centre des Athéniens, le coupèrent du reste de la flotte, l'enfermèrent dans le golfe au fond du port³ et détruisirent son vaisseau, ainsi que ceux qui l'accompagnaient. Ensuite ils se mirent à la poursuite du reste de la flotte et la poussèrent au rivage.

LIII. Gylippe voit la flotte ennemie vaincue et rejetée en dehors des pilotis et du camp des Athéniens⁴ ;

¹ La veille du jour fixé pour l'engagement général.

² Les portes pratiquées dans les murs.

³ A l'embouchure de l'Anapos.

⁴ C'est-à-dire en dehors de l'abri que les Athéniens avaient établi dans le grand port au moyen de palissades, en avant de leur camp.

voulant exterminer ceux qui en descendent et faciliter aux Syracusains la remorque des vaisseaux sur un rivage dont ils seraient maîtres, il se porte sur la jetée¹ suivi d'un détachement. Les Tyrséniens, qui gardaient cette position pour les Athéniens, voyant l'ennemi s'avancer en désordre, se portent à sa rencontre, tombent sur l'avant-garde, la mettent en fuite et la rejettent dans le marais nommé Lysimélia. Les Syracusains et leurs alliés arrivent alors en forces ; mais les Athéniens, craignant pour leurs vaisseaux, se portent au secours de leurs alliés, sont vainqueurs, poursuivent l'ennemi et lui tuent quelques hoplites. La plus grande partie de la flotte fut sauvée par là et put être recueillie en avant du camp, sauf dix-huit vaisseaux que les Syracusains avaient pris et dont ils tuèrent tous les équipages. Dans le dessein d'incendier les autres, ils remplirent de sarments et de torches un vieux bâtiment de charge, et, profitant du vent qui portait sur les Athéniens, ils y mirent le feu et le laissèrent aller en dérive. Les Athéniens, effrayés pour leur flotte, mirent tout en œuvre pour arrêter l'incendie ; ils parvinrent à étouffer la flamme, empêchèrent le bâtiment d'approcher et échappèrent au danger.

LIV. Les Syracusains dressèrent un trophée pour leur victoire navale, et pour avoir, dans l'engagement précédent contre les retranchements, enveloppé les hoplites et pris quelques chevaux. Les Athéniens élevèrent un, de leur côté, pour l'avantage remporté soit par les Tyrséniens sur l'infanterie, qui avait été mise en fuite et rejetée dans le marais, soit par eux-mêmes sur le reste de l'armée

¹ Du côté d'Ortygie.

LV. Cette victoire éclatante, surtout une victoire navale, remportée par les Syracusains qu'effrayait jusque-là la nouvelle flotte amenée par Démosthènes, jeta les Athéniens dans le plus complet découragement : la déception était grande, et plus grand encore le regret de l'entreprise. De toutes les villes auxquelles ils avaient fait la guerre jusque-là, celles de Sicile seules avaient mêmes institutions qu'eux, même gouvernement démocratique ; elles étaient considérables, possédaient des flottes et de la cavalerie ; il ne leur était possible par conséquent ni d'y semer des germes de sédition en vue de quelque révolution qui les leur soumit, ni de compter sur une grande supériorité de forces, puisqu'ils avaient le plus souvent échoué et se trouvaient dans une position critique même avant les derniers événements : aussi la défaite de leur flotte, qu'ils n'auraient pas supposée possible, mit-elle le comble à leur consternation.

LVI. De ce moment les Syracusains purent librement parcourir le port, et résolurent d'en fermer l'entrée, pour qu'il ne fût plus possible aux Athéniens d'en sortir à leur insu, quand bien même ils le voudraient. Car déjà ce n'était plus seulement à se sauver eux-mêmes qu'ils donnaient leurs soins, ils voulaient interdire à l'ennemi toute voie de salut. Ils croyaient, ce qui était vrai, que déjà les faits accomplis leur assuraient une grande supériorité ; que s'ils parvenaient à vaincre les Athéniens et leurs alliés sur terre et sur mer, ce serait pour eux une glorieuse recommandation auprès des Grecs ; que les autres nations helléniques seraient par cela seul affranchies, celles-ci de l'esclavage, celles-là de la crainte, les Athéniens,

se trouvant dès lors hors d'état de soutenir, avec ce qui leur resterait de forces, la guerre qu'on leur ferait; qu'eux-mêmes enfin, regardés comme les auteurs de ce bienfait, seraient un objet d'admiration pour leurs contemporains et pour l'avenir. Certes, à ce point de vue et à d'autres égards encore, c'était une lutte glorieuse; ce n'était pas seulement des Athéniens qu'ils triomphaient, mais aussi d'un grand nombre d'alliés d'Athènes; de leur côté, ils n'étaient point restés isolés, mais avaient vu un grand nombre de peuples se ranger autour d'eux; ils avaient partagé le commandement avec les Corinthiens et les Lacédémoniens, exposé leur ville aux premiers périls, et grandement accru leur importance maritime. En effet, à part le rassemblement général qui dans cette guerre se fit à Athènes et à Lacédémone, jamais une seule ville n'avait vu pareil concours de peuples.

LVII. Voici l'énumération des peuples qui, de part et d'autre, vinrent combattre devant Syracuse pour ou contre la Sicile, afin de concourir, ceux-ci à la conquête, ceux-là à la défense du pays. Ce n'était ni la justice ni la parenté qui avaient formé les liaisons réciproques; chacun avait cédé aux circonstances, à l'intérêt, à la nécessité.

Les Athéniens, Ioniens d'origine, marchèrent avec joie contre les Syracusains, de race dorienne. Avec eux combattaient des peuples qui conservaient encore la langue et les institutions athéniennes, les habitants de Lemnos, d'Imbros, les possesseurs actuels d'Égine¹ et

¹ Les Athéniens avaient, au commencement de la guerre, expulsé tous les habitants d'Égine, et s'y étaient eux-mêmes établis (THUC., II, 27).

d'Hestiée ¹ en Eubée, tous colons d'Athènes. D'autres prirent part à l'expédition comme sujets, comme alliés libres, quelques-uns comme mercenaires : parmi les peuples sujets et tributaires, étaient les habitants de l'Eubée, Érétriens, Chalcidéens, Styréens, Carystiens ; les insulaires de Céos, d'Andros, de Ténos ; de l'Ionie étaient venus les Milésiens, les Samiens et ceux de Chio. Ces derniers toutefois, non tributaires, et ne devant que des vaisseaux, avaient gardé leur autonomie. Tous ces peuples, presque entièrement Ioniens et d'origine athénienne, — à l'exception des Carystiens, qui sont des Dryopes, — prenaient part à l'expédition comme sujets et astreints au service ; mais du moins c'étaient des Ioniens combattant contre des Doriens. Venaient ensuite les peuples de race éolique ; les Méthymnéens fournissaient, comme sujets, un contingent de vaisseaux, mais ne payaient pas tribut ; ceux de Ténédos et d'Énos étaient tributaires. Ceux-là, quoique Éoliens, étaient forcés à porter les armes contre des Éoliens, leurs fondateurs, contre les Béotiens alliés des Syracusains. Les Platéens, tout au contraire, étaient les seuls Béotiens armés contre des Béotiens par un juste sentiment de haine. Les habitants de Rhodes et de Cythère, Doriens les uns et les autres, prenaient également part à la guerre : ceux de Cythère, colons de Lacédémone, marchaient avec les Athéniens contre les Lacédémoniens compagnons de Gylippe ; ceux de Rhodes, Argiens d'origine, étaient contraints à faire la guerre aux Syracusains qui étaient Doriens,

¹ Ils avaient également chassé les habitants d'Hestiée pour occuper eux-mêmes le pays (Turc., I, 114).

et aux habitants de Géla, leurs propres colons, engagés dans le parti de Syracuse. Parmi les insulaires voisins du Péloponnèse, ceux de Céphallénie et de Zacynthe, indépendants il est vrai, cédaient surtout, en suivant les Athéniens, aux nécessités de leur position d'insulaires vis-à-vis des maîtres de la mer ; les Corcyréens, qui sont non-seulement des Doriens, mais de véritables Corinthiens, marchaient à la suite des Athéniens contre les Corinthiens dont ils descendent, et contre les Syracusains qui ont avec eux même origine : en apparence ils cédaient à la force, en réalité ils n'étaient pas fâchés de satisfaire leur haine contre les Corinthiens. Ceux qu'on appelle aujourd'hui Messéniens de Naupacte, et les Messéniens de Pylos, qui était alors au pouvoir des Athéniens, furent également enrôlés pour cette guerre. Des exilés mégariens, en petit nombre, combattirent aussi, par le malheur de leur situation, contre les Sélinontins originaires de Mégare. Quant aux autres peuples, la part qu'ils prirent à l'expédition fut plutôt toute volontaire. Les Argiens y vinrent, moins à titre d'alliés qu'en haine des Lacédémoniens et par des considérations toutes personnelles : Doriens, ils suivaient contre des Doriens les Athéniens qui sont Ioniens. Les Mantinéens et les autres mercenaires arcadiens, accoutumés à marcher toujours contre quiconque est désigné à leurs coups, ne faisaient alors aucune différence, grâce à la solde qu'ils touchaient, entre les Arcadiens venus avec les Corinthiens et les autres ennemis. Les Crétois et les Étoliens avaient aussi été entraînés par l'appât d'une solde : les Crétois, qui avaient fondé Géla de concert avec les Rhodiens, se trouvèrent ainsi, à titre de mercenaires, marcher

sans le vouloir contre leur colonie, au lieu de la défendre. Parmi les Acarnanes, quelques-uns avaient cédé à l'attrait du gain ; mais la plupart obéissaient à leur affection pour Démosthènes, à leur penchant pour les Athéniens, et les secondaient en qualité d'alliés. Indépendamment de ces peuples qu'embrasse le golfe d'Ionie, quelques villes d'Italie, Thurium et Métaponte, participèrent à l'expédition, réduites à cette nécessité par les malheurs d'un temps de sédition. En Sicile, Naxos et Catane ; parmi les barbares, les Égestains, qui avaient appelé les Athéniens, et la plupart des Sicèles ; en dehors de la Sicile, quelques Tyrséniens en hostilité avec Syracuse et des Iapyges mercenaires : tels sont les peuples qui marchaient avec les Athéniens.

LVIII. Les Syracusains, de leur côté, avaient pour auxiliaires les habitants de Camarina qui leur sont limitrophes, et ceux de Géla qui viennent ensuite. Les Agrigentins étaient neutres ; mais, de l'autre côté d'Agrigente, les Sélinontins étaient avec Syracuse. Tous ces peuples habitent la partie de la Sicile tournée vers la Libye. Du côté qui regarde la mer Tyrsénienne, les Himériens, les seuls Grecs établis dans cette partie, furent aussi les seuls qui secoururent les Syracusains. Tels étaient les alliés de Syracuse parmi les peuples grecs de la Sicile ; tous sont Doriens et autonomes. Parmi les barbares, ils n'avaient avec eux que ceux des Sicèles qui n'avaient point passé aux Athéniens. Quant aux Grecs du dehors, les Lacédémoniens fournirent un commandant spartiate, des néodamodes et des hilotes (néodamode signifie affranchi). Les Corinthiens seuls amenèrent simultanément une flotte et une armée

de terre ; des liens de parenté engagèrent dans la ligue les Leucadiens et les Ambraciotes ; il vint d'Arcadie des mercenaires envoyés par les Corinthiens ; les Sicyniens furent forcés à marcher. En dehors du Péloponnèse ils eurent avec eux les Béotiens. Mais comparativement, les secours fournis par les Siciliens furent, grâce à l'importance de leurs villes, supérieurs de beaucoup sous tous les rapports à ceux envoyés du dehors. Ils rassemblèrent un grand nombre d'hoplites, de vaisseaux, de cavalerie et une masse d'autres troupes. Toutefois les Syracusains contribuèrent, on peut le dire, plus que tous les autres ensemble, en raison de la puissance de leur ville et du péril extrême où ils étaient.

LIX. Telles furent les forces auxiliaires réunies de part et d'autre : toutes se trouvaient alors présentes à Syracuse, et, à partir de ce moment, ni l'un ni l'autre parti ne reçut plus aucun renfort.

Les Syracusains et leurs alliés pensèrent donc avec raison que ce serait pour eux un glorieux exploit, après la victoire navale qu'ils venaient de remporter, que de prendre en entier cette armée athénienne si nombreuse, et de ne lui laisser aucun moyen d'échapper ni par terre ni par mer. Ils se mirent aussitôt à fermer le grand port, qui avait environ huit stades d'ouverture, en mouillant transversalement des trirèmes, des vaisseaux de charge et des barques qu'ils affermirent sur des ancres. Ils faisaient d'ailleurs tous leurs préparatifs pour le cas où les Athéniens oseraient tenter un nouveau combat naval, et ne formaient plus que de vastes desseins.

LX. Les Athéniens, se voyant enfermer et devinant

toute la pensée de l'ennemi, crurent devoir délibérer. Les généraux et les taxiarques ¹ tinrent conseil : l'armée manquait de tout ; les vivres étaient épuisés, et comme on avait fait passer l'ordre à Catane, en vue du départ projeté, de suspendre les envois, on n'en pouvait espérer pour l'avenir, à moins d'une victoire navale. En présence de cette situation, ils s'arrêtèrent aux résolutions suivantes : abandonner la partie supérieure de leurs murailles ² ; retrancher auprès des vaisseaux l'espace strictement nécessaire pour le matériel et les malades, et y mettre garnison ; embarquer le reste de l'armée de terre sur tous les vaisseaux, même sur ceux qui étaient moins propres au service, et forcer le passage en combattant ; vainqueurs, se retirer à Catane : vaincus, brûler la flotte, prendre, en ordre de bataille, la voie de terre et occuper au plus tôt quelque place amie, soit grecque, soit barbare. Cette résolution prise, l'exécution suivit : ils abandonnèrent furtivement les retranchements supérieurs pour se rabattre vers la mer, équipèrent tous leurs vaisseaux et forcèrent à s'y embarquer sans distinction quiconque paraissait, par sa vigueur, propre à rendre le moindre service. On arma ainsi cent dix vaisseaux en tout ; on y fit monter un grand nombre d'archers et des gens de trait étrangers, Acarnanes et autres ; enfin on disposa tout le reste autant que le permettaient les nécessités du moment et un pareil dessein.

Les préparatifs à peu près terminés, Nicias, voyant

¹ Les taxiarques ne prenaient pas part aux délibérations dans les circonstances normales.

² La partie qui se dirigeait vers Épipolæ, leur but étant de se concentrer sur le grand port.

les soldats découragés de tant de défaites sur mer auxquelles ils n'étaient pas habitués, et résolus néanmoins, faute de vivres, à risquer au plus tôt le combat, les assembla tous et leur adressa pour la première fois quelques paroles d'encouragement. Il s'exprima en ces termes :

LXI. « Soldats athéniens, et vous, alliés, dans le combat qui va s'engager il y a parité pour tous ; il s'agit pour chacun de vous, tout aussi bien que pour l'ennemi, du salut et de la patrie ; car, si nous sommes aujourd'hui vainqueurs sur mer, chacun peut espérer encore revoir son pays. Mais il ne faut pas perdre courage, ni imiter ces hommes sans aucune expérience, qui, malheureux au début dans les combats, mesurent ensuite toutes leurs appréhensions à leurs premiers revers. Vous tous qui m'écoutez, vous Athéniens, éprouvés déjà dans bien des combats, et vous, alliés, associés à toutes nos luttes, rappelez-vous combien l'imprévu domine à la guerre ; ne désespérez pas de voir la fortune se ranger aussi avec nous, et préparez-vous à prendre une revanche digne de vous, digne de cette armée dont vous voyez la masse imposante.

LXII. « Toutes les mesures qui nous ont semblé utiles dans les circonstances actuelles, soit en raison du peu d'étendue du port et de la multitude des vaisseaux, soit pour parer au mal que nous ont fait précédemment les troupes ennemies disposées sur les ponts, nous les avons étudiées et adoptées de concert avec les pilotes. Nous embarquons quantité d'archers et de gens de trait, une foule d'hommes que nous nous faisons bien gardés d'employer dans un combat au large, où la pesanteur des bâtiments aurait nui à la science

de la manœuvre, mais qui, dans la nécessité où nous sommes ici de livrer du haut de nos vaisseaux un combat de terre, nous seront utiles. Quant aux bâtiments, nous opposons de nouvelles dispositions à celles de l'ennemi ; contre leurs antennes massives nous aurons des mains de fer qui, une fois jetées sur eux, ne laisseront pas à leurs bâtiments, pourvu que les équipages fassent ensuite leur devoir, la liberté de reculer après un premier choc pour revenir à la charge. Car, telle est la nécessité à laquelle nous sommes réduits : il nous faut, sur nos vaisseaux, engager un combat de terre ferme, et par suite ne pas rétrograder, ne pas permettre à l'ennemi de le faire, si nous trouvons avantage à cela ; d'autant plus que toute la côte, à l'exception de l'espace occupé par notre armée de terre, est au pouvoir de l'ennemi.

LXIII. « Songez à ce danger et combattez à outrance, sans vous laisser acculer au rivage ; tombez sur l'ennemi, vaisseaux contre vaisseaux, et ne lâchez pas prise avant d'avoir exterminé sur le pont tous les hoplites. Cette recommandation s'adresse aux hoplites plus encore qu'aux matelots, puisque cela regarde principalement ceux qui sont sur le tillac, et que c'est surtout l'infanterie qui peut maintenant nous donner la supériorité. Quant aux matelots, je les exhorte à ne pas se laisser trop abattre par leurs malheurs, je les en conjure même, maintenant que nous avons sur les ponts de meilleures dispositions avec des vaisseaux plus nombreux. Et vous aussi, songez à votre existence si douce, si digne d'être sauvée de la ruine, vous qui, réputés Athéniens ¹, sans l'être réellement, faisiez l'admi-

Les Métœques.

ration de la Grèce, par la connaissance de notre langue et l'imitation de nos mœurs, qui participiez autant que nous aux avantages de notre domination, plus que nous-mêmes aux garanties que vous y trouviez contre toute offense, et à la sécurité que donnait la terreur imprimée à nos sujets. Seuls, vous vous êtes librement associés à notre empire ; vous ne sauriez, sans injustice, le trahir aujourd'hui. Pleins de mépris pour les Corinthiens, que vous avez souvent vaincus, pour les Siciliens dont nul n'a osé tenir devant vous tant que notre marine était florissante, fondez sur eux, et montrez-leur que, même après vos désastres et malgré votre affaiblissement, votre science l'emporte encore sur la témérité qui a réussi à d'autres.

LXIV. « Et vous, Athéniens, je vous rappelle en outre que vous n'avez laissé derrière vous ni flotte comme celle-ci dans les arsenaux, ni hoplites dans la force de l'âge : dès lors, si vous aviez le malheur de ne pas vaincre, vos ennemis d'ici feraient voile aussitôt pour votre patrie ; les concitoyens que nous y avons laissés seraient incapables de faire face à la fois aux ennemis qui les entourent et à ceux qui viendront d'ici. Vous tomberiez donc bientôt, vous, au pouvoir des Syracusains, — et vous savez avec quelles espérances vous les avez attaqués, — eux, entre les mains des Lacédémoniens. Dans un seul et même combat, vous avez en vos mains le sort des uns et des autres : redoublez donc plus que jamais d'efforts ; songez tous ensemble, et chacun en particulier, qu'ici, sur ces vaisseaux, vous concentrez en vous et l'armée de terre des Athéniens, et la flotte, et la république entière, et le grand nom d'Athènes. En face de tels intérêts, c'est le cas ou ja-

mais pour chacun de vous de montrer la supériorité qu'il peut avoir par les talents, par le courage, dans son intérêt propre et pour le salut de tous. »

LXV. Nicias, après cette exhortation, ordonna sur-le-champ d'embarquer. Gylippe et les Syracusains comprirent aisément, à la vue de ces préparatifs, que les Athéniens allaient livrer un combat naval ; ils étaient d'ailleurs informés même de l'emploi des mains de fer dans l'attaque. Ils y pourvurent comme à tout le reste, et garnirent de peaux la proue et la partie haute des bâtiments, sur une grande étendue, afin que le crampon, lorsqu'on le jetterait, glissât et n'eût pas de prise. Tous les préparatifs terminés, les généraux et Gylippe exhortèrent leurs soldats et leur parlèrent ainsi :

LXVI. « Syracusains et alliés, nous avons fait jusqu'ici de grandes choses, et ce qui nous reste à faire dans le prochain combat ne sera pas moins grand : la plupart d'entre vous le comprennent, ce semble, à juger par l'ardeur que vous y avez apportée. Si cependant il était quelqu'un qui ne le vît pas suffisamment, voici qui le convaincra : les Athéniens, en arrivant dans ce pays, voulaient asservir la Sicile d'abord, puis, en cas de succès, le Péloponnèse et la Grèce entière ; leur puissance était la plus grande qui ait jamais été parmi les Grecs, et dans le passé et dans le présent ; et c'est vous qui les premiers avez osé tenir tête à leur marine, instrument de toute leur puissance ! Déjà vous les avez plusieurs fois vaincus sur mer, et vous allez vraisemblablement les vaincre encore. Car, quand on a échoué précisément sur le point où l'on croyait à sa supériorité, l'opinion qu'on avait de soi descend dès lors au-des-

sous d'elle-même bien plus que si l'on n'avait pas eu cette présomption ; autant on est resté en deçà de ses orgueilleuses espérances, autant on tombe par le découragement au-dessous de sa puissance réelle. Ce sentiment, les Athéniens doivent l'éprouver maintenant.

LXVII. « Pour nous, l'audace qui, à l'origine, nous faisait, sans expérience encore, affronter les périls, repose maintenant sur un fondement plus certain ; il s'y joint la ferme croyance à notre supériorité militaire, puisque nous avons vaincu les troupes les plus estimées ; double motif d'espérance ! et, en général, dans les entreprises, on ose d'autant plus qu'on espère davantage. Quant aux emprunts faits par l'ennemi à des dispositions que l'habitude nous a rendues familières ¹, ils ne sauraient, en aucun cas, nous trouver en défaut. Eux au contraire dérogent à leurs usages en couvrant leurs ponts d'une foule d'hoplites, en embarquant quantité de gens de trait, Acarnanes et autres, marins de terre ferme ², pour ainsi dire, qui ne sauront pas même trouver une position pour lancer leur trait. Est-il possible que ces gens-là ne mettent pas le trouble à bord, et que le ballottage auquel ils ne sont pas faits ne les jette pas en désordre les uns sur les autres ? S'il en est parmi vous qui s'inquiètent de ce que nous n'aurons pas en ligne le même nombre de bâtiments, sachez que même la multitude de leurs vaisseaux ne leur sera d'aucune utilité ; car, dans un espace étroit,

¹ Il s'agit des dispositions navales, et en particulier des hoplites installés sur les ponts des navires.

² *Χερσαῖοι*, habitants de la terre, est ici un terme de mépris auquel répond exactement notre expression marin de terre ferme, le *land-lubbers* des Anglais.

une flotte nombreuse obéira plus difficilement à la manœuvre et offrira plus de prise aux moyens d'attaque dont nous sommes pourvus. L'exacte vérité, fiez-vous-en à des renseignements que nous croyons certains, c'est qu'accablés sous le poids de leurs maux, poussés à bout par l'excès de leur détresse, ils sont complètement démoralisés ; comptant moins sur leurs propres ressources que sur le hasard d'un effort désespéré, ils veulent faire une tentative telle quelle, soit pour gagner le large en forçant le passage, soit pour s'ouvrir ensuite une retraite par terre ; car ils sentent que rien ne saurait être pire que leur situation actuelle.

LXVIII. « Jetons-nous donc avec colère au milieu de ce désordre, sur ces ennemis acharnés, dont la fortune se livre d'elle-même à nous ; songeons que rien n'est plus légitime que de vouloir satisfaire son ressentiment sur un adversaire, en représailles de ses attaques ; que rien en même temps n'est plus doux, le proverbe le dit, que de se venger d'un ennemi, comme nous allons pouvoir le faire. Ce sont des ennemis, vous le savez tous, et des ennemis acharnés, eux qui sont venus dans notre pays pour l'asservir, et qui, s'ils eussent réussi, auraient imposé aux hommes les plus cruels traitements, aux enfants et aux femmes le comble de l'ignominie, à la république entière le plus honteux de tous les noms ¹. Vengez-vous donc ; que personne ne mollisse, et croyez n'avoir rien gagné, s'ils font impunément leur retraite ; car, même vainqueurs, ils ne veulent pas autre chose. Mais atteindre, comme tout nous le promet, le but de nos espérances, châtier

¹ République d'esclaves.

nos ennemis, donner à la Sicile, en possession déjà de la liberté, une liberté mieux assurée, voilà une victoire vraiment belle. Quant aux risques, c'est ici une de ces occasions bien rares, où l'on a peu à perdre en cas de revers, tout à gagner si l'on réussit. » ❦

LXIX. Les généraux syracusains et Gylippe, après avoir exhorté ainsi leurs soldats, sachant que les Athéniens embarquaient, se hâtèrent d'en faire autant. Nicias cependant, effrayé de la situation, voyant l'étendue et l'imminence du danger, puisqu'on touchait au moment de l'action, se figurait, comme il arrive toujours dans les grandes occasions, qu'en fait toutes leurs dispositions laissaient à désirer, et que même leurs exhortations étaient insuffisantes. Il appela donc de nouveau chacun des triérarques, et, les interpellant par leur nom, par leur surnom paternel ¹, avec indication de leur tribu, il pria ceux qui jouissaient de quelque considération personnelle de ne pas trahir leur propre gloire, ceux qui avaient d'illustres ancêtres de ne pas ternir leur nom; il leur rappela leur patrie en possession d'une liberté sans égale, l'indépendance garantie à tous dans la vie privée; il leur dit, en un mot, tout ce que peut suggérer une pareille extrémité à un homme qui ne craint pas de pa-

¹ Les fils portaient comme surnom le nom de leur père. Nicias flattait leur vanité en paraissant les connaître parfaitement, c'était dans ce but qu'il nommait même la tribu à laquelle ils appartenaient. A Rome, les candidats aux charges avaient des esclaves, nommés *nomenclateurs*, chargés de leur dire à l'oreille les noms de tous les citoyens qu'ils rencontraient, et même les particularités de leur vie. Ils pouvaient, en les abordant, leur parler de tout ce qui les intéressait. Tous les grands conquérants ont pratiqué ce même genre de flatterie à l'égard de leurs soldats.

raître répéter des phrases vieilles, des lieux communs applicables à tout, — les femmes, les enfants, les dieux paternels, — pourvu qu'il fasse entendre ce qu'il croit utile dans le trouble du moment.

Nicias, après avoir dit, non tout ce qu'il eût voulu, mais ce qui lui paraissait indispensable, se retira et conduisit l'armée de terre sur le rivage. Il étendit sa ligne le plus possible, afin de soutenir d'autant mieux la confiance de ceux qui étaient sur les vaisseaux. Démosthènes, Ménandre et Euthydème, qui commandaient à bord de la flotte athénienne, partirent chacun de leur station, et se dirigèrent aussitôt vers le barrage du port et le passage qu'on y avait laissé libre, afin de le forcer et de gagner le large.

LXX. Déjà les Syracusains et leurs alliés avaient pris position avec le même nombre de vaisseaux à peu près que dans le précédent combat : une partie gardaient la passe ; les autres étaient échelonnés autour du port, afin de fondre sur les Athéniens de tous les côtés à la fois, et de pouvoir en même temps être secourus par les troupes de terre, de quelque côté qu'ils abordassent. Sicanos et Agatharchos commandaient la flotte syracusaine et formaient les deux ailes ; Pythen et les Corinthiens occupaient le centre. Une partie des Athéniens se porta contre le barrage, enfonça au premier choc la division qui le gardait, et se mit en mesure de rompre cet obstacle. Mais ensuite, les Syracusains et leurs alliés s'étant précipités sur eux de toutes parts, le combat s'engagea non plus seulement auprès du barrage, mais dans l'intérieur du port. Il fut acharné et hors de comparaison avec les précédents : il y avait de part et d'autre même entraînement chez

les matelots toutes les fois qu'on leur ordonnait d'attaquer, même ardeur, même rivalité de science et d'habileté chez les pilotes. Les soldats de marine sur les ponts s'efforçaient, quand les bâtiments fondaient l'un sur l'autre, de ne pas rester au-dessous du reste de l'équipage. Chacun enfin s'appliquait à se distinguer entre tous au poste qui lui était assigné. Jamais vaisseaux aussi nombreux ne combattirent dans une enceinte aussi resserrée, puisque les deux flottes réunies ne formaient guère moins de deux cents navires. Aussi les éperons furent-ils de peu d'usage, par suite du défaut d'espace et de l'impossibilité où l'on était soit de reculer sur la poupe, soit de passer entre les bâtiments ennemis. Le plus fréquemment, les vaisseaux venant à se rencontrer, en fuyant ou en attaquant, on combattait bord à bord. Tout le temps qu'un bâtiment manœuvrait à portée d'un autre, les troupes placées sur le tillac lançaient sans relâche des javelots, des traits, des pierres : venait-on à s'aborder, les soldats de marine luttaient corps à corps, s'efforçant de part et d'autre de monter sur le bâtiment ennemi. Souvent même il arriva, par le défaut d'espace, qu'un bâtiment engagé par l'éperon dans un autre était éperonné à son tour par un troisième, et qu'ainsi deux navires et plus étaient comme enchaînés à un seul. Chaque pilote avait à pourvoir en même temps à la défense, à l'attaque, et cela non point contre un seul ennemi, mais contre une multitude, et dans toutes les directions. Un tumulte effroyable, s'élevant de cette foule de vaisseaux qui s'entre-choquaient, frappait d'épouvante et couvrait la voix des maîtres de rame. De part et d'autre leurs exhortations, leurs cris

se mêlaient au tumulte, soit pour commander la manœuvre, soit pour animer au combat : du côté des Athéniens, ils criaient qu'on forçât le passage et qu'on combattît à outrance, maintenant ou jamais, pour le salut, pour le retour dans la patrie ; du côté des Syracusains et de leurs alliés, qu'il serait beau de fermer la fuite à l'ennemi, et d'ajouter chacun à la puissance de leur patrie par la victoire. Les généraux, sur les deux flottes, s'ils voyaient quelque vaisseau reculer sans nécessité, appelaient les triérarques par leur nom, et leur demandaient, ceux des Athéniens, si cette terre vers laquelle ils fuyaient et où tout était ennemi pour eux, leur était devenue plus chère que la mer dont tant de travaux leur avaient acquis l'empire ; ceux des Syracusains, si, sachant que l'ennemi n'avait rien tant à cœur que de s'enfuir, ils allaient fuir eux-mêmes devant des fuyards.

LXXI. Pendant que la lutte sur mer se balançait ainsi, les deux armées de terre étaient en proie à une cruelle perplexité et à une violente agitation : les indigènes ambitionnaient un succès plus glorieux encore ; les agresseurs redoutaient des maux plus grands même que ceux du moment. Comme tout l'espoir des Athéniens reposait sur leurs vaisseaux, rien n'égalait l'excès de leurs inquiétudes sur le résultat ; leurs regards d'ailleurs ne pouvaient embrasser que fort inégalement du rivage les incidents de la lutte : comme l'action se passait à peu de distance, et que tous ne pouvaient apercevoir en même temps le même point, ceux qui voyaient d'un côté les leurs victorieux, reprenaient courage et conjuraient les dieux de ne pas leur fermer toute chance de salut. Ceux au contraire dont les re-

gards tombaient sur un point où l'on avait le dessous, poussaient des gémissements et des cris ; la vue de ce qui se passait les jetait dans un abattement plus profond encore que celui des combattants. D'autres enfin suivaient le combat sur un point où il était balancé ; au milieu de l'indécision prolongée de la lutte, leurs corps mêmes reproduisaient les mouvements et les alternatives de leurs pensées. Leur anxiété était horrible ; car à chaque instant ils touchaient au salut ou à la ruine. Tant que la lutte se maintint indécise on entendait en même temps dans l'armée athénienne des lamentations, des cris : Vainqueurs ! vaincus ! et toutes ces exclamations diverses qui, dans un grand péril, doivent nécessairement s'élever du milieu d'une nombreuse armée.

Sur les vaisseaux on était en proie aux mêmes angoisses, lorsque enfin les Syracusains et leurs alliés, après une lutte longue et opiniâtre, mirent en fuite les Athéniens, les poussèrent vivement et les poursuivirent, en criant, en s'animant mutuellement, jusqu'au rivage. A ce moment tout ce qui restait de l'armée navale, tout ce qui n'avait pas été pris à la mer se précipita au rivage dans toutes les directions et vint retomber sur le camp. Dans l'armée de terre la diversité des impressions avait fait place à une explosion unanime de gémissements et de lamentations ; la consternation était partout ; ceux-ci couraient au secours des vaisseaux, ceux-là à ce qui restait des retranchements pour les défendre, d'autres enfin, — et c'était le plus grand nombre, — ne songeaient déjà plus qu'à eux-mêmes et aux moyens de se sauver. Jamais on ne vit démoralisation plus profonde : leur situation était exactement celle qu'ils

avaient faite eux-mêmes aux Lacédémoniens à Pylos : la flotte lacédémonienne anéantie, sa destruction entraînait la perte des guerriers descendus dans l'île; de même il n'y avait alors pour les Athéniens aucune chance d'échapper par terre, à moins de quelque événement en dehors de toutes les prévisions.

LXXII. Le combat avait été acharné, et beaucoup de vaisseaux, beaucoup d'hommes avaient péri de part et d'autre. Les Syracusains et leurs alliés, après la victoire, recueillirent les débris des navires et leurs morts, retournèrent à la ville et dressèrent un trophée. Les Athéniens, succombant sous l'excès de leurs maux, ne songèrent pas même à réclamer leurs morts et les débris de leurs vaisseaux; ils méditaient de partir sans retard la nuit même. Démosthènes, s'étant rendu auprès de Nicias, ouvrit l'avis d'équiper de nouveau ce qui restait de vaisseaux et de forcer le passage, s'il était possible, au point du jour. Il ajouta qu'ils avaient encore plus de vaisseaux propres au service que les ennemis; et, en effet, il en restait aux Athéniens environ soixante, et à leurs adversaires moins de cinquante. Nicias se rangea à cet avis; mais lorsqu'il fut question de s'embarquer, les marins s'y refusèrent: frappés de leur défaite, ils désespéraient de vaincre désormais et n'avaient tous qu'une même pensée, celle d'opérer leur retraite par terre.

LXXIII. Cependant Hermocrates de Syracuse avait soupçonné leurs desseins: pensant que, si une armée aussi nombreuse se retirait par terre et s'établissait sur quelque point de la Sicile, il était à craindre qu'elle ne voulût recommencer la guerre contre eux, il va trouver les magistrats et leur expose, en donnant ses motifs, qu'on ne doit pas laisser l'ennemi s'échapper pendant

la nuit; qu'il faut sortir en masse, Syracusains et alliés, barricader les routes, occuper à l'avance les défilés et les garder. Les magistrats étaient entièrement d'accord avec lui sur ce point, et jugeaient la mesure opportune; mais ils ne croyaient pas qu'il fût aisé d'amener à l'obéissance des hommes qui, après une grande bataille navale, s'abandonnaient avec bonheur au repos, surtout au milieu d'une fête; — car il se trouvait qu'on célébrait chez eux, ce jour-là, un sacrifice à Hercule. — La plupart, dans la joie de la victoire et l'animation de la fête, s'étaient mis à boire, et on leur persuaderait tout au monde plutôt que de prendre les armes et de faire une sortie à ce moment. Cette difficulté parut insurmontable aux magistrats, et Hermocrates ne put les convaincre. Il eut donc recours au stratagème suivant : craignant que les Athéniens ne prissent les devants et ne franchissent librement pendant la nuit les passages les plus difficiles, il envoya, une fois la nuit venue, quelques-uns de ses amis et des cavaliers vers le camp des ennemis. Une fois arrivés à portée de la voix, ils appelèrent quelques personnes, en se donnant pour amis des Athéniens; — car Nicias recevait de la ville des avis sur la situation intérieure. — Ils firent dire à Nicias de ne pas mettre son armée en mouvement la nuit, les routes étant gardées par les Syracusains, et de faire ses préparatifs à loisir pour partir au jour. Après cet avis ils se retirèrent. Ceux qui l'avaient entendu en informèrent les généraux athéniens.

LXXIV. Ceux-ci, sur ce rapport, se tinrent en repos la nuit, sans soupçonner un stratagème. Puis, du moment où ils n'étaient pas partis sur-le-champ, ils crurent devoir attendre encore le jour suivant, afin de lais-

ser aux soldats le temps de faire autant que possible les dispositions les plus indispensables, et de prendre avec eux en partant tout ce qui était strictement nécessaire pour vivre ; car ils abandonnaient tout le reste. Gylippe, de son côté, sortit de la ville avec l'armée de terre des Syracusains, prit les devants, et intercepta les routes dans la direction que devaient suivre vraisemblablement les Athéniens ; il occupa les gués des rivières et des ruisseaux, et choisit ses positions pour attendre l'ennemi et lui barrer le passage. En même temps la flotte se rapprocha du rivage et se mit à remorquer les vaisseaux athéniens. L'intention des Athéniens était de les incendier tous ; mais ils n'avaient pu en brûler qu'un petit nombre. Les autres, abandonnés au hasard sur la côte, furent remorqués à loisir et sans aucune opposition vers la ville.

LXXV. Enfin, quand Nicias et Démosthènes jugèrent les préparatifs suffisants, le départ de l'armée eut lieu, le surlendemain du combat naval. La situation des Athéniens était affreuse à bien des égards : ils partaient après avoir perdu tous leurs vaisseaux ; au lieu de vastes espérances, il n'y avait plus que périls pour eux et pour la république. Même l'abandon du camp était pour la vue, pour l'âme de chacun, un spectacle navrant : les morts restaient sans sépulture ; celui qui découvrait un des siens gisant à terre était saisi de douleur et d'effroi. Ceux qu'on délaissait vivants encore, les blessés et les malades, inspiraient à ceux qui partaient plus de compassion encore que les morts, et étaient en effet plus à plaindre. Leurs supplications, leurs gémissements jetaient l'armée dans une affreuse perplexité ; ils adjuraient de les emmener ; ils appelaient à grands cris tous

ceux de leurs amis, de leurs parents qu'ils apercevaient; ils se suspendaient à leurs compagnons de tente au moment du départ et les suivaient aussi loin qu'ils pouvaient; puis, quand la force et l'énergie les trahissaient, ils restaient abandonnés, non sans faire entendre des cris d'imprécation et de désespoir. Aussi l'armée entière, plongée dans les larmes et la consternation, avait peine à s'éloigner; et pourtant c'était une terre ennemie; les maux qu'elle y avait déjà soufferts, ceux qu'elle redoutait encore dans un avenir inconnu étaient de ceux qu'aucunes larmes ne sauraient égaler. A un immense découragement se mêlait la honte de leur profonde humiliation. On eût cru voir une place prise d'assaut, une ville considérable fuyant tout entière; car la multitude qui marchait là réunie ne formait pas moins de quarante mille hommes, et tous s'en allaient chargés d'objets divers, chacun ayant pris ce qu'il avait pu trouver d'utile. Les hoplites mêmes et les cavaliers portaient sous les armes leurs vivres, contrairement à l'usage; les uns parce qu'ils n'avaient plus de valets, les autres parce qu'ils s'en défiaient. — Et, en effet, la désertion, qui avait commencé depuis longtemps, devint alors générale. — Les provisions qu'ils emportaient n'étaient même pas suffisantes; car il n'y avait plus de vivres au camp. Quoique la vue des maux d'autrui, la parité des souffrances, le grand nombre des compagnons de malheur apporte un certain soulagement, leur situation ne leur en semblait pas moins intolérable, eu égard surtout à l'éclat et à l'orgueil des débuts, comparés à l'humiliation du dénoûment. Jamais, en effet, l'armée grecque n'avait passé par d'aussi extrêmes vicissitudes : venus pour asservir les autres, ils

s'en allaient redoutant pour eux-mêmes l'esclavage; aux invocations et aux péans du départ avaient succédé les sinistres lamentations du retour; partis sur leurs vaisseaux, ils revenaient à pied, plus confiants dans leurs hoplites que dans leur marine ¹. Et cependant tout cela leur semblait tolérable, comparé à l'immensité du péril encore suspendu sur eux.

LXXVI. Nicias, voyant l'abatement de l'armée et le changement qui s'y était opéré, parcourut les rangs pour distribuer des consolations et des encouragements appropriés aux circonstances. L'ardeur qui l'animait, le désir de faire parvenir le plus loin possible des conseils utiles, donnaient plus de force encore à sa voix, plus de retentissement aux paroles qu'il jetait à chacun de ceux qu'il approchait.

LXXVII. « Maintenant encore, et quelle que soit notre situation, il faut, Athéniens et alliés, conserver l'espérance ; d'autres, avant nous, se sont sauvés de dangers semblables et même plus terribles ; que vos malheurs et des souffrances imméritées ne vous fassent donc pas désespérer de vous-mêmes. Et moi aussi, sans être plus vigoureux qu'aucun de vous, — vous voyez au contraire en quel état m'a mis la maladie, — sans le céder, ce semble, à personne ni sous le rapport des jouissances de la vie privée, ni à aucun autre égard, je suis ballotté dans un même péril avec les plus misérables. Et pourtant ma vie a été consacrée à de nombreuses pratiques de piété envers les dieux ; ma conduite a été juste, irréprochable envers les hommes.

¹ Thucydide note ce fait comme une étrange anomalie dans la situation des Athéniens, dont toute la puissance résidait dans la marine.

Aussi j'ai une ferme confiance dans l'avenir : si des maux immérités nous effrayent maintenant, peut-être vont-ils cesser. Car le bonheur de nos ennemis a assez duré ; et si notre expédition a offensé quelqu'un des dieux, nous en avons été suffisamment punis. D'autres avant nous ont commis d'autres agressions ; ils ont agi en hommes, et leurs maux n'ont point dépassé ce que peut supporter l'humanité. Nous aussi nous devons attendre maintenant de la divinité un traitement plus clément ; car nous sommes plus dignes désormais de la pitié des dieux que de leur colère. Jetez les yeux sur vous-mêmes, et que la vue de ces hoplites si braves, si nombreux, qui marchent ici en bon ordre, vous garantisse du découragement. Réfléchissez que, partout où vous vous arrêterez, vous formerez à l'instant une ville, et qu'il n'est aucune autre ville de Sicile qui puisse aisément vous résister si vous l'attaquez, vous expulser si vous vous établissez quelque part. Veillez vous-mêmes à ce que la marche ait lieu avec sécurité et en bon ordre ; que chacun n'ait qu'une seule pensée, c'est que le lieu où il sera forcé à combattre lui servira, s'il a l'avantage, et de patrie et de remparts. Nous poursuivrons notre marche et la nuit et le jour ; car nos provisions sont courtes. Si nous gagnons quelque place amie, chez les Sicèles qui nous demeurent encore fidèles par crainte des Syracusains, croyez-vous dès lors en sûreté. Des messagers leur ont été envoyés, pour qu'ils viennent à notre rencontre et nous apportent d'autres provisions. Songez, en un mot, soldats, que la nécessité vous fait une loi du courage, puisqu'il n'y a près d'ici aucun lieu qui puisse vous servir d'asile si vous mollissez. Si au contraire vous échappez maintenant à l'ennemi,

vous reverrez tous un jour les objets de vos désirs, et vous en particulier, Athéniens, vous rendrez à la république, malgré ses désastres actuels, sa grandeur et sa puissance. Car ce qui constitue une ville, ce sont les hommes, et non des murailles, ou des vaisseaux vides de défenseurs. »

LXXVIII. Nicias, tout en adressant ces exhortations, parcourait les rangs de l'armée : s'il apercevait quelque part des soldats dispersés et marchant sans ordre, il les réunissait et rétablissait les rangs. Démosthènes, de son côté, faisait les mêmes recommandations aux troupes sous ses ordres. Le corps d'armée de Nicias marchait formé en carré long ; celui de Démosthènes suivait ; au centre des hoplites étaient les porteurs de bagages et le gros de la multitude¹. Arrivés au passage de l'Anapos, ils trouvèrent un détachement des Syracusains et de leurs alliés en bataille le long du fleuve ; ils le culbutèrent, occupèrent le passage et poussèrent en avant. La cavalerie syracusaine voltigeait autour d'eux et les harcelait, pendant que les troupes légères les accablaient de traits. Les Athéniens franchirent ce jour-là environ quarante stades, et bivouaquèrent sur une éminence. Le lendemain, ils se mirent en marche de bonne heure, firent environ vingt stades, et descendirent dans une plaine où ils campèrent. Cet endroit étant habité, ils voulaient tirer des maisons quelques vivres et de l'eau pour emporter avec eux ; car en avant, sur la route qu'ils devaient suivre, l'eau était rare pendant un grand nombre de stades. Pendant ce temps, les Syracusains prirent

¹ Thucydide désigne toujours par ce mot les troupes légères, celles qui n'étaient pas complètement armées et ne comptaient que comme accessoires.

les devants et murèrent le passage qu'ils devaient franchir : c'était une colline d'une forte assiette, bordée de part et d'autre de ravins escarpés ; on l'appelait le roc Acréon¹. Le lendemain les Athéniens continuèrent à avancer. Les Syracusains et leurs alliés, avec une nombreuse cavalerie et des troupes légères non moins nombreuses, leur barraient le chemin, les accablaient de traits et voltigeaient sur leurs flancs. Après avoir longtemps combattu, les Athéniens retournèrent à leur même campement ; mais ils n'y trouvèrent plus les mêmes ressources, la cavalerie ne leur permettant pas de s'écarter.

LXXIX. Le matin, ils levèrent le camp, se remirent en marche, et à force d'efforts parvinrent à la colline fortifiée. Là ils trouvèrent devant eux l'infanterie rangée au-dessus du retranchement, en colonne profonde ; car le lieu était étroit. Ils poussèrent en avant et attaquèrent la muraille. Mais, criblés de traits par les ennemis étagés en grand nombre sur les pentes, et qui de haut visaient plus sûrement, ils ne purent forcer le passage, battirent en retraite et prirent quelque repos. A ce moment survint un orage mêlé de pluie, comme il arrive fréquemment aux approches de l'automne ; l'abattement des Athéniens s'en accrut encore, et ils crurent que tout conspirait pour leur ruine. Pendant qu'ils étaient arrêtés, Gylippe et les Syracusains envoyèrent un détachement élever un nouveau retranchement derrière eux, sur la route par où ils étaient venus ; mais ils envoyèrent de leur côté quelques troupes et déjouèrent ce projet. Toute l'armée

¹ La Roc... élevée.

se retira ensuite, appuya davantage vers la plaine, et y bivouaqua. Le lendemain ils reprirent leur marche en avant. Les Syracusains les entouraient de toutes parts, les attaquaient sans relâche et en blessèrent un grand nombre : si l'armée athénienne marchait à eux, ils cédaient le terrain ; si elle reculait, ils fondaient sur elle ; ils s'attaquaient surtout aux derniers rangs, espérant, s'ils pouvaient déterminer la fuite sur un seul point, jeter la panique dans toute l'armée. Longtemps les Athéniens résistèrent à ce genre d'attaques ; ils franchirent ensuite cinq ou six stades en avant et firent halte dans la plaine. Les Syracusains s'éloignèrent de leur côté et rentrèrent dans leur camp.

LXXX. Nicias et Démosthènes, voyant la détresse de l'armée, le manque absolu de vivres et le grand nombre de soldats blessés dans les attaques incessantes de l'ennemi, imaginèrent d'allumer, la nuit, une grande quantité de feux, et de faire filer l'armée non plus par la route qu'ils avaient d'abord résolu de suivre, mais vers la mer en sens contraire des positions gardées par les Syracusains. La direction générale de leur marche les portait à l'opposé de Catane, de l'autre côté de la Sicile vers Camarina, Géla et les villes grecques et barbares de cette contrée. Ils allumèrent donc un grand nombre de feux et partirent de nuit. Mais ils éprouvèrent de ces terreurs paniques si communes dans toutes les armées, quand elles sont nombreuses, et particulièrement dans des marches de nuit, à travers un pays et dans le voisinage de l'ennemi. Le désomit parmi eux. Le corps de Nicias, qui mar

tête, conserva ses rangs et prit beaucoup d'avance; celui de Démosthènes, qui formait la moitié de l'armée et plus, se divisa et s'avança en désordre. Cependant, au point du jour, ils arrivèrent au bord de la mer, prirent la voie appelée Hélorine, et poursuivirent leur route. Leur but était, une fois arrivés au fleuve Cacyparis, d'en suivre le cours, en remontant vers l'intérieur; car ils espéraient aussi rencontrer de ce côté les Sicèles qu'ils avaient mandés. Ils arrivèrent au bord du fleuve; mais là encore ils se trouvèrent en présence d'un détachement syracusain occupé à murer et à palissader le passage. Ils le forcèrent, traversèrent le fleuve, et, sur les indications de leurs guides, continuèrent leur marche vers un autre cours d'eau nommé Érinéos.

LXXXI. Cependant les Syracusains et leurs alliés s'étaient aperçus, dès qu'il fit jour, du départ des Athéniens. La plupart accusaient Gylippe de les avoir à dessein laissés échapper. Ils reconnurent aisément la route qu'ils avaient suivie, se mirent vivement à leur poursuite et les atteignirent à l'heure du dîner. La division de Démosthènes était restée en arrière, marchant plus lentement et avec moins d'ordre, par suite de la confusion qui s'y était mise pendant la nuit; dès qu'ils l'eurent jointe; ils fondirent sur elle et engagèrent le combat. La cavalerie syracusaine enveloppa sans peine cette multitude disséminée, et la refoula à l'étroit sur elle-même. La division de Nicias était en avant, à une distance de cinquante stades. Nicias, en effet, avait fait presser la marche, persuadé qu'en pareil cas le moyen d'échapper n'est pas d'attendre volontairement l'ennemi et de le combattre,

mais bien de se soustraire le plus vite possible, en ne combattant qu'à la dernière extrémité. Démosthènes, au contraire, s'était trouvé plus exposé et d'une manière plus continue : car, marchant le dernier, il avait été le premier assailli par l'ennemi ; d'un autre côté, au moment où il apprit que les Syracusains le poursuivaient, il avait moins songé à gagner du terrain qu'à se mettre en bataille, et, pendant qu'il perdait ainsi les instants, l'ennemi l'avait enveloppé. Général et soldats furent frappés de stupeur : refoulés dans un clos entouré d'un petit mur, bordé de part et d'autre par une route, et couvert d'oliviers, ils étaient de toutes parts accablés de traits. Les Syracusains préféraient, avec raison, ce genre d'attaque à une lutte corps à corps ; car un combat en règle contre des hommes au désespoir était tout à l'avantage des Athéniens. D'ailleurs, le succès désormais assuré faisait que chacun se ménageait pour n'en pas perdre à l'avance le fruit, persuadé que cette tactique suffisait pour réduire l'ennemi et s'en rendre maître.

LXXXII. Tout le jour on tira ainsi sur les Athéniens et leurs alliés. Quand Gylippe, les Syracusains et leurs alliés les virent accablés de blessures, épuisés de souffrances, ils firent proclamer d'abord que ceux des insulaires qui voudraient passer de leur côté seraient libres : quelques habitants des villes, mais en petit nombre, passèrent dans leur camp. Tout le reste de l'armée de Démosthènes capitula ensuite et convint de livrer ses armes, à la condition qu'il n'y aurait aucune violence contre la vie des personnes, qu'on ne les ferait périr ni dans les fers, ni par la privation du

strict nécessaire. Tous se rendirent, au nombre de six mille. Ils livrèrent tout ce qu'ils possédaient d'argent, le jetèrent dans des boucliers retournés, et en remplirent quatre qui furent aussitôt portés à la ville. Nicias parvint le même jour avec sa division au fleuve Érinéos, le traversa et établit son armée sur une éminence.

LXXXIII. Le lendemain les Syracusains l'atteignirent, lui apprirent que les troupes de Démosthènes avaient capitulé, et le sommèrent d'en faire autant. Nicias, se défiant de cette déclaration, convint d'envoyer un cavalier pour s'en assurer. Celui-ci, à son retour, ayant confirmé la nouvelle de la reddition, il fit déclarer par un héraut à Gylippe et aux Syracusains qu'il était prêt à stipuler, au nom des Athéniens, le remboursement de tous les frais de la guerre, à condition qu'on le laisserait partir avec son armée. Comme garantie du paiement, il offrait de fournir des otages athéniens, un homme par talent. Les Syracusains et Gylippe n'acceptèrent pas ces propositions ; ils fondirent sur les Athéniens, les enveloppèrent de toutes parts, et tirèrent sur eux jusqu'au soir. La division de Nicias n'était pas moins épuisée que l'autre par le manque de blé et de provisions. Cependant elle résolut de profiter du répit de la nuit pour se remettre en route ; mais, au moment où on prit les armes, les Syracusains s'en aperçurent et chantèrent le péan. Les Athéniens, voyant qu'ils ne pouvaient tromper la surveillance de l'ennemi, renoncèrent à leur tentative, à l'exception de trois cents hommes seulement qui forcèrent les gardes et s'échappèrent la nuit où ils prirent.

LXXXIV. Le jour venu, Nicias remit l'armée en marche. Les Syracusains et leurs alliés continuaient à les harceler dans tous les sens, à tirer sur eux, et à les accabler de traits. Les Athéniens s'efforçaient de gagner le fleuve Assinaros : refoulés de toutes parts par les charges d'une nombreuse cavalerie et par une nuée d'ennemis, ils espéraient respirer un peu derrière le fleuve, s'ils parvenaient à le franchir ; l'épuisement et la soif les y poussaient également. Arrivés sur les bords, ils s'y précipitent sans ordre ; chacun veut passer le premier. L'ennemi qui les presse ajoute aux difficultés du passage. Obligés de se serrer en avançant, ils se précipitent les uns sur les autres, se foulent aux pieds ; ceux-ci tombent sur les pointes des lances, au milieu des bagages, et périssent avant de toucher le bord ; ceux-là s'embarrassent et tombent dans le courant. Les Syracusains, postés sur l'autre rive, escarpée en cet endroit, tirent d'en haut sur les Athéniens occupés la plupart à boire avidement, et confondus en désordre dans le lit encaissé du fleuve. Les Péloponnésiens descendent à leur suite et s'attachent surtout à égorger ceux qui sont dans le fleuve. L'eau, souillée dès le premier instant, roule bourbeuse et sanglante ; on la boit néanmoins, le plus souvent on se la dispute les armes à la main.

LXXXV. Déjà des monceaux de cadavres étaient entassés entre les rives, l'armée était anéantie ; une partie avait péri dans le fleuve ; la cavalerie avait détruit ce qui avait pu s'échapper. Nicias alors, se fiant plus à Gylippe qu'aux Syracusains, se rendit à lui ; il s'en remit entièrement à sa discrétion et à celle des Lacédémoniens, en le priant seulement de faire cesser le car-

nage. Gylippe ordonna de faire des prisonniers : tous ceux que les Syracusains ne purent cacher ¹, — car il y en eut beaucoup de soustraits, — furent dès lors amenés vivants. On envoya à la poursuite des trois cents qui s'étaient échappés la nuit en forçant les gardes, et on les arrêta. Toutefois il n'y eut que peu de prisonniers rassemblés au profit de l'État. Ne s'étant pas rendus par capitulation, comme les soldats de Démosthènes ², ils avaient été détournés pour la plupart ; la Sicile entière en fut remplie. Le nombre des morts fut considérable ; car ce fut un affreux carnage, et cette guerre de Sicile n'offre rien de comparable. Bien des soldats périrent aussi dans les attaques réitérées durant la marche. Néanmoins beaucoup s'échappèrent au moment même, ou s'évadèrent après avoir été réduits en esclavage. Catane leur offrit un refuge.

LXXXVI. Les Syracusains et leurs alliés, après s'être réunis, prirent avec eux le plus possible de prisonniers et de dépouilles, et retournèrent à la ville. Ils descendirent tous les prisonniers faits sur les Athéniens et leurs alliés au fond des carrières, comme dans le lieu où il était le plus facile de les garder. Quant à Nicias et à Démosthènes, on les égorgea, malgré Gylippe. Celui-ci eût regardé comme un beau triomphe ajouté à tous ses succès d'amener aux Lacédémoniens les généraux ses adversaires. Démosthènes se trouvait être l'homme qu'ils détestaient le plus, à cause des événements de Sphactérie et de Pyles. Ces mêmes événements avaient valu à Nicias toute leur bienveillance ; car il avait té-

¹ Pour se les approprier, au lieu de les abandonner à l'État.

² Une capitulation permettait de les compter et empêchait ainsi les détournements.

moigné beaucoup d'intérêt aux prisonniers de l'île, et obtenu des Athéniens le traité qui les rendait à la liberté. C'était là ce qui lui avait valu la faveur des Lacédémoniens, et ce qui l'avait surtout décidé lui-même à se remettre avec confiance à Gylippe. Mais, du côté des Syracusains, les uns craignaient, dit-on, par suite de leurs intelligences avec lui, que la question ne lui fût appliquée à ce sujet, et qu'il ne troublât leur bonheur présent ; les autres, et en particulier les Corinthiens, qu'il ne parvînt à séduire quelqu'un, grâce à sa fortune qui était considérable, et, qu'une fois échappé, il ne leur donnât de nouveaux embarras ; ils entraînent les alliés et le firent mettre à mort. Telles furent, ou à très-peu près, les causes de la mort de Nicias, celui de tous les Grecs de mon temps que la scrupuleuse observance des rites religieux¹ eût dû le mieux garantir d'une si triste destinée.

LXXXVII. Ceux qui étaient dans les carrières furent, au commencement, cruellement traités par les Syracusains : enfermés dans un lieu profond, étroit et sans abri, accablés d'abord par les ardeurs du soleil et d'une température étouffante, exposés plus tard à la fraîcheur des nuits d'automne, leur santé s'était délabrée dans ces alternatives de souffrance. Le défaut d'espace les obligeait à tout faire dans le même lieu. Avec eux étaient entassés les cadavres de ceux qui avaient succombé soit à leurs blessures, soit aux variations du climat ou à d'autres causes ; l'odeur qu'ils respiraient était insupportable ; la faim et la soif les tourmentaient égale-

¹ Je conserve l'ancienne leçon ἐξ τῶ θεῶν. Nicias était surtout célèbre par ses vertus religieuses. Voir à ce sujet Plutarque, *Vie de Nicias*, ch. 26 et suiv.

ment ; car chaque homme ne reçut pendant huit mois qu'un cotyle d'eau et deux de blé. En un mot, aucun des maux qu'on peut éprouver dans un pareil lieu ne leur fut épargné. Ils vécurent ainsi soixante-dix jours entassés tous ensemble ¹ ; après ce temps, on ne retint que les Athéniens et ceux des Siciliens et des Italiens qui avaient porté les armes avec eux ; tout le reste fut vendu.

On ne saurait dire exactement le nombre des prisonniers ; mais l'ensemble ne s'élevait pas à moins de sept mille. C'est le plus grand désastre que les Grecs aient éprouvé dans cette guerre, et même, je crois, à aucune autre époque, aussi loin que remontent nos souvenirs. Jamais aucun fait d'armes ne fut plus glorieux aux vainqueurs, plus désastreux aux vaincus. La défaite était complète, sans bornes, absolue. Rien ne fut médiocre dans leur malheur ; c'était une ruine totale, comme dit le proverbe : infanterie, vaisseaux, tout enfin fut anéanti ; et, d'une armée si nombreuse, bien peu d'hommes rentrèrent dans leur patrie. Tels furent les événements de Sicile.

¹ Thucydide ayant dit dans la phrase précédente que pendant huit mois ils ne reçurent qu'une nourriture insuffisante, il faut admettre que les Athéniens continuèrent à être enfermés dans les carrières après que les autres eurent été vendus.

LIVRE HUITIÈME

I. Quand la nouvelle parvint à Athènes, on refusa longtemps de croire à cet anéantissement total de l'armée, même après le témoignage positif de soldats de l'expédition, bien connus pour tels¹, et échappés au désastre. Mais quand la vérité fut connue, le peuple s'indigna contre les orateurs qui avaient concouru à l'enthousiasmer pour l'expédition, comme s'il ne l'eût pas décrétée lui-même : on s'emporta contre les colporteurs d'oracles, les devins, et tous ceux qui avaient alors, par quelque prédiction, encouragé l'espoir de soumettre la Sicile. On ne voyait de tous côtés que sujets d'affliction ; à la douleur de l'événement se joignaient les craintes, les terreurs profondes dont on était assiégé. Chacun en particulier avait à déplorer quelque perte ; la ville entière regrettait cette multi-

¹ Je rends ainsi les mots τοῖς πάνυ τῶν στρατιωτῶν, qui n'ont pas été compris des traducteurs. Il ne peut pas être question ici de soldats d'élite, ou de soldats distingués, ce qui n'a aucune importance dans la circonstance ; le témoignage d'hommes qui avaient vu, qui faisaient incontestablement partie de l'expédition, τοῖς πάνυ τ. σ. avait au contraire une irrécusable autorité. — Le désastre avait été d'abord annoncé par un bâtiment de commerce. Voir Plutarque, Nicias, 30.

tude d'hoplites et de cavaliers, cette jeunesse derrière laquelle on ne voyait plus rien de semblable pour la remplacer; le deuil était partout! D'un autre côté, la vue des arsenaux vides de vaisseaux, le trésor épuisé, le manque d'équipages pour la flotte, tout dans le moment faisait désespérer du salut public. On se figurait que, de Sicile, la flotte ennemie allait aussitôt faire voile pour le Pirée, surtout après une victoire si complète; qu'en Grèce les ennemis d'Athènes, dont tous les armements étaient alors doublés, allaient réunir leurs efforts contre la ville, par terre et par mer; que les alliés soulevés se joindraient à eux. Cependant on crut devoir, autant que le permettait la situation, faire bonne contenance, préparer une flotte en tirant d'où on pourrait des bois et de l'argent, surveiller les alliés, surtout l'Eubée, régler et modérer les dépenses de la ville, enfin élire un conseil de vieillards chargés de se concerter au préalable sur les mesures exigées par les circonstances. L'effroi du moment avait disposé le peuple, comme il arrive d'ordinaire, à apporter en tout plus d'ordre et de sagesse. Ce qui avait été décidé fut fait, et l'été finit.

II. L'hiver suivant ¹, le grand désastre des Athéniens en Sicile mit en fermentation toute la Grèce : ceux qui n'avaient d'alliance avec aucun des deux partis ne croyaient plus pouvoir rester en dehors de la guerre, même sans y être appelés; chacun se disait que les Athéniens n'auraient pas manqué de l'attaquer à son tour, s'ils eussent réussi en Sicile, et que d'ailleurs, la guerre ne devant plus maintenant durer bien

¹ Quatrième année de la quatre-vingt-onzième olympiade, 413 avant notre ère.

longtemps, il était bon d'y prendre part. Les alliés de Lacédémone redoublaient en commun d'efforts et d'ardeur, dans l'espoir d'être bientôt délivrés de tant de souffrances; les sujets d'Athènes surtout étaient disposés à se soulever, sans même consulter leurs forces; car, jugeant la situation avec passion et colère, ils n'avaient plus le loisir de calculer que, l'été suivant, sinon maintenant, les Athéniens seraient en mesure de les vaincre. Chez les Lacédémoniens, les dispositions guerrières s'étaient fortifiées de toutes ces circonstances et surtout de l'idée que leurs alliés de Sicile, maintenant à la tête d'une marine que les événements avaient forcé de créer, viendraient sans doute au printemps les rejoindre avec des forces considérables. De toutes parts apparaissaient des motifs d'espérance; aussi résolurent-ils de pousser résolûment les hostilités, dans la pensée qu'une fois la guerre terminée à leur avantage ils seraient désormais délivrés de dangers comme ceux dont les eût enveloppés la puissance athénienne, si elle se fût accrue de la Sicile; et que, cette puissance anéantie, leur domination sur la Grèce entière se trouverait sûrement établie.

III. Aussitôt Agis, leur roi, partit de Décélie avec quelques troupes, dans le cours du même hiver, et alla chez les alliés lever la contribution pour l'entretien de la flotte. Il se dirigea vers le golfe de Malée, et, en raison d'une ancienne inimitié, fit sur les OEtéens un butin considérable et leur imposa une contribution pécuniaire. Il força les Achéens-Phthiotes, et les autres sujets des Thessaliens dans ces parages, malgré l'opposition et les réclamations des Thessaliens, à fournir des otages et de l'argent. Il déposa les otages à Corinthe et

travailla à attirer ces peuples dans son alliance. Les Lacédémoniens, de leur côté, décidèrent que les villes construiraient cent vaisseaux. Ils se taxèrent eux-mêmes à vingt-cinq; les Béotiens au même nombre; les Phocéens et les Locriens à quinze; les Corinthiens à quinze; les Arcadiens, les Pelléniens et les Sicyoniens à dix; les habitants de Mégare, de Trœzène, d'Épidaure et d'Hermione également à dix. En même temps ils firent toutes leurs dispositions pour ouvrir la campagne dès l'entrée du printemps.

IV. Les Athéniens, de leur côté, se mirent en mesure, pendant l'hiver, de réaliser leurs projets pour la construction d'une flotte; ils se procurèrent des bois et fortifièrent Sunium, pour que les transports de vivres pussent se faire en sûreté autour du promontoire. Les fortifications élevées en Laconie, lors de la traversée en Sicile, furent abandonnées; ils supprimèrent toutes les dépenses qui parurent inutiles, se réduisirent à une sévère économie, et portèrent surtout leur attention sur les alliés, afin d'empêcher leur défection.

V. Pendant que de part et d'autre on faisait des dispositions et qu'on se préparait à la guerre avec la même ardeur que si elle n'eût fait que commencer, les Eubéens députèrent les premiers auprès d'Agis, dans le cours de l'hiver, pour traiter de leur défection. Agis accueillit leurs ouvertures et fit venir de Lacédémone Alcaménès, fils de Sthénélaïdas, et Mélanthos, pour aller commander en Eubée. Déjà ils étaient arrivés avec environ trois cents Néodamodes, et Agis préparait leur passage dans l'île, lorsque les Lesbiens vinrent à leur tour, résolus également à se détacher d'Athènes. Secondés par les Béotiens, ils décidèrent Agis à ajourner

ses desseins sur l'Eubée et à préparer leur défection en leur donnant pour harmoste Alcaménès, celui-là même qui devait passer en Eubée. Les Béotiens leur promirent dix vaisseaux, et Agis le même nombre. Tout cela se passait en dehors du gouvernement de Lacédémone; car Agis, tout le temps qu'il occupa Décélie, ayant une armée à sa disposition, était maître d'envoyer des troupes partout où il voulait, de faire des levées et de percevoir des contributions : on peut même dire que c'était plutôt à lui qu'au gouvernement lacédémonien qu'obéissaient alors les alliés, les troupes dont il disposait personnellement lui permettant de porter rapidement sur chaque point une force redoutable. Pendant qu'il agissait ainsi en faveur des Lesbiens, les habitants de Chio et d'Érythrée, disposés de leur côté à la défection, recoururent à Lacédémone, au lieu de s'adresser à lui. Avec eux arriva un envoyé de Tissaphernes, gouverneur des provinces inférieures¹ pour Darius, fils d'Artaxerxès. Tissaphernes poussait, de son côté, les Lacédémoniens à la guerre et promettait de leur fournir des subsistances; car le Roi venait de lui réclamer les tributs de son gouvernement, restés en arrière par suite des entraves apportées par les Athéniens à leur perception dans les villes grecques. Il espérait rendre plus facile la rentrée de l'impôt en affaiblissant les Athéniens; en même temps il voulait faire entrer les Lacédémoniens dans l'alliance du Roi, et suivre contre Amorgès, bâtard de Pissuthnès, révolté en Carie, les instructions de ce prince qui lui ordonnait de l'amener

¹ On appelait provinces inférieures ou maritimes la partie de l'Asie Mineure composée de la Carie, la Lycie, la Pamphylie, la Mysie et la Lydie.

prisonnier ou de le faire périr. Les habitants de Chio et Tissaphernes agissaient donc en cela de concert.

VI. Sur ces entrefaites, arrivèrent aussi à Lacédémone Calligitos, de Mégare, fils de Laophon, et Timagoras, de Cyzique, fils d'Athénagoras, tous deux exilés de leur patrie, et fixés auprès de Pharnabaze, fils de Pharnace. Pharnabaze les envoyait pour réclamer l'envoi d'une flotte dans l'Hellespont; il aspirait de son côté, comme Tissaphernes, à détacher des Athéniens les villes de son gouvernement, pour en percevoir les tributs, et à se faire l'intermédiaire d'une alliance entre les Lacédémoniens et le Roi. Comme ces deux négociations distinctes se poursuivaient séparément au nom de Pharnabaze et au nom de Tissaphernes, leurs agents mettaient tout en œuvre de part et d'autre auprès des Lacédémoniens pour obtenir l'envoi d'une flotte et d'une armée, et demandaient la préférence, ceux-ci pour l'Ionie et Chio, ceux-là pour l'Hellespont. Mais les ouvertures de Tissaphernes et de Chio furent accueillies beaucoup plus favorablement par les Lacédémoniens, surtout étant soutenues par Alcibiade, que des liens d'hospitalité formés par ses ancêtres unissaient étroitement à l'éphore Eudios. C'était même à ces relations d'hospitalité que tenait l'adoption dans sa famille du nom d'Alcibiade, qui était aussi celui du père d'Eudios ¹. Toutefois les Lacédémoniens envoyèrent d'abord à Chio un périclète ² du nom de Phrynis, re-

¹ Un des ancêtres d'Alcibiade l'Athénien, uni par les liens de l'hospitalité avec un des aïeux d'Eudios nommé Alcibiade, avait donné à son propre fils le nom de son hôte. Ce nom d'Alcibiade s'était ensuite transmis dans les deux familles, en passant, suivant l'usage le plus ordinaire, de l'aïeul au petit-fils.

² On donnait ce nom soit à des peuples de la Laconie, sujets de

connaître si le nombre des vaisseaux répondait aux déclarations faites, et si, pour le reste, les ressources de la ville étaient en rapport avec ce qu'on en publiait. Sur l'avis que tous les rapports étaient parfaitement exacts, ils firent alliance aussitôt avec Chio et Erythrée, et décrétèrent l'envoi de quarante bâtiments pour aller rallier la flotte de Chio qui, suivant les envoyés, ne s'élevait pas à moins de soixante vaisseaux. Dix de ces bâtiments devaient prendre les devants sous le commandement de Mélancriidas. Mais, un tremblement de terre étant survenu, Mélancriidas fut remplacé par Chalcidéus, et l'on n'équipa en Laconie que cinq vaisseaux au lieu de dix. Avec l'hiver finit la dix-neuvième année de cette guerre, dont Thucydide a écrit l'histoire.

VII. Dès le commencement de l'été suivant, les habitants de Chio pressèrent l'envoi de la flotte, dans la crainte que ces négociations ne transpirassent chez les Athéniens, à l'insu desquels avaient lieu toutes ces députations. Les Lacédémoniens envoyèrent à Corinthe trois Spartiates, avec ordre de faire transporter en toute hâte les vaisseaux par-dessus l'isthme, du golfe à la mer du côté d'Athènes, et de les expédier tous à Chio, ceux qu'Agis avait équipés pour Lesbos aussi bien que les autres. Il y avait là ¹ en tout trente-neuf vaisseaux des alliés.

VIII. Les agents de Pharnabaze, Calligitos et Timagoras, ne prirent point part à l'expédition de Chio, et ne livrèrent pas les vingt-cinq talents qu'ils avaient

Lacédémone, soit aux habitants des bourgades les plus voisines de Sparte. Les périèces (ou voisins) ne jouissaient pas de tous les droits des citoyens de Sparte.

¹ C'est-à-dire dans le golfe de Corinthe.

apportés pour payer l'envoi d'une flotte ; ils se réservaient de partir plus tard eux-mêmes avec une autre expédition. Quant à Agis, lorsqu'il vit les Lacédémoniens décidés à se diriger d'abord sur Chio, leur avis fut le sien. Les alliés réunis à Corinthe tinrent conseil et résolurent de faire voile d'abord pour Chio, sous le commandement de Chalcidéus qui avait équipé les cinq vaisseaux dans la Laconie ; une autre expédition partirait ensuite pour Lesbos, aux ordres d'Alcaménès, celui-là même qu'Agis avait désigné. Une troisième, dont le commandement était assigné à Cléarchos, fils de Rhamphias, devait se porter vers l'Hellespont. Il fut décidé qu'on transporterait par-dessus l'isthme d'abord la moitié des vaisseaux, et qu'on les expédierait sur-le-champ, afin que les Athéniens, préoccupés de leur départ, fissent moins d'attention à ceux qu'on transporterait ensuite. Du reste, si l'on prenait cette voie¹, sans se couvrir d'aucun secret, cela tenait au mépris qu'inspirait l'impuissance des Athéniens, dont la marine ne s'était encore montrée en force nulle part. Ces résolutions adoptées, on fit passer sur-le-champ vingt et un vaisseaux.

IX. Les Lacédémoniens pressaient le départ ; mais les Corinthiens témoignaient peu d'empressement à se joindre à l'expédition avant la célébration des jeux Isthmiques, qui tombaient alors. Agis se montra disposé à ne pas exiger qu'ils rompissent la trêve isthmique, et proposa de prendre l'expédition sous son propre nom². Les Corinthiens s'y étant refusés, l'af-

¹ Au lieu de descendre dans le golfe de Corinthe et de contourner le Péloponnèse.

² C'est-à-dire sous le nom des Lacédémoniens seulement, afin que

faire traîner en longueur, et les Athéniens, mieux renseignés sur cette intrigue, envoyèrent à Chio Aristocrates, un des généraux, porter leurs plaintes. Ceux de Chio nièrent et reçurent ordre d'envoyer des vaisseaux comme gage de leur fidélité à l'alliance. Ils en firent passer sept. La raison de cet envoi fut, du côté du peuple de Chio, l'ignorance où il était de ce qui se tramait ; du côté des grands, instruits de l'intrigue, la crainte de tourner le peuple contre eux, avant d'avoir pris leurs sûretés, et les lenteurs des Péloponnésiens qu'ils ne s'attendaient pas à voir arriver encore.

X. Cependant le temps des jeux Isthmiques arriva, et les Athéniens, chez qui ils avaient été proclamés¹, y assistèrent. Là, leurs présomptions sur l'affaire de Chio se confirmèrent, et, à leur retour, ils prirent sur-le-champ des mesures pour que la flotte ne pût, à leur insu, partir de Cenchrées. Après la fête, cette flotte, forte de vingt et un vaisseaux, mit à la voile pour Chio, sous le commandement d'Alcaménès. Les Athéniens s'avancèrent d'abord à leur rencontre avec un nombre égal de vaisseaux, et, une fois en vue, filèrent au large ; mais les Péloponnésiens renoncèrent bientôt à les suivre pour revenir en arrière. Les Athéniens se retirèrent de leur côté ; car au nombre de leurs bâtiments se trouvaient les sept vaisseaux de Chio, qui leur inspiraient peu de confiance. Ils équipèrent plus tard

les Corinthiens ne pussent être accusés de violer la trêve qu'ils avaient eux-mêmes proclamée.

¹ Par le fait même de la proclamation, il y avait trêve sous peine de sacrilège, entre les Corinthiens et tous les peuples chez qui ils faisaient proclamer la trêve sacrée.

une nouvelle flotte de trente-sept voiles, rencontrèrent celle des ennemis qui rangeait la côte et lui donnèrent la chasse jusqu'à Piréos, port désert de la Corinthie, sur l'extrême frontière de l'Épidaurie. Les Péloponnésiens perdirent un vaisseau au large et rallièrent les autres dans le port; mais les Athéniens les y attaquèrent du côté de la mer avec leurs vaisseaux, par terre avec des troupes de débarquement, et jetèrent parmi eux le désordre et la confusion; ils endommagèrent la plupart des vaisseaux sur le rivage et tuèrent Alcaménès qui les commandait. Eux-mêmes perdirent quelques hommes.

XI. Lorsqu'on se fut séparés, les Athéniens placèrent en station un nombre suffisant de vaisseaux pour bloquer le port, et, avec le reste, allèrent aborder à un îlot peu éloigné, où ils campèrent. De là ils envoyèrent à Athènes réclamer des renforts. Car, dès le lendemain, les Corinthiens, suivis peu après des autres peuples du voisinage, étaient accourus au secours de la flotte péloponnésienne. Quand ils reconnurent la difficulté de la défendre sur une plage déserte, leur embarras fut grand : d'abord ils songèrent à brûler les vaisseaux; mais ensuite ils résolurent de les tirer à terre et de faire camper auprès l'armée de terre pour les garder, jusqu'à ce qu'il s'offrît quelque occasion favorable d'échapper. Agis, informé de cette situation, leur envoya le Spartiate Thermon. A Lacédémone, on apprit d'abord que les vaisseaux avaient quitté l'isthme; car les éphores avaient ordonné à Alcaménès d'expédier aussitôt un courrier pour en porter la nouvelle. Sur-le-champ on résolut de faire partir, sous le commandement de Chalcidéos, accompagné d'Alcibiade, les cinq

vaisseaux armés en Laconie. Mais, au moment même où l'on pressait le départ, la nouvelle arriva que la flotte s'était réfugiée à Piréos. Consternés de cet échec au début de la guerre d'Ionie, ils songèrent bien moins dès lors à expédier les vaisseaux équipés chez eux qu'à rappeler les quelques bâtiments déjà en mer.

XII. Alcibiade, voyant ces dispositions, persuada de nouveau à Eudios et aux autres éphores de ne pas reculer devant l'expédition : il leur dit qu'on aborderait à Chio avant que le désastre de la flotte y fût connu ; que, pour lui, une fois en Ionie, il entraînerait facilement les villes à la défection en leur représentant la faiblesse d'Athènes et les dispositions guerrières des Lacédémoniens ; car on le croirait bien mieux qu'aucun autre. Il insinua en particulier à Eudios qu'il serait beau pour lui d'être le promoteur du soulèvement de l'Ionie et d'une alliance entre le Roi et Lacédémone ; qu'il ne fallait pas laisser à Agis un pareil avantage. — Alcibiade était mal avec Agis. — Il entraîna Eudios et les autres éphores. Les cinq vaisseaux commandés par le Lacédémonien Chalcidéos mirent en mer avec lui, et firent toute diligence.

XIII. Vers la même époque, les seize vaisseaux péloponnésiens qui avaient fait la guerre en Sicile avec Gylippe furent, à leur retour, surpris à la hauteur de Leucade et maltraités par vingt-sept vaisseaux athéniens. Hippoclès, fils de Ménippos, commandait ces derniers avec mission de surveiller les bâtiments revenant de Sicile. Cependant tous échappèrent aux Athéniens, à l'exception d'un seul, et abordèrent à Corinthe.

XIV. Chalcidéos et Alcibiade, après avoir intercepté sur leur route tous les bâtiments qu'ils rencontraient,

afin de n'être pas annoncés, prirent terre d'abord à Corycos, sur le continent. Là ils relâchèrent les navires arrêtés et se mirent en rapport avec quelques-uns de leurs partisans de Chio. Ceux-ci leur ayant conseillé d'aborder à leur ville sans avis préalable, ils se présentèrent inopinément devant Chio. Le peuple fut dans l'étonnement et la stupeur. Mais les grands avaient pourvu à ce que le sénat se trouvât assemblé : l'annonce faite par Chalcidés et Alcibiade qu'une flotte nombreuse les suivait et le silence gardé sur les vaisseaux assiégés à Piréos, entraînèrent la défection de Chio d'abord et ensuite d'Érythres. Ils allèrent de là avec trois vaisseaux à Clazomènes qu'ils insurgèrent également. Les habitants de Clazomènes passèrent aussitôt sur le continent et fortifièrent le faubourg, afin de pouvoir s'y retirer au besoin en abandonnant l'îlot qu'ils habitent. Partout où il y avait soulèvement, on se fortifiait et on se préparait à la guerre.

XV. A Athènes, on connut bientôt la défection de Chio. Les Athéniens, jugeant dès lors le péril aussi grave que manifeste, persuadés d'ailleurs que leurs autres alliés ne voudraient pas rester en repos après la défection du plus puissant d'entre eux, abrogèrent aussitôt, dans le premier moment d'effroi, les peines portées contre ceux qui proposeraient ou appuieraient la proposition de faire usage des mille talents qu'ils désiraient laisser en réserve pendant toute la guerre. Ils décrétèrent l'emploi de cet argent et l'armement d'un grand nombre de vaisseaux : huit bâtiments de la station de Piréos, qui avaient abandonné la croisière sous le commandement de Strombichidès, fils de Diotimos, à la recherche de Chalcidés, et qui étaient re-

venus après une poursuite infructueuse, reçurent ordre d'appareiller pour Chio. Ils devaient être soutenus peu après par Thrasyclès, avec douze autres bâtiments, détachés également de la flotte de blocus. On rappela les sept vaisseaux de Chio qui concouraient à assiéger Piréos ; les esclaves qui les montaient furent déclarés libres, et les hommes libres mis aux fers. On équipa en toute hâte et on expédia d'autres vaisseaux pour remplacer dans le blocus de la flotte péloponnésienne tous ceux qui en avaient été retirés ; enfin on songea à l'armement de trente nouveaux bâtiments. L'ardeur était extrême, et tout dans les mesures contre Chio s'organisait sur un large plan.

XVI. Cependant Strombichidès arrive à Samos avec ses huit vaisseaux, en prend un de Samos et va toucher à Téos, dont il engage les habitants à rester en paix. Chalcidés, de son côté, avait fait voile de Chio pour Téos avec vingt-trois bâtiments ; l'armée de terre de Clazomènes et d'Érythres marchait de conserve et longeait le rivage. Strombichidès, informé de son approche, mit à la voile et prit le large ; mais, à la vue des nombreux vaisseaux qui s'avançaient de Chio, il s'enfuit vers Samos, poursuivi par l'ennemi. Les habitants de Téos avaient d'abord refusé de recevoir l'armée de terre ; mais, lorsqu'ils virent les Athéniens en fuite, ils lui ouvrirent les portes. Au commencement il n'y eut aucune démonstration ; on attendait le retour de Chalcidés. Mais, comme il tardait à paraître, le peuple de Téos démolit lui-même le mur que les Athéniens avaient bâti pour protéger la ville du côté du continent. Quelques barbares, commandés par Otagès, lieutenant de Tissaphernes, vinrent concourir à cette destruction.

XVII. Chalcidés et Alcibiade, après avoir poursuivi Strombichidès jusqu'à Samos, armèrent les équipages des vaisseaux péloponnésiens et les laissèrent à Chio. Il les remplacèrent par des matelots de Chio, armèrent vingt autres bâtiments et cinglèrent vers Milet pour l'insurger. Alcibiade voulait profiter de ses liaisons avec les principaux habitants de Milet, pour rallier cette ville avant l'arrivée de la flotte péloponnésienne; il ambitionnait pour Chio, pour lui-même, pour Chalcidés et pour Eudios qui l'avait envoyé, la gloire d'insurger, comme il s'y était engagé, le plus grand nombre possible de villes, avec les seules forces de Chio et de Chalcidés. Ils dérobèrent à l'ennemi la plus grande partie de leur traversée, prévinrent de peu de temps Strombichidès et Thrasyclès qui venait de se montrer dans ces parages avec douze vaisseaux de renfort envoyés d'Athènes pour les poursuivre, et insurgèrent Milet. Les Athéniens arrivèrent sur leurs traces avec dix-neuf vaisseaux; ils ne furent pas reçus à Milet et allèrent mouiller à Ladé, île adjacente. Ce fut aussitôt après la défection des Milésiens que se conclut, par l'intermédiaire de Tissaphernes et de Chalcidés, la première alliance entre le Roi et les Lacédémoniens; en voici les clauses :

XVIII. « Les Lacédémoniens et leurs alliés ont contracté alliance avec le Roi et Tissaphernes aux conditions suivantes : toutes les contrées et les villes comprises dans le domaine du Roi ou dans celui de ses ancêtres appartiendront au Roi. —Le Roi, les Lacédémoniens et leurs alliés s'opposeront en commun à ce que les Athéniens tirent aucun tribut ni redevance quelconque de celles de ces villes qui leur payaient

tribut ou redevances. — Le Roi, les Lacédémoniens et leurs alliés feront en commun la guerre aux Athéniens. — Ni le Roi, ni les Lacédémoniens et leurs alliés ne pourront faire la paix avec les Athéniens sans le consentement mutuel des deux parties contractantes. — Si quelque peuple se détache du Roi, il sera l'ennemi des Lacédémoniens et de leurs alliés. — Si quelque peuple se détache des Lacédémoniens, il sera ennemi du Roi au même titre. »

XIX. Telles étaient les conditions de l'alliance. Aussitôt après, les habitants de Chio armèrent dix nouveaux bâtiments et firent voile pour Anéa, dans le double but de s'informer des affaires de Milet et de provoquer la défection des villes : avertis par un message de Chalcidéus d'avoir à s'en retourner, parce qu'Amorgès¹ allait arriver par terre avec une armée, ils cinglèrent vers le temple de Jupiter², et reconnurent une nouvelle flotte de seize vaisseaux qu'amenait Diomédon, parti d'Athènes après Thrasiclès. A cette vue, ils prirent aussitôt la fuite, un des vaisseaux se dirigeant vers Éphèse, les autres sur Téos. Les Athéniens en prirent quatre, mais sans leurs équipages, les hommes ayant eu le temps de se réfugier à terre. Les autres gagnèrent le port de Téos. Les Athéniens se portèrent de là sur Samos. Ceux de Chio mirent en mer avec le reste de leurs vaisseaux, et, de concert avec l'armée de terre, allèrent insurger Lébédos, puis Eræ ; après quoi tous revinrent chez eux, l'armée de terre et la flotte.

XX. Vers la même époque, les vingt et un vaisseaux

¹ Voir § 5.

² Entre Lébédos et Colophon

péloponnésiens précédemment réfugiés à Piréos, et bloqués par un nombre égal de bâtiments athéniens, firent une sortie soudaine, eurent l'avantage dans le combat et prirent quatre vaisseaux athéniens. Ils se rendirent de là à Cenchrées et se préparèrent de nouveau à faire route pour Chio et l'Ionie. Astyochos, investi alors du commandement de toute la flotte, vint de Lacédémone se mettre à la tête de cette expédition.

Lorsque l'armée de terre ¹ eut quitté Téos, Tissaphernes y arriva à son tour avec des troupes, acheva de démolir ce qui pouvait rester du mur de défense ², et s'en retourna. Peu après son départ, Diomédon y arriva avec dix vaisseaux athéniens et amena les habitants à le recevoir à son tour. De là sa flotte suivit la côte jusqu'à Eræ, attaqua cette place sans succès et se retira.

XXI. Ce fut aussi à la même époque qu'eut lieu à Samos le soulèvement du peuple contre les riches. Le mouvement fut appuyé par les Athéniens qui se trouvaient là avec trois vaisseaux. La faction populaire égorgea environ deux cents riches, en exila quatre cents et se partagea leurs terres et leurs maisons. Cela fait, ils obtinrent des Athéniens l'autonomie ³ comme des alliés désormais dévoués, prirent en main l'administration, interdirent aux grands propriétaires terriens ⁴

¹ L'armée de Clazomènes et d'Érythres, dont il a été question plus haut.

² Le mur construit par les Athéniens pour défendre Téos du côté du continent.

³ Le droit de se gouverner par leurs propres lois.

⁴ Le sens du mot γεωμόρος a beaucoup varié ; tantôt il s'applique au magistrat chargé du partage des terres, tantôt au propriétaire habitant la campagne et exploitant lui-même. Ce dernier sens est le plus général et le seul qui convienne ici.

toute participation aux affaires, et prohibèrent toute alliance entre leurs familles et celles du peuple.

XXII. Le même été, les habitants de Chio, toujours animés de la même ardeur qu'ils avaient montrée au début, continuèrent, sans attendre les Péloponnésiens, à se présenter en forces devant les diverses villes, pour les détacher d'Athènes et en associer le plus grand nombre possible à leurs propres périls. Ils dirigèrent eux-mêmes une flotte de treize vaisseaux sur Lesbos, désignée par les Lacédémoniens comme but de leur seconde expédition, la troisième étant destinée à l'Hellespont. En même temps toutes les troupes de terre du Péloponnèse présentes sur les lieux et les alliés du pays se portaient le long des côtes vers Clazomènes et Cyme. Le Spartiate Évalas les commandait. La flotte, sous les ordres du péricéce¹ Diniadas, se présenta d'abord devant Méthymne, la fit révolter et y laissa quatre vaisseaux ; le reste alla insurger Mytilène.

XXIII. Astyochos de Lacédémone, commandant de la flotte, fit voile de Cenchrées, suivant le plan arrêté, avec quatre vaisseaux, et se rendit à Chio. Le surlendemain de son arrivée, les vingt-cinq vaisseaux athéniens, commandés par Léon et Diomédon, abordèrent à Lesbos. — Léon, parti d'Athènes après son collègue, était venu le rejoindre avec dix vaisseaux de renfort. — Astyochos, de son côté, mit en mer le même jour sur le soir, se renforça d'un bâtiment de Chio, et fit voile pour Lesbos, afin d'y donner, s'il était possible, quelque secours. Il aborda à Pyrrha, et de là, le lendemain, à Éressos. Là il apprit que Mytilène avait été

¹ Voir sur les *periceces* la note 1, livre III, ch. 6.

prise d'emblée par les Athéniens. Leur flotte s'y était présentée inopinément, avait abordé dans le port même, et s'était emparée de la flotte de Chio. Ils avaient ensuite débarqué, battu ceux qui firent résistance et occupé la ville. Astyochos apprit ces nouvelles des Éressiens et des vaisseaux de Chio qui arrivaient de Méthymne avec Eubulos. Ces bâtiments, laissés précédemment à Méthymne, s'étaient enfuis aussitôt après la prise de Mytilène ; un avait été pris par les Athéniens ; les trois autres rencontrèrent Astyochos. Il renonça aussitôt à gagner Mytilène, insurgea Éressos, arma les habitants, débarqua les hoplites de sa flotte et les envoya par terre à Antissa et à Méthymne, sous le commandement d'Étéonicos. Il s'y rendit, de son côté, en côtoyant, avec ses vaisseaux et les trois bâtiments de Chio, dans l'espoir que Méthymne reprendrait courage à la vue de ces forces et persisterait dans sa défection. Mais, comme tout allait mal pour lui à Lesbos, il rembarqua ses troupes de terre et fit voile pour Chio. L'armée de terre embarquée sur la flotte péloponnésienne et destinée à l'Hellespont s'en retourna de son côté. Il arriva ensuite de Cenchrées à Chio six vaisseaux de la flotte péloponnésienne alliée.

Les Athéniens, après avoir rétabli à Lesbos l'ancien état de choses, se remirent en mer, allèrent occuper le faubourg que les Clazoméniens fortifiaient sur le continent, et les ramenèrent à la ville située dans l'île, à l'exception des chefs du mouvement, qui s'étaient retirés à Daphnonte. Clazomènes rentra sous la domination athénienne.

XXIV. Le même été, les Athéniens qui stationnaient

à Ladé avec vingt vaisseaux dirigés contre Milet, firent une descente à Panorme, sur le territoire milésien, et tuèrent le commandant lacédémonien, Chalcidéus, venu à leur rencontre avec une troupe peu nombreuse. Le surlendemain ils revinrent dresser un trophée; mais les Milésiens le renversèrent comme ayant été élevé sans qu'il y eût occupation du pays.

Léon et Diomédon, avec la flotte athénienne de Lesbos, prirent, pour base de leurs opérations maritimes contre Chio, les îles OEnusses, en face de Chio, Sidusse et Ptéléos, places fortifiées qu'ils occupaient sur le territoire d'Érythres, et l'île de Lesbos. Ils avaient sur leur flotte des hoplites portés au rôle et obligés au service maritime ¹. Ils descendirent à Cardamyle ², battirent à Bollissos les troupes de Chio envoyées contre eux, en firent un grand carnage et ravagèrent cette partie de la contrée. Ils remportèrent une nouvelle victoire à Phanes ³, et une troisième à Leuconion ⁴. De ce moment les troupes de Chio n'osèrent plus sortir contre eux; ils dévastèrent tout le pays, qui était parfaitement cultivé et n'avait jamais souffert l'invasion depuis la guerre médique. En effet les habitants de Chio sont, à ma connaissance, le seul peuple, après les Lacédémoniens, qui aient uni la sagesse à la prospérité: plus leur ville croissait en importance, plus ils veillaient à y établir

¹ Les équipages et les soldats de marine étaient ordinairement pris parmi les thètes, formant la dernière classe du peuple. Le rôle de guerre pour l'armée régulière ne comprenait que les trois premières classes. Les citoyens qui y étaient portés fournissaient les hoplites et ne se prêtaient que difficilement à un autre service.

² Promontoire de Chio, en face des OEnusses.

³ Aujourd'hui Phana ou Capo Mastico.

⁴ Aujourd'hui Leuconia.

l'ordre et la stabilité. Dans cette défection même, s'ils ne paraissent pas avoir pris le parti le plus prudent, du moins ne se risquèrent-ils à agir qu'après avoir associé à leurs périls des alliés nombreux et braves, et cela après le désastre de Sicile, lorsqu'ils savaient que les Athéniens eux-mêmes ne pouvaient plus contester l'ébranlement profond et l'état déplorable de leur puissance. S'ils sont tombés dans un de ces mécomptes dont offrent tant d'exemples les affaires humaines, ils se sont trompés avec beaucoup d'autres qui crurent également à la prochaine destruction de la domination athénienne.

Comme ils étaient ainsi bloqués par mer et pillés par terre, quelques-uns d'entre eux entreprirent de remettre la ville aux Athéniens. Les magistrats, instruits de leur dessein, ne voulurent prendre aucune mesure par eux-mêmes et mandèrent d'Érythres Astyochos, commandant de la flotte, avec quatre vaisseaux qu'il avait sous la main, pour aviser de concert aux moyens les plus doux d'arrêter la conspiration, soit en prenant des otages, soit autrement. Telle était à Chio la situation des affaires.

XXV. A la fin du même été arrivèrent d'Athènes mille hoplites athéniens, quinze cents d'Argos, sur lesquels cinq cents hommes de troupes légères, armées en hoplites par les Athéniens, et mille hoplites de troupes alliées. Ils amenaient cinquante-deux vaisseaux, y compris ceux pour le transport des troupes. Phrynicos, Onomaclès et Scironidès les commandaient. Ils abordèrent à Samos, passèrent de là à Milet et y campèrent. Les Milésiens sortirent contre eux, au nombre de huit cents hoplites : soutenus par les Péloponnésiens

venus avec Chalcidéus, par quelques auxiliaires étrangers qu'avait envoyés Tissaphernes, et par Tissaphernes lui-même avec sa cavalerie, ils attaquèrent les Athéniens et leurs alliés. Les Argiens déployèrent leur aile fort en avant, par mépris pour des Ioniens qu'ils croyaient incapables de soutenir leur choc, et s'avancèrent avec désordre. Ils furent vaincus par les Milésiens et perdirent un peu moins de trois cents hommes. Les Athéniens, de leur côté, battirent d'abord les Péloponnésiens, et poussèrent ensuite devant eux les barbares et le reste de la multitude. Ils n'en vinrent pas aux mains avec les Milésiens : ceux-ci voyant, lorsqu'ils revinrent de poursuivre les Argiens, le reste de leur armée en déroute, rentrèrent dans la ville. L'armée athénienne, après la victoire, alla camper sous les murs de Milet. Il se trouva dans ce combat que des deux côtés les Ioniens eurent l'avantage sur les Doriens : les Athéniens vainquirent les Péloponnésiens qui leur étaient opposés, et les Argiens furent battus par les Milésiens. Les Athéniens dressèrent un trophée et se disposèrent à investir la ville d'une muraille ; — l'emplacement de Milet formait un isthme. Ils pensaient que, cette place prise, le reste se soumettrait aisément.

XXVI. Cependant, sur le soir, ils reçurent la nouvelle que les vaisseaux du Péloponnèse et de Sicile, au nombre de cinquante-cinq, ne tardaient que le moment de paraître. Les Siciliens, pressés par Hermocrates de Syracuse d'intervenir pour porter le dernier coup aux Athéniens, avaient envoyé vingt vaisseaux de Syracuse et deux de Sélinonte ; ceux qu'on armait dans le Péloponnèse se trouvant alors prêts, les deux flottes avaient été confiées à Théramènes de Lacédé-

mone pour les conduire à Astyochos, commandant en chef. Elles abordèrent d'abord à Éléon, île en avant de Milet. De là, ayant appris que les Athéniens étaient devant Milet, elles cinglèrent vers le golfe Iasique, afin d'avoir des renseignements sur la place assiégée. Alcibiade arriva à cheval à Tichiousse, ville du territoire milésien, sur le golfe, où les flottes mouillaient pour la nuit, et leur donna des nouvelles du combat, car il y assistait et combattait à côté des Milésiens et de Tissaphernes. Il les exhorta, s'ils ne voulaient ruiner les affaires de l'Ionie et tout compromettre, à secourir Milet au plus vite et à n'en pas permettre l'investissement.

XXVII. Il fut résolu que la ville serait secourue au point du jour. Cependant les Athéniens avaient eu, de Léros, des nouvelles positives de la flotte ennemie. Phrynicos, un de leurs généraux, voyant ses collègues décidés à l'attendre et à livrer un combat naval, déclara qu'il n'en ferait rien, et qu'autant qu'il serait en lui il ne permettrait ni à eux ni à personne d'en rien faire ; que, puisqu'on pouvait ajourner, se renseigner exactement sur le nombre des vaisseaux ennemis et sur ceux qu'on pourrait leur opposer, en un mot se préparer au combat mûrement et à loisir, il ne consentirait jamais, par une fausse honte, à se risquer sans raison ; qu'il n'y avait rien d'humiliant pour la marine athénienne à céder à propos, et que, dans tous les cas, il serait plus honteux d'éprouver une défaite, suivie non-seulement du déshonneur, mais du plus extrême péril pour la république ; qu'après les désastres précédents, c'était tout au plus s'il était permis d'aller volontairement au-devant d'une action, même avec des

armements qui inspireraient toute confiance, ou sous le coup d'une nécessité absolue : qu'à plus forte raison il ne serait point pardonnable d'aller soi-même chercher le danger sans aucune nécessité. Il conseillait donc d'embarquer au plus vite les blessés, l'armée de terre et le matériel qu'ils avaient apporté, d'abandonner le butin fait sur l'ennemi, pour ne pas surcharger les vaisseaux, et de faire voile pour Samos, d'où on pourrait, une fois toute la flotte réunie, faire des courses de côté et d'autre, si l'occasion s'en présentait. Il fit goûter ce projet et le mit à exécution. Du reste, plus tard comme en cette circonstance, dans toutes les affaires auxquelles ils se trouva mêlé comme dans celle-ci, Phrynicos montra la même rectitude de vues. Les Athéniens quittèrent ainsi Milet dès le même soir, laissant leur victoire incomplète. Les Argiens, irrités de leur échec, firent voile tout aussitôt de Samos pour rentrer chez eux.

XXVIII. Dès le point du jour, les Péleponnésiens repartirent de Tichiousse, abordèrent à Milet après le départ des Athéniens et y passèrent un jour. Le lendemain, ils recueillirent les vaisseaux de Chio, précédemment commandés par Chalcidéus, et bloqués¹ par les Athéniens ; puis ils résolurent de retourner à Tichiousse prendre les bagages qu'ils y avaient déposés. Ils y furent rejoints par Tissaphernes, à la tête de son armée, et consentirent, sur sa demande, à cingler vers Iasos, où se trouvait Amorgès, son ennemi. Ils y abordèrent à l'improviste, surprirent la ville, qui crut voir arriver une flotte athénienne, et l'enlevèrent. La plus

¹ Dans le port de Milet ; voy. l. VIII, ch. 17.

grande part de gloire dans cette affaire revint aux Syracusains. On prit vivant Amorgès, bâtard de Pissuthnès, révolté contre le Roi. Les Péloponnésiens le remirent à Tissaphernes pour l'amener, s'il le voulait, au Roi, comme il en avait reçu l'ordre. Les soldats livrèrent Iasos au pillage et y firent un immense butin, car son opulence datait de loin. Les auxiliaires d'Amorgès furent bien traités et incorporés dans l'armée, étant pour la plupart Péloponnésiens. Quant à la ville, elle fut abandonnée à Tissaphernes, ainsi que tous les prisonniers, tant esclaves qu'hommes libres, moyennant une darique ¹ par tête. L'armée revint ensuite à Milet : les Lacédémoniens envoyèrent par terre jusqu'à Érythres, avec les auxiliaires d'Amorgès, Pédaritos, fils de Léon, nommé au commandement de Chio ; Philippe eut celui de Milet. L'été finit.

XXIX. L'hiver suivant ², Tissaphernes, après avoir armé Iasos pour s'en faire un point d'appui, passa à Milet et paya, conformément à la promesse qu'il avait faite à Lacédémone, un mois de solde aux équipages de tous les navires à raison d'une drachme attique par homme ³. Pour le reste du temps, il ne voulut donner que trois oboles, jusqu'à ce qu'il en eût référé au Roi, promettant de compléter la drachme sur son ordre. Hermocrates, le général syracusain, refusa cet arrangement. Théramènes, au contraire, qui ne commandait pas la flotte et ne l'avait accompagnée que pour la re-

¹ La darique valait environ vingt drachmes attiques, dix-huit francs de notre monnaie.

² Première année de la quatre-vingt-douzième olympiade, 412 avant notre ère.

³ Et par jour.

mettre à Astyochos, traita mollement cette question de la solde. Cependant la somme attribuée à chaque groupe⁶ de cinq vaisseaux porta la solde à plus de trois oboles¹ par homme ; car elle fut fixée, pour cinquante vaisseaux, à trois talents chaque mois par cinq bâtiments², et à une somme proportionnelle pour tous les bâtiments en sus³.

XXX. Le même hiver, les Athéniens, qui étaient à Samos, reçurent d'Athènes un renfort de trente-cinq vaisseaux, commandés par Charminos, Strombichidès et Euctémon ; ils y réunirent ceux de Chio⁴ et tous ceux qu'ils avaient dans ces parages, et résolurent de bloquer Milet par mer en même temps qu'ils enverraient à Chio une flotte et une armée de terre. Le sort devait décider à qui reviendrait chaque expédition ; ce qui fut fait. Strombichidès, Onomaclès et Euctémon, désignés par le sort, cinglèrent vers Chio avec trente-cinq vaisseaux et une partie des mille hoplites envoyés contre Milet, qu'ils embarquèrent sur des transports. Les autres, avec soixante-quatorze bâtiments, restèrent à Samos, maîtres de la mer, et faisant des courses sur Milet.

¹ L'obole était la sixième partie de la drachme, environ quinze centimes de notre monnaie.

² A raison de deux cents hommes d'équipage, la solde était d'un peu moins de quatre oboles.

³ La convention faite pour les cinquante-cinq bâtiments présents dans le port de Milet fut étendue à tous les vaisseaux que les Péloponnésiens pourraient envoyer plus tard. — Cette phrase, torturée dans tous les sens par les commentateurs, est parfaitement claire en répétant dans le second membre les mots *παρὰ πεντὲ ναῦς*, qui se trouvent une ligne plus haut et dominant évidemment toute la phrase.

⁴ Les vaisseaux de Léon et de Diomédon, qui bloquaient Chio et qui furent rappelés alors. Voyez même livre, ch. 24.

XXXI. Astyochos, qui se trouvait alors à Chio, occupé à choisir des otages, dans la crainte d'une trahison, suspendit cette mesure lorsqu'il apprit l'arrivée de la flotte que lui amenait Théràmènes et l'état plus satisfaisant des affaires du côté des alliés. Il prit les dix vaisseaux péloponnésiens¹, dix autres de Chio et mit en mer. Il attaqua d'abord Ptéléos : mais, n'ayant pu s'en emparer, il suivit la côte jusqu'à Clazomènes. Là il ordonna aux partisans des Athéniens de se retirer à Daphnonte, et à la ville de se soumettre. Tamos, hyparque² d'Ionie, appuyait cette injonction. Sur leur refus il attaqua la ville, mais ne put la prendre, quoiqu'elle ne fût pas murée, et dut remettre en mer malgré un vent violent. Son vaisseau toucha à Phocée et à Cyme, tandis que le reste de la flotte abordait aux îles voisines de Clazomènes, Marathousse, Pelé, Drymousse. Retenus huit jours dans ces îles par les vents contraires, ils pillèrent et consommèrent une partie des provisions que les Clazoméniens y avaient secrètement déposées, embarquèrent le reste et firent voile pour Phocée et Cyme à la recherche d'Astyochos.

XXXII. Pendant qu'Astyochos était dans ces parages, des députés de Lesbos vinrent lui offrir de se soulever de nouveau. Il accueillit leurs ouvertures; mais, comme les Corinthiens et les autres alliés témoignaient de la répugnance à cause du précédent échec, il mit en mer et cingla vers Chio. Une tempête dispersa ses vaisseaux qui n'arrivèrent à Chio que plus tard et isolé-

¹ Quatre qu'il avait lui-même amenés d'Érythres, et six expédiés plus tard de Cenchrées.

² Sous-gouverneur.

ment. Pédaritos, arrivé par terre de Milet à Érythres¹, passa ensuite à Chio avec son armée. Il avait aussi avec lui environ cinq cents soldats armés provenant des cinq vaisseaux de Chalcidées². Astyochos, pour répondre aux offres de défection que lui faisaient quelques habitants de Lesbos, représenta à Pédaritos et à ceux de Chio la nécessité d'envoyer une flotte devant Lesbos, afin de l'insurger ; il dit qu'on accroîtrait par là le nombre de ses alliés, ou qu'on ferait du moins, en cas d'insuccès, du mal aux Athéniens. Mais on ne l'écouta pas, et Pédaritos déclara même qu'il ne laisserait pas la flotte de Chio partir avec lui³.

XXXIII. Astyochos prit les cinq vaisseaux de Corinthe, un de Mégare, un d'Hermione, avec les navires laconiens qu'il avait amenés, et fit voile pour Milet, afin d'y prendre le commandement de la flotte. En partant, il protesta, avec force menaces, que, si Chio avait besoin de secours, il ne lui en donnerait pas. Il toucha à Corycos, dans l'Érythrée, et y passa la nuit. Les Athéniens qui traversaient de Samos à Chio avec leur armée mouillaient au même lieu pour la nuit et n'étaient séparés de l'ennemi que par une colline ; mais on ne s'aperçut ni d'un côté ni de l'autre. Averti la nuit par une lettre de Pédaritos que des prisonniers érythréens, relâchés à Samos avec mission de livrer leur patrie, venaient d'y arriver, Astyochos se hâta de retourner à Érythres. Il ne dut qu'à cela de ne pas tomber au milieu des Athéniens. Pédaritos vint le rejoin-

¹ Voir même livre, ch. 28.

² Voir sur ces cinq vaisseaux le ch. 12.

³ Pédaritos, en sa qualité de commandant de Chio, disposait seul de toutes les forces du pays.

dre à Érythres ; mais, enquête faite, ils trouvèrent que cette prétendue conspiration n'était qu'un prétexte mis en avant par les prisonniers pour s'évader de Samos, et les déchargèrent de toute accusation. Pédaritos repartit pour Chio, et Astyochos pour Milet, sa première destination.

XXXIV. Cependant la flotte athénienne qui portait l'armée contournait la côte au sortir de Corycos, lorsqu'elle rencontra, à la hauteur d'Arginon, trois vaisseaux longs de Chio. Dès qu'elle les aperçut, elle leur donna la chasse. Mais, une violente tempête étant survenue, les vaisseaux de Chio se réfugièrent à grand-peine dans leur port. Trois de ceux des Athéniens, qui s'étaient le plus avancés, se perdirent et échouèrent près de Chio. Une partie des équipages fut prise, le reste égorgé. Les autres vaisseaux se réfugièrent dans un port nommé Phœnicous, au-dessous de Mimas. De là ils allèrent mouiller à Lesbos, et firent leurs dispositions pour le siège ¹.

XXXV. Le même hiver, Hippocrates de Lacédémone partit du Péloponnèse et fit voile pour Cnide ; il avait avec lui dix vaisseaux de Thurion, commandés par Doriée, fils de Diagoras, et deux collègues, un vaisseau de Laconie et un de Syracuse. Déjà Cnide s'était insurgée ² à la sollicitation de Tissaphernes. Lorsqu'on connut à Milet l'arrivée de ces forces, ordre fut donné à la moitié de la flotte de garder Cnide, tandis que le reste croiserait à Triopion, pour intercepter les bâtiments de charge arrivant d'Égypte ³. — Triopion

¹ Évidemment le siège de Chio ; car ils étaient maîtres de Lesbos.

² Contre les Athéniens.

³ Les bâtiments athéniens.

est un promontoire, consacré à Apollon, sur le territoire de Cnide. — Mais les Athéniens, à cette nouvelle, partirent de Samos et capturèrent les six bâtiments de garde à Triopion. Cependant les équipages se sauvèrent. Les Athéniens abordèrent ensuite à Cnide et attaquèrent la ville, qui n'était pas fortifiée ; peu s'en fallut qu'ils ne la prissent. Le lendemain, nouvelle attaque ; mais, pendant la nuit, les habitants s'étaient mieux barricadés et avaient été renforcés par les équipages échappés des vaisseaux de Triopion ; ils furent moins maltraités que la veille. Les Athéniens se rembarquèrent après avoir ravagé la campagne de Cnide, et regagnèrent Samos.

XXXVI. A l'époque où Astyochos vint à Milet prendre le commandement de la flotte, l'abondance régnait encore au camp des Péloponnésiens : la solde qu'ils recevaient était suffisante ; les soldats avaient par-devers eux des richesses considérables, provenant du pillage d'Iasos, et les Milésiens supportaient avec zèle les charges de la guerre. Cependant, trouvant que le premier traité conclu entre Tissaphernes et Chalcidéus laissait à désirer et n'était pas assez à leur avantage, ils en conclurent un autre, pendant que Théràmènes était encore à Milet. En voici la teneur :

XXXVII. « Il a été convenu entre les Lacédémoniens et leurs alliés, d'une part, de l'autre le Roi Darius, les enfants du Roi, et Tissaphernes, qu'il y aura paix et amitié aux conditions suivantes : — Les Lacédémoniens et les alliés des Lacédémoniens ne feront pas la guerre et ne nuiront en quoi que ce soit à aucune des villes et contrées qui appartiennent au Roi, ou qui ont appartenu à son père ou à ses ancêtres. — Ni les Lacédémo-

niens, ni les alliés des Lacédémoniens ne tireront de ces villes aucun tribut. — Ni le roi Darius, ni aucun de ceux à qui il commande ne fera la guerre et ne nuira en quoi que ce soit aux Lacédémoniens et aux alliés des Lacédémoniens. — Si les Lacédémoniens ou leurs alliés ont quelque besoin du Roi, si le Roi a besoin des Lacédémoniens ou de leurs alliés, tout ce qui sera fait d'un commun accord sera bien fait. — Ils feront en commun la guerre contre les Athéniens et leurs alliés. — S'ils font la paix, ce ne sera qu'en commun. — Toute armée qui se trouvera sur les terres du Roi, mandée par lui, sera défrayée par le Roi. — Si quelque une des villes contractantes attaque les possessions du Roi, les autres s'y opposeront et aideront le Roi de tout leur pouvoir. — Si quelque peuple des domaines du Roi ou de sa domination marche contre les Lacédémoniens ou leurs alliés, le Roi s'y opposera, et les aidera de tout son pouvoir. »

XXXVIII. Après ce traité, Théramènes remit la flotte à Astyochos, s'embarqua sur un bâtiment léger et disparut¹. Déjà les Athéniens étaient passés de Lesbos à Chio avec leur armée. Maîtres sur terre et sur mer, ils fortifiaient Delphinion, position naturellement défendue du côté de la terre, munie de ports et peu éloignée de Chio. Les habitants de Chio, battus précédemment dans plusieurs combats, étaient encore affaiblis à l'intérieur par leurs propres discordes ; Pédaritos avait fait périr Tydée, fils d'Ion, et ses partisans, comme favorables aux Athéniens ; le reste des habi-

¹ Ἀφανίζεται. Il est impossible de déterminer si Thucydide a voulu dire par là qu'il quitta Milet, ou s'il entend qu'il ne fut plus jamais question de lui.

tants, soumis par force à l'oligarchie, en défiance mutuelle, demeurait dans l'inaction. Ils ne comptaient ni sur eux-mêmes ni sur les auxiliaires de Pédaritos pour tenir tête aux Athéniens. Ils avaient bien envoyé à Milet demander des secours à Astyochos ; mais il n'avait rien voulu entendre, et Pédaritos l'avait dénoncé à Lacédémone comme traître à son devoir. Telle était la situation des Athéniens à Chio : d'un autre côté, leur flotte faisait, de Samos, des courses contre les vaisseaux de Milet ; mais, comme ceux-ci ne sortaient pas à sa rencontre, elle revint à Samos et y demeura en repos.

XXXIX. Le même hiver, les vingt-sept vaisseaux armés par les Lacédémoniens pour Pharnabaze, à la sollicitation de Calligitos de Mégare et de Timagoras de Cyzique, firent voile pour l'Ionie vers le solstice. Antisthènes de Sparte les commandait. Cette même flotte emportait onze commissaires spartiates, donnés par les Lacédémoniens comme conseillers à Astyochos. L'un d'eux était Lichas, fils d'Arcésilas. Ils avaient pour mission, une fois à Milet, de travailler en commun à mettre partout le meilleur ordre possible ; d'envoyer à Pharnabaze dans l'Hellespont, s'ils le jugeaient convenable, soit ces vingt-sept vaisseaux, soit une flotte plus ou moins considérable, sous le commandement de Cléarchos, fils de Rhamphias, qui faisait route avec eux ; enfin de destituer de son commandement, s'ils le croyaient nécessaire, et de remplacer par Antisthènes, Astyochos que les lettres de Pédaritos avaient rendu suspect. Cette flotte, partie de Malée, cingla au large, aborda à Mélos, y trouva dix vaisseaux athéniens et en prit trois vides qu'elle brûla. Mais ensuite, craignant

que les vaisseaux échappés de Mélos n'avertissent de leur traversée la flotte athénienne de Samos, ce qui arriva, ils firent voile pour la Crète, prirent la route la plus longue, se tinrent sur leurs gardes, et arrivèrent à Caune en Asie. De là, se croyant en sûreté, ils avertirent la flotte de Milet de venir les escorter.

XL. Vers le même temps, les habitants de Chio et Pédaritos ne cessaient d'envoyer des messages à Astyochos, malgré son mauvais vouloir, pour le prier de venir avec toute la flotte au secours de la ville assiégée, et de ne pas tolérer que la plus importante des villes alliées de l'Ionie vit la mer fermée à ses vaisseaux et son territoire livré au brigandage. Comme Chio possédait un grand nombre d'esclaves, plus même qu'aucune autre ville, Lacédémone seule exceptée, on avait dû, par le fait même de leur multitude, punir leurs fautes avec une grande rigueur ; aussi, dès qu'ils virent l'armée athénienne solidement établie et retranchée, ils désertèrent en foule de son côté, et, grâce à leur connaissance des lieux, firent un mal immense. Les habitants de Chio signifièrent donc à Astyochos qu'il était urgent, pendant qu'on en avait encore l'espoir et les moyens, de s'opposer à ce que l'ennemi terminât les fortifications encore inachevées de Delphinion. Ils ajoutaient que la construction d'un nouveau retranchement plus considérable, enveloppant le camp et la flotte, nécessitait une prompte intervention de sa part. Astyochos, quoique mal disposé, d'après ses précédentes menaces, se mit cependant en mesure de les secourir, lorsqu'il vit les alliés témoigner de leur côté beaucoup d'ardeur.

XLÍ. Mais, sur ces entrefaites, on apprit de Caune l'arrivée des vingt-sept vaisseaux et des commissaires lacédémoniens. Astyochos, jugeant alors que toute autre question s'effaçait devant la double obligation d'escorter une flotte si nombreuse, afin d'être mieux maîtres de la mer, et de protéger dans leur traversée les commissaires lacédémoniens chargés d'observer sa conduite, renonça à Chio et fit voile pour Caune. Dans la traversée il descendit à Cos-Méropis, ville sans murailles, bouleversée alors par le plus violent tremblement de terre qui s'y soit fait sentir de mémoire d'homme, et la ravagea. Les habitants s'étaient réfugiés sur les montagnes ; il fit des courses dans la campagne et enleva tout, à l'exception des hommes libres qu'il relâcha. De Cos il arriva à Cnide pendant la nuit ; mais, sur un avis des Cnidiens, force lui fut de ne pas débarquer ses équipages et de cingler sans désemparer sur les vingt vaisseaux athéniens avec lesquels Charminos, l'un des généraux de Samos, observait les vingt-sept vaisseaux du Péloponnèse qu'Astyochos venait lui-même escorter. Un avis de Mélos avait fait connaître à Samos l'arrivée de cette flotte, et Charminos avait ordre de croiser dans les parages de Symé, de Chalcé, de Rhodes et de la Lycie. Déjà même il avait appris sa présence à Caune.

XLII. Astyochos cingla donc aussitôt vers Symé, avant que le bruit de son arrivée fût répandu, pour tâcher de surprendre la flotte ennemie en pleine mer. Mais la sienne, contrariée par la pluie et la brume, s'égara dans les ténèbres ; le désordre s'y mit ; au point du jour elle était dispersée, et déjà l'aile gauche était en vue des Athéniens que le reste errait encore autour

de l'île. Charminos et les Athéniens s'élancent aussitôt à leur rencontre, sans même réunir leurs vingt bâtiments, dans la persuasion que cette flotte est celle de Caune qu'ils guettaient. Ils attaquent à l'instant, coulent trois vaisseaux, et en endommagent d'autres. L'affaire en était là et ils avaient l'avantage, lorsque la plus grande partie de la flotte apparut inopinément et les enveloppa de toutes parts. Ils prirent la fuite, et perdirent six vaisseaux. Le reste se réfugia à l'île de Teutlousse, et gagna de là Halicarnasse. Après ce succès les Péloponnésiens relâchèrent à Cnide, où ils furent rejoints par les vingt-sept vaisseaux de Caune ; les deux flottes réunies firent voile pour Symé, y élevèrent un trophée et regagnèrent ensuite le port de Cnide.

XLIII. Les Athéniens, à la nouvelle de ce combat naval, firent voile de Samos pour Symé avec toute leur flotte ; mais, au lieu d'attaquer la flotte de Cnide, — qui, de son côté, ne fit aucun mouvement contre eux, — ils allèrent enlever les agrès de navires laissés à Symé ¹, touchèrent à Lorymœ, sur le continent, et retournèrent à Samos.

Tous les vaisseaux péloponnésiens, alors réunis à Cnide, recevaient les réparations dont ils pouvaient avoir besoin. Tissaphernes s'y trouvait aussi : les onze commissaires lacédémoniens entrèrent en conférences avec lui pour lui signaler ce qui, dans les faits accomplis, n'avait pas leur approbation, et aviser aux moyens de conduire le mieux et le plus utilement possible pour les deux partis les opérations ultérieures de la guerre.

¹ Laissés par les Athéniens.

Lichas surtout se livrait à une sévère enquête : il n'approuvait aucun des deux traités, pas plus celui de Théràmènes que celui de Chalcidéus, et déclarait intolérable que le Roi prétendit alors encore à la possession de tous les pays soumis précédemment soit à lui, soit à ses ancêtres ; car la conséquence était de rejeter dans l'esclavage toutes les îles, la Thessalie, les Locriens, toutes les contrées jusqu'à la Béotie ; c'était, au lieu de la liberté, la domination médique imposée aux Grecs par les Lacédémoniens. Lichas déclara donc qu'on ferait un traité plus acceptable, ou bien que les anciennes conventions étaient abandonnées, et qu'à de telles conditions on n'avait plus besoin d'aucun subside. Tissaphernes, indigné, quitta les Lacédémoniens avec colère et sans rien conclure.

XLIV. Les Lacédémoniens avaient résolu de passer à Rhodes, sur l'appel des principaux habitants ; ils espéraient attirer à eux cette île importante, qui offrait des ressources assez considérables pour le recrutement des équipages et de l'armée de terre ; ils comptaient d'ailleurs être en mesure, avec le concours de leurs alliés, d'entretenir leur flotte sans demander d'argent à Tissaphernes. Ils mirent donc aussitôt à la voile de Cnide, cet hiver même, et abordèrent d'abord avec quatre-vingt-quatorze vaisseaux à Camiron, sur le territoire rhodien. Le peuple, ignorant les ouvertures faites, s'enfuit épouvanté, d'autant plus que la ville était ouverte. Mais les Lacédémoniens, ayant convoqué les habitants, avec ceux de deux autres villes rhodiennes, Lindos et Iélysos, les déterminèrent à se détacher des Athéniens. Rhodes passa ainsi au parti des Péloponnésiens. Cependant les Athéniens avaient, au premier avis, fait

voile avec la flotte de Samos, afin de prévenir l'ennemi, et s'étaient montrés au large. Mais, arrivés un peu trop tard, ils repartirent aussitôt pour Chalcé, et de là pour Samos. Plus tard ils dirigèrent, de Chalcé, de Cos et de Samos, des courses contre Rhodes, et lui firent la guerre. Les Péloponnésiens levèrent sur les Rhodiens un tribut de trente-deux talents, tirèrent leurs vaisseaux à sec et se tinrent en repos durant quatre-vingts jours.

XLV. Pendant ce temps, et même un peu avant le départ de leur expédition pour Rhodes, d'autres incidents étaient survenus : Alcibiade, après la mort de Chalcidéus et le combat de Milet, était devenu suspect aux Lacédémoniens, à ce point qu'une lettre avait été écrite de Lacédémone à Astyochos, portant ordre de le faire mourir. Car il était ennemi d'Agis et n'inspirait d'ailleurs aucune confiance. Alcibiade, effrayé, se retira vers Tissaphernes, et s'employa dès lors de tout son pouvoir auprès de lui pour brouiller les affaires des Péloponnésiens. Devenu son conseiller en toutes choses, il fit réduire la solde d'une drachme attique à trois oboles, et encore n'étaient-elles pas payées régulièrement. Il leur fit déclarer par Tissaphernes que les Athéniens, marins expérimentés bien longtemps avant eux, ne donnaient que trois oboles à leurs équipages, bien moins par insuffisance de ressources que par prudence, de peur que leurs matelots ne devinssent insolents dans l'abondance et ne compromissent, ceux-ci leur santé, en consacrant leur superflu à des plaisirs énervants, ceux-là leur navire, en abandonnant pour gage de leur remplacement l'arriéré de leur solde. Il lui apprit aussi à acheter les triérarques et les généraux des villes alliées, si bien que tous accédèrent à ses

volontés, ceux de Syracuse exceptés. Hermocrates seul résista, au nom de tous les alliés. Alcibiade, d'un autre côté, repoussait lui-même les demandes d'argent adressées par les villes et déclarait, au nom de Tissaphernes, qu'il y aurait impudence de la part des habitants de Chio, les plus riches des Grecs, à exiger, quand ils ne devaient leur salut qu'à l'appui de leurs auxiliaires, que d'autres exposassent gratuitement pour eux leur vie et leur fortune. Quant aux autres villes, il dit qu'il serait criant qu'après avoir versé leurs trésors à Athènes, antérieurement à leur défection, elles ne voulussent pas maintenant contribuer pour autant et même plus dans leur propre intérêt. Il représenta enfin que, Tissaphernes faisant alors la guerre à ses frais, il était naturel qu'il visât à l'économie ; mais que, si un jour des subsides étaient envoyés par le Roi, il leur payerait intégralement la solde et accorderait aux villes des indemnités raisonnables.

XLVI. En même temps il conseillait à Tissaphernes de ne pas trop se hâter de terminer la guerre, de bien se garder de donner à un même peuple l'empire sur terre et sur mer, soit en faisant venir, comme il s'y disposait, des vaisseaux phéniciens, soit en prenant à sa solde un plus grand nombre de Grecs ; mais de laisser au contraire la puissance partagée entre les deux peuples, afin que le Roi, inquiet par l'un, pût toujours lui opposer l'autre. Que si au contraire l'empire de la terre et de la mer se trouvait concentré dans les mêmes mains, il ne saurait à quels alliés recourir pour abattre la puissance prépondérante, à moins qu'il ne voulût s'engager lui-même contre elle dans une lutte coûteuse et périlleuse ; que ce serait, au contraire, amoindrir les

risques, réduire la dépense à peu de chose et assurer sa propre sécurité que de détruire les Grecs les uns par les autres. Il ajouta qu'il n'y aurait pas autant d'inconvénients à associer à sa puissance les Athéniens, dont les prétentions portaient bien moins sur le continent, et dont les principes et les actes à la guerre étaient mieux en harmonie avec ses intérêts ; qu'ils soumettraient la mer à leur propre domination, et aideraient le Roi à établir son autorité sur tous les Grecs qui habitaient son empire ; que les Lacédémoniens s'annonçaient au contraire comme libérateurs ; qu'il n'était pas vraisemblable, dès lors, que, venant maintenant pour affranchir les Grecs du joug des Grecs, ils ne voulassent pas aussi les délivrer de celui des barbares, si l'on ne parvenait un jour à les écarter eux-mêmes. Il l'engagea donc à affaiblir d'abord les deux peuples l'un par l'autre, à entamer ensuite le plus possible la puissance athénienne, et à expulser alors les Péloponnésiens du pays.

Tissaphernes, du reste, partageait la plupart de ces vues, à en juger du moins par sa conduite. Enchanté de ces conseils d'Alcibiade, il lui donna toute sa confiance, pourvut mal à la subsistance des Péloponnésiens et ne les laissa pas combattre sur mer. Tout en leur disant que la flotte phénicienne allait arriver, et qu'on combattrait alors avec des forces plus que suffisantes, il ruina leurs affaires, épuisa leur marine, arrivée alors à une remarquable puissance, et en tout ne prit plus part à la guerre qu'avec une froideur trop manifeste pour n'être pas remarquée.

XLVII. Alcibiade, tout en donnant à Tissaphernes et au Roi, pendant qu'il était auprès d'eux, les conseils

qu'il croyait les plus utiles, travaillait en même temps à ménager son retour dans sa patrie, bien persuadé que, s'il ne consommait pas sa ruine, il obtiendrait un jour d'y être rappelé : pour y parvenir, il croyait que le meilleur moyen était de montrer qu'il était dans la familiarité de Tissaphernes. C'est ce qui arriva en effet. Lorsque l'armée athénienne de Samos s'aperçut de son crédit auprès de Tissaphernes ; lorsque Alcibiade, d'un autre côté, eut envoyé faire des ouvertures aux plus puissants d'entre eux, avec prière de rappeler aux plus honnêtes gens, qu'en rentrant dans sa patrie, et en leur apportant l'amitié de Tissaphernes, son intention était de gouverner avec l'aristocratie, et non avec la lie du peuple, avec la démocratie qui l'avait chassé, alors les triérarques et les plus puissants des Athéniens qui étaient à Samos, déterminés par ces motifs, et plus encore par leurs propres sentiments, poussèrent à la ruine de la démocratie.

XLVIII. Ce projet fut d'abord agité dans l'armée et de là passa ensuite à la ville. Quelques personnes étant allées, de Samos, s'aboucher avec Alcibiade, il leur promit l'amitié de Tissaphernes d'abord, et ensuite celle du Roi lui-même, s'ils renonçaient à la démocratie, rien n'étant plus propre à gagner sa confiance. Les citoyens les plus puissants, ceux qui ont toujours le plus à souffrir ¹, conçurent de grandes espérances de s'emparer chez eux du gouvernement et de triompher des ennemis extérieurs. De retour à Samos, ils groupèrent autour d'eux les hommes les plus propres à un coup de main, et se mirent à publier ouvertement

¹ De l'état de guerre et des révolutions.

parmi les soldats que le Roi serait pour eux et leur fournirait de l'argent, pourvu qu'Alcibiade rentrât et qu'on abolît la démocratie. La foule, quoique mécontente de ce qui se passait, se tint cependant en repos, flattée de l'espoir d'obtenir une solde du Roi.

Les chefs du mouvement oligarchique, après avoir communiqué au peuple leurs desseins, examinèrent à nouveau entre eux et avec la plupart de leurs partisans les propositions d'Alcibiade. Tous les trouvaient d'une exécution facile, et dignes de toute confiance. Mais Phrynicos, qui était encore général, critiquait sans restrictions : il croyait, — ce qui était exact, — qu'Alcibiade ne tenait pas plus à l'oligarchie qu'à la démocratie ; qu'il ne cherchait qu'un moyen de renverser l'ordre établi, pour se faire rappeler par ses amis et rentrer à Athènes ; qu'on devait, dès lors, éviter par-dessus tout de se jeter dans les agitations politiques. Quant au Roi, il disait qu'il serait bien difficile, — surtout au moment où les Péloponnésiens avaient une marine égale à celle d'Athènes, et possédaient des places importantes dans les pays de sa domination, — de l'amener à se créer des embarras en s'unissant aux Athéniens dont il se défiait, quand il pouvait au contraire contracter amitié avec les Péloponnésiens qui ne lui avaient jamais fait aucun mal. A l'égard des villes alliées, auxquelles on promettait le gouvernement oligarchique, il était bien sûr, disait-il, que le renversement de la démocratie à Athènes ne déterminerait ni un retour de fidélité chez celles qui s'étaient soulevées, ni un plus grand attachement chez celles qui restaient soumises ; car elles ne préféreraient pas la servitude, sous quelque régime que ce fût, oligarchique ou démo-

cratique, à la liberté avec l'une ou l'autre de ces formes de gouvernement. Qu'elles réfléchiraient que ceux qu'on appelait les honnêtes gens¹ ne leur donneraient pas moins d'affaires que le peuple, puisque c'étaient eux qui lui conseillaient le mal, lui fournissaient les moyens de le faire et en profitaient pour la plus grande part. Que leur domination, c'était la condamnation sans jugement, la mort plus inévitable, tandis qu'on trouvait dans le peuple un refuge pour soi-même, et un frein pour les grands. Qu'il savait, à n'en pas douter, que les villes, instruites par les faits eux-mêmes, pensaient comme lui à cet égard; que dès lors il repoussait complètement, pour sa part, et les propositions d'Alcibiade et les manœuvres actuelles.

XLIX. L'assemblée des conjurés n'en persista pas moins dans sa première opinion d'accueillir les ouvertures qui étaient faites; elle se disposa à envoyer à Athènes Pisandre et d'autres députés, pour agir dans le sens du rappel d'Alcibiade et de la destruction de la démocratie, et pour travailler au rapprochement des Athéniens et de Tissaphernes.

L. Phrynicos, sachant que la proposition de rappeler Alcibiade allait être faite et aurait l'assentiment des Athéniens, craignit, après ce qu'il avait dit contre lui, qu'Alcibiade, une fois de retour, ne se vengeât de son opposition. Voici à peu près ce qu'il imagina: il envoya un message à Astyochos, commandant de la flotte lacédémonienne, qui n'avait pas encore quitté les environs de Milet, et lui écrivit secrètement qu'Alcibiade ruinait les affaires de Sparte en ménageant aux Athé-

¹ L'aristocratie athénienne.

niens l'amitié de Tissaphernes. Il lui donnait sur tout le reste des détails exacts et s'excusait de vouloir nuire à un ennemi, même au détriment de sa patrie. Astyochos ne songea même pas à se venger d'Alcibiade, qui d'ailleurs n'était plus, comme auparavant, sous sa main. Il alla au contraire le trouver, ainsi que Tissaphernes, à Magnésie, leur communiqua à tous les deux ce qu'on lui avait mandé de Samos, et prit auprès d'eux le rôle de dénonciateur. On disait même que, dans un intérêt personnel, il s'était mis pour cette affaire et pour tout le reste à la disposition de Tissaphernes, et que c'était dans le même but qu'il ne réclamait que mollement le paiement intégral du subside. Alcibiade écrivit sur-le-champ à Samos contre Phrynicos, fit connaître sa conduite aux autorités et leur demanda de le faire mourir. Phrynicos, troublé et placé dans la situation la plus critique par cette dénonciation, envoya un nouveau message à Astyochos : il lui reprochait d'avoir mal gardé le secret sur ses précédents avis, et offrait de lui livrer toute l'armée athénienne de Samos pour l'anéantir. A cela étaient joints des détails précis sur l'absence de toutes fortifications à Samos et sur les moyens d'exécution. Phrynicos ajoutait qu'exposant sa vie pour les Lacédémoniens, on ne saurait le blâmer de recourir à ce moyen ou à tout autre, plutôt que de tomber sous les coups de ses plus cruels ennemis. Astyochos fit part de cette nouvelle ouverture à Alcibiade.

LI. Phrynicos, se sachant trahi par lui, et prévoyant que d'un moment à l'autre il arriverait une lettre d'Alcibiade à ce sujet, résolut de prévenir ce coup. Il annonça à son armée que les ennemis, profitant de

ce que Samos était sans murailles et la flotte dans l'impossibilité de mouiller tout entière dans le port, allaient attaquer le camp, qu'il le savait de source certaine, qu'il était donc indispensable de fortifier Samos sans délai et de se tenir d'ailleurs sur ses gardes. Comme général il avait le pouvoir d'exécuter lui-même ces mesures : les Athéniens se mirent donc à l'œuvre, et de cette façon Samos, qui devait d'ailleurs être fortifiée, le fut plus promptement. Peu après arrivèrent les lettres d'Alcibiade, annonçant que Phrynicos trahissait l'armée et que les ennemis allaient attaquer : mais on jugea qu'il ne méritait aucune confiance, et que, prévenu des desseins de l'ennemi, il en avait, par un sentiment de haine, rejeté la responsabilité sur Phrynicos. Loin de lui nuire par cette dénonciation, il déposa plutôt en sa faveur.

LII. Par la suite, Alcibiade travailla si bien Tissaphernes, qu'il le disposa à se rapprocher des Athéniens. Tout en redoutant les Péloponnésiens, qui avaient alors dans ces mers une flotte supérieure à celle d'Athènes, Tissaphernes désirait être confirmé, de quelque façon que ce fût, dans ses préventions contre eux, surtout depuis qu'il connaissait les réclamations élevées par eux, à Cnide, au sujet du traité de Théramènes. Cette contestation, survenant au moment où déjà ils occupaient Rhodes, donnait raison à Alcibiade ; car il avait prétendu, comme on l'a vu plus haut, que les Lacédémoniens affranchiraient toutes les villes grecques ; et Lichas avait justifié cette insinuation, lorsqu'il avait dit qu'on ne saurait tolérer une clause attribuant au Roi la possession de toutes les villes qui avaient autrefois appartenu à lui ou à ses ancêtres. Du reste, Alci-

biade, sentant qu'il luttait pour d'importants intérêts, circonvenait Tissaphernes par son zèle et ses assiduités empressées.

LIII. Cependant Pisandre et les autres députés athéniens, envoyés de Samos, étaient arrivés à Athènes. Dans leur discours à l'assemblée du peuple, ils ne traitèrent que sommairement la plupart des autres questions et insistèrent surtout sur ce point, qu'il serait possible, en rappelant Alcibiade et en modifiant la démocratie, d'obtenir l'alliance du Roi et de triompher des Péloponnésiens. Beaucoup réclamèrent au nom de la démocratie ; les ennemis d'Alcibiade s'écriaient qu'il serait odieux de laisser rentrer le violateur des lois ; les Eumolpides et les Céryces¹ invoquaient les mystères, au nom desquels il avait été banni, et protestaient avec imprécations contre son retour. Pisandre, tenant tête à cette multitude de plaintes et de réclamations, appelle à lui tour à tour chacun de ses contradicteurs ; et, lui rappelant que les Lacédémoniens ont en mer une flotte qui ne le cède en rien à la leur et prête au combat ; qu'ils comptent un plus grand nombre de villes alliées ; que le Roi et Tissaphernes leur fournissent des subsides, tandis qu'eux-mêmes sont à bout de ressources, il lui demande s'il conserve encore quelque espoir de salut pour la république, à moins qu'on ne décide le Roi à passer du côté des Athéniens. Quand à cette question on répondait négativement, alors Pisandre reprenait sans détour : « Nous ne pouvons

¹ Les Eumolpides, descendants d'Eumolpe, étaient des prêtres de Cérès très-versés dans la connaissance des rites religieux, chargés de les interpréter et de maintenir la tradition. Les Céryces, également prêtres de Cérès, ne s'occupaient que des sacrifices.

donc nous sauver qu'en nous gouvernant avec plus de modération, en confiant le pouvoir à un petit nombre de citoyens, pour inspirer au Roi plus de confiance, en nous préoccupant moins dans les circonstances présentes de la forme politique que de notre salut, — car nous pourrions changer plus tard, si quelque chose nous blesse, — enfin en rappelant Alcibiade, le seul homme qui soit aujourd'hui en état de faire ce qui peut nous sauver. »

LIV. Le peuple ne put d'abord l'entendre sans impatience parler d'oligarchie ; mais lorsque Pisandre lui eut démontré clairement qu'il n'y avait pas d'autre moyen de salut, il céda, par crainte et aussi dans l'espoir de revenir un jour à l'ancien état de choses. On décréta que Pisandre partirait avec dix collègues, pour s'entendre, avec Tissaphernes et Alcibiade, aux conditions qu'ils jugeraient les plus convenables. Pisandre ayant en même temps accusé Phrynicos, le peuple le destitua, ainsi que son collègue Scironidès, et les remplaça dans le commandement de la flotte par Diomédon et Léon. Pisandre avait calomnié Phrynicos et l'accusait d'avoir livré Iasos et Amorgès, parce qu'il ne croyait pas ce général favorable à la négociation entamée avec Alcibiade.

Pisandre se mit en rapport avec tous les cercles politiques précédemment établis à Athènes, en vue de briguer les fonctions judiciaires et les magistratures ; il les exhorta à se concerter et à agir en commun pour l'abolition de la démocratie ; il fit de son côté toutes les dispositions qu'exigeaient les circonstances, de manière à ne plus différer, et s'embarqua avec ses dix collègues pour aller trouver Tissaphernes.

LV. Léon et Diomédon rejoignirent, le même hiver, la flotte athénienne et se portèrent sur Rhodes. Ils trouvèrent la flotte péloponnésienne tirée à sec, débarquèrent un moment, vainquirent les Rhodiens accourus à leur rencontre et retournèrent à Chalcé. Cette île devint, de préférence à Cos, le centre de leurs opérations; car de là il leur était plus facile de surveiller si la flotte ennemie sortait pour quelque expédition.

Cependant le Laconien Xénophantidas, envoyé de Chio à Rhodes par Pédaritos, déclara aux Péloponnésiens que les retranchements des Athéniens étaient terminés et que Chio était perdue pour eux s'ils ne venaient à son secours avec toute leur flotte. On songea en effet à la secourir. Sur ces entrefaites Pédaritos, s'étant mis lui-même à la tête de ses troupes auxiliaires et de celles de Chio, attaqua avec toutes ses forces le retranchement élevé par les Athéniens autour de leur flotte, en enleva une partie et s'empara de quelques vaisseaux mis à sec. Mais lorsque les Athéniens accoururent au secours, les troupes de Chio prirent la fuite, et le reste de l'armée de Pédaritos fut entraînée dans la déroute. Lui-même périt avec un grand nombre des soldats de Chio; beaucoup d'armes furent prises.

LVI. Après cet échec, Chio fut resserrée plus étroitement encore par terre et par mer, et la famine s'y fit cruellement sentir. Pisandre et les députés athéniens, arrivés auprès de Tissaphernes, entrèrent en conférence pour parvenir à un accord. Mais Tissaphernes, redoutant de plus en plus les Lacédémoniens, désirait continuer à les miner les uns par les autres, comme Alcibiade lui-même le lui avait conseillé. Aussi Alcibiade, n'étant pas sûr de ses dispositions, eut recours à un

expédient pour faire échouer la négociation par l'exagération même des demandes adressées aux Athéniens. Tissaphernes, je crois, était, de son côté, assez éloigné de traiter; mais en cela il céda à la crainte; tandis qu'Alcibiade, bien convaincu qu'il ne traiterait à aucune condition, voulait laisser croire aux Athéniens qu'il ne manquait pas d'action sur Tissaphernes, qu'il l'avait même décidé en leur faveur, mais que ces bonnes dispositions étaient restées sans effet, faute de concessions suffisantes de leur part. Il fit donc, au nom de Tissaphernes, et en sa présence, des demandes tellement exagérées que les Athéniens, après avoir longtemps accédé à tout ce qu'il réclamait, provoquèrent eux-mêmes la rupture. Tissaphernes et Alcibiade demandaient l'abandon de toute l'Ionie, des îles adjacentes, et beaucoup d'autres choses encore: les Athéniens accordèrent ces divers points. Mais lorsqu'à la troisième conférence Alcibiade, craignant que son impuissance ne devint manifeste, réclama pour le Roi le droit de construire une flotte, et de parcourir à son gré toutes leurs côtes avec autant de vaisseaux qu'il voudrait, ils perdirent patience: convaincus qu'il n'y avait rien à faire et qu'Alcibiade les avait joués, ils partirent furieux, et retournèrent à Samos.

LVII. Aussitôt après, et dans le même hiver, Tissaphernes se rendit à Caune, dans le dessein de ramener les Péloponnésiens à Milet, de faire un nouveau traité, tel quel, de leur fournir un subside et d'éviter avec eux une rupture complète. Il craignait que, faute de subsistances pour une flotte nombreuse, les Péloponnésiens, forcés de livrer un combat naval aux Athéniens, n'eussent le dessous, ou que la désorganisation ne se

mit dans leurs équipages, ce qui permettrait aux Athéniens d'arriver à leurs fins sans s'inquiéter de lui. Mais sa plus grande préoccupation était qu'ils ne pillassent le continent pour se procurer des vivres. Tout bien calculé et prévu, poursuivant son dessein de contre-balancer mutuellement les Grecs, il appela les Péloponnésiens, leur donna un subside et conclut avec eux un troisième traité. En voici la teneur :

LVIII. « La treizième année du règne de Darius, Alexippidas étant éphore à Lacédémone, le traité suivant a été conclu, dans la plaine de Méandre, entre les Lacédémoniens d'une part, de l'autre Tissaphernes, Hiéramènes et les enfants de Pharnace, touchant les affaires du Roi, des Lacédémoniens et de leurs alliés. — Tout le pays qui relève du Roi, en Asie, appartiendra au Roi. — Le roi en disposera à sa volonté. — Les Lacédémoniens et leurs alliés ne pénétreront pas sur les terres du Roi pour y commettre aucun acte d'hostilité, ni le Roi sur les terres des Lacédémoniens et de leurs alliés. — Si quelqu'un des Lacédémoniens, ou de leurs alliés, entre sur les terres du Roi à mauvaise intention, les Lacédémoniens et leurs alliés s'y opposeront. — Si quelqu'un des sujets du Roi entre sur les terres des Lacédémoniens ou de leurs alliés à mauvaise intention, le Roi s'y opposera. — Tissaphernes payera à la flotte actuelle le subside convenu jusqu'à l'arrivée de la flotte du Roi. — Si, après l'arrivée de la flotte du Roi, les Lacédémoniens et leurs alliés veulent soudoyer leur flotte, ils en seront les maîtres; s'ils veulent recevoir de Tissaphernes le subside, il le leur fournira; mais, la guerre finie, les Lacédémoniens et leurs alliés rembourseront à Tissaphernes tout l'argent qu'ils en

auront reçu. — Quand la flotte du Roi sera arrivée, les vaisseaux des Lacédémoniens, de leurs alliés et du Roi feront la guerre en commun, suivant que le jugeront à propos Tissaphernes, les Lacédémoniens et leurs alliés. — Si la paix se fait avec les Athéniens, elle ne se fera que d'un commun accord. »

LIX. Telles furent les clauses du traité. Tissaphernes se disposa ensuite à faire venir la flotte phénicienne, comme il en était convenu, et à réaliser toutes ses promesses ; du moins il tenait à montrer qu'il s'en occupait.

LX. Les Béotiens, à la fin de l'hiver, prirent par trahison Oropos, gardée par une garnison athénienne. Ils furent secondés par quelques habitants d'Érétrie et même d'Oropos, qui méditaient la défection de l'Eubée. Car Oropos, qui commandait Érétrie, devait nécessairement, tant qu'elle serait au pouvoir des Athéniens, faire beaucoup de mal à cette ville et au reste de l'Eubée. Une fois maîtres d'Oropos, les Érétriens passèrent à Rhodes pour appeler les Péloponnésiens en Eubée. Mais ceux-ci se préoccupaient, avant tout, de secourir Chio, alors serrée de près. Ils partirent de Rhodes et prirent la mer avec toute leur flotte ; arrivés à la hauteur de Triopion, ils aperçurent au large les vaisseaux athéniens venant de Chalcé ; et comme, ni d'un côté ni de l'autre, on ne voulait engager l'action, les Athéniens retournèrent à Samos, et les Péloponnésiens à Milet. Il était dès lors évident pour ces derniers que Chio ne pouvait être secourue sans un combat naval. Avec l'hiver finit la vingtième année de cette guerre dont Thucydide a écrit l'histoire.

LXI. L'été suivant, à l'entrée du printemps, le Spar-

tiatè Dercylidas, à la tête d'une armée de terre peu nombreuse, eut ordre de suivre la côte jusqu'à l'Hellespont, pour insurger Abydos, colonie de Milet. Les habitants de Chio, pendant qu'Astyochos ne savait comment les secourir, furent forcés par les souffrances du siège à livrer un combat naval. Ils avaient alors à leur tête le Spartiate Léon, venu jadis comme passager avec Antisthènes, et mandé de Milet, à l'époque où Astyochos était encore à Rhodes, pour prendre le commandement après la mort de Pédaritos. Douze vaisseaux, détachés de la station de Milet, étaient également venus les renforcer : cinq de Thurium, quatre de Syracuse, un d'Anéa, un de Milet, et un équipé par Léon. Les habitants de Chio firent donc une sortie en masse et occupèrent une forte position, pendant que leurs vaisseaux, au nombre de trente-six, s'avançaient contre les trente-deux vaisseaux athéniens. Le combat s'engagea et fut très-vif ; mais, comme il se faisait déjà tard, ceux de Chio et leurs alliés rentrèrent au port, sans avoir eu aucun désavantage dans l'action.

LXII. Ce fut aussitôt après que Dercylidas conduisit par terre son expédition de Milet à Abydos, sur l'Hellespont. Cette ville fit défection pour passer à Dercylidas et à Pharnabaze. Lampsaque l'imita deux jours après. Strombichidès, à cette nouvelle, se porta en toute hâte de Chio sur les lieux avec vingt-quatre vaisseaux athéniens, dont une partie, destinée au transport des troupes, était montée par des hoplites ; il vainquit dans un combat les troupes de Lampsaque sorties à sa rencontre, prit d'emblée la ville, enleva comme butin les effets et les esclaves, rendit aux hommes libres leurs demeures et se dirigea vers Abydos. Mais, n'ayant pu

ni l'amener à composition, ni la prendre d'assaut, il cingla vers Sestos, ville de la Chersonnèse, autrefois occupée par les Mèdes, sur la côte opposée, en face d'Abidos. Il en fit une forteresse destinée à surveiller tout l'Hellespont.

LXIII. Il devint plus facile alors aux vaisseaux de Chio de tenir la mer, d'autant plus que les Péloponnésiens en station à Milet et Astyochos, à la nouvelle du combat naval et du départ de Strombichidès avec la flotte, avaient repris confiance. Astyochos passa à Chio avec deux vaisseaux, prit avec lui toute la flotte et fit voile pour Samos ; mais les Athéniens, alors en défiance les uns contre les autres, n'étant pas venus à sa rencontre, il repartit pour Milet. C'était en effet à cette époque, ou plutôt un peu auparavant, que la démocratie avait été abolie à Athènes : Pisandre et ses collègues, de retour à Samos de leur ambassade auprès de Tissaphernes, avaient commencé par faire entrer l'armée encore plus avant dans leurs intérêts ; d'un autre côté, ils engagèrent les principaux citoyens de Samos à tenter de revenir avec eux à l'oligarchie, quoique ce gouvernement fût tombé chez eux sous un soulèvement. En même temps les Athéniens, qui étaient à Samos, se concertèrent entre eux, et, après examen, résolurent de laisser de côté Alcibiade, puisqu'il ne voulait pas les seconder, et ne semblait pas propre d'ailleurs à passer à l'oligarchie ; il fut décidé qu'étant désormais compromis, ils aviseraient eux-mêmes à ne pas laisser languir cette affaire, qu'ils pousseraient la guerre avec vigueur, enfin que, travaillant maintenant non plus pour autrui, mais pour eux-mêmes, ils prendraient, sans hésiter, sur leur

propre fortune, l'argent et tout ce qui pourrait être nécessaire.

LXIV. Après s'être mutuellement confirmés dans ces résolutions, ils envoyèrent sur-le-champ à Athènes Pisandre et la moitié des ambassadeurs pour y prendre la direction des affaires, avec ordre d'établir l'oligarchie dans toutes les villes sujettes où ils toucheraient. L'autre moitié fut envoyée dans diverses directions vers les autres villes de la domination athénienne. Diotrèphès, commandant désigné de l'Épithrace, qui se trouvait à Chio, eut ordre de se rendre à son poste. Arrivé à Thasos, il abolit le gouvernement populaire. Mais, dès le second mois après son départ, les Thasiens fortifièrent leur ville, n'attendant plus rien des Athéniens qui leur avaient donné l'oligarchie, et attendant au contraire chaque jour des Lacédémoniens la liberté. En effet, il se trouvait au dehors, au milieu des Lacédémoniens, quelques citoyens de Thasos exilé par les Athéniens qui conspiraient alors avec leurs amis restés dans la ville pour y amener une flotte et l'insurger de vive force. Rien ne pouvait donc arriver plus selon leurs vœux qu'une réforme politique sans aucun péril pour eux, et la ruine du parti populaire qui les tenait en échec. Il arriva donc à Thasos précisément le contraire de ce qu'avaient en vue ceux des Athéniens qui y établirent l'oligarchie, et je m'imagine qu'il en fut de même ailleurs chez beaucoup de peuples soumis. Car les villes, en possession d'un gouvernement plus sage, libres de toute crainte dans la poursuite de leur but¹,

¹ Les Athéniens leur ayant donné un gouvernement aristocratique, elles n'avaient rien à craindre en prenant des mesures confor-

s'acheminèrent sans détour vers la liberté, au lieu de lui préférer l'indépendance bâtarde octroyée par les Athéniens.

• LXV. Pisandre et ses collègues longèrent les côtes, abolissant, suivant le plan adopté, la démocratie dans les villes. Ils prirent, sur quelques points, des hoplites pour les seconder dans leurs desseins, et arrivèrent à Athènes, où ils trouvèrent les choses déjà fort avancées, grâce aux manœuvres de leurs amis. En effet, quelques jeunes gens s'étaient ligués et avaient tué secrètement un certain Androclès, le plus influent meneur du peuple et le principal auteur du bannissement d'Alcibiade. Deux motifs le désignaient surtout à leurs coups : le démagogue les gênait, et ils voulaient complaire à Alcibiade, dont le retour paraissait prochain et qui devait procurer l'amitié de Tissaphernes. Ils s'étaient également défaits en secrets de quelques autres citoyens opposés à leurs vues. Enfin ils avaient à l'avance fait publier qu'il n'y aurait plus de solde que pour les gens de guerre, et que le maniement des affaires serait exclusivement réservé à cinq mille citoyens, ceux qui seraient le plus capables de servir l'État de leur fortune et de leurs personnes.

LXVI. Ce n'était là qu'une amorce spécieuse pour la multitude ; car ceux qui préparaient la révolution se réservaient aussi le gouvernement. Cependant le peuple et le sénat de la fève¹ s'assemblaient encore,

mes aux nouveaux principes qui les régissaient et qui devaient nécessairement, suivant Thucydide, leur rendre la vraie liberté inconciliable avec la démocratie.

¹ Le sénat de la fève, composé de cinq cents membres, était ainsi nommé parce que les membres étaient tirés au sort avec des fèves.

mais ne décidaient rien qu'avec l'agrément des conjurés ; les orateurs mêmes étaient du complot et ne disaient pas un mot qui ne fût concerté avec leurs adhérents. D'aucun côté d'ailleurs il n'y avait ombre de contradiction, tant le nombre des conjurés inspirait de terreur. Si quelqu'un élevait la voix, on trouvait bientôt un moyen quelconque de s'en défaire. Les meurtriers n'étaient ni recherchés ni mis en cause, si on les soupçonnait. Le peuple n'osait remuer, et telle était l'épouvante que chacun, même sans rien dire de compromettant, s'estimait heureux d'échapper à la violence. On croyait la conjuration plus nombreuse qu'elle n'était en effet, et cette pensée glaçait les courages. On ne pouvait même avoir aucune donnée précise ; car la ville était immense et on ne se connaissait pas mutuellement. Par le même motif on ne pouvait manifester à personne son indignation, afin de se concerter pour la défense ; il eût fallu s'ouvrir ou à un inconnu ou à une personne connue, mais suspecte. Car, dans le parti populaire, chacun était en défiance ; on se soupçonnait réciproquement de tremper dans le complot ; et, en effet, il y était entré des gens qu'on n'eût jamais crus capables de se tourner vers l'oligarchie ; ce furent surtout ces défections qui jetèrent l'inquiétude dans les masses et contribuèrent à la sécurité de la faction oligarchique, en confirmant le parti populaire dans cette méfiance mutuelle de lui-même.

On mettait dans l'urne un certain nombre de fèves blanches et noires ; les noms des candidats étaient déposés dans une autre urne, et on tirait simultanément une fève et un nom ; celui dont le nom sortait avec une fève blanche était sénateur. La plupart des magistrats, à Athènes, étaient tirés au sort de cette manière. Socrate et Aristophane se moquent à chaque instant de ce mode d'élection.

LXVII. Ce fut dans ces circonstances que Pisandre et ses collègues arrivèrent. Ils s'occupèrent aussitôt de ce qui restait à faire. D'abord ils rassemblèrent le peuple et ouvrirent l'avis d'élire dix commissaires investis de pleins pouvoirs, avec mission de présenter au peuple, à un jour fixé, un projet rédigé entre eux, pour arriver au meilleur gouvernement possible. Au jour marqué, ils parquèrent l'assemblée à Colone, temple d'Apollon, hors de la ville¹, à une distance de dix stades. Là les commissaires ne proposèrent absolument qu'une seule chose : le droit pour tout Athénien d'exprimer librement telle opinion qu'il voudrait². Des peines sévères étaient en même temps prononcées contre quiconque accuserait l'auteur d'une proposition de violer les lois, ou l'inquiéterait de quelque façon que ce fût. Cela fait, on proposa ouvertement l'abolition de toute magistrature conférée d'après l'ancien ordre de choses, la suppression des emplois salariés et la nomination de cinq présidents, chargés d'élire cent citoyens, qui s'en adjoindraient chacun trois autres. Ces quatre cents membres devaient entrer au conseil, disposer de l'autorité comme ils l'entendraient et avec plein pouvoir, et convoquer les cinq mille quand ils le jugeraient à propos.

LXVIII. Ce fut Pisandre qui ouvrit cet avis et qui, dans l'exécution, fut ostensiblement l'agent le plus actif de l'abolition de la démocratie. Mais celui qui combina toute l'affaire en vue de ce résultat et qui

¹ Afin d'en écarter leurs adversaires, dont la confiance eût été bien plus grande à Athènes.

² C'était l'abolition des lois contre les propositions contraires au régime démocratique.

l'avait préparée de longue main, était Antiphon, un des hommes les plus vertueux qui fussent alors à Athènes, penseur profond et non moins habile orateur. Il n'intervenait pas volontiers dans les discussions devant l'assemblée du peuple, ni dans aucune autre lutte oratoire : sa réputation d'éloquence le rendait suspect à la multitude ; mais quand on avait quelque affaire à traiter, soit devant le peuple, soit auprès des tribunaux, c'était à lui seul qu'il fallait s'adresser ; car il était rare que ses conseils ne donnassent pas le succès. Dans sa propre cause, lorsque plus tard les quatre cents, renversés du pouvoir, furent poursuivis par le peuple, et que lui-même fut incriminé pour la part qu'il avait prise à ces événements, nul homme, à aucune époque, ne me paraît s'être mieux défendu contre une accusation capitale¹. Phrynichos, de son côté, se distinguait entre tous par son ardeur en faveur de l'oligarchie. Il redoutait Alcibiade, qu'il savait instruit de ses intrigues. de Samos auprès d'Astyochos, et il se persuadait, ce qui était vraisemblable, que jamais Alcibiade n'obtiendrait son rappel d'un gouvernement oligarchique. Une fois engagé, il montra dans le péril une fermeté sans égale. Aux premiers rangs, parmi ceux qui renversèrent la démocratie, était aussi un homme qui ne manquait ni d'intelligence ni de talent oratoire, Théramènes, fils d'Agnon. Aussi n'est-il pas étonnant qu'une entreprise ainsi conduite par un grand nombre d'hommes distingués ait réussi, malgré

¹ Antiphon avait été le maître de Thucydide (voir *préf.*, p. x). On doit attribuer en partie aux sympathies politiques l'enthousiasme de Thucydide pour son ancien maître et ami. Les Athéniens furent moins indulgents pour lui : Antiphon fut condamné à mort ; on confisqua ses biens, et on défendit de l'ensevelir dans l'Attique.

sa difficulté. Ce n'était pas chose aisée, en effet, cent ans après l'abolition de la tyrannie à Athènes, que d'arracher la liberté à un peuple non-seulement étranger à toute sujétion, mais encore accoutumé, pendant plus de la moitié de cette période, à commander aux autres.

LXIX. Lorsque l'assemblée eut, sans contradiction aucune, validé ces dispositions, elle se sépara. Les quatre cents furent ensuite introduits au sénat de la manière suivante : tous les Athéniens restaient constamment en armes, les uns à la garde des murs, les autres dans les postes, à cause de la présence de l'ennemi à Décélie. Ce jour-là, on laissa partir, comme à l'ordinaire, ceux qui n'étaient pas du complot ; en même temps on avertit les affidés de se tenir tranquillement, non pas aux postes mêmes¹, mais à quelque distance, et de courir aux armes si on rencontrait quelque résistance dans l'exécution. Des gens d'Andros et de Ténos, trois cents Carystiens, et des troupes fournies par les colons athéniens établis à Égine, étaient également arrivés en armes dans le même but, sur l'avis préalable qui leur avait été donné. Ces dispositions prises, les trois cents, armés chacun d'un poignard qu'ils tenaient caché, se mirent en mouvement avec les cent vingt jeunes Grecs dont ils se servaient à l'occasion pour les coups de main ; ils surprirent au conseil les sénateurs de la fève, et leur ordonnèrent de sortir en recevant leur salaire. Ils avaient apporté eux-mêmes leur traitement pour tout le temps qui restait à courir², et le leur remirent à la sortie.

¹ Pour ne pas éveiller l'attention.

² Jusqu'au moment où expirait leur magistrature annuelle. On

LXX. Le sénat ainsi expulsé sans contestation, les autres citoyens restèrent tranquilles et ne firent aucune démonstration. Les quatre cents, une fois entrés au sénat, tirèrent au sort entre eux des prytanes, et accomplirent toutes les cérémonies religieuses, prières et sacrifices, en usage lors de l'entrée en charge. Ils ne laissèrent pas cependant ¹ de modifier profondément, par la suite, le gouvernement populaire. S'ils ne rappelèrent pas les exilés ², par crainte d'Alcibiade, leur pouvoir n'en fut pas moins révolutionnaire ; ils firent périr quelques personnes dont il leur paraissait utile de se débarrasser sous main, et en condamnèrent d'autres aux fers ou à l'exil. Ils firent, d'un autre côté, déclarer par un héraut à Agis, roi des Lacédémoniens, qui occupait Décélie, qu'ils désiraient une réconciliation, et qu'il s'entendrait sans doute beaucoup mieux avec eux qu'avec une populace sur laquelle on ne peut compter.

LXXI. Mais Agis était persuadé que la tranquillité n'était pas rétablie dans la ville, que le peuple ne trahirait pas si vite son antique liberté, et qu'à la vue d'une nombreuse armée péloponnésienne il ne saurait se contenir. Ne voyant d'ailleurs dans la situation présente aucune garantie contre de nouveaux troubles, il ne fit aux envoyés des quatre cents aucune réponse conciliante. Tout au contraire il manda du Péloponnèse une armée nombreuse, et, peu après, joignant

voulait sans doute les calmer en leur payant les quelques mois qui restaient à courir.

¹ Le sens complet serait : Malgré cette déférence pour les anciens usages qui semblait indiquer l'intention de laisser le gouvernement dans les mêmes errements, ils, etc.

² Le rappel des exilés était ordinairement le premier acte de toute révolution.

à ce renfort la garnison de Décélie, il descendit vers les murs d'Athènes. Il espérait que les Athéniens, dans le trouble où ils étaient, se soumettraient plus facilement aux conditions qu'il voudrait leur faire, que peut-être même la ville serait emportée d'emblée, quand aux dangers du dehors viendraient, suivant toute vraisemblance, se joindre les agitations de l'intérieur. Quant aux longs murs, il croyait qu'ils devaient nécessairement tomber entre ses mains, faute d'être défendus. Mais lorsqu'il approcha, il n'y eut aucune apparence d'agitation dans la ville : les Athéniens firent sortir, avec leur cavalerie, quelques hoplites, des troupes légères et des archers, et culbutèrent ceux des ennemis qui s'étaient trop avancés. Quelques armes et des morts restèrent en leur pouvoir. Agis, voyant l'état des choses, retira son armée. Il resta dans le pays, à Décélie, avec ses anciens soldats, mais renvoya les nouvelles troupes dans leurs foyers, après quelques jours seulement de séjour dans l'Attique. Après cette attaque, les quatre cents envoyèrent néanmoins à Agis de nouveaux députés, qui furent mieux reçus que les premiers. D'après son conseil, ils envoyèrent aussi une ambassade à Lacédémone pour négocier un accord et témoigner de leurs intentions pacifiques.

LXXII. Dix commissaires furent aussi expédiés à Samos, pour tranquilliser l'armée et lui faire entendre que l'oligarchie avait été établie non dans des intentions hostiles à la république et aux personnes, mais dans un but de salut général ; que ce seraient cinq mille citoyens et non pas seulement quatre cents qui dirigeraient les affaires, et que d'ailleurs les Athéniens, distraits par la guerre et leurs occupations hors des

frontières, n'avaient jamais dans aucune assemblée atteint ce nombre de cinq mille, quelque importante que fût l'affaire en délibération. Les quatre cents donnèrent aux commissaires toutes les autres instructions nécessaires et les firent partir aussitôt après leur entrée en fonctions : ils craignaient, comme il arriva en effet, que la populace des gens de mer ne voulût pas se soumettre au régime oligarchique, et que de là ne partît un mouvement qui les renverserait eux-mêmes.

LXXIII. Déjà en effet un mouvement en sens contraire de l'oligarchie se produisait à Samos ; voici ce qui s'y passait au moment même de l'installation des quatre cents : ceux des Samiens qui constituaient le parti populaire et qui s'étaient précédemment insurgés contre les riches, étaient ensuite revenus à d'autres sentiments ; séduits par Pisandre, lors de son séjour auprès d'eux, et par ceux des Athéniens présents à Samos qui étaient affiliés au complot, trois cents d'entre eux avaient ourdi une conspiration et se disposaient à attaquer les autres, comme représentant la faction démocratique. Un Athénien du nom d'Hyperbolos ¹, méchant homme, banni par l'ostracisme, non qu'il pût exciter aucune crainte par sa puissance et son crédit ², mais parce que sa basse méchanceté était une honte pour la république, fut tué par eux. D'accord en cela avec Charminos, l'un des généraux, et avec quelques-uns des Athéniens leurs hôtes, à qui ils avaient voulu

¹ Aristophane le met souvent en scène dans les *Nuées* et ailleurs, et toujours pour le décrier ; c'est assez dire qu'il était opposé à l'aristocratie.

² L'ostracisme n'était pas la punition d'un crime ; on ne l'infligeait qu'aux citoyens réputés dangereux par leur crédit et leur fortune. Il n'emportait aucune honte.

donner un gage, ils les avaient également secondés dans d'autres actes semblables et se disposaient à attaquer les partisans du peuple. Mais ceux-ci, instruits du complot, le dénoncèrent aux deux généraux Léon et Diomédon, l'un et l'autre mal disposés pour l'oligarchie, à cause du crédit dont ils jouissaient auprès du parti démocratique; ils en firent part également à Thrasybule et à Thrasyllé, l'un triérarque, l'autre commandant d'un corps d'hoplites, et à quelques autres Athéniens qui s'étaient toujours montrés les adversaires les plus décidés des conjurés. Ils les prièrent de ne pas les abandonner à la mort et de ne pas permettre que Samos, après avoir seule contribué à maintenir jusque-là la puissance d'Athènes, se refroidit envers elle¹. Ceux-ci, après les avoir entendus, prirent en particulier chacun des soldats et les engagèrent à ne pas tolérer cette révolution. Ils s'adressèrent surtout à ceux qui montaient le *Paralos*, tous Athéniens, embarqués comme volontaires, et hostiles de tout temps à l'oligarchie avant même qu'elle fût imminente. Léon et Diomédon ne faisaient jamais une excursion en mer, sans leur laisser quelques vaisseaux pour leur garde. Quand donc les trois cents attaquèrent les partisans du peuple à Samos, ceux-ci, secondés par toutes ces forces et surtout par les Paraliens, eurent l'avantage. Ils tuèrent une trentaine des conjurés, exilèrent trois des plus coupables, amnistièrent les autres, et continuèrent à se gouverner suivant les institutions démocratiques.

¹ C'est ce qui était arrivé pour les autres villes où les conjurés avaient établi l'oligarchie. Thucydide a déjà fait remarquer qu'elles devaient dès lors incliner vers Lacédémone.

LXXIV. Les Samiens et l'armée s'empressèrent d'envoyer à Athènes, pour y annoncer cet événement, le *Paralos*, monté par l'Athénien Chéréas, fils d'Archestratos, qui avait activement préparé ce revirement d'opinion; car ils ne savaient pas encore que les quatre cents eussent en main le pouvoir. Ceux-ci, à l'arrivée du *Paralos*, mirent aux fers deux ou trois de ceux qui le montaient, ôtèrent aux autres leur vaisseau, les firent passer sur un autre bâtiment affecté au transport des troupes¹ et les envoyèrent croiser autour de l'Eubée. Quant à Chéréas, il trouva moyen de se cacher lorsqu'il vit ce qui se passait, et retourna à Samos où il fit connaître à l'armée, en exagérant toutes choses, la situation d'Athènes. Il dit que tous les citoyens étaient battus de verges, que personne n'osait élever la voix contre les usurpateurs du pouvoir, qu'ils outrageaient leurs femmes et leurs enfants; qu'ils songeaient à arrêter et à mettre en prison les parents de tous ceux qui, dans l'armée de Samos, ne leur étaient pas favorables, afin de les faire mourir si on résistait; et beaucoup d'autres détails tout aussi mensongers.

LXXV. Les soldats, à ce récit, allaient tout d'abord se jeter sur les principaux meneurs du complot oligarchique et sur leurs complices; mais ceux qui étaient plus calmes s'interposèrent pour les en empêcher; on leur fit comprendre qu'en présence de la flotte ennemie, mouillée à peu de distance et prête à combattre,

¹ Le *Paralos*, ou la *Paralienne*, était un vaisseau chargé ordinairement de missions de confiance; il portait les messages, conduisait les généraux à leur poste. On regardait comme un honneur de monter ce bâtiment. C'était donc faire outrage à l'équipage que de le transborder sur un simple bâtiment de transport.

ils pouvaient tout perdre, et on parvint à les calmer. Ensuite Thrasybule, fils de Lycos, et Thrasyllé, les principaux auteurs du dernier revirement politique, voulant donner tout l'éclat possible à ce mouvement démocratique parti de Samos, firent promettre, sous les serments les plus solennels, à toutes les troupes, et en particulier aux partisans de l'oligarchie, de rester fidèles au régime démocratique, de n'avoir tous qu'une même pensée, de poursuivre vigoureusement la guerre contre les Péloponnésiens, d'être ennemis des quatre cents et de n'avoir aucune communication avec eux. Tous les Samiens en âge de servir prêtèrent le même serment. L'armée athénienne mit en commun avec eux tous ses intérêts, toutes les éventualités des périls à courir, persuadée que pour les uns et les autres il n'y aurait aucune autre chance de salut, et qu'ils seraient perdus également, soit que les quatre cents eussent le dessus, soit que la victoire restât à l'armée de Milet.

LXXVI. La lutte s'établit alors entre l'armée, au nom de la démocratie, et la Ville ¹, au nom de l'oligarchie, chacune voulant imposer à l'autre ses principes. Les soldats se réunirent aussitôt en assemblée; ils déposèrent leurs anciens généraux et ceux des triérarques qui leur étaient suspects et les remplacèrent par d'autres, au nombre desquels se trouvaient Thrasybule et Thrasyllé. Chacun prit à l'envi la parole et on s'adressa mutuellement des encouragements de tout genre. « Il ne fallait pas s'inquiéter, disaient-ils, de ce que la ville avait fait scission avec eux; car c'était la

¹ Athènes.

minorité qui rompait avec une majorité mieux à portée d'ailleurs de toute espèce de ressources. Maîtres de toute la marine, ils forceraient les autres villes de leur domination à payer les tributs tout aussi bien que s'ils venaient d'Athènes les réclamer. Pour ville, ils avaient maintenant Samos, place d'une importance telle que, dans la guerre avec les Athéniens, elle avait été bien près de leur enlever l'empire de la mer ; c'était de là qu'ils avaient précédemment soutenu la lutte contre l'ennemi et qu'ils continueraient à la soutenir. Avec les vaisseaux en leur possession, ils seraient bien mieux en mesure de se procurer des subsistances que ceux de la ville. C'était leur flotte qui, de Samos, comme d'un poste avancé, avait jusque-là tenu le Pirée librement ouvert à la navigation ; et ils étaient si bien maîtres de la situation pour l'avenir, que, si on refusait de leur rendre leurs droits, ils seraient en mesure de fermer la mer à leurs adversaires, bien loin de s'en voir exclus par eux. Les secours qu'on pouvait attendre de la ville pour triompher des ennemis étaient trop peu de chose pour en tenir compte ; on ne perdait donc rien de ce côté, puisque l'armée se procurait elle-même l'argent que la ville était hors d'état de lui envoyer, et qu'on ne pouvait pas même attendre de là un bon conseil, ce qui est la seule base de l'autorité de la ville sur l'armée. C'était, au contraire, la ville qui avait failli, en brisant les lois de la patrie, tandis qu'eux-mêmes les défendaient et voulaient la forcer à y revenir ; l'armée n'avait donc rien à lui envier pour la sagesse des conseils. — Il suffirait d'accorder à Alcibiade son rappel et une entière sécurité, pour qu'il s'empressât de procurer l'alliance du Roi. Enfin, et c'était là l'es-

sentiel, si tout venait à leur faire défaut, avec une flotte si nombreuse ils ne manqueraient pas de lieux de refuge, où ils trouveraient des villes et un territoire. »

LXXVII. Après s'être ainsi concertés et encouragés mutuellement, ils poussèrent avec non moins d'activité leurs préparatifs de guerre. Les dix députés envoyés à Samos par les quatre cents étaient déjà à Délos lorsqu'ils apprirent ces mesures ; ils s'y tinrent en repos.

LXXVIII. Vers la même époque, les soldats péloponnésiens qui montaient la flotte de Milet se plaignaient hautement entre eux de ce qu'Astyochos et Tissaphernes ruinaient leurs affaires : ils accusaient le premier de n'avoir pas voulu livrer précédemment un combat naval, quand leur flotte avait encore toute sa supériorité et que celle des Athéniens était peu nombreuse ; de différer maintenant encore, au moment où l'ennemi était, disait-on, en proie aux séditions et n'avait pas réuni toutes ses forces navales sur le même point ; d'attendre vainement la flotte phénicienne, qui n'était qu'un mot sans réalité ; enfin d'exposer l'armée à se consumer dans ces lenteurs. Ils reprochaient à Tissaphernes de ne pas amener la flotte promise, de ruiner, au contraire, leur propre marine en ne fournissant ni régulièrement ni intégralement le subside. Il fallait donc, disaient-ils, couper court à tout nouveau retard et livrer un combat naval. Les Syracusains surtout les y excitaient.

LXXIX. Les alliés et Astyochos, instruits de ces murmures, informés d'ailleurs de l'agitation où l'on était à Samos, résolurent en conseil d'en venir à une action décisive. Après avoir ordonné aux Milésiens de

se rendre par terre à Mycale, ils mirent en mer avec tous leurs vaisseaux, au nombre de cent douze, et cinglèrent de leur côté vers Mycale. La flotte athénienne de Samos, forte de quatre-vingt-deux vaisseaux, se trouvait alors mouillée à Glaucé, dépendance de Mycale. Comme sur ce point la rive samienne qui regarde Mycale est peu éloignée du continent, les Athéniens, dès qu'ils virent la flotte péloponnésienne venir à eux, rentrèrent à Samos. Ils ne se croyaient pas en nombre pour risquer une affaire décisive ; et d'ailleurs, prévenus d'avance que l'ennemi viendrait de Milet offrir le combat, ils avaient mandé à Strombichidès de leur amener de l'Hellespont la flotte qu'il avait conduite de Chio ¹ contre Abydos, et ils attendaient l'arrivée de ce renfort. Lorsqu'ils furent ainsi rentrés à Samos, les Péloponnésiens abordèrent à Mycale et y campèrent avec l'armée de terre de Milet et des pays voisins. Le lendemain, au moment où ils allaient appareiller pour Samos, on leur annonça l'arrivée de Strombichidès, avec la flotte de l'Hellespont : ils se hâtèrent alors de regagner Milet. Les Athéniens, dont la flotte se trouvait portée par ce renfort à cent huit bâtiments, firent voile à leur tour vers Milet, avec l'intention d'engager un combat décisif. Mais, personne n'étant sorti à leur rencontre, ils revinrent à Samos.

LXXX. Aussitôt après, et dans le même été, les Péloponnésiens qui, avec toutes leurs forces navales réunies, ne s'étaient pas crus en état de tenir tête à l'ennemi, se trouvèrent embarrassés pour subvenir à la

¹ THUC., VIII, 62 et 63. Il s'agit ici de la flotte athénienne qui précédemment bloquait Chio.

solde de tant de vaisseaux, surtout étant mal payés par Tissaphernes. Ils détachèrent donc vers Pharnabaze, conformément aux instructions précédemment reçues du Péloponnèse ¹, Cléarque, fils de Rhamphias, avec quarante vaisseaux. Pharnabaze lui-même les appelait et était disposé à leur payer un subside. En même temps on leur annonçait que Byzance était prête à se soulever². Ces vaisseaux péloponnésiens, ayant pris le large pour dérober leur marche aux Athéniens, furent assaillis par une tempête : la plupart, sous la conduite de Cléarque, gagnèrent Délos et retournèrent à Milet, d'où Cléarque alla ensuite par terre prendre le commandement de l'Hellespont. Mais dix bâtiments, que commandait Hélixos de Mégare, arrivèrent heureusement dans l'Hellespont et insurgèrent Byzance. Les Athéniens, à la nouvelle de ces événements, envoyèrent de Samos dans l'Hellespont des bâtiments de renfort pour surveiller le pays; il y eut même, en vue de Byzance, un léger engagement de huit vaisseaux contre huit.

LXXXI. Thrasybule, qui, depuis la révolution qu'il avait opérée, était toujours dominé par la pensée de faire rappeler Alcibiade, parvint enfin, de concert avec ceux qui dirigeaient les affaires à Samos, à obtenir, dans une assemblée, l'assentiment de la majorité des soldats. Après avoir fait voter par eux le rappel d'Alcibiade, avec toutes garanties pour sa personne, il alla le trouver auprès de Tissaphernes et le ramena à Samos. Car il ne voyait d'autre chance de salut que

¹ Voyez l. VIII, 39.

² Contre les Athéniens.

de détacher Tissaphernes des Lacédémoniens par l'intermédiaire d'Alcibiade. Une assemblée fut convoquée : Alcibiade, après des récriminations et des plaintes sur le malheur de son exil, parla longuement des affaires publiques et sut inspirer de grandes espérances pour l'avenir. Il exagéra beaucoup son crédit auprès de Tissaphernes, afin de se rendre plus redoutable aux chefs de l'oligarchie à Athènes, de dissoudre plus aisément la conjuration, et d'inspirer à l'armée de Samos plus de respect pour lui, plus de confiance dans l'avenir ; son but était aussi d'irriter profondément les ennemis contre Tissaphernes et de ruiner les espérances qu'ils avaient conçues. Il s'étendit donc avec une complaisante jactance sur les promesses les plus magnifiques : Tissaphernes lui avait assuré que, s'il pouvait se fier aux Athéniens, les subsides ne leur manqueraient jamais, tant qu'il lui resterait quelque chose, dût-il faire argent de son propre lit ; qu'au lieu de conduire aux Lacédémoniens la flotte phénicienne déjà réunie à Aspendos, il l'amènerait aux Athéniens ; mais qu'il ne compterait sur les Athéniens que si Alcibiade, rappelé dans sa patrie, se portait leur garant auprès de lui.

LXXXII. Après avoir entendu ces promesses et beaucoup d'autres, ils l'élurent aussitôt général, concurremment avec ceux déjà nommés, et lui remirent toutes les affaires. Chacun croyait dès lors son salut si bien assuré, le châtiment des quatre cents si certain, qu'il n'eût échangé contre rien au monde cette double espérance. Déjà ils étaient tout disposés, d'après ce qu'ils venaient d'entendre, à cingler incontinent vers le Pirée, sans tenir aucun compte des ennemis qui étaient devant eux. Mais Alcibiade s'opposa absolu-

ment, malgré de nombreuses instances, à ce qu'on fit voile pour le Pirée sans s'inquiéter d'ennemis plus rapprochés. Il dit que, puisqu'il avait été élu général, la première chose à faire était de se rendre auprès de Tissaphernes, afin de régler avec lui tout ce qui avait rapport à la guerre. Et en effet, au sortir de cette assemblée, il partit sur-le-champ : par là il voulait d'une part faire croire qu'il communiquait tout à Tissaphernes, et de l'autre se donner aux yeux du satrape plus d'importance, se montrer à lui revêtu du généralat, et lui faire voir qu'il était désormais en état de lui faire ou du bien ou du mal. Alcibiade se trouvait ainsi faire peur aux Athéniens de Tissaphernes, et à Tissaphernes des Athéniens.

LXXXIII. Quand les Péloponnésiens, stationnés à Milet, apprirent le rappel d'Alcibiade, leurs défiances antérieures contre Tissaphernes s'accrurent, leurs récriminations devinrent plus violentes. Ce n'était pas là leur seul grief : Tissaphernes, devenu beaucoup plus négligent à payer le subside depuis le jour où ils avaient refusé le combat, lors de la pointe des Athéniens sur Milet, avait fourni par là un nouveau prétexte à la haine qu'ils lui portaient précédemment à cause d'Alcibiade. Les soldats s'attroupaient, comme ils l'avaient fait auparavant : déjà ce n'était plus seulement la soldatesque, c'étaient aussi quelques hommes plus considérables qui rappelaient qu'on n'avait jamais reçu la solde entière ; que le subside, quelque minime qu'il fût, n'était même pas payé régulièrement ; qu'à moins de livrer un combat naval décisif, ou de se transporter sur un point où l'on pourrait trouver à vivre¹, on

¹ Thucydide a ici en vue les offres de Pharnabaze.

verrait les équipages désertier; que tout cela était imputable à Astyochos qui, préoccupé de ses propres intérêts, augmentait les prétentions de Tissaphernes.

LXXXIV. Comme on se livrait à ces réflexions, une sorte de mouvement séditieux eut lieu contre Astyochos; voici à quelle occasion : les matelots de Syracuse et de Thurium, de condition libre pour la plupart, se montraient par cela même d'autant plus arrogants et pressants dans leurs réclamations au sujet de la paye. Astyochos répondit avec quelque hauteur, menaçait même Doriée qui appuyait les demandes de son équipage et leva sur lui son bâton. A cette vue, la masse des soldats pousse des cris et, avec toute la violence des gens de mer, se précipite sur Astyochos pour le frapper. Celui-ci, prévoyant le danger, chercha un refuge auprès d'un autel; il ne fut pas blessé, et la foule se dispersa.

Les Milésiens attaquèrent par surprise le fort bâti dans leur ville par Tissaphernes, s'en emparèrent et en chassèrent la garnison¹. Ils eurent en cela l'assentiment des autres alliés, et en particulier des Syracusains. Mais Lichas blâma cette mesure² : il dit que les Milésiens et tous ceux qui habitaient sur les terres du Roi devaient rester soumis à Tissaphernes à des conditions modérées, et le ménager jusqu'à ce que la guerre fût terminée heureusement. Les Milésiens, qui avaient contre lui d'autres griefs analogues, ne lui pardonnèrent pas ce propos et, lorsque plus tard il mou-

¹ Lorsque Milet, après sa défection, se soumit à Tissaphernes, il bâtit un fort dans la ville et y mit garnison (voyez l. VIII, ch. 58).

² Lichas était à la tête des commissaires lacédémoniens chargés de surveiller Astyochos (voyez l. VIII, ch. 43, 52).

rut de maladie, ils s'opposèrent à ce qu'il fût inhumé à l'endroit choisi par les Lacédémoniens présents sur les lieux.

LXXXV. Les choses en étaient là, lorsqu'au plus fort de cette irritation contre Astyochos et contre Tissaphernes arriva de Lacédémone Mindaros, successeur d'Astyochos dans le commandement de la flotte. Astyochos lui remit ses pouvoirs et s'embarqua. Tissaphernes fit partir avec lui, en qualité d'ambassadeur, un de ses affidés, nommé Gaulitès, Carien qui parlait les deux langues¹. Il avait mission de se plaindre des Milésiens au sujet du fort, et en même temps de justifier Tissaphernes : car celui-ci savait que les Milésiens étaient partis surtout pour l'accuser, et qu'avec eux se trouvait Hermocrates, qui devait le représenter comme un homme double, ruinant avec Alcibiade les affaires du Péloponnèse. Tissaphernes ne lui avait jamais pardonné depuis les contestations au sujet de la solde. Lorsqu'en dernier lieu les Syracusains le bannirent et envoyèrent à Milet d'autres généraux, Potamis, Myscon, Démarchos, pour commander leur flotte, Tissaphernes montra contre lui, quoique exilé, plus d'acharnement encore, et l'accusa, entre autres choses, de lui en vouloir parce qu'il n'avait pas obtenu une somme d'argent qu'il avait autrefois sollicitée de lui. Pendant qu'Astyochos, les Milésiens et Hermocrates faisaient voile pour Lacédémone, Alcibiade était déjà de retour à Samos d'auprès de Tissaphernes.

LXXXVI. Les députés des quatre cents, envoyés

¹ Celle des barbares et celle des Grecs. C'était parmi les Cariens que les Perses choisissaient ordinairement les interprètes, dans leurs rapports avec les Grecs.

précédemment pour tranquilliser et éclairer l'armée de Samos, arrivèrent de Délos, et trouvèrent là Alcibiade. Une assemblée fut convoquée; mais, lorsqu'ils voulurent prendre la parole, les soldats refusèrent d'abord de les entendre, en criant qu'il fallait tuer ceux qui avaient aboli la démocratie. Cependant ils se calmèrent enfin à grand'peine, et écoutèrent. Les députés déclarèrent que la révolution avait eu pour objet, non la ruine, mais le salut de la république; qu'il n'était pas question de la livrer à l'ennemi, puisqu'on le pouvait lors de l'invasion ¹, ayant dès lors le pouvoir en main, et qu'on ne l'avait pas fait; que les cinq mille participeraient tous au gouvernement tour à tour, et que les familles des guerriers absents, bien loin d'être outragées, comme l'avait annoncé calomnieusement Chéréas, n'étaient inquiétées en rien et restaient paisiblement en possession de leurs biens. Malgré ces protestations et beaucoup d'autres, les soldats ne voulurent rien entendre, et s'exaltèrent de plus en plus : les propositions se croisaient, on parlait surtout de faire voile pour le Pirée. Dans cette occurrence, Alcibiade prit l'initiative et rendit à la république un service qui ne le cède à aucun autre. Car, au moment où l'armée athénienne de Samos brûlait de marcher sur Athènes, démarche qui livrait à l'ennemi sans coup férir l'Ionie et l'Hellespont, ce fut lui qui l'en empêcha; et aucun autre que lui n'était capable, dans un pareil moment, de contenir la multitude. Il les fit renoncer à leur dessein, et calma par ses reproches ceux qui se montraient particulièrement animés contre les députés. Il fit lui-

¹ L'invasion des Péloponnésiens en Attique.

même la réponse et leur dit, en les congédiant, qu'il ne s'opposait pas à ce que l'autorité fût exercée par les cinq mille, mais qu'il demandait la déposition des quatre cents et le rétablissement de l'ancien conseil des cinq cents; que si quelque réduction avait été faite sur les dépenses, pour augmenter la solde des troupes, il approuvait entièrement. Il leur recommanda d'ailleurs de tenir ferme contre l'ennemi, et de se mettre en garde contre toute faiblesse; car, disait-il, la ville sauvée, il y a tout espoir de s'entendre entre concitoyens; mais, si une fois un des deux partis succombe, celui de Samos ou celui d'Athènes, il ne restera plus personne avec qui se réconcilier.

Il se trouvait aussi là des députés d'Argos envoyés à Samos, auprès des Athéniens, pour offrir des secours au parti populaire. Alcibiade les félicita, les engagea à venir au premier appel, et les congédia. C'étaient les Paraliens qui avaient amené ces ambassadeurs d'Argos. Embarqués précédemment sur un bâtiment affecté au transport des hoplites, avec ordre de croiser autour de l'Eubée, ils avaient reçu ensuite mission de transporter à Lacédémone Lespodias, Aristophon et Mélésius, envoyés comme ambassadeurs par les quatre cents. Mais, une fois à la hauteur d'Argos, ils avaient arrêté et livré aux Argiens ces députés, comme ayant joué un des principaux rôles dans l'abolition de la démocratie. Quant à eux, au lieu de retourner à Athènes, ils avaient pris à leur bord les députés argiens et les avaient amenés à Samos.

LXXXVII. Le même été, au moment où divers motifs et surtout le rappel d'Alcibiade irritaient au plus

haut point les Péloponnésiens contre Tissaphernes, qu'ils accusaient d'être ouvertement dans le parti d'Athènes, celui-ci, voulant, ce semble, se disculper auprès d'eux, se disposa à aller rejoindre la flotte phénicienne à Aspendos. Il engagea Lichas à l'accompagner, et déclara qu'il préposerait auprès de l'armée Tamon, son lieutenant, pour payer le subside en son absence. Les avis diffèrent sur ce voyage, et il n'est pas facile de savoir dans quelle intention il se rendit à Aspendos, ni pourquoi, y étant allé, il n'en ramena pas la flotte. Ce qui est incontestable, c'est que les vaisseaux phéniciens, au nombre de cent quarante-sept, vinrent jusqu'à Aspendos; mais pourquoi n'arrivèrent-ils pas? C'est le sujet de bien des conjectures. Les uns pensent qu'en s'absentant il poursuivait son dessein de ruiner les affaires des Péloponnésiens. Et, en effet, Tamon, chargé de fournir le subside, loin de se montrer plus exact, le paya plus mal encore. D'autres ont dit qu'il voulait, après avoir fait venir les Phéniciens jusqu'à Aspendos, leur faire acheter leur congé; car, dans tous les cas, il ne devait pas recourir à leurs services; d'autres, que c'était pour répondre aux récriminations adressées à Lacédémone et faire dire qu'il n'avait aucun tort, la flotte auprès de laquelle il se rendait ainsi officiellement devant certainement être équipée. Quant à moi, ce qui me paraît le plus certain, c'est que ce fut pour balancer et ruiner la puissance des Grecs, qu'il n'amena pas la flotte: il la ruinait par son absence et ses temporisations, et maintenait l'équilibre en évitant de donner par son adjonction l'avantage à aucun des deux partis. Car, s'il eût voulu terminer la guerre, il le pouvait évidemment, cela

n'est pas douteux. En amenant la flotte, il eût vraisemblablement donné la victoire aux Lacédémoniens, puisque déjà ils avaient en face de l'ennemi, à leur station, des forces plutôt égales qu'inférieures à celles d'Athènes. Ce qui trahit surtout ses intentions, c'est le prétexte qu'il alléguait lorsqu'il revint sans la flotte : les vaisseaux rassemblés étaient, disait-il, moins nombreux que n'avait ordonné le Roi ; comme si le Roi n'eût pas dû lui savoir plus de gré d'atteindre le même résultat à moins de frais et sans lui imposer d'onéreuses dépenses. Enfin, quelles que fussent ses intentions, il se rendit à Aspendos et y rencontra les Phéniciens. Les Péloponnésiens, d'après ses instructions, envoyèrent aussi au-devant de la flotte le Lacédémonien Philippe avec deux trirèmes.

LXXXVIII. Alcibiade, dès qu'il apprit que Tissaphernes se dirigeait vers Aspendos, s'y rendit de son côté avec treize vaisseaux. Il avait promis aux Athéniens de Samos de leur rendre un service signalé, sans qu'ils eussent aucun péril à courir ; c'était de leur amener la flotte phénicienne ou de l'empêcher de se réunir aux Lacédémoniens. Il savait probablement de longue main que Tissaphernes était résolu à ne pas amener cette flotte, et il voulait, par cette apparence de concert avec lui, provoquer chez les Péloponnésiens des récriminations plus vives qui le forceraient d'autant mieux à s'entendre avec les Athéniens. Il mit donc à la voile et cingla droit à l'est de Phasélis¹ et de Caune.

¹ Caune devait être nommée d'abord ; mais ces inversions sont assez fréquentes chez Thucydide.

LXXXIX. Les ambassadeurs envoyés par les quatre cents rapportèrent, à leur retour de Samos à Athènes, ce que leur avait dit Alcibiade : qu'il engageait à tenir ferme contre l'ennemi, sans lui faire aucune concession, et qu'il avait bon espoir de réconcilier l'armée avec eux et de triompher des Péloponnésiens. Déjà la plupart de ceux qui avaient été mêlés au mouvement oligarchique en étaient aux regrets et ne demandaient pas mieux que de trouver une issue quelconque pour sortir de là s'ils le pouvaient sans danger. Leur confiance s'en accrut ; ils formaient des réunions, ils critiquaient l'ordre de choses présent. A leur tête étaient des hommes du plus grand poids dans le parti oligarchique, généraux, fonctionnaires en charge, tels que Théràmènes, fils d'Agnon, Aristocrates, fils de Scellias, et d'autres encore. Quoiqu'aux premiers rangs parmi les chefs actuels du gouvernement, ils redoutaient — et ils ne s'en cachaient pas — l'armée de Samos et Alcibiade ; ils craignaient que les ambassadeurs envoyés à Lacédémone ne prissent sans la participation du peuple quelque mesure compromettante pour la république ; aussi, tout en se gardant de dire qu'il fallait modifier l'ordre actuel comme concentrant le pouvoir dans un cercle trop étroit, ils réclamaient pour les cinq mille une action politique réelle et non plus nominale, et un gouvernement plus conforme aux principes d'égalité. Mais la raison politique, mise ainsi en avant, n'était qu'un leurre ; en réalité, la plupart d'entre eux, dans des vues d'ambition privée, cédaient à des préoccupations personnelles, fatales surtout à une oligarchie issue de la démocratie. Car alors une rivalité incessante s'établissait entre tous ; ce n'est plus à l'égalité qu'on as-

pire : chacun veut primer de beaucoup tous les autres. Sous le régime démocratique, au contraire, où c'est l'élection qui décide, on accepte plus aisément le résultat, parce qu'on ne se croit pas rabaissé par ses égaux¹. Ce qui fortifiait surtout ces tendances, c'était la forte position prise par Alcibiade à Samos et la conviction que l'oligarchie n'avait pas d'avenir. On briguaient donc à l'envi le rôle de chef du peuple, et c'était à qui arriverait le premier.

XC. Ceux des quatre cents qui étaient le plus opposés à cette forme politique et qui avaient la haute direction des affaires, Phrynichos, autrefois adversaire d'Alcibiade, lors de son commandement à Samos, Aristarchos, depuis longtemps l'ennemi le plus déclaré de la démocratie, Antiphon et quelques autres des chefs les plus puissants, avaient précédemment envoyé à Lacédémone des députés pris parmi eux, aussitôt après la révolution. Lorsque Samos se fut insurgée contre eux en faveur de la démocratie, ils en firent partir d'autres, donnèrent tous leurs soins au maintien de l'oligarchie et se mirent à élever un fort au lieu nommé Étionée. Ils redoublèrent d'activité, lorsqu'après le retour des ambassadeurs qu'ils avaient envoyés à Samos, ils virent le changement qui s'opérait dans la multitude et chez ceux des leurs qu'ils croyaient auparavant dévoués. Inquiets et à l'intérieur et du côté de

¹ C'est-à-dire par ceux qui concourent avec vous à l'élection. Comme on est l'égal de chacun d'eux, leur choix ne fait déchoir personne, d'autant plus que chacun peut toujours intérieurement protester contre les résultats de l'élection, et se croire supérieur à ceux qui ont été favorisés. Dans une oligarchie, au contraire, on ne s'élève qu'en abaissant les autres et en leur faisant sentir sa supériorité.

Samos, ils envoyèrent sur-le-champ à Lacédémone Antiphon, Phrynichos et dix autres députés, avec mission de ménager un accommodement avec les Lacédémoniens, à quelque prix que ce fût, pour peu que les conditions fussent tolérables. Ils pressèrent encore plus la construction du mur d'Éétionée. L'objet de ce mur, au dire de Théràmènes et de ses adhérents, n'était pas de fermer l'entrée du Pirée à l'armée de Samos, si elle venait l'attaquer de vive force, mais plutôt de favoriser, quand on le voudrait, l'admission des ennemis par terre et par mer. En effet, Éétionée forme dans le Pirée une saillie le long de laquelle se trouve immédiatement l'entrée du port : on éleva donc une muraille reliée à celle existant précédemment du côté de la terre ferme, de telle sorte qu'un petit nombre d'hommes placés entre deux pût commander l'entrée du port ¹ ; car l'ancien mur du côté de la terre ferme, et le nouveau, le mur intérieur ², élevé du côté de la mer ³, aboutissaient tous les deux à l'une des tours situées à l'entrée du port, qui est étroit. On éleva aussi dans le Pirée une immense galerie distincte du nouveau mur, mais presque immédiatement contiguë ; les quatre cents en disposaient seuls. Chacun fut tenu d'y déposer le blé qu'il pouvait avoir et celui qui arrivait par

¹ Les deux longs murs qui s'étendaient d'Athènes au Pirée aboutissaient, l'un à Éétionée, l'autre en face, et ne laissaient entre eux qu'une ouverture étroite commandée par les deux tours qui terminaient les murs. Les quatre cents élevèrent, à partir de la tour d'Éétionée, une nouvelle muraille plus rapprochée du port que la première et formant triangle avec elle. C'est dans l'intervalle qu'ils devaient placer les troupes.

² C'est-à-dire élevé entre les deux longs murs.

³ Du côté du port.

mer ¹ ; c'était de là qu'on devait le tirer pour le mettre en vente.

XCI. Théramènes donc récriminait partout à ce sujet ; et, lorsque les députés furent revenus de Lacédémone sans avoir conclu aucun accord général ², il dit qu'Athènes risquait fort de périr par ce mur. En effet, il se trouva qu'à cette même époque une flotte forte de quarante-deux vaisseaux, parmi lesquels des bâtiments italiens de Tarente et de Locres et quelques vaisseaux siciliens, était partie du Péloponnèse sur l'appel des Eubéens. Le Spartiate Hagésandridas, fils d'Hagésandros, la commandait. Déjà elle mouillait à Las, en Laconie, et se disposait à faire voile pour l'Eubée. Théramènes prétendit qu'elle était destinée à ceux qui fortifiaient Éétionée, bien plutôt qu'à l'Eubée, et que, si on ne se hâtait de se mettre en garde, on serait surpris et écrasé. Ceux sur qui tombait cette accusation y prêtaient jusqu'à un certain point, et ce n'était pas tout à fait une calomnie sans fondement ; leur but, était, avant tout, de maintenir le gouvernement oligarchique et de conserver l'autorité, même sur les alliés ; sinon, de disposer de la flotte et des murs pour assurer leur indépendance ; que si même ce dernier espoir leur échappait, ils voulaient, pour ne pas tomber les premiers sous les coups du parti populaire revenu au pouvoir, introduire les ennemis, traiter avec eux moyennant le sacrifice des murs et de la flotte, et conserver, à telles conditions que ce fût, l'administration

¹ C'était un moyen de contenir la ville par la famine.

² Ils pouvaient avoir traité personnellement, dans l'intérêt des quatre cents, mais non pas au nom de la république.

des affaires, afin de garantir du moins leur sécurité personnelle.

XCII. Aussi s'empressaient-ils d'achever ces fortifications ; ils ménageaient de petites portes, des entrées, des passages pour les ennemis, et voulaient que tout fût terminé avant le moment décisif.

D'abord les murmures circulèrent secrètement et entre peu de personnes. Mais, sur ces entrefaites, Phrynichos, au retour de son ambassade à Lacédémone, fut frappé de guet-apens et tué sur le coup par un des péripoles, en pleine place publique, au moment de la plus grande affluence et presque au sortir du sénat. Le meurtrier s'échappa ; un Argien, son complice, arrêté et mis à la question par les quatre cents, ne dénonça aucun instigateur et dit seulement qu'il était à sa connaissance que de nombreuses réunions avaient lieu chez le commandant des péripoles et dans d'autres maisons. Comme il ne fut donné aucune suite à cette affaire, Théramènes, Aristocrates et tous ceux qui pensaient de même, soit parmi les quatre cents, soit en dehors, mirent la main à l'œuvre avec plus de résolution. Déjà, en effet, la flotte partie de Las était parvenue, en côtoyant, jusqu'à Épidaure, et avait fait de là une pointe sur Égine. Théramènes faisait remarquer qu'il n'était pas vraisemblable, si sa destination était l'Eubée, qu'elle fût entrée dans le golfe d'Égine, ni qu'elle fût revenue stationner à Épidaure si elle n'eût été mandée précisément dans le but que lui-même ne cessait de dénoncer ; qu'il n'était donc plus possible d'hésiter à agir. Enfin, après bien des discours propres à semer le soupçon et la sédition, on en vint aux effets. Les hoplites qui élevaient au Pirée les fortifications

d'Éétionée, et au milieu desquels Aristocrates se trouvait, comme taxiarque, à la tête de sa tribu, saisirent Alexiclès, l'un des généraux du parti oligarchique, tout dévoué à ses collègues, le conduisirent chez lui et l'y tinrent aux arrêts. Ils étaient secondés entre autres par Hermon, commandant des péripoles en garnison à Munychie; mais ce qu'il y avait de plus grave, c'était que la masse des hoplites partageait les mêmes dispositions.

Les quatre cents se trouvaient alors en séance au sénat : à la première nouvelle du mouvement, ils se disposèrent à courir aux armes, — excepté pourtant ceux qui n'étaient pas dans les mêmes sentiments, — et se répandirent en menaces contre Théramènes. Celui-ci, pour se justifier, déclara qu'il était prêt à aller sur-le-champ avec eux délivrer Alexiclès ; il prit avec lui un des généraux, qui partageait ses vues, et courut au Pirée. Aristarchos s'y porta également avec des jeunes gens de l'ordre des chevaliers. Le tumulte et l'épouvante étaient partout : à la ville, on se figurait déjà que le Pirée était pris et le prisonnier égorgé ; au Pirée, on s'attendait d'un moment à l'autre à une irruption du côté de la ville. Dans la ville, on se précipitait de toutes parts et on courait aux armes ; ce ne fut qu'à grand-peine que les vieillards et Thucydides de Pharsale, proxène d'Athènes, qui se trouvait là, parvinrent à les contenir ; Thucydides se jetait au-devant de chacun, leur criait de ne pas perdre la patrie quand l'ennemi était aux portes et épiait le moment ; enfin ils se calmèrent et n'en vinrent pas aux mains.

Théramènes arriva au Pirée : comme il était lui-même général, il s'emporta fort contre les hoplites, mais seulement en paroles. Aristarchos, au contraire,

et les ennemis de la faction populaire étaient réellement indignés. Cependant la plupart des hoplites, loin de témoigner aucun repentir, n'en continuaient pas moins d'aller à l'ouvrage¹ : ils demandèrent à Thérarmènes s'il lui semblait que les fortifications fussent élevées à bonne intention, et s'il ne valait pas mieux qu'elles fussent détruites. Il répondit que, s'ils croyaient devoir les démolir, c'était aussi son avis. Dès lors les hoplites et une grande partie de la population du Pirée s'empressèrent de monter sur le mur et de le renverser. Dans l'appel à la multitude, la phrase convenue était que, quiconque voulait le gouvernement des cinq mille au lieu des quatre cents, devait mettre la main à l'œuvre. On s'abritait encore sous le nom des cinq mille pour ne pas dire ouvertement « quiconque veut le gouvernement du peuple ; » car on craignait que ces cinq mille ne fussent réellement constitués, et, faute de se connaître mutuellement, on ne voulait pas se compromettre en s'avancant trop. C'était pour cela, du reste, que les quatre cents n'avaient voulu ni donner une existence réelle aux cinq mille, ni laisser percer qu'ils n'existaient pas : ils sentaient d'une part qu'admettre une telle multitude au partage du pouvoir, c'était revenir au gouvernement populaire, et, de l'autre, que le doute sur leur existence entretenait les défiances réciproques².

XCIII. Le lendemain, les quatre cents, malgré leur trouble, se réunirent en conseil. Les hoplites du Pirée relâchèrent Alexiclès qu'ils avaient arrêté ; après la

¹ C'est-à-dire détruire le mur.

² Et par conséquent affermissait le pouvoir aux mains des oligarques.

destruction du mur, ils se rendirent au théâtre de Bacchus, dans le Pirée, près de Munychie, s'y établirent en armes et se formèrent en assemblée. Après délibération, ils se transportèrent aussitôt à la ville et s'installèrent dans l'Anacion ¹. Quelques délégués des quatre cents vinrent les y trouver, s'entretenirent individuellement avec eux, et engagèrent ceux qu'ils voyaient les plus modérés à se tenir en repos et à contenir les autres. Ils leur dirent qu'on allait faire connaître les cinq mille ; que ce serait de ce corps que seraient tirés, à tour de rôle, les quatre cents, suivant le mode adopté par les cinq mille eux-mêmes ; qu'en attendant il ne fallait rien faire qui pût perdre la république et la livrer à l'ennemi. Après de nombreux entretiens particuliers dans ce même esprit, toute cette multitude d'hoplites se calma, surtout dans la crainte de mettre l'État tout entier en péril : on convint de tenir à jour dit une assemblée au temple de Bacchus, afin de s'entendre.

XCIV. Le jour fixé pour l'assemblée dans le temple de Bacchus, et au moment même où l'on allait se réunir, la nouvelle arriva qu'Hagésandridas, parti de Mégare avec ses quarante-deux vaisseaux, côtoyait Salamine. Il n'y eut aucun des hoplites qui ne vît dans cet événement la réalisation des craintes exprimées autrefois par Théràmènes et ses partisans ; on crut que cette flotte venait occuper les fortifications et qu'on avait eu raison de les démolir. Et dans le fait c'était peut-être par suite de quelques intelligences qu'Hagésandridas croisait en vue d'Épidaure et dans les envi-

¹ Temple de Castor et Pollux, au pied de l'Acropole.

rons ; mais il n'est pas non plus invraisemblable que, voyant Athènes en proie aux factions, il se soit arrêté de lui-même dans ces parages, pensant arriver à propos. Les Athéniens, à cette nouvelle, coururent en masse au Pirée, jugeant leurs divisions intestines d'un intérêt moindre que la guerre étrangère ¹, surtout quand l'ennemi, au lieu d'être au loin, se trouvait en vue du port. Ceux-ci s'embarquaient sur les vaisseaux qui se trouvaient à flot, ceux-là tiraient des bâtiments à la mer ; quelques-uns couraient à la défense des murs et de l'entrée du port.

XCV. La flotte péloponnésienne, après avoir rangé la côte et doublé Sunium, mouilla entre Thoricos et Prasies, puis gagna Oropos. Les Athéniens dirigèrent sur Érétrie une flotte commandée par Timocharès ; mais ils avaient été obligés d'appareiller à la hâte et d'employer des équipages mal exercés, conséquence nécessaire des troubles politiques et de l'empressement qu'ils mirent à secourir la plus importante de leurs possessions ; car, l'Attique investie, l'Eubée était tout pour eux. Cette flotte, réunie aux bâtiments qui se trouvaient précédemment en Eubée, comptait trente-six vaisseaux et fut tout d'abord obligée à combattre. En effet, Hagésandridas mit à la voile d'Oropos, aussitôt après le premier repas. — Oropos n'est séparé d'Érétrie que par un bras de mer de soixante stades. Dès qu'on le vit s'avancer, les Athéniens s'empressèrent d'embarquer leurs équipages, persuadés que leurs soldats étaient à portée des vaisseaux. Mais ceux-ci,

¹ Je lis avec la plupart des interprètes, et conformément à la correction du scoliaste de Thucydide : ὡς τοῦ ἰδίου πολέμου μείζονος τοῦ ἀπὸ τ. π.

n'ayant pas trouvé de vivres pour leur repas sur le marché, où les Érétriens n'avaient à dessein rien laissé mettre en vente, étaient allés en chercher dans des maisons particulières aux extrémités de la ville. Le but était de retarder l'embarquement, pour que les ennemis pussent tomber sur eux avant qu'il fût terminé et les forcer à combattre dans l'état où ils se trouveraient. Un signal fut même élevé à Érétrie pour faire connaître à Oropos le moment où il fallait mettre en mer. Ce fut dans ce triste état que les Athéniens appareillèrent. Le combat s'engagea au-dessus du port d'Érétrie : ils tinrent néanmoins quelque temps ; mais, bientôt mis en fuite, ils furent poursuivis jusqu'à la côte. Ceux d'entre eux qui se réfugièrent à Érétrie, comme dans une place amie, furent les plus maltraités ; car on les y égorgea ; ceux au contraire qui purent gagner le fort que les Athéniens occupaient dans le pays pour le contenir, furent sauvés. Il en fut de même des vaisseaux qui cherchèrent un refuge à Chalcis. Les Péloponnésiens prirent vingt-deux bâtiments athéniens, tuèrent une partie des hommes, firent les autres prisonniers et élevèrent un trophée. Peu après, ils insurgèrent toute l'Eubée, à l'exception d'Oréos que les Athéniens occupaient eux-mêmes, et pourvurent à l'organisation du pays.

XCVI. Quand on apprit à Athènes les événements d'Eubée, ce fut une consternation jusque-là sans exemple : ni le désastre de Sicile, quelque immense qu'il eût semblé alors, ni aucun autre malheur n'avait causé encore une telle stupeur. L'armée de Samos insurgée contre eux ; ni vaisseaux de rechange, ni équipages pour les monter ; la sédition dans la ville, sans qu'on

sût quand on en viendrait aux mains ; pour comble de misères, un désastre qui leur enlevait et leur flotte, et, ce qui était le pire, l'Eubée, plus utile pour eux que l'Attique même ! Comment n'eussent-ils point été découragés ? Le danger le plus pressant, ce qu'on redoutait par-dessus tout, c'était que l'ennemi vainqueur n'osât se présenter au Pirée, alors dégarni de vaisseaux. D'un moment à l'autre on s'attendait à le voir paraître. Et, en effet, avec plus d'audace c'était chose facile : il suffisait de mouiller devant la ville pour y augmenter les dissensions ; ou, si l'on s'arrêtait à en former le siège, on obligeait les soldats de Samos, quoique ennemis de l'oligarchie, à ramener la flotte au secours de leurs parents et de la république entière. Dès lors, on était maître de l'Hellespont, de l'Ionie, des îles, de tout le pays jusqu'à l'Eubée, et, pour ainsi dire, de la domination athénienne tout entière. Mais ce n'est pas la seule circonstance où ce fut un bonheur pour les Athéniens d'avoir à combattre les Lacédémoniens de préférence à tout autre peuple ; il en fut de même dans bien d'autres occasions. La profonde opposition des caractères, la vivacité et l'esprit entreprenant des uns opposés à la lenteur et à la timidité des autres, donnèrent un immense avantage aux Athéniens, surtout pour conquérir l'empire des mers. Les Syracusains l'ont bien fait voir ; personne ne ressemblait plus aux Athéniens ; aussi n'eurent-ils pas d'ennemis plus redoutables.

XCVII. Cependant, sur ces nouvelles, les Athéniens équipèrent vingt vaisseaux et se formèrent aussitôt en assemblée dans le lieu nommé Pnyx, consacré autrefois à cet usage : c'était la première réunion depuis la ré-

volution. Là, ils déposèrent les quatre cents, et conférèrent par décret le pouvoir aux cinq mille, en y admettant tous ceux qui étaient complètement armés. Défense fut faite, sous peine de malédiction, de recevoir aucun salaire pour quelque fonction que ce fût ; il y eut ensuite un grand nombre d'autres assemblées : on y vota la création de Nomothètes et d'autres décrets organiques. Du reste, cette première période¹ me paraît une de celles où Athènes fut le plus sagement gouvernée, du moins de mon temps : l'oligarchie et la démocratie se tempéraient mutuellement, et la république commença alors à se relever de ses précédents désastres. On y décréta le rappel d'Alcibiade et d'autres exilés, et on lui transmit, ainsi qu'à l'armée de Samos, l'invitation de prendre vigoureusement en main la conduite des affaires.

XCVIII. Au milieu de cette révolution, Pisandre, Alexiclès et tous les principaux partisans de l'oligarchie se sauvèrent aussitôt à Décélie. Seul parmi eux, Aristarchos, qui était aussi général, prit à la hâte quelques archers des plus barbares et se dirigea vers OËnoé, fort des Athéniens sur les frontières de la Béotie. Les Corinthiens qui avaient contre cette place un grief particulier, la perte de leurs gens, tués par ceux d'OËnoé, à leur retour de Décélie, l'assiégeaient en leur propre nom, avec le secours de quelques Béotiens qu'ils avaient appelés. Aristarchos se mit en rapport avec eux et trompa la garnison d'OËnoé, en lui disant qu'à la ville on était d'accord avec les Lacédémoniens sur tous les points et qu'ils devaient eux-mêmes livrer OËnoé, sui-

¹ Depuis la restauration de la démocratie.

vant une des clauses du traité. Les troupes le crurent en sa qualité de général, d'autant plus qu'étant assiégées, elles ne savaient rien de ce qui se passait : elles sortirent de la place sous la foi publique. C'est ainsi que les Béotiens se mirent en possession d'OËnoé et que cessèrent à Athènes l'oligarchie et les séditions.

XCIX. Vers la même époque de cet été, les Péloponnésiens qui étaient à Milet se lassèrent de leur situation : ils ne recevaient plus le subside d'aucun des agents que Tissaphernes avait chargés de le payer, lors de son départ pour Aspendos ; ni la flotte phénicienne, ni Tissaphernes ne paraissaient ; Philippe, envoyé à la suite de Tissaphernes, et Hippocrates, autre Spartiate, alors à Phasélis, écrivaient à Mindaros, commandant de la flotte, que les vaisseaux ne viendraient pas ; qu'en tout Tissaphernes les trahissait ; que d'un autre côté Pharnabaze les appelait ; qu'il était disposé, si on lui amenait la flotte, à faire soulever contre les Athéniens, comme l'avait fait Tissaphernes, le reste des villes de son gouvernement, dans l'espoir de tirer de là quelque avantage. Par ces divers motifs, Mindaros donna soudain l'ordre du départ, afin d'en dérober la connaissance à la flotte de Samos ; il mit à la voile avec beaucoup d'ordre et se dirigea de Milet vers l'Hellespont. Déjà seize vaisseaux y étaient entrés, dans le cours du même été, et avaient porté le ravage dans une partie de la Chersonnèse. Mindaros, battu par une tempête, fut forcé de relâcher à Icaros, où il séjourna cinq ou six jours, et aborda ensuite à Chio.

C. Thrasyllé, dès qu'il apprit son départ de Milet, mit lui-même à la voile sur-le-champ, et se porta rapidement de Samos vers l'Hellespont, afin de n'y être

pas prévenu par l'ennemi. Informé de sa présence à Chio, et pensant bien qu'il y séjournerait, il plaça des vigies à Lesbos et sur le continent en face de Chio, pour que la flotte ne pût faire le moindre mouvement à son insu. Lui-même se rendit à Méthymne où il ordonna de réunir des blés et des approvisionnements de tout genre, dans le dessein de faire des courses de Lesbos sur Chio, si les choses traînaient en longueur. Comme d'ailleurs Eressos, dans l'île de Lesbos, avait fait défection, il voulait y aborder et s'en rendre maître, s'il était possible. Des bannis de Méthymne, appartenant aux plus riches familles, s'étaient procuré à Cymé, grâce à leurs relations d'amitié, une cinquantaine d'hoplites, en avaient soudoyé d'autres sur le continent et réunissaient environ trois cents hommes. Anaxandros de Thèbes les commandait, en raison de sa parenté avec eux. D'abord ils attaquèrent Méthymne ; mais la tentative échoua, grâce à l'arrivée de la garnison athénienne de Mytilène. Vaincus dans un second combat et rejetés hors du pays, ils traversèrent la montagne et allèrent insurger Eressos. Thrasyllé fit donc voile contre cette place, avec l'intention de l'attaquer. Déjà Thrasybulle l'y avait précédé avec cinq vaisseaux qu'il amena de Samos à la première nouvelle de cette expédition des bannis. Mais, n'ayant pu prévenir l'insurrection, il avait, à son arrivée, jeté l'ancre devant Eressos, où il fut rejoint par deux bâtiments qui retournaient de l'Hellespont à Athènes et par la flotte de Méthymne. Soixante-sept vaisseaux se trouvant ainsi réunis devant la place, on se disposa à faire dresser par les troupes tirées de la flotte des machines contre les murs, et à tout mettre en œuvre pour s'en emparer.

CI. Cependant Mindaros et la flotte péloponnésienne en relâche à Chio, après avoir fait des vivres pendant deux jours et levé sur les habitants trois tessaracostes de Chio par homme, partirent de Chio le troisième jour. Craignant, s'ils prenaient le large, de rencontrer la flotte d'Éressos, ils laissèrent Chio sur la gauche, se dirigèrent vers le continent et touchèrent au port de Carteries, dépendance de Phocée, où ils prirent leur premier repas. De là ils côtoyèrent le rivage de Cymé et allèrent souper aux Arginuses, sur le continent, en face de Mytilène. Ils continuèrent à ranger la côte une grande partie de la nuit, et arrivèrent à Harmatous, sur le continent, en face de Méthymne. Après le repas du matin, ils longèrent rapidement Lectos, Larissa, Hamaxitos et les autres places de ces contrées, et arrivèrent avant le milieu de la nuit à Rhœtion, qui est déjà sur l'Hellespont. Quelques vaisseaux abordèrent à Sigée et sur d'autres points de cette plage.

CII. Les Athéniens, qui étaient à Sestos avec dix-huit bâtiments, furent avertis par les feux de leurs vedettes et par le grand nombre de ceux qu'ils virent tout à coup s'allumer dans les campagnes ennemies, que les Péloponnésiens entraient dans l'Hellespont. Ils se dérobèrent cette nuit même, avec toute la célérité possible, se dirigèrent vers la Chersonnèse et rangèrent la côte jusqu'à Éléous, afin d'éviter la flotte ennemie en gagnant le large. Ils échappèrent aux seize vaisseaux d'Abydos ¹, quoique la flotte péloponnésienne qui arrivait eût prévenu ces derniers de faire bonne garde, et de se tenir prêts pour le cas où les Athéniens

¹ Aux vaisseaux péloponnésiens.

tenteraient de sortir. Mais à l'aurore ils découvrirent les vaisseaux de Mindaros et se hâtèrent de fuir, sans pouvoir cependant échapper à tous. La plupart se réfugièrent à Imbros et à Lemnos ; mais les quatre vaisseaux qui fermaient la marche furent atteints en côtoyant Éléous : l'un, poussé à terre vers la chapelle de Protésilas, fut pris avec son équipage ; deux autres étaient abandonnés quand ils tombèrent aux mains de l'ennemi ; le dernier, également abandonné, fut brûlé près d'Imbros.

CIII. Les Péloponnésiens réunirent ensuite les deux flottes, comprenant en tout quatre-vingt-six vaisseaux, et assiégèrent ce même jour Éléous ; mais l'entreprise échoua et ils se retirèrent à Abydos. Les Athéniens, mal servis par leurs vigies et persuadés que la flotte ennemie ne pouvait passer à leur insu, continuaient à battre à loisir les murs d'Éressos. A la première nouvelle, ils abandonnèrent le siège et se dirigèrent en toute hâte vers l'Hellespont. Deux vaisseaux péloponnésiens qui, dans l'ardeur de la poursuite¹, s'étaient trop avancés en mer, tombèrent au milieu d'eux et furent pris. Ils arrivèrent le lendemain à Éléous, y mouillèrent, recueillirent tous ceux de leurs bâtiments qui s'étaient réfugiés à Imbros, et pendant cinq jours se préparèrent au combat.

CIV. L'action s'engagea ensuite dans l'ordre suivant : les Athéniens, rangés à la file, longeaient la côte de Séstos ; les Péloponnésiens, qui d'Abydos avaient vu leur mouvement, s'avançaient à leur rencontre.

¹ Très-probablement en poursuivant les vaisseaux partis de Séstos.

Quand on reconnut que le combat était inévitable, les deux flottes étendirent leurs lignes : celle des Athéniens, forte de soixante-seize vaisseaux, occupait, le long de la Chersonnèse, depuis Idacos jusqu'à Harhianes ; celle des Péloponnésiens s'étendait d'Abydos à Dardanos et comptait quatre-vingt-dix-huit bâtiments. A la droite des Péloponnésiens étaient les Syracusains ; à l'autre aile Mindaros et les vaisseaux qui manœuvraient le mieux. Du côté des Athéniens, Thrasyllé occupait la gauche, Thrasybule la droite ; entre eux deux étaient les autres généraux, chacun à leur rang. Les Péloponnésiens, impatients de commencer, donnèrent les premiers : ils voulaient, en étendant leur gauche, dépasser la droite des Athéniens, les empêcher, s'il était possible, de gagner le large, les charger au centre et les pousser à la côte qui n'était pas éloignée. Les Athéniens, voyant cette manœuvre, s'étendirent du côté où l'ennemi voulait les enfermer, prirent l'avance et le débordèrent. Leur gauche avait déjà dépassé le promontoire de Cynosséma, de sorte que, par cette manœuvre, ils se trouvaient n'avoir plus au centre que des vaisseaux faibles, épars, moins nombreux d'ailleurs que ceux de l'ennemi. De plus, la côte de Cynosséma formant une courbe profondément dentelée, il était impossible d'apercevoir de là ce qui se passait plus loin.

CV. Les Péloponnésiens se jetèrent donc sur le centre, poussèrent à sec les vaisseaux athéniens, poursuivirent l'ennemi à terre, et obtinrent sur ce point une supériorité marquée. Il était impossible à Thrasybule, occupé par la multitude de vaisseaux qu'il avait devant lui, de se porter de la droite au centre, et Thra-

Thrasylle ne le pouvait pas davantage de la gauche ; car, outre que le promontoire de Cynosséma l'empêchait de voir ce qui se passait, il avait en face des vaisseaux syracusains et autres, tout aussi nombreux que les siens, et qui ne lui permettaient pas de s'écarter. A la fin, cependant, les Péloponnésiens, rendus plus confiants par le succès, commencent à poursuivre isolément les vaisseaux ennemis ; il en résulte quelque trouble dans leur ordre de bataille : Thrasybule, remarquant quelque hésitation dans les vaisseaux qui lui sont opposés, cesse aussitôt d'étendre sa ligne, tourne droit à l'ennemi, l'attaque et le met en fuite. Il se porte ensuite sur le point où les Péloponnésiens ont eu l'avantage, les surprend disséminés et brise leurs vaisseaux ; la panique est telle que la plupart ne tentent même pas de combattre. Déjà les Syracusains avaient cédé de leur côté devant la division de Thrasylle ; ils précipitèrent leur fuite lorsqu'ils virent la déroute des autres.

CVI. La défaite était décidée : les Péloponnésiens s'enfuirent pour la plupart vers le fleuve Midios d'abord, et ensuite vers Abydos. Les Athéniens ne prirent qu'un petit nombre de vaisseaux ; car, en raison du peu de largeur de l'Hellespont, l'ennemi n'avait que peu de chemin à faire pour se mettre à l'abri. Néanmoins rien ne pouvait arriver plus à propos pour eux que cette victoire navale : jusque-là ils redoutaient la marine péloponnésienne, par suite des revers qu'ils avaient éprouvés coup sur coup et de leur désastre de Sicile : ils cessèrent dès lors de se défier d'eux-mêmes et de faire quelque estime de leurs adversaires comme puissance maritime. Cependant ils prirent sur l'ennemi

huit vaisseaux de Chio, cinq de Corinthe, deux d'Ambracie, deux de Béotie, un de Leucade, un de Lacédémone, un de Syracuse et un de Pellène. Ils perdirent de leur côté quinze vaisseaux. Ils élevèrent un trophée sur le promontoire où est le Cynosséma¹, recueillirent les débris, rendirent aux ennemis leurs morts par convention et envoyèrent une trirème annoncer cette victoire à Athènes. L'arrivée de ce vaisseau et la nouvelle de ce bonheur inespéré relevèrent les courages abattus par les récents revers d'Eubée et les malheurs des dissensions intestines : les Athéniens crurent qu'en s'appliquant à leurs affaires avec ardeur, il était encore possible de reprendre leurs avantages,

CVII. Le quatrième jour après ce combat naval, les Athéniens qui étaient à Sestos, après avoir réparé à la hâte leurs vaisseaux, firent voile pour Cyzique, insurgée contre eux. Ils aperçurent à l'ancre, aux environs d'Harpagion et de Priapos, les huit vaisseaux de Byzance², voguèrent sur eux, battirent les équipages qui étaient à terre et prirent les bâtiments. Arrivés à Cyzique, qui n'était pas fortifiée, ils la firent rentrer dans la soumission et levèrent sur elle une contribution.

Cependant les Péloponnésiens passèrent d'Abydos à Éléous, et recouvrèrent ceux de leurs vaisseaux pris par l'ennemi qui étaient en bon état. Les autres avaient été brûlés par les Éléousiens. Ils envoyèrent ensuite en Eubée Hippocrates et Épiclès, pour en ramener les vaisseaux qui s'y trouvaient.

¹ Le monument du chien. Diodore appelle ce même point le tombeau d'Hécube.

² Ch. 80.

CVIII. Vers la même époque, Alcibiade revint avec ses treize vaisseaux de Caune et de Phasélis à Samos, annonçant qu'il avait détourné la flotte phénicienne de se joindre aux Péloponnésiens et fortifié encore les bonnes dispositions de Tissaphernes pour les Athéniens. Il équipa neuf bâtiments, outre ceux qu'il avait déjà, leva à Halicarnasse une forte contribution pécuniaire, entoura Cos d'une muraille, y installa des magistrats et revint à Samos vers l'automne.

Lorsque Tissaphernes apprit que la flotte péloponnésienne avait quitté Milet pour l'Hellespont, il partit d'Aspendos, et appareilla pour l'Ionie.

Pendant que les Péloponnésiens étaient dans l'Hellespont, les habitants d'Antandros, qui sont Éoliens, ayant à se plaindre du Perse Arsacès, lieutenant de Tissaphernes, firent venir par terre, à travers le mont Ida, des hoplites d'Abydos et les introduisirent dans leur ville. Arsacès avait indignement traité les Déliens qui s'étaient établis à Atramyttion, depuis leur expulsion de Délos par les Athéniens, à propos de la purification de cette île : sous prétexte de quelque vengeance secrète à exercer, il avait invité à une expédition les principaux d'entre eux, à titre d'amis et d'alliés, et, saisissant le moment où ils dinaient, il les avait fait entourer par ses gens et tuer à coups de flèches. Les habitants d'Antandros, effrayés de cette perfidie qui leur faisait redouter pour eux-mêmes quelque attentat du même genre, et ne pouvant plus supporter les charges qu'il leur imposait, chassèrent sa garnison de la citadelle.

CIX. Tissaphernes, sentant que ce nouveau coup partait des Péloponnésiens, tout aussi bien que ce qui

s'était passé à Milet ¹ et à Cnide, d'où ses garnisons avaient également été chassées, craignit de leur être devenu tout à fait odieux et d'avoir à souffrir encore de leur hostilité. Il ne voyait pas d'ailleurs sans quelque dépit Pharnabaze, qui les entretenait depuis moins longtemps et à moins de frais, en voie de réussir mieux que lui-même dans la guerre contre les Athéniens. Il résolut donc de les aller trouver dans l'Hellespont, de se plaindre à eux de ce qui s'était passé à Antandros, et de se disculper le mieux possible des reproches qui lui étaient faits au sujet de la flotte phénicienne et sur d'autres points. Il se rendit d'abord à Éphèse, et offrit un sacrifice à Diane.

Quand viendra la fin de l'hiver qui suivit cet été, la vingt et unième année de la guerre sera terminée ².

¹ Voyez l. xiv, ch. 84.

² Que cette phrase appartienne à Thucydide, ou qu'elle ait été ajoutée plus tard, ce qui est beaucoup plus probable, elle prouve suffisamment que l'histoire de la guerre du Péloponnèse n'a jamais été achevée. Le huitième livre tout entier ne paraît même, à part quelques passages, qu'une espèce de journal, une collection de matériaux destinés à entrer plus tard dans une composition plus parfaite.
